

SOUS LA DIRECTION DE
Jacques Grand'Maison
et de Solange Lefebvre

(1993)

Une génération bouc émissaire

Enquête sur les baby-boomers

RECHERCHE-ACTION
TROISIÈME DOSSIER

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
professeure retraitée de l'enseignement au Cégep de Chicoutimi
[Page web](mailto:mgsaquet@videotron.ca). Courriel: mgsaquet@videotron.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole, professeure retraitée de l'enseignement au Cégep de Chicoutimi
Courriel: mgpaquet@videotron.ca
à partir du livre de :

Sous la direction de
Jacques Grand'Maison et Solange Lefebvre,

Une génération bouc émissaire. *Enquête sur les baby-boomers*.
Recherche-action. Troisième dossier.

Montréal : Les Éditions Fides, 1993, 436 pp. Collection : Cahiers d'études pastorales, no 12.

M. Grand'Maison est chanoine et sociologue (retraité de l'enseignement) de l'Université de Montréal. Madame Lefebvre est une théologienne, une anthropologue. Elle enseigne à la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal.

[Autorisation formelle accordée par téléphone le 6 mars 2004 par M. Jacques Grand'Maison et confirmée par écrit le 15 mars 2004 de diffuser la totalité de ses œuvres, articles et livres, dans Les Classiques des sciences sociales.]



Courriel : jgrandmaison@hotmail.com

Polices de caractères utilisée : Times New Roman, 14 points.
Citation : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 13 avril 2013 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



[4]

Ce projet de recherche est le fruit d'une collaboration entre la Faculté de théologie de l'Université de Montréal et le diocèse de Saint-Jérôme. Cinquante étudiants des trois cycles d'études universitaires, une équipe multidisciplinaire de professeurs et des intervenants sociaux et pastoraux des six régions y ont participé. Plusieurs mémoires et thèses de doctorat sont arrimés à ce projet qui conjugue recherche, action et formation.

*Équipe de chercheurs
pour le dossier des 35-50 ans*

Directeurs de recherche :

Jacques Grand'Maison
et Solange Lefebvre

Équipe de recherche :

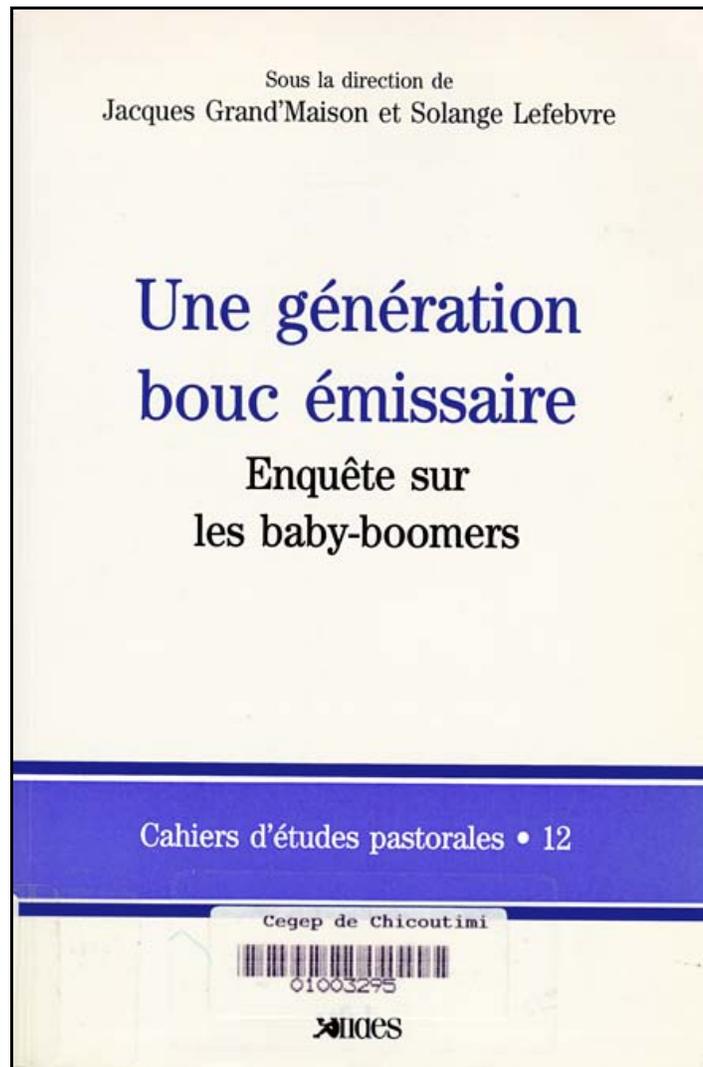
Lise Baroni
Alain Deschênes
Sylvie Latreille
Louis-Charles Lavoie
François Tremblay

Collaborateurs :

Réal Burelle
Roland Danis
Marie-Paule Grenon
Hélène Éthier-Jasmin
Rita Lafont

Sous la direction de
Jacques Grand'Maison et Solange Lefebvre

**Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.**
Recherche-action. Troisième dossier.



Montréal : Les Éditions Fides, 1993, 436 pp. Collection : Cahiers d'études pastorales, no 12.

Données de catalogage avant publication

Une génération bouc émissaire : enquête sur les baby-boomers :
recherche-action, troisième série
(Cahier d'études pastorales ; 12)
Comprend des réf. bibliogr.

1. Pastorale des baby-boomers - Québec (Province - Saint-Jérôme, Région de.
2. Génération du baby-boom - Québec (Province) - Saint-Jérôme, Région de.
3. Relations entre hommes et femmes - Québec (Province) - Saint-Jérôme, Région de.

[431]

Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[Présentation](#)

[Mode d'emploi du dossier](#)

Première partie. **Le monde des 35-50 ans**

[Introduction](#)

Chapitre 1. [Figures et tendances](#)

1. [« On s'est libéré de quoi au juste ? »](#)
2. [« Je plaide pour plus de sagesse entrepreneur »](#)
3. [« Je crois en l'ordre des choses »](#)
4. [« J'ai encore le feu sacré de mes engagements »](#)
5. [« Moi, je me suis retranché »](#)
6. [« Aujourd'hui, il faut savoir calculer froidement »](#)
7. [« On le sait bien, tout tourne autour de l'argent »](#)
8. [« Je me recentre sur ma famille comme base »](#)
9. [« Non, pas question d'avoir des enfants, au grand jamais »](#)
10. [« C'est dans l'expérience spirituelle que j'ai trouvé du sens »](#)
11. [« Il nous faut réinventer une morale »](#)
12. [« Je viens d'avoir 50 ans, je ne le prends pas »](#)

Chapitre 2. [Le contexte historique](#)

Une première coupe historique
La lecture originale de François Ricard

Chapitre 3. [Un monde spécifique](#)

Une génération « sandwich »
Une variable refoulée
La dynamique propre à cette génération
Ses déficits

Chapitre 4. [Une typologie « provisoire »](#)

Chapitre 5. [Leurs rapports avec les autres générations](#)

*À boulets rouges sur les baby-boomers
Regards sévères de la génération aînée
Regards portés sur eux-mêmes comme génération*

Chapitre 6. [Les problèmes de société qu'ils révèlent](#)

*Problèmes structurels
Et de graves problèmes culturels, moraux et spirituels*

[Conclusion d'étape](#)

[Intermède](#)

Deux regards d'ici
Un regard d'ailleurs

Deuxième partie

[Rapports sociaux et pratiques au quotidien](#)

[Introduction](#)

Chapitre 7. [Famille et parentalité](#)

1. [Nouveau contexte et typologie](#)

*Des diagnostics à revoir
Vers un nouveau paradigme
Les divers types de famille-couple-parents-enfants*

La famille traditionnelle • La famille moderne • La famille fusionnelle • La famille club • La famille cocon • La famille P.M.E.

En deçà et au-delà de ces types

2. [Enjeux critiques refoulés](#)

La désinstitutionnalisation et ses effets pervers

L'idéologie du présent éternisé • N'avoir rien à rendre à la société

Transmission et initiation : deux pratiques à renouveler

Revaloriser le jugement • Requalifier la démarche initiatique

[Conclusion](#)

Chapitre 8. [La crise d'altérité ou l'imbroglio des rapports hommes-femmes](#)

1. [Trois paroles de femmes. Les drames qui s'y cachent](#)

*Entre le dévouement et la croissance personnelle
Fixation au statut et au rôle de mère
Les ambiguïtés du statut de victime*

2. [Deux paroles d'hommes et leurs désarrois](#)

*Fixation sur le travail et la propriété
Une conscience masculine en émergence*

Conclusion

Chapitre 9. [Dynamique féminine](#)

*Entre sexes et générations, des rapports imprécis
Première lettre : Le féminisme et ma génération (35-50 ans). Bilan critique
Deuxième lettre : Autre génération, autre contexte
Troisième lettre : L'importance des solidarités
Quatrième lettre : Nos tentatives de requestionnement
Dernière réplique de Lise : Se battre ensemble
Conclusion commune*

Chapitre 10. [L'homme en transit](#)

*Entre le père manquant et la mère omniprésente
Des hommes qui ont mal à leur parole
Ceux qui rompent le silence autrement
Dépasser les dualités
Implosion et crise de la finitude
Conclusion : construire l'inédit d'un « commun en transit »*

[Conclusion d'étape](#)

Troisième partie **des enjeux culturels**

Introduction

Chapitre 11. Entre mutance et sédentarité

1. Entre la terre et l'ailleurs

Les mutances

La quête de soi

Inscrire la marque de sa différence : richesses et excès • Le versant critique des recommencements

La retraite

La retraite désenchantée • La préparation inquiète • Vers de nouveaux liens intergénérationnels • Du sud au nord

L'utopie fragilisée

2. De la mutance à l'errance

L'épuisement de la Révolution tranquille

Rêveries des uns, inespoirs des autres

Le monde déserté

Conclusion

Chapitre 12. La mythologie idyllique

Une mythologie de la transparence

Être vu

Les voyants

Une mythologie du paradis terrestre

Un vieux fond primitif

L'état d'enfance

Conclusion

Conclusion d'étape

Intermède

Quatrième partie

Itinéraires, questionnements et orientations spirituels

Introduction

Chapitre 13. Voies d'accès au spirituel et chemins intérieurs

Nous sommes tous des métis spirituels
L'inspiration intérieure
D'abord « ce que je crois »
Un spirituel affectif qui « fait du bien »
L'expérience-socle
Un spirituel de croissance et d'étapes
Les nouvelles quêtes relationnelles et communionnelles
Le déplacement des médiations
L'incontournable démarche de re-symbolisation
Requestionnement moral et quête de transcendance
Saluts séculiers et espérance
Le besoin de guides spirituels
Conclusion

Chapitre 14. Les sources religieuses d'un certain infantilisme. Lecture psycho-sociologique

Quelle rupture ?
Cette religion qu'on dit privatisée
Une pseudo-autonomie
Crise de la transcendance et santé mentale
Imperméabilité à la transcendance
Conclusion : l'impact politique de L'infantilisme religieux

Chapitre 15. Le nouveau contexte spirituel. Essai de problématisation

De nouvelles soifs en quête de leurs sources
Le versant critique. Voie de libération ou sortie de secours ?
Un spirituel esthétique, contemplatif, hors de l'histoire
Est-ce bien une génération de la rupture, sans mémoire ?
Un christianisme en transit
Le Christ, entre l'oubli et la redécouverte
Conclusion : dieu redevenu l'autre, sans domicile fixe

Conclusion générale

**Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.**
Recherche-action. Troisième dossier.

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

Le procès des 35-50 ans ne fait que commencer. Cette génération accusée de tous les maux accepte de faire son auto-critique mais refuse d'être le bouc émissaire de toute une société. En plus d'explorer les causes de ce procès, ce livre montre en quoi la génération des baby-boomers révèle les courants souterrains qui secouent dans ses fondements mêmes la société québécoise d'aujourd'hui.

Après *Le drame spirituel des adolescents* et *Vers un nouveau conflit de générations*, l'équipe de recherche cerne la position stratégique des baby-boomers. L'analyse de leurs récits de vie amène à comprendre leurs expériences, leur dynamisme socio-politique, leurs apports originaux à la société, leurs ressorts moraux et spirituels.

Une enquête en profondeur sur le Québec actuel.

[7]

**Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.**
Recherche-action. Troisième dossier.

PRÉSENTATION

[Retour à la table des matières](#)

On les appelle baby-boomers, pour rappeler la forte poussée de natalité qu'il y eut entre 1945 et 1960. Ils ont aujourd'hui de 35 à 50 ans. Une génération très, très « particulière », disent les historiens et les démographes. Elle constitue un phénomène social et culturel unique, typifié. Ses traits communs, on les retrouve dans plusieurs pays occidentaux. Ils ont été beaucoup analysés ailleurs, mais peu au Québec. C'est étonnant quand on sait le grand nombre et l'importance de cette génération dans notre société. Récemment, elle a fait l'objet de vives critiques. On a même forgé un qualificatif peu honorable pour les stigmatiser : « adolescents », pseudo-adultes d'une éternelle jeunesse mythique, utopique. Même procès un peu partout, aux États-Unis, en France, au Québec. Il y a même des autocritiques qui ont été publiées par des moutons noirs de cette génération, Jacqueline Rémy en France et, chez-nous, François Ricard.

Les baby-boomers des années 1960 se sont eux-mêmes inscrits dans la société à travers un procès de génération. Depuis leur enfance, la contestation a été le fer de lance de plusieurs. L'un d'entre eux nous disait avec beaucoup de finesse :

Dans ma génération, nous avons expérimenté et maîtrisé tous les ressorts de la contestation. À un moment donné, j'ai pris conscience que je pouvais neutraliser les contestations de mon grand gars et de ma grande fille. Je brisais en quelque sorte le ressort nécessaire à leur affirmation et à leur construction personnelle et sociale.

À l'égard des critiques dont on les accable, les 35-50 ans réagissent diversement. Certains se braquent et manient l'art de la [8] légitimation propre et de la délégitimation de l'autre avec adresse. D'autres assistent, avec une sorte de résignation, à la montée de la sourde colère collective contre eux : « Oui, on a fait les quatre cents coups, on a jeté le bébé avec l'eau du bain. » Mais les baby-boomers sont-ils vraiment tout ce qu'on dit sur eux ? Nous les avons longuement interrogés, écoutés depuis cinq ans et cet ouvrage leur donne très souvent la parole. L'on y entendra bien d'autres sons de cloche et l'on rencontrera plusieurs êtres attachants parmi eux et elles. Ils nous révèlent, parfois mieux que les autres générations, ce que notre société est devenue au cours des dernières décennies, ce que nous sommes devenus majoritairement. Nos désespoirs, nos désaccords, nos questions, nos attentes, nos défis dans l'abrupt tournant historique que nous vivons aujourd'hui.

L'esprit de cet ouvrage a été bien exprimé par un de nos témoins :

L'heure n'est plus à se regarder le nombril, elle est plutôt à une lucidité sur nous-mêmes. Nous avons beaucoup contesté les autres depuis notre adolescence. Si à 40 ans on n'a pas encore appris à se voir tel qu'on est, c'est qu'il y a eu quelque chose de faussé en cours de route. Et ça, ça relève aussi de notre responsabilité. Parfois, je nous trouve très soupe au lait, très susceptibles devant la moindre critique qu'on nous fait.

Une génération révélatrice

Ce rapport de recherche sur les 35-50 ans s'inscrit dans une étude menée depuis cinq ans auprès de la population de six régions très diversifiées du diocèse de Saint-Jérôme au nord de Montréal. Régions industrielle, rurale, tertiaire, banlieusarde de Montréal, touristique (Laurentides) et aussi d'arrière pays. Dans cette recherche qualitative

poursuivie sous forme d'entrevues individuelles et de groupes, nous avons tenu compte des variables habituelles d'âge, de sexe, de milieu social, de scolarisation.

Dans un premier temps, nous publions nos résultats en relation avec les groupes d'âge. Le premier rapport faisait état de la situation des adolescents. Le deuxième abordait celle des 20-35 ans. Nous sommes bien conscients de la part d'arbitraire de ce découpage. Mais nous nous empressons d'ajouter que nos pré-enquêtes nous ont amenés à tenir compte de ce que les gens eux-mêmes identifient comme des groupes d'âge distincts : les adolescents, les 20-35 ans [9] et cet autre groupe des 35-50 ans, perçu comme une « génération » particulière.

Nous avons accordé un poids prioritaire aux perceptions qui se dégagent d'une majorité d'interviewés. Il s'agit ici d'un pari qui accorde aux perceptions un rôle important dans le jeu social, contrairement à certaines positions critiques qui finissent par évacuer du réel tout le monde des perceptions dans les rapports sociaux : la parole, l'expérience, l'intelligence que les gens eux-mêmes ont de leur situation, de leur histoire, de leur époque, et des « autres » qui les entourent. Cette approche s'inscrit dans la dynamique propre à la démocratie qui reconnaît la valeur de la conscience et la pertinence du débat social entre les citoyens.

Bien sûr, nous avons cherché à repérer les logiques sous-jacentes à ces perceptions et à ces lectures de situation que nous livraient nos interviewés. La société, avec ses tendances, parle à travers leurs récits de vie, tels le choix des expériences marquantes qu'ils retiennent, les interprétations qu'ils en donnent, les pratiques qu'ils privilégient. Nous avons poursuivi quatre types d'analyses : celles des signifiants, des signifiés, de l'énonciation et des logiques souterraines des récits individuels et des débats en entrevue de groupe. Nous reviendrons sur cette méthodologie dans le rapport final. Notons aussi qu'au cours de ces cinq années, les cinquante chercheurs n'ont cessé de vérifier et revérifier observations et analyses dans de fréquents retours au terrain pour les soumettre à d'autres interlocuteurs (individus et groupes) du groupe d'âge ciblé. Et cela, en tenant compte des variables signalées plus haut. Cette démarche heuristique s'accompagnait de problématisations successives mises ainsi à l'épreuve de leur validation.

Nous poursuivons la même démarche dans le troisième dossier où nous allons suivre à la trace des hommes et des femmes de 35-50 ans qui nous ont parlé non seulement d'eux-mêmes, mais aussi de leur génération particulière. Écoutons un premier témoin.

À 45 ans, tu penses davantage à ta retraite, surtout avec ce qui se passe aujourd'hui ou plutôt ce qui t'attend pour l'avenir. Le système va-t-il tenir ? Ils commencent à couper un peu partout, du côté des personnes âgées, du côté de l'assurance-maladie. Ce n'est qu'un commencement. On va avoir à soutenir davantage nos parents. Nos jeunes ont de la difficulté à trouver du travail, il y a tellement de chômage. Toi-même, tu n'es plus sûr de garder ton travail. C'est mon cas, je suis chez Steinberg [10] depuis 23 ans. Il n'y a plus rien de sûr. Le coût de la vie, les taxes... on rêve pas du gros lot de la 6/49 pour rien. Ça allait si bien jusqu'à maintenant. C'est très dur de faire face à ça. On n'est pas prêts. Y'en a qui dépriment, décrochent, d'autres qui s'attendent à faire le plus d'argent possible, double emploi, font ça pour pouvoir continuer leur train de vie et assurer leur retraite. Je parle pas ici des pompiers, des policiers déjà à la retraite à notre âge. Quel monde inégal, tout croche ! C'est démotivant. Les uns toujours sur le bord de survivre, les autres qui se la coulent douce... (*Homme, 45 ans*)

Cette citation, comme toutes les autres de cette introduction, est tirée de diagnostics écrits que nous avons demandés à quelques-uns de nos interviewés qui avaient formulé en entrevue de groupe un point de vue partagé par la plupart des participants. Nous les avons invités à exprimer dans un court texte leur perception du monde des 35-50 ans. Nous avons utilisé le même procédé quelques fois dans d'autres chapitres, y compris pour les entrevues individuelles.

Revenons à ce que vient de nous dire un premier témoin. Cette analyse réaliste et lucide de sa génération par un homme très modeste montre déjà l'importance d'accorder plus d'attention à la parole et à l'expérience des gens eux-mêmes pour comprendre ce qui se passe non seulement dans la société, mais aussi dans la conscience et dans les multiples échanges quotidiens où se façonnent les mentalités, les tendances lourdes.

Il y a là un vaste sous-sol de bouillonnement trop souvent ignoré par nos rationalités scientifiques, professionnelles ou politiques. Celles-ci, livrées à leur seule logique, finissent par perdre de vue l'abc de la démocratie. Des colères sourdes commencent à gronder dans la majorité silencieuse : on a le sentiment de plus en plus aigu de n'être pas entendu, écouté vraiment, sans compter cet autre sentiment de n'avoir pas de véritable poids dans le débat public, dans les choix collectifs, si ce n'est qu'à l'occasion des votes épisodiques. D'où une méfiance grandissante par rapport aux politiciens, aux médias (« ceux qui ont le crachoir »), aux experts, aux divers leaderships. Souvenons-nous du récent sondage CROP où la majorité des gens disaient avoir perdu confiance en la plupart des leaders actuels et des institutions. « Je ne fais plus confiance qu'à moi-même », ont dit un très grand nombre de citoyens de tous âges.

[11]

Une opération-vérité

Nos résultats de recherche vont dans le même sens, et plus loin encore. Dans combien d'entrevues l'autre, les autres sont sans visage ! Crise d'altérité, méfiance jusqu'au cœur de l'expérience amoureuse, autoprotection, *cocooning* sont des tendances fort répandues dans tous les groupes d'âge et milieux sociaux. Tendances qui se répercutent au plan social et au plan politique. Francophones, anglophones, autochtones, allophones se protègent les uns des autres, les hommes et les femmes, la majorité et les minorités, les générations.

C'est précisément dans ce champ que s'inscrit ladite « génération » des 35-50 ans qui fait l'objet de lourdes critiques par les autres groupes d'âge, et qui se perçoit souvent comme le bouc émissaire d'un procès injuste. Débat qui amène à une sorte d'opération-vérité sur ce qui nous arrive, sur l'évolution que nous avons connue au cours des dernières décennies, sur le nouveau contexte historique dans lequel nous vivons, et sur les enjeux d'avenir d'où viennent, peut-être nos plus graves questions, nos inquiétudes. Voyons ce que nous en dit un autre témoin.

On fait de nous les boucs émissaires de tout en nous servant toutes les épithètes imaginables : génération gâtée qui a tout contesté et tout obtenu ; génération corporatiste qui s'est protégée mur à mur et qui continue de faire chanter tout le monde grâce à son nombre et à sa position stratégique ; génération molle, amoral, narcissique, « adolescente », incapable d'élever ses rares enfants comme du monde ; génération qui n'a pas su prendre le relais de ses aînés qui ont fait la Révolution tranquille ; génération tout investie par les modes du jour, qui a méprisé toute l'expérience reçue, toute tradition éprouvée par le temps, toute mémoire ; génération aux idéologies utopiques, encore accrochée à ses rêves déçus, et dépitée de ses échecs qu'elle renvoie sur le dos des autres ; génération qui n'a même pas su se donner une morale et qui se projette maintenant hors du réel dans l'ésotérisme et le paranormal, ou qui se replie sur son petit jardin intérieur. Génération du divorce, de la thérapie quasi permanente qui n'en finit plus de se chercher. Trop c'est trop...

Nous, nous avons terminé nos études, nous avons développé des compétences, nous avons gagné des libertés auxquelles tout [12] le monde tient. Nous avons pris à cœur notre métier, notre profession. Il y a, au milieu de nous, des militants courageux, des gestionnaires articulés, des professionnels de qualité. Il y a aussi un bon nombre de déclassés par la crise économique, les fermetures d'usines, les coupures budgétaires sans grandes possibilités de solution de rechange. Je n'arrive pas à m'expliquer pourquoi on nous accuse de tous les péchés d'Israël. Tous ces reproches s'appliquent aussi à bien d'autres que nous. (*François, 43 ans, enseignant*)

Dans une entrevue de groupe, une femme formulait un autre diagnostic qui ralliait tous les participants :

Toutes les grandes remises en question, toutes les vagues d'utopies les plus folles nous sont passées sur le corps. C'est pas nous qui les avons inventées. Toutes les sociétés occidentales ont vécu des transformations précipitées lorsque nous étions des jeunes adultes. Nous ne sommes plus les héritiers du rêve d'un progrès économique et social illimité, d'une libéralisation des mœurs, d'une disqualification de toutes les traditions, d'une prochaine civilisation des loisirs et du plaisir. Spock, Reich, Marcuse, Lapassade n'étaient pas de notre génération, à ce que je sache. Le « s'éduquant »,

c'est pas nous qui avons inventé ça. Pas plus l'économie de gaspillage, la bureaucratie, les conventions collectives rigides, les mythes de Californie et leur culte du nombril, la *flower generation*, les hippies, les yuppies. On a été formés dans ce contexte-là. On n'a connu que ça. On nous a enseigné ça. Maintenant on nous accuse de tout ça. Nous sommes déjà assez culpabilisés par les nombreux échecs de notre génération, par les nôtres personnellement, faut pas en rajouter. On est plus critiques que ne le pensent les autres générations. On en a payé des factures nous aussi. L'avenir n'est pas plus rose pour nous. Mais on a mûri, on se reprend en main... (*Femme, 42 ans, journaliste*)

Ces propos n'ont rien d'exceptionnel dans la panoplie des centaines de gens que nous avons interviewés. Même si les discours et récits étaient moins explicites à ce chapitre.

[13]

Une brûlante humanité

C'est une brûlante humanité que nous avons décelée chez beaucoup de nos interviewés de ce groupe d'âge. Il y avait chez plusieurs une lucidité qui ne se faisait pas de quartier dans le bilan critique qu'ils dressaient de leur expérience, de leurs échecs et blessures comme de leurs réussites. Notons ici que les femmes se sont révélées plus assurées que les hommes, y compris au chapitre de leur riche questionnement. Ce constat, bien sûr, ne s'applique pas à toutes les femmes, à tous les hommes interviewés. Nous avons noté chez un nombre important de ceux-ci une fragilité inquiétante, une sorte d'implosion intérieure souvent refoulée, un désarroi, et parfois une révolte, comme si la conscience masculine n'arrivait pas à élucider ce qui lui arrive, particulièrement au plan affectif. Parfois un cri s'échappait mais il était vite étouffé : « J'ai réussi ma carrière, mais j'ai manqué ma vie, ma famille, mes enfants ». On entend peu de choses sur la conscience masculine dans le débat social et quand il en est question, c'est souvent en termes négatifs, généralisateurs et accusateurs. Il y a présentement une crise de la condition masculine qui ressort de plusieurs entrevues :

À chaque fois qu'on en parle, on est soupçonné de vouloir faire le procès des femmes, des féministes. Alors on ferme le dossier. On se replie davantage. Et les problèmes des hommes s'aggravent. Tout le monde y perd. Cette crise d'identité commence tôt. Il y a trois ou quatre décrocheurs de l'école pour une décrocheuse. Il est ridicule de tout ramener le problème masculin aux succès scolaires des filles qui seraient la cause du découragement des gars. Non, il y a des problèmes qui nous sont propres et qui méritent d'être considérés comme tels. Évidemment, c'est à nous d'y voir pour nous reprendre nous-mêmes en main. Si on en est encore au matriarcat d'hier, on est en retard de deux révolutions. Mais il y a infiniment plus dans le malaise masculin de ma génération comme des autres générations autour de nous. (*Homme, 43 ans*)

Ce diagnostic d'un interviewé explicite ce qui est ressenti, mais peu avoué ou peu conscientisé par tant d'autres hommes que nous avons écoutés. Mais il faut bien l'admettre, le problème central évoqué est la plupart du temps loge, selon nos témoins, dans les difficultés actuelles des rapports hommes-femmes.

[14]

Les rapports hommes-femmes ont occupé, semble-t-il, une place énorme dans cette génération qui a fait du couple l'entité sociale de base, le lieu cardinal de la quête du bonheur.

Dans notre premier rapport de recherche, des adolescents ont été particulièrement sévères en disant que depuis leur enfance ils avaient ressenti qu'ils étaient surtout une contrainte. « Mes parents n'étaient pas faits pour être parents. » « Ils n'arrivaient jamais à être le couple idéal qu'ils voulaient être. » « Je me demandais toujours si eux aussi ils allaient se séparer. » « Je t'ai montré à être autonome, eh bien ! débrouille-toi, regarde-moi, je l'ai gagnée mon autonomie. Alors chacun est de son côté à la maison. »

Chez plusieurs adultes de ce groupe d'âge il y a un double déplacement des préoccupations. D'une part les défis énormes que posent les adolescents dans le contexte actuel, d'autre part le travail accru que l'on investit pour maintenir un standard de vie miné par une stagnation économique qui s'annonce très longue. Ce qui vient heurter double-

ment une poursuite du bonheur accrochée prioritairement à l'épanouissement personnel, à la réussite affective du couple, à la qualité de vie surtout individuelle, et bien sûr à la préparation d'une retraite confortable.

Sous cette surface nous avons trouvé des démarches très dignes et très saines de révision critique de leur parcours. Nous ne résistons pas à l'envie d'en donner quelques exemples.

Quand nous avons été convoqués à la Cour pour notre garçon accusé d'avoir violé une fille de sa classe, nous nous sommes réveillés tous les deux brutalement. Nous nous sommes rendu compte que nous avions à revoir profondément nos façons de vivre, nos priorités, notre philosophie de la vie. *(Un couple, 38 et 39 ans)*

Nous n'avons pas transmis ce que nous avons reçu, et pas mieux fait pour les nouvelles valeurs que nous avions pensées aller de soi. *(Homme, 43 ans)*

Notre réussite personnelle de carrière et notre standard de vie ont pris toute la place au point qu'on s'est tous retrouvés étrangers dans notre propre maison. Il a fallu un joli coup de barre pour refaire nos liens, entre nous deux et avec les enfants. *(Femme, 42 ans)*

Jusqu'à tout récemment, j'étais d'une génération et surtout d'un milieu qui n'avaient connu que la prospérité. Je n'avais connu [15] que ça, si bien que je pensais que tout ce confort était un dû, un droit acquis, la seule condition normale. L'insécurité, la pauvreté, je ne connaissais pas ça. Puis vlan sur la gueule ! Une faillite, la débarque, la frustration, les engueulades. On n'était pas préparé à ça. On était humilié d'avoir besoin des autres. Il a fallu recommencer à zéro, apprendre à vivre dans la pénurie. Ça nous a fait découvrir d'autres valeurs qu'on avait oubliées, mais qui faisaient pourtant partie de notre héritage. *(Homme, 41 ans)*

On est une génération sandwich, une génération d'entre-deux. On a balayé toute notre histoire, on n'a pas digéré les nombreux changements. On n'est plus sûrs de rien. On cherche des fondations plus valables. Mais quoi, où, comment ? La morale, la religion, c'est loin de nous. Notre vie était pleine comme un œuf. Puis, aujourd'hui, tu commences à sentir un vide

immense. Tu es instruite, tu sais bien des choses, mais tu t'es étalée en surface dans toutes sortes de directions. Le vide que tu ressens, c'est l'espace dont tu avais besoin pour aller dans tes ressources plus profondes. Pour moi, ç'a été un passage libérateur et dynamisant. J'ai appris à recomposer, à unifier le meilleur de ce que j'avais reçu avec mes propres valeurs. Ça prend du temps aujourd'hui pour devenir un vrai adulte. (*Femme, 39 ans*)

Nous ressaisirons cette démarche de révision critique dans la partie sur « le monde des 35-50 ans ». Mais il nous semblait nécessaire de l'évoquer en introduction pour illustrer ce sang chaud et cette conscience brûlante que semblent ignorer les critiques qui parlent d'une génération insipide, aliénée dans ses utopies, repliée sur ses blessures et toute centrée sur ses intérêts immédiats. Nous reverrons cela au chapitre des jugements portés par les autres générations sur les 35-50 ans. On oublie qu'historiquement il y a eu des grands changements culturels, sociaux, économiques et politiques qui précédaient, traversaient et emportaient cette génération comme des vagues de fond plus ou moins irrésistibles. On ne peut tout de même pas mettre sur son dos toute la crise de la modernité, l'amnésie historique d'un certain Occident, et la foire d'utopies et d'idéologies des dernières décennies. On ne saurait non plus ignorer toute la part d'efforts soutenus pour consolider les réformes, les institutions nouvelles de la Révolution tranquille. Combien parmi les 35-50 ans y ont engagé le meilleur de leurs énergies ?

[16]

Qu'il y ait présentement chez eux de graves problèmes, ils sont les premiers à le reconnaître.

Partis à la recherche d'une société nouvelle, nous avons souvent dérivé vers une recherche obsessionnelle de nous-mêmes qui nous a placés dans une position tantôt de repli, tantôt de fuite. Mais nous commençons à en sortir avec des prises de conscience qui pourraient être précieuses aussi pour d'autres que nous. (*Femme, 45 ans*)

Bien des questions des 35-50 ans concernent la société tout entière dans son tournant actuel. Plusieurs fois dans ce rapport de recherche

nous en dégagerons des rapprochements éclairants. La société se révèle aussi dans l'itinéraire et la conscience des individus qui y vivent. Cela fait partie du pari d'une recherche qualitative qui, à travers les expériences les plus profondes des itinéraires singuliers, peut aller chercher des tendances importantes, souterraines, qui échappent aux débats de la surface sociale. Là encore, nous en ferons l'objet d'une partie du dossier.

Contentons-nous, pour le moment, de pointer quelques-unes de ces tendances.

De la société traditionnelle collectivement très ritualisée, nous sommes passés à une nouvelle société aussi ritualisée dans sa rigidité bureaucratique. Comment alors s'étonner du contrepoids d'une révolution subjective de l'individu autonome, autodéterminé ? Révolution qu'on ne peut réduire à ses travers individualistes, narcissiques. Encore ici, des 35-50 ans font preuve d'une saine lucidité critique :

Plusieurs d'entre nous n'ont pas réussi à apprivoiser, à maîtriser, à dynamiser socialement cette subjectivité à forte teneur affective. Pendant un bon moment, nous avons cru que les émotions, les sentiments faisaient foi de tout, qu'ils ne pouvaient pas se tromper. Nous avons mis en veilleuse l'exercice du jugement que permet une mise à distance sur soi, sur ses pulsions du moment. On a dissocié en quelque sorte le principe de plaisir et le principe de réalité, le sentiment et la rationalité, l'univers intérieur et l'univers social concret. On vivait sur deux registres étrangers l'un à l'autre. La vie affective d'un bord et la vie de travail de l'autre. Deux mondes parallèles. Je crois qu'il y en a plusieurs qui n'ont pas intégré ça chez les femmes comme chez les hommes de ma génération. (*Femme, 43 ans, cadre supérieur*)

[17]

Voilà un exemple de courant et contre-courant peu élucidé par nos logiques explicatives souvent trop univoques pour appréhender le faisceau complexe de ces tendances peu visibles avec leurs tensions, leurs contradictions, leurs ambivalences, leurs impondérables. Cette exploration peut nous révéler beaucoup de choses de la société profonde, comme on dit le Québec profond, l'Amérique profonde. On

raisonne trop souvent comme si l'individu et la société étaient deux mondes plus ou moins étrangers l'un à l'autre. On en a même fait deux idéologies opposées. Ce qui a faussé et parfois bloqué l'intelligence des rapports entre l'individu et le collectif, le privé et le public, le quotidien et le politique, la conscience personnelle et ses appartenances culturelles, sociales. Cette dissociation est très poussée, particulièrement dans nos grands débats moraux actuels.

Une expérience morale et spirituelle

Ces dernières remarques nous rapprochent d'un des objectifs les plus importants de cette recherche. Nous avons tenté de rejoindre les profondeurs morales et spirituelles dans les divers types d'expérience des 35-50 ans. Déjà, dans nos pré-enquêtes, nous avons noté que dans le type de société sécularisée qui s'est développée chez nous, c'est au tournant de la quarantaine que surgit chez plusieurs un questionnement spirituel et moral d'adulte. Comme si les multiples activités qu'offrent la vie urbaine moderne n'avaient pas laissé d'espace intérieur. On n'a pas parlé sans raison d'une civilisation du *plein*. Tant de choses à consommer, à expérimenter, à explorer, à voir. Cette extériorisation fascinante, intense, fébrile rend difficile et même rébarbatif l'effort d'intériorisation. Le silence devient insupportable. La télévision permanente, le baladeur (*walkman*) en sont des indices parmi bien d'autres.

Au tournant de la quarantaine, après avoir vécu toutes les expériences de base de la vie, on sent le besoin de les évaluer et de s'évaluer. Et on se rend compte qu'on ne peut le faire sans marquer des temps d'arrêt, sans se ménager des espaces libres d'intériorité. Celle-ci devient à la fois un lieu de distanciation, de renouement avec ses profondeurs morales et spirituelles.

On a dit qu'on était une génération de la rupture. Particulièrement la rupture avec l'héritage religieux. Aujourd'hui, on se rend compte qu'on a jeté le petit avec l'eau du bain. On ne voulait pas entendre parler de morale parce que celle-ci était [18] justement le lieu de nos désaccords avec la religion d'hier. Et voilà qu'on est pognés avec de graves questions morales

sans savoir comment les prendre, les comprendre, les assumer. Alors on se demande s'il n'y a pas des niveaux de la vie... de la conscience qu'on a presque complètement oubliés ou réprouvés. Même chose pour le spirituel. J'en connais plusieurs autour de moi qui se sont mis à reparler de l'âme, de spiritualité, de vie intérieure. Les livres qui traitent de ça sont très populaires dans toutes les classes sociales. La spiritualité orientale, ça intéresse bien du monde, c'est pas seulement une poignée d'originiaux. C'est quelque chose qui manque à notre monde moderne, à notre vie moderne agitée, éparpillée. On cherche autre chose de plus valable. Quand tes enfants te reprochent d'être matérialiste « au boutte », tu te mets à réfléchir... (*Femme, 40 ans, technicienne*)

Chez les hommes interviewés, l'interrogation spirituelle reste davantage accrochée à leur expérience de vie. Ils lisent peu sur le sujet. C'est plutôt une sorte d'instance critique en prise immédiate sur les questions concrètes, mais sans réponse, qui surgissent dans leur bilan critique. Leur intériorité en est une de seuil, de veille, de quête de sens et surtout de questionnement. Ils se méfient des réponses toutes faites, des gurus et aussi de toutes les médiations religieuses instituées. Leurs propos sont courts, mais denses.

Tu ne peux pas revoir toute ta vie, en ramasser les morceaux sans ré-exprimer ce à quoi tu crois... y compris la foi de ta jeunesse, le vide spirituel qui a suivi. Les grandes questions rebondissent quand tu évalues ton parcours. (*Homme, 46 ans*)

Tu as rejeté toute tradition religieuse, tu es devenu très critique de la vie moderne d'aujourd'hui. En fin de compte tu es nulle part. Tu t'es libéré de ci et de ça, mais tu n'as rien dans les mains au bout du chemin. Entre autres choses, tu te dis que c'est con de penser que la foi de tes parents ne vaut rien. (*Homme, 38 ans*)

Nous défendons notre identité, notre culture, notre langue, notre histoire propre, mais nous méprisons notre religion propre comme si elle ne faisait pas partie de nos racines avec du bon et du pas bon, comme notre histoire. On se frappe soi-même. Moi je commence à réagir à ça. (*Homme, 43 ans*)

[19]

Chez plusieurs interviewés le requestionnement moral et spirituel se fait hors des références religieuses, et en particulier hors de leur propre héritage religieux chrétien. C'est là où la rupture historique a été la plus vive au plan des consciences. Les esprits religieux ne cessent de gommer, de minimiser l'importance et l'impact toujours vivace chez nous de la sécularisation, et surtout ses valeurs positives, émancipatoires, libératrices. Voyons un propos typique tenu par un homme de 52 ans qui vient d'entrer dans une retraite anticipée.

Aujourd'hui à la retraite, je suis plus serein et davantage contemplatif. Tranquillement, ce monde intérieur que j'ai tant négligé se reforme sans turbulence. Mais je demeure un grand sceptique et il n'est pas question pour moi d'être embrigadé dans une religion. Ma liberté intérieure est l'essence de ma spiritualité.

La génération des baby-boomers, chez nous, est la première de notre histoire qui a été aussi profondément marquée par la sécularisation. Elle s'inscrit plus largement dans ce nombre grandissant d'occidentaux qui, depuis deux siècles, veulent aller au bout de leur condition humaine sans religion, surtout sans religion instituée. Les déplacements de vocabulaire sont déjà révélateurs. Certains distinguent souvent, en les opposant, la religion et leur expérience religieuse. D'autres se démarquent du religieux et parlent plutôt du spirituel, un peu comme ce témoin que nous venons de citer, et c'est souvent comme l'ultime conquête de toutes les autonomies qu'ils ont gagnées chèrement. Mais il y a plus.

Il y a chez plusieurs baby-boomers un type de questionnement spirituel qui a beaucoup à voir avec une requête de morale laïque. On sait l'importance qu'ont prise les questions et les enjeux moraux dans les débats publics des derniers temps. Pensons à tous les nouveaux questionnements autour de la violence, du suicide, de la drogue, du sida, de l'avortement, de l'euthanasie, et aussi des crises économiques, poli-

tiques, sociales et environnementales, du chômage et de la pauvreté grandissante.

La question des valeurs a refait surface souvent en relation avec les comportements et les attitudes face aux droits, libertés et responsabilités. Émergent là de nouvelles quêtes de sens, de fondements, de transcendence. Au-delà des profonds attachements à la liberté et à l'épanouissement personnels, plusieurs s'interrogent sur l'appauvrissement [20] du sens des autres, du sens de la communauté et du bien commun.

Tout se passe comme si la question de la foi se posait, chez plusieurs, au plan de l'humanité elle-même, sur un fond de tentation de désespérer de l'humanité actuelle, de son avenir. D'où un nouvel intérêt pour les ressorts moraux et spirituels de la conscience humaine pour rebondir et risquer de nouveaux dépassements.

Plusieurs baby-boomers sont porteurs de ce cheminement humain, moral et spirituel. Il y a là une radicalité que des esprits religieux ne savent pas voir ou ne veulent pas reconnaître. Une radicalité qui présentement s'accompagne d'une bonne dose de réalisme où l'on remet en cause les dimensions magiques de son rêve de vie, de ses utopies et de la culture « psy » qui a fait quasiment office de religion au cours des dernières décennies.

Cette opération-vérité déborde les grilles classiques des cycles convenus de la vie adulte et des stades de développement. Non pas que celles-ci aient perdu toute pertinence, mais elles ne peuvent rendre compte à elles seules de la singularité culturelle et sociale de cette génération, de sa riche diversité et complexité. Ses ruptures historiques ont suscité chez elle une conscience ouverte aux profondeurs de la condition humaine aussi bien sur le versant dramatique de ses angoisses et incertitudes que sur le versant dynamique de ses forces de dépassement.

Cela dit, on ne saurait en déduire que les baby-boomers sont massivement frappés d'amnésie historique par rapport à leur propre héritage historique religieux. Ainsi, certains interviewés ont remis en cause leurs ruptures religieuses souvent à partir de leurs échecs de transmission et des problèmes qu'ils vivent avec leurs adolescents.

Ma fille de 15 ans a fait deux tentatives de suicide. Mon garçon de 18 ans est complètement perdu, décroché. C'est un errant sans repères. Tu te dis : on a tout laissé tomber, on n'a rien mis à la place, si ce n'est que de vagues références morales. Mes jeunes n'ont pas de fondements solides. Ils te renvoient ça dans la face et dans la conscience. On ne sait pas quoi leur dire. Nous-mêmes on n'est sûrs de rien. Ils sentent ça. *Des fois je me demande si on n'est pas la première génération qui a systématiquement rejeté l'idée même de la transmission.* Peut-être pas la théorie, mais la pratique. On se disait : ils sont différents...on les voulait autonomes, ça faisait notre affaire qu'ils vivent leur crise d'adolescence tout seul. On paye cher aujourd'hui...

[21]

Les spécialistes nous disent qu'il faut dialoguer. Mais dialoguer sur quoi ? Parler pour parler, c'est une coquille vide. J'en ai eu des longs dialogues avec eux où l'on étalait nos sentiments. Ça ne réglait rien. C'était plutôt des monologues successifs. Les mécanismes, les recettes psychologiques n'embrayent pas grand-chose quand il n'y a pas de jus qui passe dans la tuyauterie... une sagesse, une philosophie de la vie, une pensée articulée, une tradition spirituelle qui a fait ses preuves... quelque chose du genre. Il me semble qu'on est assez intelligents pour repenser notre tradition chrétienne. Après tout, c'est la nôtre. Moi je m'y suis mise depuis un certain temps et je m'en veux de ne pas l'avoir fait avant. (*Une artiste, 43 ans*)

Un peu à la façon des bouillons de culture à la source d'une vie nouvelle, il y a présentement des bouillonnements spirituels très riches, très diversifiés, des nouveaux types d'expériences et d'itinéraires spirituels, religieux, intérieurs. Plusieurs interviewés distinguent ces qualificatifs. Certains ne se pressent pas pour les structurer. D'autres en font des réponses absolues, un système de sens irréfutable pour sortir de leur indétermination, de leur confusion intérieure le plus rapidement possible. Plusieurs explorent le côté ésotérique et paranormal ; les uns comme un mode de distanciation sur la réalité où ils trouvent peu de sens ; d'autres comme une fuite ; certains en font un substitut aux idéologies et aux utopies qui les ont déçus. La carte astrologique du ciel a parfois remplacé le ciel effondré de la chrétienté. Mais ne précipitons pas ces jugements qui risquent d'être réducteurs et même injustes. Il y a en dessous de ces itinéraires spirituels bien d'autres

choses quand on les comprend dans l'histoire de vie des interviewés. Par exemple, des quêtes, soit de cohérence, soit d'alternative, soit d'horizons d'avenir, un sens du mystère qui ouvre sur cela dont l'être humain n'est pas la mesure ; recherche aussi d'un nouvel art de vivre qui a besoin de se trouver un cadre symbolique pour s'exprimer et aussi permettre la communication avec les autres.

Et l'on peut se demander si les Églises chrétiennes ont bien saisi les dessous et la portée de ces expériences spirituelles. Le christianisme moderne aurait-il négligé l'initiation au sens du mystère, au sacré, aux besoins premiers de la conscience religieuse ? N'aurait-il pas aussi été déficient pour repenser la foi, l'Évangile comme art de vivre ? A-t-il vraiment reçu les questions qui viennent d'autres que lui-même et risqué de revoir ses traditions, ses propres sources en [22] tenant compte des signaux et messages contemporains, tout en reconnaissant que Dieu est aussi à l'œuvre chez ceux qui contestent l'Église, la questionnant avec des yeux neufs ? Le phénomène grandissant de chrétiens sans Église est peu exploré, peu assumé. Les 35-50 ans, dits de la génération de la rupture religieuse, ont des rapports plus complexes qu'on ne le pense avec l'héritage chrétien. Nous en ferons état, mais avec la conscience d'en savoir encore bien peu. Déjà des indicateurs se dégagent des entrevues. La dernière partie du rapport y sera consacrée.

Le fond du problème

Mais nous avons cherché avant tout à rendre compte de l'expérience des 35-50 ans dans toutes les dimensions de leur histoire de vie, de leur génération. L'importance accordée à l'axe générationnel et intergénérationnel ne vient pas de nous, mais de nos interviewés de différents groupes d'âge. Cela s'exprime dans l'insistance mille fois affirmée sur l'importance de la famille, en dépit de toutes les ruptures et de toutes les données statistiques, en dépit aussi de la problématique dominante d'une « société organisée surtout en fonction de l'individu ». Dans la crise sociale indéniable que nous vivons, plusieurs réagissent en se disant que le premier problème à résoudre, c'est la famille, la solidarité de générations, comme fil fondamental et essentiel de la vie individuelle et collective. Peu importe, semble-t-il, le difficile défi que

ça représente. On pourrait s'inquiéter, non sans raison, du peu d'intérêt de la plupart des gens pour l'engagement social et politique au moment où la plupart des problèmes renvoient à des choix collectifs, à des débats de société. Mais le premier réalisme, c'est d'abord de voir à quel « social » les gens s'ouvrent présentement. La famille porte l'enjeu d'une des premières solidarités, celle des générations, lien de base aussi avec le passé, le présent et l'avenir. La conscience des interviewés en est là. Essayons d'y voir de plus près.

La question des générations comporte présentement un versant critique souvent nié, refoulé, occulté, sinon minimisé. Outre le parallélisme de générations séparées, il y a un fort contentieux des générations montantes. Plusieurs jeunes se disent d'une génération sacrifiée par leurs aînés qui veulent le meilleur pour leurs enfants, mais qui agissent collectivement en sens contraire. « Il n'en reste plus pour nous. » Ce drame social ne peut se ramener au traditionnel conflit de générations.

[23]

Plusieurs aînés nient le problème. À tout le moins, ils refusent d'envisager, fût-ce à titre de possibilité, un éventuel conflit de générations. Jacqueline Rémy en propose une explication qui mérite attention. Nous la résumons.

Les parents baby-boomers sont terrifiés à l'idée qu'un fossé puisse se creuser un jour entre leurs enfants et eux. Toutes les solutions qu'ils imaginent, toute l'éducation qu'ils leur donnent, tendent à éluder un possible conflit de générations. Ils ont tellement peur que leurs enfants leur fassent ce qu'ils ont fait eux-mêmes à leurs parents. Ils sont tellement inquiets qu'ils prennent l'éducation qu'ils ont reçue comme anti-modèle. Ils ne savent pas très bien comment élever leurs enfants, mais ils savent comment ne pas les élever.

Ajoutons que les baby-boomers pourraient se rappeler qu'ils ont eux-mêmes, dans leurs contestations de jeunesse, fait glisser la lutte des classes en lutte de générations. Il faut relire leurs plaidoyers de la fin des années 1960 à l'occasion de la grande contestation scolaire. Cette nouvelle donne du temps pourrait bien se répéter.

Dans notre recherche nous avons constaté un sursaut de conscience en la matière. Plusieurs baby-boomers ont mûri. Ils se rendent compte

que la solidarité des générations est une des bases fondamentales de l'existence. Mais plusieurs, hélas ! maintiennent un style « copain », une idéologie égalitaire simpliste qui s'accompagne d'une négation des différences de rôles, de sexes, de générations. Un jeune disait : « Ma plus grande souffrance, c'est que je n'ai personne au-dessus de moi. » Mais le pire de tout, c'est que ni son père ni sa mère ne semblaient comprendre le message qu'il leur adressait.

Cet axe générationnel et intergénérationnel ne figurait pas au départ de notre projet même à titre de variable parmi d'autres. C'est déjà marquer notre démarche qui suivait à la trace le fil de l'expérience des interviewés, de leur histoire de vie. À cela nous ajoutons une partie semi-directive sur les orientations sociales, culturelles et religieuses de nos interlocuteurs individuels et de groupe. Nous avons déjà donné les indicateurs de questionnement et ces divers types d'analyse dans le premier rapport. Nous n'avons pas voulu alourdir ce troisième rapport de longues considérations méthodologiques. Nous y reviendrons dans le rapport général.

[24]

[25]

**Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.**
Recherche-action. Troisième dossier.

MODE D'EMPLOI DU DOSSIER

[Retour à la table des matières](#)

Ce rapport de recherche sur les 35-50 ans est plus complexe que les deux autres sur les adolescents et les 20-35 ans. Nous faisons face à un groupe d'âge beaucoup plus diversifié qui, de par sa position stratégique, commandait une attention particulière, et permettait de poser un diagnostic sur l'ensemble de la société.

Nous suggérons un mode d'emploi de ce dossier de recherche volumineux. Nous avons construit l'ouvrage pour permettre au lecteur de choisir un sujet traité selon ses champs d'intérêt particuliers. L'introduction, la première partie et la conclusion présentent une synthèse du dossier. La deuxième partie élabore davantage quelques nouveaux enjeux de la génération des 35-50 ans : famille et parentalité (transmission), rapports hommes-femmes, dynamique des femmes, condition masculine. La troisième partie analyse l'apport des baby-boomers à la dynamique très particulière de la culture québécoise, centrée sur l'espace, la terre et le pays, de même que leurs grands mythes (au sens d'idéalisation et d'illusion). La dernière et quatrième partie intéressera

les gens soucieux de comprendre les préoccupations spirituelles de cette génération.

Les riches données recueillies sur les divers champs d'expérience, de conscience et de pratique appelaient un traitement plus élaboré que celui des deux autres rapports. Nous avons tenu à rendre justice à nos nombreux témoins qui tous ont consenti à faire un bilan fouillé de leur expérience de vie.

[26]

[27]

**Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.**
Recherche-action. Troisième dossier.

Première partie

LE MONDE DES 35-50 ANS

Jacques Grand'Maison

[Retour à la table des matières](#)

[28]

[29]

Dans un premier chapitre, nous présentons des figures et tendances singulières. C'est une approche qui permet d'aller du plus simple au plus complexe.

Puis nous essayons de cerner le fond de scène historique du monde des 35-50 ans. Il s'agit de leur inscription dans l'évolution de la société depuis la Deuxième Guerre mondiale.

Le troisième chapitre sera consacré à la spécificité de cette génération, à sa dynamique propre, à ses problèmes particuliers.

Dans un quatrième temps, nous présenterons une typologie provisoire de la diversité interne à leur monde fort complexe qui défie toute prétention à l'exhaustivité.

Nous ressaisirons leurs rapports aux autres générations dans ce croisement des regards souvent sévères que portent les unes sur les autres les générations actuelles.

Enfin, nous verrons ce que les baby-boomers révèlent de la société présente et à venir, de ses problèmes structurels, culturels, moraux et spirituels.

[30]

[31]

**Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.**
Recherche-action. Troisième dossier.

Première partie.
Le monde des 35-50 ans

Chapitre 1

FIGURES ET TENDANCES

[Retour à la table des matières](#)

Les baby-boomers ont grandi dans une époque de prospérité, de modernisation, d'émancipation et de nouveaux projets collectifs. Ils en ont bénéficié jusqu'à tout récemment. Ce ne fut pas le cas pour tous, bien sûr. Certains historiens n'en notent pas moins le fait que la génération de la prospérité a connu une situation de confort matériel unique dans l'histoire. À cela s'ajoutait chez nous un projet de société nouvelle qui a pris corps dans les grandes réformes de la Révolution tranquille, grâce à un large consensus de toutes les forces vives du temps. Les baby-boomers ont vécu dans ce climat de fièvre collective, de critique de l'ancien régime, de libertés nouvelles, de mises en chantier.

Mais tout ce branle-bas ne s'est pas vécu sans tensions : tensions entre l'ancien et le nouveau, entre les libertés individuelles et les nouveaux engagements collectifs. On s'est tout autant disputé autour des nouvelles structures qu'autour de la libéralisation des mœurs. Les baby-boomers ont contesté avant de s'inscrire dans cette société renouvelée que leurs aînés avaient façonnée pour eux qui incarnaient l'ave-

nir. La promotion collective des nouvelles classes moyennes passait par leurs enfants. Devenus adultes, ceux-ci ont vite été conscients de leur poids politique et ils n'ont pas hésité à s'en servir. Mais ce qu'on a moins bien vu à l'époque, c'est la révolution de l'individu qui s'amorçait, surtout à travers les aspirations affectives et subjectives qui prolongeaient la libéralisation des mœurs. D'où une revendication d'autonomie aussi bien face aux nouvelles structures qu'aux anciennes. Comme si on était passé d'un collectivisme à l'autre en faisant l'économie des requêtes de fortes individualités pour soutenir [32] le passage de la tradition à une modernité où l'on veut penser et agir par soi-même. Plusieurs baby-boomers ont critiqué la banlieue conformiste tout autant que leurs parents avaient remis en cause la « civilisation paroissiale ».

Bien sûr, les baby-boomers ont eu leurs grandes utopies collectives. Ils ont même connu un certain unanimité de génération, comme l'a bien montré François Ricard dans un ouvrage récent sur lequel nous reviendrons. Mais combien d'entre eux sont vite passés des valeurs publiques aux gratifications individuelles et privées. C'est là que d'autres tendances ont pris corps : auto-enfantement de soi, table rase, remise sans cesse des compteurs à zéro dans de nombreuses ruptures et recommencements. Comment les baby-boomers ont-ils évolué dans cette recherche éperdue de soi, mais dite ouverte à tous les possibles... sans limites, sans traditions ? Y a-t-il vraiment eu rupture ou simple répétition aveugle d'un passé perdu dans les soutes de la conscience, pour paraphraser le philosophe Hegel ? Y a-t-il eu là, plutôt, une brèche féconde pour des aventures singulières passionnantes ? Ont-ils été heureux dans la plupart des cas ? Que pensent-ils aujourd'hui ? Quelles sont leurs diverses orientations de base ?

Ce premier chapitre ne répondra pas à toutes ces questions. Nous n'y présentons, comme entrée de jeu, que quelques figures et tendances. Question de nous apprivoiser progressivement au monde riche et complexe de cette génération. Nous avons renvoyé à d'autres chapitres certaines figures, par exemple celle de l'affectif pour qui l'émotion fait foi de tout : bonheur, authenticité, instinct sûr, discernement ; celle du corporatiste bien installé, comme un quasi propriétaire, dans des institutions publiques et para-publiques ; celle du déjà retraité en esprit qui rêve d'un « petit coin de la nature loin de ce monde de fous » où tous les autres horizons de vie sont bloqués.

Une dernière remarque. On notera que les figures qui vont suivre sont dessinées à partir d'un trait dominant. Ce choix de profilation n'est pas gratuit. Dans une situation historique aussi éclatée que la nôtre, bien des gens se recentrent sur un pôle privilégié d'intégration, parfois au risque de s'y cristalliser. Ils y voient une façon de surmonter les multiples insécurités qu'ils vivent péniblement. Il arrive que la seule corde qu'on veuille tirer jusqu'au bout devienne celle d'un arc qu'on brandit pour se protéger des autres ou se battre contre eux.

[33]

***1. « On s'est libéré de quoi au juste ? »
Quand ni la tradition ni la modernité ne font sens***

[Retour à la table des matières](#)

On s'est libéré de quoi au juste... La famille, la religion, les valeurs solides et durables ? On veut pas revenir en arrière, on n'est pas satisfait d'aujourd'hui, on se fait de la bile pour l'avenir. On regarde nos enfants, puis on dit : c'est qui ces enfants-là ? Je trouve qu'on vit des stupidités dans le moment. Sérieusement, la femme, par exemple, est-elle plus heureuse, plus libérée qu'avant ? L'homme est-il mieux dans sa peau ? Les jeunes, ils ne veulent pas commencer au bas de l'échelle. Admettons qu'ils veulent maintenir le confort qu'on leur a donné en les gâtant à mort. Ajoute à ça la télévision, la publicité. C'est normal pour eux d'avoir tout ça. Ils banalisent tout, même nous.

Ces propos d'une femme sont tenus dans une entrevue de groupe (tous au début de la quarantaine et de classes moyennes). Plusieurs acquiescent. L'échange fuse de toutes parts.

- Ils sont pareils à nous. Il n'y a pas de différence. C'est pas un modèle à prendre !

- On est une génération qui se débarrasse de ses parents, les place en foyer. Qu'est-ce que les jeunes pensent quand ils voient ça ? Ils vont faire comme ça, peut-être, eux aussi. Une maudite belle transmission d'héritage ! Hier, on les assumait les vieux. On voudrait pas retourner à ce temps là. Est-ce que c'est mieux ce qu'on fait aujourd'hui ? Qu'on arrête de parler des jeunes. Parlons de nos responsabilités à nous. Quand je dis ces choses là dans mon milieu de travail, ils me regardent comme si j'étais un martien.
- Il faut comprendre, on est une génération de transition. Autrefois, on vivait comme dans une coquille. Maintenant on est ouvert à tout, mais à rien de solide. J'essaie de cibler mes enfants sur des valeurs, mais je m'aperçois que j'ai pas de formes, pas de cadres pour exprimer ça, pour me faire comprendre. Tu peux pas faire de pain sans moule. La pâte lève pas. C'est ça notre drame. On veut pas d'autorité, d'encadrement, puis on trouve qu'être permissif, ça mène à rien. C'est pire encore.
- Les jeunes, ils vont bâtir peut-être mieux que nous leur filet [34] de valeurs, ils vont peut-être transporter les valeurs dans des filets au lieu de mettre ça dans des cages.
- Mais bon Dieu, arrêtons d'idéaliser les jeunes. Il y en a combien qui ne respectent plus rien ? Les miens sont écolos. Ils trippent là-dessus. Il faut respecter la nature, mais respecter ses professeurs, ses parents, c'est cucu, c'est kétaine.
- On est en transition, c'est normal tout ça. On va finir par s'ajuster. On peut pas refuser l'évolution. On peut croître, grandir à travers tout ça. Aujourd'hui, si tu ne t'adaptes pas, eh bien, tu es tout croche. Mieux vaut être de son temps, plutôt que de rêver à un passé qui ne reviendra plus... même si tu es en maudit contre la société.
- Alors, il faut laisser les choses comme elles vont ! Voyons donc ! Moi j'enseigne. Il y a un enfant qui me disait l'autre jour : « Moi quand je me lève, mon père et ma mère sont partis travailler, quand je reviens le soir, ils sont pas revenus de travailler. Puis ils sortent souvent le soir. Alors je suis souvent

tout seul. » Il va lui arriver quoi à cet enfant unique de dix ans qui me jette sa souffrance à la figure ?

- C'est pas ça le problème, il faut qu'ils travaillent tous les deux. C'est plutôt le manque d'amour. L'amour, ça donne tout : la sécurité, la bonté, la tendresse, l'attention. Un Québec fou de ses enfants, comme le dit le Rapport Bouchard.
- L'amour, l'amour, comme si c'était une machine automatique, comme si on n'avait pas à se demander si on les aime bien ou mal. Les enfants « uniques », aimés à mort, sont souvent les plus difficiles à l'école. Le moindre effort les jette par terre. C'est l'enfant-moule dont Foglia a parlé dans La Presse. Maudit qu'il est aimé cet enfant-là ! Regarde ce que ça donne. Moi, je ne comprends pas qu'on refuse de penser que le vrai problème, c'est le genre d'adulte, de parent qu'on est. On reconnaît l'arbre à ses fruits. Pourquoi on ne sait plus à quoi se raccrocher ?
- Pour acheter la paix, on laisse les enfants nous contrôler. On n'est pas habile à gérer les nouvelles valeurs. Puis les anciennes ne nous disent plus grand-chose...

[35]

2. « Je plaide pour plus de sagesse entreprenante » Quand se reconjuguent héritage et modernité

[Retour à la table des matières](#)

Ce que j'ai repris de notre héritage a sa pleine valeur et n'est nullement déphasé. J'ai 43 ans et je suis mère de trois enfants.

Pourquoi ai-je mis ces enfants au monde ? Quel était mon projet profond le jour où, après sept ans d'attente planifiée, nous avons opté pour leur donner la vie ? Ce n'était certainement pas pour les lancer dans l'absurdité, dans le vide, le non-sens existentiel... ni dans le superficiel, dans l'insignifiance, ni dans les mains du dieu-consommation, du dieu-sexe-nauséux, ni dans les mains du dieu-violence ou du dieu-argent.

Non, je sais, je sais très bien que mon projet de femme-mère était beaucoup plus sain, profond et sérieux. Je n'ai pas donné vie à la légère. Nous les avons conçus avec confiance et dignité.

Comme Québécois, nous avons hérité historiquement d'une certaine éthique... qu'il a fallu cependant rejeter en partie pour la redécouvrir dans son essence. Un cheminement qui a duré plus de 20 ans.

Je sais maintenant que ce que j'ai repris de notre héritage a sa pleine valeur et n'est nullement « déphasé ». Maintenant, à 43 ans, j'ose croire que je ne suis obnubilée ni dans mon intelligence, ni dans l'ouverture de mon esprit, ni dans mon contact avec la réalité. J'ose croire que je ne suis en rien « soumise » aveuglément à la tradition. J'ai repris de la tradition, librement, ce qui me convenait parce que cela portait plus de profondeur, plus de vérité et plus de vie que bien des valeurs qui m'étaient présentées par ailleurs. Le jour où ma conscience m'indiquera un autre chemin, je le suivrai avec la même liberté d'être.

C'est au nom de ce cheminement que je m'indigne.

J'ai fait cette recherche personnelle comme on cherche des points d'eau dans le désert... par souci de léguer une fécondité parentale la plus intégrale possible. C'est, entre autres, ça l'héritage qui m'intéresse.

Cet héritage d'éthique et de vérité que je veux léguer aux miens est opprimé, étouffé dans notre société québécoise nord-américaine. L'oppression se ressent très fortement chez eux et celles [36] qui ont redécouvert des valeurs fondamentales et qui veulent en vivre.

Quand je vois les pays de l'Est faire basculer les fausses valeurs et les idéologies du pouvoir dont ils sont victimes depuis tant d'années, je jubile... ça rajeunit de 20 ans !

La pauvreté du cœur et de l'âme

Je ne ferai pas la liste des symptômes de notre obscurantisme. Nous sommes habitués à entendre cela. Nous connaissons notre réelle pauvreté dans le cœur et dans l'âme. Et cette énumération risquerait d'ajouter un poids de plus au sentiment d'impuissance que beaucoup de Québécois et Québécoises ressentent aujourd'hui.

Nous connaissons notre mal... Ce que nous ne connaissons pas, c'est le moyen de s'en sortir. Et c'est parce qu'il y a des Québécois et Québécoises à l'œuvre, qui sont passés de la crise à l'acte, que l'Espérance ressurgit malgré tout au fond de moi :

- ceux et celles qui luttent pour nous sensibiliser à notre environnement ;
- ceux qui donnent de leur temps, de leur énergie avec les souffrants de notre société ;
- ceux qui nous interpellent pour plus de justice ;
- ceux qui oeuvrent auprès des jeunes, des malades, des personnes âgées, dans des conditions de travail souvent intenable (parce que notre système politique s'est fourvoyé quelque part dans ses priorités) et qui vont chercher à l'intérieur d'eux-mêmes, chaque matin, l'énergie qu'il faut pour rester artisans de paix et de vie ;
- nos gens âgés, qui choisissent encore de servir les plus souffrants qu'eux dans leurs foyers et résidences et qui luttent en eux-mêmes pour rechoisir, jour après jour, de vieillir dignement en guise de témoignage pour leurs enfants et petits-enfants ;
- des adultes qui donnent leur vie de parents, d'éducateurs et d'éducatrices, pour veiller sur la petite flamme fragile et menacée de notre jeunesse. Ceux-là qui donnent leur vie pour susciter et soutenir les forces vives qui habitent le cœur des jeunes. Et, avec leur cœur rajeuni, savent rire, rêver et espérer avec eux ;

[37]

- oui, l'espérance que se lèvent dans notre peuple des jeunes qui apprennent à donner de leur vie, de leur écoute, de leur être pour soutenir des copains et copines dépressifs, « poqués », perturbés et seuls. D'autres qui se soutiennent dans une tendresse réelle malgré leur jeune âge, relevant le défi de croire à l'amour malgré combien d'exemples d'échecs ;
- et des hommes et des femmes qui rechoisissent d'enfanter un, deux, trois, quatre, cinq et même six enfants, comme pour faire reculer les limites de notre stérilité collective ;
- et ces expériences d'engagement communautaire qui durent au fil des ans, devenant des lieux de refuge et d'accueil d'innombrables et innommables détresses ;
- nos poètes, nos penseurs, nos écrivains, nos artistes, nos cinéastes, nos intellectuels et nos théologiens : Madame Rufo, Denys Arcand, Denise Bombardier, Pierre Vallière, Gilles Vigneault qui nous font le cadeau social de nous poser les vraies questions ;
- et nos mystiques, les mystiques de notre peuple. Ceux et celles d'hier et d'aujourd'hui qui, silencieusement, ont offert et offrent leur vie pour que la densité de l'Amour les brûle, les consume et que cette densité de l'Amour rejaillisse mystérieusement sur chacun et chacune de nous et sur nos enfants.

Oui, donnons-nous des ressources spirituelles, psychologiques, affectives, sociales, financières pour continuer de relever le défi d'une vie sensée, digne et heureuse.

Tout en reconnaissant qu'il faut d'abord se questionner personnellement sur notre responsabilité face à la « tueuse folle » qu'est notre société québécoise nord-américaine, je me permets de jeter un regard du côté politique.

Est-ce qu'on ne pourrait pas, nous aussi, faire basculer socialement ce qui nous opprime ?

- les structures de travail des professeurs, infirmiers, travailleurs sociaux qui leur font perdre, malgré eux, le sens de leur engagement ;
- récupérer de l'argent dépensé inutilement, afin de l'utiliser pour des projets sociaux humanitaires (problèmes de violence, itinérants, garderies pour les familles monoparentales, etc.) ;

[38]

- encourager une présence heureuse des parents auprès de leurs jeunes enfants par un support financier, psychologique, communautaire accru ;
- regarder très objectivement l'atmosphère de nos polyvalentes et se permettre des changements radicaux pour que nos jeunes ne soient plus seuls dans les boîtes à cours, mais qu'ils soient beaucoup plus aidés dans le regroupement favorisant la solidarité, la fraternité qui est censée être l'aptitude naturelle d'adolescents sains et dont on les prive par la structure présente. Plusieurs d'entre nous ne savent plus au nom de quoi regrouper les jeunes. Non ? Et, si nous le savons, nous n'avons pas les conditions de travail pour le faire ;
- gérer sérieusement la programmation des émissions comportant de la violence. Et quoi d'autre ?

Des questions qui m'habitent

Ce sont des questions qui m'habitent et qui rejoignent beaucoup de Québécois et Québécoises, je crois.

Le jour où je reconnaîtrai des personnalités politiques capables de porter, d'énoncer et d'articuler une réflexion-action qui reflète les valeurs exprimées par notre peuple depuis quelque temps, je m'en réjouirai profondément.

Je n'ai pas d'aptitudes pour la politique, mais je serais soulagée de voir jaillir parmi nous une équipe de travail et d'action qui saurait clairement articuler un renouvellement des valeurs qui existent déjà dans le secret des consciences. C'est une question de survie et d'héritage. (Lise Séguin-Saint-Arnaud)

3. « Je crois en l'ordre des choses » Quand rebondit la tentation du law and order

[Retour à la table des matières](#)

Il est échevin depuis qu'il a pris sa retraite à 40 ans après avoir vendu son commerce florissant. Il a maintenant 47 ans, sa famille est sa première priorité. « J'adore ma femme et nos cinq enfants. » Il a oeuvré dans plusieurs organismes communautaires. Il est furieux contre la société où l'on agit « contre nature dans une foule de domaines ». On pollue tout, y compris les rôles de base de l'homme et de la femme, de la sexualité (sans procréation). « Moi, les traditions, c'est important, je vais le faire parce que je crois aux traditions. J'aime pas [39] ce que je connais pas. » Il est prêt à se battre pour les démunis, mais pas pour les exploités trop nombreux dans la société, du plus petit au plus grand. « On a un système social qui encourage l'irresponsabilité, la paresse. C'est le chaos. Il faut revenir à l'ordre des choses, sinon on va en crever. »

Une famille stable et unie, c'est le fondement premier. Et comme deuxième pilier, le sens du travail :

Car l'homme est fait pour travailler... Quelqu'un qui veut travailler, qui est capable de travailler, il va se retrousser les manches, il va trouver n'importe quoi, il va travailler... Il y a de l'ouvrage, pars à ton compte, fais n'importe quoi, vends des petites cochonneries, travaille, fais quelque chose.

On a remplacé les bonnes valeurs traditionnelles par le principe d'en faire le moins possible et d'en récolter le plus possible. Anciennement, les patrons abusaient, aujourd'hui c'est le syndicat. On s'est donné un système d'assistance qui enlève le sens des responsabilités. Je ne parle pas des malades, des handicapés, des femmes seules à se débattre. On ne fait pas assez pour eux, parce qu'on paye trop pour les irresponsables, parce qu'on plie devant les extrémistes revendicateurs qui réclament des choses insensées. On est dans une société fautive et la majorité silencieuse est joliment écoeurée.

Vous avez placé la famille à la base de tout ?

Certainement. Tout ce joue là d'abord. Je trouve qu'on est incohérents aujourd'hui. On dit oui, oui, c'est important la famille, puis du même souffle on ajoute qu'un père, une mère et des enfants dans une famille stable, c'est quelque chose d'impossible dans le monde moderne, peut-être pas impossible, mais exceptionnel. Le normal devient presque l'anormal. On a tout viré à l'envers, même les vérités de la nature. Et c'est les enfants qui payent la facture. Il y a peu d'emplois pour les jeunes. Ils ne peuvent se construire une famille. C'est l'égoïsme individuel qui prime dans ma génération. La femme au travail de son côté, l'homme du sien. Les enfants passent en second. Tu essaies de bien les éduquer, puis la société, l'école, leurs amis, la télé viennent tout défaire ça. Il n'y a plus de hiérarchie familiale. Les grands parents n'ont plus de place dans des familles désunies. Dans la nature, il y a des rôles bien définis ; l'un s'occupe [40] des petits, l'autre va chercher la nourriture. On s'est dénaturé en niant notre vraie nature. La plus grande souffrance, c'est de ne pas avoir de famille. Même les spécialistes ne comprennent pas ça.

Êtes-vous un esprit religieux ?

Eh bien ! moi je crois à un Ordre. Ça ne se peut pas qu'on soit venus ici juste pour faire ce qu'on fait. Je crois qu'il y a quelque chose, une valeur, quelqu'un quelque part qui nous a mis là pour quelque chose. La religion, c'est nécessaire parce que la plupart des gens ont besoin de savoir ce qu'ils peuvent faire et ce qu'ils ne doivent pas faire. La règle, c'est : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse. » S'il y a autre chose après, comme je le pense, tant mieux, s'il n'y a rien après, alors au moins j'aurai bien vécu ma vie. Je vais me dire : je suis content, à l'aise, j'ai rien à me reprocher.

Êtes-vous chrétien... catholique ?

Oui, mais je ne suis pas pratiquant, parce qu'ils m'ont trop écoeuré. Tu sais, le petit catéchisme, c'était vraiment ridicule.

C'était « plate » à l'école, à la maison, à l'Église, c'était l'enfer. Il y a un prêtre qui m'a dit à moi, l'enfant turbulent, que j'étais né pour aller en enfer ! J'ai été abusé par un religieux. Je veux pas généraliser. De toute façon, ma foi, c'est strictement privé et personnel. J'en discute même pas avec ma femme. Je sais pas trop ce qu'elle pense de ça. Mais tous les deux, on tient aux traditions religieuses du baptême, du mariage. À l'école, les enfants ont le choix entre la morale ou la religion.

Je trouve ça ridicule. Tu donnes la base à l'enfant, la base à laquelle on a adhéré nous-mêmes, une base religieuse. Après ça, l'enfant fera bien ce qu'il voudra.

Vos engagements sociaux viennent-ils de votre foi ?

Non, c'est une autre affaire. C'est mon devoir civique, c'est surtout un défi personnel. J'aime me battre, réussir, gagner...

Il y a des choses importantes dans l'Évangile. Mais moi le mystérieux, je ne réfléchis pas à ça. Ce que je n'aime pas dans l'Église, c'est tous les à-côtés. Mais il faut qu'elle soit là pour le message.

[41]

La prière ?

Une réflexion. Moi, c'est une réflexion carrément. Je communique par télépathie avec quelqu'un. Je le remercie pour cette belle nature extraordinaire. Je remercie je ne sais pas qui, mais je remercie en haut d'avoir ce que j'ai.. ma femme, mes enfants que j'adore.

4. « J'ai encore le feu sacré de mes engagements » Quand les multiples crises ravivent le goût d'agir

[Retour à la table des matières](#)

On est une génération qui a vécu dans les grandes réformes, les idéologies, dans une société en ébullition. On a contesté, milité, manifesté, lutté. Si certains se sont écoeurés, c'est pas le cas pour tout le monde. Il y a eu des déplacements d'engagement vers des choses plus pratiques. On se regroupe pour des objectifs plus concrets dans des centaines de groupes. Moi, comme femme, je me suis de plus en plus intéressée à la condition féminine, sans jamais délaissier mes préoccupations politiques de changement de société. Quand tu te bats pour les garderies, pour l'égalité, pour la liberté de choix, tu mets bien des choses en cause dans la société. Tu touches à des changements importants.

On s'est moins repliées que les hommes. Eux, ils se sont installés dans leurs droits acquis, leur vie privée. Nous, ça n'a pas lâché. On a travaillé d'arrache-pied pour faire notre place, pour donner du poids aux femmes dans tous les domaines ! On sait que c'est encore loin d'être gagné. Mais ça progresse, ça nous motive. On est souvent déçues des hommes... à tous les niveaux. Ils sont sur la défensive. Plusieurs ne le prennent pas. Ils sont sur les freins. Les femmes sont en cinquième vitesse. Elles ont un tas de projets. Elles sont très majoritaires dans les groupes communautaires, les associations. On nous reproche d'agir uniquement en fonction de nous autres, c'est pas vrai. On est sur tous les fronts sociaux.

Mais en même temps, on doit s'occuper de très gros problèmes qui nous touchent. Moi, je travaille auprès des femmes monoparentales. Un des problèmes les plus criants de la société. Problème social, économique, familial.. Il y a une crise de la paternité. Il y a aussi des tiraillements, chez les femmes, entre [42] se réaliser comme femme et leur rôle de mère, entre le travail puis la famille. Imaginez quand l'homme n'est plus là ! Mais je

suis toujours frappée par la détermination de beaucoup de ces femmes. (*Femme, 42 ans*)

Nous avons choisi ce témoin qui marque plusieurs déplacements des engagements, des enjeux. En particulier, cette jonction du privé et du public, du quotidien et du politique. « Moins les utopies par en haut que le mouvement par en bas pour tout accrocher au passage », nous disait-elle encore. Le social est plus immédiat, apparemment plus court, plus limité, mais il est souvent plus intense avec ses riches interactions quotidiennes et sa solidarité multidimensionnelle. « On y partage plus que des objectifs fonctionnels. » La qualité des relations, l'attention aux personnes, sont très, très importantes.

Avancer pas à pas avec des gains, des victoires même modestes, mais qui encouragent à continuer, ça fait boule de neige. Toutes les relations quotidiennes sont utilisées. On est peut-être moins formelles que les hommes, mais c'est payant à la longue. C'est plus des mouvements que des patentes bureaucratiques. On est en train de se donner une bonne base sociale, c'est pas long qu'on fait front commun avec les autres groupes quand on veut agir plus politiquement. Les autres militants auraient beaucoup à apprendre de nous.

On parle beaucoup, depuis quelque temps, d'une ère de repli, de crise de la militance, de la *me generation*. Paradoxalement, il y a en même temps une nouvelle effervescence communautaire, souvent reliée aux crises de tous ordres : violence, décrochage scolaire, pauvreté, chômage, drogue, suicide, sida, pollution, conflits ethniques, grave détérioration de quartiers, milieux ou régions. Les baby-boomers n'y sont pas absents, loin de là !

5. « *Moi, je me suis retranché* »

Quand l'ordre intérieur sert de cocon protecteur

[Retour à la table des matières](#)

À quarante ans tu t'évalues davantage, tu fais peut-être le premier grand bilan de ta vie. Moi je suis actuaire, ça me va bien. Mais ce qui complique les choses, c'est que tu vis dans une société malade, tout à l'envers, qui s'en va vers un grand échec. On est dans un système aveugle où tout se résume en entrée et [43] en sortie d'argent. On n'a plus d'intelligence pour le reste. Tout tourne à l'entour de la justice et des droits, en même temps il n'y a jamais eu autant de violence, de désordre. Tu te sens menacé. N'importe quel maudit fou peut t'agresser. On n'a plus de scrupules, on est prêt à faire n'importe quoi...

Je n'ai pas d'enfant, je ne suis pas mécontent de ne pas en avoir, disons que ça ne me manque pas vraiment. J'ai un gros bureau et plusieurs employés. A quoi bon faire des enfants s'il n'y a pas d'avenir pour eux ? Aujourd'hui, ce sont les adultes qui sont comme des enfants ! Farce à part, il y a trop d'enfants aux prises avec des problèmes matériels, sociaux et familiaux. Peut-être qu'en touchant le fond, on va rebondir, mais j'en doute. Tu me vois avec des enfants... Je suis en instance de divorce. Ma femme est une enfant, une rêveuse. Elle n'a pas le sens de l'argent. Tu perds confiance. Pendant ce temps là, toi tu travailles comme un fou jusqu'à la limite du *burn-out*, pour oublier. Tu marches à coups de « faut ceci, faut cela ».

Moi je commence à ralentir. Je cherche de plus en plus le bien-être intérieur. Le vrai bonheur il est là en toi-même. Mais avant il faut des remises en question, une évaluation de ta vie. Sans cela, tu te fais une carapace pour te protéger de la vie... Moi je suis très attaché à ma mère qui est une personne des plus matures. Je peux parler de choses profondes et personnelles avec elle. Moi, j'aime fréquenter les gens âgés. Ils m'apprennent beaucoup sur la vie...

Je suis dégoûté de la société moderne : la politique, l'économie, l'école, tout va mal. Je suis content de travailler sur des chiffres, je ne suis pas « pogné » avec un tas de gens qui braillent, qui ne savent pas ce qu'ils veulent...

En qui, en quoi tu crois ?

La foi, c'est espérer que ça se passe comme c'est supposé d'être. Je crois pas en l'Église, mais je crois en Dieu, une force inimaginable, incompréhensible... On n'a pas tellement fait de progrès depuis 2000 ans. Au plan spirituel, j'entends. Moi je commence à m'y remettre, mais tu sais, tu pars de loin. Tu veux pas retourner au passé. Tu cherches autre chose. Mais quoi ? Je pense qu'à ce niveau là, on est toujours seul. Je rêve d'une retraite dans la nature. C'est rien que là qu'on est heureux.

[44]

J'espère qu'ils ne vont pas la polluer trop vite.

Je suis en train de me donner une spiritualité, un bon système intérieur. C'est là que tu te « plogues » sur l'Énergie cosmique, harmonieuse, lumineuse. Il n'y a plus rien qui t'affecte, rien pour te faire changer d'idée, de chemin. Tu dors en paix. Qu'eux autres fassent leurs niaiseries, toi tu es imperturbable.

6. « Aujourd'hui, il faut savoir calculer froidement » Quand la rationalité s'installe à la tour de contrôle

[Retour à la table des matières](#)

Avant de présenter cette autre figure typique, nous voulons relever ici un des plus graves malentendus dans les débats récents autour de la sécularisation et de la religion au Québec. Rappelons que durant la décennie de 1960 une certaine idéologie de la sécularisation ne voyait dans la religion qu'un phénomène résiduel en voie de liquidation. Devant le rebondissement de l'intérêt religieux, témoin de sa permanence, d'aucuns sont passés à l'autre extrême, avec une idéologie du religieux qui nie pratiquement la réalité historique de la sécularisation chez nous et ailleurs en Occident. Ainsi tous les Québécois seraient religieux, peu importe si plusieurs d'entre eux se disent, se pensent, se

veulent sans religion. Nous livrons ici une figure type qui renvoie à beaucoup d'autres, de non-sensibilité religieuse.

Peut-être à cause de ma formation en science, je suis un être très rationnel. Quand il arrive un obstacle, je regarde froidement ce que je peux faire, ce que sont les possibilités de solution du problème. Je choisis la meilleure et je m'enlign sur cette décision. Aujourd'hui, je suis divorcée. J'ai fait ça d'une façon très calme, très réfléchi. Ça été vraiment une décision rationnelle sans pleurs ni grincements de dents. J'ai passé dans le mariage comme on fait un voyage et comme on en revient.

Il ne reste pas de blessures ?

Absolument pas. Moi je n'ai jamais été en amour, parce que je suis trop rationnelle. Je suis convaincue que je ne serai jamais en amour...

J'ai mon rôle à jouer. J'ai des choses à faire. Je vais les faire maintenant, si le destin fait que oui, ça doit se produire, ça se produira. Mais je suis pragmatique : il n'y a que le moment présent qui est à ta portée. Je dois dire que j'ai un bon travail, un [45] bon salaire, un bon plan de retraite. J'adore ce que je fais. Plus tard je me dirai : j'ai fait ce que je devais faire, j'ai vécu ce que je devais vivre, j'ai joué mon rôle...

Lorsque j'aurai franchi le dernier pas, j'espère qu'il n'y aura pas de gens qui vont pleurer sur ma tombe. Il faut que tu te dises que la personne qui a quitté, elle avait à vivre un certain laps de temps, puis ce temps s'est écoulé. Après, c'est fini. La mort fait partie de la vie et je n'ai pas peur de la mort.

Y a-t-il autre chose ?

Mon corps a besoin de manger, de boire, mon esprit a besoin de réfléchir, besoin de défis, mon âme a besoin de périodes, de lieux pour se ressourcer et faire le point. Je vais à l'Oratoire pour ça. Ça n'a rien à voir avec la religion.

Mon fils a une maladie chronique. Je me suis dit que le meilleur support que je pouvais lui apporter, c'est de regarder les choses froidement et l'amener lui aussi à regarder les choses froidement. Tu ne peux rien faire, c'est comme ça, c'est comme un diabétique qui apprend qu'il est diabétique. Il peut se casser la tête sur les murs, ne pas l'accepter, mais ça va être ça pareil.

La sexualité ?

Ça fait partie de la vie, pour moi. Comme boire, manger, respirer. C'est pas une fin en soi. La sexualité devrait arriver lorsque tu es capable de faire un choix rationnel. Et la morale pour moi se résume en un mot : le respect.

La retraite ?

Dans un sens, je vais vivre uniquement en pensant à moi. Je traverserai la rivière quand j'y serai rendue.

L'au-delà ?

Je ne crois pas en la résurrection, je ne crois pas à l'au-delà. Mais l'être humain laisse toujours une trace. Et puis, c'est cette trace-là qui se continue d'après moi. Cette trace-là ne demeure pas au niveau humain. Mes enfants sont une continuation de moi. Je ne crois pas à la vie au-delà quand je parle à ma grand-mère morte. Au niveau de mon cerveau, de ma psychologie, ça engendre une réaction qui fait que déjà la situation se corrige [46] peut-être ! La science ne l'a pas trouvé encore, peut-être qu'elle le trouvera un jour. Pour le moment, moi je vis dans un milieu où c'est comme ça. Il y a des gens que je côtoie qui sont très portés sur l'ésotérisme. Moi je ne crois pas à ça. Pas du tout. Je pense que ce sont des gens qui ont besoin d'être sécurisés. Es ont trouvé ce moyen-là. Ce sont toujours des personnes qui vivent des situations problématiques et ils ont besoin de se faire dire que ça va se régler. Ils se disent : « Je n'ai pas besoin de me casser la tête, il va arriver telle chose... », au lieu de s'asseoir et de regarder la situation d'une façon plus rationnelle. C'est une béquille !

Jésus-Christ ? La Bible ?

Pour moi, Jésus-Christ, c'est un nom. Ça n'a aucune connotation pour moi. La Bible, je ne la connais pas. La seule histoire que j'ai eue, c'est à l'école lorsqu'on parlait de la création, les sept jours, Adam et Ève. Ça fait pas partie de ma vie, ça fait pas partie de moi.

L'Évangile ?

Ouais, il y a des messages qui sont importants là-dedans.

L'Église ?

Ça devrait être un lieu de sagesse pour le bien-être des gens. Un endroit de réflexion, de calme qui prédispose à écouter ton âme. Un lieu de recueillement qu'on devrait conserver. (*Femme, 49 ans, enseignante*)

Toute la trame de base de l'entrevue ne semble relever aucune ouverture à la transcendance. Le recueillement est une démarche de réflexion pour mieux asseoir une rationalité qui fait foi de tout. Même ce qui lui échappe est ramené à une logique de nécessité qu'elle qualifie comme le destin : « La science éclairera peut-être ça un jour. » Le qualificatif « froid » est souvent accroché à l'expression la plus fréquente : être rationnel.

[47]

7. « On le sait bien, tout tourne autour de l'argent » Quand travail, carrière ou business prennent toute la place

[Retour à la table des matières](#)

Il a quitté l'école à 16 ans. C'était sans intérêt pour lui. L'entreprise familiale pouvait l'intégrer. À force de travail il réussit à en prendre le contrôle et à la rendre prospère. Il a maintenant 43 ans. Il est divorcé. « J'ai d'assez bons rapports avec mes deux enfants (12 et 15 ans), même si je n'ai pas beaucoup de temps à leur donner. » Il compte vendre son commerce à 50 ans pour prendre une retraite paisible et faire ce qu'il veut. « Pour le moment, je donne la claque. » Toute sa vie se résume à son travail et à la réussite financière.

Pour le reste tout est égal, indifférencié. La politique, c'est du pareil au même. Toutes les religions, c'est la même chose. Les femmes aussi. (Son ex-conjointe comme sa nouvelle compagne n'ont aucun visage dans l'entrevue, et pas plus ses deux enfants.)

Ses valeurs comme sa critique de la société tournent autour des questions d'argent : surtaxation, gaspillage des gouvernements, ces Indiens qu'on paye à ne rien faire et font chanter tout le monde. Les jeunes qui ne pensent qu'à dépenser (l'auto, les voyages, les loisirs). Aucune autre valeur que le travail et l'argent ne semble avoir un quelconque poids. Le bien ou le mal, le beau ou le laid, le vrai ou le faux, la justice, la liberté, point n'est question. Seule une brève allusion à l'amour.

Aucune transcendance ne semble habiter sa conscience. La maladie lui fait peur « parce qu'elle empêche de profiter de la vie ». Profit, profiter sont ses maîtres mots et références. Sa croyance-pivot, c'est la réincarnation, « car Ça ne se peut pas qu'on puisse pas continuer à vivre, à jouir de la vie. » La morale ? « C'est faire ce qu'on aime le mieux possible, c'est accepter tout ce qui t'arrive, c'est travailler pour subvenir à tes besoins, c'est d'abord s'occuper de soi-même. »

L'éducation n'a pas de valeur en elle-même. Voyons ce qu'il en dit :

L'école, c'était seulement les livres, puis des livres. Veux-tu bien dire qu'est-ce que ça rapporte l'algèbre et puis la géométrie ? C'est des techniques qu'il faut apprendre aux jeunes. Le jeune découvre plus vite ce qu'il veut faire. Il va sauver du temps.

[48]

Et nous qui pensions que l'éducation est désormais une valeur acquise, admise, hautement considérée chez les Québécois. Cet homme de 40 ans a grandi dans une société qui en a fait une priorité. Quel message livre-t-il ainsi à ses deux jeunes adolescents ? Que fera-t-il, que dira-t-il s'ils décident de laisser l'école ? De plus, il ne semble pas tellement compter sur eux pour continuer l'entreprise familiale. Ses jugements sur les jeunes sont faits et arrêtés :

Ils n'ont pas de *guts*. Aussitôt qu'ils ont 20 dollars, ils se « garrochent » pour aller les dépenser. Ils ne savent pas se ramasser de l'argent pour partir en affaires. Ils n'ont pas appris à se débrouiller tout seuls. J'en ai quelques jeunes dans mon commerce. Il ne faut pas avoir trop pitié d'eux. Un commerce, ça commande, je n'ai pas le temps de m'occuper de leurs problèmes. Je classe ça vite. Tu te ranges ou tu t'en vas, c'est clair !

Te poses-tu des questions de temps en temps ?

Je n'ai pas le temps de me poser des questions. Quelle question je pourrais me poser ? La seule chose qui m'inquiète, c'est la crise économique. J'ai peur que ça pète. Quand tu as travaillé comme un cochon pour te bâtir une business et que tout « s'effouerre », tu perds tout, même ta raison de vivre. De ce temps là, j'aime autant ne pas lire les journaux. Je fonce comme un petit bœuf pour passer à travers. Ça serait écoeurant si je prenais une débarque. Quand t'as pas d'argent, tu ne peux plus rien faire. Le travail, l'argent, la santé... puis l'amour, c'est ça le bonheur.

Sommes-nous en face d'un cas exceptionnel dans le profil global de cette génération ? C'est au contraire une figure type à bien des exemplaires. Morale, religion, politique, éducation ne représentent aucun intérêt. L'économie est-elle valorisée pour autant ? Non, si on en juge par l'objectif de tout vendre à 50 ans et de prendre sa retraite. En celle-ci, on ne trouve aucune autre figure que la sienne, même pas ses enfants, même pas sa nouvelle compagne. « Je veux rester jeune, profiter de la vie. » Est-ce là toute sa philosophie ? Qu'est-ce qui a façonné une telle mentalité chez lui ? En quoi est-il l'image, le produit de la société des dernières décennies ? D'où vient cette absence de profondeur humaine, morale, spirituelle ? Sommes-nous en face d'un être déculturé ? Non, si on en juge par ses positions claires et articulées.

[49]

Et pourtant, on a le sentiment qu'il y a comme un vide dans cette existence. Ce qu'il dit de sa retraite en est un indice frappant à plusieurs titres comme nous venons de le voir. Quelles ressources trouvera-t-il pour faire face au vieillissement ? Jamais il n'est question de rêver tant soi peu, fut-ce à des petits enfants, à un quelconque service aux autres. Ce type d'homme nous inquiète-t-il ? Qu'est-ce qui pourrait l'éveiller à une conscience un peu plus critique de lui-même ? L'avoir comme seul objectif en a-t-il fait un homme objet, versus un homme sujet de relations, un être de sens, de conscience, d'âme ? D'où vient pareille dérive ?

Quelques interlocuteurs nous ont dit : « Mais voyons donc, c'est ça la vie. C'est un gars bien normal, les deux pieds sur terre, très bien adapté au monde d'aujourd'hui. »

Cela aussi nous questionne. Et vous ?

8. « Je me recentre sur ma famille comme base » Quand la politique et la société ont perdu toute crédibilité

[Retour à la table des matières](#)

Une bonne proportion de nos interviewés ont placé leur famille au sommet de leur priorité.

Tu en viens progressivement à faire de ta famille ta principale priorité. Tu te dis, si je ne réussis pas là, je manque ma vie. C'est tellement profond. C'est la plus forte motivation pour te battre dans la vie, avec la vie. Tu accroches tout à ça. Tu te dis : la société va tellement mal, au moins réussis ça. Tu ne peux pas changer le monde, mais ta famille, ça c'est à ta portée. C'est ta première responsabilité. Ton travail prend son sens là.

Quand mon mari et moi on rêve de la retraite, c'est pour donner plus de temps aux enfants, aux petits enfants. On aura vécu comme des fous pour se donner des bonnes bases matérielles. On pouvait pas faire autrement. Tu n'as pas donné aux enfants tout le temps que tu aurais voulu leur donner. J'espère qu'ils comprennent... Hélas ! c'est pas le cas. Alors tu te dis : il faut refaire nos liens avant qu'il soit trop tard. La famille, il ne nous reste que cela. Tout le reste s'en va à la débandade, le gouvernement, la société, l'économie. On se sent impuissants. Tes amis divorcent, ils s'en vont chacun de leur côté. Il ne te reste que ton noyau familial.

[50]

Alors, tu t'y accroches comme la seule affaire solide. Puis, en même temps, tu sais que ça aussi, c'est fragile. Tu veux le renforcer, tu y mets la plus grande partie de tes énergies. C'est le seul endroit où tu peux transmettre ce que tu juges comme important... des valeurs, une morale, quelque chose de solide pour que les enfants aient des bases fortes pour faire face à la musique. Tu veux qu'ils s'instruisent. Tu fais d'énormes sacrifices pour ça. Mais ça coûte cher. Alors tous les deux, on travaille à la planche. C'est

une question de survie. Quand t'en es là, tu n'as pas le temps de t'occuper d'autres choses.

Maudit qu'on est mal administrés. On est les plus taxés. Je comprends les jeunes qui hésitent à faire des enfants. Les gouvernements dépensent à tour de bras pour faire marcher leurs grosses machines. Ça fait l'affaire des politiciens, des fonctionnaires, des avocats, puis toute cette gang là. Si t'es pas dans le « public », si tu es un travailleur du privé, tu n'as pas le dixième de leur protection. Ils parlent de la crise, mais ils n'en souffrent pas tellement. Quelle hypocrisie ! Ils ont tous les services pour eux. C'est eux qui font le moins d'enfants, à part ça. Tu as beau jouer des coudes, le système t'écrase. Il n'y a plus de choix possible. C'est comme une fatalité. Tu as un sentiment d'injustice, mais ça ne donne rien.

C'est eux qui contrôlent le système. C'est eux qui crient à l'injustice quand on veut un meilleur partage. Toi, tu perds sur toute la ligne. C'est eux qui sont victimes d'injustice, et qui font la loi en même temps. Qu'est-ce qui te reste pour te faire entendre ? Ils ont tout le « crachoir », on dirait que la télévision est réservée pour les plus gueulards, les « extrémistes » qui font dans le spectaculaire. La société, c'est devenu un grand show qu'on regarde à la télé. On se fait prendre. Mais on est de plus en plus en maudit quand on regarde ça à la télévision. Mais nos colères, elles, qui les entend ? Ça rentre dans nos maisons à tue-tête, mais dans l'autre sens, il n'y a rien qui passe. Avez-vous remarqué qu'on ne parle plus de majorité silencieuse ? Nos problèmes ordinaires n'intéressent personne. Il faudrait être extrémiste, voler, tuer, battre ses enfants, prendre de la drogue pour qu'on s'intéresse à nous autres. Alors, il ne te reste que ta famille...

[51]

**9. « Non, pas question d'avoir des enfants,
au grand jamais » Quand une bonne partie
d'une génération s'arrête à elle-même**

[Retour à la table des matières](#)

Deux frères, deux sœurs, tous quatre baby-boomers, professionnels bien nantis. Chacun appartenant à la catégorie des *dinks* (*double income, no kids*). Devant leurs parents silencieux, secrètement ulcérés de ne pas avoir un seul petit enfant à l'horizon de leur vie, ils explicitent leur position radicale.

- Aujourd'hui, on a la possibilité de choisir si on veut des enfants ou pas. C'est un immense progrès. Peut-être la liberté la plus fondamentale. Tu peux rendre service à la société de bien des façons. Quand tu as un paquet de problèmes avec tes enfants, tu peux pas t'investir ailleurs. Moi, d'ailleurs, j'ai pas la patience pour ça. Autrefois, tu étais obligé d'avoir des enfants. Maintenant, on a les moyens de ne pas en avoir. Mais je respecte ceux qui font ce choix-là.
- Nos cousins, nos cousines en ont des enfants. Ça équilibre les choses ! Mais ils sont enterrés de problèmes : des adolescents en crise, des familles reconstituées, survie financière, burn-out, etc. Il y en a deux ou trois qui vont bien, les autres, c'est l'échec. Il faut bien qu'il y ait des gens comme nous, assez libres, assez dégagés pour faire marcher la société. Ça équilibre les choses !
- Au bureau, on est sept sur quinze à ne pas avoir d'enfants. On dirait que la société est de moins en moins faite pour ça.
- La famille est plus taxée. Les services manquent... comme les garderies. Une famille à l'aise, c'est rare !
- En tout cas, moi, je tiens trop à ma liberté de mouvement. J'ai à me déplacer souvent pour des contrats à l'étranger. Tu me

vois pris avec une famille ? Je ne dérange personne. J'enrichis la société. Je profite de la vie à plein. Je fais ma part. C'est pas de l'égoïsme, c'est du réalisme.

Si je comprends bien, vous pensez tous les quatre la même chose. Il n'y en a pas un parmi vous qui a le goût de prolonger votre lignée ?

- Moi, j'y ai pensé souvent. Mais c'est comme ça. Il y en a beaucoup comme nous. On peut pas tous se tromper. C'est le monde d'aujourd'hui. Il faut se rendre à l'évidence. Il y en a qui [52] font des enfants, d'autres pas. Tu peux choisir. C'est un progrès, je le répète. C'est beaucoup plus sain comme ça.

Est-ce que les inquiétudes face à l'avenir, le monde de plus en plus pollué, etc. est-ce que ça joue dans vos motivations ?

- Pas du tout. Ce serait un alibi. Moi, j'ai fait un choix conscient en fonction de ce qui me convient à moi. Et je ne me sens pas du tout mécréant, dénaturé.
- Moi, je vis ça autrement. Je suis prise par ma profession. J'ai souvent pensé à avoir un enfant. J'avais un chum. Mais je remettais toujours à plus tard. Ça devenait de moins en moins possible. Mes objectifs n'allaient pas dans cette direction. J'avais trop de choses à prouver dans mon milieu professionnel. Avec une vie aussi intense, tu sens moins ce besoin-là. Je ne manquais pas d'affection, loin de là. Puis, je me sens utile à la société, je n'en ressens donc aucune culpabilité.

Vous n'avez pas de problème à vous voir plus tard, disons à 60-75 ans, sans enfants, ni petits-enfants ?

- Peut-être que ça va nous manquer...

- Il faut être cohérent avec ses choix. Il y a toujours des inconvénients, des choses que tu perds en même temps.
- Moi, ma profession, c'est une vraie vocation. Ça remplit ma vie à ras bord.
- J'ai commencé à faire du bénévolat. Je siège bénévolement sur deux conseils d'administration de centre d'accueil. Je compte continuer ces engagements quand je prendrai ma retraite.

Mais c'est pour les vieux, pour vous autres éventuellement. L'avenir des jeunes ne vous inquiète pas ?

- On n'est pas dénaturés, je le répète. On travaille à leur bâtir une meilleure société.
- Aïe toi ! Sois honnête. Tu travailles avant tout pour toi.

[53]

***10. « C'est dans l'expérience spirituelle
que j'ai retrouvé du sens » Quand Dieu circule
librement hors des sentiers battus***

[Retour à la table des matières](#)

J'étais l'aînée de la famille. J'ai dû m'occuper des plus jeunes chez nous. Ma mère était malade. Je suis restée à la maison, après le mariage, pour élever mes propres enfants. Je suis une autodidacte. La lecture, c'était une vraie passion chez moi. Les livres, les journaux, les revues. Je m'intéressais à tout, à tout ce qui me tombait sous la main. Ça a été ma façon de m'ouvrir au monde, de voyager, de sortir de mon petit monde. J'aimais discuter avec mon mari, avec nos amis, avec mes enfants. J'étais souvent à la bibliothèque municipale.

Puis aux alentours de 37-38 ans, je suis devenue plus intérieure, comme si j'avais besoin de faire le vide, de me reprendre en

main avec ma propre expérience. Je trouvais le monde de plus en plus absurde. La bêtise humaine me décourageait. Je suis entrée dans une grande noirceur. J'accomplissais assez bien mes tâches. Je ne laissais rien paraître. Mon mari est un homme fragile. Mes grands enfants n'allaient pas si mal, mais ils se cherchaient... ils avaient besoin de quelqu'un de fort pour leur donner une sécurité psychologique.

Moi, au fond de moi-même, je me distançais de tout, du passé, du présent, de l'avenir. Je n'avais aucune vie religieuse. Pourtant, Dieu sait si j'en avais reçu, vécu, mangé, mais je restais curieuse de ça comme du reste. J'allais encore de temps en temps à l'Église, mais en dedans j'étais loin d'elle. Quand on a lu sur différentes religions, on est moins crédule. Ma crise intérieure n'était pas religieuse. C'était plutôt des questions sans réponses. Où est-ce qu'on s'en va ? Où est-ce que je m'en vais ?

Vous dire, vous écrire ce qui s'est passé m'est très difficile. Les mots me manquent. Je ne suis pas forte sur les miracles, les révélations, enfin des choses comme ça. Tout ce que j'avais reçu s'était échappé. Je n'avais aucun repère pour comprendre ce qui m'arrivait. J'ai senti Dieu en moi, qui venait à moi, sans que j'aie crié après Lui. Comme pour me dire : « Oui j'étais toujours là même si tu ne le savais pas. » Ma vie tout à coup reprenait du sens, oui toute ma vie jusque dans les détails, jusque dans mes questions sans réponses. C'était pas une réponse que j'avais. C'était autre chose que j'ai de la misère à nommer. Une [54] joie, quelque chose de plein. Quelqu'un qui surgissait dans ma vie comme un cadeau inattendu, merveilleux. Ça devenait raisonnable de croire en Dieu, même si je ne puis en donner les raisons.

J'en ai parlé à mon mari, à mes amis. J'avais rien de « flyé » à leur dire. Sauf que ma vie était changée même si je faisais les mêmes choses qu'avant. Je m'étais « dépognée ». J'étais plus attentive aux autres, plus confiante. Il y avait comme une certitude en moi. Un bonheur, pas définissable.

Ma deuxième surprise, ç'a été de découvrir que mon mari, plusieurs de mes amis, avaient eux aussi une expérience de Dieu, chacun à sa façon. Ils n'en parlaient à personne. Ils étaient tous très critiques de l'Église, comme moi d'ailleurs.

Je ne sais pas si ça va être utile de vous dire cela. Chez moi comme chez d'autres, vos affaires de pastorale, ça ne marche pas ! Mais vous doutez-vous qu'il y a une foi invisible, cachée dans bien du monde... que Dieu circule dans les consciences... que c'est Lui le Grand Cachotier que vous avez à rejoindre plus librement ? À quoi servent toutes vos patentes, vos rites, vos doctrines si vous ne savez pas le reconnaître en nous ? Peut-être qu'après on va mieux le trouver en vous. Dieu a repris sa liberté. Il n'est pas enfermé dans la Bible, dans l'Église, dans les religions. Il est dans les hommes et les femmes, dans leur vie d'abord. Il nous suit silencieusement. Il se fait sentir de temps en temps au bon moment. Êtes-vous prêt à le suivre ce Dieu en liberté d'aujourd'hui, à aller là où il va ? Peut-être que là on va se rencontrer.

11. « Il nous faut réinventer une morale » Quand la question des valeurs refait surface

[Retour à la table des matières](#)

Ceux qui parlaient de la crise des valeurs, il y a quelques années, ils étaient regardés comme des conservateurs, des gens de droite qui voulaient ressusciter le passé. C'est drôle, aujourd'hui, tout le monde reparle des valeurs. C'est comme si on sentait qu'on n'avait plus de morale. Il y a tellement d'affaires incroyables, impensables qui arrivent. À dix, douze ans, des jeunes ont déjà tout expérimenté sans avoir la maturité, le jugement pour faire des choses d'adulte. Les journaux jaunes ou même pas jaunes, les vidéos clips, les films pornos, les bandes [55] dessinées et leurs monstres, tout, tout est montré aux enfants. Une société qui fait ça est malade. Il n'y a plus de limites. Puis en même temps on dénonce la violence. On s'angoisse avec les suicides. On veut que la police contrôle la drogue. Comment peux-tu faire ça, si tu n'as plus de morale commune, si la liberté d'expression... ça efface tout le reste ? On est en pleine contradiction...

Mon fils de 23 ans s'est fait dire au travail par ses aînés : « Tu en fais trop, tu nous énerves. Pas de zèle, sinon tu vas le regret-

ter. » À l'école, il avait connu le même concours de médiocrité. On parle jamais de cela dans les beaux grands discours sur les droits.

J'ai retenu un fait rapporté par Jacques Dufresne dans *La Presse*. Je l'ai noté pour ne pas l'oublier, tellement il dit bien qu'on ne s'est pas donné une autre morale pour appuyer la valeur des droits. C'est une institutrice qui a vécu ce qui suit :

Quand je fais remarquer à un petit Vietnamien que son dessin est beau, mais qu'il a tel ou tel défaut, il m'écoute avec une parfaite attention et s'incline ensuite en signe de reconnaissance pour la leçon qui vient de lui être faite. La semaine suivante, il revient avec un dessin qu'il a remis cent fois sur le métier avec l'encouragement de ses parents. À Outremont, si j'ai l'audace d'ébaucher une critique, je me heurte aux droits de l'enfant. Droit sacré à l'épanouissement et à la libre expression de soi ! « Tu n'as pas le droit de dire du mal de mon dessin », m'a dit un jour textuellement un marmot de quatre ans.

C'est le plus bel exemple qui nous montre qu'on ne s'est pas donné la morale de nos nouvelles valeurs et des droits qu'on proclame sur tous les toits. Ça mène où une liberté sans fondement moral ? Qu'est-ce qui va te faire dire à toi-même : « Je ne franchis pas telle limite... ça, ça demande un respect absolu » ? Si tu ne prends que toi-même en considération, si tu demandes aux autres de toujours s'ajuster à toi, si tu ne supportes aucune contrainte, si tu considères tout règlement comme répressif, eh bien tes belles valeurs d'autonomie, d'épanouissement deviennent une tyrannie pour les autres. Elles ne sont pas morales du tout.

[56]

Pendant des années, on s'est dit les uns aux autres : « Si ça te rend heureux, c'est correct. » C'était le seul critère pour juger de tes actes. « Tu te sens bien là dedans ? Eh bien ! c'est correct. » J'ai vécu comme ça quand j'étais hippie sur les bords. J'ai fait conneries sur conneries. J'ai été malheureuse comme du poisson pourri. J'ai eu bien du mal à remonter la côte. Aujourd'hui, on pense qu'on va régler les problèmes en discutant de valeurs, mais pas le droit de parler de morale, d'obligations ! Moi, je dis que c'est continuer à s'illusionner. Il manque les plus gros mor-

ceux du casse-tête... les fondements qui font qu'il y a des choses que tout le monde respecte, que c'est plus qu'une question d'opinion.

12. « Je viens d'avoir 50 ans, je ne le prends pas ! » Entre refus, déni, résignation et second souffle

[Retour à la table des matières](#)

Beaucoup d'expériences et de réflexions de nos interviewés tournent autour de l'âge et du rapport au temps. C'est sur cet axe que se dessinent et se modulent des traits très marquants de figures et de tendances qui viennent enrichir cette première exploration. On notera ici que le spectre du vieillissement devient plus explicite au tournant de la cinquantaine. Auparavant, c'est plutôt le déni de cette éventualité.

Le refus

Je viens d'avoir 50 ans. Je ne le prends pas. Les femmes vivent plus longtemps que les hommes. Mais elles se déforment plus vite qu'eux. Aujourd'hui, la jeunesse, la beauté, l'apparence, le look, c'est très important sur tous les rapports : amour, travail, vie sociale. T'as beau dire, t'as beau faire, l'estime de toi-même passe par là... le regard des autres aussi, même si tu te dis qu'il y a d'autres choses de plus important. L'apparence, ça change pas le monde, mais... ! (Une *femme*)

Au tournant de la cinquantaine, tu sais que la descente commence. J'essaie de m'y faire, mais j'y arrive pas. Toutes les expériences sont passées : tes diplômes, tes coups de foudre, tes enfants mis au monde, tes promotions au travail. Il en reste peu pour l'estime de toi-même. Divorce, problèmes de santé, un gars de 28 ans encore dépendant de toi, ton emploi menacé, le [57] vieillissement qui te fait peur. La vie n'est plus ce que tu as rêvé d'elle. Comment veux-tu accepter ton sort ? (Un *homme*)

J'ai lu bien des choses sur les étapes de la vie. Ça ne marche pas avec moi, avec les gens de mon âge que je connais. Tout est

brouillé aujourd'hui. C'est comme si tu entrais dans une forêt sans sentier ni direction. Il y a trop de choses imprévues qui t'arrivent, trop de messages contradictoires pour entrer dans le beau schéma qu'on te présente pour t'aider à faire ce passage. (*Femme, 52 ans*)

J'ai eu mes enfants sur le tard. À 51 ans, en pleine ménopause, j'ai sur les bras deux grands adolescents en crise, un mari incapable de m'aider à porter ça... Alors, tu te révoltes ! (*Femme, 51 ans*)

Le déni

Quand je regarde ce que je vis et mes proches de mon âge, je me dis qu'on fait tout pour nier, déguiser notre âge. Il y a bien des sortes de cosmétiques, de teintures, de *face-lifts* pour bâtir ton masque, celui de quelqu'un qui n'a pas d'âge. Il n'est pas facile de vieillir gracieusement, sereinement avec cette mentalité. Pour oublier ça, on est prêt à faire des conneries... retrouver ta liberté de jeunesse, une jeune maîtresse. Tu fuis la maison. Le travail n'est plus motivant. (*Homme, 46 ans*)

La résignation

Je viens de perdre un emploi que j'avais depuis 25 ans. On me refuse partout. Trop vieux mon gars. Tu nous coûterais trop cher. On a besoin de jeunes pour renouveler l'entreprise. Je me dis *my life is over*. J'essaie tout juste de me maintenir à flot. Je reviens à la maison. Ma femme, elle, elle en sort. Elle affirme son indépendance. Elle est agressive. Je suis constamment sur la défensive. Ça me rend amorphe. Tout ça arrive à un âge où j'aurais pu commencer à jouir des fruits de mon travail, à penser à moi un peu plus, à me rephaser. (*Homme, 51 ans*)

[58]

Le second souffle

Je me programme pour rester jeune longtemps : exercice, diète, nouveaux projets. Les enfants son « casés ». Je suis libre comme l'air. Je viens de partir un commerce. Ça marche en grande. C'est comme une seconde vie. Je n'ai jamais été aussi bien dans ma peau. Hier, on disait : la vie commence à 40 ans. Aujourd'hui, le dynamisme de la quarantaine, la force de l'âge, tu peux prolonger ça jusqu'à 70 ans. Moi, je ne rêve pas du tout aux plages de la Floride. Y a trop d'affaires passionnantes à faire ici. Tout me passionne : mes petits-enfants, mon commerce, la chambre de commerce, la politique municipale. Je suis des cours pour me perfectionner. J'ai un mari pas trop casanier, heureusement, même s'il tire de la patte de temps en temps. Faut dire qu'il a tout le CLSC sur les bras. (*Femme, 53 ans*)

Voilà quatre profils de base dessinés autour de l'âge, particulièrement celui de la cinquantaine ; les baby-boomers y sont plus sensibles. Chez plusieurs, c'est vraiment un deuil important de la jeunesse éternelle qui les avait définis jusque-là. Il y a ici quatre attitudes qui peuvent se moduler différemment dans la même personne. D'autres s'arrêtent en cours de route, se replient, et tentent de freiner la descente. Chez la plupart, ce passage est souvent rocailleux, alambiqué, plein d'imprévus et de bouleversements de tous ordres : l'emploi, les tensions conjugales nouvelles, les problèmes accumulés de leurs grands et petits enfants et de leurs parents et de leurs grands-parents. « Quatre générations sur le dos, c'est pas un pique-nique » Et que dire d'un avenir qui ne s'annonce pas très rose ?

Mais les baby-boomers ont plus de ressources qu'on le dit, et encore des richesses d'expérience à exploiter. Il serait dommage que l'horizon trop exclusif d'une retraite anticipée débouche sur un décrochage psychologique et social. Peut-être plusieurs refuseront de jouer ce jeu-là qui vire si souvent en loisirs d'âge d'or peu gratifiants et même humiliants. « Dans le dictionnaire, la retraite, c'est la défaite de l'armée,

moi je me refuse à ça. J'ai trop d'autres projets en tête. » Plus de femmes que d'hommes semblent avoir cette conviction de fond.

[59]

Conclusion

Derrière ces figures et tendances singulières, peut-on déjà soupçonner quelques traits communs ? Il ne semble pas, à première vue. Pourtant, des spécialistes de diverses disciplines parlent de la génération des baby-boomers. Sont-ils d'un monde socio-culturel qui leur est spécifique ? Comment s'est-il inscrit dans l'évolution de la société au cours des dernières décennies ? Peut-on dégager une typologie provisoire de la diversité du monde des 35-50 ans ? Quels sont leurs rapports avec les autres générations ? Qu'est-ce que les baby-boomers révèlent de la société actuelle ?

Voilà les questions traitées dans les prochains chapitres. Nous commençons par le fond de scène historique qui permet de saisir plus concrètement l'évolution de cette génération.

[60]

[61]

**Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.**
Recherche-action. Troisième dossier.

Première partie.
Le monde des 35-50 ans

Chapitre 2

Le contexte historique

[Retour à la table des matières](#)

Le monde des 35-50 ans s'inscrit dans une désarmante mouvance historique, sociale, culturelle, religieuse, économique et politique qui n'a fait que s'accroître depuis leur naissance. Cette évolution historique avec ses profonds changements de tous ordres a marqué cette génération. Voilà ce qu'on oublie dans bien des jugements qu'on porte sur elle présentement ; et ce qu'elle oublie dans ses perceptions d'elle-même, en particulier de ses responsabilités, de ses blessures, de ses culpabilisations. C'est une génération qui a subi tous les chocs des passages abrupts de la société traditionnelle à une modernisation fébrile, précipitée, parfois erratique dans sa rupture avec le passé, dans ses visions utopiques d'une société nouvelle où eue a cru que tout était désormais possible.

Jusqu'au début des années 1980, j'ai l'impression de n'avoir vécu que sous un mode utopique, et je suis encore accrochée à tous les rêves qui se sont succédés depuis la Révolution tranquille.

le, même si je sais dans ma tête qu'ils sont plus irréalistes que jamais. Aujourd'hui, c'est comme un deuxième choc... difficile à digérer après avoir connu une vie confortable où je pouvais me payer tout ce que je désirais. On n'est pas prêts à ce nouveau régime d'austérité. On ne le prend pas. (*Femme, 41 ans*)

[62]

Une première coupe historique

Dans l'ouvrage collectif, *Histoire du Québec contemporain*¹, les auteurs notent que les années 1950 ont été celles des enfants, les années 1960 celles des adolescents, les années 1970 celles des jeunes adultes. Et la société des années 1980 se modèle pour répondre aux adultes qu'ils sont devenus. Les auteurs soulignent que déjà dans la décennie 1950, les enfants du baby-boora commencent à occuper une place centrale dans la vie sociale et économique. Plusieurs nouveaux services ont été mis en place à cette époque. Services de santé, nouvelles écoles primaires, terrains de jeux. Époque où le commerce des vêtements, des aliments et des jouets d'enfants s'est développé. La venue de la télévision à cette époque n'y est pas étrangère. Plus de 40% de la population du Québec a 19 ans ou moins en 1960. Cette jeunesse y sera pour beaucoup dans le climat de la Révolution tranquille. Pensons à la réforme de l'éducation entre autres choses. Et que dire du terrain propice qu'offrait cette jeunesse moderne aux grandes vagues occidentales de contestations sociales et d'utopies politiques, de la décennie 1960 et, plus tard, à la révolution culturelle, affective et subjective qui allait façonner des nouveaux modes de vie après les réformes de structures ?

Nous avons évoqué plus haut la désarmante mouvance des 50 dernières années. Elle nous rappelle qu'on ne peut poursuivre ici une vision linéaire des phénomènes sociaux. Signalons, à titre d'exemple, une prédiction démographique faite en 1963 sur la population du

¹ LINTEAU, DUROCHER, ROBERT, RICARD, *Histoire du Québec contemporain*, t. II, Montréal, Boréal, 1989.

Québec de 1990 : 8 millions d'habitants ! C'était sans compter les énormes impacts du rejet de la morale de l'Église, d'une rapide libéralisation des mœurs, d'une entrée plus massive des femmes sur le marché du travail, de la révolution contraceptive favorisée par la pilule, des prolongements culturels et affectifs du confort matériel. Adolescents et jeunes adultes du temps en ont été profondément influencés. Tout cela a été perçu et vécu comme une libération.

La génération qui a fait la Révolution tranquille a multiplié les possibilités d'accès à l'éducation et à de nombreux emplois : vaste secteur public et parapublic, création d'institutions économiques québécoises, renaissance culturelle qui a favorisé l'explosion des talents et une formidable créativité. Il est important de noter ici que des centaines de milliers de jeunes du tournant de la vingtaine [63] avaient une riche panoplie de choix d'emplois en éducation, en travail social, en administration. Leurs aînés avaient développé un syndicalisme dynamique capable d'assurer de bonnes conditions de travail, après avoir suscité une réforme des lois.

Les jeunes de l'époque s'inscrivaient dans une société nouvelle, fruit d'un large consensus de toutes les forces vives. « Qui s'instruit s'enrichit. » Désormais tout était possible. L'État-providence devenait la tour de contrôle tous azimuts de services accessibles à tous les citoyens. Rien ne pouvait arrêter cette marche irréversible de l'histoire que les grandes idéologies venaient conforter, aussi bien chez les libéraux que chez les « socialistes », chez les nationalistes que chez les fédéralistes.

Nous les jeunes dg temps, nous incarnions toutes ces promesses d'avenir. Avec de tels coussins, de tels arrières, nous pouvions tout contester sans payer d'importantes factures, laisser un emploi, partir en voyage, et être assurés d'un nouvel emploi au retour. Nous étions les fils et les filles d'une grande libération historique. Pour y faire notre place, il fallait un meurtre du père... encore plus fort ! Pour nos leaders, ce fut le marxisme, la gauche ; pour d'autres, la contre-culture la plus radicale. Ce n'est qu'un peu plus tard que nous allions rejoindre la population et la société dans notre participation au néo-nationalisme. Le *trip* a perduré jusqu'au début des années 1980. Après, c'est comme une

autre histoire qui commence. Après l'échec de toutes ces promesses de société nouvelle, on s'est replié sur le moi infini qui ne cessera de se réincarner dans des nouvelles peaux, le tout conforté par des croyances ésotériques et un imaginaire « universel » aussi bien qu'intérieur, délivré de ce monde réel déprimant. Y a-t-il eu rupture avec notre histoire passée, comme on nous le répète dans ces mille et un congrès depuis 30 ans ? Je commence à en douter. « L'essentiel, c'est le ciel », en moi, dans le bois, et ailleurs. Du Québécois errant au Canadien errant, le chemin du retour est venu bien vite. Le vieux messianisme prend de nouveaux visages : les Québécois sont à l'avant-garde de la post-modernité, dixit la revue *L'Actualité* ! Faut-il allonger la liste de ces semblants de ruptures ? Voyez ce qui reste de contestataires dans ma propre génération ! Le droit de se promener les seins nus sur la rue sans être harcelées par les voyeurs. À part ça, c'est la survie qui est le lot, peut-être, de la plupart, comme avant-hier. (*Isabelle, 44 ans*)

[64]

Nous aurons à revenir sur ce diagnostic, particulièrement sur son doute quant à la rupture que nous aurions faite et renforcée depuis 30 ans. Retenons, pour le moment, le dur choc ressenti par cette génération investie par tant de changements prometteurs et qui en expérimente brutalement les échecs. Trop d'interviewés nous ont dit leur « hâte de débarquer et de prendre leur retraite », pour ne pas y voir une tendance lourde fort répandue, y compris chez les mieux lotis peu touchés par la crise économique actuelle. Décrochage qu'ils rattachent à leur vision pessimiste de la société et de l'avenir, sans compter les nombreuses blessures affectives de divorce, d'échecs de leurs enfants.

Certes, on trouve dans cette génération une bonne cohorte d'hommes et de femmes, solidement campés dans leur vie de travail, dans leurs milieux de vie, avec une force remarquable de renouvellement, de créativité, d'adaptation, et aussi de transaction avec les ruptures de parcours et les nouveaux défis du contexte actuel. Mais les optimistes face au présent et surtout face à l'avenir sont minoritaires quand on dépasse un style « sondage » de questionnement pour aller interroger la conscience, l'expérience de vie en dessous de l'image qu'on veut

projeter dans la foulée d'une culture narcissique du bien paraître. Si cette génération parle beaucoup de son affectivité, de sa subjectivité, même blessée, elle cache ses échecs de travail, de budget, de standing social, économique, ses défis de survie, et cela dans toutes ses classes sociales. Les nouveaux pauvres dans cette génération se terrent dans l'anonymat.

On tombe de haut, vous savez, c'est difficile de s'en remettre. On avait si bien vécu jusque-là, avec tout le confort des années de prospérité. Tu perds la face dans ton milieu, dans ta parenté, chez tes amis. Alors, on sent que ce qui compte vraiment dans la société, c'est l'argent. Les beaux discours sur les valeurs n'en parlent pas ! Les champions de la solidarité syndicale, nationale ne sont pas forts sur l'entraide concrète. Leur réussite est vécue avec une certaine suffisance hautaine. Les couples sans enfants sont les plus fendants. Ce sont les pires bourgeois de notre génération. Tout pourrait s'effondrer autour d'eux, et ils fileraient le parfait bonheur. Quand tu prends une débarque, tu découvres toutes les illusions et les travers de ta génération qui, en dépit de toutes ses idéologies collectives, est foncièrement égoïste, centrée sur son nombril, femmes comme hommes. Elle a donné bien des choses à ses enfants, mais peu d'elle-même.

[65]

Elle ne s'est pas donnée de morale, après avoir rejeté celle d'autrefois. Elle ne saura pas vieillir. (*Extrait d'entrevue de groupe, milieu modeste*)

Cette rapide coupe historique d'hier à aujourd'hui n'a rien d'une synthèse de parcours. Elle sert plutôt d'introduction à l'itinéraire fort complexe de cette génération. Elle fait état aussi du retour critique que plusieurs baby-boomers sont en train de faire sur leur monde à eux avec une lucidité toute à leur honneur.

La lecture originale de François Ricard

Pour aller plus loin dans cette investigation historique, nous avons retenu un témoin qui a fait un bilan remarquable du cheminement de sa génération. Il s'agit de François Ricard qui a publié un ouvrage intitulé : *La génération lyrique*². Son analyse recoupe plusieurs des nôtres dans ce rapport de recherche. Notons ici que Ricard est l'un des quatre auteurs du livre que nous avons cité plus haut : *Histoire du Québec contemporain*. L'histoire des baby-boomers vue par l'un des leurs.

L'ouvrage retient trois périodes : 1940-1965, 1965-1975, 1975-1990. L'auteur ne présente pas une chronique détaillée des faits et gestes de sa génération. Nous y trouvons plutôt une intelligence historique et culturelle du phénomène social global que représente cette génération dont « le portrait devient celui de tout le monde ». Voici comment Ricard s'explique :

Cette génération, sans jamais perdre sa conscience de génération, a toujours occupé pour ainsi dire le centre de la société, et cela de manière de plus en plus sensible à mesure qu'elle a pris de l'âge. C'est autour d'elle et par rapport à elle que s'est joué le sort de tous les autres groupes, qu'ils soient plus âgés qu'elle ou plus jeunes [...] Notre société a vécu un bouleversement profond de la structure traditionnelle de la population, avec l'apparition, pendant et après la Deuxième Guerre mondiale, d'une génération que non seulement sa taille, mais aussi son expérience, son éducation et son esprit particuliers ont rendue comme inassimilable au reste de la société, laquelle n'a eu d'autre choix que de se transformer elle-même pour lui faire place et répondre à ses aspirations (10,14).

² François RICARD, *La génération lyrique*, Montréal, Boréal, 1992.

[66]

La position stratégique de cette génération lui permettra de développer « un amour éperdu de soi-même, une confiance catégorique en ses propres désirs et ses propres actions et le sentiment d'un pouvoir illimité sur le monde et sur les conditions de l'existence » (8). Voilà un portrait idyllique assez loin de celui que plusieurs baby-boomers de la quarantaine nous ont tracé de leur génération dans leur récit de vie. Mais qu'on ne s'y méprenne pas, cette entrée de jeu de l'auteur ne rend pas compte des aspects critiques qu'on trouvera dans sa description et son analyse sans complaisance. Nous allons le suivre le plus fidèlement possible en mettant en contrepoint des données de notre propre recherche.

L'ouvrage ressaisit le climat des années d'après-guerre dans une perspective très différente de celles de la plupart des diagnostics qui ont jusqu'ici qualifié cette époque.

Il est étrange que les chroniqueurs, au Québec, désignent cette époque sous le nom de « grande noirceur ». C'est peut-être parce que seule les préoccupe la politique, ou parce qu'ils sont victimes ou font eux-mêmes partie de la génération lyrique. En fait, si on les examine d'un point de vue à la fois plus radical et plus concret, d'un point de vue, disons, existentiel, les années d'après-guerre apparaissent au contraire inondées de clarté. Une clarté envahissante, conquérante, qui traverse et chasse d'un coup l'obscurité de naguère et transforme entièrement la saveur de l'existence. Or, c'est toute la vie qui se met à changer (21).

Il y a une part de vérité indéniable dans cette nouvelle vision historique. Nos interviewés aînés (55 ans et plus) ont évoqué l'aveuglement des élites traditionnelles politiques et religieuses du temps. On avait connu la crise des années 1930. La guerre a relancé l'économie. La religion d'austérité d'hier ne marchait plus avec le confort qu'on venait d'acquérir. C'était une vraie libération. Il s'est produit alors un changement de mentalité dans la vie, même si les institutions ne bougeaient pas encore tellement.

Ricard a donc bien vu le biaisement d'un regard historique tributaire de l'aveuglement des élites au pouvoir. On a retenu cette « noirceur », mais on n'a pas su reconnaître les nouvelles clartés de liberté, de goût de vivre, de renouveau dans le quotidien, et encore moins ces pressentiments d'entrer dans un monde neuf plein de promesses. Déjà, beaucoup de gens s'éloignaient psychologiquement, moralement, culturellement et religieusement des discours officiels, [67] tel celui de Duplessis en 1949 : « Le problème n'est pas de réformer, mais de rétablir l'ordre. Les inventions modernes n'ont pas changé un seul grand principe. Le soleil se lève toujours à l'Est ; la Tradition et la Morale restent les mêmes. »

Chez un nombre grandissant de citoyens, ce genre de plaidoyer était reçu comme une sorte de légitimation sacrale de la résignation fataliste du porteur d'eau et du « né pour un petit pain ». On se souviendra que ce discours de Duplessis a été prononcé durant la fameuse grève d'Asbestos qui marquait un profond sursaut de la conscience populaire arrimé à l'émergence de nouveaux leaderships.

C'est dans ce climat « populaire » de renouveau, de matin du monde, de recommencement que le baby-boom du Québec va se vivre, nous dit ici l'auteur, comme un pari sur un avenir innocent et donc absolument neuf.

Pari sur le changement et sur l'oubli. D'abord l'oubli du monde ancien et de ses misères, puis un changement radical tourné vers l'avenir à travers les enfants. « On va leur donner ce qu'on n'a pas eu. » La génération adulte du temps va se projeter ainsi vers « un bonheur désormais possible » dont les jeunes bénéficieront. « Nous, nous avons manqué notre jeunesse. Nos enfants ne vivront pas ce que nous avons vécu, ils seront libres. Ils pourront goûter la vie. » Redisons-le, les élites du temps n'ont pas su reconnaître ce nouveau souffle d'émancipation, et surtout sa profondeur dans les consciences. Les assises morales et religieuses traditionnelles étaient remises en cause souterrainement, même si ces institutions restaient, pour le moment, intactes. De forts déplacements de mentalité allaient se produire dans la vie privée, dans les mille et un circuits informels des échanges quotidiens. Un peu comme les termites qui sapent invisiblement les fondations et les murs jusqu'à ce qu'ils s'effondrent soudainement. C'est exactement ce qui arrivera à la chrétienté dans son abrupt éclatement durant les années 1960.

Mais ne perdons pas de vue la nouvelle dynamique historique qui accompagne le baby-boom de l'après-guerre, celle de foncer dans l'avenir avec un optimisme de matin du monde, et une impatience de bonheur terrestre. Finie la vallée de larmes. « L'essentiel, c'est le ciel » du Père Desmarais, comptait déjà moins de preneurs. Les pouvoirs religieux du temps n'ont pas évalué l'impact du passage de l'austérité au confort dans une bonne partie de la population. « La religion de sacrifices devenait objet de dérision », comme nous l'ont laissé entendre plusieurs interviewés de la soixantaine et plus.

[68]

La foi et la générosité n'en demeuraient pas moins vivantes, mais c'était sous le signe de la liberté, de la confiance et de l'élan de vivre. Ici, l'auteur apporte un point de vue nuancé, marqué au coin de l'inattendu historique que représente le phénomène étonnant du baby-boom.

Certes nos parents, en se mariant et en nous donnant naissance, se sont trouvés à obéir aux prescriptions de la vieille morale conjugale autoritaire. Mais tel n'était pas, me semble-t-il, leur premier motif. Le contexte moral et idéologique, déjà, leur aurait permis de s'abstenir. Et pourtant, ils ne se sont pas abstenus. De même, sur le plan économique, il y avait belle lurette que les enfants avaient cessé de représenter une force de production quelconque, étant devenus plutôt une charge et une source de dépenses sans fin. Et pourtant, contre toute logique, dirait-on, ils ont pris sur eux cette charge et ces dépenses. Même si la possibilité de ne pas avoir d'enfants était moins grande pour eux qu'elle ne le deviendra plus tard quand ce sera notre tour d'être parents, cette possibilité existait bel et bien. Et ils ne s'en sont pas prévalus (46).

La force du nombre

Ce regain de confiance va se traduire par une relance de la natalité. Ricard insiste :

Le baby-boom, on le sait, est d'abord une pure question du nombre, ce qui le rend, de fait, incontournable [...] ce qui aura pour conséquence non seulement de créer une situation éminemment propice aux bouleversements et aux remises en question, mais aussi de donner à ce groupe d'âge particulier, une influence et une autorité considérables, réduisant du même coup celles que pouvaient détenir jusque-là les groupes plus âgés (31).

Déjà s'annonce ici le repoussement des aînés vers la pré-retraite quand les baby-boomers seront en position pour prendre les clés du pouvoir. L'enfant-roi du baby-boom ne cessera jamais de l'être, à ses yeux, comme face à ses aînés, comme face à ses cadets. Il le restera individuellement et collectivement. *Noi siamo la splendida realta* (nous sommes la réalité, la seule vraie, la seule belle et signifiante). Cette mentalité a des racines jusque dans leur enfance.

[69]

Par « effet baby-boom », j'entends ce bouleversement général de l'équilibre social, des mentalités, des modes de vie et des conditions mêmes de l'existence que vont favoriser le rajeunissement subit de la population et l'arrivée massive de la nouvelle génération sur la scène publique (49).

L'auteur note que le baby-boom a été le fait de plusieurs pays et qu'il est assez vite devenu un « phénomène de civilisation ». On le constatera particulièrement dans le branle-bas occidental de la contestation étudiante durant les années 1960. Contestation rattachée à aucune tradition, à aucun passé. Plutôt un commencement absolu.

Déjà s'esquissait la genèse du baby-boom, une tendance qui allait prendre une importance énorme dans les sociétés occidentales au cours des décennies suivantes, à savoir celle de remettre sans cesse les compteurs à zéro pour recommencer à neuf, dans une enfilade d'utopies vite conçues, expérimentées et rejetées.

J'ai toujours été à l'essai de nouveaux programmes. Devenu professeur à mon tour, j'ai opéré de la même façon. J'étais jeune prof au moment de la contestation étudiante de 1968. J'en étais ravi. Par la suite j'ai gardé le goût du recommencement, y compris en amour. J'ai eu une bonne douzaine de maîtresses. J'ai été de toutes les modes et de tous les *trips up to date*. Je craignais tout attachement. Ma seule appartenance, c'était ma génération. Une image, une expérience expriment tout ça : « Ce soir on se retrouve toute la gang avec Diane Dufresne au Forum, tous habillés en rose, fusionnés au même rythme, à la même chanson nouvelle. *We are the World*. » (*Homme, 44 ans*)

Ce témoin de notre recherche vient confirmer la lecture historique de Ricard sur la génération lyrique, sa jeunesse éternelle, son narcissisme multidinaire et fusionnel, ses utopies messianiques, ses idéologies idylliques ; son refus de vieillir, sa négation de la mort, sa consommation du monde et quoi encore ! Mais derrière cette charge très dure, on trouve une profondeur et une hauteur de conscience autocritique. Plusieurs de nos interviewés de la quarantaine avancée rejoignent la lucidité de Ricard.

La fixation à l'enfance

Sur un autre point particulier, notre recherche rejoint l'analyse de l'auteur. Les fortes tendances fusionnelles de cette génération ont [70] contribué à fixer plusieurs baby-boomers à l'enfance. Nous en donnons plusieurs figures dans ce rapport de recherche. Contentons-nous pour le moment d'évoquer quelques extraits d'entrevues révélateurs.

« Ma mère, moi, ma fille, ma petite-fille, c'est ça ma vie. » Cinquante pages de récit de vie, pas un mot sur son père, à peine quelques lignes sur les deux hommes qui ont vécu avec elle. Ceux-ci sont sans nom, sans visage. « Mon ex », « mon chum actuel ». « Je suis grand-mère. Ma petite-fille me fait revivre... Une espèce d'assurance, de continuité de mère en fille... parce qu'on est toutes des filles. » Son univers religieux est aussi infantile, fusionnel, indifférencié : « Dieu c'est la vie, la vie c'est Dieu, une Énergie qui nous a créés, une force

supérieure, suprême, un autre système solaire. » Cette génération qu'on dit du « Je » autonome, chez plusieurs de ses membres, ne semble pas y arriver. Encore moins l'autre a-t-il un visage. Cette dernière phrase en dit long : « Mon Dieu, j'aimerais ça travailler avec des objets (jouets ?). Il me semble que ça me changerait des gens, souvent. » (*Femme, 44 ans*)

Voyons maintenant une figure masculine, elle aussi fixée à l'enfance. À noter le vocabulaire qui y correspond.

Je suis comme un gros bobo ambulante. Il me manque toujours quelque chose. La maudite bouteille est toujours à moitié vide. T'as les deux pieds « jammés » dans la marde. (*Dans son rapport avec le thérapeute.*) Avec lui, je peux mettre un gros tas sur la table parce que je sais que je me ferai pas faire mal. Mais j'arrive pas à toucher qui je suis dans le fond. Ma femme, c'est mon poteau, c'est elle qui me pousse dans le derrière... va me ramasser, va m'apporter la stimulation, l'encouragement. Elle me devance, ça me permet de découvrir des nouvelles affaires de moi. Elle est un gros élément dans ma vie. Ma fille m'aide beaucoup à vivre, toute cette spontanéité qu'elle me donne...

Mais je ne vivais pas en contact avec des affaires qui étaient en moi, à moi, avec tout mon vécu intime, affectif, émotif. Je m'étais comme barré. On s'est séparés. Pendant six mois je n'ai eu aucune vraie relation avec personne. Puis j'ai trouvé une nouvelle compagne. Ça n'a pas duré six mois. Toujours ma maudite bouteille à moitié vide. Quelques amis me donnent parfois des raisons d'être là sur la terre. Ça me tient comme en vie... Tu te rends compte qu'il y a bien des affaires que tu n'as pas réglées dans ta vie, mon rapport avec mon père, par exemple. [71] Pourtant, c'est comme si je ne me souvenais plus de rien de mon enfance. C'est qui ton père, ta mère, toutes tes relations... Vieillir, mourir, je n'ose y penser. (*Homme, 43 ans*)

Qu'est donc devenu ce matin du monde qui a présidé à l'enfance des baby-boomers, avec sa légèreté, son innocence, sa joie de vivre ? Ricard nous en montre tous les pièges. D'abord l'illusion d'échapper à

l'âge et au temps, à la finitude humaine, aux contraintes de la vie. Plusieurs en restent à des rapports infantiles au monde : suite de présents agréables qui deviennent vite décevants pour celui qui cherche « la plénitude des possibles où tout de suite, tout serait accordé » (Michel Foucault). Kundera va plus loin : « L'absence totale de fardeau fait que l'être humain devient plus léger que l'air, qu'il n'est qu'à moitié réel et que ses mouvements sont aussi libres qu'insignifiants » On se veut disponible à tout nouveau partenaire plus signifiant, à qui on demandera une sécurité affective ! Est-ce possible quand les décisions à court terme ont seules un sens pour le joueur (R. Boudon), quand les échanges sont jaugés en fonction des satisfactions immédiates ?

Cette fixation à l'enfance se dessine déjà dans les années 1950 où a pris corps le mythe de la supériorité de l'enfance. Comme le dit Ricard, à la suite de P. Aries :

Cet âge de la vie, lieu par excellence de la beauté, de la vitalité, de la pure spontanéité de l'être [...] Au lieu d'apparaître comme une période d'imperfection et d'attente en prévision de la vraie vie, de la vie pleine d'adultes, l'enfance tend à devenir une vie en soi, aussi « valable » et complète (sinon plus) que les âges ultérieurs. Sans rien abandonner de sa spécificité, sans s'assimiler ni participer à la communauté, le royaume des enfants devient ainsi à l'intérieur de celle-ci (et non plus dans ses marges) un territoire régi par des lois et des valeurs qui lui sont propres et auxquelles ce sont les adultes qui doivent désormais se soumettre (68).

L'âge d'or de la génération lyrique

Il n'y a pas loin entre le prince du foyer et l'éternel enfant-roi. Ricard vient de le montrer avec finesse. L'âge d'or de la jeunesse sera la décennie 1960, surtout pour la première fougée de baby-boomers, celle que Ricard qualifie de génération lyrique.

[72]

Durant cette décennie, plus précisément 1960-1974, « jamais la génération lyrique n'aura été si authentiquement elle-même, jamais

elle n'aura eu autant d'assurance, autant de confiance en l'étendue et en la légitimité de ses pouvoirs, jamais elle ne se sera sentie aussi droite et innocente » (84). Elle sait qu'elle occupera beaucoup de place, ne fût-ce que par son nombre, mais aussi à cause de sa scolarisation, de sa position stratégique, du marché qu'elle représente, des modes de vie qu'elle impose déjà. D'ailleurs, les aînés se sont inclinés depuis longtemps devant elle. Avec l'allongement de la vie, le rajeunissement de la société, on sera encore jeune à quarante ans, à cinquante ans. Éternel enfant-roi !

Même leurs nombreuses grèves se vivaient comme des fêtes. Ils étaient des gagnants. Malheur aux dissidents, surtout dans leurs propres rangs. Ne défendaient-ils pas la veuve et l'orphelin ? Ils étaient purs de tout intérêt mesquin. Leurs gains, selon eux, avaient immédiatement des effets d'entraînement pour améliorer le sort des plus pauvres. Leur pureté idéologique ne faisait aucun doute à leurs propres yeux. Ricard souligne que leur nouvelle autorité n'était pas moins contraignante que celle de l'ancien régime, mais cette fois, c'était au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité ! Enfin, la vraie révolution populaire, contrairement aux précédentes faites au profit des bourgeois.

Cette conquête était plus que politique et économique, elle était en quelque sorte anthropologique, philosophique, métaphysique même, parce que porteuse d'une humanité nouvelle, d'une culture inédite, d'un avenir radicalement neuf, d'une supériorité morale incontestable. Il n'y avait pas d'autre voie possible ni de vérité autre.

Les aînés ont fait la Révolution tranquille pour les jeunes. Alors comment reprocher aux baby-boomers de tout prendre ? Ils sont l'état normal des choses. Avant de le figer, ils joueront la révolution permanente : déconstruire-reconstruire ; qu'ils soient professeurs, fonctionnaires, syndicalistes, policiers, travailleurs sociaux, psychiatres ou même curés, hommes ou femmes, producteurs ou consommateurs, citoyens ou politiciens. D'ailleurs, ils passent d'un côté de la table à l'autre sans problème. On ne se pose pas ces questions quand depuis longtemps tout a cédé devant soi, et tout s'est défini en fonction de soi. Avec ce sentiment de bonne conscience inentamable, sa propre action est toujours morale, utile, féconde... et rentable !

Révolutionnaire dans l'opposition, on peut difficilement s'imaginer autre au pouvoir. On ne change pas facilement une telle image de soi. C'est la réalité qui doit se plier à l'image. La culture narcissique [73] dominante viendra renforcer cette fausse conscience idéologique. Ricard écrira ici un de ses meilleurs chapitres. Un narcissisme d'une espèce unique de par son caractère collectif.

Un narcissisme multitudinaire

Nombreux comme ils sont, ils vivent toujours le nombre et entre eux. Tout ce qu'ils font, tout ce qu'ils éprouvent, tout ce qu'ils pensent, ils sont invariablement une foule à le faire, à l'éprouver, à le penser. Leur cadre de vie, leur milieu naturel, c'est la multitude. Chacune de leurs expériences, chacun de leurs choix dits individuels prend la forme et l'ampleur d'une vague et se démultiplie aussitôt en une infinité d'expériences et de choix semblables au même moment dans des conditions et pour des motifs semblables (150-151).

Ce multitudinisme narcissique va bien au-delà des vêtements, des goûts musicaux, des lectures. Il n'y a plus d'autre, mais un gigantesque *nous* « pareil à moi-même ». Dans ce *nous* il n'y a apparemment plus de classes sociales, de différences de langues, de cultures. Ces baby-boomers d'Europe et d'Amérique se ressemblent beaucoup. Les études que nous avons consultées convergent en la matière. Mais pas une d'entre elles, à notre connaissance, n'a cerné le narcissisme collectif comme l'a fait Ricard. Celui-ci nous a aidé à comprendre pourquoi dans tant de nos entrevues, l'autre est sans visage et le moi enfermé dans son image. Nous y reviendrons dans cet ouvrage. Plus profondément peut-être l'on peut comprendre ici pourquoi tant de baby-boomers ne peuvent faire le deuil de leur jeunesse, pourquoi ils ont peine à vivre les deuils qui jalonnent la vie.

Les idéologies lyriques

Tôt ou tard le réel vient heurter le narcissisme, la révolution permanente, l'État-vache-à-lait, le tout éphémère, l'utopie livrée à sa seule logique, l'émotion et la pulsion immédiate qui font foi de tout, les puretés idéologiques. Ricard montre comment les baby-boomers sont passés des idéologies de la société aux idéologies du moi, et de là aux idéologies de la culture. Une évolution idéologique de plus en plus éloignée des impératifs de vérification dans le pays réel. Y a-t-il là un indice de la fuite dans l'imaginaire justement parce que le pays réel, pour la première fois, ne se plie plus à eux ? Le discours de la génération lyrique est devenu :

[74]

Un discours essentiellement emprunté, mimétique qui reprend des paroles déjà prononcées et « dépense » librement un capital conceptuel déjà accumulé par ses prédécesseurs. C'est un discours d'épigones (imitateurs) « il est maintenant établi que »... « comme l'a démontré X »... « Quiconque a lu Y sait que »... Un ton péremptoire, une rhétorique terroriste. Le monde, en somme, est une usurpation qui a assez duré, l'histoire a fait fausse route, il faut tourner le dos à tout cela, il faut couper les ponts et passer à autre chose [...] L'esprit lyrique est un esprit foncièrement désillusionné par la réalité. S'y cache une vaste dévalorisation de l'activité intellectuelle et culturelle. Il n'a héritage ni tradition qui tienne. Mais qu'est-ce qu'il y a de nouveau quand il n'y a plus d'ancien [...] Disqualifier l'héritage des générations précédentes afin que les nouveaux maîtres n'aient aucun compte à rendre ni aucune continuité à assumer [...] Enfin le ciel et la terre sont purs de toute présence, débarrassés de tout poids, silencieux et vides comme au premier matin du monde (197-219).

D'aucuns diront que c'est là un diagnostic global, caricatural, généralisateur qui ne rend pas compte de la diversité du monde des baby-boomers et plus spécifiquement de la génération lyrique. On a dit la

même chose des propos semblables de Jean Larose, de Jacques Godbout. Mais comment nier la pertinence de leur saisie de certaines tendances lourdes qui sont à la source de bien des crises actuelles ? Peut-il y avoir société, culture ou civilisation, science et conscience, sans histoire, traditions et institutions, sans mémoire et projet, sans durée ? L'idéologie du présent, de rien que le présent, du tout nouveau, de la dernière mode, enclôt vite le champ de conscience et d'horizon. Il s'y glisse un conservatisme souterrain, celui du présent à éterniser, ou à projeter dans des croyances comme la réincarnation, comme nous l'ont révélé plusieurs de nos entrevues. Sans compter une déculturation où tout est dans tout, sans distinction. Sur cela aussi nous reviendrons.

Le politique domestiqué

Après l'effilochement des idéologies lyriques, Ricard aborde « le politique domestiqué », la dérive du politique. Il souligne d'abord le saut qualitatif des années 1960 qui ont marqué une première mise en oeuvre d'une société laïque, séculière, autonome, entreprenante, libre. Le service public était vécu « comme un engagement dont le sens [75] dépassait - sans le faire disparaître pour autant - celui qu'on accordait à son bien-être personnel et à son plan de carrière ». Selon l'auteur, les baby-boomers n'ont pas relevé le gant, « ennemis qu'ils étaient de toute autorité, de toute hauteur » de cet ordre qui exige qu'on accepte de transférer une part de soi à ce qui ne serait plus entièrement soi-même. Dans plusieurs de nos entrevues, tout se passe comme si on n'avait rien à rendre à la société, alors qu'on lui demande le maximum pour soi-même. Cette tendance est trop répandue pour ne pas la souligner fortement à la suite de Ricard. Celui-ci note la contradiction : avoir tant reçu de la société et de l'État, et en même temps leur refuser toute légitimité.

En bout de ligne, c'est tout le politique qui est discrédité. Il cesse d'être un « lieu supérieur » figurant l'ensemble des citoyens, et il se réduit à une entreprise de services aux individus et aux affaires privées. Bref, le politique n'est plus un lieu qui peut hausser les individus au-dessus d'eux-mêmes. Ricard livre ici une page de Tocqueville dans son ouvrage classique : *La démocratie en Amérique*.

Je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres ; ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine ; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas ; il les touche et ne les sent point ; il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul [...]

Au-dessus de ceux-là, s'élève un pouvoir immense et tutélaire qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer à l'âge adulte ; mais il ne cherche qu'à les fixer irrévocablement dans l'enfance. Il travaille volontiers à leur bonheur. Il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires [...]

Quelle page prophétique ! Nous renvoyons le lecteur à ce qui a été dit plus haut sur la fixation à l'enfance dont nous avons présenté quelques figures, et que Ricard souligne dans sa fine analyse historique et culturelle. On en mesure ici toutes les répercussions sociétales et politiques, comme si le macro social et le micro social se conjuguèrent pour renforcer cette tendance lourde.

[76]

Mais il y a bien d'autres dérives qui font des institutions de purs appareils, de purs instruments, des systèmes rigides. Nous en ferons état dans le dernier chapitre de cette première partie.

Ricard ressaisit les remarques précédentes d'une autre façon :

On n'attend plus de l'État ni de ses dirigeants qu'ils proposent ou représentent des valeurs, une histoire, un projet, mais qu'ils soient à l'écoute de leur marché, qu'ils suivent fidèlement les fluctuations de l'opinion (signifiées par les sondages) et qu'ils livrent la marchandise avec promptitude et efficacité (234).

Avec combien d'à-propos l'auteur souligne la convergence entre les tendances culturelles dominantes et les orientations économiques et politiques qui ont en commun le culte de l'éphémère, de la mode du tout, tout de suite, pour que ça roule plus vite. Publicité et avant-garde se donnent la main, de même le capitalisme avancé et la contre-culture popularisée ou sophistiquée, par télévision interposée, cette maîtresse dévorante. Quarante heures semaines d'écoute de ce médium « qui n'exige ni engagement ni rencontre réelle des êtres », avec cette sublime liberté de zapper, ou de « fermer le poste » à tout moment. Et en fond de scène le permanent « murmure marchand », selon l'expression de Jacques Godbout.

L'état de téléspectateur est ce qu'un adulte peut trouver de plus semblable au bonheur de la petite enfance, quand l'organisme n'était que réceptivité brute, assimilation passive et euphorique de toutes les stimulations, pure ouverture sensorielle sur un univers de son, de couleurs, de formes indistinctes et toujours changeantes auquel lui était épargnée la tâche d'attribuer ou de découvrir une signification et, conséquemment, d'en prendre acte et de s'y ajuster (245).

Voilà une autre influence quotidienne, massive qui infantilise l'esprit, la conscience et les comportements. Nous y ajoutons la loto, l'astrologie, les drogues, les sports commercialisés et, bien sûr, la publicité. « Mon pharmacien a les mêmes valeurs que les miennes », dit une grande artiste qui fait aussi de la pub ! Ricard soutient qu'il y a une correspondance entre la psychologie de la génération lyrique et ces tendances fort répandues dans la société. Adoptant la culture narcissique, les médias séduisent, confortent le spectateur :

[...] en lui répétant qu'il a raison d'être ce *qu'il* est, de penser ce qu'il pense et d'ignorer ce qu'il ignore. La fenêtre sur le monde [77] est en réalité un miroir magique dans lequel le téléspectateur, à travers les images du monde, ne contemple sans cesse que son propre visage, sa propre vie, et les trouve infiniment justes et

bons. Son petit écran lui procure le sentiment d'être partout, de tout voir, de tout connaître, de jouir de tout, de dominer le monde, en somme, sans que la moindre confrontation ni le moindre combat soit nécessaire [...] Ainsi ce téléspectateur est traité comme un roi (l'enfant-roi ?), télécommande à la main tel un sceptre, il décide de ce que sera ce soir-là l'univers, son royaume (249).

Suprême consommation du monde, conclut l'auteur. Souveraineté aussi bien morale qu'économique que la consommation de tout et rien qui s'impose à nos sociétés, à nos existences jusqu'au point de modeler nos consciences. Le consommateur et son frère siamois, le téléspectateur, se font dévorants et dévorés. Et « c'est en touriste qu'ils visionnent le monde et qu'ils déambulent dans le grand magasin de l'humanité » (A. Finkielkraut). Caricature de la maison humaine édiflée sur terre, caricature aussi d'un monde qui est à la fois « un don et une œuvre ».

Conclusion

On sent chez François Ricard une bien légitime et profonde tristesse devant la faillite d'une modernité qui aurait pu déboucher sur une belle et forte culture séculière, sur une morale laïque saine, démocratique, bienfaisante, étant lui-même, nous semble-t-il, de ceux qui veulent aller au bout de leur humanité jusque dans ses profondeurs spirituelles, tout en assumant le tragique de la finitude humaine. Il y a chez lui la dignité, l'humanité qu'on trouve chez Kundera et Arendt qu'il cite souvent dans son ouvrage. De toute évidence, il est déçu des dérives de la génération lyrique, la sienne, et à travers elle, de la société d'ici, et plus largement du monde occidental. Dans sa démarche fort intelligente, il y a un souci de vérité qui jamais ne cède au bête moralisme ; mais le questionnement éthique affleure sans cesse :

C'est nous qui, libérés de nos aînés par la grâce de l'histoire, avons fait en sorte de rester libres aussi à l'égard de ceux qui venaient, qui auraient pu venir à notre suite. Ayant vu nos parents

s'effacer devant nous, nous avons choisi, nous, de ne pas nous effacer devant ceux qui nous suivent (de ne pas renoncer [78] à notre jeunesse) [...] de ne pas nous effacer, c'est-à-dire de ne pas devenir parents à notre tour... Ainsi se crée, entre la jeunesse éternelle et le refus d'être parent, un lien d'implication réciproque qui fait que l'une est à la fois la condition et la conséquence de l'autre. Dans cette société « jeune » il n'y a plus de place pour l'enfance, tout comme il n'y en a plus pour la maturité et la vieillesse [...] Quand rien ne doit demeurer de ce qui a précédé ma vie, pourquoi faudrait-il que quoi que ce soit me survive [...] l'enfant sera toujours de trop quoi ressemblera la mort lyrique ? (269-280)

On pourra encore objecter à l'auteur de généraliser, de ne pas rendre compte des différences au sein de sa génération. Ce n'était pas son objectif : « Je peins un portrait de groupe et des phénomènes d'ensemble. » (10)

Cette diversité, nous en ferons état dans les prochains chapitres. Nous avons le goût de dire à notre tour que la génération lyrique a aussi produit des êtres de grande qualité dont l'auteur est un bel exemple. Nous en avons rencontré de trempe semblable dans nos entrevues. Et comment ne pas ajouter ici une remarque importante. Ne perdons pas de vue le fait que beaucoup de courants historiques et culturels récents ont été des phénomènes collectifs qui ont traversé de part en part le monde occidental et toutes les générations contemporaines. Cela permet de ne pas tout mettre sur le dos des baby-boomers, et de mieux comprendre comment ils tentent de surmonter les temps durs et les crises qui nous affectent tous.

Dans une recension sur l'ouvrage de Ricard, J.-R. Sansfaçon écrit : « Les baby-boomers arrivent tout juste au pouvoir, au moment où il faut revoir des centaines de milliards de dettes publiques, un système de santé et d'éducation poussifs et des problèmes sociaux monstrueux ³. » Ils auront à gérer ce lourd héritage qui pourrait mettre en cause le système universel de retraite et de santé, et grever la vieillesse des baby-boomers tout autant que l'avenir des générations montan-

³ *Le Devoir*, 13 novembre 1992.

tes. Déjà la crise économique frappe durement un bon nombre de baby-boomers, en particulier ceux qui ont de lourdes charges familiales. La génération de la prospérité, des mieux lotis, se loge plutôt dans le groupe d'âge de 55-70 ans. L'horizon de vie des baby-boomers est moins rose qu'on ne le dit.

[79]

**Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.**
Recherche-action. Troisième dossier.

Première partie.
Le monde des 35-50 ans

Chapitre 3

UN MONDE SPÉCIFIQUE

[Retour à la table des matières](#)

Comme chez les adolescents, comme chez les 20-35 ans, le monde des 35-50 ans, malgré la part d'arbitraire de ce découpage, nous est apparu porteur d'un ensemble spécifique d'expériences personnelles et collectives, sociales et culturelles.

Combien de jeunes du début de la trentaine, par exemple, nous ont fait ce genre de remarque : « Les gens de 35, 40 ou 45 ans autour de moi sont d'une autre mentalité, comme un monde différent du nôtre. »

Il en va de même de la perception inverse des 35-50 ans face aux jeunes adultes.

Ils sont moins que nous une génération « sandwich ». En tout cas comme nous le sommes, nous, qui avons grandi dans le passage de la société traditionnelle au Québec moderne, dans les procès, les chocs, les tiraillements entre les deux, dans les luttes au plan des mœurs. Non seulement nous avons grandi là-dedans,

mais aussi nous nous y sommes inscrits activement, en contestant d'abord, puis en exerçant des rôles par la suite. Il reste que nous avons été autant charriés que nous avons charrié nous-mêmes. C'est peut-être notre génération qui dit le mieux cette société, ce peuple qui n'a pas encore digéré tous les nombreux changements qui se sont produits depuis une quarantaine d'années. Nous sommes devenus aussi indécis, ambivalents que lui, aussi blessés affectivement que politiquement, aussi ramenés économiquement à la « survie ». La survie qui a traversé toute notre histoire depuis 300 ans. Nous sommes une génération dramatique et nous avons de la misère à l'avouer. Peut-être parce [80] que nous sommes trop colés sur nous-mêmes pour pouvoir distinguer en quoi nous sommes victimes et en quoi nous sommes responsables. Nos rapports ambigus à la culpabilité, à la subjectivité, à la morale et aussi à la politique en sont des bons indices. (*Homme, 44 ans*)

Une génération « sandwich »

La clé de ce diagnostic se trouve dans l'expression « nous sommes une génération sandwich ». La métaphore connote plusieurs sens. Une génération qui a connu et vécu les tensions entre tradition et modernité, entre le boom démographique et la chute radicale de la natalité. Deux changements difficiles à gérer. Elle a vécu plus récemment le passage tout aussi abrupt de la prospérité à la stagnation économique. Et plus douloureusement, dans ses profondeurs morales et culturelles, elle a subi les durs impacts des récents échecs politiques, idéologiques, sociaux et éducationnels de la société. Et cela, jusque dans le désarroi d'une conscience coincée entre une ancienne morale qui ne colle plus et une nouvelle morale qui n'arrive pas à se constituer.

Cette génération, à première vue, est dans une position stratégique pour comprendre et faire le lien entre les générations montantes et les générations aînées. Mais, dans les faits, il y a tensions, ruptures, procès mutuels et désolidarisation, comme nous le verrons dans un prochain chapitre. Notons pour le moment que les baby-boomers ont peine à comprendre les deux autres générations et sont encore moins au clair avec eux-mêmes. Ce n'est pas le cas de tous, bien sûr. Mais le

problème est fort répandu dans cette génération. Une autre métaphore est très évocatrice du type de malaise que nous soulignons ici.

Je suis coincée entre trois miroirs : le miroir de ma fille qui m'indique tout ce que j'ai perdu et que j'ai bien de la difficulté à accepter ; le miroir de ma mère qui me montre ce que je vais devenir physiquement ou autrement ; et mon miroir qui me rend une réalité très différente de l'image que j'ai de moi-même. Tout ça, je le prends pas. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est ça...

On pourrait faire une longue analyse des multiples facettes de cette métaphore de la mentalité des baby-boomers, de la psychologie, de la culture, de la philosophie de la vie qui s'y cachent. Narcissisme, [81] mythe de la jeunesse éternelle, méconnaissance des grâces de la force d'âge, refus du principe de réalité, non-inscription dans la durée, etc. Mais n'y a-t-il ici que le côté critique d'une subjectivité non apprivoisée et de facteurs objectifs mal assumés ? Cette génération, comme nous le verrons plus loin, commence à se ressaisir. Ses blessures l'ont fait mûrir. Ses questionnements sont souvent très lucides. Il y a plus de santé en elle qu'on ne le dit. Ce sont « ses » questionnements qui nous ont guidés dans ce rapport.

À notre tour, nous utilisons une métaphore pour qualifier notre démarche. Il s'agit de l'inspection d'un avion après un long voyage. On ne peut procéder à la révision des centaines de milliers de pièces de l'appareil. On observe plutôt ce qui a surchauffé, ce qui s'est relâché ou est plus ou moins déboulonné ou fissuré, ce qui a pu être le lieu ou la cause de tel ou tel bruit insolite durant le voyage, de telle ou telle secousse anormale, de tel ou tel raté dans les manœuvres, dans le fonctionnement des appareils.

« Nous sommes une génération dramatique », nous ont-ils dit. Quels sont donc les nœuds des drames évoqués ? Quels indices nous sont donnés pour les comprendre ? Quelles démarches ont été entreprises pour les assumer, les dépasser ? Quels impacts ont-ils eu en cours de route, quelle portée ont-ils dans la situation actuelle et la relation avec l'avenir ? C'est cette ressaisie que nous avons tenté de faire dans cet ouvrage qui n'est à nos yeux qu'un document de départ pour

une poursuite d'échanges avec les gens concernés et aussi pour une confrontation avec d'autres études sur le même terrain, mais différentes des nôtres. Redisons-le, on ne rend pas compte d'une population et d'un contexte historique aussi complexe par une seule recherche.

Ce que nous avons voulu fouiller particulièrement, ce sont les couches profondes de la conscience avec laquelle les 35-50 ans ont vécu leurs itinéraires personnels et collectifs, et aussi l'évolution de la société qui les a marqués. À tort ou à raison, nous pensons que les profondeurs morales et spirituelles ont été trop laissées pour compte et en veilleuse dans les études que nous avons consultées, qu'il s'agisse d'études empiriques souvent très sectorialisées ou qu'il s'agisse de recherches globales plus distanciées.

[82]

Une variable refoulée

Revenons un moment sur le refoulement du facteur religieux dans la plupart des rationalités explicatives de ce qui nous arrive présentement. Tout au plus l'évoque-t-on comme une référence du passé souvent réduite au schéma manichéen et simpliste : un passé religieux et une modernité laïque, comme si la société et le peuple d'ici avaient tout simplement tourné la page et s'étaient même réinventés *ex nihilo*, c'est-à-dire en faisant table rase de tout ce qui nous a fait naître et grandir. Comme le naturel, chassez l'histoire, elle revient au galop, mais cette fois dans l'inconscient et l'imaginaire fantasmatique ; comme le religieux refoulé qui rebondit sauvage, explosé, ésotérique, parce que sans les vis-à-vis critiques de traditions spirituelles éprouvées par le temps. Parler ici de nouveau système de sens et de représentation, c'est à nos yeux une artificielle projection que nous n'avons pas trouvée chez la plupart de nos interviewés. Plutôt le miroir brisé aux reflets en éclats qui ne livrent souvent que des lambeaux de mémoire et d'imaginaire, avec une indifférenciation du genre : « Dieu, c'est la vie, la Vie, c'est Dieu. » Remarque cent fois entendue, et qui cache une profonde déculturation qui n'est pas que religieuse.

Nous n'avons pas voulu isoler la variable religieuse qui est, elle aussi, dépendante d'autres variables sociales, culturelles, économiques et politiques.

La religion d'hier, chez les Québécois francophones de souche, s'inscrivait dans une économie de pénurie qui commandait bien des sacrifices. Et la prospérité d'après guerre n'a pas été ressaisie dans la conscience religieuse. Et encore moins les profondes racines judéo-chrétiennes nécessaires à la compréhension de la culture occidentale dont nous faisons partie. La déculturation d'une large couche des Québécois doit beaucoup à ces phénomènes que nous venons d'évoquer. Notre société moderne sécularisée a reproduit inconsciemment ce qu'il y a de plus primaire dans notre héritage culturel religieux, avec ses nouveaux clercs, avec sa lourde bureaucratisation ritualisée. Le ressac de la religiosité s'est vécu avec des croyances archaïques, magiques, c'est-à-dire avec ce qu'il y a de plus primaire et régressif au plan religieux.

On aurait pu s'attendre à ce, que la sécularisation chez nous contribue à développer une rationalité critique face à ces travers et à ces régressions. Comment ne pas s'étonner des propos d'une enseignante qui avoue ceci.

[83]

En classe, mon système de base, c'est l'astrologie. Cela me permet d'identifier chacun de mes élèves et moi-même, pour les comprendre et communiquer avec eux.

En surface, cette remarque est anodine. Mais ne se cache-t-il pas là un problème très grave, à savoir l'absence d'une véritable culture séculière ? Comment des jeunes peuvent-ils s'inscrire dans le monde réel d'aujourd'hui avec ce seul cadre de référence ? Le plus étonnant dans tout cela, c'est le refus systématique de toute démarche critique face à ces croyances à la mode. Vous pouvez tout critiquer, la politique, l'économie, y compris votre propre héritage culturel religieux, mais il est interdit d'évaluer, de mettre en cause tout ce « nouveau religieux » qui circule : l'astrologie, le Nouvel Âge, la numérologie, l'ésotérisme et quoi encore ! De fins esprits nous objectent que ce sont des systè-

mes symboliques pour exprimer ce qu'on vit, ce qu'on sent, ce qu'on pense, et aussi pour communiquer avec les autres. Le problème soulevé ici est d'un autre ordre. Il s'agit plutôt du refus-tabou de tout examen sérieux et surtout de toute critique des aliénations de certaines crédulités aveugles, de leur portée dans les pratiques de vie, dans le champ de la conscience. Sans compter l'amnésie historique et culturelle qui ne peut que réduire ces croyances à des recettes, ou en faire des mécanismes de fuite du pays réel et des tâches qu'il requiert.

Il serait injuste de mettre sur le dos des baby-boomers toute la responsabilité historique de ces dérives. Plusieurs d'entre eux révisent concurremment leur propre évolution et celle de la société. Ils le font avec une conscience plus lucide et profonde des problèmes actuels trop souvent traités d'une façon superficielle comme si le bilan de la quarantaine, dans le contexte d'aujourd'hui, se prêtait à des démarches porteuses des plus décisives questions de l'aventure humaine qu'avaient refoulées une émoliente prospérité facile et artificielle, et une asséchante rationalité gestionnaire, technocratique, bureaucratique. Face à un matérialisme primaire et décevant, plusieurs ont senti le besoin de ressources morales et spirituelles plus profondes. Ces nouvelles pousses échappent aux regards de surface. Mais bien des récits de vie en témoignent.

C'est à partir de 40 ans que j'ai trouvé le goût de l'intériorité, du spirituel. J'ai retrouvé mon âme perdue dans mon obsession de standing social, de consommation qui m'a projeté hors de moi. Les questions de sens n'avaient aucun intérêt. Je courais après quoi, au fond ? Je me sentais de plus en plus vide. Alors j'ai senti [84] le besoin de me ramasser, de me « regrounder », de me rebâtir une conscience. (*Homme, 44 ans*)

Nous avons entendu ce genre de remarques dans plusieurs récits de vie, les femmes s'ouvrant à ces questionnements bien avant les hommes.

La dynamique propre à cette génération

En deçà et par-delà son pessimisme et ses replis, cette génération a développé des pratiques nouvelles de santé, d'équilibre de vie, de qualité intérieure, de compétence au travail, d'ouverture au monde, après avoir connu, expérimenté bien des excès et défis impossibles de tous ordres, après des folies de jeunesse passionnément vécues. Dans leurs engagements sociaux et politiques, dans leur réappropriation subjective et affective, plusieurs se reprennent en main.

D'aucuns diront qu'ils ont mis bien du temps à devenir le nouvel adulte qu'ils voulaient être avec leurs valeurs propres de maturité, sans y réussir dans bien des cas. « Ces révolutionnaires sont devenus pépères, mémères. » C'est peut-être là un jugement contestable. Les 35-50 ans, en grand nombre, sont des mutants dynamiques en quête d'équilibre de vie pour mieux rebondir. Même ceux qui ont un moment fait un retour à la terre, poussés peut-être inconsciemment par l'imaginaire reçu, sont revenus à la ville ouverte, plurielle, à la fois plus individuelle et politique. Leur horizon n'est plus rivé au pays à se réapproprier dans la foulée du nationalisme traditionnel ou même renouvelé. Cet horizon n'est pas non plus d'une histoire unique ou encore de la seule bonne idéologie, même dans l'écologie ou le féminisme.

Comme on le verra dans des figures types présentées plus loin, l'espace social ou intime ne tient pas, chez plusieurs, d'un lieu d'incrustation, ou d'un cocon fusionnel autoprotecteur, mais d'un site, jalon d'une aventure de vie marquée d'étapes inédites. Et même leur nouvel attrait pour l'intériorité, lui aussi, se vit sous mode d'aventure intérieure, pleine de défis, d'exploration, d'expériences ouvertes aux diverses sources spirituelles dont la chrétienne est moins absente qu'on le dit.

Cette génération tente présentement de se « ramasser », de se régénérer, de se relancer. Nous ne sommes pas sûrs qu'elle suivra la précédente qui rêve de s'alanguir sur les plages de Floride jusqu'à la fin de ses jours. Nous ne sommes pas sûrs non plus de la pertinence [85] du diagnostic qui l'étiquette « génération molle » du ventre et du nombril, n'aspirant qu'à se laisser vivre. Dans cette génération, le façonnement

d'un nouvel art de vivre est souvent une conquête, un défi, une nouvelle ascèse, une spiritualité, un dépassement de l'hédonisme primaire, de la mythique civilisation des loisirs ou encore de l'idéal du parfait consommateur tout en « paraître », en obsession du *standing*.

Cette génération est en train de devenir autre, au seuil de choses qu'elle n'arrive pas encore à nommer. Elle n'est pas la seule qui connaît ce seuil. Mais elle nous en laisse deviner des signes avant-coureurs. Voyons-en un exemple évoqué plus haut, trop succinctement pour ne pas y revenir. Cette fameuse critique du narcissisme, du *me, myself and I*, chez les 35-50 ans, est devenue une sorte de lieu commun d'un procès sans appel. Nos entretiens nous proposent un autre regard, surtout dans la troisième partie de cet ouvrage.

Nous sommes passés de l'Église-providence à l'État-providence, de la tradition aux nouveaux conformismes dont le *jean* unisexe est peut-être la plus manifeste expression, d'un pseudo-égalitarisme qui débouche sur la négation des différences. Mais ce que nous avons moins bien identifié et évalué, c'est la révolution de l'individualité, ses divers sens, ses dynamismes positifs, son contexte historique et son horizon d'avenir.

L'émergence d'une dynamique plus individuelle ne venait-elle pas faire contrepoids à ce passage linéaire d'un collectivisme grégaire à l'autre, d'un sécurisme à l'autre ? Les 35-50 ans ont vécu de multiples chocs et changements qui ont exigé une force et des pratiques d'adaptation, de transaction, d'innovation, de souplesse : cumul de plusieurs emplois, familles reconstituées, mobilité des résidences, cosmopolitisme et internationalisation, nombreux voyages à l'extérieur, multiplication des références grâce à l'instruction et aux médias, renvoi incessant aux choix à faire, au discernement à exercer. Tout cela appelait à la fois souplesse et vigueur de personnalité, et en même temps une plus longue foulée de structuration de sa condition d'adulte. Mais cela s'est fait avec des matériaux et des expériences autrement plus riches que ne l'étaient les itinéraires traditionnels souvent réduits à un seul corridor de travail, à un seul modèle de mariage, de famille. À ce chapitre, les 35-50 ans ont été moins utopiques et rêveurs qu'on ne le dit. Ils ont développé de nouvelles pratiques, ouvert de nouveaux chemins.

On trouve chez eux et chez elles des personnalités fortes qui ont bénéficié de conditions matérielles, éducationnelles propices à leur épanouissement et au développement de leurs talents dans des [86] champs très diversifiés de travail, dans de nouvelles professions, dans un contexte culturel effervescent. Plusieurs ont vécu de solides engagements sociaux. Ce sont là de fortes assises pour faire face aux nouveaux défis et crises du tournant actuel. On oublie trop facilement, avec les yeux gris d'aujourd'hui, les carrières, les familles, les couples réussis qui sont un apport inestimable pour la société. Il en va de même de ces nombreux engagements sociaux et politiques soutenus qui ont été au cœur des efforts collectifs de consolidation des réformes et des nouvelles institutions lancées par la Révolution tranquille. Plusieurs beaux exemplaires de ces réussites gardent leur verdeur, leur dynamisme, leur santé morale, tout en cultivant une liberté d'esprit qui empêche toute sclérose dans un confort douillet, dans des positions cristallisées. Ils vivent les requestionnements de la quarantaine avec une qualité *d'insight sans* doute tributaire de leur riche expérience, de leur liberté critique, de leur éducation, de leur instruction de base, de leur ouverture au monde marquées par leur dynamique d'expérimentation et d'exploration, par les voyages qu'ils ont faits.

Ses déficits

À la lumière de notre recherche et d'autres recherches sur cette génération, il faut bien reconnaître que ces aventures réussies sont le fait d'une minorité. Le profil majoritaire est celui d'une génération blessée, fragile, secouée par de multiples chocs et ruptures, par des mythes qui ont empêché une structuration de la personnalité, de l'affectivité, de l'inscription sociale, culturelle et historique. C'est le cas du mythe de la table rase.

Je n'ai cessé de passer d'une expérience à l'autre sans aucun fil conducteur durable, valable, un peu comme ces sources prometteuses qui se perdent, faute de lit qui les canalise, les relie. La vie était comme une cafétéria où je me sers selon le goût du moment, à n'importe quelle heure. Nous avons méprisé, écarté tout ce qui

est rite, institution, tradition, durée, tout ce qui est système, loi, autorité, morale. Nous en avons fait des ennemis d'une liberté sans contrainte, d'une prétendue réinvention du moi, de la vie, de la culture, de la spiritualité, de tout quoi ! Puis, nous sommes remontés avec nos « psy » jusqu'à l'aliénation fondamentale, celle de notre enfance opprimée soit par une mère ou un père, comme si ce que nous avons reçu était la cause [87] suprême de tous nos malheurs. Mariage et famille devinrent à leur tour des lieux étouffants pour cette liberté sans contrainte, pour ces amours-passions du début qui pour nous étaient les seules intéressantes et comblantes. Nous nous lassions vite d'un emploi, d'un partenaire. Nous nous cherchions comme de perpétuels adolescents. Et quand sont arrivées les débarques des années 1980 et d'aujourd'hui, nous avons capoté, éclaté, déprimé, décroché, tout en cherchant à sauver les meubles, les droits acquis, sans compter nos déceptions face à nos enfants, nos adolescents perturbés. (*Femme, 40 ans*)

Ce genre d'évaluation, nous l'avons trouvé sous diverses formes dans plusieurs entrevues individuelles et de groupe, mais jamais avec une aussi limpide lucidité. S'y cache le plus grand mythe occidental des dernières décennies, à savoir *l'adulthood*, la perpétuelle adolescence comme idéal pour toute la vie. Cette éternelle juvénilité idéalisée par M. Mead, W. Reich et tant d'autres, avec son « Tout est possible », sa négation de la finitude humaine, sa méconnaissance de la durée et des valeurs de mûrissement, son rejet de toute expérience reçue.

Même la dynamique la plus populaire, celle de la croissance personnelle avec ses étapes, était minée par cette disqualification souterraine de la durée et par l'illusion paradisiaque d'une éternelle jeunesse qui niait la réalité du vieillissement et de la mort. Même la croyance fort répandue en la réincarnation vient conforter une vision magique de perpétuels recommencements, de vies nouvelles. Erikson avait pressenti, il y a déjà plusieurs années, le draine qui s'annonçait, celui d'une personnalité incapable de clore sa vie, de se ressaisir dans son parcours d'ensemble. Itinéraire où l'on se veut toujours ailleurs que là où l'on est, dans l'obsessionnelle quête d'un moi inatteignable, justement parce qu'il n'a jamais pu se constituer, se structurer. Toute durée, toute structure étant en principe discréditées, considérées comme alié-

nantes, oppressantes, non pertinentes. L'effacement de la durée s'accompagnait d'autres effets pervers. D'abord la non-intelligence du sens positif des traditions, comme expériences historiques éprouvées par plusieurs générations qui y ont trouvé non seulement le fil conducteur d'une mémoire vivante, mais aussi une matrice, une inspiration pour de nouvelles fécondités ; ou encore, des balises pour construire un avenir où, à tout le moins, on saura éviter les erreurs du passé, parce qu'on en a gardé une mémoire vivante. Mais il est un autre effet pervers de la perte du sens [88] de la durée, bien exprimé par ces remarques récurrentes chez plusieurs interviewés :

Une de mes plus grandes humiliations, c'est d'avoir répété quasiment les yeux fermés les mêmes erreurs dans ce que je pensais être un nouveau et meilleur choix de partenaire amoureux, de « nouvelle job » ! Je dirais la même chose de ces longs voyages que j'ai faits pour me retrouver... toujours aussi errant et insatisfait. Je suis resté, à travers tout ça, avec une psychologie de célibataire ambulante qui veut la solitude et qui en souffre en même temps. Les autres, même les plus proches, je les tenais à distance, je m'en protégeais. Et en même temps, j'avais besoin d'eux, je les appréciais tant qu'ils m'apportaient quelque chose. J'étais trop exigeant dans mes rapports avec eux, et j'attendais d'eux beaucoup d'indulgence, de compréhension. Aujourd'hui, je suis plus conscient des contradictions du style célibataire de ma génération, en tout cas, de mes propres contradictions. (*Homme, 45 ans*)

N'est-ce pas tout un style de société qui nous est décrit dans cette auto-analyse d'un itinéraire singulier ? Cela vient appuyer le pari d'une recherche qualitative, à savoir l'hypothèse que la société « profonde » se révèle dans la conscience même la plus singulière et les expériences les plus denses des individus. Certaines tendances, comme on le voit dans ce troisième rapport de recherche, semblent traverser les divers groupes d'âge et les divers milieux sociaux. D'autres sont plus spécifiques à une génération et à ses propres inscriptions dans l'évolution historique vécue avec les autres générations. À ces deux chapitres, les 35-50 ans sont des « révélateurs » privilégiés de par leur posi-

tion stratégique dans la grande transition historique de notre société jusque dans ses profondeurs de conscience.

À leur mérite, notons une étonnante capacité d'auto-analyse dont la culture psychologique fort développée au cours des dernières décennies a fourni de précieux repères. Ceux-ci débordent le champ personnel et interpersonnel pour rejoindre, contre toute attente, des enjeux sociaux importants, des tendances culturelles peu élucidées dans nos débats publics et politiques de surface. Il y a ici une intelligence de nos comportements politiques et collectifs, indécis, ambivalents, contradictoires, sans fils conducteurs, où alternent la déprime et l'exaltation, le repli et le risque, le territoire à s'approprier et l'imaginaire de l'ailleurs plus signifiant, la sédentarité et le nomadisme, [89] la séduction de la nature vierge et le retour en ville, le pragmatisme le plus étroit et les utopies les plus folles. Ajoutons le matérialisme et le spiritualisme décrochés l'un de l'autre, le discours public moralisateur et la permissivité privée la plus poussée, le rejet de la religion reçue et une désarçonnante crédulité primaire, la critique incessante de l'État monstrueux et la « maternisation » qu'on attend de lui pour tous les besoins, la sécurité totale et la liberté totale comme si elles étaient compatibles.

L'absence de véritables inscriptions dans la durée chez tant d'individus aide à comprendre pourquoi, dans cette société, on est passé d'une crise à l'autre, d'un drame collectif à l'autre sans ressaisie des tendances souterraines communes à ces crises, fût-ce à titre d'hypothèses à explorer pour repérer des fils conducteurs. Il en va de même d'un certain style de libération qui s'est vécu comme une évacuation de toute entrave, comme une déconstruction critique de tout « reçu » ancien ou récent pour se retrouver dans un vide innommable comme le soulignait récemment Michel Freitag auquel nous reviendrons à la fin de cette première partie.

Conclusion

Le drame psychologique, culturel et spirituel de la génération ciblée dans ce rapport de recherche s'articule à la dramatique historique de notre société et du style de modernisation qu'elle a vécue. Il s'agit ici du versant critique qui ne rend pas compte de la remarquable créativité et des authentiques libérations de notre histoire des quarante dernières années. Atouts positifs à ne pas perdre de vue dans les temps difficiles que nous vivons aujourd'hui et surtout au moment où nous avons à risquer vigoureusement des politiques qui rendent l'avenir possible. Mais il faudra bien sortir de ces creux, de ces entre-deux dont témoignent plusieurs de nos entrevues, avec tout ce que cela porte d'attentisme, de repli, de non engagement, d'autoprotection face aux « autres », et aussi de nouvelles fuites.

Les figures types que nous présentons dans cet ouvrage permettront de préciser, d'affiner, de vérifier ou d'infirmier ce survol trop rapide qui se prête à des raccourcis et à des jugements globaux trop simplifiés pour rendre compte de la situation complète des 35-50 ans et du fond de scène social et historique de leur évolution. Ils sont eux-mêmes très diversifiés au point de décourager toute entreprise de typologie satisfaisante. Il suffît, pour s'en rendre compte, de faire un tour d'horizon de l'énorme éventail des types tirés de nos recherches.

[90]

[91]

**Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.**
Recherche-action. Troisième dossier.

Première partie.
Le monde des 35-50 ans

Chapitre 4

Une typologie « provisoire »

[Retour à la table des matières](#)

« Nous ne sommes pas tous coulés dans le même moule », ont-ils insisté non sans raison. C'est d'ailleurs la riche diversité de cette génération qui la rend à la fois si intéressante et plus difficile à cerner. À cela s'ajoutent ses paradoxes qui défient toute logique univoque et toute prétention à l'exhaustivité dans le regard porté sur eux, y compris leurs propres regards sur leur génération.

Nous tentons ici de dessiner une première mosaïque des divers profils socioculturels qui se dégagent de nos entretiens individuelles et de groupe de divers milieux sociaux. Certains types se retrouvent dans toutes les conditions sociales. D'autres sont davantage logés dans un milieu social, institutionnel ou professionnel particulier. On s'en rendra vite compte dans la description que nous en faisons. Il s'agit d'une présentation bien sommaire, nous l'avouons sans peine. Mais ces types resitués dans l'ensemble de l'ouvrage acquièrent une tout autre portée. Notons ici que cette typologie est beaucoup plus complexe que celle de notre rapport précédent sur les 20-35 ans. D'où le caractère provisoire, exploratoire de ce chapitre.

Une bonne cohorte de baby-boomers tient du type intégré. Ils ont fait leur le système social du Québec moderne. D'aucuns disent qu'ils l'ont fait de plus en plus à leur image et à leur ressemblance, en contrôlant les leviers. Au point de pousser à la retraite anticipée des aînés gênants au-dessus d'eux. Mais c'est là peut-être un phénomène marginal. Car la plupart d'entre eux ont tout simplement pris leur place légitime avec leur compétence, avec leur adaptation à la modernité, à ses codes, à ses outils, à ses modes de fonctionnement, à ses nouvelles institutions, à son évolution historique et culturelle. C'est leur société à eux.

[92]

Nous avons trouvé aussi une nombreuse cohorte de *décrochés*, psychologiquement et moralement.

Je fonctionne dans le système - faut bien gagner sa vie - mais j'ai décroché au fond de moi. Je suis en désaccord profond avec tout ce qui se passe dans la société. J'ai comme un sentiment d'absurdité, de connerie, de non-sens. J'ai hâte de débarquer, de tout foutre là.

Cent fois, nous avons entendu ce discours, même chez des gens qui profitent à fond du système et qui ont une retraite bien cousinée à l'horizon. Dans les milieux sociaux moins bien lotis, le décrochage psychologique et moral est encore plus pénible.

Avec la crise économique, je suis condamné à travailler encore bien longtemps. Ça me désespère, ça m'enrage, parce que je sais que je ne peux rien faire pour vraiment changer mon sort. C'est mes motivations qui ne sont plus là.

Et puis, il y a les *déclassés*, chômeurs, assistés sociaux, nouveaux pauvres des fermetures d'usine, des coupures de postes. « Pas facile de se reclasser à 45 ans, 50 ans, au moment où tu as de grosses dépenses pour les grands enfants. » Plusieurs ont déjà connu un assez bon train de vie. La chute financière et sociale est d'autant plus vivement res-

sentie comme une humiliation terrible. « On se cache. » « Tes amis disparaissent. » « Tu te sens exclu. » « Tu ne sais plus où te garrocher. » « Tu es atteint dans tes valeurs les plus chères : ton autonomie, ton indépendance et tout à coup te voilà dépendant, c'est pour toi la misère noire, tu n'es pas préparé à ça, ta vie était tellement facile avant. Tu peux pas te virer "boutte pour boutte" comme ça. » La longue période de prospérité et le large secteur public et para-public ont permis la constitution d'une forte cohorte de *corporatistes* bureaucratiques, technocrates, professionnels, financiers et syndicaux. Ils ont pris le monopole de leur secteur d'activité pour imposer leurs intérêts, leurs revendications, leurs règles du jeu à toute la société, y compris pour la faire chanter au besoin... selon leurs besoins exclusifs de toute autre considération. Il faut dire que cette catégorie type des 35-50 ans n'a fait que prendre le relais des nouvelles classes et élites de la génération précédente qui se sont imposées durant la Révolution tranquille et les réformes subséquentes.

Les *performants* constituent aussi une bonne cohorte dans ce groupe d'âge. Ils ont su profiter, à plein et au bon sens du terme, des [93] outils de la modernité. Une solide formation, dans la plupart des cas. Des emplois rémunérateurs et de qualité. De fréquents recyclages pour se donner compétence et polyvalence. La carrière ou la business ont été et demeurent leur grand objectif, parfois le seul véritable. On les retrouve dans les domaines les plus divers, avec des succès remarquables. Certains ont réussi tout autant leur vie amoureuse, leur famille et leurs responsabilités sociales, alors que d'autres ont négligé et parfois sacrifié ceux ou celles qui entravaient leurs ambitions, même parmi leurs proches. Certaines réussites professionnelles ou financières s'accompagnaient de désastres amoureux et familiaux, dans cette génération comme dans la précédente. Cela ne vaut pas seulement pour les hommes, même si ceux-ci ont été beaucoup plus nombreux à le vivre. Dans la génération des 35-50 ans, la différence homme-femme à ce chapitre est moins marquée.

Les *engagés sociaux* qui ont tenu bon dans leurs luttes, leur créativité sociale, et ceux qui se sont repliés sur leur vie privée, parfois avec amertume et sentiment de s'être dépensés inutilement, ou encore de s'être laissés bernés par leurs idéologies et leurs utopies de jeunes adultes. Il y a une bonne cohorte d'engagés qui ont déplacé leurs objectifs vers d'autres « causes ».

Les *expérimentateurs-explorateurs* qui ont réussi à se renouveler dans différentes expériences de travail, divers emplois, en ouvrant de nouveaux chantiers, de nouveaux projets dans les milieux et les institutions où ils ont œuvré.

Cette génération compte aussi bien des *nomades* qui ont boucliné à travers le monde un peu comme nos anciens coureurs de bois. Plusieurs y ont vécu une errance souvent reliée à une recherche d'eux-mêmes jamais satisfaite. Comme on le verra, il y a aussi des *mutants dynamiques* qui portent une expérience de vie fascinante et des orientations culturelles nouvelles.

Comment ignorer aussi la cohorte assez impressionnante de *ronds-de-cuir*, « pères » installés dans leur sécurité d'emploi à vie, dans leurs droits acquis. Es ont déjà pris un coup de vieux à 40 ans, 45 ans ou 50 ans, ne songent qu'à leur retraite et ne manifestent au travail aucun élan ou intérêt. Éteignoirs en plus de cela pour leur entourage !

Cette génération compte aussi beaucoup d'êtres *blessés, désemparés, perturbés* affectivement surtout, qui ont dû suivre de longues thérapies à répétition. Candidats aux maladies mentales montantes comme le syndrome maniaco-dépressif. Ils n'ont pas pu tenir le coup dans les bouleversements de tous ordres qui ont marqué la société [94] depuis 30 ans. Leur seuil de tolérance est très bas devant la moindre frustration, le moindre accident de parcours. Le burn-out est leur obsession. Ils sont déçus de tout le monde tout en étant très dépendants des autres. Ils sont les témoins extrêmes du psychisme fragile de bien des gens de cette génération.

Et puis il y a les *éternels enfants-rois* adorés, adulés dans leur jeunesse qui ont appris à manipuler, à faire chanter leur entourage. Ils ont poursuivi le même manège plus ou moins longtemps comme adulte, jusqu'à ce qu'ils rencontrent murs et revers pour la première fois. Alors c'est la déprime ou bien la violence tyrannique qui va s'ensuivre. Plusieurs ne s'en remettent jamais. D'autres réussissent généralement à utiliser les mécanismes de séduction de la culture narcissique dominante pour s'imposer à leurs divers milieux, et cela bien au-delà de la quarantaine !

Nous avons aussi rencontré le *type cynique, nihiliste* qui ne croit plus en rien ni personne, qui méprise tout ce qui l'a fait naître et grandir, tout ce qui a pu, à un moment ou l'autre de sa vie, tenir d'un atta-

chement, d'un engagement ou d'une référence pour le guider, l'inspirer. Ce type est le témoin de ce que décrit Francine Pelletier en ces termes : « Nous avons développé en cette fin de siècle, cette fâcheuse tendance de prendre le cynisme pour de l'intelligence et le mépris pour de l'illumination. » (*La Presse*, 20.06.92)

Il y a aussi les *déracinés* psychologiquement, culturellement qui n'ont jamais réussi à se planter quelque part, sans pour cela être des mutants, des nomades. Plutôt le *no mans land*, le terrain vague de marginalité en marginalité, souvent au crochet de la société. Ils sont restés dans une psychologie de hippie. Certains ont fait un moment dans la contre-culture.

Les *nouveaux humanistes* marquent le souci d'inventer un autre art de vivre dans cette génération. Ils retiennent peu des patrimoines culturels, historiques, tout en se situant dans cette filiation. Les uns plus attachés à leur identité québécoise, d'autres résolument multiculturels, universels ; mais tous, avec un souci de distanciation sur des styles de vie sans profondeur humaine et morale, et livrés aux pulsions immédiates, aux modes du jour, à tout ce que valorise la société de consommation. Ils se veulent ouverts à tous les courants culturels, sans jamais accepter de s'enfermer dans un seul. Les droits fondamentaux sont la charte de plusieurs, et certains en perçoivent les limites et les pièges. Parmi ces nouveaux humanistes, il y a ceux et celles qui veulent aller au bout de la condition humaine sans religion, sans absolu et parfois sans transcendance.

[95]

Les *héritiers* sont ceux qui tiennent à leur propre héritage historique, culturel, religieux. Plusieurs de ceux-ci ont refusé la modernisation de la société et la critiquent vertement. Ils ont refusé de vivre la tension entre la tradition et la modernité comme l'ont fait tant d'autres de leur génération. Mais il y a aussi les héritiers qui ont trouvé des accommodements avec le Québec moderne tout en gardant leur profond attachement à leurs racines, culturelles et religieuses.

Les *spiritualistes* constituent une catégorie montante, un phénomène social fort complexe qui vient de plusieurs sources et prend différentes formes. Celles-ci débordent l'univers religieux proprement dit. Devant l'aplatissement de la vie et de la conscience que véhicule un certain matérialisme primaire, bien des gens de la quarantaine comp-

tent sur la spiritualité pour retrouver une profondeur d'âme et des horizons de vie plus signifiants. Nous ferons état d'itinéraires spirituels typiques.

Bien sûr, il faut noter aussi des comportements de fuite du réel dans un religieux sauvage, fantasmatique, magique. La séduction du paranormal et de l'ésotérisme viendrait-elle faire contrepoids à une « normalité » perçue comme insipide, vide et incompréhensible ? On se projette alors dans un grand ordre sacré, harmonieux, d'une logique universelle indiscutable, donc sans requête de vérification critique dans l'expérience et les pratiques de la vie réelle.

Cela dit, n'oublions pas que les croyances et leurs systèmes de sens signifient aussi bien d'autres choses que ce qu'elles montrent et disent d'elles-mêmes. Elles sont des lieux sociaux de communication ; des cadres symboliques d'expression d'un idéal ; des initiations aux profondeurs mystérieuses de la conscience et de la vie ; des révélateurs de l'imaginaire d'une époque, de ses sensibilités culturelles et morales, de ses rêves, de ses questionnements privilégiés, de ses réponses aux grandes interrogations sur l'origine et l'au-delà de la vie.

En ce sens, les croyances font partie du réel à plusieurs titres. Pendant plusieurs années, chez nous, en sciences humaines comme dans les divers univers professionnels et technocratiques, on a bien peu pris en compte ces données nécessaires à l'intelligence de notre société, de notre culture et de notre époque. Le spirituel, le religieux refoulé rebondit alors d'une façon sauvage, un peu comme dans le cas d'une sexualité refoulée. Après avoir dénoncé le refoulement de celle-ci, on a eu tôt fait de reproduire ce même refoulement en d'autres domaines. Ironie de l'histoire ou aveuglement d'une certaine génération de la rupture qui n'a fait que tourner la page ?

L'histoire comme le naturel, redisons-le, revient au galop quand [96] elle est chassée superficiellement, sans véritable ressaisie et dé-cantation. Le laïcisme, chez nous, n'est trop souvent que l'envers du dogmatisme religieux. Comment peut-il plaider sa cause au nom du pluralisme et refuser en même temps le moindre espace public aux citoyens religieux ? Confessionnalistes et laïcistes se ressemblent. Heureusement, ils ont peu d'audience pour leurs guerres insensées. Mais se pourrait-il que le religieux sauvage, souterrain, privé, hors du pays réel, aie quelque chose à voir avec l'absence d'une saine laïcité

chez nous ? N'est-il pas aussi un « révélateur » de la crise des Églises qui, parfois, ne disent pas d'autre chose à la culture que ce qu'elle se dit à elle-même ? Mais ajoutons que le religieux et le spirituel, hors de toute tradition éprouvée, de toute inscription critique dans le réel, deviennent vite aliénants, magiques ou régressifs.

Plusieurs extraits d'entrevue en seront d'inquiétantes illustrations, alors qu'en d'autres on trouve de remarquables expériences spirituelles porteuses de tradition renouvelée, de transcendance réappriivoisée, de figures inédites, de qualité mystique indéniable et d'engagement altruiste mûri. Sans compter l'inspiration d'un nouvel art de vivre.

Nous y avons accordé une particulière attention, précisément parce que c'est là un des principaux objectifs de notre recherche ; nous avons voulu rejoindre l'expérience la plus profonde de nos interviewés pour y repérer ces assises d'où l'on peut le plus vigoureusement rebondir en humanité, en force de vivre, de lutter et d'aimer bellement et durablement. N'est-ce pas aussi le lieu le plus fondamental d'une recherche capable de mieux comprendre l'autre jusque dans ses blessures, ses cris étouffés, ses espoirs envers et contre tout ? Les enjeux de foi et d'espérance débordent de toutes parts l'aire proprement religieuse ; ils font partie de toute aventure humaine. Ce que dit Jean Duneton de l'éducation s'applique à tous les autres champs humains : « C'est que pour éduquer, il faut la foi. L'une ou l'autre, n'importe laquelle. Une foi qui écarte le doute sur le sens de ce qu'on essaie de faire le mieux possible. Si on perd cette foi, on est foutu. » On comprendra qu'il est indécent de jouer ici de l'orthodoxie, puisqu'il s'agit de notre humanité commune la plus radicale, comme le souligne cet auteur agnostique.

[97]

Conclusion

Voilà un tour d'horizon de divers types et tendances dans une mosaïque qui permet de situer les figures singulières que nous avons présentées dans le premier chapitre. Dans le prochain nous aborderons la situation des baby-boomers sous un autre angle d'observation, celui de leurs rapports avec les autres générations.

[99]

**Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.**
Recherche-action. Troisième dossier.

Première partie.
Le monde des 35-50 ans

Chapitre 5

LEURS RAPPORTS AVEC LES AUTRES GÉNÉRATIONS

[Retour à la table des matières](#)

Comme nous l'avons dit en introduction, l'importance du facteur générationnel ne vient pas de nos propres cibles et variables de recherche au départ, mais plutôt de ce que nous ont révélé la plupart des interviewés de tous âges, et particulièrement les 35-50 ans. D'abord leur autoperception comme génération spécifique, puis leur façon de penser leur expérience de vie avec une forte insistance sur leurs rapports aux autres générations, surtout leurs parents. Au-delà d'une culture psychologique qui incline vers cette approche (exemple : l'importance de l'enfance), il y a ici un contexte biographique et historique propre aux 35-50 ans. Ceux-ci ont vécu leurs tensions et conflits entre la tradition et la modernité précisément à travers leurs rapports avec leurs parents. Nous avons été étonnés du nombre élevé d'entrevues où encore à 45, 50 ans on ne semble plus en finir de régler ses comptes avec son père, ou sa mère ou les deux. On y rattachait la plupart de ses problèmes comme s'ils venaient tous de cette unique source.

En aval, les rapports à ses propres enfants sont contradictoirement perçus dans une logique opposée : le jeune mis en cause, beaucoup plus que soi-même comme parent, en dépit de certaines culpabilités parentales que l'on peut ressentir. Rappelons ce que nous ont dit plusieurs jeunes :

Mes parents je les aime bien, mais je trouve que ça leur a pris bien du temps avant de se demander quelle sorte de parents ils étaient.

[100]

Moi les miens, y étaient pas faits pour ça, y étaient pas prêts à ça, y savaient pas trop comment faire.

Y sont bien pognés par leurs affaires à eux.

Y se veulent des copains, mais des copains on en a en masse, c'est pas ça d'abord qu'on attend d'eux.

Moi, j'ai vécu tout le temps dans la peur qu'ils divorcent.

Ces propos d'adolescents manifestaient un profond besoin de sécurité, d'adultes solides, de figures, de rôles maternels ou paternels qui ne soient pas périphériques ou secondaires dans le comportement des parents.

Durant notre enfance, ils étaient là pour nous, après c'est comme s'ils étaient partis chacun de leur côté, lui fuyait avec son travail, elle, ma mère, on dirait qu'elle était bien tannée d'être mère, comme si ça l'empêchait d'être femme, d'être autonome, d'être elle-même. Elle aussi, elle fuyait à sa façon. Alors tu t'écoeures et tu te mets à faire des conneries pour attirer leur attention. (*Extrait d'entrevues de groupe*)

Et pourtant, envers et contre tout, les adolescents affirmaient leur profond attachement à leurs parents, à leurs familles.

Ouvrons ici une parenthèse. On trouvera, dans ce chapitre, d'après et rudes propos. Dans les entrevues de groupes intergénérationnels et

dans les nombreux débats publics que nous avons tenus à l'occasion de lancements de nos rapports, de colloques et de congrès, la première phase d'échanges se vivait le plus souvent sous forme de procès mutuels entre générations. Preuve qu'il s'agit là de rapports fondamentaux qui touchent à des cordes très sensibles. Devant certaines attaques verbales de la part des jeunes, des adultes rétorquaient violemment avec des propos du genre : « Votre party d'enfants gâtés est fini, vous devrez vous botter le cul comme nous on l'a fait à votre âge. Vous voulez des gros salaires tout de suite, vous n'avez pas le sens de l'argent, du coût de la vie. Vous vivez facilement au crochet de tout le monde. La prospérité est finie. On ne peut plus vous acheter une nouvelle paire de ski à la dernière mode à tous les ans. » Tout se passait dans ces débats comme s'il fallait passer par une phase d'affrontement.

Le deuxième temps de l'échange portait souvent sur les légitimations des positions tenues et un début d'autocritique, avec une [101] plage de négation des problèmes conflictuels entre générations, sans doute pour respirer un peu et se refroidir les esprits.

Puis venait une dernière étape étonnamment positive et constructive. « On est tous dans le même bateau en difficulté. » « Il faut développer un nouveau dialogue, jeter des ponts entre nous, travailler ensemble à des mêmes projets. »

Il ne faudra pas perdre de vue ce scénario dans la lecture des prochaines pages.

À boulets rouges sur les baby-boomers

Chez les 20-35 ans, il était moins question des parents, mais plutôt de la génération des 35-50 ans. À ce plan-là, les jugements étaient parfois très, très durs et sans appel, comme s'ils avaient le sentiment, la conviction que la génération qui précède la leur s'était servie à pleins bords sans en laisser pour eux, surtout au chapitre de l'accès au travail.

Ils se sont tellement protégés, ils ont tellement exigé et obtenu que c'est nous qui servons maintenant comme occasionnels à la flexibilité, au coupage de gras, parce qu'il ne reste plus de marge

de manoeuvre, parce que ce n'est plus fonctionnel avec les conventions collectives. Regarde bien comment ça se passe : après l'ancienneté totale, la sécurité d'emploi à vie, là maintenant, ils pressent le citron pour le plan de retraite maximale. Eux, ça finit plus, nous on commence même pas. Nous, y faut faire 60 heures, donner un rendement fou, sinon t'es sacré dehors. Eux, ils peuvent se pogner le cul, envoyer chier le patron, il faudrait qu'ils le tuent pour être jetés dehors. Et même là, ils trouveraient le tour de dire qu'ils sont opprimés, qu'ils avaient le droit de faire ça... Regarde comment les gars de l'Hydro, de Bell, les cols bleus de Montréal, ils ont fait du vandalisme de millions de dollars dans leurs dernières grèves. C'est une génération immorale qui essaie de nous faire la morale... Nous, y faut se taire, vas jamais dire publiquement ce que tu penses d'eux, y vont t'écoeurer. De toute façon c'est pas eux qui vont sacrifier quoi que ce soit pour nous venir en aide. (*Extraits d'une entrevue de groupe de 25 à 32 ans*)

La colère gronde chez les jeunes de la vingtaine. Près de 20% de chômeurs ; les emplois offerts sont en majorité précaires (occasionnels, à temps partiel, à contrat, à la pige et saisonnier). Le Conseil [102] permanent de la jeunesse et l'économiste Pierre Fortin ont montré que l'écart ne cesse de s'accroître et s'accompagne de discrimination systématique dans le marché du travail, tant dans l'embauche que dans les mises à pied. Tout cela « augmente le reflux des jeunes en période de récession et restreint leur entrée en période de reprise ». Par delà la tentation de chercher des boucs émissaires chez leurs aînés, plusieurs jeunes pensent ces problèmes en termes de solidarité de générations. Et à ce chapitre, ils disent leur profonde déception. Écoutez un des leurs :

Notre génération se sent ainsi coincée et même, à tort, coupable. Coupable de quoi ? De n'être tout simplement pas né au bon moment. En réalité, ce que l'on reproche le plus à nos aînés, c'est qu'ils se foutent carrément de nous : après nous le déluge !...

Cette prise de conscience de ce qui nous différencie des baby-boomers nous permet sans remords de montrer du doigt ceux qui bloquent l'évolution sociale et économique de toute une généra-

tion. Le philosophe Jacques Dufresne concluait récemment que la grande et puissante machine politico-économique de la Révolution tranquille a le plus urgent besoin d'être réanimée [...] du moins en ce qui a trait à la responsabilité à l'égard des jeunes et au sens du lointain, qui sont les deux principaux signes de la vitalité d'une nation...

Au fond, notre génération ne souhaite pas partir à la chasse aux éléphants. Elle a bien d'autres chats à fouetter, cependant elle cherche à faire comprendre à ces pachydermes que leur avenir est étroitement lié au nôtre. En effet, il n'est pas exclu que les descendants de cette puissante cohorte soient incapables, ou même refusent, de supporter le coût des baby-boomers vieillissants... L'équité envers la jeune génération est un défi de taille. ⁴

Des jeunes, comme ce dernier, approfondissent de plus en plus leur analyse de la situation. Pour eux, le drame de la précarité d'emploi n'est pas un phénomène conjoncturel, mais plutôt une tendance structurelle qui tend vers l'établissement d'une société duale où l'on trouve deux types d'emplois : les bons (occupés en majorité par les [103] baby-boomers) et les mauvais (relégués surtout aux jeunes hommes ou femmes).

Si règle générale lors des révolutions ce sont les générations suivantes qui jouissent des privilèges qu'elles apportent, au Québec, ce sont nos révolutionnaires même qui en ont profité. Quant aux sacrifices, ils allaient être reportés à la postérité [...] Mais nous n'avons pas le poids du nombre pour culbuter la génération qui nous précède et imposer nos conditions, comme ils ont pu si bien le faire. Les racines de notre problème sont, bien sûr, nombreuses et variées. Il y a un ensemble de facteurs socio-culturels, par exemple la dévalorisation des diplômés - qui pourtant sont décernés selon des critères établis par ces mêmes baby-boomers... Étrange ⁵ !

⁴ Francis KELLY, *Le Devoir*, 3 octobre 1990.

⁵ *Ibid.*

Charge injuste, manichéenne, en quête de boucs émissaires, et d'une insupportable généralisation, objectera-t-on dans les milieux des baby-boomers. Tout refus, par ceux-ci, de prendre en considération la part de vérité d'un tel procès, est perçu par les jeunes comme une confirmation de ce qu'ils pensent de la génération des baby-boomers, à savoir « une génération cynique de contestataires qui n'acceptent pas la moindre contestation d'eux-mêmes par les autres ».

Certains jeunes de nos entrevues élargissent ce champ critique comme s'ils voulaient marquer davantage l'ampleur et la profondeur du nouveau conflit de générations en gestation. Certains jeunes soulignent qu'ils sont eux aussi à l'image de leurs parents, mais c'est souvent pour mieux faire le procès de « l'autre génération ».

On vit dans une époque de fast-food, dans une société de consommation où les jeunes de 16 ans veulent gagner 1000\$ par mois, avoir un appartement, être autonome, et ce, sans avoir fini leur secondaire. Je veux tout, tout de suite et que ce soit entier, soupire l'Antigone de Jean Anouilh ⁶.

L'auteure de cette critique renvoie l'ascenseur aux baby-boomers. Les générations aînées « ont plutôt tendance à laisser les générations suivantes se débrouiller. Mais avec quelles hypothèques ! » Quand on se sent de trop, on vit toutes sortes de dérives. « Le comportement décrit plus haut montre bien que les jeunes sont [104] tributaires des mentalités et des styles de vie de leurs aînés immédiats. » L'éducation chez ceux-ci n'a peut-être jamais été une valeur en elle-même et pas plus le travail. Alors, les jeunes ont compris le message et ont décidé de se faire de l'argent tout de suite à 16 ans, ou à 18 ans sur le B.S. (Imitant en cela la mentalité des baby-boomers qui attendent tout de l'État.)

Il n'y a pas que des points de vue critiques sur les 35-50 ans, de la part de leurs cadets. Tel ce témoin typique :

⁶ Guylaine MAROIST, *Continuum*, 17 février 1992.

Faut pas charrier. On ne peut leur reprocher d'avoir bénéficié d'une époque de prospérité où tous les espoirs étaient permis. Puis récemment, comme la société, plusieurs se sont mis à vivre à crédit pour maintenir leur train de vie. Mais nous - aussi nous avons, les mêmes aspirations au maximum de confort. Eux aussi à leur façon, ils vivent des choses très difficiles dans notre société en crise. Il y a une bonne gang qui n'a pas cessé de lutter pour leurs idéaux. Il y en a d'autres qui ont réussi à passer à travers toutes sortes d'échecs. Ils s'en sont sortis plus forts, plus tolérants, plus humains... (*Ghislain, 27 ans*)

Regards sévères de la génération aimée

Les gens du troisième âge portent aussi un regard fort critique sur la génération qui les suit. Regard qui laisse parfois percer des lueurs d'exaspération.

On a l'impression que tout ce qu'on a livré de nous-mêmes en héritage est sans valeur aux yeux de cette génération. Nous serions des femmes qui n'ont pas su vivre leur vie de femme parce qu'enfermées dans notre rôle de mère. Il n'y aurait eu que des hommes minables, des pères tout croches. Mon Dieu que ça leur a pris du temps avant qu'on trouve un peu grâce à leurs yeux. Et encore ? Nous nous sommes débattus nous aussi avec des enfances difficiles. Mais, nous n'avons pas passé notre temps à ressasser toutes ces bibittes. Nous avons utilisé la prospérité pour leur faire connaître un meilleur sort que la nôtre. Ça ne compte donc pas ? Ont-ils été plus heureux que nous ? Il me semble qu'ils devraient s'interroger un peu plus sur eux-mêmes sans toujours nous renvoyer la faute de tous leurs échecs, avec leurs psychologues, leurs gurus qui leur ressemblent. (*Femme, 68 ans*)

[105]

Moi je me suis toujours fermé la trappe. Ils nous ont tellement dit que nous étions tout de travers qu'on a fini par le croire. Aujourd'hui, je les vois tout pognés et je me dis qu'on aurait dû se tenir davantage debout... Comme si on avait cessé tout à coup de

penser qu'on avait une expérience valable pour sauter à pieds joints dans leur tout nouveau-tout beau. Aujourd'hui, c'est le vide... Le passé ne valait rien, le présent non plus. Qu'est-ce qui reste ? On a tous perdu. Chacun de son bord est déçu de l'autre. Le fil des générations s'est brisé avec eux. Où c'est qu'ils vont se retrouver si l'ancien et le nouveau ça vaut rien ? Moi, c'est la première fois que je dis ça. J'ai refoulé, je refoule tout ça, c'est un fond amer qui empoisonne ma retraite. On s'amuse entre vieux, mais ce qu'ils ne savent pas, c'est que c'est souvent pour oublier. Des fois je me dis que s'il y a tant de nous autres en Floride, cinq mois par année, c'est peut-être parce qu'on ne veut plus voir ces dégâts-là. (*Homme, 67 ans*)

Nous deux, on a décidé de rester toujours disponibles pour les aider à réparer les pots cassés. Ils s'en sont sortis tant bien que mal. Mais c'est terrible de ne pas avoir de petits enfants. Ils n'en voulaient pas. Ça prenait tout leur petit change pour vivre à deux, pour vivre pour eux-mêmes. Même leurs deux salaires ne comblaient pas leurs énormes besoins. Peu à peu on est devenus des étrangers. Qu'est-ce qui va arriver quand on va avoir besoin d'eux à notre tour ? On n'ose pas y penser. (*Couple de 65 et 64 ans*)

Ces remarques arrivaient en fin d'entrevue. « C'est des choses qu'on dit pas aux autres, encore moins à nos enfants... on se le dit peu à nous-mêmes. Ça fait trop mal. »

Nous sommes aussi étonnés par le contraste entre le relatif silence sur les tensions intergénérationnelles dans les débats publics et l'omniprésence de ces tensions dans tant de nos entrevues chez les divers groupes d'âge. Et pourtant nous n'avions aucune question explicite de cet ordre au départ.

Regards portés sur eux-mêmes comme génération

Il est important maintenant de voir les tensions qui se vivent entre générations à partir des 35-50 ans. Nous proposons d'abord un extrait d'entrevue de groupe où le problème est abordé à l'occasion d'un débat sur la retraite.

[106]

J'ai beaucoup peur de la retraite. Je vais vous expliquer pourquoi. Il y a un tas de retraités que je connais. Ils ne savent pas s'organiser ou ils sont malades ou le couple vit des tensions parce qu'ils sont 24 heures par jour nez à nez. Moi je dis : il faut se préparer. Il faut prendre des cours. Mais mon mari n'accroche pas à ça. Pourtant, il est encore plus inquiet que moi. Avec le peu de respect que les jeunes ont envers les autres, qu'est-ce qu'ils vont faire de nous autres si on est malades ? Moi j'en suis venue à dire, ils vont pratiquement faire des abattoirs pour les personnes âgées. C'est eux autres plus tard qui vont être notre gouvernement. Il va falloir qu'on s'arrange tout seul pour se suffire à soi-même. Les jeunes qui étudient et qui n'ont pas de job, ils vont se « venger » un jour. Nous on s'était dit, ils vont bientôt voler de leurs propres ailes. Mais non, c'est pas ça qui arrive. Il faut les soutenir beaucoup plus longtemps qu'autrefois. Quand on rechigne, on devient leurs boucs émissaires. Pour soutenir tout ça, il va falloir travailler encore longtemps. Des fois je me dis, il n'y aura pas de vraie retraite pour nous. De toute façon, nos jeunes n'auront pas le temps de penser à nous, y vont en avoir plein les bras pour survivre eux-mêmes. La seule chose qu'on espère, mon mari et moi, c'est un petit coin de nature et le repos après la vie de fous qu'on a menée. (*Femme, 46 ans*)

Le débat s'est poursuivi autour de ce que certains membres de ce groupe de 35-50 ans appelaient « La faillite de l'éducation » dans leur génération.

Nous, ça va bien. On a la même politique, mon mari et moi. On s'est tenus debout. Dès le jeune âge, ils ont appris à exercer des responsabilités. Puis peu à peu on a moins eu à exercer notre autorité. Dans notre génération, c'est ce qui a manqué. Il y en a plusieurs qui ne savent pas comment exercer l'autorité avec les nouvelles valeurs. Ils ne veulent pas la façon autoritaire d'hier. Puis ils sont passés à l'autre extrême. Ils se plaignent de la tyran-

nie de leurs jeunes sans jamais réaliser qu'ils l'ont eux-mêmes provoquée en leur permettant de faire leurs quatre volontés et tous leurs caprices. C'est comme s'ils étaient enfermés dans leurs fausses manières de voir l'éducation. On juge l'arbre à ses fruits. Ça m'étonne toujours de les voir si peu critiques d'eux-mêmes devant les mauvais résultats de l'éducation qu'ils ont donnée. La liberté individuelle absolue, ça peut tourner en [107] tyrannie. Ils n'ont pas de philosophie de la vie pour comprendre ça. C'est à l'adolescence que les gros problèmes arrivent. Il est trop tard pour les corriger. Des fois, ils réagissent violemment contre leurs enfants. C'est un terrible cercle vicieux. On n'ose pas le dire trop fort mais en gros notre génération a fait faillite en éducation. Cinquante pour cent de décrocheurs scolaires, c'est effrayant. (*Femme, 39 ans*)

Voyons une réaction à ces propos :

Le rapport des générations ? Moi je trouve ça très difficile, sais-tu pourquoi ? Parce que quand on était jeunes, il fallait écouter nos parents, puis là on est rendu à 50 ans. Puis il faut encore et encore écouter nos grands enfants qui arrêtent pas de nous dire qu'on les comprend pas. C'est les enfants qui mènent, il faut obéir, c'est ça. On dialogue beaucoup, mais ça tourne souvent en rond... il faut que ça soit dans leur sens à eux. Bien sûr, on résiste, on tient à certaines choses, mais ça n'a pas grand poids en pratique. À la télévision, dans les journaux et puis des spécialistes sur les jeunes nous laissent entendre que les jeunes ont tout le temps raison, qu'ils sont victimes de nos bibittes. Alors il y a bien des jeunes qui se montent la tête, qui font chier tout le monde, qui ne voient que leurs droits. Tout ce qu'ils disent, c'est pris pour la vérité crachée. Puis les grands-parents, à part ça, nous reprochent de ne pas avoir su les éduquer. (*Homme, 43 ans*)

Étant seule, les grands enfants ont beau jeu pour bardasser leur mère. Ils profitent de toi. Quand tu restes à la maison, t'es trop collée sur tes affaires, tes problèmes, t'es comme prisonnière. Tu ne vois plus clair. Et puis, c'est tellement difficile aujourd'hui d'éduquer. (*Monoparentale, 38 ans*)

Puis l'échange a tourné du côté des parents des 35-50 ans.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on est moins généreux qu'eux autres. Ils ont mis bien du temps pour nous autres. Nous, on dit qu'on n'a pas le temps de les voir souvent, de nous occuper d'eux autres. On supporte mal leur maladie, leurs souffrances, leur vieillesse. On dirait qu'on sait pas quoi faire avec ça. Ça nous fait peur.

Mais il y a aussi pas mal de choses qui se tassent à notre âge. On comprend mieux ce que nos parents ont essayé de faire pour [108] nous. On comprend mieux leurs limites quand on a expérimenté les siennes avec ses propres enfants. Il y a de nouvelles connivences, parfois des réelles réconciliations après des éloignements qui ont duré longtemps.

Parfois, c'est les questions d'argent qui bousillent tout. C'est à qui va avoir la meilleure part de l'héritage. Les personnes du troisième âge ont épargné beaucoup. Parfois, il y a gros en jeu, ça n'aide pas les rapports de famille. Combien de familles ont connu ça, hier, aujourd'hui ! Le chacun pour soi d'aujourd'hui amène des terribles chicanes familiales d'argent. Les vieux parents en souffrent. Ils se sentent impuissants. Moi, j'ai vu des cas de violences, de menaces, de manipulation. On dirait que parce que c'est des affaires de famille, la morale que t'appliquerait ailleurs, c'est pas pris en considération. Puis comme c'est l'émotion, le bien-être personnel qui comptent le plus aujourd'hui, tu ne raisones plus. Il n'y a qu'un paquet de sentiments mêlés. Et tout t'est dû. Et si tu t'es cru lésé dans ta jeunesse ou après, tu veux réparation à l'héritage. Qu'on se compte pas des peurs, ces games-là (jeux et enjeux), elles sont fréquentes. Les rapports de générations ont toujours été difficiles. Aujourd'hui, ils le sont encore plus, parce que la morale a sacré le camp, et surtout le jugement. C'est pas l'instruction qui donne ça. On le voit dans notre génération plus instruite que celle de nos parents.

Conclusion

Ces dernières remarques, comme bien d'autres précédemment, comportent des généralisations hâtives qui accompagnent ce genre de procès. Mais elles laissent déjà soupçonner qu'il y a des problèmes de société qui touchent différemment les membres d'une génération, les générations elles-mêmes et leurs rapports entre elles. L'examen des conditions objectives sociales, économiques ou autres est nécessaire, car celles-ci permettent de discerner les fondements des perceptions et aussi les biaisements que ces mêmes perceptions empruntent dans le jeu des intérêts et des idéologies qui s'y glissent. Le prochain chapitre en témoignera.

[109]

**Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.**
Recherche-action. Troisième dossier.

Première partie.
Le monde des 35-50 ans

Chapitre 6

Les problèmes de société qu'ils révèlent

[Retour à la table des matières](#)

Les procès instruits dans le chapitre précédent ne sont pas le lot exclusif du Québec et de ses générations en présence, si nous en jugeons par des études nord-américaines toutes aussi percutantes, telles *The Coming War Between the Generations. Born to Pay*⁷.

Problèmes structurels

Il faut d'abord s'attarder un moment sur des tendances structurelles qui « affectent » déjà la situation présente et surtout grèvent l'avenir. Certains économistes soutiennent que dans la foulée de l'évolution socio-économique et technologique des dernières décennies, on pourrait se retrouver assez vite dans une situation décrite comme suit : un

⁷ Philipp LONGMAN, *The Coming War Between the Generations. Born to Pay. Die New Politics of Aging in America*, Boston, Houghton Mifflin, 1987.

marché du travail constitué par seulement 25% de travailleurs permanents, qualifiés, protégés par des conventions collectives (donc un travail stable, à plein temps), 25% de travailleurs périphériques occupant des emplois précaires dans la sous-traitance, pigistes mal payés dont le sort va suivre les aléas du marché, et 50% de travailleurs marginaux faisant des travaux occasionnels ⁸.

Une mutation profonde avec d'énormes conséquences quand on, sait comment l'identité personnelle et sociale sera encore longtemps [110] rattachée prioritairement au statut de travail. Gilles Paquet nous amène au-delà du jeu réciproque où les diverses catégories d'acteurs deviennent tour à tour boucs émissaires de tous les problèmes.

Avec la globalisation de la production, les liens de solidarité entre groupes d'acteurs dans les jeux nationaux se sont relâchés : plus nécessaire de transférer des ressources aux compatriotes dans le besoin pour qu'ils attisent la demande effective si l'on écoule le gros de la production sur les marchés étrangers. On a donc vu s'effriter, tant dans le privé que dans la société dans son ensemble, les liens de réciprocité qui étaient le fondement du contrat social. Les travailleurs ont cessé d'être considérés comme des partenaires dans le grand jeu économique national : ils sont devenus de simples coûts dans le jeu économique international ⁹.

À la suite de Reich et Durivage, il note ici une tendance structurelle lourde qui mène aux inégalités croissantes de revenus, à d'inquiétantes ghettoisations, à l'augmentation de classes sociales dégradées, socialement coûteuses et même dangereuses ¹⁰. Une société, une économie, une culture du court terme comme celles qui se sont imposées partout en Amérique du Nord commencent à révéler leurs effets pervers : le travail précaire, la négligence de la formation des travailleurs, les décrochages de tous ordres. Dans ce contexte, on retrouve ici la

⁸ Gilles PAQUET, exposé au 47^e congrès des Relations industrielles de l'Université Laval, mai 1992.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ . R.B. REICH, *The Work of Nations*, New York, Knopf, 1991, et V.L. DURIVAGE, « Flexibility Trap » in : *The American Prospect*, 9 (1992), p. 84-93.

gravité du drame profond que représente la désolidarisation des générations, les liens de celles-ci étant des plus fondamentaux dans une société vraiment humaine.

***Et de graves problèmes culturels,
moraux et spirituels***

En deçà et par delà ces cassures sociales et économiques, se pose tout le problème culturel de la transmission, au coeur des rapports des générations, de la conscience historique, et du façonnement même d'une civilisation. Quelle incroyable illusion que celle de penser qu'une seule génération peut tout réinventer à partir d'elle-même ! C'est peut-être le plus grand mythe des dernières décennies. La présente crise de la transmission en est un des effets les plus pervers. [111] Décrochage scolaire, suicide, violence, drogue, *borderlines* (30%) chez les adolescents y doivent beaucoup.

Tout se passe comme si une certaine génération de la prospérité « facile », avec son confort, son indifférence, son individualisme avait même perdu la trace de ce qui a fait les civilisations dans l'histoire. Aurait-on oublié que le sens donné à la vie par une civilisation se traduit, se révèle par sa façon de concevoir les relations entre les générations ? Faut-il mettre ici les points sur les i ? Comment comprendre que des enfants asiatiques, deux ans à peine après leur arrivée au pays, soient premiers de classe dans nos écoles québécoises ? La plupart de ceux-ci nous ont dit comment l'appui assidu de leurs parents, le rapport intergénérationnel, le souci de la transmission culturelle, le respect accordé aux transmetteurs ont été leurs principales assises.

Plusieurs critiques pointent les 35-50 ans comme les boucs émissaires de la faillite de la transmission dans le Québec francophone d'aujourd'hui. Rappelons que cette génération des 35-50 ans n'a pas été l'initiatrice de la rupture historique chez nous. C'est plutôt la génération qui l'a précédée. En celle-ci, la modernisation a été trop souvent conçue comme une création *ex nihilo* d'une nouvelle société, d'une nouvelle culture. L'improvisation incroyable de la création des cégeps a été un des plus beaux exemples d'une absence de pédagogie pertinente du changement historique. Redisons-le avec force et insistance :

dans la vie individuelle comme dans l'histoire, dans la civilisation comme dans la culture, dans la société comme dans les institutions, le mythe de la table rase est désastreux. La psychanalyse, à ce chapitre, nous en a montré toutes les conséquences régressives. L'amnésie biographique et historique efface des repères concrets dans l'évaluation du présent, et livre l'avenir à ce qu'il y a de plus fantasmatique dans l'imaginaire et surtout dans le subconscient où l'on répète aveuglément un héritage culturel qu'on n'a pas vraiment décanté. En ce sens les 35-50 ans sont plutôt victimes des initiateurs d'une modernisation nécessaire mais mal faite.

Nous ne disons pas ces choses au nom d'une idéalisation du passé, de notre passé, mais d'une évaluation critique du type de rupture, du mode de modernisation conçus et pratiqués par la génération qui a préparé et mis en oeuvre la Révolution tranquille. Un héritage culturel superficiellement et globalement écarté, refoulé, ne s'efface pas automatiquement. Il rebondit d'une façon aveugle et souvent dans ce qu'il a de pire. Pensons à deux exemples extrêmes : d'une part, une libéralisation des mœurs erratique et dite décadente ; d'autre [112] part, une remontée de néo-puritanisme, d'intégrisme, de fondamentalisme, ou encore de croyances religieuses archaïques et magiques. Ainsi, certains interviewés, rappelons-le, souhaitent un nouveau *Law and Order* face au chaos actuel.

Michel Freitag ressaisit d'une façon plus large, en Occident, cet échec de la modernisation, modernisation qui s'est produite bien avant la nôtre au Québec :

Tant qu'il y a des traditions oppressives à critiquer, il y a un sens dans l'émancipation. Tu peux t'émanciper de l'Église, ou de la morale sexuelle, de la grammaire française, de tout ce que tu veux. Mais un jour la réserve est à sec et tu vis une crise de sens. Chacun éprouve le sentiment d'un vide, la nécessité de recoller les morceaux. La personnalité juridique éclate comme le sentiment d'identité individuelle.

Le fameux « moi » n'arrive jamais à naître à la condition de véritable sujet. Et l'autre n'a plus de visage. Une certaine logique négatrice,

déconstructrice a pris toute la place dans le processus d'émancipation pour aboutir à une situation dans laquelle on ne peut plus croire en rien, parce qu'on a tout rejeté. Les révolutions n'ont plus de sens, c'est la dérive nihiliste. Jürgen Habermas parle d'une crise de légitimité, Hannah Arendt d'une crise de la culture, Daniel Bell d'une société post-industrielle et de la fin des idéologies, d'autres encore de crise du politique, de nouvel individualisme, de l'ère du vide, de la fin du sujet, ou tout simplement d'une crise de civilisation.

La société traditionnelle était tournée vers le passé, la modernité vers l'avenir, la post-modernité avance à l'aveuglette, s'enferme dans un temps immédiat. On y gère le présent en cherchant à éviter les catastrophes, Tous les aspects de la vie sont maintenant découpés au scalpel et passés sous le microscope des spécialistes de tout acabit, technocrates, techniciens, gestionnaires, sexologues, travailleurs sociaux, religiologues, consultants en mariage, intervenants en tous genres, dans une logique technique de l'utilitaire et de l'opérationnel. Même les sciences humaines ne sont plus des centres de culture, de réflexion, de synthèse, mais elles sont consacrées à la « gestion » des crises. L'humanité est-elle en train de vivre de gestion sans capacité d'orientation, sans sens ? On manipule les gènes, on crée de nouvelles formes de vie, on va de plus en plus vite, [113] vers n'importe où. Il s'agit de se demander vers quoi on veut aller ¹¹.

Cette analyse de la société nous permet de mettre en perspective la situation des 35-50 ans. Une telle analyse nous prévient d'en faire les boucs émissaires de problèmes et de défis qui nous concernent tous. Plusieurs parmi eux, plus ou moins intuitivement, font des interprétations semblables. Ils ont déjà commencé à faire des déplacements que Michel Freitag souhaite. Ils les traduisent dans la quête et des expérimentations plus suivies, plus soutenues, d'un nouvel art de vivre, avec un sens maintenant plus réaliste de la finitude humaine.

¹¹ Michel FREITAG, Entrevue avec Stéphane Baillargeon, *Le Devoir*, 1er juin 1992.

C'est une génération qui tente d'établir de nouveaux raccords entre les valeurs de durée et les valeurs de progrès, entre le meilleur des héritages reçus et le meilleur de la modernité. Certains y arrivent, d'autres émergent, plusieurs en sont encore à un questionnement intérieur qui peut les y amener. Hélas ! Un bon nombre en est à panser ses profondes blessures qui minent les efforts de reprise en main. Ceux-ci sont les témoins d'une transition historique de société, de culture, de morale, de spiritualité qui ne semble pas avoir trouvé des voies de structuration et surtout de finalisation viable et quelque peu satisfaisante. Nous sommes loin d'être arrivés à ce minimum décrit ainsi par Freitag : « Dans une société, il faut admettre quelque chose de commun, pour pouvoir, dans ce champ commun, agir et penser. » Quand il n'y a plus un minimum de valeurs communes, il ne reste que des conflits d'intérêts. Et si ceux-ci prennent le pas sur tout le reste, jusque dans les rapports de générations, on peut s'attendre à des problèmes plus graves que ceux d'aujourd'hui. Faut-il rappeler que le phénomène montant de la violence emprunte souvent la ligne intergénérationnelle ? Signe révélateur des profondeurs de la crise actuelle. Comment concevoir de nouvelles politiques, d'autres projets de société sur des bases humaines aussi minées ?

Ce qui fait pointer un certain espoir, ce sont les prises de conscience actuelles. Et à ce chapitre, les 35-50 ans marquent un réveil prometteur par la qualité et la lucidité de leurs questionnements. Mais il est d'autres déficits collectifs dont cette génération témoigne, peut-être plus que toutes les autres contemporaines.

[114]

La génération des 35-50 ans a cru en l'instance politique comme lieu cardinal pour bâtir « quelque chose de commun ». Elle en est majoritairement sortie déçue, très déçue. Quatre-vingt-dix pour cent de nos interviewés manifestent une défiance sans équivoque à ce chapitre. À la source de leur crise du croire en bien d'autres domaines, le « tout politique » devenu une religion chez plusieurs a provoqué, par ses échecs, une profonde désespérance face à la société.

Le repli aussi univoque sur le moi affectif et subjectif commence à connaître le même sort. Un échec encore plus difficile à digérer puisqu'il touche les profondeurs de l'être. Cette génération, en dépit du discours qu'elle tient, n'a pas réussi en pratique à conjuguer autonomie

et altérité. On l'a vu dans bien des entrevues d'hommes et de femmes où l'autre est sans visage, sans nom propre. « Mon ex », « mon chum », « qui ne m'apportait plus rien ». L'univers spirituel ou religieux, lui aussi, se conjugue d'une façon impersonnelle et neutre : Force, Énergie, Lumière, Harmonie universelle, Culte de la Vie, réincarnation en d'autres vies. Et que dire des discours éclatés sur la morale ? C'est peut-être en ce domaine que se révèle une profonde déculturation occultée par la nouvelle langue de bois d'un certain monde « psy » vulgarisé et réduit à quelques repères passe-partout. Équipement beaucoup trop restreint et primaire pour se situer culturellement et socialement dans la société complexe d'aujourd'hui et dans une intelligence assez articulée des nombreux problèmes auxquels l'adulte fait face.

Mais comme nous l'avons dit plus haut, il n'y a pas que ce côté dramatique et critique.

On a mûri. Nous le voyons avec nos amis de la quarantaine. On est sortis de nos utopies. Les difficultés nous ont aguerris. On n'est pas passés à côté des grandes questions sur la vie, l'amour, la société. On s'est fait brasser de tous bords et de tous côtés. Ça nous a donné plus de profondeur. Les grosses transformations de la société on a dû les vivre depuis notre enfance. Ça a été difficile de passer à travers. On a fait des déprimés, des burn-outs. C'est ce qui paraît en surface. Mais il y a eu chez les gens de notre âge des accouchements d'adultes plus difficiles, mais plus riches. Dans la société traditionnelle il n'y avait qu'un petit nombre de modèles d'adulte rigoureusement définis par des rôles, souvent stéréotypés par la bonne copie conforme. Nous, il a fallu chercher, tâtonner pour nous construire. Ça a été une dure conquête. Nos vies sont plus passionnantes que bien [115] des romans. Cette grandeur on l'a en soi. On a peut-être de la misère à la transmettre, à l'appliquer dans la société. Mais comment le faire dans une société aussi à l'envers avec sa crise économique, ses problèmes sociaux ? Ça coûte cher en maudit les grands enfants. Ils ne sont pas faciles non plus. On a des charges très lourdes. Ça éclate au moment où on avait réussi à bout de bras à se donner des conditions de vie potables, des bases pour une retraite décente. On dira ce qu'on voudra, c'est la génération qui nous précède

qui a le plus bénéficié de la prospérité et qui peut mieux tenir le coup dans ce qui arrive. (*Couple, 47 ans et 43 ans*)

Conclusion

Cet extrait d'entrevue conclut très bien l'approche globale du monde des 35-50 ans, et en même temps invite à rejoindre l'expérience profonde et très diversifiée des itinéraires singuliers, d'où nous dégageons des tendances qui nous ont semblé échapper aux débats publics actuels. Mais avant d'y entrer, nous proposons un premier intermède qui offre une place de réflexion plus distancée.

[116]

[117]

**Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.**
Recherche-action. Troisième dossier.

Première partie.
Le monde des 35-50 ans

CONCLUSION D'ÉTAPE

[Retour à la table des matières](#)

Les baby-boomers, nos boucs émissaires, disions-nous en introduction. Déjà dans cette première partie nous avons vu comment cette génération est tributaire de l'évolution historique du monde occidental depuis la dernière guerre mondiale, et plus spécifiquement de l'évolution du Québec contemporain. Jusqu'à tout récemment elle a vécu dans un contexte socio-économique et culturel de prospérité. La plupart des baby-boomers en ont largement profité, tout en contribuant à ces progrès. Et voici que d'une façon inattendue, cette génération est durement atteinte par une enfilade de crises vivement ressenties à cause de sa position médiane dans la société. Il n'est pas rare que des adultes de ce groupe d'âge aient de lourdes responsabilités face aux quatre autres générations : leurs grands-parents, leurs parents, leurs enfants et leurs petits-enfants.

À vrai dire, ce sont leurs aînés immédiats qui sont les plus favorisés par les retombées de la prospérité d'hier et qui connaissent une retraite souvent très viable chez plusieurs d'entre eux. À ce chapitre, l'horizon des baby-boomers est moins rose qu'on ne le dit.

De plus, les baby-boomers ont connu un itinéraire de vie marqué par quatre décennies de changements nombreux, abrupts et profonds qu'ils ont eus à digérer, à gérer, dans une histoire de plus en plus précipitée et imprévisible. Précisément à cause de leur position stratégique on a la tentation de leur mettre sur le dos les plus graves problèmes et responsabilités. Bien sûr, plusieurs ont beaucoup contesté tout en acceptant mal les reproches, même légitimes, qu'on leur adresse. Mais paradoxalement, ils sont souvent critiques sur eux-mêmes, sur leur génération.

Jamais génération n'aura été autant munie d'un équipement critique aussi sophistiqué. Que de fois dans les récits de vie et les [118] entrevues nous nous sommes rendus compte qu'ils nous parlaient à travers les grilles de leurs thérapies, de leurs idéologies et utopies successives ! On sait l'importance de celles-ci et de celles-là dans l'explosion des aspirations qui s'est produite au temps de la prospérité. « Nous sommes d'une génération aux grands rêves déçus », nous ont dit plusieurs d'entre eux, l'un parlant même du « sublime avorté ».

Mais nous avons noté chez eux d'étonnants déplacements de conscience et de pratiques. Par exemple, un certain dépassement vers le principe de réalité et surtout un riche questionnement intérieur, plus libre, moins convenu, plus en prise sur eux-mêmes et sur le pays réel. Ils ont développé des pratiques de transactions qui méritent beaucoup d'attention. Ces pratiques sont précieuses non seulement dans le contexte culturel actuel, mais aussi dans le façonnement d'une démocratie plus mature.

Plusieurs d'entre eux sont en train de vivre une sorte d'opération vérité sur leur quotidien. C'est là où nous avons tenté de les rejoindre dans la deuxième partie de ce rapport. Mais avant d'y entrer, nous proposons un intermède, une plage de lecture plus distancée de leur situation.

[119]

**Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.**
Recherche-action. Troisième dossier.

Première partie.
Le monde des 35-50 ans

INTERMÈDE

[Retour à la table des matières](#)

D'autres regards sur les baby-boomers. L'opéra-rock *Starmania* (« Ils sont tous des stars, au moins pour leur miroir ») ; le film de Denys Arcand, *Le déclin de l'empire américain* ; et puis un regard extérieur, celui de Jacqueline Rémy, *Nous sommes irrésistibles, (auto) critique d'une génération abusive*, Seuil, 1990. Les baby-boomers français ressemblent-ils aux nôtres ?

Deux regards d'ici

L'opéra-rock *Starmania* et le film *Le déclin de l'empire américain* sont des documents d'époque qui font état du drame de certains baby-boomers. On y trouve leurs contradictions, leur « mal au cœur », leur désespérance sur fond de dérision. Caricature ? Peut-être, mais ce rappel n'est pas inutile, on s'en rendra compte en lisant les citations suivantes :

Qu'est-ce que je vais faire de ma vie ? Moi j'ai envie de rien. J'ai juste envie d'être bien. On dort les uns contre les autres. On vit les uns contre les autres. On se caresse, on se console. Mais, au bout du compte, on se rend compte qu'on est toujours tout seul au monde. Le monde est *stone*. Qui nous dira ce qu'on fait dans ce monde qui ne nous ressemble pas ? On vieillit tellement vite qu'on ne s'en aperçoit pas. Si on mourait tout de suite, au fond, ça changerait quoi ? (*La serveuse*, Starmania)

J'ai ma résidence secondaire dans tous les Hilton de la terre. J'suis pas heureux, mais j'en ai l'air. J'ai perdu le sens de l'humour, depuis que j'ai le sens des affaires. J'ai réussi et j'en suis fier, au fond je n'ai qu'un seul regret : je ne fais pas ce que j'aurais voulu faire... (*Le blues du businessman*, Starmania)

[120]

Le film de Denys Arcand est encore plus caustique.

Les signes du déclin sont partout. La population qui méprise ses propres institutions. La baisse du taux de natalité. La dette nationale devenue incontrôlable. L'envahissement des fonctionnaires, la dégénérescence des élites. On ne peut citer aucun modèle de société dont on pourrait dire : voilà comment nous aimerions vivre. Ce que nous vivons, c'est un processus général d'effritement de toute l'existence. (*Dominique*)

Le salut est dans la communication, les microcircuits imprimés, le renouveau religieux, la forme physique ou dans n'importe quelle autre sottise. Au mieux, on peut espérer retarder le processus. Et de toute manière, notre fonctionnement mental nous interdit toute autre forme d'expérience. (*Dominique*)

Non, moi je pense que si toi tu vis toute seule, que t'as sacrifié ta vie à ta carrière, c'est pas une raison pour dire que si on est lucides, il faut être déprimés. (*Louise*)

C'est pas les enfants qui changeraient quelque chose à ça. Ils me mettraient à l'hospice et ça les ennuerait considérablement de venir me voir le jour de Noël. (*Pierre*)

Dominique, Diane, Claude, ils vivront jamais avec personne, ils seront toujours abandonnés. Pierre et Danielle, ça durera pas, dans un an, ils vont être séparés. (*Rémy*)

C'est peut-être mieux de vieillir avec deux enfants qui t'aiment que de finir tes jours comme Pierre, tout seul, aigri, abandonné, sans famille. (*Louise*)

Mais j'en ai une famille, elle est ici autour de la table. C'est une famille que j'aime et qui est beaucoup plus proche de moi que mon frère qui est courtier d'assurances ou même que mes parents qui ont jamais réussi à comprendre exactement ce que je fais dans la vie. (*Pierre*)

Ah, j'ai été épanouie ! J'ai eu deux enfants. Sauf qu'au lieu de pondérer des courbes démographiques, moi j'apprenais à faire de la confiture de gadelles. Alors, résultat : aujourd'hui, je peux pas être autre chose que chargée de cours au cinquième de votre salaire, sans sécurité d'emploi. Je ne suis pas protégée, moi, par la meilleure convention collective en Amérique du [121] Nord. J'ai pas le droit, moi, à des années sabbatiques au Brésil ! Hein, Pierre ? Moi je suis allée me renfermer à la campagne parce que Roger, mon beau Roger, vivait son retour à la terre. (*Diane*)

Moi, il me semble que, pour être heureux, il me faudrait quatre femmes. Exactement quatre, comme dans la prescription du Coran. Je suis parfaitement heureux avec Louise, mais je prendrais en plus un écrivain genre Suzan Sontag, une sauteuse en hauteur de l'équipe olympique, et une super cochonne pour faire de l'animation de groupe. Avec ça, je serais probablement fidèle ! (*Rémy*)

La charge est énorme. « Seule la fiction ne ment pas », disait Mauriac. Est-ce bien le cas ici ? Ce va-et-vient du fantasme au réel sur fond de lassitude, d'usure des rêves a été accueilli par la critique comme un portrait lucide des baby-boomers, à tout le moins, de l'imaginaire de cette génération. « On a la gueule de son époque de sa gé-

nération », suggère un proverbe oublié. Mais qu'en est-il de la diversité des profils que nous avons découverts chez eux ? Leurs récits de vie nous ont ouverts à une riche complexité qui résiste souvent aux grands diagnostics qu'on formule sur eux. La plupart ont vécu une évolution de plus en plus différenciée au cours des dernières années. Où en sont-ils ? Nous essayons d'en rendre compte dans ce rapport avec autant d'empathie que de distance critique.

Un regard d'ailleurs

Jacqueline Rémy a publié en 1990 un ouvrage sur les baby-boomers français. « *Nous sommes irrésistibles* » (*auto*) *critique d'une génération abusive* (Seuil). Nous en avons soumis un résumé à des participants d'entrevue de groupe après leurs propres échanges. Ils y ont reconnu bien des similitudes avec une large cohorte de leur propre génération, ce qui nous a incités à en faire écho dans ce rapport.

Ils ont tout voulu, ils ont tout eu, ils ont tout gardé. Les autres générations sont condamnées à les suivre. Du berceau à la quarantaine, ils n'ont cessé de donner le ton. Sur leur lancée, ils écrabouillent les plus jeunes et les plus vieux et sont décidés, naturellement, à ce que cela dure. Ils ne sont pas seulement nombreux, ils sont envahissants et péremptoirs. Voyez, depuis trente ans, les chansons et les modes, les slogans et les croyances, [122] les fantasmes et les pratiques, les révolutions enfuies et les ambitions éternelles. Rien, jamais, ne devrait leur résister, ni personne ni la génération précédente - coupable de tout et du pire - ni la génération suivante - capable de rien, excepté d'adorer les baby-boomers. (*Introduction de l'ouvrage*)

Jacqueline Rémy poursuit sur cette lancée son autocritique provocante, humoristique en retissant le fil de leur histoire. Dès la sortie de l'adolescence, les baby-boomers ont pris le pouvoir culturel ; les valeurs, les goûts, les couleurs de la société se sont mis à leur ressembler ; et leurs idées se sont imposées à tout le corps social. À 40 ans, ils se sont installés avec toutes les garanties possibles, jusqu'à presser

les aînés de prendre leur pré-retraite à 55 ans. Après les avoir contestés, maintenant c'est l'exclusion en douce. Quant aux cadets de 25 ou 30 ans, tant pis pour eux, ils ne savent pas faire front commun. Mais avec leurs enfants, leurs adolescents, la partie se corse. Voyons ce qu'en dit l'auteure.

Les parents baby-boomers sont terrifiés à l'idée qu'un fossé puisse se creuser un jour entre leurs enfants et eux. Toutes les solutions qu'ils imaginent, toute l'éducation qu'ils donnent, tendent surtout à éluder un possible conflit de générations. Ils ont tellement peur que leurs enfants leur fassent ce qu'ils ont fait, eux, à leurs propres parents. Ils sont tellement inquiets qu'ils prennent l'éducation qu'ils ont reçue comme anti-modèle. Ils ne savent pas très bien comment ils vont élever leurs enfants. Mais ils savent comment ils ne vont pas les élever. Les baby-boomers vont les copiner et les faire participer à toutes les décisions. Jamais génération d'enfant n'aura été aussi adulte avant l'âge. On lui demande, en permanence, de rassurer ses parents. Oui, nous vous aimons, vous êtes de bons parents. Les baby-boomers s'accrochent à leur enfant comme à la seule, à la dernière réalité. Si les parents s'entendent mal, l'enfant devra jouer à l'interlocuteur affectif principal, essentiel, et parfois unique. Mais l'enfant, lui, n'a pas d'autre interlocuteur de rechange. Il aura peine à s'arracher à la symbiose familiale. Il restera à la maison le plus tard possible : ses parents ont tellement besoin de lui. (pp. 127, 128)

Leur éternelle jeunesse en tête, les baby-boomers acceptent mal le cheveu grisonnant et les premières rides au visage. C'est dur à prendre quand on a vécu dans le culte du bonheur total et dans [123] l'utopie de ne pas vieillir avant de mourir. Qu'à cela ne tienne : à 45, 50 ans, un bel héritage s'en vient pour dorer une retraite anticipée. Mais n'anticipons pas trop vite, suggère J. Rémy. Elle rappelle qu'au cours des années 1960, les baby-boomers font glisser plus ou moins inconsciemment ce combat social de la lutte des classes à une lutte de générations. Leur génération, plus que toute autre, a vécu un énorme écart collectif entre sa culture et celle de ses parents... écart aussi de scolarisation, de pouvoir d'achat, d'accès aux autres cultures. Au-delà de ce

qu'en dit l'auteure, on peut se demander si la lutte de générations des baby-boomers des années 1960 est un simple épisode historique, ou la première secousse d'un contentieux souterrain qui n'a cessé de bouillonner jusqu'à aujourd'hui et qui risque d'éclater demain à la faveur de plus profondes inégalités dont font partie les clivages inter-générationnels. La colère sourde des nombreux chômeurs et travailleurs précaires de 20-30 ans pourrait être un signe avant-coureur. À tout le moins, c'est une hypothèse à envisager.

J. Rémy, elle aussi, l'envisage à la fin de son ouvrage :

Bien trop lucides pour oser encore donner des leçons, ils adopteront d'autres stratégies pour distiller leurs nouvelles normes. L'individualisme par exemple. Très en vogue, l'individu. On ne parle plus au nom des masses, ni en celui des classes. Cela tombe bien : les baby-boomers en ont soupé. Il n'y croient plus. Ils savent que le seul grand conflit potentiel oppose des classes d'âge ; mais celui-là, ils n'ont pas intérêt à le dénoncer. (p. 148)

Mais c'est dans la virulence et même dans la violence du langage que l'auteure nous livre ses observations sur sa génération, marquant par là les colères que celle-ci provoque. Cette génération, dit-elle, « a fait chier » bien du monde, ceux qui la précèdent et ceux qui la suivent. Elle ne peut gagner tout le temps, d'abord avec ses contestations libertaires, puis aujourd'hui avec ses droits acquis les plus sécuritaires.

Leur tout à l'ego va empoisonner dans tous les sens du terme les autres générations et elle va, en plus, demander à la société tout entière de sangloter sur ses bleus à l'âme. Elle va confusément réclamer l'impunité, cette génération qui n'avait accepté aucun devoir. Elle exigera d'avoir tous les droits. (p. 107)

L'auteur décrit ainsi le climat des années 1970.

Fini le temps des conflits. Les baby-boomers sont la société, ils sont bien en place, cette fois de plain-pied avec leur époque. « Contre [124] qui, en cette fin de décennie, pourraient-ils se battre ? Ils ont tué

les gêneurs. Leur idéologie n'est plus contestataire. Elle est boutique. » (p. 134) Ils sont les nouveaux post-modernes. La nouvelle cuisine, les nouveaux pères, le nouveau management, la nouvelle femme, mais sur fond de néo-conformisme. « Les classes moyennes, c'est nous, les payeurs de taxes exorbitantes. » Leur discours sur la retraite à 60 ans, sur la pré-retraite leur a profité pour écarter leurs aînés immédiats. Maintenant ils veulent changer les règles du jeu : on n'a pas le droit de nous obliger à la retraite ! « Déjà les baby-boomers polissent sournoisement leurs arguments pour demain. »

Et dire qu'on présente cet ouvrage comme un tendre procès humoristique des baby-boomers ! Qu'en pensez-vous ? Il est intéressant de confronter ce diagnostic avec un éminent baby-boomer de chez nous, sondeur et analyste de notre « société distincte » qui décrit ainsi son Québec post-moderne qu'il identifie au Québec « profond » d'aujourd'hui.

Loin d'être seulement une société distincte, les Québécois forment un peuple post-moderne, à un degré atteint par peu d'autres sociétés modernes au monde. C'est remarquable. Un peuple post-moderne a coupé la plupart des ponts avec son passé, ses institutions, ses symboles, ses tabous. Vivant au présent, il accepte sans broncher la nouvelle morale informelle, sexuelle et personnelle. Il est davantage tourné vers la recherche du plaisir que lié par un sens patriotique ou religieux du devoir. (*L'Actualité*, janvier 1992)

Le propos est séduisant, idyllique. La très grande majorité de nos témoins de tous âges et milieux ont une tout autre conscience de ce nouveau paradis baby-boomer. Pensons à la longue suite des liquidations d'appartenance et au profond désarroi qui en résulte. Liquidations successives de l'histoire que nous avons en propre, et de ses institutions. Mises en échec répétitives de notre État moderne et des nouvelles institutions. Et comme ultime crise d'appartenance, celle de s'identifier comme peuple et de s'affirmer comme tel. « Couper tous les ponts avec son histoire, avec ses institutions, avec ses symboles », dites-vous ? Nous rétorquons : nommez-nous une seule civilisation, une seule culture, une seule société qui a pu se constituer sans histoire,

sans institutions, sans symboles, mais uniquement avec des individus collés sur eux-mêmes et sur leur plaisir immédiat, sans aucune autre considération. L'enjeu de ce débat est trop important, nous allons y revenir.

[125]

**Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.**
Recherche-action. Troisième dossier.

Deuxième partie

RAPPORTS SOCIAUX ET PRATIQUES AU QUOTIDIEN

[Retour à la table des matières](#)

[126]

[127]

La modernisation, chez nous et ailleurs en Occident, a été pensée en termes de changements structurels, et c'est autour de ceux-ci qu'avaient lieu les grands débats politiques et idéologiques. Libéraux et socialistes s'accordaient sur un point : la primauté des infrastructures socio-économiques. Même l'analyse culturelle des changements de systèmes de représentation y empruntait sa logique de base : on y parlait par exemple de « productions » culturelles, symboliques. Chez nous, s'y ajoutait la critique des structures traditionnelles, toutes soumises à une reproduction d'elles-mêmes. Pour rattraper l'histoire en marche, le progrès, la modernité rationnelle et technique, il fallait carrément « changer de société », bâtir un « autre système ». La Révolution tranquille se voulait avant tout structurelle, avec de nouvelles institutions dont l'État serait le maître d'œuvre. Un large consensus démocratique venait appuyer cette volonté politique.

Ce que nous avons moins bien identifié dans notre modernisation, c'est la révolution souterraine du privé qui s'amorçait déjà à la faveur de la prospérité et du confort qu'a amenés chez nous la dernière guerre mondiale. Prospérité qui allait se poursuivre durant presque quarante ans. On n'en était plus au régime de survie collective d'hier qui laissait peu de place à la recherche de liberté et de gratifications individuelles, et où le bonheur était reporté dans l'au-delà. Voici qu'ici et maintenant, une vie privée plus libre, plus autonome devenait possible. Ce mouvement émancipateur s'est d'abord exprimé au plan religieux face au monde dirigiste de la chrétienté. Mais il est resté longtemps invisible, au plan culturel et politique, parce que le débat public était mobilisé par l'enjeu des changements structurels à faire. Si bien que les valeurs publiques semblaient occuper encore toute la place. Elles oc-

cultaient en quelque sorte les déplacements de mentalités, de pratiques, de styles de vie et plus profondément de conscience. Par exemple, la valorisation du bonheur dans la vie privée.

Dans un premier temps, ce fut dans la famille et par elle qu'on escomptât vivre ce nouveau bonheur personnel, cette autonomie libérée des impératifs collectifs de survie, ce confort inédit et fascinant. Les nouvelles classes moyennes poursuivaient leur promotion à [128] travers le succès de leurs enfants, tout en se faisant les plus ardents défenseurs des nouvelles institutions de la Révolution tranquille. La famille permettait de s'assurer un passage moins abrupt entre tradition et modernité, tout en maintenant un certain équilibre entre l'institution et les toutes fraîches libertés, entre la loi et le bonheur, entre le privé et le public.

Mais un autre déplacement souterrain s'est produit lorsque les services « universels » ont été assurés. Désormais l'individu pouvait rêver d'une autonomie et d'une liberté sans contraintes, sans factures à payer, sans pressions sociales. L'idée traditionnelle de « l'enfant-bâton de vieillesse » n'avait plus grand sens. Le bonheur individuel devenait l'étalon de mesure de toutes les autres gratifications de la vie. Hier, on plaignait le célibataire. Maintenant, c'est lui l'heureux, le chanceux, délivré qu'il est de la servitude imposée par les « petits monstres ».

Avant toute considération morale, il faut noter qu'il s'agit ici de l'aboutissement d'une profonde tendance qui a mûri pendant plusieurs décennies, comme nous l'avons vu plus haut en parlant de la révolution souterraine du privé. Ajoutons qu'il y a là aussi une sorte d'inédit de l'histoire : pour la première fois, sur une base aussi large, les conditions sociales et économiques permettaient à un grand nombre d'individus de centrer leurs objectifs sur eux-mêmes d'une façon quasi exclusive.

Cette émancipation-affirmation de l'individu comportait aussi des progrès. Peut-il y avoir une société démocratique, progressiste sans individus autodéterminés ? Le passage de la tradition à la modernité risquait d'être un simple déplacement d'un conformisme à l'autre, comme l'a bien montré Riesman. Conscience, liberté, responsabilité, démocratie ont toutes besoin d'individus capables d'être de véritables sujets personnels, autodéterminés.

L'évolution juridique, qu'il s'agisse de la charte des droits ou du code civil lui-même, est venue conforter plusieurs conquêtes d'émancipation du privé et de l'individu. Même l'enfant est devenu un sujet individuel entier de droit. Et que dire de la femme qui malgré toutes les luttes en faveur de l'égalité, avait en plusieurs domaines un statut juridique de mineure. Notons que bien des luttes féminines encore aujourd'hui passent par la libération du privé, même si elles portent sur une reconnaissance publique et juridique. En ce domaine comme en bien d'autres, c'est à partir d'un quotidien redéfini qu'on est passé au politique. Et c'est dans l'aire privée que l'on comprend certains enjeux cruciaux souvent ignorés dans les débats politiques. Voyons [129] un exemple révélateur du nouveau contexte historique dans lequel nous venons d'entrer.

La femme et l'enfant devenus des sujets de droit entiers, c'est toute la famille qui est touchée dans ses pratiques quotidiennes comme dans ses structures. Les rapports se vivent entre sujets entiers et non plus seulement en fonction de statuts et de rôles complémentaires de parents, d'enfants, de conjoints. Entre sujets entiers, il ne peut y avoir que des pratiques de transactions. Il y a là une richesse potentielle trop méconnue, comme nous le verrons dans les prochains chapitres. Certes, un système familial où chacun a une place bien définie et un rôle complémentaire assigné et non interchangeable permet plus de stabilité et de sécurité, mais ce système tricoté serré n'aide pas beaucoup ses membres à engager chacun sa propre histoire personnelle, comme y incite la modernité à son meilleur.

Mais transiger entre sujets entiers, c'est une carte difficile qui demande beaucoup de maturité. Le moins qu'on puisse dire, c'est que cette conquête est encore bien fragile et marquée de bien des échecs. Combien de nos interviewés sont nostalgiques des sécurités institutionnelles et même affectives d'hier malgré tous les travers de la famille traditionnelle ! Pourtant, la plupart tiennent aux valeurs de la modernité, surtout le bonheur privé individuel, l'engagement de sa propre histoire personnelle, et l'avènement du sujet entier libre, responsable et autonome.

Ce sont là des progrès indéniables qu'il faut bien distinguer de certaines dégradations de la modernité. On ne bâtit pas de nouvelles pratiques, de nouveaux modèles en si peu de temps. Ne faut-il pas donner sa chance à cette lente gestation inévitable ? Il est encore plus impor-

tant de bien identifier les nouvelles pratiques requises par le nouveau contexte social dans lequel nous nous trouvons. Parfois les progrès s'accompagnent de travers et de dérives qu'on ne sait pas voir, justement parce qu'on est fasciné par cette avancée.

Par exemple, de l'enfant-sujet entier de droit on passera à des pratiques aussi fausses que celles de le considérer comme un adulte capable d'une totale autodétermination : « Prends-toi en main, assume-toi. » Et ce jeune de 15 ans de répliquer : « J'ai encore besoin de vous. » Dans notre recherche sur les « ados » nous avons été frappés par leurs profondes insécurités, souvent reliées à une fausse conception de l'autonomie chez leurs parents. Comme si ceux-ci n'avaient pas développé une pédagogie qui sait conjuguer les besoins de sécurité et la liberté, l'indépendance, l'interdépendance et les inévitables [130] dépendances de la vie. Qui sait, le plus grave problème est peut-être la pauvreté proprement philosophique des pratiques actuelles de l'éducation. Nous y reviendrons dans le chapitre sur la famille. Ce problème se retrouve dans tous les autres domaines de la société, y compris dans les médias, cette institution clé de notre monde de plus en plus médiatique.

Nous venons de donner un exemple de cette révolution souterraine du privé qui a de multiples conséquences sociétales. C'est ce que nous abordons dans la prochaine étape. La coupe d'évolution historique récente que nous venons de déployer a beaucoup à voir avec les baby-boomers. Ceux-ci en sont partie prenante depuis leur plus tendre enfance ; leurs récits de vie en témoignent. Ce qu'ignorent trop souvent les grands diagnostics politiques et idéologiques quand ils n'y voient qu'un repli sur la vie privée, ou qu'un indice de désengagement politique ou même social, ou encore qu'un produit de la culture narcissique et individualiste. C'est se priver des richesses d'enseignement que portent présentement les expériences quotidiennes, les pratiques privées, les gestations de conscience, les aventures intérieures, les questionnements personnels des uns et des autres, les nouvelles profondeurs morales et spirituelles qui se creusent présentement, et les quêtes de transcendance. Celle-ci s'exprime différemment dans une culture séculière. Prenons une valeur très souvent évoquée par nos interviewés, au point qu'elle devient la référence clé chez plusieurs, le respect : « Quand il n'y a plus de respect, on dirait que tout se dégrade : l'amour, les droits, la liberté, la responsabilité, l'autorité morale, le

souci des pauvres et les rapports de tous les jours. » Souvent le respect est relié au sacré, sinon à un fondement radical. La quête de transcendance en est une de fondement de toutes les valeurs auxquelles on tient.

Cette dernière question se pose dans plusieurs récits de vie autour des graves problèmes moraux et sociaux actuels, autour des tâches de transmission aux enfants, autour de l'enjeu de valeurs communes respectées par tout le monde « pour que la société soit viable ». Après avoir logé la transcendance en eux-mêmes, certains commencent à soupçonner qu'elle renvoie à plus que soi, à plus grand que soi, à tout le moins au sens de l'autre ou des autres, de l'Autre dont l'être humain n'est pas la mesure. Cette ouverture s'opère, chez plusieurs, dans leur critique de la banalisation de la vie, de l'occultation de la mort, de la violence arbitraire, du refoulement de la conscience.

[131]

Pour plusieurs interviewés adultes, tout se joue d'abord dans les rapports quotidiens, particulièrement dans les rapports hommes-femmes, parents-enfants ; rapports en éducation, au travail.

L'anthropologue Georges Balandier nous met sur cette piste quand il nous renvoie à ces rapports fondamentaux redéfinis, ressaisis, renouvelés par les millions d'échanges au quotidien. Rapports des sexes, des âges, des générations, en particulier :

L'âge et le sexe, matériaux premiers et toujours présents, donnent à toute société son infrastructure la plus profonde, plus enfouie et moins vulnérable que celle résultant de la production matérielle [...] À travers les antagonismes de classes sexuelles et de classes d'âge, c'est un large pan de la crise actuelle qui apparaît. [En contrepoint il ajoute] Les principes organisateurs commandés par l'âge ont la capacité de réaliser l'aménagement global de la société ; en conjonction avec ceux qui régissent les rapports sociaux entre les sexes ¹².

¹² G. BALANDIER, *Anthropo-logiques*, Paris, Librairie générale française, 1985, p. 135.

Voilà le pari d'analyse qui sous-tend la seconde partie de ce rapport de recherche. Nous avons retenu quatre champs de pratiques et rapports quotidiens sur lesquels nos interviewés ont insisté le plus. Soit famille et parentalité, crise d'altérité et imbroglio des rapports hommes-femmes, dynamique féminine et malaise masculin. Le champ des rapports quotidiens au travail est abordé dans plusieurs chapitres.

[132]

[133]

**Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.**
Recherche-action. Troisième dossier.

Deuxième partie.
Rapports sociaux et pratiques au quotidien

Chapitre 7

FAMILLE ET PARENTALITÉ

Jacques Grand'Maison

[Retour à la table des matières](#)

Dans nos sociétés, la collectivité a besoin de la famille surtout parce que celle-ci est la seule instance où l'enfant reçoit des mêmes personnes la satisfaction de ses désirs et l'ordre de les limiter, où la loi prend le visage des êtres les plus proches. Grâce à cette association originelle et stable du « plaisir » et de la « réalité », garçons et filles entrent progressivement dans l'autonomie de l'âge adulte. Autrement dit, la famille rend la société acceptable en témoignant que celle-ci n'est pas tout et que la loi laisse sa place au bonheur [...] La démocratie devient inopérante, erratique dans une société où la famille ne permet plus l'apprentissage et la pratique de la *Loi*. (*Louis Roussel*)

1. Nouveau contexte et typologie

[Retour à la table des matières](#)

Sondages et recherches, opinion publique et médias, publicité et reportages révèlent une indéniable revalorisation de la famille. Jeunes et adultes de notre propre recherche, en grand nombre, nous ont dit l'importance qu'ils accordaient à leurs parents, à leurs enfants. Réussir sa famille devient une des premières priorités, et cela en dépit de toutes les incertitudes, de tous les échecs que l'on connaît bien. « Moi, mes parents, c'est extrêmement important. » « Un de mes grands objectifs, c'est de bâtir une famille heureuse et solide », nous ont dit beaucoup d'adolescents. C'est même, pour eux, comme un défi passionnant à relever. Il en va ainsi chez les jeunes adultes. Les aînés de divers groupes d'âge, malgré tant de tensions et de ruptures, considèrent la famille comme un des rares lieux d'humanisation dans notre société, d'intégration des diverses dimensions de la vie.

[134]

Et ce n'est pas par nostalgie de la famille d'hier. On souligne plutôt les progrès qualitatifs de la modernité en ce domaine : une vie de couple plus significative, un style de famille plus ouvert et plus libre, des rapports parents-enfants plus riches et plus souples, un souci d'autonomie de chacun, chacune. Les propos de cet ordre tiennent davantage de l'idéal à atteindre. Mais n'est-ce pas déjà un signe d'espoir, de relance, sinon de nouvel intérêt ? Intérêt, bien sûr, marqué d'ambiguïtés, d'ambivalences, de quant à soi inquiet, évoqués souvent en fin de phrase : « C'est peut-être utopique aujourd'hui. » Il y a aussi la famille-repli, refuge, fuite face à la société dite impossible. Famille-hôpital pour panser les blessures de la vie, pour reprendre une expression de T. Parsons.

Nous explorerons dans ce chapitre les divers types de familles, de couples, de parents et d'enfants qui correspondent les uns aux autres. À titre d'exemple : le couple associatif, la famille-club, l'enfant partenaire et le parent alternatif, avec les pratiques qu'on y privilégie et les problèmes qu'on y rencontre. Mais n'anticipons pas.

Une de nos interviewés de la quarantaine exprime très bien ce nouvel horizon symbolique de revalorisation de la famille. Elle explicite ce que d'autres nous ont dit par bribes, mais avec autant d'intensité :

Les enfants, ça va chercher en toi des ressources d'humanité, des dépassements dont tu ne te serais pas crue capable. Un enfant, c'est un long et beau projet durable, fascinant, passionnant qui peut inspirer d'autres projets individuels et collectifs. On est dans une société déprimée, bloquée, sans projets. La famille en serait la première victime. On pourrait voir les choses autrement, en inversant ce regard. Un enfant, ça te donne une dynamique de vivant, de fécondité, de rêve à réaliser, ça t'empêche de démissionner face à l'avenir ; ça t'empêche de retraiter, de te dire qu'il n'y a plus rien à faire dans ce monde impossible. Il y a un goût amer de mort dans cette attitude. Moi, je vois un lien fort entre risquer des enfants et foncer dans l'avenir, leur bâtir un monde qui a plus d'allure. Oui, il y a un lien entre ça et la volonté de nouveaux projets collectifs... Même si, parfois, ça te désespère de les voir aller tout croche. Tu gardes un espoir malgré tout, tellement les enfants suscitent en toi le goût de te battre pour eux, avec eux. Regarde comment des parents parlent avec tendresse et entêtement d'amour de leurs petits monstres attachants, de leur conne de fille, de leur grand gars blessé qui se cherche. C'est plein de vie, plein d'humain, [135] d'espérance en dépit de tout ce qui arrive. Même quand il y a divorce, famille reconstituée. Chez combien de nos amis, être père, être mère, tout faire pour leur gars, leur fille, c'est dans leur vie quelque chose de très, très important, comme si c'était le meilleur d'eux-mêmes qui s'exprimait, se vivait là-dedans. (*Femme, 42 ans*)

Il nous est apparu impératif de dégager cette tendance positive, prometteuse, au début de ce chapitre où l'examen rigoureux de la situation actuelle de la parentalité touche les cordes les plus sensibles et suscite très souvent une crainte inhibitrice, celle d'être soi-même jugé injustement ou autrement. Même si la famille voit ses cotes monter à la bourse des aspirations nouvelles, elle n'en demeure pas moins l'ob-

jet de très durs procès. Les parents d'aujourd'hui en savent quelque chose, en particulier les baby-boomers.

Des diagnostics à revoir

Plusieurs analystes de la génération des baby-boomers font un bilan critique très pessimiste de ceux-ci comme parents. La liste est longue et accablante : dénatalité, divorce, monoparentalité, effondrement de la légitimité de l'autorité parentale, enfants et adolescents perturbés, adolescence de pseudo-adultes narcissiques, et même fixation à l'enfance chez plusieurs, psychologie d'éternels célibataires chez d'autres ;

- désinstitutionnalisation de la famille au point de devenir une « pension » pour ses membres ;
- faisceau inextricable de crises d'identité liées à la négation des différences de sexes, de rôles, de générations ;
- échanges réduits aux satisfactions immédiates qu'ils apportent ; opposition simpliste et anti-éducative entre norme et bonheur-, contradiction entre la liberté réclamée et la revendication d'une sécurité intégrale affective ou autre ;
- contradiction aussi entre une affectivité fusionnelle et une volonté très poussée d'autonomie personnelle, qu'il s'agisse des rapports entre conjoints ou des rapports entre parents et enfants ;
- malaise masculin et paternel grandissant devant la nouvelle dynamique de la femme, qui se prolonge dans un clivage semblable entre garçons et filles se manifestant par exemple à travers le décrochage scolaire ;

[136]

- l'enfant, ultime bien à se procurer après tous les autres, pour s'accomplir soi-même, pour combler un vide. Enfant-roi surinvesti affectivement, chargé de toutes les aspirations narcissiques des parents ;

- incapacité de faire face à la nouvelle austérité imposée par une crise économique inattendue ; refuge face à une société impossible, mais pour se retrouver dans des familles reconstituées difficilement gérables ;
- mais surtout désarroi, incertitude, et impuissance devant l'accumulation de problèmes moraux, sans philosophie pertinente ni culture cohérente pour les assumer.

« Trop, c'est trop », nous ont répété la plupart de nos interviewés. « Ce sont là des problèmes de société qui affectent tout le monde. » Malaises de civilisation dont la famille, plus que toute autre institution, écope. Plusieurs ont insisté pour nous dire que leur génération était elle aussi frappée par le chômage, les mises à pied, l'échec de l'État et de la politique, les problèmes sociaux de toutes sortes. Sans pour cela nier leur part de responsabilité.

Des quadragénaires, hommes et femmes, ont parfois quatre générations sur le dos.

J'ai 45 ans, ma femme et moi nous avons à la maison notre fille récemment divorcée, avec ses deux enfants. Je m'occupe de mon père gravement malade. Et ma femme passe beaucoup de temps pour soutenir sa grand-mère qui souffre d'Alzheimer. Le dernier de mes enfants n'en finit plus avec ses études. À 29 ans, il n'est pas encore casé. Il est encore dépendant de nous. Il est humilié, agressif. Il y a une chose qu'on ne dit jamais à propos de notre génération, c'est qu'elle est au centre de toutes les autres, comme si elle devait supporter toute la société, une société tout à l'envers. C'est vrai que plusieurs d'entre nous, on a été gâtés par la prospérité aisée. On n'est pas tellement prêts à cette nouvelle situation. Mais on essaie d'y faire face avec courage. Je parle de ceux qui ont des enfants, en tout cas.

D'autres, dans leur récit de vie, ont mis davantage en lumière les progrès accomplis par leur génération.

La vie est faite de transactions et cette capacité de négocier est un signe de maturité. Dans la famille traditionnelle, on ne négociait pas. On suivait aveuglément les règles établies. Il n'y avait pas de solutions de rechange. « Endure ton sort ma fille. » Nous [137] avons vécu une véritable libération et nous y avons contribué. Nous nous sommes donnés des règles plus humaines de fonctionnement. C'est plus ouvert, plus libre, plus équitable, plus authentique, même si c'est plus risqué de ne pas avoir un chemin tout tracé d'avance. Les cheminements sont plus divers, plus riches, plus authentiques, plus vrais. On respecte plus les enfants, leur autonomie, leur vie propre d'enfant. On ne marche pas à coups d'interdits comme jadis. On fait des erreurs, il n'y a plus de ruptures, mais c'est peut-être le prix à payer pour un style de vie et d'amour plus libre, plus exposé. Moi je pense que tout cela, c'est plus humain, plus vrai. On n'est pas tous figés dans un même moule comme individu, comme couple, comme parents, comme famille. On est plus des personnes entières, uniques. On n'est pas enfermés dans un rôle qui définit toute ta vie. Il y a plus d'espace pour respirer, pour dialoguer, pour faire sa propre place, pour faire son propre chemin. J'idéalise peut-être un peu beaucoup, mais c'est ça notre idéal. J'aime mieux ça que ce qu'il y avait hier. (*Femme, 43 ans*)

Comment ne pas reconnaître la part de vérité de ces visées de la famille moderne ? Il y a de la santé dans ces propos, même s'ils cachent un peu trop bien les déficits et les échecs de bien des pratiques évoquées. Le moins qu'on puisse dire, c'est que la famille n'a pas perdu de son importance, malgré les incertitudes qui pèsent sur elle. Il y a eu des progrès qualitatifs dont on a peut-être mal pris la mesure, sans doute à cause des énormes problèmes sociaux d'aujourd'hui qui bouleversent la famille et la rendent on ne peut plus vulnérable, et exposée à des crises qui la débordent de toute part.

Il n'est pas facile d'être parent aujourd'hui. Il y a bien d'autres influences qui jouent sur nos enfants, des influences qui défont trop souvent ce que nous essayons de faire. Il faut se battre contre la publicité qui fausse toute l'éducation. Y faudrait surveiller à

longueur de journée ce qu'ils voient à la télévision, dans les vidéoclips. Ce qui est impossible. Mais tu veux pas, tu peux pas faire la police. Alors tu risques de faire confiance en te disant : si je leur donne le meilleur de moi-même avec beaucoup d'amour, ils auront là une base pour la vie entière. (*Homme, 42 ans*)

Nous retrouvons ici cette brûlante humanité dont nous parlions au début de ce rapport de recherche. Vit-on dans le domaine de la [138] famille, comme dans bien d'autres, une transition historique où les anciens modèles ne tiennent plus, alors que les nouveaux n'ont pas encore trouvé leur consistance, leur cohérence ?

Vers un nouveau paradigme ?

Depuis la dernière guerre mondiale, à la faveur d'une certaine prospérité, la famille a souvent cessé d'être une institution de survie collective qui laissait peu de place à l'individu ; d'où ce déplacement vers la quête personnelle de bonheur et d'épanouissement. Pendant un certain temps la famille est restée le lieu privilégié de cette promesse. Puis peu à peu, tout a été centré sur le bonheur singulier, privé, de l'individu. Bien peu de diagnostics globaux ont fait état de ce déplacement, peut-être parce que pendant longtemps, il a constitué une sorte de régime souterrain, informel, donc plus difficilement saisissable. Sous un mode peu visible, la dévaluation progressive des valeurs publiques a fait place à la recherche de gratifications privées. Est-ce la résultante d'un certain succès de l'économie capitaliste du profit, du marché libre, et de son prolongement dans une culture hédoniste de consommation ?

Il y a beaucoup plus. Comme s'il y avait eu un changement de paradigme, de logique globale de la vie et des mentalités. Passage d'un régime austère et très régulé de survie à un régime informel de bonheur personnel et de conduite libre, ici et maintenant, sans passé, sans grand souci d'avenir, sans contrainte institutionnelle juridique, morale, religieuse ou autre.

Faut bien l'admettre, ma génération a connu une enfance, une adolescence et une bonne vingtaine d'années de vie adulte avec ce régime-là, où on pouvait se permettre un paquet de choses *free duty*, hors des règles officielles, sans grosses factures à payer. C'a été le *party* pour plusieurs d'entre nous. Et la société marchait quand même. Tu pouvais laisser ton emploi, partir en voyage et te trouver un autre emploi au retour. Le mariage, la famille, c'est du long terme en perspective. On a été vite mal à l'aise là-dedans. On a tâtonné en essayant toutes sortes de solutions nouvelles, avec l'objectif premier de notre propre épanouissement personnel *right now*. Mais tu peux pas penser, agir et vivre uniquement dans ce court terme avec les enfants. Tu es obligé d'investir pour l'avenir. En plus de cela, tu es maintenant dans une société qui fonctionne mal, qui commande plus de [139] solidarité, plus le sens du bien commun pour s'en sortir. Combien d'affaires reviennent de nouveau à la survie ! Même la nature est tout à l'envers. Le « moderne » est profondément malade. Puis tu ne veux pas revenir au passé. Alors tu es coincé. (*Homme, 43 ans*)

Ces dernières remarques incitent à penser qu'il y a un nouveau paradigme, une nouvelle logique globale à envisager. Par exemple, une articulation renouvelée des rapports entre le bonheur personnel et le bien commun, entre le privé et le public, entre l'autonomie et la solidarité, entre la liberté et la responsabilité, entre des personnalités plus fortes et des institutions plus solides et efficaces, entre l'audace et la persévérance. Peut-il y avoir des objectifs durables et féconds sans ces articulations ?

Mais en bien des débats actuels les discours et les attitudes véhiculent des contradictions étonnantes. Certains tirent à leur convenance des cordes opposées : plus d'intervention étatique et juridique pour protéger la vie privée, d'une part, et d'autre part, refus de toute règle publique dans la conduite de la vie personnelle, amoureuse, familiale. « Ça, c'est des décisions qui ne concernent que la personne. » Trois phrases plus loin, dans l'entrevue, la personne remet toutes les responsabilités aux gouvernements, aux institutions et aux intervenants qui doivent répondre aux objectifs privés qu'elle a définis elle-même, pour elle-même, sans aucune autre considération sociale, et surtout pas institutionnelle. Le problème s'aggrave quand, en même temps, on n'ac-

corde aucune légitimité à d'autres autorités que la sienne propre, à d'autres règles que celles qu'on s'est données. En bout de ligne, n'est-ce pas le « social » au point zéro ? Alors, il n'y a plus vraiment de société, d'institution, de bien commun viables. Ajoutez à cela l'effacement des grandes références symboliques, religieuses ou politiques, et vous vous retrouvez dans le cul-de-sac actuel. Est-ce l'échec de la modernité ? Nous pensons plutôt que c'est sa dégradation, car la modernité, à ses débuts, chez nous comme ailleurs, avait gardé bien en vue l'articulation nouvelle du bonheur individuel et du bien public, de la liberté et du politique dans une dynamique de projets collectifs appuyés sur une volonté et une culture démocratiques.

La situation actuelle commande de renouer avec cette dynamique de départ de la modernité. Pour le moment, il y a bien peu d'indices d'une pareille ressaisie collective. Nous allons voir comment dans la famille se joue en petit ce que nous venons d'aborder plus globalement. [140] Méthodologiquement, nous allons retracer ces problèmes de fond à travers l'évolution des divers types de famille, depuis cinquante ans. La grille proposée par Louis Roussel est celle qui convient le mieux aux divers profils qui se dégagent de notre recherche ¹³.

Les divers types de famille-couple-parents-enfants,

Un *type* est une constellation particulière de traits spécifiques, alors qu'un *modèle* explicite « des finalités différentes qui donnent leur vérité à ces traits et qui rendent cohérentes les attitudes et les comportements ¹⁴ ». Nous en resterons aux types tout en cherchant des indicateurs de modélisation là où les types ont connu davantage l'épreuve du temps, ou encore, là où expérience et science permettent d'atteindre ce second niveau. Il s'agit de constructions idéales qui dans la vie concrète s'enchevêtrent plus ou moins, s'emboutissent parfois, se heurtent, se combinent. On peut passer de l'une à l'autre.

¹³ Louis ROUSSEL, *La famille incertaine*, Paris, Éd. O. Jacob, 1989.

¹⁴ L. ROUSSEL, *op.cit.*, p. 164.

Notons, au point de départ, que la génération des baby-boomers s'est voulue en rupture avec l'éducation reçue de ses parents. De là en conclure qu'elle n'a rien retenu, qu'elle n'a rien reproduit de son héritage, c'est là une tout autre affaire. Notons aussi que ses parents eux-mêmes se sont démarqués de la famille traditionnelle d'avant-guerre, et ont contribué au façonnement de la famille moderne. Voyons donc ces deux premiers types.

La famille traditionnelle

La famille traditionnelle est soumise à des défis de survie ; elle est orientée vers la reproduction de la vie et centrée sur la transmission, de génération en génération, d'un patrimoine biologique, matériel et symbolique. Cette famille est avant tout et surtout une institution dont les normes, les lois, les coutumes, les représentations collectives sont celles de toute la société et de la culture commune. Toutes les conduites doivent s'y régler, et cela jusque dans la conscience et la subjectivité. Les rôles sont définis comme allant naturellement de soi, comme des réponses viables, nécessaires et indiscutables à de multiples contraintes, y compris des impératifs religieux qui les [141] sacralfient. « Père et mère tu honoreras... » « On accepte les enfants que le ciel nous envoie. »

Claude Lévi-Strauss a montré le fort caractère structurant des systèmes de parenté arrimés à des ordres symboliques correspondants pour fonder l'institution familiale et la société traditionnelle. Cette rigoureuse structuration devait compenser la singulière précarité biologique de la condition humaine individuelle et collective. On sait la longue nidification et la dépendance de l'enfant humain en comparaison des petits animaux dotés d'instincts plus précis. Le système de parenté permettrait aussi de dépasser la violence originelle qui accompagnait l'accès de tous les hommes à toutes les femmes et sa compétition féroce. L'institution venait tracer des balises, des interdits qui contraignaient cette violence, et permettait de transformer des ennemis en alliés. « L'institutionnalité est donc artificielle, mais non arbitraire puisqu'elle permet la survie du groupe en exorcisant la violence des individus. » Ce qui fait dire à A. Gehlen que cette démarche surmonte la précarité et violence par les représentations et régulations collectives

que sont les institutions. R. Girard a bien montré le rapport entre la violence et l'indifférenciation des êtres. L'institution sépare ce qui, mêlé, provoque le chaos et la violence.

Nous ne résistons pas à relier ces dernières remarques aux drames contemporains peu reconnus que sont les négations des différences de sexes, de rôles, de générations, et aussi les discrédits de l'idée même d'institution. Bien peu d'analystes ont su y voir une des principales sources de bien des violences actuelles, y compris dans les familles. Comment dénoncer l'inceste et méconnaître en même temps l'enjeu de la prohibition de l'inceste, celle-ci permettant de tisser ensemble les lignages en une société plus large. De plus ces indifférenciations multiplient les crises d'identités, de rôles, de rapports aux autres, de conflits générationnels. Nous reviendrons sur ces questions fondamentales.

Cela dit, la famille traditionnelle consacrée à la survie et à la reproduction n'est guère ouverte au changement. Chacun y est figé dans son statut prescriptif. Le bonheur et l'autonomie personnels passent souvent en second. Certes, cela convenait à un régime de pénurie, d'austérité, de survie collective, conforté par le quadrillage serré du temps et de l'espace, du travail et des fêtes, des lois et des consciences. Les besoins de sécurité l'emportaient sur les aspirations à la liberté.

Parents plus que couple livraient à l'enfant-héritier un message du genre : tu es notre fils, notre fille. Tu appartiens à une lignée [142] dont tu dois te montrer digne. Voici ton nom qui désigne ta place dans la famille, dans la société. Voici tes devoirs et tes droits. À toi de répéter un jour notre histoire, comme nous avons répété nous-mêmes celle de nos parents.

La famille moderne

Nous disions plus haut que les parents des baby-boomers, dans le contexte de la nouvelle prospérité qu'a amenée la guerre 39-45 et l'après-guerre, devenaient les premiers jalons du développement de la famille moderne. Ces parents cherchèrent un équilibre entre la famille-institution et le bonheur personnel pour chacun, entre la loi reçue et

l'épanouissement affectif, subjectif. Moins pour eux-mêmes que pour leurs enfants. « On va leur donner ce qu'on n'a pas eu. » C'est à travers leurs enfants que les nouvelles classes moyennes vont vivre leur élan de promotion sociale et économique, et aussi leurs aspirations à une modernité vécue souvent d'une façon ambivalente à cause de leur enracinement dans un régime traditionnel qui les avait profondément marqués. Mais un déplacement important allait se produire. La question n'est plus « comment survivre ensemble », mais « comment être heureux ensemble ».

Dégageons ici les principaux traits de ce type de famille.

- La recherche du bonheur passe de plus en plus par l'affectivité, le sentiment amoureux.
- Le rapport à la famille comme institution se veut plus rationnel et moins tributaire d'une tradition répétitive et de règles sacrées intouchables, indiscutables.
- Non plus la survie, mais l'avenir à faire à travers les enfants ; un avenir seul chargé de sens.
- Émergence d'une individualité irréductible à l'unique logique familiale.
- Chacun, chacune, acteur de sa propre vie, de sa propre histoire.

Toutes ces aspirations sont perçues comme étant en harmonie avec la nouvelle société en prise sur un progrès indéfini : économique, social, politique ; sur un horizon de paradis terrestre habité par un imaginaire d'innocence, de bonheur sans peine, incarné par l'enfance porteuse de toutes les promesses. L'enfant deviendra ce qu'eux-mêmes les parents auraient voulu être. Leur rêve quoi ! Et même leur identité.

[143]

Mais attention ! Il s'agit ici de nouvelles aspirations. Il fallait encore y travailler résolument pour les réaliser. La promotion sociale et économique n'allait pas de soi. On devait gagner chèrement les signes et attributs d'un nouveau standing visé. L'enfant n'est plus un *héritier*, mais plutôt un *délégué*, investi par ce message : « Tu es notre raison

de vivre. Voici les sacrifices que nous faisons pour toi. Agis de telle sorte que ceux-ci ne soient pas vains. Tu vas entrer dans un monde qui est meilleur que le nôtre. Tu y occuperas une place plus élevée. À toi de te forger un nom. Que nos rêves, en toi, se transforment en réalité. »

Si l'enfant déçoit par la suite, parce qu'il ne s'ajuste pas aux stratégies de promotion sociale de ses parents, ceux-ci le jugeront indigne, coupable et source de frustration. Pour gagner son autonomie, le jeune en pareille famille sera amené à une douloureuse rupture.

Nous comprenons mieux maintenant ce que plusieurs baby-boomers nous ont révélé de leur enfance, de leur adolescence. Dans un premier temps, nous nous demandions pourquoi des enfants si choyés se plaignaient tant de leurs parents, pourquoi, même à 40-50 ans, ils réglait des comptes avec leur famille d'origine. Encore ici, on trouve un autre indice du caractère injuste de certains procès globaux qu'on intente aux baby-boomers.

La famille fusionnelle

Un autre type de famille va se développer, à la fois dans le prolongement du précédent et en réaction contre celui-ci. Désir, bonheur individuel, autonomie personnelle, amour-passion, droit de changer le cours de sa vie, de tout recommencer, autant d'aspirations qui vont prendre le pas sur les nonnes de la famille moderne toute centrée sur sa promotion sociale, son standing de vie et son « paraître » aux yeux des autres. Pensons ici à la culture de banlieue où plusieurs baby-boomers ont grandi. Il y avait de fortes tensions et contradictions dans la famille promotionnelle, entre ses rêves paradisiaques et ses sacrifices pour y arriver. Un désenchantement s'ensuivit. Pour le contrer, on va miser sur la force affective, sur l'amour-passion, sur « l'élan spontané, multiforme, inventif du sentiment amoureux ». On va faire fi de toute contrainte institutionnelle. Recommencements, divorces, union libre vont y trouver leur principale assise de légitimation. Amour, mariage, famille seront fusionnés, passionnels ou ne seront pas. On reste ensemble aussi longtemps que ce feu crépite, quitte à s'ingénier à inventer matériaux et formes pour l'alimenter.

[144]

Tout sera accroché à la passion amoureuse : lieu de découverte de son identité la plus profonde, transfiguration de soi et de toute sa vie, paradis retrouvé, seule vraie plénitude totale, fête éternelle dans l'infini de l'étreinte fusionnelle, fulguration d'un présent porteur de tous les possibles (M. Foucault).

Comme si seule l'affectivité donnait tout. On accepte des règles pour la vie publique. Mais la vie privée, idéalement, devrait ne connaître ni contrainte ni loi. Désormais, on dispose non plus d'une vie, mais d'une série d'histoires successives, d'aventures passionnelles, d'échanges mesurés au degré de la satisfaction immédiate qu'ils apportent. S'il y a échec incontournable, restera la promesse de réincarnation qui permettra de recommencer.

Tout cela se vit dans le concret sous un mode fusionnel. Mode qu'on peut comprendre par son contraire tel que le décrit ici Louis Roussel.

L'amour véritable implique précisément la renonciation à un certain nombre d'illusions. Renoncement à l'illusion d'immédiateté : reconnaissance du fait qu'il faudra du temps pour mieux connaître l'autre. Renoncement à la capture de l'autre : reconnaissance de l'irréductibilité du conjoint à un territoire une fois pour toute exploré. Renoncement à l'image transfigurée de soi-même que l'autre lui présente sans cesse : reconnaissance que ce jeu des miroirs magiques témoigne seulement d'une complaisance narcissique. Renoncement à l'enfermement du couple : reconnaissance de la nécessaire ouverture au monde. Renoncement en un mot au fantasme de la toute-puissance du désir et reconnaissance de l'inaliénable altérité du conjoint. Sortie de l'enfance donc, et entrée dans la maturité ¹⁵.

Inversement, la démarche fusionnelle fixe l'adulte à l'enfance. Comment peut-il alors assumer ou même envisager une parentalité ? Et s'il le fait, il maintiendra son enfant dans la même fixation. Comme

¹⁵ L. ROUSSEL, *op. cit.*, p. 152.

le souligne Roussel, le risque de captivité réciproque qui menace les conjoints fusionnels s'étend aux enfants. Aimés, trop aimés ou mal aimés, ceux-ci doivent devenir les êtres imaginaires dont les parents ont rêvé. Les comportements de l'enfant doivent être spontanés, sans règles contraignantes, pour être authentiques, créateurs, uniques comme lui. Le message de base est celui-ci : « Tu es [145] l'expression de notre amour. Comme celui-ci, tu es grâce, spontanéité, intensité. Nous te donnerons un amour constant et inconditionnel. Tu n'auras d'autre loi que celle d'une réciprocité affective totale. Désormais, notre bonheur est lié à la tendresse que tu nous portes. »

Dans ce type de famille on trouve une sorte de chantage permanent au sentiment. « Fais cela pour ta maman. » « Si tu m'aimais vraiment, tu me l'achèterais. » « Si tu n'acceptes pas ça, c'est que tu ne nous aimes pas, nous tes parents. »

En bout de ligne, un enfant captif, symbiotique qui sera coincé dans une double contrainte : une dépendance affective inconditionnelle et une sorte de poussée de révolte pour exister dans sa propre identité. De même sera particulièrement dramatique pour lui le divorce de ses parents fusionnels. Il sera trop souvent le terrain et même l'instrument des mutuelles agressions des ex-conjoints. Et chacun de ceux-ci cherchera à se l'approprier exclusivement. « Tu es tout pour moi, tu sais. »

La famille-club

Le type fusionnel, on le comprendra facilement, se heurte à la valeur-socle qu'est l'autonomie individuelle qui est au cœur d'une tendance majeure évoquée au début de ce chapitre. À savoir la dévaluation des valeurs publiques au profit de la valorisation de la subjectivité, de la vie privée, des gratifications individuelles. Tendance confortée par une société organisée en fonction de l'individu et par un libéralisme économique dominant.

Amour fusionnel et sujet autonome sont peu compatibles. Pendant un certain temps on a tenté de les conjuguer, un peu comme la famille moderne des années 1950 avait tenté de conjuguer institution et bonheur. Les nombreux échecs et ruptures des couples-familles fusion-

nels, les inévitables transactions qui les accompagnaient et les recompositions de nouvelles familles vont faire émerger un nouveau type : *le couple associatif, l'enfant partenaire, la famille-club*. Ce type n'a cessé de se répandre. Certains analystes opinent même qu'il sera de plus en plus dominant.

On se méfie de plus en plus de la fusion amoureuse, de ses tyrannies, sinon de ses liens trop attachants. Outre l'importance de sa propre indépendance, on se protège « pour ne plus vivre les blessures de ses passions aveugles », comme nous l'ont dit plusieurs [146] interviewés. « On se méfie même en amour. » « Je raisonne davantage mon affaire, je mesure les avantages et les inconvénients, je ne veux plus me faire avoir. »

On pourrait facilement moraliser en y voyant une comptabilité mesquine. Et s'il y avait là surtout une ressaisie du principe de réalité pour l'arrimer au principe de plaisir ? De plus, le souci de son autonomie personnelle peut bien s'accompagner du souci de l'autonomie de l'autre. Ajoutons l'influence d'une société contractuelle de conventions collectives à terme et résiliables, et d'une pratique associative en une foule de domaines.

Louis Roussel dégage deux sous-types que nous avons rencontrés, nous aussi, dans nos entrevues et récits de vie. *D'abord le type aventureux* qui essaie de faire de la famille-club une permanente invention en quête de nouvelles expériences, de nouvelles relations sociales qui contribuent au renouvellement de l'intérêt d'être ensemble « pour vivre et faire un tas de choses passionnantes ». On maximalise le rapport bénéfice/coût au profit du premier terme. Le second type pourrait se qualifier comme *précautionneux*. Point de changements aventureux. On minimise les risques, et surtout les coûts. On réduit l'aire des échanges. Dans plusieurs cas, on maintient la relation parce qu'on ne peut faire autrement pour une raison ou l'autre : financière, patrimoniale, sociale, etc. Cela se produit davantage chez des interviewés de 45-55 ans.

En deçà de ces deux sous-types, il y a cette conscience vive de la précarité des liens conjugaux et familiaux. Chaque conjoint considère comme prioritaire ses propres objectifs. Ce concordat entre les aspirations de chaque partenaire a peu de finalités communes clairement

définies. Plutôt une pratique d'équité dont l'argent et le temps sont les principaux étalons mesurables.

Inutile de dire que la famille-club est encline à limiter au minimum le nombre d'enfants. Et ce type en continuant de s'imposer permet un certain scepticisme face à une reprise sérieuse de la natalité. La famille-club, on la retrouve dans tous les groupes d'âge, y compris chez les jeunes adultes. Certes, l'enfant y est désiré et apprécié. On se souciera de son bonheur, de ses succès. Mais il ne sera pas le pôle de l'existence des parents. Ceux-ci chercheront à en faire un partenaire à part égale. Il ne sera qu'un membre parmi d'autres. Le club a des règlements fixés par les parents. « En principe, il a les mêmes droits que les adultes », remarque Roussel, en notant que ce type familial coïncide avec la création d'un droit des enfants.

Voici le message de base des parents : « Enfant, nous t'avons [147] désiré. Nous savons que notre association, sans toi, est incomplète. Le bonheur que tu nous donnes, nous essayons de te le rendre, et largement. Tu seras notre compagnon de route durant ton enfance et ton adolescence. Nous t'aimons et respecterons tes droits, à charge pour toi de respecter les nôtres. Nous acceptons d'avance que l'essentiel pour toi est de devenir autonome. Comprends de ton côté que nous tenions, dans notre tendresse, à maintenir, nous aussi, une certaine indépendance à ton endroit. »

S'il y a divorce des parents, l'enfant sera moins coincé que dans le cas des familles fusionnelles. Les responsabilités auront été négociées d'une façon plus sereine. Mais parfois l'enfant ou l'adolescent sentira un moindre intérêt de la part d'un parent ou l'autre ou même des deux. En certains cas, il sera livré à lui-même, à une maturité précoce rarement positive.

La famille-cocon

Ce type ne figure pas dans l'étude de Roussel. Il a émergé trop récemment dans le contexte des multiples crises des dernières années. Il s'agit de la tendance à se replier sur la famille, à s'encoconner en elle, à en faire une sorte de bastion protecteur de ces nombreuses menaces du monde extérieur. « Nous, on fait tout en famille. » « La famille, il

n'y a que ça de valable aujourd'hui. » Nous avons été étonnés de la fréquence de ces remarques.

L'affaïssement des larges solidarités, la crise des grandes institutions, les énormes problèmes sociaux jusqu'au cœur des quartiers jadis pacifiques, la possibilité de « presque tout faire à la maison », tous ces facteurs ont pu jouer dans cette tendance au cocooning familial. Le « je ne veux plus rien savoir » emprunte ce mouvement de repli sur la famille chez plusieurs citoyens. Désespérant de l'ordre établi, on s'en donne un à la maison sécurisant, plus ou moins autoritaire, de forte teneur affective, avec un souci d'y intégrer toutes les dimensions de la vie. Il ne s'agit plus de s'intégrer au milieu, mais plutôt de s'en protéger, de s'en écarter. « On ne sait plus à qui on a à faire. » « Tu as toutes sortes de craintes pour tes enfants. »

Plusieurs baby-boomers vieillissants se replient à la maison. Nous parlons ici des hommes surtout, alors que les femmes ont davantage tendance à en sortir. Certaines d'entre elles se plaignent de leur « homme casanier qui passe des heures et des heures à regarder le hockey, le football, le baseball, sans jamais lire autre chose que le journal ». Les hommes implorant, les femmes explosent ! Le havre [148] familial idéalisé devient un lieu de tensions entre conjoints, entre parents et enfants. Ceux-ci souvent acceptent mal ce repli. « On a beau tout leur donner pour les garder avec nous, ils considèrent la famille comme une maison de pension. »

Mais d'autres réussissent à se donner une quasi-mystique familiale aux allures modernes les plus permissives. Les adolescents y couchent avec leur chum ou blonde. On est prêt à tout pour que tout se fasse en famille. Ce nouveau type-cocon s'amalgame parfois au type fusionnel. Le moins de règles possible. « J'aime mieux ça, pour qu'ils n'aillent pas courailler ailleurs dans des gangs de drogue, de violence. J'ai pas le goût de me retrouver à la cour parce que mon gars a fait un coup pendable. Ce serait la honte de ma vie. » Mais ces parents se préparent des drames pénibles si on en juge par certains récits de vie familiale récents. Cette nouvelle promiscuité devient vite étouffante parce qu'elle s'est constituée en un tout indifférencié. Il y manque de l'espace, de la distance pour construire son identité, pour distinguer les rôles des uns et des autres. En certains cas, le contexte se prête à l'inceste, avec d'étonnantes complicités tacites du conjoint tiers, la femme en l'occurrence.

Dans ce type de famille les parents se croient facilement porteurs du seul, vrai et bon modèle de foyer protecteur des aléas de la vie et du quasi-enfer extérieur. Mais quand de graves problèmes intérieurs apparaissent, ils sont démunis, sans recours. Ce sont les enfants qui font craquer violemment cette carapace de ladite famille heureuse sans histoire. Alors qu'une famille ouverte permet beaucoup mieux à chacun d'enclencher sa propre histoire.

On se souviendra que le cocon dans la nature doit éclater pour qu'il y ait mise au monde. Famille close, famille fusionnelle ne peuvent que fixer leurs membres à l'enfance, sinon à un imaginaire infantile qui ne sait pas assumer l'épreuve du temps nécessaire à la construction de l'identité, de la liberté, de la responsabilité et de la maturité.

Dans ma famille idéale, le moindre problème apparaissait comme une montagne. Mes parents avaient peur que le ciel nous tombe sur la tête dès que nous sortions de la maison. Ça faisait de nous des inadaptés. J'ai joué leur jeu longtemps. J'étais pour eux le petit garçon idéal, sans problème. Puis ça a éclaté tout d'un coup. Drogue, vols, prison. J'étais terriblement violent sans trop savoir pourquoi. Ma sœur, elle, était plutôt du genre suicidaire.
(*Jocelyn, 20 ans*)

[149]

La famille-P.M.E.

Eh oui, la famille-entreprise. On pense tout de suite aux entreprises familiales : firmes, commerces où tous les membres du foyer travaillent dans une proximité quotidienne qui trop souvent laisse peu de place aux rapports gratuits, peu d'espace de distanciation les uns sur les autres.

Depuis 23 ans, mon mari et moi nous avons travaillé à la planche dans notre commerce. Un succès total. De l'argent en masse. Nos deux grands enfants y ont contribué. Apparemment,

c'est le bonheur parfait. Puis tout à coup, à 45 ans, tu sens un vide immense dans ta vie à toi, dans ta vie de couple. Ton gars puis ta fille claquent la porte parce qu'ils étouffent. Au début, on comprenait pas. Ils ont tout. Ils vont avoir un énorme héritage. Et nous une retraite en or. Puis tu te réveilles quand tu prends conscience que le commerce t'a tout pris, vidée complètement. On était toujours ensemble, mais à vrai dire, peu de vie de couple, ni vraie vie familiale. Comme si on n'avait rien à se dire... (*Gisèle, 45 ans*)

Mais il y a d'autres expériences qui tiennent du type P.M.E. dans des domaines où l'on s'attendrait à un tout autre style de famille.

Lui et elle ont consacré le meilleur de leurs énergies à leur carrière respective, au prix de longues périodes d'éloignement l'un de l'autre avec de difficiles aménagements pour la prise en charge successive des enfants. Elle, très efficace, très rationnelle menait le jeu avec une rare détermination. Tout était calculé, planifié, organisé au détail. Lui, il aurait souhaité « un peu de folie amoureuse » dans tout ça et aussi « plus de temps avec les enfants ». Au bout de dix ans, il ne peut plus supporter la situation. Il divorce et trouve bientôt une autre compagne qu'il qualifie en ces termes : « spontanée, généreuse, simple, facile à vivre, plus humaine quoi ! » Il se remémore le moment du divorce en soulignant le fait que sa femme n'a pas versé une larme. Par la suite, toutes les négociations ont été vécues « avec une froideur calculatrice incroyable. Comme en affaires. » Il se demande quelles en seront les séquelles chez les enfants qui entrent dans leur adolescence. Elle, de son côté, lui reproche, non sans raison, de garder les vieux schèmes de l'homme traditionnel qui veut la femme à la maison, à tout le moins une femme qui ne donne pas priorité à sa carrière et qui « suit son mari » là où il est appelé à travailler.

On peut se demander si l'un et l'autre n'ont pas chacun à leur [150] propre façon, réduit la famille à une organisation moderne quasi technocratique qui prend le pas sur tout le reste. Leur monde professionnel, rationnel a imposé sa logique. Temps et argent sont les deux étalons de toutes leurs négociations passées et présentes. Et les enfants doivent s'y adapter. Qu'on nous comprenne bien, il ne s'agit pas ici de discréditer l'entreprise familiale, la carrière professionnelle. Des cou-

ples, des familles parviennent à d'heureux aménagements. Tâtonnements, tensions, essais, échecs, reprises font partie des défis actuels en la matière. Mais on ne peut sous-estimer les énormes enjeux en cause. « J'ai réussi ma carrière mais j'ai manqué ma vie. » Cette expression populaire, plusieurs fois entendue, en dit déjà long. Le type familial P.M.E. n'est pas une pure construction de l'esprit !

En deçà et au-delà de ces types

Redisons-le, on ne trouve pas ces types à l'état pur dans le réel. On peut passer de l'un à l'autre. Il arrive aussi qu'on garde le même *pattern* toute sa vie même en changeant plusieurs fois de partenaire. Y compris dans des familles reconstituées.

Les conditions socio-économiques rejouent aussi sur la famille. Par exemple, l'accès à l'aisance ouvre davantage au monde extérieur comme « espace où déployer ses potentialités ». Inversement, l'absence de statut social gratifiant peut contribuer à durcir les statuts internes à la famille. Mais le réel ici comme ailleurs résiste à toute logique univoque. Nous avons constaté chez plusieurs jeunes hommes qu'ils ont peine à devenir père aussi longtemps qu'ils n'ont pas de statut social. Chez des jeunes femmes le problème est inverse.

Je n'ai commencé à vraiment exister pour mon entourage que lorsque je suis devenue mère. Je devenais tout à coup intéressante aux yeux de mes parents, de mes grands-parents et de beaucoup d'autres. C'est comme si ton rôle de mère te donnait ton statut social. Alors tu en fais le tout de ta vie. Tu t'accroches à ton enfant. Ton chum passe bien après. Puis il fout le camp. Après la séparation, tu continues à l'éloigner davantage de l'enfant. Quand lui devient adolescent tu réalises que ton garçon a manqué de père, que bien des problèmes viennent de là, par exemple son identité sexuelle. Le thérapeute t'apprend ça. Tu te demandes alors avec vertige : est-il trop tard pour corriger ça ? Et pourtant, tu n'as toi-même que 36 ans. Pire que [151] ça encore, tu te rends compte que dans la grande société, être mère ça ne te donne pas un statut social, une reconnaissance des autres. Tu te lances comme une

folle pour te recycler, pour bâtir ton indépendance personnelle, financière. Tu vis un conflit entre la mère et la femme qui est en toi. Tu le vis affreusement seule, même quand tu as trouvé un nouveau partenaire !

Cette dernière remarque nous amène à pointer certains problèmes des familles recomposées chez nos interviewés. Il y a les inévitables tensions entre les enfants et le nouvel adulte qui arrive souvent d'une façon abrupte dans leur vie. Celui-ci devient le bouc émissaire des frustrations de la séparation de leurs parents. Plus ou moins inconsciemment, ils suscitent des affrontements entre les nouveaux conjoints, ou encore ils jouent le parent parti contre le nouveau venu. Dans bien des cas, les tensions durent plusieurs années. L'issue heureuse dépend de la maturité des adultes en cause, car ces situations explosives ne peuvent être assumées sans de grandes qualités de jugement, de patience, d'adaptation, de réajustement constant à la mouvante complexité des divers réseaux d'appartenance que comportent les familles reconstituées. Par exemple, quand le père et la mère se sont constitués, chacun, un nouveau noyau familial, quand d'autres enfants sont nés de ces deux nouveaux noyaux. Il y a là un chassé-croisé de relations difficiles à gérer. Il arrive trop souvent qu'on demande à l'enfant d'être l'intermédiaire des communications, des demandes entre conjoints séparés. On attend de lui une diplomatie hors de sa portée, et un exercice de jugement, de délibération que les adultes eux-mêmes n'ont pas développés ! Nous renvoyons le lecteur à ce que nous avons dit de la famille-club, du couple associatif et de l'enfant partenaire.

Mais les familles reconstituées ont aussi des atouts positifs. Elles offrent une diversité de relations que n'a pas la famille nucléaire de plus en plus réduite. Si les adultes savent développer des transactions articulées, saines et intelligentes, l'enfant y fera un précieux apprentissage pour s'inscrire dans la société démocratique, pluraliste, aux différences plus marquées. Il y a cet autre avantage trop méconnu, à savoir l'importance d'adultes-tiers dans la construction personnelle et sociale de l'enfant, de l'adolescent, fût-ce pour empêcher la dualité parent-enfant et celle des conjoints de s'enfermer sur elle-même. Car plus le noyau est restreint, plus il est explosif. L'expression famille nucléaire en dit déjà long. Dans ce cercle restreint de relations, l'enfant n'a que

peu de solutions de rechange. Les [152] familles recomposées peuvent permettre de précieux rééquilibrages. Des études menées en France sur les nouvelles familles observent le fait suivant :

[Certaines familles recomposées] ont instauré des réunions régulières où tous les membres de la famille tiennent conseil chaque semaine, afin que chacun puisse parler et être entendu. Une [interviewée] évoque un conseil de gestion et compare sa famille à une entreprise. Ces réunions familiales permettent, grâce aux échanges langagiers, d'inventer ou plutôt de régler des relations difficiles parce que non prescrites socialement. Mais ce réglage des relations ne peut se faire que si chacun a en lui des repères intérieurs, une sorte de boussole psychologique qui lui permette de savoir qui il est et quelle est sa place, du double point de vue de la différence des sexes et de celle des générations. La loi est d'abord interne avant d'être dictée de l'extérieur. Interne, c'est-à-dire transmise au sein de la lignée à chaque enfant, lui permettant de savoir à quelle famille il appartient et, par le jeu des identifications, de se situer d'un seul sexe (garçon ou fille) et d'une génération (et non dans un amalgame générationnel) ¹⁶.

De la sorte, chacun peut s'identifier, nouer des rapports sains aux autres, et dire sa souffrance et son désir, tout en accueillant ceux des autres. Mais combien parviennent à une telle qualité de transaction, à une telle maturité ? Les problèmes abordés plus haut débordent de toutes parts la famille reconstituée, et la famille tout court. Ils renvoient à une société et à une culture dont les trop nombreuses incohérences et contradictions ont déchiré les étoffes les plus importantes de la vie privée et des rapports quotidiens. Diable, demandons-nous pourquoi il y a cette multitude de spécialistes, d'intervenants, de consultants, d'avocats pour les moindres transactions de la vie, pour le moindre grief au travail, à la maison ou ailleurs.

¹⁶ Françoise HURSTEL et G. DELAISI DE PARSEVAL, chap. 15, dans : Jean DELUMEAU et D. ROCHE (dir.), *Histoire des pères et de la paternité*, Paris, Larousse, 1990, p. 408.

À entendre bien des récits sur la famille, nous nous demandons si notre modernisation s'est vraiment donnée de nouveaux repères quelque peu clairs et nets, particulièrement au chapitre de la parentalité, de l'autorité, du jugement moral, de la redéfinition des [153] rôles, de l'apprentissage à la responsabilité, de la formation de la conscience, des rapports entre normes et liberté, des initiations aux passages de la vie. Autant de champs d'éducation où la famille est profondément concernée et où les débats sociaux se révèlent souvent erratiques, sinon fort emmêlés.

Les cohérences culturelles, morales et religieuses d'hier ont disparu. Ont-elles été remplacées ? En a-t-on inventé de nouvelles ? S'est-on donné une morale laïque après l'éclatement de la morale religieuse ? Qu'en est-il des couches profondes de la culture, de la conscience, de l'âme qu'assumait tant bien que mal l'expérience religieuse ? Connaissances, techniques et mécanismes Psychologiques suffisent-ils pour éclairer et assumer ces profondeurs humaines et spirituelles où se logent des ressorts importants de la conscience, de la dynamique symbolique, de la capacité de rebondissement, de dépassement ?

Y aurait-il en-dessous de ces problèmes psychologiques et sociaux un certain appauvrissement spirituel ? Des jeunes de notre enquête l'ont évoqué timidement : « Y a-t-il encore dans cette société quelque chose qui mérite un respect sacré, une loyauté profonde, un engagement durable ? » Appel à une transcendance que semblent ignorer un certain professionnalisme rationaliste, positiviste fort répandu, et un type de sécularisation encore plus répandu qui a aplati, banalisé, désacralisé à peu près tout. Comment ; s'étonner alors de l'explosion actuelle d'un religieux sauvage, hors du pays réel et de ses pratiques imperméables au spirituel ?

Soucieux d'intégrer l'intelligence spirituelle dans notre analyse culturelle et sociale, nous tenons à rester très près de celle-ci dans le deuxième volet de ce chapitre où il sera question des enjeux critiques refoulés.

2. Enjeux critiques refoulés

[Retour à la table des matières](#)

La famille est devenue incertaine, et partant, le couple, l'enfant, le parent. Non pas qu'elle ait perdu de l'importance, bien au contraire. De nombreux sondages et recherches en témoignent, tout en faisant état de ses multiples tensions et éclatements. Qu'elle soit devenue plus que jamais plurielle dans ses formes et orientations, cela aussi semble irréfutable, mais ce n'est pas sans ajouter à la complexité et à la fluidité de sa situation présente. Les attitudes en la matière s'entrechoquent, vouloir se libérer de la famille et y chercher une sécurité [154] que « rien d'autre n'apporte ». Cette ambivalence est fréquente chez nos interviewés de tous âges. Il y a quelques années à peine, on remettait en cause le caractère dit étouffant de la famille traditionnelle toute consacrée à la reproduction, à la transmission et à la survie d'un patrimoine culturel bien défini. Et voilà que l'on s'inquiète de la dénatalité, de « l'échec de la transmission », de la déculturation jusqu'à en voir une menace pour la survie. Là aussi il y a de multiples ambivalences et contradictions, même chez les couples qui n'ont pas d'enfants, et assez souvent chez des célibataires.

Parfois le questionnement critique se fait ironique : « Finie la famille, enfin l'amour, la sexualité, le couple libéré, épanoui. Allez y voir ! Est-on aujourd'hui plus heureux qu'hier ? » Des anthropologues et des historiens se mettent de la partie pour rappeler et retracer la très longue histoire occidentale de la formation de la famille traditionnelle, en soulignant les contradictions d'une certaine modernité. Si l'institutionnalisation de la famille traditionnelle répondait à la singulière précarité du petit humain et à sa lente venue à l'état d'adulte, combien plus l'allongement de l'adolescence jusqu'à la fin de la vingtaine appelle-t-il une institution familiale plus stable et mieux instituée.

La désinstitutionnalisation et ses effets pervers

La famille est un lieu social privilégié pour comprendre les rapports entre institution et humanisation. Rappelons ici ce que nous avons évoqué de L. Roussel à ce chapitre :

L'institution matrimoniale permet de faire l'économie de la violence en interdisant à tous les mâles du groupe l'accès à toutes les femelles du groupe. Du coup ces femmes devenaient disponibles pour un échange avec les femmes d'un autre groupe. L'institution n'aboutissait pas seulement à l'abolition de la violence interne, elle permettait, à l'extérieur, de fonder un réseau d'alliances et de transformer les ennemis en alliés. Grâce à cet artifice, fondateur à la fois de la famille et de la société, l'espèce survécut ¹⁷.

Il est étonnant qu'on n'ait fait aucun lien entre la désinstitutionnalisation et la montée de la violence. Faut-il citer ici un vieux [155] proverbe oublié, mais d'une brûlante actualité : « Quand les institutions s'affaissent, les êtres humains deviennent imprévisibles, erratiques et même violents. » Nous ne sommes pas sortis de cet aveuglement que J.-M. Domenach appelait « le mépris véhément des institutions ». Dans cette foulée on qualifiait la famille dite traditionnelle d'institution comme pour mieux en décréter les caractères dépassé, oppresseur et aliénateur. Alors qu'historiquement l'institution visait un sens libérateur, civilisateur. Quand une institution ne l'est plus, c'est qu'elle cesse d'être ce qu'elle devrait être de par son rôle fondamental. Mais discréditer celui-ci, c'est passer de Charybde en Scylla, glisser dans l'indifférenciation des sexes, des rôles, des générations, des rapports sociaux, des identités. D'où la confusion mentale et sociale et la dé-culturation où tout est dans tout.

On a peu évalué les effets pervers de la désinstitutionnalisation de plusieurs pratiques fondamentales dans la construction personnelle et sociale. Nous le montrerons un peu plus loin, par exemple, au chapitre

¹⁷ L. ROUSSEL, *op. cit.*, p. 26.

de la quasi-disparition des démarches initiatives. Il y a là un grave déficit culturel qu'ignorent plusieurs dénonciations actuelles de la violence, de la drogue, du décrochage scolaire, du haut taux de suicide, de la crédulité magique et de plusieurs symptômes de maladie mentale. Plus grave encore, parce que plus répandu, est le désarroi de tant de consciences dont témoignent la plupart de nos interviewés : « Je ne comprends plus rien à ce qui se passe, je me sens impuissant, on ne sait plus quoi transmettre aux enfants, on n'est plus sûrs de rien. » A-t-on pris la mesure de cette profonde confusion intérieure et de son prolongement dans l'impuissance sociale, sans compter les autres effets pervers mentionnés plus haut ?

Dans plusieurs entrevues, des parents se plaignaient du manque de respect de leur autorité, chez leurs adolescents, tout en rattachant leurs valeurs les plus chères à la permissivité, telles l'autonomie, la croissance personnelle, la liberté sans contrainte, l'être-bien-dans-sa-peau, la tolérance et quoi encore ! Et cela sans se rendre compte des multiples contradictions de cette conception de l'éducation. Peut-on vraiment exercer une liberté saine et se structurer sans normes et sans bases ?

Une jeune adolescente disait dans une entrevue : « Il n'y a personne au-dessus de moi, et c'est là ma plus grande souffrance. »

Une étude menée au Danemark a montré que le surmoi défait, la fonction d'autorité non exercée, l'adolescent fantasme dans ses profondeurs psychiques des figures d'autorité illimitées qui l'écrasent. « C'est comme s'il y avait des monstres au fond de moi », disaient [156] des jeunes de tendance suicidaire. Et chez d'autres, un sentiment d'absurdité innommable et indifférencié, sans repère et souvent sans raison ni pourquoi. Peut-il en être autrement quand on a perdu la signification et le rôle pédagogique de la loi, de l'autorité, des normes ? L'autorité parentale sainement exercée permet au jeune d'en saisir progressivement les limites tout en laissant la place au dialogue, au sens critique, fût-ce pour contester les contradictions. L'évanescence de la figure du père, selon plusieurs psychiatres, serait pour beaucoup dans ce crépuscule des nonnes.

Notons ici une incroyable méprise. D'une part, avec la science on reconnaît qu'une grande partie du destin d'un individu se joue pendant sa petite enfance et, d'autre part, on fait de l'école le bouc émissaire.

saire des échecs de l'éducation. L'éternel enfant-roi qui donne tant de mal aux professeurs de tous les niveaux scolaires a été fabriqué au cours de la petite enfance. Nous nous étonnons qu'on parle si peu de cette filiation première et fondamentale et des drames qu'elle prépare pour une adolescence orageuse, et bien au-delà.

L'enfant-roi à qui on passe tout, souvent au nom de l'amour inconditionnel ou du bonheur, tyrannise son entourage, y compris ses parents. Parvenu à l'adolescence, il pourra même devenir très violent devant la moindre contrainte ou tourner cette violence contre lui-même à sa première peine d'amour, tellement lui est insupportable la résistance de l'autre à ses désirs. Il ne reconnaîtra aucune autorité extérieure, parce qu'il n'en aura jamais fait l'apprentissage avec ses parents. *Ceux-ci ont disqualifié les fondements de leur propre autorité en rejetant l'idée même de normes et de contraintes.* Jamais ils n'auraient pu penser que lever toute contrainte normative, c'est empêcher un enfant de se construire, de se maîtriser, de devenir résistant et résolu devant les défis de la vie.

Nous avons été frappés par la fréquence de telles contradictions chez plusieurs parents interviewés de 35, 40, 45 ans. Combien ne se rendent pas compte des rapports entre leur permissivité et le rejet de leur autorité, entre leur refus de toute contrainte pour leur enfant et sa violence, parfois même sa tyrannie, entre leur amour inconditionnel et l'incapacité de l'enfant à s'évaluer. L'éternel enfant-roi dira, par exemple, à ses parents : « Si j'ai des mauvaises notes, c'est parce que le professeur ne m'aime pas. » Ce jeune adolescent sait bien qu'en jouant cette carte, ses parents vont se ranger de son côté, au nom de leur amour inconditionnel. Ne sont-ils pas eux-mêmes d'un amour sans loi, sans institution, sans normes ? La passion à l'état pur, quoi ! Comme s'ils en méconnaissaient la précarité sans les contrepoids de [157] la raison, du jugement, de la maîtrise de soi et des valeurs de durée. Plus grave encore est l'obéissance aveugle aux pulsions les plus immédiates de l'émotion, sans distance sur soi. Voilà des tendances lourdes, régressives, fort répandues qui ont tant d'effets pervers, particulièrement dans le champ de l'éducation.

En contrepoint nous voulons citer ici un exemple positif à l'opposé de ces tendances. Dans un récit de vie, un parent raconte ce fait révélateur et encourageant.

Mon fils de 15 ans m'a dit l'autre jour : « Maman, si tu m'aimais vraiment, tu me les donnerais ces 300 dollars dont j'ai besoin pour acheter de nouveaux skis plus à mode. » Alors je lui ai dit : « On en a longuement discuté, je trouve que ça n'a pas de bon sens, surtout avec le budget qu'on a. Tu crois que je ne t'aime pas assez à cause de ça. Écoute-moi bien. Si demain, tu es un homme capable de te tenir debout, capable de jugement, capable de voler de tes propres ailes, capable de faire face aux défis de la vie, capable de résistance parce que tu auras rencontré sur ta route des êtres debout eux-mêmes, capables de te résister, et ben mon gars, c'est que je t'aurai bien aimé. »

Plusieurs parents interviewés opposent : « les laisser vivre leur enfance » et « les préparer à devenir des adultes ». Cette opposition idéologique s'accompagne de graves déficits dès l'adolescence. C'est dès l'enfance qu'il faut un apprentissage progressif à la responsabilité personnelle. Un truisme, dira-t-on. Mais combien de jeunes ont eu cette éducation au cours des dernières décennies ? Prenons le problème massif du décrochage scolaire. Dans le vaste dossier que nous avons constitué autour des débats publics tenus sur ce problème, nous n'avons pas trouvé deux lignes sur la responsabilité du jeune lui-même. À en faire une pure victime de tout le monde et son père, on ne fait que le déresponsabiliser davantage. Si un jeune réussit à l'école, ou dans un sport, on le félicite, on reconnaît sa responsabilité même si d'autres ont contribué à son succès ; s'il lâche en cours de route et qu'on ne lui reconnaît aucune responsabilité, quel message désastreux ne lui fait-on pas ? Grattez là-dessous et vous allez trouver ici une bonne dizaine d'utopies farfelues en éducation depuis quelques décennies, soit dans la famille, soit à l'école, et plus largement dans les styles de vie et de société qui se sont imposés.

Nous mentionnions plus haut comment la désinstitutionnalisation avait débouché sur une négation des différences d'âge, de [158] sexe, de rôle, de génération. Rappelons à cet égard des propos forts instructifs tenus par des adolescents :

Papa, des amis j'en ai en masse, un père, je n'en ai qu'un ; je t'en supplie, arrête de jouer au copain avec moi. J'ai besoin d'autre chose. (*Garçon, 14 ans*)

Mes parents n'étaient pas faits pour être parents. C'est comme s'ils ne savaient pas quoi faire, c'est comme s'ils n'avaient rien appris pour jouer ce rôle. Ils ne voulaient pas me donner l'éducation qu'ils avaient reçue, mais ils ne savaient pas ce qu'il fallait faire eux-mêmes. Ils voulaient tout inventer à mesure. Et moi, je ne savais pas sur quel pied danser. Ils changeaient continuellement d'idée, de méthode, de façon de faire. Tout ce qu'il y avait avant eux, c'était pas bon... Pour ce qui est de l'autonomie, je ne pouvais en assumer autant au début de l'adolescence. Mais ça faisait leur affaire ! (*Fille, 18 ans*)

Et cette fille de 20 ans qui nous disait :

À quinze ans, j'étais complètement capotée. J'avais toujours ma mère sur le dos. Je me suis ramassée chez le psychiatre. Ma mère voulait à tout prix participer à l'entrevue. Elle disait au psychiatre : « Ma fille et moi on se dit tout. On dialogue sur tout, mes problèmes à moi, ses problèmes à elle. » Ma mère instruite, moderne, ouverte était incapable de comprendre que moi j'étouffais, que j'étais écrasée par ses problèmes à elle. Elle n'avait que le mot autonomie en bouche. Et moi, j'étais comme prisonnière. Je n'avais plus de distance pour respirer. Aujourd'hui encore, je me demande comment il se fait que ma mère si instruite ait eu si peu de jugement.

Et cet autre exemple raconté par Sylvain (21 ans).

Il y a des choses qui vous arrivent et qui vous marquent pour la vie. J'avais huit ans quand mes parents ont divorcé. J'admirais mon père, j'aimais ma mère. Je ne voulais pas qu'ils se séparent. Un soir, mon père... Il avait 40 ans à ce moment-là... Mon père, très grand de taille, debout devant moi, après une violente en-

gueulade avec ma mère, m'a dit : « Tu choisis, c'est elle ou moi. » J'ai cauchemardé pendant des années sur ce moment-là. Mes rêves, c'étaient toujours des situations coincées sans issue, pleines de désespoir où je préférerais mourir. Mon père m'avait mis devant un choix que j'étais incapable de faire, un choix [159] impossible. Si c'est dur pour un adulte, imaginez ce que ça peut vouloir dire pour un enfant.

Peut-on mieux exprimer les effets pervers de la désinstitutionnalisation systématique et aveugle dans une certaine modernité où l'on pensait réinventer le monde à tous les tours d'horloge, en remettant sans cesse les compteurs à zéro ? De la disqualification globale de toute mémoire, de toute expérience reçue, on a glissé plus ou moins inconsciemment à la perte du sens de la durée, de l'expérience mûrie et éprouvée, du rôle des normes, de la valeur structurante de l'institution, des conditions de base pour construire des personnalités aussi fortes qu'heureuses. Plusieurs parents s'interrogent sur la fragilité psychique et morale de leur progéniture sans jamais identifier les logiques et les pratiques qui y ont conduit. Même dans les recherches récentes, il y a des censures, des autocensures qui nous étonnent. Peu d'études, par exemple, sur les échecs scolaires des enfants uniques, des enfants-ros, des enfants élevés dans la permissivité. À l'université de Caen, en France, la majorité des échecs sont le fait de ces catégories de jeunes. Ici, on n'ose faire pareilles recherches. N'est-ce pas un signe, entre plusieurs, du refus d'examiner sérieusement certaines utopies qui continuent de s'imposer chez nous ? Redisons-le, on met beaucoup de choses sur le dos de l'école.

Et pourtant, on admet que des enjeux cruciaux se sont joués dès la petite enfance, comme l'enseigne la psychologie depuis belle lurette. Plusieurs baby-boomers - nous l'avons vu dans un chapitre précédent - se sont en quelque sorte fixés infantilement au matin du monde où tout est commencement et recommencement, innocence et plaisir. On retrouve ici un vieux mythe.~ celui du paradis terrestre. Mythe de la bonté originelle et infinie de la nature vierge, de la vie sans contrainte, du tout est possible, du bon sauvage de Rousseau, de l'enfant qui a tout ce qu'il faut pour grandir tout seul, de l'amour passion sans loi ni normes ni exigences, de l'éternelle jeunesse sans vieillissement ni mort ni souffrance.

L'enfant en est l'incarnation, la réincarnation sans cesse reprise. On doit lui assurer ce climat paradisiaque sur cet horizon symbolique de l'imaginaire actuel de bien des adultes. Chez combien d'adultes avons-nous trouvé pareil horizon, jusque dans le type de retraite qu'ils anticipent. Et cela sur le fond rousseauiste et critique de la « société qui corrompt », du « système » qui étouffe la liberté, le désir, la joie de vivre, l'être-bien-dans-sa-peau, la vie pure, innocente et spontanée, la liberté infinie !

[160]

Qu'à cela ne tienne, nous entrons dans l'ère du Verseau qui nous rendra le paradis perdu. La grande Énergie souveraine viendra à bout de toutes nos finitudes et limites. Elle est déjà à l'œuvre à l'intérieur de nous spirituellement pour nous rendre imperturbables devant les viscissitudes du monde actuel ! « Nous avons tout en nous. »

Ce genre de propos est trop fréquent pour ne pas le souligner ici. Propos innocent en lui-même, mais désastreux en éducation, comme on vient de le voir.

D'énormes pièges s'y cachent. Nous tenons à en signaler quelques-uns.

L'idéologie du présent éternisé

Ici nous touchons à une tendance lourde dont bien peu d'adultes sont conscients, si nous en jugeons à partir de la plupart de nos interviewés. Il s'agit de l'idéologie du présent comme seul repère temporel des actes et des valeurs. Plusieurs ont rejeté le passé, ils ne croient plus en l'avenir, et les voilà soumis au présent le plus immédiat. Le présent à éterniser, à protéger, à encoconner avec l'espoir compensatoire des prochaines réincarnations.

Il fut un temps où la vie était plus que la vie. Par la suite, on a dit : « Je n'ai qu'une vie à vivre. » Et puis l'histoire, le temps se sont réduits au présent. On ne compte plus les étonnants rétrécissements de l'aune ou de l'erre humaine. Celui du temps, et aussi celui d'un « social » de plus en plus court dans nos petites tribus urbaines d'affinités fort sélectives et souvent exclusives. Sans compter la culture narcissique

dominante d'un moi qui met le reste du monde entre parenthèses. Ces deux rétrécissements, celui du temps et celui du rapport aux autres, sont intimement reliés.

L'idéologie du présent, de rien que le présent, débouche sur un conservatisme dont on parle peu, un conservatisme où le « tiens » vaut plus que le « tu l'auras ». Ce conservatisme est « tel que les décisions à court terme ont seules un sens pour le joueur ¹⁸ ».

Désormais, ce repli sur le court terme enferme le désir dans l'imédiateté du présent et des stimuli du moment, avec l'illusion décevante du pouvoir avoir tout, tout de suite. Nous en avons vu les effets pervers chez un certain nombre de jeunes et d'adultes : le recours [161] à toutes sortes de drogues pour compenser les frustrations reliées aux inévitables limites et contraintes refusées par cette asservissante compulsivité ; l'affolement du balancier des états de conscience aux extrêmes de l'exaltation soudaine et de la déprime aussi abrupte (chez les maniaco-dépressifs), aux extrêmes de la mort banalisée et de la dérision d'une vie jugée vide et absurde.

Soulignons, au passage, qu'on ne peut détecter ce fond de conscience par des sondages, des questionnaires où les jeunes ont appris à donner les bonnes réponses pour des bonnes notes. Sans compter l'impact d'une culture narcissique où l'on cherche à projeter l'image idéale que l'on a de soi. Un peu comme ces enquêtes sur la satisfaction au travail qui révélaient des scores invraisemblables de 90% de gens satisfaits au sein de la population. Fin de la parenthèse.

Revenons à la famille, elle aussi, influencée par l'idéologie du présent. L. Roussel remarque ceci :

Les échanges entre conjoints, entre parents et enfants sont ainsi jaugés en fonction des gratifications immédiates qu'ils apportent. Dans le groupe familial, on vit au comptant et les décisions se prennent de désir à désir... mais voilà ! Le mariage et la famille sont demandeurs de temps. Il en faut en effet pour se reconnaître, pour forger à partir de deux mémoires individuelles une sorte de mémoire commune qui les intègre au moins partiellement. Il

¹⁸ Raymond BOUDON, *La logique du social*, Paris, Hachette, 1979, p. 209.

faut du temps pour parvenir à cette complicité qui devient la règle secrète des conduites. Il faut du temps enfin pour avoir des enfants, et pour les voir commencer, à leur tour, une histoire nouvelle, la leur. Qu'il paraisse préférable parfois de rompre l'alliance, ce n'est pas ici la question. Ce qui paraît indispensable pour qu'il y ait mariage, c'est la promesse initiale d'un certain crédit au temps ¹⁹.

Le centrement exclusif sur le présent, le mariage bâti avant tout sur la précarité de la passion sont incompatibles avec cette « ardente patience » qu'est la famille. Un couple marié depuis un an nous disait : « On se sépare, il n'y a plus de feu. » Sur une base plus large tout se passe comme si la vie devenait une succession d'épisodes distincts, discontinus, une série d'histoires successives. D'où la difficulté, selon Erikson, à ressaisir l'ensemble de son parcours comme peut le faire un adulte mature. Ce qui aide à comprendre ces retours à leur famille [162] d'origine chez des jeunes de la vingtaine ou encore leur longue dépendance parce que ce sont les seuls lieu et lien durables qui s'offrent à eux. Autre indice parmi cent pour se rendre compte jusqu'à quel point la famille et l'école sont tributaires des nombreuses crises de la société. On ne peut tout mettre sur le dos de la famille, de l'école, et de telle ou telle autre institution sociale.

À ce chapitre, nous avons noté, dans notre recherche, l'incroyable indifférence sociale d'un nombre élevé d'adultes sans enfants, surtout face aux problèmes de la famille, de l'école, et plus largement des jeunes et de leur avenir. C'est là un grave problème politique et moral fort méconnu.

Bien sûr, il y a d'autres facteurs de réalité. Rappelons-le, car le fait est de première importance, certains économistes, tel Gilles Paquet, soutiennent que si nous laissons aller les choses telles qu'elles vont, on se retrouvera bientôt dans une situation qu'ils décrivent ainsi : 25% d'emplois stables et à temps complet, 50% d'emplois précaires à temps partiel, 25% d'emplois à la pique, sans compter un fort contingent de chômeurs et d'assistés sociaux. La situation précaire d'un fort contingent des 20-35 ans est un signe avant-coureur de cet avenir très in-

¹⁹ L. ROUSSEL, *op. cit.*, p. 290-291.

quiétant. Une société qui ne vit que dans le présent le plus immédiat se prête à un grave aveuglement.

N'avoir rien à rendre à la société

Voilà une attitude de fond que l'on trouve en plusieurs entrevues d'adultes et de jeunes. Souvent la critique de la société et de ses institutions sert d'alibi pour se dégager de toutes responsabilités et de toute appartenance à leur égard. Au départ, nous nous sommes demandés si une telle attitude ne venait pas de la crise de crédibilité de la société, de l'État, de la politique. Même si le discours critique de certains interviewés n'était pas sans fondements.

La logique du marché et celle de l'État s'additionnent pour créer un style d'échanges de biens sans liens humains personnalisés. Le consommateur-citoyen anonyme peut n'y chercher que son intérêt avec le moins d'obligations possibles à l'égard de l'autre, comme le souligne avec justesse Jacques Dufresne. Cet échange souvent instrumental ou purement fonctionnel se renforce par une autre logique, celle d'un juridisme de plus en plus poussé qui multiplie la liste des lois, des droits et de leurs multiples réglementations.

Ces trois logiques inter-fécondées s'accompagnent d'effets pervers : individualisme, renvoi des responsabilités aux institutions, [163] dévaluation des relations humaines gratuites, sous-culture de dépendance, érosion de l'esprit de service (dans une société de services !) Peu à peu se développe une mentalité qui cherche à recevoir le maximum et à rendre le minimum. Le « qu'est-ce que ça m'apporte ou me rapporte ? » devient un repère majeur y compris dans les rapports humains, même d'amour ou d'amitié. Parfois la dérive va plus loin : il est plus facile de se séparer d'un chat ou d'un chien que d'un enfant (J.T. Godbout).

Ces logiques structurelles et culturelles nous incitent à ne pas moraliser ce problème à qui mieux mieux. Mais ce n'est pas une raison pour ignorer les légitimations qu'on se donne pour occulter sa part de responsabilité. *If you are not part of the solution, you are part of the problem.*

Le discours critique de plusieurs interviewés occultait souvent un régime souterrain de valeurs et de pratiques, qui renvoyait au dernier rang les impératifs de loyauté, d'appartenance, de solidarité, d'efficacité, de service, même dans des institutions d'où l'on tire son salaire. Que les grandes institutions publiques soient devenues de purs appareils ne tient pas seulement au fait techno-bureaucratique, à la mentalité de consommateur, aux rapports marchands, mais tout autant à une profonde pauvreté de la morale sociale dont on parle si peu. La majorité des graves problèmes actuels appellent des nouvelles solidarités de société, de milieu, d'institution et de fortes implications personnelles et sociales.

Nos interviewés parlaient abondamment des problèmes de la société, mais pratiquement pas de leurs responsabilités en la matière. On se fait illusion si l'on pense que beaucoup de gens ont développé une conscience sociale et des engagements correspondants. Le libéralisme économique de l'intérêt personnel comme seul moteur de comportement et l'idéologie des seuls droits individuels sont confortés au quotidien par une culture narcissique et individualiste largement dominante. Nous n'avons pas trouvé grand progrès chez nos interviewés à ce chapitre.

S'agit-il de la famille, on y trouve des attitudes et comportements correspondants rarement reconnus comme tels. Les échanges entre conjoints, entre parents et enfants sont ainsi jaugés en fonction des satisfactions immédiates qu'ils apportent. Les décisions se prennent de désir à désir pour reprendre ici une expression de Roussel. Ce rétrécissement renvoie aux autres évoqués plus haut, par exemple celui qui réduit le temps au présent le plus immédiat, et la vie familiale à une succession d'épisodes distincts.

[164]

Tous ces rétrécissements se jouent au quotidien et jusque dans le fond des consciences pour tenir *l'autre* à distance comme une menace à un ego qui ne croit pouvoir être totalement lui-même et souverain que s'il occupe toute la place. L'impératif absolu de gratification immédiate rend plus que problématique les lenteurs de l'éducation, des apprentissages les plus importants, du mûrissement, de l'exercice du jugement, de la construction d'une complicité d'amour et de communauté de destin. Et l'on comprendra qu'après l'enfance dans une telle

famille, l'école ne pourra pas accomplir ses tâches propres qui relèvent, elles aussi, de longs apprentissages. Bien sûr, là aussi se reproduisent chez des adultes comme chez des jeunes semblables tendances. Ce qu'un jeune adulte d'une tout autre tendance qualifiait lucidement en ces termes.

Je n'oublierai jamais la première phrase du premier professeur dans le premier cours que j'ai eu en arrivant au secondaire. Il nous a dit : « Je vous avertis, moi, je suis ici pour faire un job, c'est pas une vocation. » Dans ma petite tête, cela a sonné drôle. Plus ou moins intuitivement, je m'attendais à plus que cela d'un éducateur, même s'il enseignait les mathématiques. Son discours était froid, distant, sec... comme calculé. Pas un « sou » de plus. Pas une minute de plus. J'avais le sentiment d'entrer dans un autre monde que je trouvais peu humain, calculateur. Je sentais ça, même si je ne connaissais rien à ce moment-là des conventions collectives, de la bureaucratie, de la société marchande où rien n'est gratuit, où tous les rapports humains sont réglés par l'argent. Ça a été un véritable choc. Je pouvais difficilement me l'expliquer. Mais le fait que je ne l'ai jamais oublié en dit long. J'avais devant moi un adulte qui était tout le contraire de l'idéal que j'avais. C'est comme s'il me disait que mon idéal de rendre service au monde était illusoire, « niaiseux », naïf. (*Richard, 20 ans*)

Dans son dernier ouvrage, *L'esprit du don*, Jacques T. Godbout soutient que la touche humaine d'une société, et encore plus de l'éducation, se traduit dans la pratique du don, dans ce petit plus gratuit qui dépasse la règle mécanique, le lien obligé, le calcul étroit, le rapport purement fonctionnel ou instrumental²⁰. Sans le don, la société est une machine ; l'institution, un appareil ; la vie collective, un [165] marché ; les rapports sociaux, un jeu au plus fort la poche ; et même les droits, une sèche et froide question juridique, parfois pour obtenir des grosses sommes grâce aux tribunaux. Qui peut nier ces dérives actuelles ? Godbout ne fait pas de quartier à ces tendances dominan-

²⁰ J.T. GODBOUT, *L'esprit du don*, Montréal, Boréal, 1992, p. 309.

tes. Selon lui, le don est au système social ce que la démocratie est au système politique, ce que la conscience est aux individus.

Parlant de la famille, l'auteur donne un exemple très simple, mais chargé de toute une lecture critique de la logique qui s'est imposée depuis le Siècle des Lumières. Une mère donne un morceau de gâteau à son enfant. Arrive un petit voisin. Elle dit à son fils : « Tu as le droit de garder ton gâteau, mais tu peux le partager. » On comprend alors le rôle fondamental du don dans la constitution du rapport proprement humain et comment le droit et les droits, malgré leur importance indéniable, en sont l'instance seconde. Selon Godbout, on a inversé cette philosophie sociale depuis le Siècle des Lumières. Pensons à l'importance de l'hospitalité même dans les sociétés les plus primitives. Celle-ci se vivait sous le signe du don, de la gratuité, de la générosité, bien avant d'être une loi de politesse ou un droit à respecter, ou un honneur à sauvegarder. Godbout n'hésite pas à demander si cet apprentissage au don dans la famille n'est pas une des premières bases incontournables du sens de l'autre, de la conscience sociale, et cela pour toute la suite de la vie et pour l'humanisation de la société.

Son interpellation critique va jusqu'aux sciences dites sociales.

Comment, « par quel tour de force », les sciences sociales arrivent-elles à parler des liens sociaux sans utiliser les mots qui les désignent dans la vie courante : l'abandon, le pardon, le renoncement, l'amour, le respect, la dignité, le rachat, la réparation, la compassion, tout ce qui est au cœur du rapport entre les êtres et est nourri par le don. Les sciences sociales doivent prendre acte avec Bateson qu'elles n'ont pas réussi à comprendre de quoi la religion est une métaphore, et qu'elles peuvent encore moins prétendre la remplacer. Si Dieu n'existe pas, l'homme est-il nécessairement utilitariste ? Peut-on nier Dieu sans se prendre pour des dieux ? C'est le grand problème de la démocratie représentative et de sa boucle étrange endogène : peut-on se sauver soi-même ?

On ne saurait mieux dire pour comprendre ce qui nous arrive. Qu'est-ce qu'une famille où tous les échanges se font par droits individuels [166] interposés, et parfois érigés en absolus ? Si c'est la règle

de base entre les adultes, celle-ci finit par s'imposer dans les rapports parents-enfants. L'enfant sera un partenaire plus ou moins implicite-ment considéré en termes de contrat, de transaction de droits. S'il contrevient à cette règle, on lui fera sentir qu'il est de trop, qu'il ne peut demander plus. Mais comment ignorer ou même nier que l'enfant est plus qu'un sujet ou un objet de droit, que l'amour appelle plus que cela, que son éducation dépasse le calcul donnant-donnant ?

Certes, chez nos interviewés-parents, le discours de la générosité n'est pas absent. Leur sincérité n'est pas en cause ici. Mais chez certains, on trouve une influence subtile des tendances souterraines signalées plus haut. Un mécanisme profond (souvent idéologisé) les pousse à croire que ce qui leur convient est favorable à leurs proches. Ils adoptent le mode de vie qui leur plaît et certains ne veulent pas trop savoir ce qu'il en résulte pour l'enfant. Dans nos deux premiers rapports de recherche sur les adolescents et sur les 20-35 ans, nous en avons donné moult exemples.

Mais ne généralisons pas. Il y a beaucoup de parents de la trentaine et de la quarantaine qui donnent autant à leurs enfants que ce qu'ils ont reçu eux-mêmes de leurs propres parents. De plus, on ne peut ramener tous les problèmes des jeunes aux faiblesses ou aux travers de leur famille. Délinquance ou décrochage scolaire, par exemple, ne sauraient être toujours liés aux tensions conjugales, et pas plus aux insuffisances de l'école. Même celles-là et celles-ci sont largement tributaires de beaucoup plus vastes problèmes sociaux, économiques, culturels et moraux dont nous venons de faire état.

À titre d'exemple tiré de quelques-uns de nos interviewés, notons qu'il est difficile pour l'homme de bien assumer sa paternité quand il n'a pas trouvé sa place dans la société, quand il ne vit aucune reconnaissance sociale. Et cette autre remarque lourde de sens : « J'ai eu souvent l'impression, lors de visites d'amis, que certains gars ne voyaient littéralement pas que mon espace et mon temps étaient aussi habités par deux enfants. »

Transmission et initiation, deux pratiques à renouveler

Un axe traverse nos rapports de recherche où nous avons tenté de ressaisir ce qui se passe dans les couches les plus profondes de la conscience actuelle des gens de divers âges et milieux sociaux. Il n'est pas inutile de l'aborder ici sous un autre angle, à savoir la pratique [167] éducative. Mais rappelons d'abord cet axe tel qu'il nous a été révélé par la plupart des jeunes adultes et des adultes longuement interrogés :

Je ne comprends plus ce qui se passe aujourd'hui, je me sens impuissant, on n'est plus sûrs de rien, on ne sait plus quoi transmettre.

N'y a-t-il pas, entre autres choses, un formidable problème, un crucial défi d'éducation qui se cache là-dessous ? Au cours de la trop longue phase utopique de la réforme de l'éducation, certains idéologues de la rupture totale et de la table rase disaient péremptoirement : « Personne ne transmet rien à personne. » Vingt ans plus tard, on se retrouve devant le désarroi évoqué ci-haut. Quand la mémoire elle-même est disqualifiée au nom de l'idéologie du présent, on ne peut même pas se rendre compte du problème qu'on a créé soi-même, sinon des conséquences des gestes et des choix qu'on a faits.

Certes, une transmission réduite à une reproduction pure et simple de modèles figés méritait d'être remise en cause dans une histoire, une culture et une société qui avaient à se renouveler profondément comme ce fut particulièrement le cas chez nous dans la période d'après-guerre. Plus qu'un rattrapage de la modernité, il fallait une sorte de saut qualitatif, celui de devenir acteurs d'une histoire à faire et non plus à subir, dans le fatalisme, sinon dans la résignation. Cela, nous l'admettons sans peine et nous y souscrivons sans réticence. Redisons-le, à ce chapitre, ce n'est pas cette modernité que nous contestons ici, mais sa dégradation. De même, nous nous refusons tout autant à une idéalisation du passé, de la société traditionnelle. Mais nous avons le

souci d'en retracer et d'en retenir ce qu'il y avait de meilleur. Pour nous expliquer, nous allons prendre un exemple à la fois simple et éclairant qui en appelle au meilleur de la modernité et au meilleur de notre héritage culturel. Voyons d'abord le côté critique.

Revaloriser le jugement

Il s'agit de l'étonnante éclipse du « jugement ». Dans le « meilleur » de l'éducation familiale traditionnelle, on accordait beaucoup d'importance au jugement, à cette capacité de bien évaluer les raisons et les conséquences de ses gestes dans la conduite de la vie. C'était une sorte de philosophie populaire tissée d'un ensemble de touches inséparables : le bon sens, la civilité, la rectitude de conscience et [168] aussi son examen, l'à-propos du comportement par rapport aux moeurs et coutumes du temps, la correspondance entre les moyens et les fins, les vertus cardinales de prudence, de justice, de tempérance, de force, le caractère sacré du respect, la mémoire de proverbes qui fournissaient un précieux bagage de repères pour une sagesse pratique et quoi d'autre encore ! On disait de quelqu'un avec admiration : voilà un homme, une femme de jugement, de bon conseil. C'était la marque principale de parents qui savaient bien éduquer leurs enfants.

Cette référence au jugement a disparu du vocabulaire courant depuis les années 1960, comme si elle avait été vouée aux oubliettes d'un passé révolu. Incroyable paradoxe quand on sait qu'au moment de notre modernisation, une des grandes revendications était justement de désormais penser, juger, choisir, décider par soi-même. C'était un progrès indéniable. Et pourtant au même moment, se produisaient l'éclipse de cette référence au jugement et la disparition des pratiques éducatives d'apprentissage du jugement, aussi bien dans les familles qu'à l'école. Cela devait être remplacé par les connaissances, les techniques objectives comme seul lieu de certitude et de vérité. Même la référence aux valeurs était considérée comme du relent d'un vieil humanisme éculé et d'une mentalité de droite.

Jugement, conscience, valeurs, vertus, tout cela appartenait à l'ancien régime de chrétienté, cette grande noirceur honteuse dont il n'y avait rien à retenir. La grande majorité de la population a suivi ce

mouvement de rejet global sans examen, sinon sans souci ou intérêt, pour décanter ce qu'il y avait de bon dans l'héritage culturel reçu.

Cet aveuglement est une des causes de la pauvreté de notre pédagogie collective du changement historique. En celui-ci comme dans la science, on ne se renouvelle pas sans confrontation aux acquis, même dans le cas de ruptures radicales ou de chemins nouveaux, inédits. Si nous avions mieux décanter notre héritage culturel, nous aurions découvert que la modernité, plus que l'ancien régime, exigeait un renforcement de la formation du jugement. Celui-ci est encore plus impératif pour l'exercice de la fonction critique si importante dans une culture démocratique.

Si l'on avait vraiment renouvelé ce bon côté de l'héritage reçu, dans les familles en tout cas, on aurait mieux compris le caractère précieux d'une initiation progressive à l'exercice du jugement dès la petite enfance. On aurait été plus critique, aussi, face aux utopies du laisser-faire de Spock, de cette complaisance à laisser l'enfant obéir à toutes ses pulsions, à tous ses désirs. Cette absence de discernement [169] critique de la part des adultes n'est pas étrangère au règne de l'éternel enfant-roi, souvent tyrannique et hyper-fragile, que nous avons connu par la suite.

L'éclipse du jugement, de sa formation, de ses traditions initiatiques allait durer jusqu'à aujourd'hui avec les conséquences désastreuses que l'on sait, ou que l'on reconnaît sans en identifier les véritables sources... et déraison !

Écoutons ce jeune dans la trentaine en quête d'une sagesse dont il sent le besoin, tout en rugissant contre ses aînés qui n'ont pas su la lui transmettre :

Jamais, à la maison chez nous, il n'a été question de jugement, d'exercice de jugement. Tout le monde à la maison marchait avec ses émotions, ses désirs. Évidemment il y avait des règles du jeu pour que ça soit viable. Mais de jugement, pas question. Pas plus à l'école. Plus tard, dans mes études, et aussi dans mes travaux scolaires, il était interdit d'exercer un jugement de valeurs. C'était pas scientifique, pas objectif, donc pas vrai. *Matter of fact, thats il, thats all*. Toute ma formation universitaire s'est faite dans ce

rationalisme étroit, ce positivisme bête à en pleurer. À côté de cela dans la vie courante, dans les médias, c'était l'émotion qui servait d'authenticité, de vérité, de certitude. Le *feeling* t'apportait tout. Partout autour de moi, il n'était jamais question de jugement. Le jugement, ce n'était qu'une affaire de droit, de juge. Vous êtes-vous demandé pourquoi tout aboutit à la cour aujourd'hui ? Quelle sorte de démocratie vous pouvez avoir, si la majorité des citoyens n'ont pas de jugement ? J'exagère un peu, mais pas tellement. Le jugement défait, c'est le sens qui fout le camp, surtout le sens de la vie. On ne sait plus comment y avoir accès...

Ce diagnostic d'un jeune adulte moderne, instruit, qui découvre l'importance du jugement, de la sagesse, est une critique implacable et juste qui aide à comprendre la crise de la transmission et bien d'autres problèmes actuels. On s'est remis à parler récemment des valeurs, mais sans l'assise philosophique minimale et les pratiques éducatives qui initient au jugement, dans la famille comme à l'école et aussi dans les médias. Le jugement tient d'un long apprentissage, d'une patiente initiation, d'une rude conquête. Qui a rappelé cela au cours des trente dernières années ? Que des jeunes en sonnent l'alarme, il y a de quoi s'interroger.

[170]

Notons ici au passage qu'on songe en certains milieux américains à une initiation philosophique dès le primaire. Matthew Lipman fait école en la matière ! L'apprentissage de la pensée autonome et critique devrait commencer très jeune, selon lui. Voilà une prise de conscience prometteuse, et qui tient compte de ce que nous avons dit plus haut : le « jugement », au meilleur de notre tradition culturelle, ne se réduit pas à des exercices de logique. Il a bien d'autres composantes, bien d'autres touches qui en font une pratique de sagesse, une initiation culturelle, un lieu pédagogique privilégié de transmission. Ce sont toutes les pratiques éducatives familiales, scolaires ou autres qui sont concernées. Il y a là, au sens fort du terme, une démarche initiatique dont la société d'aujourd'hui semble avoir perdu la trace. Mais n'anticipons pas trop vite.

Restent bien d'autres choses à fouiller pour comprendre les enjeux en cause aujourd'hui. Par exemple, pensons à une certaine conception

de la liberté, de l'autonomie qui interdit toute transmission sous le fallacieux prétexte qu'on imposerait ainsi à l'autre sa propre façon de penser, alors qu'il n'est pas question de cela quand on parle de formation au jugement. « Je les laisse décider eux-mêmes. » On croit avoir tout dit alors sur sa philosophie de l'éducation respectueuse de la liberté de l'autre. Pendant ce temps, de nombreux jeunes nous ont révélé qu'ils avaient souffert de l'absence d'adultes capables de *les guider dans leurs choix*, Ce qui est très différent d'une transmission où l'on imposerait à l'autre le seul « quoi » penser, juste, bon, vrai et tout défini d'avance.

Il faut dire qu'une culture toute livrée à l'image de soi et aux pulsions impératives du moment n'a pas la distance minimale qui permettrait un retour sur soi, sur ses positions. On fabrique ainsi une progéniture qui a les mêmes problèmes, parfois plus graves parce qu'il ne reste rien chez eux de ces bribes de sagesse dont leurs parents ont bénéficié dans leur propre jeunesse, mais qu'ils n'ont pas cru bon de transmettre.

Nous avons eu trop d'exemples de problèmes de jugement dans les récits de vie de notre recherche pour ne pas souligner avec force cette carence qui a d'énormes conséquences en éducation, dans la crise de la transmission et dans la conduite de la vie aujourd'hui. On nous accusera d'exagérer, mais c'est ce que nous avons constaté dans cette recherche menée depuis cinq ans. Et ce n'est là qu'une facette d'un défi autrement plus large et profond, à savoir *la faillite de la démarche initiatique dans la société actuelle*, et plus particulièrement en éducation. Voilà ce dont il sera question dans les pages [171] qui suivent. Là aussi nous allons nous expliquer le plus simplement possible avec des exemples concrets.

Requalifier la démarche initiatique

Nous allons d'abord faire un rappel de certaines observations déjà consignées dans nos rapports précédents. Le premier exemple est aussi concret que signifiant.

Sylvain décroche de l'école à 16 ans. Il va travailler dans le « garage » de son oncle mécanicien. Celui-ci représente pour lui un modèle

d'adulte. Sylvain va vivre une véritable initiation qui déborde les stricts apprentissages du métier. Son oncle, très pédagogue, le met au défi de résoudre tel ou tel problème mécanique. « Va voir, étudie ça dans le manuel ce soir, cette nuit, s'il le faut, trouve la solution, on reverra ça ensemble demain matin. » Son oncle fait des rapprochements avec les dures expériences de la vie. Le neveu est tellement en confiance avec lui qu'il n'hésite pas à lui confier un tas de choses qu'il n'oserait pas aborder avec ses parents, comme s'il y avait entre lui et cet adulte-tiers à la fois assez de proximité et assez de distance pour aborder sereinement toutes les questions qui l'habitent. « On parlait de tout, de mécanique, de sexe, de finances, de politique, de religion, de mes grands-parents, de mes problèmes avec mon père. » Sylvain a tôt fait de se rendre compte qu'il lui manquait des bases mathématiques, qu'il avait de la difficulté à lire et à comprendre les manuels de son oncle. Ce qui l'amènera à retourner à l'école, tout en poursuivant l'apprentissage de son métier avec son oncle.

Voilà une petite histoire de vie apparemment insignifiante. Mais elle introduit bien à l'intelligence de la démarche initiatique, ce parent pauvre de notre réforme scolaire. Une éducation pertinente et féconde comporte trois volets de base : le savoir, l'apprentissage et l'initiation. Pour combien d'adultes, celle-ci n'a pas grande signification, si ce n'est une connotation lubrique (initiation sexuelle) ou un sens ésotérique d'initiés comme dans les sectes. Peu d'adultes sont conscients du sens et de la portée des rites initiatiques que des bandes de jeunes se donnent, parfois pour suppléer à l'absence de cette fonction fondamentale dans les grands passages de la vie. Les Églises ont tout concentré leurs démarches initiatiques dans l'enfance. Et même là, elles font face à des parents qui ont perdu pour la plupart l'intelligence culturelle de ce qu'est une démarche initiatique. Heureusement, des jeunes comme Sylvain ont rencontré un adulte capable [172] d'une véritable démarche initiatique. Ne l'ayant pas trouvée à l'école, Sylvain est allé la chercher ailleurs avec un succès étonnant.

Toutes les sociétés avaient compris cela. La science en a confirmé l'importance. Le Rapport Parent, au début de la réforme de l'éducation, avait beaucoup insisté sur l'importance de tuteurs dans les prochaines écoles polyvalentes, ou encore de titulaires avec lesquels le jeune aurait la possibilité de nouer des rapports qui dépassent ceux du savoir et des apprentissages techniques, fonctionnels ou instrumen-

taux. Bref, des rapports où le jeune est considéré dans l'entièreté de sa vie, de son être, de sa construction personnelle, sociale, culturelle et spirituelle.

Si dans les institutions d'éducation comme la famille et l'école, on n'a plus l'intelligence et la pratique de cette démarche fondamentale, les jeunes se chercheront des substituts, des ersatzs d'initiation n'importe où ils pourront les trouver, fût-ce dans des vidéoclips ou dans des bandes sans guides adultes.

Dans ces bandes on trouve parfois toutes les composantes d'une démarche initiatique : épreuves de passages, étapes d'intégration, langage, signes et symboles d'identification, fonction interprétative et critique de la société, etc. mais dans un contexte « sauvage », magique, sans tradition éprouvée ni guide pour canaliser les peurs, les violences, les pulsions primaires, les rapports de forces, le besoin de défis.

Notons ici une donnée anthropologique éclairante pour notre monde d'aujourd'hui. Dans certaines tribus primitives où la petite enfance était vécue le plus possible sans contraintes, les rites initiatiques de sortie de l'enfance et d'entrée dans la dure réalité du monde adulte étaient particulièrement rudes. Cela nous aide à comprendre que les jeunes qui ont connu une enfance facile, douillette pour ne pas dire molle, sentent plus ou moins intuitivement le besoin de rites de passage ardu pour s'aguerrir et affronter leur difficile inscription dans une société où il leur faudra se battre pour faire leur place. L'itinéraire de jeunes *skin heads* est très révélateur à ce chapitre.

Combien d'adultes, d'éducateurs ont compris cet abc de l'initiation dans l'expérience historique et le patrimoine culturel de toutes les sociétés qui nous ont précédés ? Plusieurs n'ont pas encore réalisé qu'une molle permissivité peut engendrer autant la violence arbitraire, sauvage, illimitée que l'autoritarisme. Ces deux pratiques ignorent l'apprentissage initiatique de la maîtrise progressive des rapports entre principe de plaisir et principe de réalité, entre désir et contrainte, entre loi et bonheur. Ce que nous avons dissocié ou [173] opposé bêtement depuis un bon moment dans nos utopies et idéologies à la mode en éducation.

La démarche initiatique porte une pratique éducative très riche et cela jusque dans la maîtrise de sa langue maternelle. Une langue, c'est

beaucoup plus qu'un outil de communication. Elle porte des manières particulières de se dire, de penser, de sentir, de vivre, d'être, de se relier au monde, de s'y situer et même d'y agir, de le transformer. Une mère anglaise dit à son enfant : *be good* ; une mère française dit *sois raisonnable*. Voilà deux rapports au monde très différents. On comprend alors pourquoi une langue maternelle non structurée chez un jeune le rend incapable de tous les autres apprentissages, comme nous le révèlent des études récentes chez nous et ailleurs.

La maîtrise de sa langue exige plus que des savoirs et des apprentissages fonctionnels. Il faut une véritable initiation culturelle dont nous venons de présenter les composantes. Pensons par exemple à la valeur initiatique qu'ont eu les fables de Lafontaine dans notre jeunesse. Elles portaient un condensé de plusieurs sagesse historiques ; elles étaient un lieu d'exercice du jugement, de la finesse logique, de l'observation sagace, de l'intuition, du sens critique, de la pertinence culturelle, de l'expression symbolique, de l'imaginaire créateur, du sens dramatique, de l'humour intelligent, de la sensibilité exquise, du goût de la sagesse et quoi encore ! Parents et enseignants ont à mieux explorer et mettre davantage en oeuvre ce qui a valeur initiatique. Ce serait déjà beaucoup de recomposer les apprentissages (inséparables) de la liberté, de la responsabilité et du jugement. Mais l'enjeu initiatique est plus large et plus riche parce qu'il convoque la mémoire, réinterprète le présent et inspire le projet. Sa richesse symbolique donne prise à plus de profondeur culturelle, morale et spirituelle. C'est un lieu privilégié pour une élaboration d'une philosophie de la vie, et même d'une spiritualité. La démarche initiatique leur donne à l'une et à l'autre leurs modes propres d'expression, d'interprétation, de communication, d'action dans leur champ original d'expérience culturelle ou spirituelle.

On pourrait dire la même chose d'un métier, d'une profession. L'un et l'autre ne se réduisent pas à un ensemble particulier de connaissances et de techniques. Le nursing, par exemple, marque aussi chez l'infirmière sa façon de vivre, de penser, de s'exprimer, de communiquer, d'agir bien au-delà de son champ immédiat d'intervention. L'on s'est enrichi au chapitre des connaissances et des techniques, mais appauvri au chapitre des traditions initiatiques de transmission, [174] non seulement à l'école, mais aussi dans la famille, et ailleurs dans la société. Nous avons une médecine savante, mais la médecine domestique a

pratiquement disparu en combien de milieux ! Combien de gens se précipitent à l'urgence de l'hôpital ou à la clinique médicale, au moindre symptôme ? Des exemples du genre se comptent par milliers : la surconsommation de thérapie, de cours et de sessions, de recettes et potions magiques, de gurus et de livres dits initiatiques, peut nous laisser soupçonner que l'on cherche là des substituts pour compenser l'absence, sinon la pauvreté des initiations fondamentales de la vie qui permettraient d'assumer soi-même ses propres défis, et de s'inscrire dans la société réelle (fût-ce sa mise en procès).

Mais revenons aux éducateurs, aux parents, aux enseignants, et voyons la question à partir des réussites. Prenons un exemple aussi éloigné de l'initiation que l'est l'enseignement des mathématiques, D'où vient le succès de tel professeur de mathématiques qui suscite chez ses élèves à la fois passion pour cette matière et identification au professeur comme modèle d'adulte ? N'est-ce pas un ensemble de touches pédagogiques qui constituent une démarche initiatique ? Nous dirions la même chose de mouvements de jeunesse, d'expériences sociales altruistes, de théâtre amateur qui ont eu un impact initiatique marquant pour la vie. Plusieurs interviewés, jeunes et adultes, nous l'ont signifié clairement. Dans leur récit de vie, c'était souvent là où l'on trouvait leurs clés de cohérence personnelle, culturelle et spirituelle, leur principale assise de compréhension de la vie, d'interprétation des événements et de leurs diverses expériences et parfois d'intelligence de l'ensemble de leur parcours.

Élargissons notre champ d'exploration, tout en partant encore ici d'un exemple très simple. Un retraité de 60 ans fort habile dans les travaux d'ébénisterie nous racontait en entrevue qu'il avait entraîné au moins quatre jeunes chômeurs de la vingtaine à son métier. Ceux-ci l'accompagnaient dans ses travaux à contrat.

Je me sentais la responsabilité de transmettre ce métier qui me passionne, ses secrets, ses trucs. Je me disais qu'on ne peut pas laisser ces jeunes dans la mardo comme ça, alors que nous de ma génération on a vécu dans le confort. J'ai tout le temps devant moi pour les initier, leur transmettre mon expérience. Je me sens un peu père avec eux, et ils ont une soif formidable d'apprendre. Je sens que je leur passe bien d'autres choses avec ça.

[175]

En écoutant cet homme, on se prend à rêver que des milliers de pré-retraités et de retraités prennent des initiatives semblables. Quel courant de solidarité intergénérationnelle ils créeraient dans une société qui en a un besoin aussi urgent que fondamental ! Autrement, quelle perte sociale que cette mise en veilleuse ou au rancart d'un pool inestimable d'expérience, de compétence et de sagesse dont les pré-retraités et les retraités sont porteurs. Combien d'adolescents et de jeunes adultes nous ont dit leur inclination à rencontrer et à fréquenter les générations aînées. « Il y a une sagesse, chez eux, dont on a besoin. Prends mes grands-parents, par exemple, moi je trouve que j'ai beaucoup de choses à apprendre d'eux, des choses qu'on trouve pas ailleurs. » À les entendre s'expliquer, nous pouvions déduire que c'est une sorte d'initiation au sens de la vie qu'ils espéraient d'eux, et cela à travers des rapports plus gratuits, des rencontres moins pressées. Comme s'ils devinaient que cette génération-là avait gardé quelque chose des traditions initiatiques dont une certaine modernité a perdu la trace.

Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

Dans toutes les sociétés, les rapports intergénérationnels ont toujours été une ligne de transmission très importante. Notre recherche nous a fait découvrir que ce patrimoine historique vaut encore pour nous, pour faire contrepoids au rythme précipité de changements de tous ordres qui rendent difficile même une maîtrise minimale de son propre parcours de vie, et des valeurs de durée, et cela, sur un plus ample horizon d'expérience, de culture, de conscience historique et d'espérance.

Certaines questions critiques ont été traitées sommairement dans cette analyse de nos données de recherche sur l'expérience familiale et parentale de la génération des baby-boomers dans leurs relations avec

les autres générations. Nous avons signalé plusieurs fois l'importance des rapports hommes-femmes dans cette génération qui a connu bien des bouleversements sur ce terrain - on ne peut plus crucial - des rapports sociaux et des pratiques quotidiennes. Identité féminine comme identité masculine sont dans une phase historique de mutations profondes. Nos interviewés de ce groupe d'âge nous ont révélé les énormes investissements en temps et énergie qu'ils ont mis pour faire face à ces défis.

À cet égard, il y a une question que nous n'avons pas abordée [176] dans ce chapitre, c'est celle de l'évolution vers des systèmes familiaux matrilineaires. La multiplication des familles monoparentales va en ce sens, mais aussi une majorité de familles recomposées. On nous dira qu'il en était de même dans nos familles traditionnelles où « tout tournait autour de la mère ». Ce qu'il faut noter ici, c'est le renforcement de la crise de la paternité et de l'identité masculine. Certes, il y a le phénomène des nouveaux pères qui, paradoxalement, malgré leur statut peu défini, s'investissent davantage aux plans affectif, éducationnel, dans un nouveau partage des tâches. Mais, c'est le cas d'une minorité. On compte davantage de pères absents, fuyants ou même évincés. À cela notamment nous allons nous arrêter dans les prochains chapitres.

[177]

**Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.**
Recherche-action. Troisième dossier.

Deuxième partie.
Rapports sociaux et pratiques au quotidien

Chapitre 8

LA CRISE D'ALTÉRITÉ OU L'IMBROGLIO DES RAPPORTS HOMMES-FEMMES

[Retour à la table des matières](#)

Chez les 35-50 ans, les rapports hommes-femmes peuvent se présenter comme le lieu d'une fécondité et d'un nouveau vivre-ensemble dans le respect des différences et des singularités, à travers un réaménagement des rôles sociaux, des identités masculine et féminine. Des rapports sociaux et pratiques au quotidien semblent se profiler autrement dans le sillage d'un nouveau contexte où l'on est passé d'un « nous » fusionnel à des « je » autonomes et souverains qui cherchent à présent un équilibre entre autonomie, dépendance et interdépendance. Plusieurs itinéraires l'ont laissé entendre tout au long du dossier. On en verra d'autres exemples dans les deux dernières parties.

Mais les rapports hommes-femmes sont aussi, au sein de cette génération, l'un des lieux où se vit et se joue avec le plus d'intensité la crise d'altérité. Lieu obscur et parfois dramatique où se mènent des

lutton plus ou moins implicites de pouvoir. Lieu de contentieux souvent non réglés avec les parents, à travers toute une série de projections, de transferts et de contre-transferts plus ou moins conscients. Et ce, à l'intérieur d'un contexte social et culturel complexe, décrit dans les parties précédentes du dossier.

Des hommes et des femmes de la génération du baby-boom arrivent souvent mal à se relier dans un projet commun. Beaucoup d'interviewés semblent mal à l'aise, pris en sandwich entre un hier rejeté et un aujourd'hui incertain : on ne sait plus trop comment se réajuster et se redonner des bases plus solides, plus durables.

[178]

Les baby-boomers, rappelons-le, ont ébranlé une culture promotrice de modèles de femmes et d'hommes campés dans des rôles bien déterminés. Ils ont donc eu à assumer, tout au long de leur enfance, de leur adolescence et de leur âge adulte, les tensions énormes d'une transition historique très complexe et rapide, tout en bénéficiant des acquis extraordinaires de cette transition. Dans de nombreuses entrevues de membres de ce groupe d'âge, la quête de l'identité propre, féminine et masculine, occupe une large place, sur le fond de scène d'une révolution du privé, affective et subjective, et renforcée par l'évolution du domaine juridique, notamment en matière des droits individuels. Des hommes et des femmes travaillent à leur difficile rencontre, encore sous le choc du réaménagement des rôles et de l'affirmation d'égalité souvent confondue à la logique du « même ».

Là-dessus, quelques précisions sur la « fusion », la tendance « fusionnelle » notée plusieurs fois au cours de ce dossier de recherche. Cette notion réfère au psychisme à sa naissance, alors que l'enfant ne parle pas encore et se trouve dans le sein de sa mère. Tout au long de la vie, subsiste chez l'être humain une nostalgie de cet état bienheureux.

L'univers fusionnel comporte quatre grandes caractéristiques. Premièrement, il s'agit d'une *fusion-indifférenciation*, d'une confusion entre soi-même et la réalité. Deuxièmement, il réfère à un sentiment de *toute-puissance*, alors que le bébé « croit » qu'il se nourrit lui-même. Troisième caractéristique, la fusion relève d'une *absence des médiations* que sont par exemple le temps, l'espace, la parole, les symboles. Ainsi en va-t-il chez l'adulte par exemple de l'amour-

fusion : « On s'aime tellement qu'on n'a pas besoin de se parler. » Enfin, quatrième, la fusion se vit comme *absence de faille*, alors que le psychisme se voit parfait, sans que l'effleure la perspective de l'échec ou de la mort. L'altérité représente précisément le dépassement de ces formes de fusion, respectivement dans la différence, la perception de ses limites, la fin de l'illusion de transparence et d'immédiateté, l'expérience du manque.

Ces quatre caractéristiques de l'univers fusionnel, comme de son dépassement dans l'altérité, sont reliées les unes aux autres. En outre, le développement humain relève toujours en quelque sorte du jeu entre fusion et sortie de la fusion. Une tendance fusionnelle chez quelqu'un peut marquer une réelle régression, temporaire ou pathologique. Certaines expériences de fusion, par ailleurs, ne sont pas destructrices mais régénératrices, par exemple l'orgasme, l'union [179] mystique, l'euphorie que procure souvent une nouvelle relation amoureuse ou sociale, individuelle ou de groupe.

Dans ce chapitre, nous nous arrêtons sur cinq figures qui illustrent ces problématiques, chacune à leur façon : trois femmes et deux hommes âgés entre 36 et 45 ans. Il s'agit de cinq cas types radicalisant pour ainsi dire des tendances plus diffuses au sein de leur génération. Quatre d'entre eux, se situant entre 40 et 45 ans, ont en commun un vocabulaire dénotant une « psychologie de l'enfance », souvent rattachée à l'univers fusionnel. Ils appartiennent en quelque sorte à la première cohorte du baby-boom, à bien des égards la plus privilégiée, ne serait-ce qu'en ce qui a trait à l'émergence et à la permanence, à travers elle, d'une vision quasi mythique de l'Enfance et de la Jeunesse, sur l'arrière-fond de la prospérité, des libérations politique et sexuelle, de la culture psychologique et des médias de masse.

Un autre trait ressort avec évidence : le profond malaise masculin actuel. Du côté des trois femmes, l'homme, qu'il soit mari ou père, semble poser problème, étant tour à tour décrit comme un être « menacé », « écrasé », « effacé », « absent » ou « violent ». Trois paroles de femmes racontent leurs quêtes éperdues d'authenticité, de bonheur, d'épanouissement personnel, traçant du compagnon un visage effacé ou hostile, jusqu'à la séparation. Insistons sur le fait qu'il s'agit de la représentation, de la perception que les interviewées se font des hommes qu'elles côtoient. Il manque donc toujours l'autre version. Ensuite, deux paroles d'hommes, de même que leurs silences, expriment la dif-

ficulté d'être homme, d'être père, de nouer des relations véritables d'altérité avec leur compagne, leur père, leurs proches, leurs enfants. Dans le sillage de ces diagnostics forcément sommaires apparaissent des faisceaux de tensions, de conflits, de contradictions qui font nœud dans bien des aventures d'hommes et de femmes d'aujourd'hui, bien que de façon plus souterraine.

1. Trois paroles de femmes. Les drames qui s'y cachent

[Retour à la table des matières](#)

Ce qui frappe dans les deux premiers portraits de femmes qui suivent, âgées dans la quarantaine, c'est la féminisation profonde de l'univers symbolique et relationnel. Et ce, tandis qu'une figure d'homme problématique se profile à la périphérie de leurs propos, selon elles trop faible pour briser cet espace féminin plutôt indifférencié et fusionnel. Ces traits s'avèrent par ailleurs indissociables [180] d'une certaine culture psychologique et écologique centrée autour des thèmes de l'harmonie, la vie, la douceur, le bien-être, la compassion, etc. La troisième figure de femme (38 ans) représente un cas extrêmement révélateur des ambiguïtés entourant la condition de victime, très répandue dans la société actuelle. Condition à laquelle la société médiatique accorde l'un des statuts les plus importants, sur un vieux fond mythique crypto-religieux de la victime sans tache au milieu d'un monde mauvais.

Première figure :
entre le dévouement et la croissance personnelle

Sylvie Latreille

Le récit de Mireille, aujourd'hui âgée de 47 ans, divorcée depuis trois ans, mère de trois jeunes adultes, comporte plusieurs niveaux de lecture. Intelligent, bref, dense, il est révélateur des dynamiques et des tensions propres à bien des femmes de sa génération. Mireille fait preuve d'une extrême vitalité féminine doublée du souffle de bâtisseur propre à plusieurs baby-boomers, prenant soin de ses proches, multipliant les initiatives sociales, cumulant expériences de travail, sessions de croissance et cours universitaires. Mais cette vitalité formidable s'accompagne de désarrois profonds, notamment en ce qui a trait à son identité et à sa relation aux hommes, qu'elle tente de surmonter en thérapie. Voici la trame du récit :

Je suis l'aînée de la famille, ce qui est significatif pour l'époque de mon enfance, une famille de quatre filles et un « garçon ». J'étais la fille aînée et le garçon en même temps. On n'a jamais manqué de quoi que ce soit. J'ai appris à aller l'essentiel des choses et des valeurs à travers cette petite enfance, cette enfance et cette adolescence, passées à Chicoutimi. Ça été de très belles années.

J'ai eu un père comme tous les pères de l'époque, excessivement renfermé mais excessivement chaleureux. Ma mère était plus contrôlante mais en même temps plus ouverte. Aujourd'hui on pourrait la qualifier de marginale et de féministe. Elle m'a influencée en ce sens-là : me prendre en main comme femme, être capable d'aller trouver au fond de moi des choses qui sont importantes.

Le pensionnat à Québec, de 16 à 18 ans, a vraiment été un tournant. Au niveau des études académiques mais aussi au ni [181] veau de l'autonomie et de la connaissance de moi-même. Avec les religieuses ça n'a pas été toujours facile, mais ce fut très

riche. Aujourd'hui je me rends compte que cette période-là fut le début d'un processus de croissance.

J'ai travaillé pour aider à payer les études de mes jeunes sœurs, tout en continuant à étudier. À 23 ans je me suis mariée et j'ai habité à Montréal. À 28 ans j'avais mes trois enfants. J'ai été 18 ans avec ce bonhomme-là, je suis divorcée aujourd'hui.

Durant ces 18 ans de mariage, j'ai puisé dans mes acquis de l'enfance qui se résumaient à être une bonne mère. Je peux dire que de 23 à 28 ans, je n'ai joué à peu près que le rôle de mère. Je ne me suis pas occupée beaucoup de mon côté femme. J'étais divisée. En fait, j'avais acheté l'expérience de ma mère sans la remettre en question. Mais à 28 ans, j'ai réalisé que je ne pouvais compter sur mon conjoint pour à peu près rien, sauf comme pourvoyeur. C'était épouvantable de sentir sur moi ce poids : l'éducation, le budget, etc. Mais j'ai choisi de rester, jusqu'à l'âge de 41 ans, tout en me donnant des moyens de développer mon côté femme.

Je suis retournée aux études à temps partiel et je consacrais une soirée par semaine à m'améliorer, parfois au niveau social, culturel ou croissance, pour garder un équilibre. À 32 ans je suis retournée sur le marché du travail.

Là où je travaillais, j'étais la seule femme dans un milieu d'hommes. C'est là que j'ai appris à m'affirmer. J'ai trouvé ça excessivement difficile. Ce n'était pas la femme qui était mal vue, parce que ça faisait drôlement leur affaire, mais c'était la réussite de la femme. À ce même moment, j'ai commencé à suivre des cours de catéchèse, pour être capable d'éduquer mes enfants à ce niveau, avec les nuances requises. Les hommes ne comprenaient pas ce que je faisais. C'était un peu la farce dans le milieu.

Je ne pouvais compter sur mon conjoint en aucune façon. Il n'était que le gardien. Les devoirs étaient mal faits, il ne le voyait pas. Il mangeait des sandwiches, ce n'était pas grave. Je planifiais des choses, mais si j'étais en retard, rien ne se passait. Pour lui, il n'était pas question de se mêler de tout ça. Un bon soir, mes enfants m'ont dit que je n'étais plus souvent là, alors j'ai fait le choix de quitter mon travail pour rester, pour m'ajuster [182] aux besoins des enfants. Ou bien j'assumais les rôles non assumés par

l'autre, ou bien je faisais carrière. Si c'était à refaire, je ferais le même choix.

J'ai tout de même travaillé un soir semaine, mais au bout de cinq ans, je me suis sentie épuisée, physiquement et moralement. Je ne sentais pas d'appui, de partage, de compréhension. Et j'ai gardé ma mère malade, hébergé plusieurs membres de ma famille à tour de rôle. Ç'a été très lourd mais en même temps une façon de me rapprocher des miens.

Je me suis beaucoup impliquée dans les milieux de mes enfants, localement. J'ai soutenu mon gars qui penchait vers la délinquance. La communication avec son père était très difficile. C'est à ce moment-là que j'ai avancé dans ma réflexion. Je voyais les enfants grandir et je savais que lorsque mon mari et moi nous retrouverions seuls, ce serait pire, il n'y aurait plus de dynamique.

Je suis retournée au travail, mon mari ne l'acceptait pas, j'étais en thérapie tout le temps. J'ai suivi beaucoup de cours de croissance. C'était très menaçant pour lui. Puis j'ai étudié en psychosociologie. Ç'a été le début de la fin. Plus je prenais de l'autonomie, plus il se sentait écrasé. Je l'aimais mais on ne parlait plus le même langage, on ne partageait plus. Quand j'ai dit, à 28 ans, « je ne suis plus la mère de mon mari », il s'est senti vraiment menacé. Quand les enfants ont approché la vingtaine, je l'ai quitté. J'ai travaillé, c'était très important que je m'implique sur le terrain.

Ce qui me fait vivre, ce qui me nourrit le plus, mon espoir, c'est de travailler assez sur moi pour être capable d'avoir un plus grand épanouissement. Je le fais à travers les choses, les activités de croissance, à travers mon travail, mes amis, le social. Il faut que tout soit intégré, croissance et spiritualité au quotidien. Rien ne demeure uniquement au niveau intellectuel, tout passe par mon intériorité. C'est une démarche qui est autant spirituelle qu'une démarche de croissance personnelle : être capable de grandir davantage.

J'ai un bon réseau d'amis, à divers niveaux. C'est-à-dire que j'ai besoin d'être nourrie à divers niveaux. J'ai différentes sortes d'amis, dépendant de ce qu'ils m'apportent et de ce que je peux [183] leur apporter. Pour moi, l'important, c'est d'être capable de déterminer le besoin. Avant d'appeler un ami ou une amie, je dé-

termine ce que je veux faire. À ce moment-là, je choisis l'ami qui va avec l'activité.

Mireille résume le nœud de sa crise personnelle et identitaire en termes de tension entre son « être-femme » et son « être-mère ». Elle se sent prise dans le modèle féminin hérité, celui de sa mère, qu'elle dit pourtant féministe. L'histoire de l'enfance et de l'adolescence semblent exceptionnelles : qu'on pense aux études au collège où elle expérimente son autonomie et éprouve la découverte de soi, suivies d'une prise en charge financière de ses sœurs. Jusque-là, son monde est presque exclusivement féminin : famille de filles, pensionnat, mère, religieuses. Le pôle masculin, elle le ressent en elle (« j'étais à la fois la fille aînée et le garçon »), et le trouve chez le père à la fois « excessivement renfermé et chaleureux ».

Le mariage introduit une sorte de rupture dans le récit. Elle se sent considérée comme une mère par ce « bonhomme-là », « menacé », « écrasé ». Son rapport aux hommes est très problématique : elle perçoit son mari comme étant absent et passif, ses collègues de travail comme étant hostiles à son succès, peu compréhensifs de sa dynamique propre. En même temps, elle semble tenir dans son ombre les hommes qu'elle côtoie, comme une menace à sa croissance. Ils n'ont pas de visage, pas de rôle positif, sauf au niveau des relations amicales depuis le divorce.

Elle s'épuise à prendre charge de tout un chacun tandis qu'elle nourrit un désir de croissance personnelle et recourt à la thérapie. Elle exprime une tension entre l'impératif de prendre soin des autres, inculqué depuis toujours, et l'attention à prendre soin d'elle-même, après des années d'indécision et d'insatisfaction.

Après le divorce, le rôle maternel se perpétue dans les multiples implications. Quant aux relations sociales et amicales, elles sont fonctionnelles et utilitaires, selon ses besoins. Ce trait se retrouve chez beaucoup de gens de tous âges, mais il est très explicitement exprimé, avoué chez elle, comme s'il lui importait d'attribuer elle-même des rôles aux autres, alors qu'elle ne joue plus uniquement le rôle prescrit de mère. Mireille est fixée sur la dynamique de croissance, alors que ses relations la « nourrissent », verbe proprement rattaché à cette dynamique.

Dans son expérience spirituelle, elle cherche une composition harmonieuse des éléments de son activité humaine dans la visée de [184] croissance et d'épanouissement, autour de laquelle elle polarise son horizon de vie :

Quand je fais de la méditation psycho-spirituelle, il faut que ça paraisse... il faut que ça paraisse quand je regarde l'autre... il faut que ça paraisse quand j'ai quelque chose à faire avec les autres. Il faut que ce soit intégré, que ça coule... J'ai la foi et Dieu est très présent dans ma vie.

Elle participe à la culture dite « psychologique », alors que l'être-en-harmonie-avec-soi-même-et-avec-les-autres s'avère une sorte d'im-pératif, le nouveau rituel qui anime la vie sociale.

Au fond, il semble qu'elle ne sorte pas de la dynamique mère-enfant, étant tour à tour mère et enfant, nourricière et nourrie. Il s'agit d'un univers très féminisé, usant d'un vocabulaire de fusion, de présence, de nourriture, d'harmonie. Vérifions maintenant comment se retraduit cette vision de la vie dans ses opinions concernant la sexualité :

La sexualité c'est quelque chose qui fait partie intégrante de la vie. C'est aussi important que manger et dormir. J'ai commencé à en parler avec les enfants dès la petite enfance. Je suscitais les questions s'il n'y en avait pas. Lorsque mes enfants ont atteint l'âge de l'adolescence, ç'a été beaucoup plus facile, le dialogue était établi depuis longtemps, et ils possédaient les mots.

Je me suis dit, est-ce que je joue à l'autruche, dans le sens que je ne veux pas qu'ils s'installent ici pour faire l'amour ? Est-ce que je les laisse aller dans les motels, qu'ils sortent régulièrement et se cachent pour expérimenter des choses ? Je me suis dit qu'ayant été ouverte durant des années, je n'avais pas à commencer à mettre des blocages. Et on a établi certaines normes, comme le respect des autres dans la maison, et je les ai tous vus faire l'amour.

Et on a dialogué de tout, s'ils le voulaient. Au sujet d'une grossesse éventuelle, on en a aussi discuté, soit pour l'avortement ou pour la garde.

Mireille appartient à une culture où ont été abolis pour une large part les anciens tabous sexuels. Elle en parle ouvertement avec ses enfants. Toutefois, en regard de l'ensemble de l'entrevue, de la dynamique fusionnelle, ce qui frappe, c'est qu'elle maintient dans son [185] giron et celui de la maison l'expérimentation sexuelle de ses enfants. Par définition, l'expérimentation adolescente se fait dans une dynamique de rupture avec l'univers parental. Or, non seulement elle lève les interdits, ce nouveau tabou, ce qui sauvegarde positivement le dialogue entre elle et ses enfants, mais en plus elle neutralise toute perspective de distanciation. Pour elle, qu'ils « sortent », « se cachent », ou qu'elle les « laisse aller », c'est introduire dans leur relation un « blocage ». Dans la logique du texte, ce « blocage » se comprend plutôt en termes de « distance ». On peut se demander si, dans les faits, cette « ouverture » n'est pas en fait un exercice subtil du contrôle maternel sur les adolescents, qui demeurent rivés à la maison et à la mère, même dans leurs plus intimes expérimentations. Ces attitudes réfèrent au type de la « famille-cocon » décrit dans le chapitre précédent.

Résumons-nous. Il y a une tension dans le récit. D'un côté, une femme qui se donne, se dévoue, se dépense et qui vit avec un conjoint qu'elle perçoit comme emmuré dans le silence ; de l'autre côté une femme qui est toujours en thérapie. Mireille pourrait représenter un cas type des difficultés qu'occasionne au sein de sa génération le déplacement de l'idéal du dévouement à l'idéal de l'épanouissement personnel.

Par ailleurs, la triple émancipation, affective, subjective et féminine, dont les femmes et les hommes de 40 à 50 ans sont les bénéficiaires privilégiés, a créé l'espace potentiel d'un champ d'exclusion de l'autre et de régression personnelle. En outre, comme on réinterroge la « mollesse » du Nouvel Âge, ses promesses d'harmonie fusionnelle, son caractère maternant, peut-être faudrait-il s'interroger sur la psychologie de l'enfance qui s'est subrepticement glissée dans une certaine culture psy. Sous la hantise de la « croissance personnelle », de l'importance primordiale de « grandir », un être infantilisé émerge,

activiste et pris dans une logique maternante de l'intimité relationnelle. Prise dans un réseau relationnel plutôt indifférencié (mère ou enfant, nourricière ou nourrie), Mireille a peine à émerger comme un « Je » singulier, d'où son aspiration première à « grandir ». En filigrane, bien que nous n'ayons pas la version de son ex-conjoint, ne retrouve-t-on pas ici le père et le mari « absents », « manquants », qui confinent et livrent la femme à une dynamique presque exclusivement maternelle ?

Mireille incarne aussi le type de la « battante », de la « super-woman » qui déploie une activité sur tous les fronts, non sans une pointe d'héroïsme, jusqu'à l'épuisement. Et ce, tandis qu'elle entrevoit son mari dans des attitudes tout à fait contraires aux siennes, [186] comme un homme « écrasé » par exemple. Élisabeth Badinter parle de l'émergence simultanée et contradictoire du « héros féminin » et de l'« homme-mou », depuis les années 1970 ²¹. Peut-être serait-il plus juste de parler d'un homme dérouté.

Selon une trame historique plus large, les valeurs qui furent un jour typiquement masculines, soit l'agressivité, la compétition, la virilité, la domination, ont été contestées par les aspirations égalitaires nées surtout aux 18^e et 19^e siècles. Aux dires de Badinter, « cela s'est traduit par un rejet des valeurs masculines et par l'idéalisation des valeurs féminines ». On rencontre chez les hommes deux grandes attitudes extrêmes. D'une part, l'angoisse, la culpabilité et l'agressivité se manifestent, non sans que se produise une intériorisation des nouvelles valeurs promues. D'autre part, toute une militance masculine s'organise autour des grandes causes pacifistes, écologiques, des droits de l'homme, qui promeuvent des valeurs traditionnellement considérées comme féminines : la vie, la compassion, l'harmonie, le pardon, la tendresse. Que ce soit conscient ou non, on ne peut séparer l'émergence d'une culture pacifiste et écologique d'une mise en échec d'une certaine vision de la masculinité, fondée sur les rapports de pouvoir et de domination. Toute une façon de concevoir le « mâle » se trouve déconstruite et interrogée. Et c'est là que peut surgir une certaine contra-

²¹ Élisabeth BADINTER, *XY de l'identité masculine*, Paris, Éd. Odile Jacob, 1992, p. 216-232. Nous ne souscrivons pas à toutes les thèses spécifiques de Badinter, très controversées. Son récent ouvrage fournit toutefois des informations historiques et théoriques très utiles pour notre propos.

diction : l'affaïssement de l'homme dominant et puissant, et l'émergence de la femme « battante ».

***Deuxième figure :
fixation au statut et au rôle de mère***

François Tremblay

Suzanne est âgée de 44 ans, elle travaille dans un hôpital, appartient à la classe moyenne et se dit « fille de la campagne ». L'originalité de son histoire est d'être « une histoire de filles », une sorte de « continuité de mère en filles », un monde au féminin d'où l'homme semble presque absent :

J'ai eu une enfance heureuse, j'ai été choyée, j'avais de bons parents. J'allais à l'école privée, j'ai eu une enfance super heureuse. J'étais comme tous les autres enfants : j'aimais jouer aux [187] cowboys, au baseball, bâtir des cabanes dans les arbres... J'ai très peu joué à la poupée ! Ç'a peut-être été une caractéristique de mon enfance.

J'avais une sœur et ensuite mes parents ont adopté ma cousine qui est devenue ma sœur. J'avais huit ou dix ans. Cela a transformé la dynamique familiale.

J'ai eu aussi une belle adolescence. Tu commences à regarder les petits gars, tu vis le phénomène de gang. Les gars venaient du collège et nous du couvent, et on se ramassait au restaurant. Jusqu'à 16 ans j'ai fait partie des jeannettes, des guides, de la JEC. À 16 ans tu n'as plus le goût de ça.

À quinze ans, il y a eu un événement dramatique. Ma sœur est morte de la leucémie. Au niveau affectif, c'est sûr que la perte de ma sœur, ç'a été un événement marquant... Je vivais une révolte en dedans, mais je me disais : « Il faut que tu t'en sortes, il faut que tu avances, que tu continues à vivre. » À l'école j'ai eu du support, des sœurs, de mes amies.

Cela m'a fait prendre conscience de la mort. J'ai beaucoup pleuré ; il me semble que la mort c'est toujours quelque chose qui arrive aux autres quand tu as quinze ans... Et puis cela a encore changé toute la dynamique familiale.

De son enfance et de son adolescence « heureuses » on peut dégager quelques traits indicateurs. L'adoption de sa cousine et la mort de sa sœur bouleversent à deux reprises la dynamique familiale. Elle parle d'elle-même comme la petite fille du cocon familial, « choyée ». Mais continuons.

Après ça je me suis mariée. On se mariait à cette époque-là ! On se marie encore mais je pense qu'on... je ne sais pas... on se marie moins aujourd'hui. J'ai été mariée une bonne douzaine d'années.

J'ai eu un enfant, on était une famille, et j'avais des amis qui se mariaient puis qui se séparaient. Je me disais que j'allais rester mariée toute ma vie. À un moment donné, il y a eu un éclatement et on a décidé de se séparer mon mari et moi. Durant un an ça frottait, on avait plus de difficulté à se rejoindre, à se parler. Je me trouve chanceuse, j'ai encore de très bons rapports avec le gars avec qui j'ai partagé ma vie pendant douze [188] ans. On se voit encore régulièrement, je veux dire une ou deux fois par année.

Et puis là j'ai un nouveau statut social : je suis une grand-mère. Ça c'est merveilleux. C'est comme une autre étape de ma vie. Tu sais, mon enfance, mon adolescence, je me suis mariée, j'ai eu une vie familiale, puis là mon dernier statut social c'est grand-mère.

Suzanne s'identifie toujours en fonction du rôle social, du statut : « Je me suis mariée » ; « J'ai eu un enfant, on était une famille » ; « J'ai un nouveau statut social : je suis grand-mère. » Elle éprouve un malaise certain à parler de son mari. Elle s'inscrit, dans les faits et dans ses émotions, à l'intérieur d'une logique matrilineaire :

L'événement le plus important de ma vie : la perte de ma sœur, ce fut quelque chose d'important émotivement. Ça me faisait prendre conscience de la mort. Comme la naissance de ma fille a été un événement déterminant. C'était l'euphorie, c'était la vie, ça bougeait, j'étais contente, elle était belle, fine... Et j'ai été trois ans à ne pas faire autre chose que de m'occuper d'elle. J'avais du temps pour ma fille et pour moi aussi. Ça a été une nouvelle vie. Une assurance de continuité de mère en fille. Parce qu'on est toutes des filles. C'est sûr qu'il y a des pères en quelque part, parce qu'on a des filles, mais je veux dire, chez nous, moi, je n'avais pas de frères. J'ai eu une fille qui elle a eu une fille, et c'est comme une histoire de filles.

Comment vit-elle ses autres relations ? Ses propos sur les relations de travail sont révélateurs.

Quand Geneviève a eu trois ans, j'ai recommencé à étudier. La vie à l'université ça te fait réfléchir sur bien des choses. Mes cours prenaient une grande part de ma vie. Je faisais mes travaux, c'était bien important. Mais on peut pas dire que je me suis fait beaucoup d'amis à l'université. J'avais beaucoup de collègues, des collègues de travail, avec qui je travaillais, faisais des recherches, et échangeais des commentaires sur certaines lectures. On peut parler d'un esprit communautaire plutôt que d'une attirance intimiste vis-à-vis certains étudiants.

Il s'agit d'un type de relation à la fois fonctionnel et relevant d'un social large, non intime. Suzanne tient à la distance interpersonnelle. [189] Au bilan, dans le récit, elle parle de deux hommes (une vingtaine de lignes sur une entrevue de quarante pages). Le premier est son mari, dont elle est séparée et avec qui elle conserve des « liens amicaux » (deux fois l'an !). Elle le désigne comme « le gars » ou « mon mari ». Elle réfère au second, son ami actuel, pour expliquer une situation et non pour en parler directement. Elle ne parle pas du tout de

son père, et ne distingue pas ses collègues hommes ou femmes. Comment aborde-t-elle les questions du sens à la vie ?

Qu'est-ce qui te fait vivre ? Qui te fait continuer envers et contre tout ? C'est quoi l'essentiel qui te fait trouver un sens à tout ça ?

Un, je dois aimer la vie. Deux, j'ai eu une belle enfance. J'aime les gens. Même si des fois je dis : « Mon Dieu, j'aimerais ça travailler avec des objets, il me semble que ça me changerait des gens ! » Quand je suis fatiguée, il m'arrive de dire cela. J'ai un chum qui est mécano. Dans son quotidien, il travaille avec des objets, pas moi.

La question suivante fait ressurgir la dynamique majeure de Suzanne :

C'est quoi le bonheur pour toi ?

Qu'est-ce qui me rend heureuse ? Quand ma fille me téléphone pour dire qu'elle va venir passer la fin de semaine avec sa fille ! Ça me rend heureuse. Je suis comme une mère-poule qui ramène ses poussins sous ses ailes. Quand je vais faire du sport. Quand ma mère me téléphone.

Qu'est-ce qui est sacré pour toi ?

L'amour. Pas juste aimer un homme, moi quand j'aime... c'est sacré, dans mes amitiés, ma mère, ma fille, la famille... Pour moi c'est sacré.

Le malaise connote de nouveau son allusion aux hommes, alors qu'elle rattache ce qu'elle a de plus précieux à son statut de fille et de mère. Comme symbole de son monde fusionnel, qui s'enroule pour ainsi dire autour du féminin et tient à distance tout le reste, on trouve la description suivante de sa demeure :

Je trouvais important d'avoir une maison, j'ai donc acheté une maison à la campagne. Je suis une fille de campagne. Mais, [190] enfant, j'habitais en ville, dans une maison unifamiliale, dans un quartier résidentiel. C'est quand même isolé, j'y vis depuis une quinzaine d'années.

La campagne peut indiquer un certain retranchement et fait appel à la symbolique féminine ou maternelle, la terre par exemple. En terminant, qu'en est-il de la religion ? « Ça se résume à pas grand-chose. » Elle nous semble une figure type de cette fin du 20^e siècle en matière religieuse. Elle nomme quelques éléments qui façonnent sa religiosité :

Je suis catholique non pratiquante. Alors la religion se résume à pas grand-chose. Dieu ? Je crois en Dieu, je suis croyante... Quelle sorte de Dieu ? Euh, j'ai encore une image de mon petit catéchisme d'enfance, de Dieu le Père... de Dieu le Fils... Le Saint-Esprit j'ai de la misère à le visualiser, ils ne nous l'ont jamais montré ! Je pense qu'en quelque part il y a eu une énergie qui nous a créés. D'où cela est-il venu ? C'est inexplicable. Il y a une force supérieure, suprême, de l'énergie avec un grand « É ». Peut-être un autre système solaire. Je pense que la vie c'est Dieu, Dieu c'est la vie.

Il s'agit là d'extraits d'une entrevue étonnante où Suzanne n'est volubile que lorsqu'il est question de femmes. Un monde d'amazones où « les gars » jouent un rôle plutôt secondaire. Il s'est produit une fixation de l'identité sur le rôle de mère. Personne n'a d'importance si ce n'est sa fille et la fille de sa fille, et elle-même comme mère et grand-mère. Un monde féminin extrêmement fusionnel, à tel point que son « je » n'émerge pas hors de la lignée des femmes. Elle se définit toujours en fonction du rôle et du statut de fille, de sœur, de mère ou de grand-mère. Et de même sa fille est mère. La maison elle-même où elle choisit de demeurer seule se trouve à la campagne, dans le bois, près de la terre-mère.

Elle n'est naturellement pas très à l'aise avec le Dieu Père et Fils du christianisme. Elle glisse du Saint-Esprit à l'Énergie indifférenciée, au Dieu indifférencié de la Vie. À son monde féminin et fusionnel, marqué par le rôle, correspond un spirituel tout aussi féminin et fusionnel, où Dieu n'a pas de visage, pas de nom, ni d'homme ni de femme.

[191]

Troisième figure :
les ambiguïtés du statut de victime

Solange Lefebvre

Le récit qui suit nous emmène dans les méandres de l'histoire d'une femme qui se définit comme « victime » de cruauté mentale et psychologique par son mari. Carmen, âgée de 38 ans, raconte sa vie, au sortir d'une thérapie vécue dans un centre de femmes. Elle décrit son milieu familial d'origine comme étant victime de l'autorité excessive de la mère violente et culpabilisante, qui met tout en oeuvre pour réprimer le goût de liberté qu'éprouve sa fille :

Il n'y avait pas de communication chez nous. Il fallait vraiment que je me batte. Ma mère était le chef de famille à la maison, elle avait une autorité et tout un contrôle. Elle ne consultait jamais papa... Mon père était plus effacé, beaucoup plus ouvert et beaucoup plus tolérant aussi, avant-gardiste. Ma mère nous surveillait et nous contrôlait continuellement.

Carmen définit cette relation étouffante :

Ma mère voulait nous garder sous ses jupes et ça me révoltait. J'avais le goût de la liberté. On m'a raconté que papa construisait des barrières, des clôtures, que ma mère m'attachait, mais il n'y avait rien à mon épreuve. Je me sauvais de la maison... J'ai dû aller en thérapie pour me remettre de l'agressivité et la violence de

ma mère. Entre mon frère et ma sœur aussi il y avait de la violence. Elle me tapait pour réprimer mon goût de liberté. Il faut dire que je me sauvais de la maison pour avoir l'attention et échapper à la sévérité du foyer... Je parlais même aux inconnus, et ma mère n'acceptait pas ça ; je voulais me faire offrir des bonbons. C'était mon besoin d'attention, je l'ai vu en thérapie. Par contre, si on a manqué d'amour, d'affection, ma mère était très sécurisante lorsqu'on était malade. Elle veillait à tout.

Dès le début de l'adolescence, elle a le goût de la maternité :

Adolescente, je m'échappais de chez-moi pour aller rejoindre des amis ou ramasser tous les bébés sur ma rue. Je m'amusais à jouer à la mère, je voulais apprendre le rôle de mère. J'ai fait cela jusqu'à l'âge de 14 ans, où j'ai commencé à avoir le goût de sortir avec des gars.

Le temps des amours dure jusqu'au mariage, à l'âge de 21 ans : avant de rencontrer son mari, Jean-Luc, Carmen a quelques amis et [192] se sent « un côté maternel très intense ». Elle travaille depuis l'âge de 18 ans. Elle parle en ces termes de son mariage :

Je trouvais Jean-Luc gentil, très attentionné. Alors je me suis mariée parce que la famille était pour moi une valeur importante. À 18 ans, alors que nous nous fréquentions, je devais rentrer chez moi à 11 heures le soir ! Je me suis mariée pour partir de chez moi et aussi parce que le côté financier m'insécurisait.

On voulait vivre en union libre, ce qui n'allait pas de soi car j'avais eu une éducation religieuse très stricte. Moi je refusais d'être endoctrinée. Ma mère faisait des crises, elle se jetait par terre comme dans un état semi-comateux, et je me sentais coupable. Un soir, je suis rentrée à la maison à une heure du matin, et elle a fait une crise, m'interdisant d'entrer. Alors je suis partie et j'ai vécu avec Jean-Luc avant le mariage.

J'ai finalement décidé de me marier mais sûrement pour faire plaisir à mes parents, parce que je savais très bien que je ne serais jamais heureuse. Jean-Luc consommait beaucoup de boisson. Souvent après son travail il allait à la brasserie et je n'étais pas habituée à cela. Mon père était un homme rangé, intègre.

Mon côté maternel étant toujours très fort, malgré la difficulté d'adaptation avec mon conjoint, les premières années, nous avons quand même décidé d'avoir un enfant. La communication était difficile avec Jean-Luc. Lui aussi avait beaucoup de choses à régler avec sa mère. Je ne le sentais pas vraiment bien dans sa peau. Malgré tout, je voulais avoir un enfant pour être heureuse.

Entre temps, elle a changé d'emploi. Elle remplit des tâches à peu près équivalentes à un poste de secrétaire de direction. Elle adore cela, ses patrons lui font totalement confiance. Enceinte du premier bébé, elle quitte son emploi : « J'avais comme principe de rester à la maison, j'avais le goût d'être présente aux premiers moments de mes enfants. » Elle parle en ces termes du changement de relation avec son mari, après l'arrivée du premier bébé :

L'accouchement de Sébastien a été comme le déclencheur d'un éloignement entre Jean-Luc et moi. Pourtant, il avait toujours [193] été attentif aux enfants. J'ai commencé à me demander s'il m'aimait vraiment. Il n'était pas près de Sébastien, j'ai l'impression qu'il a eu peur d'assumer sa paternité. Mais étant donné qu'il n'y avait pas de communication, je n'ai jamais su, c'était toujours vague.

Je me posais un tas de questions. Jean-Luc avait un bel emploi, il voyageait beaucoup. Mais pour moi c'était une forme d'éloignement. Parfois, avec ses clients, il allait dans des clubs de danseuses nues et je trouvais cela dégradant. Comme j'étais encore pratiquante, j'ai entendu parler de *Mariage Encounter*. On est allés mais ça n'a rien changé.

Mon mari était fascinant au niveau politique, idées. Il lisait beaucoup et discutait de tout. Comme j'avais milité en politique avant mon mariage, j'aimais nos discussions.

Dès que Sébastien a 18 mois, elle retourne sur le marché du travail. Ses parents gardent l'enfant. Dans le bureau où elle travaille, la communication est extraordinaire. Elle sent qu'elle peut enfin s'épanouir, dans une relation d'égalité avec ses patrons. À tel point qu'elle devient amoureuse de l'un d'eux, « l'éternel pattern », dit-elle. Puis elle tombe de nouveau enceinte et quitte son emploi. Elle ne se sent pas heureuse avec Jean-Luc mais compense par une vie sociale intense. Elle reçoit souvent amis et famille à la maison : « J'ai été bien malheureuse, surtout lorsque je suis devenue enceinte de la deuxième. Je me posais des questions : est-ce cela le bonheur ? Est-ce moi qui ai trop d'attentes ? »

Lorsque sa petite fille a trois ans, elle obtient un emploi dans une coopérative de son quartier. Elle en fait partie depuis les tout débuts, étant très soucieuse du sentiment d'appartenance. Cela lui donne l'autonomie et un sentiment de valorisation. En outre, elle sort de plus en plus le soir. Elle revoit son patron

Je voulais m'évader de la maison, avoir des relations sociales à l'extérieur. Et j'ai mis Jean-Luc au pied du mur. Il devait faire sa part lui aussi auprès des enfants. Il faut dire qu'il était beaucoup plus proche de la deuxième. Mais je revendiquais, je voulais que ça change. J'avais autour de 28 ans à cette époque. L'adolescence est remontée en surface aussi, ce que je n'avais pas vécu, aller dans les discothèques par exemple, je voulais le vivre. Je sortais avec des copines de travail. Je prenais de plus en plus la parole, dans des comités, des réunions, etc.

[194]

Puis elle commence à s'interroger : « Jean-Luc ne mérite pas que je m'en aille tout le temps. C'est comme s'il reproduisait à mes yeux le rôle de ma mère que je fuyais étant jeune. » Il sort de son côté : sport, longues soirées à la brasserie. Mais Carmen ressent une profonde culpabilité. Ses enfants en viennent à lui reprocher son absence : « Maman, tu n'es pas beaucoup présente, tu t'en vas encore ce soir ? » Elle se bat : « Il y a des gens qui existent autour de moi, mais moi aussi j'existe. » Les enfants grandissent et l'éloignement se creuse encore.

Les points de vue divergent au sujet de l'enseignement religieux et moral à l'école. Son mari est plus « permissif », tandis qu'elle tient à la foi chrétienne. Les enfants reçoivent des signaux contradictoires. Vers 33 ans, elle se dit : « C'est assez, que fais-tu de ta vie ? » Elle travaille auprès des jeunes décrocheurs, puis retourne à son ancien emploi. Du fait de son implication au niveau social, elle est ensuite recrutée par un centre de femmes :

J'ai reçu une formation particulière. Et il a fallu que j'aie en thérapie deux ans, me questionnant beaucoup sur ma relation avec mon conjoint. J'ai eu toute l'information sur les divers niveaux de la violence. Ça été la goutte qui a fait déborder le vase. J'ai compris que j'étais victime de violence psychologique et verbale. Ça m'a vraiment fait mal. Je voulais partir de là, changer les choses, quitte à me séparer.

Puis, un matin, j'ai reçu un *subpæna*. Jean-Luc demandait le divorce, avec motif de cruauté mentale. Entre nous c'était le silence depuis un an. Les enfants avaient des difficultés. Lorsque j'ai reçu le *subpæna*, ça été comme une claque en pleine face. C'était lui qui me faisait vivre de la cruauté mentale, puis il me renvoyait les torts ! Durant les procédures de divorce, ça été terrible, parce que j'étais victime et on me faisait sentir coupable !

Ça m'aide beaucoup dans mes interventions auprès des femmes à comprendre qu'on peut être victime à plusieurs niveaux. J'ai revendiqué mes droits avec force, mais en même temps je me sentais coupable de lui faire ça. J'ai eu les enfants, mais ça été difficile, j'ai été un an en dépression et en thérapie. Au fond, j'étais autonome mais j'avais peu d'estime de moi-même. Si bien que j'ai beaucoup travaillé à m'aimer. Jean-Luc disait aux enfants que tout était à cause de moi.

[195]

Depuis, le souci de bien paraître a tombé. Je prends un recul et j'ai changé de groupe d'amis. Je suis même devenue un peu sauvage. J'étais toujours disponible pour les confidences de tout le monde : « Quoi, veux-tu les sauver, te valoriser là-dedans ? » Puis il faut dire qu'entre mes deux enfants, il y avait beaucoup de

violence. Et moi aussi je tapais sur les enfants, je leur faisais vivre la même violence que maman m'avait fait vivre. Je projetais pourtant une image de douceur, de compréhension et de calme. En thérapie, j'ai travaillé sur ma relation aux enfants, surtout avec Sébastien. Il semblait reproduire son père.

Je vis une autre relation depuis quelques mois et il est très clair que je ne revivrai pas le même pattern. On communique beaucoup plus. Au niveau religieux, je n'ai plus le goût de pratiquer, des rites. Je me suis vraiment déculpabilisée. Dieu, c'est vraiment quelqu'un à qui je peux parler, avec qui je suis en communication. Dieu ne juge pas, il est miséricorde, et je crois au pardon. Désormais, je pense à ma vie plutôt en termes de forces et de faiblesses, de qualités et de défauts.

Il est impossible de faire ici l'analyse d'un récit aussi complexe. Pourtant, quelques aspects nous frappent davantage : l'évocation de la thérapie dès le début du récit, et le diagnostic de cette thérapie : « J'ai compris que j'étais victime de cruauté psychologique et mentale. » En outre, le thème de la culpabilité revient fréquemment, sur l'arrière-fond de ses convictions religieuses, jusqu'à la fin où elle se réclame davantage d'une certaine vision psychologique, non culpabilisante, mais se comprenant en termes de forces et de faiblesses. De coupable elle devient victime.

Là-dessus il faut faire quelques remarques, poser un certain nombre de questions. D'abord, la période où Carmen s'interroge sur son couple, revendique certains changements commence vers l'âge de 28 ans. Or, d'après plusieurs études, le tournant de la trentaine comporte en lui-même une dynamique « victimale », puisque la personne concernée, que ce soit à l'égard de son couple, d'un engagement professionnel ou autre, se sent véritablement aliénée : « Il y a des gens qui existent autour de moi, mais moi aussi j'existe », crie Carmen. Certaines dimensions de soi-même jusqu'ici inexplorées font surface, et l'on revendique le droit de les laisser s'épanouir :

Le malaise de la trentaine tient pour une large part à la prise de conscience plus ou moins claire d'avoir été victime d'un en-

semble [196] de forces culturelles, religieuses, parentales, économiques et sociales qui ont agi sur soi. [...] Certains adultes éprouvent une espèce de violation de leur personnalité en plus de réaliser que des pans entiers de leur être demeurent inassouvis ²².

Les interrogations de Carmen : « Est-ce cela le bonheur ? Que fais-tu de ta vie ? », sont typiques du requestionnement de la trentaine. Il s'agit d'un regard plus lucide porté sur son existence, où l'on mesure l'écart entre le rêve et la réalité. Carmen s'avoue un certain nombre de choses : son image de « femme douce » cache la mère violente envers ses enfants ; être la « femme de », c'est une image qu'elle aime projeter, etc.

Certains individus refusent le requestionnement, d'autres font abruptement éclater tous les cadres maintenus jusqu'alors, tels un emploi, un mariage ; ou encore, ils s'attachent à ressaisir leur itinéraire et à comprendre ce qui leur arrive. Carmen fait ce dernier effort en thérapie. En fait, son mari devance la décision du divorce. En regard de celle-ci, les signaux avant-coureurs sont multiples : difficultés de communication, fuite de la relation dans les activités multipliées en dehors de la maison par lesquelles le conjoint se construit une sorte de vie à part, etc.

Mais le récit est rempli d'ambiguïtés. Carmen expose tour à tour les torts de son mari et les siens. Or, le dénouement est proprement spectaculaire : son mari l'accuse de cruauté mentale, c'est pourtant elle la victime, dit-elle ! Comment y voir clair dans ce quotidien tissé de violences diverses, celles de sa mère, de ses frère et sœur, de ses enfants, la sienne et celle de son mari (la moins explicitée) ? *Et surtout, comment comprendre qu'une telle complexité se dénoue dans l'auto-définition univoque comme victime, tant du côté du mari que du côté de Carmen ?*

Il faut réfléchir ici sur l'importance qu'a pris dans notre société le statut de victime. Dans l'imaginaire occidental du moins, ne serait-ce qu'en lien avec le christianisme où le Christ est désigné comme

²² Claude MICHAUD, *Les saisons de la vie. Les étapes de la croissance de l'individu et du couple ; les étapes prévisibles du divorce*, Québec, Méridiens, 1992, p. 25.

« Agneau immolé », la Victime sans tache, le statut de victime implique une sorte de pureté, de non-culpabilité, d'absence de faute. Ceci nous amène à soulever une autre ambiguïté : comment une certaine approche psychologique peut-elle à la fois évacuer le sentiment de culpabilité, [197] au profit d'une compréhension de l'être humain selon ses « forces et faiblesses », ses blessures, et se fonder sur le statut de victime ? Car s'il y a une victime, il y a forcément un coupable !

Carmen présente un itinéraire spirituel qui a maintenu longtemps une certaine vision de la culpabilité. En même temps qu'elle cesse de se culpabiliser, elle abandonne pratique religieuse et rituels. Pourtant, les rapports avec son mari sont très accusateurs de part et d'autre. Sa pratique religieuse était de toute évidence davantage de l'ordre de la prescription, et de surcroît rattachée à une sorte de modèle idéal d'elle-même et de la famille. La thérapie, située à ce tournant d'âge, brise d'un même coup l'idéalisation religieuse et l'idéalisation propre, dans le sens d'une conformité à cet idéal religieux.

Ceci renvoie à une contradiction de la société actuelle, si critique du Dieu-juge et si intransigeante lorsqu'il s'agit de la revendication des droits, sur l'arrière-fond de la culpabilisation de l'autre. Comme si la définition juridique de la personne en termes de coupable, de victime, de sujet de droit était détachée des profondeurs de la conscience humaine²³. On peut s'interroger sur une certaine cohorte de baby-boomers, à la fois critiques de l'ordre établi, des parents, de l'Église, des institutions, et si tendres, si indulgents, si doux, si déculpabilisants lorsqu'il s'agit d'eux-mêmes. Les contradictions que recèlent d'innombrables aventures personnelles ou collectives signées sous le sceau du tandem manichéen, victime ou coupable, sont présentes dans le récit de Carmen.

²³ La cruauté mentale en tant que motif du divorce relève de la formule de divorce dite « avec coupable ». Or, depuis la refonte de la loi du divorce en 1985, on a introduit le concept de divorce sans coupable, alors qu'il y a possibilité d'accord mutuel pour l'obtenir, ou de reconnaissance du divorce sur demande après une année de séparation physique. *Ibid.*, p. 52.

2. Deux paroles d'hommes et leurs désarrois

[Retour à la table des matières](#)

Blessures identitaires, relations difficiles au père, à la compagne de vie, aux enfants, avec eux-mêmes et leurs émotions, voilà des réalités qui affectent les deux interviewés qui suivent. Le premier, figure d'agriculteur, est tranchant de vérité : le travail et la propriété sont le point fixe autour duquel se nouent ses horizons de vie et son identité. Le second se débat entre une psychologie infantile et une profonde difficulté relationnelle. Il raconte sa quête d'une conscience masculine autre, capable de véritables relations, amoureuse et paternelle.

[198]

Fixation sur le travail et la propriété

Sylvie Latreille

Daniel (42 ans) consacre tout son temps à la ferme familiale que son père lui a léguée. Le travail et la terre sont au centre de ses préoccupations, depuis la tendre enfance :

Je me rappelle, à l'âge de quatre ou cinq ans, quelqu'un est venu chez nous pour acheter la ferme. J'étais parti en courant et j'avais dit à ma mère : « Papa veut vendre sa ferme, c'est pourtant pour moi ! » Il n'aurait pas fallu que cela arrive, c'était comme quelque chose qui m'appartenait. Je me tenais aux aguets. Depuis l'âge de cinq ans, je rêvais de la ferme.

Très tôt, l'imaginaire de l'enfant se fixe sur l'objet rêvé. Il décrit ses retours précipités de l'école pour travailler, sa grande attention pour les animaux. Rien d'autre ne l'intéresse :

Je ne me souviens de rien étant enfant ; je ne me souviens pas d'avoir joué. Des fois on me parle et on me dit que j'ai manqué ma jeunesse, mais je ne trouve pas... L'important était de travailler et j'ai travaillé. Il faut croire qu'on s'amusait en travaillant.

Daniel appartient à un monde qui nous est familier au Québec, le monde rural. La ferme, propriété familiale, est l'objet d'un héritage retransmis fidèlement de père en fils. Un modèle masculin bien précis est promu : c'est seulement à l'étable que Daniel noue une véritable relation avec son père : « Tout ce qu'il me demandait de faire, je le faisais. » Celui-ci semble toujours actif : « Des fois je lui dis : "écoute, papa, il faudrait que tu commences à te reposer un peu". J'essaie de le préparer tranquillement. » Dans ce contexte rural et patriarcal, les hommes inscrivent leur propre identité dans une filiation de propriété. On peut alors comprendre l'acharnement avec lequel Daniel défend sa terre contre l'expropriation, à la fin des années 1960 :

L'expérience la plus importante de ma vie, c'est le rachat de nos terres. On avait perdu notre fierté, je tenais beaucoup à reprendre possession de nos fermes. Se battre... c'est en groupe qu'on a les meilleures chances de gagner. Le gros point que j'ai gagné dans ma vie, c'est ça. Le plus beau jour de ma vie, ç'a été le 4 septembre 1984, vers huit heures trente. Le changement de gouvernement aux élections a permis le rachat de nos terres. Je m'en rappellerai tout le temps.

[199]

Après cette victoire, il quitte le groupe et s'investit entièrement dans son travail :

L'amour du travail, j'aime ça. Il ne faut pas perdre de temps. Je trouve que ma femme est bien bonne de vivre avec moi, parce que je travaille même le dimanche. Puis le soir aussi, tout de suite après le souper. Mon fils, ça le choque !

Le fils de Daniel n'a pas du tout le même rapport à la terre, elle ne le préoccupe pas. Sa façon de vivre, de penser, ses valeurs différentes le distancient de son père :

La ferme, c'est une bonne entreprise mais tu ne peux pas laisser ça de même. Tu laisses ça à quelqu'un de sérieux. De la manière dont mon fils marche là, il ne peut pas l'avoir.

L'avenir est rattaché à ses enfants, à leur travail éventuel. Le fils étant détaché de l'héritage de la terre, il y a une rupture profonde dans la continuité. En témoignent ces paroles sur la mort : « Après la mort, c'est fini, il n'y a pas de revenez-y, on n'en parle plus. Je me mets ça dans la tête. »

L'univers relationnel de Daniel est très restreint : « Les amis, ce n'était pas important, ce n'est pas important. » Il s'est joint à des groupes pour des raisons utilitaires (gagner la bataille de l'expropriation, arrêter de fumer). Quant aux enfants, c'est Anne-Marie qui s'en occupe : « Anne-Marie communique beaucoup avec les enfants. Moi je n'ai pas le temps, je n'ai pas le doigté. » Il parle de l'importance de l'amour, du respect et de l'entraide, toujours dans le contexte du travail : « C'est important d'être aimé, d'être respecté. » Il fait à plusieurs reprises allusion à des conflits de famille insolubles, à son extrême sensibilité dans les relations : « Moi quand je n'aime pas une personne ou quand elle m'a fait quelque chose, je me retranche. J'aime autant rester chez nous, puis travailler. Tu as la paix et tu ne fais de mal à personne. »

Enfin, qu'en est-il de l'univers religieux ? Héritier de la religion catholique, Daniel habite une certaine culture chrétienne sans trop de relations avec l'Évangile. Dieu n'a de signification qu'en tant que métagarantie de sa propriété, de sa terre :

Il y a un bon Dieu pour les quatre saisons. C'est le bon Dieu qui a fait ça. À part de ça, il est loin, loin, loin de moi... Mais je garde contact avec lui. J'ai peur de le délaisser complètement. Après ça, si tu l'as laissé, c'est dur de redemander de l'aide.

[200]

Le rapport de cet agriculteur à la terre, au travail, à la propriété et à Dieu sont d'une même coulée. Rapport d'objet plus que de sujet. Il s'est littéralement identifié à la terre. D'où ses difficiles relations avec les autres et avec lui-même. C'est là un trait fort du malaise masculin, de la conscience masculine indéfinie. L'expropriation de sa terre amène l'écroulement de sa vie, on le comprend facilement. « Après la mort, tout est fini. » Bien sûr, puisqu'il n'y a pas de succession probable de la propriété dont le fils devrait être le simple fil de continuité, comme la famille d'ailleurs. Nous retrouvons là une famille-P.M.E., ce type que nous avons décrit dans le chapitre précédent. Il ne s'agit donc pas d'un profil spécifique au monde rural masculin. La famille-P.M.E., on la trouve dans l'univers urbain.

En terminant, eu égard au monde des baby-boomers, la figure de Daniel fait-elle exception ? Serait-il l'anti-baby-boomer qui entretient l'héritage et le fait fructifier ? Quelques interviewés du monde rural semblent témoigner du même attachement au territoire. Après tout, il s'agit de ce qui fut longtemps au centre de la vie québécoise, comme nous le verrons en troisième partie.

Une conscience masculine en émergence

François Tremblay

Jean-Pierre (42 ans) est marié depuis une vingtaine d'années et père d'une jeune fille. Il travaille comme intervenant dans un centre d'accueil. À travers son itinéraire, il est amené à faire une réflexion sur la condition masculine et sur la paternité. La séparation d'avec son épouse est l'événement pivot de cette réflexion, alors qu'il se voit

obligé de faire face à lui-même et de réviser des attitudes profondes. Au moment de l'entrevue, le couple avait renoué.

Cette entrevue-témoin des débats intimes qui déchirent ces dernières années la conscience masculine est fascinante. Elle met à jour aussi un paradoxe enfoui au creux de cette conscience : celui d'une fragilité affective, d'une peur profonde de la solitude, d'un besoin presque infantile des autres, de « se dire », d'un repli dans le moment présent, mêlés à une nouvelle détermination d'investir dans sa famille, de choisir sa vie, d'être authentique, sur l'arrière-fond d'un souci d'activités humanistes et altruistes. Une autre histoire de la quête ardue d'identité et d'altérité des hommes et des femmes d'aujourd'hui. Mais cette quête, chez les hommes, est souvent grevée d'un double déficit. C'est plutôt la femme qui a été l'être fort dans notre société traditionnelle, et c'est elle qui semble le mieux équipée [201] pour affronter les temps nouveaux. L'homme d'aujourd'hui semble plus « incertain » que jamais. Voyons cela de plus près.

La famille est une valeur centrale pour Jean-Pierre, elle « l'aide à vivre » :

Ma femme et ma fille, c'est quelque chose de très important dans ma vie. Elles m'apportent beaucoup. Denise, ma femme, c'est mon poteau. En même temps, c'est elle « qui me pousse dans le derrière ». C'est elle qui va me ramasser, qui va m'apporter de la stimulation, de l'encouragement. Ça, ça compte beaucoup, l'échange que j'ai avec elle. On peut se parler même si on ne s'entend pas, même si on s'engueule. Au moins, on se parle quand même.

Ma fille m'apporte la spontanéité, la folie, la joie de vivre. On riaise, on rit ensemble. On peut dire que depuis sept ans, j'ai centré ma vie sur la famille. C'est mon support premier, l'une de mes grandes raisons de vivre. J'investis là-dedans.

Ce souci de la famille date de sept ans, plus précisément de la séparation d'avec Denise, très douloureuse : « J'ai pensé capoter, devenir fou. » Il confie quelle a été sa prise de conscience d'alors :

Ce moment m'a permis d'intégrer des choses. Avant, je ne vivais pas en contact avec des affaires qui étaient en dedans de moi, avec mon vécu intime, affectif, émotif. On s'est séparés parce qu'on ne se parlait presque plus. Je m'étais comme barré.

Puis j'ai vécu le trip des gars qui vivent avec une nouvelle femme. Après six mois, j'ai réalisé que c'était pas grand-chose, car je n'avais pas changé. Notre relation était impersonnelle. Tout ce qu'on faisait ensemble, cette femme et moi, c'était aller au cinéma. J'ai décidé de la quitter.

J'ai été un an tout seul. J'ai touché le fond du baril. Je réalisais que toutes mes relations étaient superficielles. Je me suis isolé, j'étais angoissé à l'idée de ne plus avoir de sens dans ma vie. J'ai passé des heures à écrire. Je m'assois dans ma grosse chaise, avec ma couverte, et je me berçais. Je me voyais vraiment schizo ! Et c'est là que je me suis réveillé.

Je ne voyais ma fille qu'une fin de semaine sur deux. C'était terrible car c'était important pour moi la paternité et ma fille. Mais je ne pouvais plus parce que je ne pouvais plus me sentir [202] moi-même. J'avais l'impression d'être un gros bobo ambulante, une grosse plaie. J'ai failli devenir fou.

Ces propos révèlent la difficulté relationnelle de Jean-Pierre : d'une part, il communique peu, ne parle pas de lui, se replie sur sa douleur. Il s'exerce à l'expression de soi d'abord par l'écrit : « J'ai écrit des lettres à mon père, à ma femme. Je n'ai jamais envoyé ces lettres-là. Je les déchirais. » D'autre part, il parle de lui comme d'un enfant, il se berce, il se sent comme « un bobo ambulante ». Les liens renoués avec sa famille relèvent par ailleurs d'un besoin d'être appuyé : sa femme est ce « poteau » qui le soutient, celle qui le ramasse, et sa fille « lui apporte » beaucoup. Il se dit centré sur sa famille, pourtant toute sa manière de s'exprimer montre que sa famille est centrée sur ses besoins propres. De nouveau se fait jour la psychologie de l'enfance qui nous a frappés dans bon nombre d'entrevues. En outre, Jean-Pierre ne fait aucune mention de son adolescence, de son enfance ; il tait toute référence au passé. Sans doute ce passé lui fait-il mal. Mais cette amnésie serait-elle un autre indicateur, une autre modalité possible d'une certaine fixation à l'enfance ?

Nombreux sont les auteurs qui observent en l'homme une ambivalence effrayante, entre la nostalgie du sein maternel et la virilité qui interdit toute régression. Un « homme », c'est celui qui s'est une fois pour toutes séparé de l'Éden maternel. Jean-Pierre parle explicitement de moments régressifs durant la période critique de la séparation, alors qu'il « se berce », enveloppé dans une couverture, qu'il se voit comme un « bobo ambulant ».

Voyons maintenant comment interviennent les hommes dans son itinéraire. La première personne à qui il ose enfin s'ouvrir, après un an de solitude, est son meilleur ami, André :

J'ai repris contact avec André. Durant six mois, on s'est vu une fois par semaine, et on échangeait durant des heures. Il me rentrait dedans. Il me remettait en question, par sa relation de couple qui allait bien. À force de parler, de pleurer, j'ai commencé à prendre contact avec ce que j'étais vraiment, à toucher des affaires que je n'avais jamais réglées et qui faisaient mal en maudit, comme le lien avec mon père.

C'est à ce moment-là que j'ai embarqué dans un groupe sur la condition masculine, avec d'autres gars séparés. L'animateur me rentrait dedans. Cette remise en question a duré un an et demi, ça m'a donné une plus grande connaissance de moi [203] même, ça m'a rendu capable d'aller toucher au fond de moi-même sans me revirer tout à l'envers. Et puis là j'ai commencé à tester, à dire. J'ai commencé à le dire à André, à ma fille, à Denise. Et j'ai réalisé qu'en disant mes besoins, les gens n'étaient pas démolis pour autant.

Avant de renouer avec ses proches, Jean-Pierre approfondit ses relations masculines, avec son vis-à-vis et meilleur ami, avec le groupe sur la condition masculine. Comme si le rejet par sa femme et l'isolement profond et régressif qui avait suivi le poussaient à rechercher une réelle différenciation par rapport au féminin maternel, à travers la solidarisation avec d'autres hommes. Il évoque son père, sans toutefois identifier le problème qu'il semble éprouver à son égard. Badinter ex-

pose le problème de l'éloignement du père dans les sociétés industrielles :

Ironie de l'histoire : la théorie freudienne de l'identification du fils au père dans la relation oedipienne apparaît au moment même où les pères des villes quittent massivement le toit familial pour travailler à l'extérieur, et alors que les rites de séparation d'avec la mère s'éteignent un peu partout. Le fils du chevalier reste à la maison sous l'autorité maternelle. La famille nucléaire se réduit souvent à un duo mère/enfants ²⁴.

Le père n'étant pas suffisamment présent pour opérer la différenciation avec l'univers maternel, le fils cherche d'autres modèles d'identification, chez les stars mais plus encore chez les pairs, les gars de son âge, à l'intérieur de gangs, de groupes ou d'équipes. Se regroupant, les jeunes mâles éprouvent surtout le besoin de quitter la culture familiale féminine pour en instaurer une autre masculine. Traditionnellement, cette rupture implique une affirmation de la domination des mâles, par le biais d'activités communes qui mettent par exemple leur force physique en valeur, leur permettent d'exprimer l'agressivité, voire la violence. Dans leurs conversations, ils feront parfois des allusions aux femmes dénigrantes.

Or, Jean-Pierre cherche une autre voie de séparation, une masculinité différente. Avec ses pairs il éprouve le besoin de communiquer et d'exprimer ses émotions. On verra plus loin qu'il veut approfondir le sens de la paternité. À la vérité, il est peut-être en quête de [204] cette masculinité qui se cherche actuellement entre l'affirmation dure et l'abdication molle, plus subtile et multiple, différente mais complice de la féminité.

Mais Jean-Pierre demeure avant tout l'enfant blessé, comme l'expriment bien ces propos sur sa relation privilégiée avec André :

²⁴ Élisabeth BADINTER, *loc. cit.*, p. 134.

Je sais qu'avec lui, je peux être moi-même. Je n'ai pas de défense quand je vais le voir. Je peux mettre un gros paquet sur la table, et je sais que je ne me ferai pas faire mal avec ce gros tas-là. C'est une relation masculine, et je trouve ça le fun, parce que ça ne court pas les rues des relations comme ça avec des gars. Il est toujours là, je peux toujours l'appeler pour lui parler de mes affaires.

La sortie du sein de la mère devrait être une libération symbolique du fils par le père. Pour ce faire, il faut que le père intervienne comme élément de séparation, d'identification. Il est frappant à cet égard de voir que Jean-Pierre parle de la période de la séparation d'avec sa femme comme d'un « long accouchement », c'est-à-dire comme une sortie du sein maternel. Mais où en est-il en réalité ?

À présent, au niveau relationnel, il lui apparaît essentiel de « garder le contact avec moi-même et avec le monde », d'être capable de « se dire ». Jean-Pierre parle de son lien intime avec ses frères, avec les sœurs de Denise « qui arrivent au bon moment pour m'apporter des affaires ». Cette expression de soi devient si importante qu'elle se trouve au centre de toutes ses relations amicales. Le critère de l'amitié ne se trouve pas dans les affinités avec quelqu'un, mais dans la capacité de se dire à l'autre. Son épouse constate le changement : « Avant, tu n'étais pas capable de me parler de toi. Maintenant, tu parles d'autre chose que de job ou de sport ! » « Avant, dit lui-même Jean-Pierre, je gardais tout ça en dedans, j'en étais malade physiquement, ou je devenais très bête avec tout le monde. À présent, j'essaie d'évacuer. » Évacuer ! Notons encore ici, au passage, un autre indice de la fixation infantile et de l'effort désespéré pour en sortir.

Sorti de son impassibilité, du refus de ses émotions, d'une masculinité durcie, Jean-Pierre semble être passé à une logique de dépendance : « J'ai des amis, et ça me tient en vie... Je me suis entouré de gens pour me donner des chances d'être. » Il se recrée un véritable cocon protecteur. Sa femme vue comme celle qui « le ramasse », l'appuie, et sa fille, ses proches qui « lui apportent », semblent le montrer avec évidence. Chose certaine, il souffre beaucoup, ce que cachait peut-être l'impassibilité et ce qui éclate maintenant en une sensibilité [205] à fleur de peau. Il semble représenter une figure type de la fragilité ex-

trême des hommes en manque de leur père, d'un père qui agit comme tiers libérateur, passeur d'une sortie de soi nécessaire à l'altérité sans laquelle l'on ne peut construire son identité propre, y compris sexuelle ²⁵.

Jean-Pierre représente en même temps l'exemple courageux d'un homme qui tente de nouer des solidarités masculines autres que les traditionnelles solidarités dans les équipes sportives ou autres. Il travaille au façonnement d'une conscience masculine autre et conçoit à cet égard certains projets :

J'ai un projet d'intervention auprès des gars, au niveau de la condition masculine. Ça me permet d'être connecté sur du monde, de garder contact avec la vie, en amenant des gens à changer. La vie ça bouge tout le temps. Et puis je promeus la paternité. Les hommes ne disent jamais qu'ils aiment les enfants. Et ceux qui sont conscients d'aimer ça, il n'en parlent pas. Je cherche aussi à créer des lieux où les futurs pères puissent partager ensemble. Au centre communautaire, ils m'ont dit que ce dernier projet tombait à point, car ils ne savaient pas quoi faire avec les gars lors des cours prénataux.

La dernière phrase est particulièrement parlante, révélatrice de bien des malaises masculins exprimés jusqu'ici à travers l'ensemble de nos figures types : « Ils ne savaient pas quoi faire avec les gars lors des cours prénataux... » Preuve qu'on ne peut pas mettre tout sur le dos des pères. Il y a encore des logiques souterraines qui les excluent, sinon les éloignent.

²⁵ Voir Guy CORNEAU, *Père manquant, fils manqué. Que sont les hommes devenus ?*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1985.

Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

En prenant distance sur ces aventures humaines, personnelles et amoureuses, on a l'impression de se trouver devant un jeu où se polarisent aux extrêmes la présence de l'un et l'absence de l'autre, le rapprochement de l'un et la fuite de l'autre, la dépendance de l'un et la volonté d'indépendance de l'autre, l'instinct de prendre en charge de l'un et la mise à l'écart de l'autre, le contrôle de l'un et le sentiment d'étouffement de l'autre, le rôle de l'un et le rôle de l'autre, rarement [206] ressaisis dans une pratique d'interdépendance. Souvent ne reste que le schéma manichéen : dépendance ou indépendance. Ce qui n'aide pas à une juste compréhension de la pluralité différenciée des rôles.

Nos relations de couple, explique Guy Corneau, sont profondément perturbées. Peut-être parce qu'on a oublié qu'en amour, un homme a besoin à la fois d'une mère et d'une amante, d'une maîtresse et d'une petite fille. Et que la femme a besoin d'un père, d'un amant, d'un petit garçon avec qui jouer ou même d'un malade à mater. Le problème, c'est quand une relation se sclérose dans un seul jeu de rôle. Quand, par exemple, la femme devient très maternelle et l'homme puéril ou le contraire. Ou quand le couple joue constamment à l'égalité ²⁶.

Nous venons à peine de soulever le couvercle de l'imbroglio actuel des rapports hommes-femmes qui est un des lieux les plus révélateurs de la génération des baby-boomers. Reprenons nos grandes conclusions. Le premier cas exacerbe l'enjeu de l'émergence d'une femme explosive, pilier, en quête d'équilibre, qui perçoit autour d'elle des hommes fragilisés et menacés. Le tout dernier type, Jean-Pierre, perçoit d'ailleurs son épouse comme le « poteau » qui le soutient. Il explose lui-aussi, mais en aveu de vulnérabilité et de besoin. Rappelons

²⁶ Entrevue de Guy Corneau avec Arianne Émond, « Père manquant, fille manquée », *Elle-Québec* (sept. 1990, no 13).

brièvement les deux cas de fixation : au statut maternel chez l'une des interviewés, à la terre et à la propriété chez l'agriculteur. Enfin, le cas de Carmen nous renvoie aux entremêlements du statut de victime, que réclament de plus en plus groupes et individus de notre société, en particulier chez les baby-boomers. Nous y reviendrons en troisième partie.

Sur une base plus large se dessine déjà la crise d'altérité que nous avons constatée en bien d'autres domaines que celui-ci. La recherche du même, rattachée notamment à la nostalgie du monde fusionnel de l'enfance, et à sa béatitude harmonieuse, approfondit la peur de la différence. Qu'on pense, par exemple, aux rapports de méfiance entre francophones, anglophones, autochtones, allophones, et aussi aux rapports de méfiance face aux politiciens, aux professionnels de tous ordres, aux immigrés, aux assistés sociaux, aux homosexuels, aux policiers : « Tu te méfies de tout le monde, de ton garagiste aussi bien que de ton conjoint. »

[207]

Mais il nous faut aller plus loin dans notre première ligne d'investigation. D'abord en accordant une attention particulière à l'indéniable phénomène de pointe qu'est la révolution féminine. Puis en revoyant plus profondément ce que nous venons de constater bien sommairement, à savoir un malaise masculin, phénomène autrement plus diffus, subsumé, et difficile à cerner, à saisir, à comprendre et à assumer.

[208]

[209]

**Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.**
Recherche-action. Troisième dossier.

Deuxième partie.
Rapports sociaux et pratiques au quotidien

Chapitre 9

DYNAMIQUE FÉMININE

**Lise Baroni
Solange Lefebvre**

[Retour à la table des matières](#)

La question de la dynamique féminine a été abordée à divers moments de ce dossier. Qu'on pense à la figure de femme engagée (42 ans) présentée en première partie, préoccupée de la condition féminine et des grands enjeux politiques : « On sait que c'est encore loin d'être gagné. Mais ça progresse, ça nous motive. On est souvent déçues des hommes... à tous les niveaux. Ils sont sur la défensive. Plusieurs ne le prennent pas ²⁷ » La dynamique propre des femmes tend à concilier le privé et le public, le quotidien et le politique. Elles sacrifient généralement moins la dimension relationnelle et quotidienne au profit des seuls objectifs de réalisation : « On est peut-être moins formelles que les hommes, mais c'est payant à la longue. » Encore leur faut-il de-

²⁷ Voir plus haut, p. 41-42.

meurer éveillées afin que sitôt parvenues à des positions traditionnellement occupées par des hommes, elles ne se contentent pas de reproduire leurs attitudes et comportements : « Prenez votre place, avait dit Simone Monet-Chartrand en entrevue, mais, de grâce, ne la prenez pas comme des hommes ! »

Les récentes décennies ont libéré l'expression du génie féminin qui étend peu à peu son influence à toutes les sphères de la vie. Surgie à l'intérieur de ce mouvement comme sa radicalisation, la lutte féministe, comme toutes les luttes de libération, cumule à l'heure actuelle à la fois les nombreux acquis et les lourds déficits, un lot d'impuissances et de révoltes, un ressac certain, la démobilisation de plusieurs de ses membres ; elle fait face en outre à des stratégies [210] subtiles de neutralisation de son dynamisme. Aux dires de plusieurs, elle a besoin d'un second souffle. Certaines parlent de la mort du féminisme. À l'heure des bilans et des requestionnements, où en sont les féministes de la génération des 35-50 ans ?

La problématique ici choisie pour aborder ce vaste requestionnement s'inscrit avant tout dans le rapport entre les générations, en particulier le groupe d'âge des 35-50 ans et celui des 20-35 ans. De manière plus précise encore, elle s'élabore à travers un échange entre deux femmes, membres du groupe de recherche, appartenant respectivement à ces deux générations : Lise Baroni (48 ans) et Solange Lefebvre (33 ans). Nous mettons bien sûr à contribution les interviewées et d'autres membres de nos générations respectives.

De manière générale, le rapport de générations est la question la plus décisive soulevée par notre enquête. Or, nous observons depuis quelques années la difficulté que rencontrent les générations de femmes à se parler et à se comprendre, tant chez les militantes féministes que chez les jeunes femmes déterminées à faire leur place, sans militance précise. Quant aux femmes marginalisées, elles prennent très minoritairement la parole quant à leur condition de femme. Notre projet de recherche s'attache à observer les déplacements qui se produisent dans la conscience des gens au quotidien. Nous avons le sentiment qu'il s'agit d'un enjeu vital pour l'avenir du mouvement des femmes. Combien de personnes, hommes ou femmes, de tous groupes d'âge, nous ont confié leur crainte d'exprimer leurs opinions concernant la question féministe, comme s'ils se sentaient soumis à une logique du « crois ou meurs » ! Dans cette foulée, nous avons pensé utile

d'amorcer un dialogue entre femmes de deux générations, suivi d'un chapitre sur la condition masculine. Au-delà des problématiques esquissées de part et d'autre pour se dire et se comprendre, il s'agit de l'option pour une pratique : risquer une parole à l'autre plutôt que de se braquer sur ses positions propres.

Tandis que notre dialogue évoluait, nous avions le sentiment de faire face à des éloignements qui s'étaient creusés depuis plusieurs années. Dans le contexte de la révolution féminine, combien de ressentiments ont été longtemps couvés qui explosent en violence, en ressacs inattendus ! Cette dynamique fait penser à celle du divorce : durant plusieurs années, le conjoint ou la conjointe, déçu, désenchanté, ne dit mot ; il couve sa frustration en secret. Il supporte de moins en moins la violation de son espace vital, l'incompréhension de l'autre. Après les expressions ambiguës, les non-dits, les fuites en avant, il passe à l'acte et quitte brusquement le conjoint ou la conjointe [211] étonné, peu préparé à une telle volte-face. Seule la confrontation met à jour les sources cachées de l'insatisfaction, souvent au moment de la rupture définitive.

Mais nous n'en sommes pas là ! Lise Baroni milite dans le mouvement féministe depuis près de 15 ans. Dans le bilan qu'elle nous livre, elle tient compte des opinions de ses paires. Nous lui avons posé quatre questions : comment les féministes font-elles leur bilan à l'heure actuelle, dans les réunions privées de femmes auxquelles elles ont accès ? Quels sont les acquis et les sources de tensions ? Comment posez-vous la question du malaise masculin ? Comment vous situez-vous à l'égard des générations montantes de femmes ?

Solange Lefebvre a ressaisi ce bilan en consultant un peu partout autour d'elle, en tenant compte de certains propos de jeunes femmes de sa génération. Plusieurs s'avéraient très heureuses de la formule « épistolaire » choisie, confiant qu'elles éprouvaient elles aussi le besoin de tenter un dialogue avec tout l'espace requis pour le faire. Au-delà du bilan personnel, c'est donc encore une fois une pratique que nous proposons ici, une approche qui, croyons-nous, pourrait être féconde en bien des milieux qui demeurent encore paralysés par les regards méfiants sur l'autre.

Entre sexes et générations, des rapports imprécis

Pour situer l'échange, évoquons l'événement très révélateur que fut sans aucun doute la tragédie du 6 décembre, à l'École polytechnique de l'Université de Montréal, où l'on vit la jeune ingénieure, Nathalie Provost (23 ans), témoin privilégié et survivante du meurtre de plusieurs de ses compagnes, résister de toutes ses forces à l'« étiquetage » comme féministe. Dans le film de Catherine Fol, *Au-delà du 6 décembre*, elle parle de sa profonde colère à la lecture du volumineux courrier l'incitant à s'associer au mouvement féministe. Au fond, elle refuse l'assaut en lui-même, son caractère contraignant de « sommation », d'intimation, d'injonction : « Dis-le que tu es féministe ! »

Et elle, dans ce court-métrage d'une demi-heure, avec la complicité de Catherine Fol, tente d'introduire d'autres éléments dans le débat : « J'ai de l'estime pour les luttes des premières générations de féministes, mais je suis autre. Je veux tout simplement faire ma place, défoncer des portes s'il le faut. » Elle se veut autre, ne serait-ce que par loyauté aux gars de l'École polytechnique, qu'elle et les autres victimes de la mitraille de Marc Lépine ont côtoyé jusqu'à maintenant, plus de 50 heures/semaine : la « poly », c'est son monde, sa [212] vie. À preuve les longues minutes accordées à la scène de la Saint-Valentin dans le documentaire, filmée dans une salle de cours. À même le quotidien, des rapports entre hommes et femmes très riches se tissent autrement : « Y'en a un qui a tiré sur nous, ne tirez pas sur eux. » On retrouve là aussi le primat de l'intime affirmé surtout depuis le début des années 1980. « Eux », c'est « mon compagnon », « mon collègue ». En même temps, sa meilleure amie, déjà ingénieure en exercice, confie très simplement que le sexisme, c'est pas une question réglée sur le champ de bataille du milieu de travail. Un documentaire tout en nuance, plein de signaux, de messages...

Autour des événements tragiques, tandis que la jeune femme se défendait contre une levée de boucliers, alors qu'on aurait voulu faire d'elle une victime symbolique, une guerre verbale se déchaînait dans les journaux et sur les lignes ouvertes. Quel cauchemar ! La peur pro-

voque l'agression, l'agression la peur, et ainsi de suite. Une longue chaîne de violence sans fin. En même temps, une série de confessions de la part d'hommes et de femmes écœurés des généralisations, des attaques sans nuances, donne à tout ce débat quelques touches de tendresse.

Au-delà du 6 décembre, c'est une sorte de sceau dans la courte histoire du féminisme qui lie ensemble les deux assises les plus profondes de l'expérience humaine, de ses constructions culturelles et sociales : les relations entre sexes d'une part, et entre générations d'autre part. Après avoir été maintenus relativement stables durant des centaines d'années, ces deux lieux relationnels se sont vus déconstruits puis reconsidérés, en l'espace d'une très courte période. Arrêtons-nous ici un peu sur les transformations qui affectent les rapports entre les générations au Québec, surtout depuis les années 1960 : l'imprécision de la définition des groupes d'âges, l'éloignement entre générations, la dégradation des processus d'insertion sociale, l'adolescence incertaine, l'apparition de la période mitoyenne entre l'adolescence et l'âge adulte. Durant cette dernière étape, que le dossier de travail précédent découvrait entre 20 et 35 ans, les jeunes adultes oscillent entre la conformité et la dissidence à l'égard des aînés.

Les jeunes adultes constituent en effet une génération en gestation, aux prises avec des tensions sociales énormes, étant divisés entre des aspirations autres et l'intégration dans le projet des aînés. Ces tensions s'avèrent d'autant plus fortes à l'heure actuelle, face aux grands défis écologiques et d'acculturation planétaire. Du côté des générations qui précèdent, les membres contestataires ou militants sont soucieux de la transmission de leurs idéaux. À cet égard, au-delà [213] du 6 décembre, il faut bien reconnaître que plusieurs mères féministes s'inquiètent de l'insensibilité de leurs filles aux causes qui leur sont chères. Des femmes engagées de la quarantaine et des jeunes femmes de la vingtaine, qui appartiennent au même milieu de travail, se sentent à mille lieux l'une de l'autre. Mais surtout, quelques jeunes femmes se définissant comme « militantes féministes » ressentent non moins d'étrangeté à l'égard de leurs aînées. Il ne faut toutefois pas faire de l'enjeu intergénérationnel le seul lieu d'une différenciation, d'une distance. Entre femmes de la même génération on trouve des rapports diversifiés au féminisme, notamment radicaux, réformistes ou conformistes.

Ces quelques remarques étant faites, voici donc un échange par correspondance. Dans une certaine mesure, vous allez trouver ici deux lectures de nos données de recherche, Lise Baroni et Solange Lefebvre y ayant participé depuis les débuts.

***Première lettre :
le féminisme et ma génération (35-50 ans) ;
bilan critique***

Chère Solange,

Durant les dernières semaines, en plus de travailler très fort à la diffusion des résultats de notre projet de recherche dans plusieurs milieux, je me suis penchée sur les questions adressées aux féministes de ma génération. Voilà donc en quelques lignes le bilan que nous sommes à faire actuellement, entre nous et avec nos proches. D'ores et déjà, il est acquis pour l'ensemble de la population québécoise que la Révolution tranquille marqua l'avènement d'une sécularisation radicale de la cité. Ce qu'on admet moins facilement, par ailleurs, c'est l'ampleur du phénomène de féminisation qui accompagna cette vaste remise en question. Ce pays à réinventer devait désormais compter sur une nouvelle manière de penser, rêver, vivre et travailler : celle des femmes. À partir des années 1970, toutes les institutions sociales, politiques, économiques, religieuses enregistrèrent, malgré elles, l'infiltration massive d'une subversion dite libératrice.

Qu'en est-il aujourd'hui ? Que peut vous dire une femme de 48 ans, militante féministe depuis près de 15 ans ?

Le féminisme des années 1960 et 1970 s'est épuisé dans des rapports de force où les jeux de pouvoir se sont affrontés radicalement. Étape incontournable du « Non, ça suffit ! » qui permet de redresser la tête, sortir de l'impuissance apprise, dénoncer les injustices [214] structurelles, transformer les pratiques quotidiennes aliénantes. Les premiers grands succès féministes remontent aux années où déjà la Révolution tranquille était en gestation :

- obtention du droit de vote ;

- droit et accessibilité à la contraception ;
- gain face à l'avortement ;
- loi contre le viol ;
- ouverture du marché du travail ;
- accessibilité des femmes à certaines professions dites masculines ;
- pratiques de sélection positive, etc.

Ces combats furent réactifs plutôt qu'inscriptifs. Peut-il en être autrement lorsque la créativité est cantonnée à s'exprimer et à agir dans un ailleurs étranger ? Réalise-t-on suffisamment que, encore aujourd'hui, le modèle patriarcal induit toute femme qui écoute, regarde, entend à rencontrer ce qu'elle n'est pas ²⁸ ? Qu'elle récite un poème, entende une prière, lise un précis de philosophie, participe à une liturgie, accompagne un ami ou un mari à un rite catholique d'ordination, etc. son appropriation du texte doit toujours passer par un détour analytique : « Ce masculin n'est pas moi, mais il le devient par le passage à l'universel. Ce langage qui m'est étranger me concerne donc. » L'apport historique de la génération des 35-50 ans sera sans contredit d'avoir opéré une rupture radicale dans cette perversion séculaire. En permettant aux femmes de prendre une parole autre, venue de l'intérieur d'elles-mêmes, la sortie de l'aliénation personnelle et collective était désormais possible.

Comme tous les renversements initiés par la Révolution tranquille, le processus de féminisation s'est développé avec une rapidité déconcertante. Ce qui n'était au début qu'un mouvement de libération s'est peu à peu transformé au cours des années 1970 en sous-culture parallèle, révolutionnaire, initiatrice de changements profonds. Peut-on parler aujourd'hui de « culture au féminin ²⁹ » ? de post-féminisme ? de ressac ? Il est difficile de le dire. Les militantes de ma génération sont à faire leur propre bilan.

²⁸ Voir Françoise COLLIN, « Il n'y a pas de cogito-femme », dans : Marie ZAVALLONI (dir.), *L'émergence d'une culture au féminin*, Montréal, Éd. Saint-Martin, 1987, p. 50.

²⁹ M. ZAVALLONNI, *ibid.*

[215]

D'une part nous avons éliminé les lieux naturels de cohésion qui nous rassemblaient dans notre jeunesse : écoles, jeux maternels, broderies du dimanche, rôles féminins, etc. et ainsi contribué à la dispersion de nos propres filles. Mais nous avons créé de nouveaux lieux de solidarité à la fois plus politiques et plus libérateurs : maisons de femmes, groupes de pression, comités féministes, etc.

Nous avons dénoncé l'exclusion et l'injustice subies par nos sœurs les plus pauvres sans leur faire une place dans nos solidarités de classe moyenne. La libération sexuelle est sur la bonne voie. Mais la libération de classe reste à faire.

Nous avons fait éclater le verrou de bon nombre de prisons culturelles tant pour les hommes que pour les femmes : rapports hommes-enfants, rapports femmes-femmes, rapports père-fils, etc. Mais nous n'avons pas toujours su éviter l'enfermement idéologique, et de ce fait le mouvement a parfois suscité de nouvelles exclusions : femmes pauvres, jeunes femmes, conjoints, amis.

Préoccupées par les luttes politiques qui visent l'obtention d'un juste pouvoir, nous n'avons pas vu venir la désaffection de la génération montante pour les grandes causes sociales qui galvaudent l'individuel et l'affectif.

Au plan religieux, nous avons réclamé notre place dans l'élaboration de la vie ecclésiale et dans la mise en oeuvre organisationnelle de l'institution. Mais nous n'avons pas prévu prendre toute la place et constituer ainsi massivement le bas étage d'une institution qui reste irrémédiablement masculine.

Réclamant les moyens de gérer notre propre fécondité, nous restons bouche-bée devant l'acharnement de la technologie médicale en matière de reproduction artificielle. Le corps des femmes est à nouveau utilisé comme un objet d'expérimentation scientifique et ce, dans un cadre parfois dénué de toute éthique.

Toutes ces réalités habitent le champ de conscience des femmes accostant la quarantaine. Il n'est pas rare qu'en dehors des réflexions systématiques de groupes organisés, des conversations informelles poursuivent, au hasard des rencontres, le bilan de l'une ou l'autre de ces situations. Pourtant, deux d'entre elles nous préoccupent particu-

lièrement : les relations avec les générations montantes, en particulier nos filles, et avec nos compagnons de route.

Nous avons voulu laisser une société autre. Nous avons voulu vous libérer de nos peurs ridicules. Nous avons préparé d'autres rôles pour vous. Des routes sociales et politiques sont ouvertes. Nous espérions vous transmettre notre goût de la bataille à continuer, car [216] les acquis sont fragiles. Mais votre désabusement inquiète, vos absences dans nos regroupements interrogent, vos résistances à vous identifier au féminisme étonnent et déçoivent. Que se passe-t-il ? Les interprétations diffèrent :

Elles n'ont pas vécu nos frustrations... Le marché du travail leur ouvrira bien les yeux.

Elles parleront moins, mais sauront prendre leur place dans la vie.

Nous les avons tellement protégées qu'elles sont aujourd'hui totalement inconscientes de ce qui les attend.

Les générations montantes sont-elles la preuve vivante d'un échec dans la transmission des valeurs féministes ? Ou une réussite inattendue ? Vous, les jeunes femmes, feriez-vous déjà partie de cette nouvelle culture du féminin ? Car, bien que vous refusiez pour la plupart la militance organisée, vous avez acquis quelque chose de notre si jeune assurance, de nos discours sur l'égalité, de nos goûts de carrières. Si nous arrivons à sortir de nos batailles idéologiques, vos différences sauront nous enrichir. Comme le dit Marie-Josée Chombart de Lauwe qui poursuit des recherches sur le processus de socialisation des enfants :

La transmission sociale des modes de vie, des systèmes de représentation et de valeurs de génération en génération ne passe pas dans le creuset de l'enfance sans subir des modifications. Les jeunes assimilent certes les acquis des générations précédentes, mais ils en rejettent certains et ils intègrent souvent beaucoup plus vite que les adultes les nouvelles connaissances. Ils jouent ainsi un rôle de feed-back, renvoyant aux adultes qui croyaient

les former, des savoirs, des images nouvelles de façons de vivre ³⁰.

La deuxième préoccupation des féministes qui atteignent la quarantaine se situe au niveau de ce qu'on appelle désormais le malaise masculin. Sortant enfin du silence soumis, nous avons réclamé la reconnaissance publique du mode d'appropriation de la réalité qui avait toujours été le nôtre : celui de se construire par l'intérieur. Nous avons entraîné nos conjoints, amis et compagnons à retrouver la voie de leur cœur et dénoncé, parfois brutalement, leur mode de construction de l'être par l'extérieur d'eux-mêmes. Mais [217] nous n'avions pas prévu la déstabilisation psychologique, identitaire, affective et même sexuelle que cela provoquerait chez eux. Ce qui nous semblait induire à un rapprochement se transforme de plus en plus en imbroglio rempli de complexité et de crise d'identité masculine. Bien sûr, il n'est aucune-ment question pour les femmes de ma génération de retourner au silence maternaliste et protecteur. Mais il faudrait néanmoins tenir compte du fait que même nos alliés d'hier manifestent actuellement un certain agacement, un certain ras le bol face aux discours et aux sensibilités féministes.

Que conclure de ce bilan trop rapide ? Socialement, les décennies 1960 et 1970 ont fait place aux mouvements féministes. Ceux-ci contribuaient à l'avènement d'une révolution fort bienvenue après les années de noirceur duplessiste. La force, le sérieux et l'impact de cette nouvelle parole a d'abord intrigué, puis fait sourire, puis apeuré. Les années 1980 ont marqué les premiers freinages indicateurs d'une nouvelle résistance. Les années 1990 commencent Par des manifestations publiques d'agacement d'une part et d'essoufflement de l'autre. Le féminisme a-t-il un avenir ?

Les groupes de femmes eux-mêmes ne savent plus. La confiance et la crainte sont au rendez-vous des bilans qui s'élaborent. Ne serons-nous que le prototype vivant des héroïnes de notre enfance ? Cendrillon, Blanche-Neige, le Chaperon rouge se sont aventurées, de façon délinquante, hors du foyer maternel. En danger dans cet ailleurs étran-

³⁰ M.-J. CHOMBART DE LAUWE, « Imaginaire social et image de soi », M. ZAVALLONI, *ibid.*, p. 50.

ge et menaçant, elles seront sauvées par l'homme-prince qui les ramènera dans la chaleur du nid familial ³¹. Beaucoup de femmes se demandent si notre génération féministe n'aura duré que le temps d'une excursion au dehors. Leur propre fille rêvant du prince charmant avec qui elles bâtiront des relations chaudes et proches, avec des enfants au milieu.

Les années 1990 seront déterminantes pour la consolidation ou l'effritement des gains chèrement obtenus par les femmes de 35-50 ans. Une veille est de mise.

Bien à toi,

Lise

[218]

*Deuxième lettre :
autre génération, autre contexte*

Chère Lise,

Ce texte a le souffle d'une lutte remarquablement efficace, d'une rapide ascension. Il porte toute la fatigue d'un « corps » braqué pour soulever mille, dix mille ans d'histoire et en renverser le cours. Il porte l'angoisse du requestionnement que provoquent les contrecoups imprévisibles de vos luttes, voire même le dur ressac. Car si, comme bien d'autres mouvements de libération qui ont éclaté durant les années 1960-1970, vous en êtes, à l'interne, à faire le bilan, vous n'êtes pas sans souffrir du procès qu'on vous fait à l'externe.. « D'ailleurs, ces temps-ci, tous les bilans ont un arrière-goût de procès...

Durant les dernières semaines, je me suis moi aussi attachée à écouter les propos de ta génération et de la mienne, ayant trait à la dynamique féministe. Je rapporte ici quelques-uns d'entre eux. Il s'agit d'une constellation de positions plutôt que la position d'un « nous » bien défini. En effet, comme tu le dis si bien, vos filles sont dispersées

³¹ Voir Michelle JEAN, « Clio Revisitée », dans : M. ZAVALLONI, *ibid.*, p. 88.

et ne s'identifient pas pour la plupart à un regroupement de femmes. De plus, cette dispersion des femmes s'inscrit dans une société en elle-même dispersée et fragmentée, composée de réseaux très complexes de rapports sociaux et d'actions. Elle s'inscrit en particulier dans la précarité des conditions de vie des jeunes adultes. Nous n'avons pas le poids démographique et politique qu'avait votre génération lorsqu'elle a risqué ses luttes les plus décisives, y compris la lutte féministe.

Le premier constat de mon petit sondage est que le féminisme a un sérieux problème de transmission, plus sérieux que je ne l'aurais cru. Récemment, par exemple, un professeur d'université me racontait quel avait été son choc devant la totale indifférence avec laquelle un groupe d'étudiants du début de la vingtaine avaient écouté le discours d'une féministe de la quarantaine avancée : « Gars et filles étaient tout a fait décrochés », dit-il. À la table, avec nous, une jeune femme de 31 ans, occupant un poste d'administration très important, ajouta : « Le féminisme, c'est pour les cheveux blancs. Le sexisme est une discrimination parmi d'autres. » Puis elle parla des enfants, dont les causes sont autres et tout aussi décisives l'environnement, la violence. On peut s'interroger sur le fait que la petite Virginie Larivière, après l'agression et le meurtre violent de sa sœur par un homme, s'en soit pris globalement à la violence, avouant elle-même avoir été une fan de quelques personnages bagarreurs à la [219] télé. Mais continuons notre survol très rapide de ma génération « dispersée ».

Récemment, dans la revue *Relations*, Catherine Fol, réalisatrice du film *Au-delà du 6 décembre* (ONF), essaie de comprendre pourquoi beaucoup de jeunes femmes de sa génération ne se sentent pas partie prenante du mouvement féministe : elles réprouvent l'isolement de ses membres et ses discours univoques de victimes porteurs d'une « image négative de la femme ». Les jeunes femmes passent à l'action, « prennent leur place ». Elle en appelle à un féminisme autre.

Au fil de l'écoute, j'ai su qu'il y avait beaucoup de jeunes militantes féministes, disséminées un peu partout, aux tendances diverses. Elles aussi se regroupent et essaient de construire un discours de femme. J'ai déniché un court texte écrit par sept d'entre elles, fort approprié pour la présente correspondance puisqu'il s'adresse notamment à « nos mères féministes ». Il s'intitule « Le second souffle des marathonien-nes ». En voici de

courts extraits :

Femmes de la deuxième génération de féministes, nous avons vu les portes de l'université s'ouvrir sans cri ni manifestation. Toutes les voies étaient ouvertes [...] Ouvertures, cependant, sur le fond d'une clôture car la femme demeure l'« autre », l'inconnue et le danger. Si elle veut se réaliser et innover, elle doit le faire à la manière des hommes et sous leur contrôle. Le sexisme est toujours là [médiatias, violence faite aux femmes [...]].

Nous avons été amenées à constater que notre féminisme se traduit d'abord par un engagement au quotidien. L'heure est encore, pour nous, à l'intégration, à l'application des acquis du féminisme dans nos existences singulières. Tout à la fois, nous sommes en quête de nous-mêmes par delà les clichés médiatiques ; nous construisons de nouvelles façons d'être dans nos relations intimes avec nos partenaires ; nous avons des enfants ; nous travaillons dans un monde de performance illimitée que nous voudrions transformer ; nous résistons autour de nous aux situations qui défavorisent les femmes et les plus démunies ; nous nous affichons ouvertement comme féministes pour collaborer à une conscientisation toujours aussi nécessaire devant la situation précaire des femmes dans notre société [...].

Nous sentons que nos mères féministes espèrent une relève qui porterait le flambeau jusque dans la rue pour continuer la lutte sur les fronts qu'elles ont déjà engagés. Nous ne le faisons pas [220] forcément [...]. Nos remises en question commandent la prudence. Il faut travailler à déconstruire quelques fictions de vérité bien ancrées dans une culture qui a déjà admis en principe l'égalité des femmes et des hommes. Ces fictions minent la logique des droits égaux ; elles poussent structurellement les femmes vers la pauvreté ; elles continuent de légitimer les violences qui leur sont faites ; elles oblitèrent le surmenage et l'insatisfaction profonde des femmes qui « réussissent ».

C'est de l'interaction entre nos réalités nouvelles et le bagage de nos mères que naîtront des visions claires de nos visées et de nos forces pour la résistance. Avant de nous lancer tous azimuts, nous avons besoin de clarifier ce contre quoi et ce pour quoi nous

allons lutter ensemble La sororité demeure notre principale force collective [...] ³².

Là-dessus, sur l'horizon du dossier de recherche sur les 20-35 ans, Vers un nouveau conflit de générations, j'aimerais ressaisir ce qui m'apparaît être une clé du malaise féministe intergénérationnel. Par l'évocation de l'univers des contes de fée, vous déployez votre imaginaire féministe, les luttes de femmes étant rapportées aux fugues de Cendrillon, du Chaperon rouge et de Blanche-Neige. Vos filles incarneraient-elles le retour tranquille à la maison ? Vous seriez l'élément jeune et subversif, et nous les néo-conformistes ?

Bien au-delà de la question féministe, il n'est pas rare d'entendre un tel discours sur les générations montantes, vues comme apolitiques et amorphes, individualistes et blasées. Vouloir par exemple « prendre sa place », est-ce si apolitique que cela ? Vos luttes, reconnaissez-le, ont un goût très relevé de prospérité utopique et économique. Il est fréquent, à l'intérieur des entrevues des gens de votre génération, d'entendre le récit de crises personnelles ponctuées d'autant de changements d'emplois. Chez Carmen par exemple, cette femme engagée de 38 ans prise dans un réseau de violence, dont j'ai rapporté l'itinéraire dans la section précédente, 45 pages d'entrevue nous révèlent pas moins de sept changements d'emploi au gré de ses satisfactions ou insatisfactions, sur l'arrière-fond d'une recherche d'« autonomie » et de « valorisation ». Je reconnais toutefois que le contexte a changé, tant pour vous que pour nous.

[221]

De manière générale, comme il ressortira en troisième partie, j'ai été fascinée par la dynamique initiale du « quitter », propre à votre génération : quitter l'univers traditionnel, quitter la famille, etc. La mienne semble davantage marquée par l'effort de « demeurer », d'« habiter » ³³. Au premier regard des militantes à la fois lasses et

³² Lucie LEBLANC, L. GAUTHIER, C. LEMAIRE, D. COUTURE, H. WÜRTELE, L. MOTTIER, I. TRÉPANIÉ, « Le second souffle des marathoniennes » : *L'autre parole* (dée. 1990, no 48).

³³ Voir J. GRAND'MAISON (dir.), *Vers un nouveau conflit de générations*, Montréal, Fides, p. 368-370. Voir aussi Pascale Quiviger qui nous parle du

tenaces que vous êtes, nous semblons de fait, ainsi que tu l'écris, « désaffecter les grandes causes sociales ». Le « demeurer » est vite réduit à l'immobilisme, au retranchement. Et s'il s'agissait d'une nouvelle façon d'agir en émergence, d'une stratégie d'attente ?

Tu exprimes fort bien l'imaginaire d'une certaine cohorte de baby-boomers, taillé à même la rupture « réactive » des années 1960-1970. La société et les foyers que vous quittiez souffraient respectivement des « injustices structurelles » et des « pratiques quotidiennes aliénantes ». Mais voilà, à la fois grâce à vous et malgré vous, nous ne sommes pas de la même origine.

Grâce à vous, car nous sommes de foyers plantés au cœur d'une société où « être une petite fille » n'appelait déjà plus exclusivement le destin traditionnel d'être épouse et mère. Bien qu'étant encore minoritaires à occuper les postes clés, nous investissons majoritairement les bancs d'école et prenons la tête de bien des pelotons. Malgré vous, il faut bien le dire, car nous sommes aussi de foyers éclatés, d'épousailles brisées, de maternités déchirées et de paternités qui se cherchent. Nous éprouvons une immense difficulté à habiter quelque part, ne fût-ce qu'en soi-même. Plusieurs d'entre nous errent sur les chemins incertains des relations hommes-femmes, hommes-femmes-enfants... femmes-enfants-sans-hommes. Nous gérons un héritage de libération inédit, sans modèles. Pour reprendre l'image du conte de fée, après la déconstruction du château, nous cherchons à habiter autrement le pays.

Nous en sommes à nous réapproprier autrement les relations quotidiennes et sociales de base, à refonder l'amour. Nous tentons de raccorder les espaces masculin et féminin scindés. Raccorder la [222] rupture et la liberté, toutes deux créatrices et contestataires, avec l'alliance et le vivre-ensemble ; raccorder l'autonomie et la dépendance. Mais laissez-nous le temps de la gestation de ce qui dépasse de loin la simple addition, le temps de se refonder dans des relations porteuses de vie. La lutte réactive, ainsi que vous l'écrivez, produit souvent le

mal de vivre des 20-30 ans, de leur déroute profonde : « Nous sommes de sexes égaux, mais hésitants quant aux balises de nos rôles respectifs. L'éclatement de nos familles, de nos couples, de nos projets d'études, de nos plans de carrière ne nous étonne plus : il est tellement plus aisé de quitter les lieux et les autres que de chercher en soi-même les fondements d'une demeure. » (« Le désert s'accroît ... » : *Relations* [nov. 1992, no 585])

rapport à l'autre comme objet. Il faut s'accorder un temps de retrouvailles et d'inclusion, d'inscription de l'autre dans cette nouvelle et formidable dynamique de la femme libérée.

Pourquoi est-il si difficile à beaucoup d'entre nous de se dire féministes ? Ce mot déclenche une masse de perceptions contradictoires accumulées durant toutes nos années de vie : l'anti-mère, l'anti-homme, la femme masculinisée côtoyaient d'autres figures telles que les Simone Monet-Chartrand et les Jeanne Sauvé. Micheline Lachance, relatant l'itinéraire de la revue *Châtelaine*, suggère que les femmes sont passées des « luttes féministes dans la rue », à la « lutte des femmes sur le terrain », pour avancer dans les milieux de travail.

En ce qui a trait à la situation ecclésiale, diverses sont les positions. Je ne crois pas me tromper en disant que la majeure partie des femmes et des hommes en Église, au Québec du moins, ont des aspirations « féministes » d'égalité, du fait d'une situation insoutenable et en décalage profond par rapport à la société civile et démocratique. Comme tu le laisses entendre, l'Église vit à cet égard une double dramatique : les femmes ont pris presque toute la place et le petit reste d'hommes s'est majoritairement cristallisé dans le noyau dur du pouvoir. Mais il existe plusieurs types de stratégies pour faire tomber ce mur millénaire. Par exemple, plutôt que de le défoncer, on peut le contourner. Sans cette stratégie patiente, je me serais peut-être dissociée de cette institution. Elle n'enlève toutefois rien à la sourde révolte et à la tristesse profonde qui m'habitent lorsque je songe à l'ombre ainsi portée à l'intuition initiale libératrice du christianisme.

Maintenant, laisse-moi t'exprimer mes interrogations à l'égard des « acquis fragiles » que tu prêtes au féminisme. Dans toutes les sphères de la société, les comités de femmes se créent et s'activent, des peuples jusqu'ici intouchés par le mouvement se transforment peu à peu. Pourtant, il faut bien prendre acte des analyses féministes selon lesquelles l'évolution du mouvement n'est pas continue et linéaire, mais inégale, composant avec les reculs, les régressions d'une part, et les percées, les progrès d'autre part. Il est par ailleurs si difficile d'évaluer à la fois les avancées ou les reculs des rapports hommes-femmes dans tous les domaines où ils se répercutent, qu'ils soient politique, sexuel, économique, affectif, culturel, psychologique [223] et autres ! Et puis, l'avancée des unes bouleverse les autres, les hommes, et pas unique-

ment du point de vue du droit ! Il me semble que les femmes de ma génération en sont souvent à prendre la mesure de ce bouleversement.

En terminant, au sujet du rapport entre ta génération et la mienne, et tel que tu le laisses entendre, quelle génération montante, dis-moi, a eu le goût de se soumettre à la mesure de l'autre ? Il ne s'agit pas surtout d'un désaveu, mais du désir de réorienter, de reprendre, de ressaisir, de situer la question autrement. Je me demande si votre génération de féministes ne fait pas corps avec la force initiale d'exclusion du mouvement ? Vous portez toute la finitude d'une lutte commençante naturellement marquée par la radicalité des oppositions. La description de votre perception du monde passé patriarcal comme étant totalement étranger relève d'une vision en noir et blanc que je ne partage pas. Je me demande si cette logique manichéenne n'engendre pas un rapport semblable avec nous. Vous êtes tentées de juger notre repli à partir de votre conception du militantisme. En même temps, vous voyez très bien l'émergence d'une génération de femmes différente de la vôtre. De part et d'autre, nous avons besoin d'un second regard sur l'autre. Nous bénéficions des acquis pour lesquels vous vous êtes battues et poursuivons autrement la bataille, peut-être entre autres davantage « du dedans » qu'« au-dehors », pour reprendre vos expressions.

Salutations,

Solange

***Troisième lettre :
l'importance des solidarités***

Chère Solange,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt ta réaction face à ce bilan critique de ma génération sur l'avènement du féminisme. Synthèse par ailleurs trop brève pour être exhaustive. C'est pourquoi je suis heureuse d'avoir l'occasion de poursuivre plus avant la réflexion ; d'autant plus que les questions que tu soulèves s'avèrent des plus importantes. Je reviendrai sur cinq d'entre elles. Elles permettront de préciser différents aspects que j'avais omis de signaler mais aussi et surtout d'amorcer ce dialogue intergénérationnel que nous souhaitons toutes, « mèn-

res » et « filles », réaliser franchement et honnêtement. Il est pour moi incontournable. Merci de m'en donner l'occasion.

D'entrée de jeu, tu fais référence à d'autres jeunes femmes de [224] ta génération : Catherine Fol, Pascale Quiviger et une jeune administratrice de 31 ans. Elles affirment par exemple que le « sexisme est une discrimination parmi d'autres », que vous en avez marre des « discours de victimes », et que l'important est « de chercher en soi-même les fondements d'une demeure ». De manière générale, vous refusez de vous extérioriser dans des luttes qui continuent, d'une certaine façon, la discrimination qui nous horripile toutes, vous et moi. Sortir de l'enfermement idéologique pour ouvrir des horizons plus vastes et creuser de profondes sources intérieures, voilà votre requête. Comment ne pas reconnaître qu'il y a là une détermination, une recherche d'intériorité et une ouverture sur le social qui ne peuvent qu'être encouragées.

Mais cette affirmation d'autonomie et cette quête de « refondation » n'est possible que si la vie offre les ressources matérielles, psychologiques, intellectuelles et spirituelles pour y arriver. Il est fort compréhensible que vous refusiez d'être traitées en victimes : vous n'en êtes pas. Mais pour combien de femmes de votre génération comme de la nôtre, être victime n'est pas une figure de style mais une réalité dramatique. Bien sûr, ces situations de pauvreté, de violence et d'exclusion ne sont pas le propre des femmes. Tout être humain réduit à l'état d'objet suscite de l'indignation. Admettez tout de même qu'un regard très rapide sur quelques chiffres justifie que des femmes dénoncent ces injustices du point de vue des femmes :

- près de 60% des familles monoparentales dont le chef de famille est une femme vivent en deçà du seuil de pauvreté ;
- tous les cinq jours, une Canadienne est abattue d'un coup de feu, généralement par son conjoint ;
- à travail égal, une Canadienne ne gagne que 67 cents pour chaque dollar gagné par un Canadien (sources : Statistiques Canada).

Et que dire des viols de plus en plus nombreux, y compris des petites filles. Une enquête menée dernièrement à Montréal affirmait que 67% des Montréalaises ont peur de sortir le soir, alors que 17% d'hommes éprouvent la même crainte.

Certes, l'injustice et la pauvreté ne laissent pas votre génération indifférente. Le texte des jeunes marathoniennes en fait foi. Mais comme tu le dis toi-même, ce discours provient de « jeunes militantes féministes ». Or, tu admettras avec moi que le militantisme (comme tu me l'as d'ailleurs fait bien comprendre) ne présente pas beaucoup d'attrait pour ta génération. Mais revenons à ces réalités que finalement nous dénonçons toutes quelle que soit la façon.

[225]

Ces chiffres parlent d'eux-mêmes. Les drames qu'ils cachent se vivent dans le quotidien et la relation proche, mais leurs causes dépassent immensément la gestion personnelle d'un conflit. Ici, le seul « prendre sa place » est-il réaliste ? Hormis quelques efforts de construction d'un engagement éventuel, notamment chez le groupe de jeunes féministes citées, votre génération semble vouloir affronter les problèmes dans des corps à corps individuels. Le collectif n'est pas une mode ; il participe à la construction intérieure de chaque identité personnelle. Quelle place occupe-t-il dans vos préoccupations ?

Les mouvements féministes ont certes beaucoup de choses à revoir, mais n'ont-ils pas construit une solidarité étonnante quand on pense à l'isolement dans lequel se trouvaient bien des femmes de ma génération ? Comment recomposer « autrement » cette chaîne de solidarité en prenant en compte vos nouvelles sensibilités ? Peut-être ai-je tort, mais j'ai parfois l'impression que les valeurs de solidarité et de responsabilité sociale ne vous tiennent pas à cœur. Pourtant nos consœurs qui vivent dans la classe sociale la plus pauvre en dépendent.

On peut pousser plus loin cette réflexion en réfléchissant autour d'un deuxième aspect de ta lettre qui m'a aussi grandement intéressée. Il s'agit de votre désir « d'habiter autrement » les réalités humaines d'aujourd'hui. Cette façon de vous inscrire dans le social rejoint le désir profond des femmes de ma génération réagissant à l'objectivation des rôles figés de fille, épouse et mère, quand ce n'était pas celui d'objet sexuel. C'est du corps et du cœur que sont venus les premiers cris de libération. Malheureusement, l'organisation de la lutte nous a fait

« sortir », « quitter » et pour certaines d'entre nous « oublier ». Il est bien que vous nous rappeliez à la mémoire notre émergence. À force de chercher à dépasser ce qui fait souffrir, on en vient parfois à oublier de quel lieu on vient.

À ce propos, l'une de tes affirmations m'a étonnée : « Nous ne sommes pas de la même origine », dis-tu. En es-tu bien sûre ? L'origine a des racines lointaines et profondes. Si nous croyons que vous êtes issues de ces grands désirs d'inscription dont nous avons eu du mal à émerger, nous croyons aussi que vos origines rejoignent, par le fond, ce lourd héritage de soumission et d'exploitation séculaires. L'ampleur de nos réussites bloque peut-être l'horizon, mais une seule génération ne suffit pas à changer le cours de l'histoire. Certes, des voies nouvelles sont ouvertes et nul ne vous reprochera d'y entrer avec assurance. Mais ne pensez pas que vos racines y commencent. Votre entrée dans l'histoire s'inscrit dans une révolution historique [226] qui oublie trop souvent les creux et les bosses dont elle est issue. De cette mémoire historique nous ne vous avons pas donné l'exemple, j'en conviens humblement.

Peut-être que cela t'explique mieux maintenant le sentiment de fragilité que nous ressentons devant les acquis du féminisme. Ce sentiment est fort répandu chez les femmes de ma génération. Majoritaires sur les bancs d'école, certes, mais majoritairement en chômage, à temps partiel, à salaire moindre pour le même travail, etc. Les discours officiels ont changé, les lois se sont ajustées, les stéréotypes et les symboles sexistes ont perdu leur force d'évocation. Quant aux pratiques elles ont commencé à se transformer. Mais elles ne seront acquises solidement que lorsque les structures sociales, politiques et économiques les garantiront. En ce domaine, la confiance et la détermination personnelles sont de véritables atouts, mais gare à la naïveté et à la présomption. Comme je le disais dans le premier texte, une bonne veille est de mise.

Pour terminer, abordons à nouveau la situation des femmes dans l'institution ecclésiale. Après 15 ans de travail sur le terrain, je crois pouvoir affirmer qu'il y a plus de gens que tu sembles le croire qui hésitent à reconnaître à la femme une égalité complète et entière avec l'homme, surtout en matière de religion. Et cela malgré les avancées notables qu'ils admettent dans la vie sociale qui les entoure. Ces gens peuvent être hommes ou femmes. Il est difficile de bien comprendre

cela. Mais je crois qu'il y a une explication possible dans le fait que des structures religieuses profondes et lointaines aient lié la femme à des forces impures. Catégorie du sacré qui se situe bien loin des préoccupations et même du champ de conscience des jeunes femmes et des jeunes hommes de ta génération. Mais il n'est peut-être pas inutile pour quiconque s'intéresse à la réalité religieuse de savoir que, là aussi, il faudra repenser un radical « autrement » des choses.

Prise de conscience importante, quand on constate, encore aujourd'hui, les barrières idéologiques, juridiques et structurelles qui empêchent une réelle égalité des femmes et des hommes dans l'Église. Il faut « contourner le mur », dis-tu. Mais contourner le mur c'est faire le tour par l'extérieur du jardin. Certaines et certains choisissent d'y entrer fermement et, de l'intérieur, percer une à une de petites ouvertures. Simples hublots qui deviendront peut-être de grandes fenêtres pour la rencontre et le dialogue ouvert. Les jeunes femmes, intéressées par ce difficile défi, pourront y exercer la lucidité, le courage et cette espèce de force têtue qui m'impressionnent [227] tellement chez les 20-35 ans. Toi et les autres que tu cites, êtes de bonnes représentantes de cette figure-type de ta génération, ta lettre est là pour le prouver.

Il est vital d'établir ce pont entre nos deux générations. Vous avez raison de nous rappeler qu'une vision du monde en noir et blanc ne mène nulle part. Cette constatation fait partie de notre bilan ; nous avons appris que les polarisations extrêmes sont infécondes. Nous refuserons seulement de peindre de blanc et de gris ce qui est franchement noir. Mais nous avons besoin de votre jeunesse et de la nouveauté de votre regard pour ne pas recouvrir d'ombre ce qui arrive à la lumière.

Amitiés,

Lise

*Quatrième lettre :
nos tentatives de requestionnement*

Chère Lise,

Ta lettre est tour à tour tranchante et compréhensive. Je me pose toutefois la question suivante : lorsqu'il est question de militantisme, les objectifs et l'action font-ils foi de tout, sans référence au nouveau contexte ? Tu as raison de rappeler la dramatique situation des femmes seules et pauvres avec enfant(s), des femmes violées. Est-ce qu'une logique de classe trop souvent utilisée par ta génération ne gomme pas les humbles mais réelles tentatives de restructuration qui se vivent sur le terrain ? Fol, Quiviger, la jeune administratrice et moi-même bénéficions de toutes les ressources possibles pour « prendre notre place » et dépasser un discours de victime. Belle façon de nous placer de l'autre côté de la clôture : les petites bourgeoises destinées à l'autonomie, qui n'entendent rien aux réalités dramatiques de leurs consœurs confinées à des situations désespérantes. De la sorte, cette affirmation de Catherine Fol a peu de crédit :

Je me souviendrai toujours d'un reportage télévisé sur la violence faite aux femmes. On commençait par y expliquer que la majorité de celles qui se font attaquer ne se défendent pas et réagissent tout de suite en victimes. On y montrait ensuite des jeunes femmes qui prenaient des cours d'autodéfense. Jamais je n'oublierai cette petite fille de dix ans qui se concentrait pour briser, d'un seul coup, une planche de bois déposée sur [228] deux briques. [L'ayant rompue], elle dit au journaliste : « Maintenant, les gars qui m'achalent dans la cours d'école n'ont qu'à bien se tenir. »

Bien entendu, cette petite fille provient certainement d'un milieu favorisé, elle n'a pas le « statut » de victime. Tu n'as pas ressaisi la signification de l'action militante de Virginie Larivière. Serait-ce parce qu'elle aussi est une petite fille de classe moyenne ?

J'admets que comme bien des membres de ta génération, la mienne et les générations montantes sont atteintes par la tendance au repli et la recherche du confort. Pascale Quiviger écrit aussi dans le même article cité : « Outre quelque conception du bonheur, le plus souvent personnel, peu de causes nous animent. » Dans le même dossier, un étudiant en philosophie du même groupe d'âge (20-30 ans), Marc Lemire, écrit quant à lui : « La misère [est] intériorisée, psychologisée par ceux qui la vivent comme par ceux qui la stigmatisent, elle manque ainsi à se comprendre comme phénomène social » On est donc quitte pour la critique d'un désengagement de ma génération... Je nuancerais toutefois ces lectures de Quiviger et Lemire en ajoutant qu'il existe des réseaux d'engagement et de solidarité, mais très atomisés et plus insaisissables.

Mais continuons. Marc Lemire dit plus loin :

Tout se vaut, et rien ne saurait mériter durablement notre attachement. Il faut tout essayer, tout goûter (pour parler pudiquement). Mais que vaut ce qui ne dure pas ? Il faudrait voir si nos grand-mères - nos « pauvres » grands-mères perdues dans la grande noirceur ! - ne sont, n'étaient pas riches d'un tel soupçon ³⁴.

Et encore : « Marc Lépine n'est pas un monstre, mais une humanité malade de solitude. » Voilà qui pousse un peu plus loin la réflexion et amène à dépasser quelque peu les bonnes vieilles rengaines « féministes » courantes et inlassablement répétées, comme des vérités mathématiques : « Notre histoire est une histoire d'aliénation et de noirceur. L'ennemi c'est le patriarcat. » Encore une fois, il y a dans ces généralisations une logique discursive qui fait de l'autre un objet. Sans doute est-ce vrai que notre entrée dans l'histoire en tant qu'héritières de vos luttes s'inscrit dans une révolution historique qui oublie trop [229] souvent les creux et les bosses, mais peut-on ne « faire mémoire » que dans le ressentiment et l'amertume ? Cumulons la mémoire des amères origines des femmes et de celles du Québec tout entier, et nous sombrons dans une morbidité collective navrante...

³⁴ M. LEMIRE, « Le nihilisme tranquille » : *Relations* (nov. 1992, no 585).

De plus, du même coup, on disqualifie des hommes et des femmes porteurs de vie, de valeurs dont notre monde a désespérément besoin. En lisant cette allusion aux grands-mères sous la plume de Marc Lémire, j'ai souri. En effet, le dossier de recherche sur les 20-35 ans note à plusieurs reprises cette fascination respectueuse pour les aîné-es. Bien des militants devraient s'interroger sur cette double tendance chez les jeunes : un certain désengagement à l'égard de vos approches des grandes causes sociales et la quête de sagesse, d'un art de vivre, en référence notamment à un « ailleurs » que vous avez radicalement balayé de la main dans les années 1960-1970. La quête de « refondation » a peut-être quelque chose à y voir et n'est pas réservée qu'aux seules favorisées. J'ai connu beaucoup de femmes démunies dont le requestionnement à cet égard s'avérait très riche, y compris dans les entrevues de tous âges. En fait, tu estimes que la préoccupation pour le « collectif » est absente de nos propos. La reconsidération des rapports de pouvoir, de la politique, ne peuvent à l'heure actuelle se dispenser d'un requestionnement culturel, éthique et spirituel. Au début des années 1970, vous avez affirmé que « le personnel est politique ». On pourrait dire qu'actuellement, on en est à faire une « sacrée » réinterrogation sur le personnel !

Au fond, plusieurs d'entre nous refusons de remettre à plus tard la redéfinition du rapport à l'autre. Dans ta première lettre, tu parles de la révolution féminine comme une « parole autre, venue de l'intérieur des femmes ». Tu ajoutes plus loin, au sujet des hommes, la dénonciation de leur mode de construction de l'être « par l'extérieur d'eux-mêmes », et leur initiation à la construction par l'intérieur. Ici n'est pas le lieu d'œuvres théoriques. Mais reconnaissons une parenté du problème de l'extériorisation versus l'intériorisation, avec la dynamique du « quitter » versus l'« habiter », à laquelle j'ai fait allusion dans ma première réponse.

Car il me semble que la quête d'un art de vivre, d'un « habiter », d'une « demeure » réaménagée, tant au niveau personnel que collectif, tente de reconjuguer l'intérieur et l'extérieur chez des femmes comme chez des hommes de nos générations respectives. Si plusieurs parmi ces derniers vivent trop « par l'extérieur » et, de fait, s'avèrent encore trop des conjoints ou des pères « absents », refusant d'habiter la maison, des femmes s'enfoncent toujours dans [230] l'« habiter » exclusif,

dans une relation fusionnelle avec l'enfant : la fuite de l'un et le repli de l'autre, ou les deux faces de la crise de l'altérité.

Sur le repli dans la fusion, écoutons une interviewée de 43 ans :

L'événement le plus important de ma vie, ç'a été quand j'ai eu la petite. Je ne sais pas si les parents sont toujours comme ça, mais quand j'ai eu la petite, trois ans plus tard, j'étais séparée. Ç'a changé beaucoup de choses quand j'ai eu la petite. Je lui ai tout donné et j'ai mis mon chum de côté. On n'était pas mariés. Il disait : « Bon sang ! qu'est-ce qui se passe ? Tu ne t'occupes que du bébé. Et moi ? » Tu sais, j'étais tellement marquée par l'éducation qu'on a eue que j'ai voulu tout donner à l'enfant. Je lui ai tout donné l'amour, puis je n'en ai pas donné à mon chum. Nous étions ensemble depuis 12 ans. J'ai senti que je ne pourrais pas avoir d'autres enfants. Je me suis détachée de mon chum pour tout donner à la petite. Je ne pouvais donner aux deux en même temps. J'ai aimé mon chum, mais après avoir eu le bébé, je ne ressentais plus rien, je n'avais plus le goût de faire l'amour. On s'est séparés, puis ça m'a rien fait.

Même aujourd'hui la chose la plus importante, c'est ma fille. J'ai toujours dit à mes chums : « C'est toujours la petite qui va passer avant. »

Cette femme mise sur la sécurité à deux, à l'intérieur de la relation mère-enfant. Pas de place pour le père dans cette relation, ni pour des frères et sœurs éventuels. Elle va même jusqu'à perdre tout désir sexuel du co4oint, ce qui manifeste l'exclusivité mère-enfant qui s'établit. Micheline Gérin-Lajoie souligne que « l'homme est trop souvent, consentant ou pas, tenu à l'écart de la maternité ³⁵ ».

Quant à l'autre versant de la crise de l'altérité, la fuite, il se manifeste aussi, même plus, de façon dramatique. Écoutons une féministe

³⁵ M. GÉRIN-LAJOIE, « Comment le désir d'enfant vient aux femmes : un regard sur la maternité actuelle », dans : Renée B.-DANDURAND (dir.), *Couples et parents des années quatre-vingt* [IQRC, 13], Québec, IQRC, 1987, p. 47-60.

essoufflée, elle-même chef de famille monoparentale, âgée de 41 ans, en chômage (milieu populaire) :

[231]

Les pères ne sont pas plus là qu'avant. Ils font leur vie, ils n'ont pas changé. D'après ce que me raconte ma fille de 15 ans, les mêmes patterns se répètent : « Les gars veulent coucher avec nous au bout d'une semaine de fréquentation. Ou bien on dit oui, ou bien ils prennent patience, ou bien ils s'en vont. Souvent, aussitôt qu'on a couché, ils s'en vont avec une autre. »

Avec mon groupe d'amies, après avoir visionné le film *Au-delà du 6 décembre*, on a eu une discussion. On avait le sentiment que c'était comme si on n'avait rien fait, qu'on n'avait plus besoin de se battre. Pour nous le féminisme, ça existe encore, mais on a mis une croix sur les luttes militantes.

À présent je vis le féminisme dans mon quotidien. Je me suis calmée. On a tellement cru qu'on allait changer le monde. On est désillusionnées, et aussi de la possibilité de notre collectif. On se bat contre un gros pouvoir. Qu'est-ce que ça donne ? Avant j'étais radicale, je m'acharnais. Devant le mur, je décampe aujourd'hui.

Vers 1978, on chialait, on dénonçait. Puis il y a eu des guerres internes terribles entre les radicales et les modérées. Par exemple, lors de la création de la fête du 8 mars, on voulait inviter les gars. Certaines radicales ne voulaient pas. À mon avis, la ligne qui a perduré sur la place publique est souvent la plus radicale. En entendant les discours après les meurtres à la Polytechnique, je me suis sentie trahie. Aujourd'hui, j'avoue qu'au sein des milieux que je fréquente, il y a presque uniquement des femmes. Les hommes ne sont pas là.

Désenchantement et requestionnement traversent ces propos déchirés. Cette femme de 41 ans nous a dit s'y tenir comme dans un « entre-deux ». Je termine ici ma lettre, sur ces deux textes d'interviewées. Le dernier en particulier permet d'évoquer notre point de départ, cette

militante toujours engagée de 42 ans que je citais en début de chapitre. Ce faisant, chère Lise, je rends hommage à toutes les militantes dans ton genre, toujours en lutte et inquiètes à bien des égards : des pauvres, de leur relève, de leurs hommes, de leurs enfants...

À bientôt,

Solange

[232]

***Dernière réplique de Lise :
se battre ensemble***

J'ai senti dans ta dernière lettre beaucoup de fougue et de passion, et parfois même un peu d'indignation. Reprenons quelques éléments qui t'ont fait réagir.

À propos de mon insistance à souligner les situations de pauvreté que vivent les femmes, je ne voulais en aucune façon vous placer « de l'autre côté de la clôture », ni vous traiter « de petites bourgeoises destinées à l'autonomie ». Je veux tout simplement dire ceci. Dans le féminisme de ma génération, et plus largement dans l'immense branle-bas social des années 1960, des pièges subtils nous ont fait errer. Vous êtes de ceux et celles qui en paient le prix. Est-ce que votre quête actuelle d'un nouvel art de vivre, votre détermination à un « prendre sa place » individuel, vos tentatives « d'habitation » par l'intérieur en sont exemptes ? Vous savez bien que non. Peut-être qu'ensemble, votre fougue et notre expérience jumelées, nous arriverions à discerner les éléments pervers enfouis au creux de toutes bonnes intentions. Je n'ai fait que tenter l'expérience en soulignant un des effets possibles de votre détermination à vous battre seules sur des terrains minés.

Le pari du dialogue intergénérationnel est fondamental et complexe. À ce propos, tu sembles étonnée que je n'aie pas ressaisi la signification de l'action militante de Virginie Larivière. Je n'ai pas cru bon de l'associer à nos débats. Mais il importe en terminant de s'arrêter sur la signification de son action : à côté d'un très sérieux problème de décrochage scolaire, familial, religieux et existentiel chez les ado-

lescents, et même chez les plus jeunes, un sens profond des enjeux cruciaux de notre époque se fait jour. Assistons-nous, à travers eux, à la réémergence d'une sensibilité collective aux causes sociales ? La gravité et l'entêtement de plusieurs d'entre eux sont pour le moins impressionnants.

Ta lettre me suggère une dernière réflexion. Il s'agit du rapport à « l'autre », l'homme, au père, au compagnon de route. Il est vrai que beaucoup de femmes s'accaparent la maternité. Mais combien de pères sont conscients de l'indispensable rôle qu'ils ont à jouer dans la sortie de la fusion mère-enfant ? Trop de jeunes couples reproduisent encore l'envahissement chez l'une et l'absence chez l'autre. Encore une « refondation » que vous aurez à accomplir !

Cette dialectique présence-absence se retrouve également au niveau social. Le rêve du partenariat est loin d'être accompli. Il est vrai que les femmes de ma génération ont envahi la société avec la [233] même force et la même détermination qui les animaient lorsqu'elles occupaient le territoire familial. Elles ont donné naissance à un mouvement social et, du cœur de celui-ci, à mille et une initiatives de toutes sortes. Des projets, des groupes, des ateliers, des réseaux, des solidarités ont surgi de partout. Des tentatives de renouvellement ont traversé les pratiques sociales, politiques, financières, administratives, médicales, scientifiques et religieuses. Encore aujourd'hui, des femmes, de l'intérieur de toutes les sphères de notre société en éclatement, se mobilisent, se remettent en question, refont leurs bilans critiques.

Mais où sont les hommes ?

Nous avons certainement donné naissance à des groupes fusionnels, très cohésifs et fermés. Il est normal que de ces regroupements étroitement féministes, plusieurs se soient sentis exclus. Pourtant, toutes les initiatives ne sont pas d'allégeance féministe. Certaines se présentent carrément ouvertes à toutes les bonnes volontés d'un milieu. À cet effet, une impatience se fait sentir. Je comprends que plusieurs d'entre nous retournent à la vie privée, fatiguées de se retrouver entre elles. Je crois qu'il y a là signe d'une fermeture trop longtemps maintenue. Mais également un désintérêt et peut-être aussi un certain manque de courage de la part des hommes, Un bon échange là-dessus serait bienvenu... entre femmes et hommes, bien sûr...

J'arrête ici en te remerciant pour cette très stimulante expérience. J'espère que cette petite démonstration incitera à l'essai.

Salut chaleureux,

Lise

Conclusion commune

Nous devons admettre avoir un bon moment débattu ensemble de cet échange de lettres, de ses limites, de ses gains, de ses naïvetés, de nos découvertes réciproques. Certains tiers ont pris connaissance de ce court débat. Chacun et chacune y aurait mis son grain de sel : un zeste de ceci, un zeste de cela, une précision ici, une nuance là, une interprétation autre de telle question. Au bilan, il nous faut admettre l'importance de la distance sur soi, sur ses luttes quotidiennes ou politiques. Sans cette distance, à travers l'autre qui pense différemment, qui lit les choses différemment, l'implication la plus généreuse obtient exactement le contraire de ce qu'elle vise. Parce qu'elle [234] est enfermée dans un discours univoque qui finit par l'isoler du champ social d'altérité et de pluralisme.

Une autre source de tension se trouve dans la diversification des terrains de militance, de réflexion. Des féministes de toutes générations jugent essentiel de se pencher sur la question de la femme en elle-même. Bien des milieux d'intervention sociale, par ailleurs, s'inquiètent du traitement isolé des problèmes, pris un à un, alors qu'ils sont, dans les faits, interreliés. Du point de vue de l'analyse, il est certain que la révolution féminine vient bousculer des choses profondes au plan culturel. En deçà des rapports de pouvoir, c'est peut-être à ce niveau que se vivent les ressacs et les résistances.

L'autre

Les autres, ces autres générations, celles des adolescents et des jeunes adultes, qui poussent derrière nous, qui nous sont à la fois familières et étrangères, leur lot d'indifférence, de projets différents, de

procès ; les autres, ces générations qui me précèdent, avec leurs succès et leurs ratés, leurs thèses qu'il m'est impossible de calquer simplement... L'autre, cette femme que nous cherchons toutes, tour à tour dominée, exploitée, amante, aimante, mère, rejetée, « battante », différente mais en quoi, où, comment, pourquoi ? L'autre, l'homme, tour à tour présent, manquant, dominant, aimant, père, questionné, bouleversé, rebelle, agresseur, mou, dur, résistant, décevant, admirable... Où en est-il ?

Ces questions trop brièvement traitées nous renvoient au caractère décisif des relations entre sexes et générations. « L'élaboration d'un nouveau contrat social, écrit Balandier, concerne, tout autant que les classes sociales affrontées, les classes d'âge et les classes sexuelles ; c'est-à-dire les acteurs collectifs principaux apparus à des dates différentes sur la scène de l'histoire ³⁶. » Le chapitre suivant aborde la question de la condition masculine.

³⁶ G. BALANDIER, *Anthropo-logiques*, Paris, Librairie Générale Française, 1985, p. 137.

[259]

**Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.**
Recherche-action. Troisième dossier.

Deuxième partie.
Rapports sociaux et pratiques au quotidien

Chapitre 10

L 'HOMME EN TRANSIT

**Alain Deschênes
Solange Lefebvre**

J'vois des amours qui perdent leur sens
Beaucoup d'soupirs beaucoup d'absence
J'vois des fantômes qui nous défoncent
Sont là dans l'fond depuis l'enfance
Ça fait trop mal, c'est comme mourir
Faut s'dire les choses qu'il faut pas dire

Robert CHARLEBOIS

[Retour à la table des matières](#)

Après la lecture des deux derniers chapitres de ce rapport de recherche, les hommes sont particulièrement interpellés, eux qu'on dit absents : « Les hommes ne sont pas là. » Un premier constat s'impose : plusieurs sont mal dans leur peau et surtout ne savent plus trop comment se situer ni se définir face à la femme, comme du reste face à eux-mêmes, dans la multiplicité des rôles qu'ils ont à jouer. Ils sont en déficit et dépassés par l'ampleur des changements socio-affectifs et des nouveaux rôles parentaux aux contours flous et indéfinis.

À ce chapitre, on peut se demander si la violence de certains et les fuites d'autres ne sont pas, dans bien des cas, un effet de malaises profonds de la conscience masculine, de son identité, de sa redéfinition. Les dénonciations tous azimuts de l'homme d'aujourd'hui, sans un minimum d'empathie, risquent de provoquer des ressacs encore plus graves, et parfois des culs-de-sac insurmontables, comme certaines luttes manichéennes contre les préjugés, qui ne font qu'accroître ceux-ci, parce qu'elles empruntent la même logique généralisatrice et simpliste. La dichotomie homme dur versus homme [236] mou, dans un ouvrage récent d'Élizabeth Badinter, en est un exemple parmi cent ³⁷. Ce genre de dualisme mène souvent au champ de Mars avec ses luttes mortifères. Il y a de ces logiques de base qui faussent au départ les problèmes abordés et les voies possibles de solution. Ce rappel est nécessaire, particulièrement quand on s'aventure sur un terrain aussi miné que celui de la condition masculine aujourd'hui. Cela dit, nous n'allons pas céder à une quelconque autocensure dans notre analyse critique.

Dans le ressac et la mouvance de la crise de société et du sujet moderne controversé, nous pouvons d'emblée poser une question de départ qui est au cœur de ce fameux malaise masculin dont on parle tant dans certains milieux : « C'est quoi au juste être un homme aujourd'hui », dans la déroute et l'effondrement des anciens rôles ? Ici comme ailleurs nous sommes en régime de transition et de mutation, où il est difficile de savoir ce qui est en train d'advenir. Tout récemment, Pierre Nepveu a fait paraître un roman, « une poignante méditation sur la solitude et sur la condition masculine » intitulée *Des mondes peu habités* ³⁸. Le personnage central, Jean-Pierre, dans la quarantaine, fait un bilan très sombre sur sa vie personnelle, professionnelle et familiale, sur une paternité « à fleur de peau » ³⁹.

Bien sûr, n'oublions pas que la génération des baby-boomers est aussi celle des nouveaux pères, pour le moment minoritaires, qui tentent de concilier, au même titre que leur épouse, travail, maison et éducation des enfants. Encore faut-il identifier cette « nouveauté »,

³⁷ A BADINTER, *XY de l'identité masculine*, Paris, Éd. Odile Jacob, 1992.

³⁸ P. NEPVEU, *Boréal*, 1992, 200 p.

³⁹ Mathieu-Robert SAUVÉ, « Pierre Nepveu signe un ouvrage sur la condition masculine » : *Forum*, 9 novembre 1992.

dans la mesure où l'identité et la fonction paternelles subissent depuis deux siècles, en Europe et, par ricochet, chez nous, bien que différemment, des changements profonds.

Les hommes d'ici percent encore difficilement la muraille d'un certain mutisme, d'où leur retrait devant les femmes, lorsqu'il s'agit de toucher leurs émotions profondes. À cet égard, il faut prendre en considération le modèle premier de leur propre père, les rôles qu'ils jouent traditionnellement dans la société et dans la famille. Après une longue vie de travail, des interviewés de la quarantaine avancée nous ont parlé de leur retraite comme d'un lieu propice à la reconstruction des ponts rompus avec eux-mêmes et avec leur famille. Ce [237] qui montre que beaucoup d'hommes ont peine à conjuguer vie de travail et vie privée, espace public et espace domestique. Ils sont encore nombreux les hommes qui sont rivés à leur travail et laissent à la femme l'aménagement de l'espace domestique. Mais aussi, peut-être faudrait-il reconnaître leurs voies différentes d'expressivité. « Elles » leur reprochent leur silence, leur inertie, mais souvent à partir de leurs terrains propres de femmes. Dans l'espace domestique, elles peuvent être parfois contrôlantes, exigeant une participation, mais ignorantes des impuissances de leurs compagnons à ce chapitre. Nous y reviendrons.

À travers de nouveaux rapports socio-économiques et personnels, les femmes ont fait leur propre révolution qui a déstabilisé les hommes et les a obligés à composer avec une nouvelle situation qu'ils ont vite récupérée en leur faveur. Avec l'avènement de la femme moderne, les rôles n'ont pas vraiment changé. La femme se retrouve aujourd'hui avec une liberté plus lourde à porter que celle d'hier, alors qu'elle doit concilier des impératifs familiaux avec sa réussite sociale : la carrière, les enfants qui désinstallent, le conjoint le plus souvent absent et bouffé par son travail quand ce n'est pas par le double emploi : « Mon mari, quand je le vois, c'est pour manger et pour dormir, de temps en temps pour faire l'amour et rarement pour les enfants. » Tel est le constat d'une femme professionnelle de 44 ans, mariée, mère de deux enfants qui ont passé leur enfance à la garderie.

En référence aux figures présentées au chapitre huit, ainsi que le racontait Carmen, fascinée par la culture politique de son mari et l'ouverture de son patron, on peut avoir avec eux des conversations passionnantes. Ils parlent de bien des choses, « de job, de sport », disait l'épouse de Jean-Pierre, mais d'eux-mêmes ? Et que dire de la figure

de l'agriculteur. Celui-ci était à ce point incapable d'entrer en lui-même qu'il semblait déconnecté de cette région de la conscience que l'on appelle mémoire : « Je ne me souviens pas. » Ses relations elles-mêmes étaient subordonnées au travail. Chez lui était radicalisé le rôle traditionnellement viril de l'activité, de l'extériorisation de soi dans un objet qu'on possède, la propriété.

Si bien que nous avouons avoir peu de matériel signé d'une parole d'homme sur les hommes. Ceux-ci se prêtent moins facilement aux entrevues, procèdent souvent par voie d'évitement. L'un d'eux nous disait : « Je ne réfléchis pas sur les questions de conscience masculine, ça ne m'intéresse pas, c'est superflu. » Un autre se sent « bloqué » : « Les rapports hommes-femmes, on n'en parle plus, c'est un [238] sujet tabou qui fait peur, quoi qu'on en dise, et ceux qui osent en parler ne sont plus entendus. Encore pire si c'est des hommes ; ils ont intérêt à surveiller ce qu'ils disent. » (Homme, 43 ans) Le cas de Jean-Pierre, présenté à la fin du huitième chapitre, représente une petite minorité qui, depuis à peu près quinze ans, tente de provoquer une parole entre hommes, par des hommes, sur des hommes. Mais encore une fois, il faut maintenir le soupçon selon lequel nos attentes d'une parole masculine ignorent certains lieux privilégiés où elle se fait entendre.

Suggérons en outre que le surinvestissement dans le travail souvent reproché à l'homme, sa dite incapacité d'exprimer ses émotions, sont peut-être davantage des effets que des causes. Celles-ci sont autrement plus profondes, telle une conscience masculine très souvent indéfinie, y compris dans le rôle de la paternité. Combien d'hommes parviennent à la condition d'un véritable sujet capable de ressaisir son identité sexuelle propre, sa personnalité profonde, au-delà de son statut social, de son travail, de l'argent gagné, de la « chose publique » ? L'avènement de la révolution subjective, affective et féminine des dernières décennies en a laissé plusieurs encore plus démunis.

Si bien que ce que nous avons appelé « le malaise masculin » est un phénomène encore très diffus, peu déplié, rarement explicité par les hommes eux-mêmes, contrairement à ce qui se passe du côté des femmes. Pendant longtemps la condition masculine n'a pas eu à se penser comme telle, étant donné que les femmes étaient définies en fonction des hommes et des normes établies par eux, selon des statuts uniquement complémentaires : épouses, mères, filles. Les symboliques de conscience masculine critique étaient souvent subsumées,

fonctionnalisées. Au Québec en particulier, nous faisons face à un double déficit. La femme a souvent été l'être fort dans notre héritage historique québécois, et c'est elle qui semble aujourd'hui la mieux équipée pour affronter les temps nouveaux. Entendons-nous bien, il ne s'agit pas des conditions socio-économiques où la femme est souvent en position de faiblesse, d'injustice et même de pauvreté. Nous parlons plutôt ici de ses forces psychologiques et morales, de ses forts ancres culturelles, et plus récemment sa capacité de relier le privé et le public, le quotidien et le politique. C'est aussi la force de regroupement des femmes autour de situations critiques qu'elles vivent, de leur polyvalence et aussi de leurs nouvelles formes de leadership. L'homme, quant à lui, semble plus incertain que jamais. Mais voyons cela de plus près.

[239]

Entre le père manquant et la mère omniprésente

Chez nous, à défaut d'avoir eu un père présent et significatif, on est devenus des infimes sur le plan social, malgré nos grandes possibilités, notre richesse intellectuelle ou artistique. Si aujourd'hui on a du mal à marcher sur les chemins douloureux de l'amour et de la confiance en soi, c'est qu'on n'a pas appris... J'en veux encore à mon père et c'est mon épouse qui paye. J'en souffre terriblement mais j'essaie de m'en sortir. J'espère juste que mes enfants ne payeront pas trop cher les frais de la libération que je poursuis aujourd'hui en thérapie. (Homme, 39 ans)

En plus de cette hypothèse de l'absence du père dont on parle beaucoup depuis qu'une certaine organisation du travail l'a tenu loin de la maison, beaucoup d'hommes baby-boomers subissent de la part des femmes, comme on l'a vu dans le chapitre sur l'imbroglio des rapports entre les sexes, un procès très dur :

Moi mon mariage, j'y ai cru. Nous y avons cru jusqu'à se perdre l'un dans l'autre, jusqu'à se perdre soi-même. Il a fallu un divorce pour imposer une distance dans une relation qui n'allait plus. Aujourd'hui, après des années de vie chacun pour soi où l'on s'est permis de vivre tous nos désirs, je serais prête à reprendre sur de nouvelles bases. Mais mon ex-mari, lui, a trop peur et ne veut pas changer. Il ne peut surtout pas accepter la femme nouvelle que je suis devenue... Il préfère une mère et la sécurité à une femme qui s'est prise en main, qui sait ce qu'elle veut et qui s'appartient. (Femme, 47 ans)

Au-delà du faisceau de problèmes soulevés par ce dernier extrait (amour-fusion, éclatement), et plus immédiatement en rapport avec notre problématique, nous sommes renvoyés par ces deux propos à la double crise masculine qui s'approfondit de nos jours : crise de la paternité et de l'identité masculine. Combien d'interviewés évoquent ainsi un père manquant ou carrément expulsé, un mari passif et fragile. Plusieurs cercles vicieux s'ensuivent. Comme le disait justement Andrée Pilon Quiviger : « la mère et l'enfant entrelacés s'entre-dévorent », quand s'estompe ainsi le rôle séparateur et différenciateur du père dans la construction de l'altérité. Ce rôle est pourtant nécessaire dans la construction de l'identité du garçon ou de la fille, et aussi dans la libération de la femme du cocon fusionnel maternel. Nos rapports précédents sur les adolescents et sur les jeunes adultes [240] en témoignent, mais aussi celui sur les adultes baby-boomers. Chez ces derniers, rappelons-le, plusieurs hommes et femmes nous ont livré des récits de vie où ils font état de leur énorme contentieux avec leur « mère toute-puissante », alors que le père est sans visage, repoussé ou sans signification. L'excellente étude sur la paternité, sous la direction de Jean Delumeau et Daniel Roche, rapporte à cet égard les faits suivants :

Monsieur M. vient consulter alors que sa femme est enceinte (pour la première fois) et cela depuis quatre mois. Depuis qu'il sait qu'il va être père, il manifeste une impuissance sexuelle. Pourtant il aime sa femme et ne comprend pas ce qui lui arrive. Durant les entretiens, il dira : « Lorsqu'elle m'a annoncé que j'al-

lais être père, j'ai pensé : elle va être mère. » Et cette idée, « coucher avec une mère », lui a, comme on dit, « coupé ses effets ». Comme si, pour Monsieur M., toute femme nommée mère était interdite. Comme s'il vivait l'interdit de l'inceste généralisé. L'évocation de son histoire familiale lui permit de dire combien son père avait été lointain pour lui et combien il avait vécu proche de sa mère. Très peu séparé d'elle, trop peu en somme. Et la séparation d'avec la mère, il l'inscrivait partout où le nom de mère surgissait, faute d'avoir pu l'inscrire à temps dans le seul lieu et le seul temps où elle avait sa place : la relation à sa propre mère, celle de son enfance. Car surgissait avec ce nom-là l'angoisse d'une fusion avec une mère trop présente, trop dévorante ⁴⁰.

Les trois récits qui précèdent, chacun à sa façon, nous parlent de la difficulté d'advenir à l'identité masculine et paternelle propre. Les interviewés se trouvent toujours pris dans les mailles du filet de la filiation. Ils ont peine à se différencier du père et de la mère de la petite enfance - tout en les conservant comme référence -, pour advenir à leur propre parentalité, à leur être propre d'homme et de femme. Peut-être le problème est-il plus profond dans le cas des hommes et des pères. En effet, la paternité est une fonction devenue extrêmement floue, et même aléatoire aux yeux de la loi. Ne subsistent aucun rite, aucune reconnaissance sociale définie, permettant de démarquer la fonction paternelle. Le chapitre sur la parentalité révélait [241] la double tendance socio-culturelle diffuse dans notre société, soit la reconnaissance sociale quasi exclusive du statut maternel chez la femme, et l'indétermination du statut paternel chez l'homme.

On pourrait par ailleurs se prêter à des procès accablants soit de la mère soit du père. Le regard change quand de tels problèmes sont mis en perspective historique.

En plus de l'éloignement du père provoqué par l'ère industrielle, des historiens ont montré comment la crise des années 1930 avait particulièrement humilié et même dévirilisé une génération d'hommes, avec des conséquences historiques trop peu reconnues par la suite,

⁴⁰ Françoise HURSTEL et Geneviève DELAISI DE PARSEVAL, « Mon fils, ma bataille », dans J. DELUMEAU et D. ROCHE (dir.), *Histoire des pères et de la paternité*, Paris, Larousse, 1990, p. 400.

surtout au chapitre d'une paternité de plus en plus incertaine, lointaine, dévaluée à l'extérieur comme à l'intérieur de la famille. En outre, depuis deux siècles, on assiste à un déclin de la puissance juridique et sociale traditionnelle du père. Si bien qu'en 1980, un projet de loi a substitué au concept d'autorité paternelle le concept d'autorité parentale.

Les anciennes symboliques d'autorité ont souvent disparu. Ont-elles été vraiment remplacées ? Le moins qu'on puisse dire, c'est que les repères d'autorité sont de plus en plus ténus et flous. On a vu comment des jeunes utilisent les droits pour refuser toute autorité à leur père, à leur mère ou à leur professeur, parfois en s'appuyant sur des vedettes et même sur lesdits spécialistes qui disqualifient même l'idée d'une quelconque autorité. Dans cette foire d'indifférenciation des rôles, c'est la figure du père qui est devenue la plus indéfinie. Même au plan juridique, le préjugé défavorable va très souvent du côté du père. Dans le monde des hommes, on entend parfois des remarques comme celle-ci : « En partant, tu es un perdant. » Ce climat malsain n'aide pas à la responsabilisation.

En France, la juriste S. Deniniolle entrevoit la possibilité d'un véritable matriarcat parental et familial ⁴¹ « On nous fait le procès souvent accablant d'impuissance, d'absence, de faiblesse, comme conjoints et comme pères », nous ont confié des interviewés. Dans *Le père déposé*, B. Décoret dénonce « la discrimination sexiste qui favorise la mère au détriment des pères ». Décoret dénonce la réduction de sa paternité à la « paternité alimentaire » ! On ne peut s'empêcher de penser ici au film *Kramer contre Kramer* (Robert Benton), alors qu'un homme divorcé découvre son rôle de père. On reproche aux pères d'être uniquement des pourvoyeurs, et par le biais légal et [242] social, on leur dit : « Tu es surtout un pourvoyeur ! » Dans *La Presse* (5.9.92), Francine Pelletier a raconté l'histoire d'un couple dont la séparation s'est produite après avoir eu un enfant, et la lutte du père pour voir sa petite fille plus que « trois samedis par mois » :

⁴¹ Voir S. DENINIOLLE, *Qu'est-ce qu'un père ? La liberté de l'esprit*, Paris, 1983. Cité dans J. DELUMEAU, *ibid.*, p. 377.

[...] Roberto reprochait à Marianne son émotivité et son insécurité, elle, son détachement et son manque de disponibilité. [Mais] ce n'est rien comparé au ressentiment qui surgit tout à coup relativement à l'enfant. Comme bien des femmes, Marianne acceptait difficilement que Roberto empiète sur son terrain. Comme bien des hommes, Roberto, si plein de bonnes intentions tout à coup, ne comprenait pas qu'on le tienne à l'écart. La guerre, la vraie, entre hommes et femmes, c'est presque toujours là qu'elle se joue : sur la tête des enfants. [...] Le nouveau pacte social entre hommes et femmes, s'il doit y en avoir un, commence précisément là : dans la capacité des femmes de se détacher quelque peu de leurs enfants et des hommes, eux, de s'en rapprocher. Et dans la confiance que nous nous accordons, l'un l'autre, pour réussir cette délicate manœuvre.

Le discours convenu sur le patriarcat est à revoir, c'est le moins qu'on puisse dire. La nouvelle crise économique que nous vivons pourrait bien accentuer ce problème historique de la dégradation de la condition masculine. Le chapitre sur la parentalité a signalé l'étroite relation entre sens de la paternité et statut social reconnu. Déjà le clivage de trois décrocheurs scolaires masculins pour une seule décrocheuse en dit long sur la croissance de ce déficit.

Qu'on nous comprenne bien, il ne s'agit pas de réduire l'homme à la condition de pure victime, ou encore de débiteur de la révolution féminine. Mais a-t-on bien évalué le nouveau contexte social ? La révolution affective des dernières décennies nous a amenés sur un terrain où l'homme était peu préparé à jouer un rôle d'acteur. Il est resté pantois, impuissant devant l'inscription de valeurs féminines dans la société, dans les tendances culturelles, dans la pratique sociale, bien au-delà du cercle amoureux et familial. À cet égard, voici une hypothèse de travail que nous n'élaborerons pas ici, quant au reproche entendu de la part de femmes engagées, dans le chapitre précédent : « On est souvent déçues des hommes, à tous les niveaux, ils sont sur la défensive. Nous on s'est regroupées, on s'est redéfinies, eux que font-ils ? » A-t-on mesuré l'impact de ces charges à fond de train sur les mâles d'aujourd'hui, sans évaluation du contexte [243] social que nous venons d'esquisser et du bouleversement qu'il amène dans l'identité masculine ? N'y a-t-il donc aucun fondement dans les résistances,

les réserves, les réactions de défensive des hommes ? Quelle place, quelle attention, quelle intelligence empathique y accorde-t-on ?

Un interviewé, passant plusieurs journées par semaine à la maison pour son travail, nous confiait ceci :

Après une douzaine d'années sur le marché du travail, ma femme a choisi de demeurer à la maison avec nos jeunes enfants. J'ai souvent le sentiment d'être un intrus sur son territoire, alors je m'enferme dans mon bureau le plus possible... Je ne nie en rien le fait que plusieurs d'entre nous vivons encore dans la nostalgie du giron maternel de l'enfance, alors que la mère prenait soin de la maisonnée à temps complet. Mais admettons que, au moins dans la sphère domestique, si notre psychologie de l'absence se perpétue encore, une certaine psychologie d'omniprésence se perpétue aussi chez des femmes.

La dynamique féminine est porteuse de richesses bénéfiques pour tout le monde. Mais comme dans bien des changements historiques, un progrès dans un domaine peut s'accompagner de régressions dans d'autres domaines, sans qu'il faille pour cela mettre en cause les nouveaux acquis. Ignorer ces ressacs, c'est comme compromettre le progrès escompté. Que des hommes, à tort ou à raison, aient le sentiment d'être menacés dans leur virilité, dans leur identité masculine, dans leurs rôles propres, il y a de quoi s'en inquiéter, dans la mesure où l'élément déstabilisateur, dans ses effets pervers, l'emporte souvent sur l'inédit de nouveaux vivres possibles.

Des hommes qui ont mal à leur parole

« Un homme va-t-il se plaindre à un homme qu'un autre lui a fait du mal ? », demandait Robert Musil. Et cet interviewé, comme en écho : « Ça m'a pris vingt ans avant de pouvoir pleurer devant une femme. Chez nous, pleurer c'était une faiblesse. J'ai tellement ravalé et réprimé mes sentiments ... » L'éducation de cet homme de 42 ans a été marquée au sceau du refoulement et du refus des sentiments. Certains

hommes de cette génération, qui ont vécu dans la rigidité des principes et d'un rôle de mâle dominant, sont amenés à de forts retournements d'eux-mêmes. Tandis que le discours des femmes remettait en question les fondements de la société mâle, c'est au cœur [244] même de leur relation directe et quotidienne avec les femmes, dans le vif de la crise éthique, juridique et sociale, que les hommes ont été le plus atteints. Ils se sont retrouvés devant une crise d'identité et relationnelle profonde, alors qu'ils n'avaient souvent ni les outils ni les moyens pour assumer la transition des rôles où ils se voyaient basculer. Il faut voir là une source importante de l'alcoolisme et de la violence de certains d'entre eux. Puis, à défaut de parole ou d'entente, le domaine juridique est là pour trancher.

Depuis la prise de parole revendicatrice des femmes et l'affirmation politique de leurs droits, combien d'hommes ont perdu leur centre de gravité ? Si leur parole est toujours prédominante et fait largement loi sur la place publique, elle est souvent pauvre et maladroite dans les rapports privés. C'est le mouvement du retrait intérieur et de l'incommunicabilité, de la pudeur et de la distance qui marque une impuissance dramatique des hommes à prendre leur place face à l'autre qu'est la femme. Certains, pris entre leur rôle de séducteur et de contrôleur par la raison, demeurent dans une absence de parole, un vide qui laisse toute la place à la femme, débordée et dépassée. Un des lieux où la parole des hommes se fait entendre avec le plus de volonté d'affirmation au plan privé et public, c'est chez les homosexuels. Ceux-ci sont très présents sur la scène publique, dans la sphère politique et artistique. Mais il s'agit d'une question très complexe. Nos matériaux empiriques ne nous permettent pas de l'aborder en elle-même.

De l'homme d'hier à celui d'aujourd'hui, après la tempête du féminisme déstabilisateur et déstructurant, qu'en est-il d'une certaine condition masculine ? Chez quelques hommes, il y a errance affective, refoulement du tragique, fuite dans le travail jusqu'au burn-out. À défaut de modèles mâles, structurants et significatifs, aux prises avec la mère, d'autres sont devenus méfiants. Ou encore, avec le féminisme, ils se veulent plus doux et sensibles, ne sachant parfois plus trop ce que c'est que d'être un homme. D'autres régressent en cherchant à retrouver la mère protectrice à travers la femme, ou bien ils tombent dans un « machisme » primaire.

Écoutons le constat d'un intervenant de 50 ans qui travaille depuis 15 ans auprès des parents d'adolescents en situation de crise dans un milieu scolaire. Selon lui, beaucoup d'hommes ont de la difficulté à se défaire des anciens rôles parentaux hérités :

Dans une situation de crise, ils vont laisser parler leur femme, mais au niveau de la décision à prendre, ils vont intervenir et se [245] débattre pour reprendre le contrôle. Ils vont accepter que la femme travaille, mais il ne faut pas que ça vienne déranger et remettre en question leurs rôles et leurs habitudes.

Un homme de 45 ans, appartenant à un type de famille-P.M.E. décrit dans un précédent chapitre, perpétue la division sexuelle traditionnelle du travail :

Moi, mon rôle c'est le travail, ma carrière et la sécurité financière de ma famille. Ma femme est une associée dans mon entreprise, son rôle, c'est surtout l'éducation des enfants et l'aménagement de la vie familiale.

Une chose est certaine, toutes les grandes valeurs promues depuis les quarante dernières années, soit l'autonomie, la liberté, la démocratie, exigent la dialectique entre altérité et intériorité, entre chair et conscience, ce devant quoi le mâle traditionnel est le plus démuné.

Ceux qui rompent le silence autrement

Il existe divers types de regroupements masculins d'un nouveau genre, qui visent à réfléchir sur la condition masculine, dans la foulée des regroupements féministes. Les plus recherchés sont ceux qui répondent aux besoins des hommes divorcés. Comme dans le cas de Jean-Pierre, c'est le départ de l'épouse qui souvent provoque un questionnement sur la conscience masculine, d'autant plus que l'épouse reproche souvent à son époux le mutisme, l'incapacité d'introspection :

« Avant tu n'étais pas capable de parler de toi. Maintenant, tu parles d'autre chose que de job ou de sport ! »

Jacques Broué traite de la question des groupes « pour hommes seulement », dont il a été un initiateur⁴². Dans les années 1970, en Europe et en Amérique du Nord, quelques projets du genre sont nés, loin d'être aussi massifs que les regroupements de femmes. Bien qu'ils aient connu un certain succès, surtout à partir du début des années 1980, ils semblent mobiliser le petit nombre et être marqués par la précarité. Dans le cadre d'événements publics, les femmes sont beaucoup plus nombreuses à s'intéresser à la condition masculine. Et puis réunir des hommes c'est s'exposer à la résurgence de leurs rapports [246] traditionnels caractérisés notamment par la compétition, l'isolement affectif, les conflits de pouvoir et la peur de l'homosexualité. Ainsi que le dit un interviewé : « Avec le féminisme, les femmes ont beaucoup évolué. Nous on a du rattrapage à faire. » Ce qui est recherché dans ces groupes c'est une relation plus égalitaire avec la femme, une réflexion sur des questions telles que « la sexualité obsessionnelle, les lieux de rencontre, la grossesse, l'orgasme, le leadership sexuel, le rapport au père, les rapports affectifs entre hommes », etc.

Un autre récit d'un homme séparé ayant fait une démarche similaire cristallise de nombreux aspects du malaise masculin. Il raconte pourquoi il s'est joint à un groupe d'hommes divorcés :

On a besoin d'échanger sur les aspects matériels et pratiques, financiers et juridiques du divorce. On discute du droit de visite, des pensions alimentaires. Quant aux échanges plus intimes, c'est plus difficile mais certains y viennent.

On est terriblement désarmés après une séparation, beaucoup plus que la femme. À qui tu t'adresses ensuite ? Ta femme c'est ta confidente, ton amie. Entre gars, on ne se parle pas. Avec ta femme et tes enfants, tu peux avoir des contacts physiques. Entre gars, on ne se touche pas.

⁴² J. BROUÉ, « Pour hommes seulement », dans Hervé de FONTENAY (dir.), *La certitude d'être mâle*, Montréal, Éd. Jean Basile, 1980, p. 23-36.

En France, une enquête sur 30 couples séparés où les femmes avaient moins de 20 ans, a montré que les institutions qui s'occupent des mères sont tout à fait indifférentes au sort du père. Toutes les formes de secours s'adressent à la mère. Les pères désirent assumer la paternité mais ne peuvent se défendre que par la voie judiciaire. Ces jeunes pères « éprouvent une profonde détresse et, concluent les auteurs, il est clair que nul n'est capable actuellement d'accueillir cette détresse et d'y répondre ⁴³ ».

Mais n'oublions pas le vecteur critique qui ressortait du récit de Jean-Pierre, au huitième chapitre. Parmi tous les types de groupes favorisant l'expression de soi, depuis les années 1970, il s'en trouve plusieurs imprégnés d'une culture psychologique générant un besoin insatiable d'expression de soi, de reconnaissance et de chaleur affective. À cet égard, Marie-Andrée Roy faisait en 1980, au congrès de l'ACFAS à Québec, une remarque très juste :

[247]

La libération de l'homme peut avoir d'heureux effets sur les couples, parce qu'enfin, les femmes entendent leur mari leur parler de langage et de sentiments. Mais la promotion de l'amour fusionnel n'encourage-t-elle pas les femmes à rester confinées dans leurs rôles d'épouses et mères ⁴⁴ ?

Réginald Richard renchérit en observant qu'après la critique du corps phallique, alors que les hommes n'ont pas encore de modèles masculins de rechange, « le corps mâle se féminise ⁴⁵ ». Ce que Guy Boudreau interprète en termes d'« hypertrophie de la sensibilité », parlant aussi du « nouveau tabou de l'agressivité ⁴⁶ ».

⁴³ Françoise HURSTEL et Geneviève DELAISI DE PARSEVAL, « Mon fils, ma bataille », dans DELUMEAU, op. cit., p. 396.

⁴⁴ Citée dans Réginald RICHARD, « La transition. Un homme en mal de corps », dans H. DE FONTENAY (dir.), op. cit., p. 77.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 76.

⁴⁶ L. BOUDREAU, « Le corporel. Corps découvert, corps perdu », dans H. DE FONTENAY, op. cit., pp. 66-67.

Encore une fois, ces approches ne rejoignent qu'une minorité d'hommes. Si le féminisme a fait éclater les lieux naturels de cohésion qui rassemblaient autrefois les femmes - écoles, jeux maternels, artisanat, rôles féminins, etc. -, du côté des hommes, c'est différent. Dans les milieux de travail traditionnellement masculins, ils sont souvent encore majoritaires : universités, politique, etc. Ils se retrouvent encore entre eux dans les clubs sportifs, à la chasse, à la pêche, à l'intérieur de moments privilégiés entre amis. Allez-y voir ! Il s'en brasse des choses au sujet des émotions, des requestionnements quant aux rapports hommes-femmes, aux enfants, au travail, à la paternité, etc.

Dans la foulée de notre questionnement, on peut s'interroger sur le succès phénoménal de la pièce de théâtre Broue, sur « les gars de taverne », créée en 1979 et interprétée 1729 fois jusqu'à aujourd'hui. En mars 1993 elle sera produite à l'Olympia, puis au Canada anglais. Elle a été vue en Belgique. Un million deux cent huit mille spectateurs ! Jocelyne Lepage écrit dans *La Presse* (9 janvier 1993) :

Il faut dire qu'en quatorze ans, les pantalons pattes d'éléphant, déjà démodés en 1979 mais encore portés dans les tavernes de l'époque, ont eu le temps de revenir à la mode. Et les hommes, démodés eux aussi par le mouvement féministe, ont commencé à retrouver le droit d'être différents des femmes. Paraît même [248] que pour leur équilibre mental, il faut absolument qu'ils puissent se retrouver seuls, entre eux. Assisterons-nous au retour des tavernes pour hommes seulement ? [...] Malgré les analyses sociologiques qui s'empilent sur deux pieds de hauteur dans les bibliothèques universitaires, l'immensité du succès de cette comédie demeure un mystère [...]

Cela étant dit, au sujet de l'espace « entre hommes seulement », si le sexisme disparaît de plus en plus des médias et des canaux de transmission (livres scolaires, émissions éducatives, etc.), il ressurgit de façon très primaire à travers la pornographie, dans des lieux et à des moments spécifiques de la vie de certains hommes. Parmi tous les compartimentages urbains des diverses dimensions de la vie, celui de la sexualité devient très important dans une culture hédoniste. On en sait les multiples formes : cinéma pornographique, prostitution, stu-

dios de massage, clubs privés, etc. On serait malvenu d'en faire un trait culturel particulier au monde masculin, ou encore un phénomène contemporain, alors qu'on sait très bien que ce double registre existe depuis des lustres. Ce que nous voulons faire ressortir ici, ce sont les contradictions entre une nouvelle conscience critique face au sexisme traditionnel toujours vivace d'une part, et d'autre part une remontée massive de la sexualité la plus primaire dans les marges de la vie et de la société. Sans compter les étonnants problèmes de violence arbitraire qui s'y rattachent.

Dépasser les dualités

Les dualités font intimement partie du réel : homme et femme, moi et l'autre, besoin et désir, le dedans et le dehors, etc. Or encore aujourd'hui l'érotophobie ne dépasse pas une perception des dualités selon une logique d'opposition. Comme si la définition de soi-même ne se faisait que par rapport à un non-je. Nous avons longtemps pensé les rapports hommes-femmes par le biais des contraires : aux uns la force, le pouvoir, l'extériorisation, l'activité, la créativité, aux unes la fragilité, la passivité, l'introspection et la gestation.

Encore aujourd'hui, bien des hommes sont habités par la peur de reconnaître en eux tout ce qui se rattache traditionnellement à la féminité... et à un statut inférieur ! « La tendresse, l'affection, la chaleur humaine, l'expression d'amour, la passivité, l'abandon, l'aveu de notre fragilité sont autant d'éléments appartenant aussi au principe masculin et pouvant être exprimés de façon spécifiquement masculine ⁴⁷. » [249] Et tous ces éléments riment avec domesticité, quotidienneté. Un baby-boomer appartenant à ce type du nouveau père qui a choisi délibérément de rester à la maison quelques mois alors que son épouse travaillait raconte : « Je désirais vraiment partager le quotidien de mes enfants, être père à temps plein. Mais de la part de certains amis, j'ai senti le dédain : "Quoi ! Tu te dégrades !" »

⁴⁷ Luc GRÉGOIRE, « La violence, une arme rentable », dans H. DE FONTENAY (dir.), op. cit., p. 124.

Autre dimension de la question, on met souvent en doute le sens religieux, spirituel des hommes. Un vieux curé a raconté, il y a plusieurs années, un fait révélateur. Il était guide spirituel d'une femme qui déplorait souvent le peu de foi de son mari. Ayant conversé avec celui-ci au cours d'une réunion de famille, il s'aperçut que sa foi était « de quelques coudées plus profonde et plus enracinée » que celle de son épouse : « Vous savez, commenta ce curé, les hommes prient dans l'intimité de leur voiture en rentrant du travail ; certains s'arrêtent même au bord de la route. Dans une église, vous les verrez souvent derrière une colonne, debout et discrets. » Ne faut-il pas reconnaître chez les hommes une pudeur bien à eux pour tout ce qui touche le domaine de la sensibilité et de l'intériorité ? Cela n'enlève rien au défi que rencontrent plusieurs d'entre eux, soit dépasser ce qui apparaît souvent conflictuel : les sourdes requêtes de l'intériorité, mal identifiées, indéfinies, et l'affirmation d'un rôle social à maintenir à tout prix (extériorité).

Les travaux des anthropologues montrent que la femme a été généralement rattachée à la sphère « naturelle », familiale et domestique, et l'homme à la sphère « culturelle » et publique. L'ère industrielle a renforcé cela. De la sorte s'est approfondie la dualité entre paternité et maternité, à travers la division sexuelle du travail : « La femme est toute la famille puisque c'est elle qui rend la famille aimable et qui prépare les enfants aux vertus et aux devoirs de la vie domestique ⁴⁸. » Lorsqu'en outre le père cesse de transmettre les savoir-faire traditionnels à ses fils et que se distendent d'autres types de liens naturels avec eux, sa fonction devient plus effacée, plus relative. Les guerres contribuent à l'éloignement des pères du foyer, à leur diminution, à un retour difficile alors que son épouse et ses enfants lui sont en quelque sorte devenus étrangers. De manière générale, ces facteurs et bien d'autres amènent à conclure ceci : « [Historiquement], de [250] même que les femmes vivaient en leur mari, par procuration, leurs rapports avec la société, de même les hommes vivaient en leur femme, par procuration, leurs rapports avec le petit enfant ⁴⁹). »

⁴⁸ Alain CABATOUS, « La fin des patriarches », dans J. DELUMEAU, op. cit., p. 327 ; cite J. SIMON, *L'ouvrière* (1891).

⁴⁹ Michelle MÉNARD, « Le miroir brisé », dans J. DELUMEAU, op. cit., p. 369.

La paternité d'aujourd'hui souffre certains malaises dont on a parlé plus haut et dans les précédents chapitres. Nos interviewés manifestent par ailleurs ses nouvelles orientations, ses voies d'avenir. Évoquons une image rencontrée souvent sur les cartes de souhait ou sur les posters : des pères au corps musclé et dénudé tiennent leur bébé tout contre eux. Cette image, parmi d'autres, signifie que le père est capable et compétent ; qu'il peut « prendre soin ». Écoutons cet homme de 39 ans :

C'est certain qu'on a tous été marqués par le père au travail, sans dialogue. Il a fallu apprendre notre rôle de père, ne serait-ce que prendre soin d'un enfant, seuls, sans modèles. On avait la chienne ! On ressentait une grande insécurité. Quand on en parle ensemble on s'aperçoit qu'on a tous la chienne ! Après avoir eu deux à quatre enfants, certains d'entre nous disent : « Si on avait pu en parler dès le début... » On ressent une profonde impuissance par rapport à l'éducation de l'enfant. Quand l'enfant est malade, qu'il franchit mal les étapes, on panique et c'est pénible de ne pas sentir qu'on sait quoi faire.

On a peur d'appeler soi-même le CLSC. Ça va avoir l'air de quoi ? Un père qui prend soin de son bébé, de son enfant, s'expose aux regards, aux silences dans les corridors d'hôpitaux. Et puis, on n'a aucune idée de la médecine domestique. Dans d'autres domaines, on sait bien des choses, mais on ne sait pas comment soigner un rhume. On a un sentiment de honte, mais on apprend !

Mes amis et moi, on a tous senti la nécessité de s'impliquer avec nos enfants, on a senti la triangulation. Par exemple, à l'école de mon fils, les adultes sont majoritairement des femmes. Mon rôle de père devient d'autant plus vital. Je dois introduire mon enfant dans les règles du jeu social, lui signifier les médiations.

Par rapport aux maladresses dans la sphère domestique, j'apprends beaucoup de ma femme. La tentation, c'est de lui dire : [251] « Continue. » Si elle ne te laisse pas de place, tu te retires et tu restes dans ta sphère de sécurité.

Il s'agit donc d'un laborieux travail de déconstruction de la « psychologie de l'absence » du père, développée à la faveur de conditions socio-historiques et culturelles complexes, subtilement confortée par les règles du jeu juridique, et combien plus par l'évolution biomédicale (enfants-épreuves, etc.) ! Notons simplement que le procès du père « manquant », du « mauvais père », se tient depuis longtemps, mais, insistons, sur l'arrière-fond du « déclin social de l'image du père », dont Lacan parlait déjà en 1938. Par ailleurs, beaucoup de spécialistes de la petite enfance ont contribué à la dévalorisation du père, dans les années 1950 et 1960. Les propos de notre interviewé, cependant, manifestent toute la qualité des nouveaux pères, au-delà de l'image un peu ridicule bien qu'attendrissante du père-poule (voir *Trois hommes et un couffin*, de Caroline Serreau) :

Lorsque les hommes assument leur paternité, les pères sont alors plus proches de leurs enfants, ils vivent intensément le temps de la grossesse et celui de la petite enfance. De nombreux hommes s'investissent totalement dans leur paternité. Les pères prennent la parole et s'engagent individuellement d'autant plus fort que l'institution paternelle est défaillante ⁵⁰.

Le mot d'ordre pour s'extirper de la torpeur, c'est l'engagement, le choix, plutôt que le pouvoir. Une sorte de saut dans l'inconnu de la tendresse de l'autre, de la puissance de l'autre sur la vie, un dépassement du « faux problème » de la liberté versus la servitude, en matière d'engagement :

Choix et engagement sont de même nature. J'ai souvent l'impression que ces termes font peur, irritent prodigieusement. Menacent-ils ce concept ambigu à souhait de « liberté d'action » ? Pour moi, voilà bien l'exemple d'un faux problème. Il ne m'intéresse guère de « jauger » les servitudes de tout un chacun mais bien plus de comprendre le mieux possible le sens des engage-

⁵⁰ F. HURSTEL et G. DELAISI DE PERSEVAL, « Le pardessus du soupçon », dans DELUMEAU, *op. cit.*, p. 392.

ments qui traversent ma vie. La paternité en est un et, à ce titre, ne peut se « jauger » en termes de servitude.

[252]

Pendant mon adolescence et longtemps après, j'ai trop cherché à me déraciner, à me démarquer de mes appartenances qui semblaient obstruer ma vision du monde. La paternité, c'est une façon d'être planté dans la vie, une façon de renouer avec ce sentiment d'appartenance dont j'avais si peur. Les enfants sont mes ancrages les plus solides parce qu'ils exigent, à leur manière, que j'assume sans réserve le quotidien et que j'en réponde ⁵¹.

Implosion et crise de la finitude

De manière générale, le nœud de la crise d'altérité, d'identité et d'espérance de la génération des baby-boomers s'exprime souvent ainsi : on veut toujours faire-ensemble, mais sans trop se compromettre ou s'engager. On se protège et on se réserve des voies de secours. Souvent, on a plus le goût de se faire mal : « Pour moi, les femmes, c'est devenu comme un compartiment en dehors de ma vie », disait un homme divorcé de 40 ans. Et derrière tout cela, nombreux sont les baby-boomers qui n'ont pas apprivoisé leur finitude, surtout les hommes. On sent un refus caché de vieillir, de souffrir et de mourir. De l'explosion sans limites, on est passé à l'implosion intérieure aussi illimitée ! Mais qu'en est-il du réel ?

L'intériorité, en son versant critique, tient souvent lieu de substitut axiologique et de refuge. Celui-ci sert de système de cohérence et de cocon protecteur à l'égard d'une société complexe et des autres. En lien avec le malaise masculin, voici la figure type d'un ésotériste, un homme de 37 ans :

⁵¹ H. DE FONTENAY, « La paternité. Le quotidien intime », dans H. DE FONTENAY (dir.), op. cit., p. 92.

La mort de mon petit frère, alors que j'avais huit ans, me fit comprendre que la vie ne fait pas de cadeau, et si oui, pas pour bien longtemps. Mon idéal à atteindre, c'était mon père, son assurance, imposant par sa personnalité et sa façon de voir, renfermé au plan des sentiments. Ma mère m'a remis à lui pour mon éducation. De mon père j'ai appris à ne jamais baisser les bras, à ne pas me laisser déjouer, à être plus rapide et toujours meilleur. Il est mort du cancer. Je l'ai vraiment connu à ce moment-là. Il était mon idéal à suivre et je me suis aperçu qu'à l'intérieur il avait beaucoup de faiblesses que je ne soupçonnais pas.

[253]

J'ai fréquenté la même femme longtemps. On s'est marié puis après un an on a divorcé. J'aime me retrouver seul avec mon intérieur et refaire le calme rompu par le fardeau du travail, les décisions à prendre, les embûches du métier. Je laisse mes soucis derrière la porte en sortant du bureau. Je ne laisse rien ni personne déranger mon intérieur, embrouiller mon cerveau. Je réagis avant que le mal ne s'installe en moi et ne fasse son effet sur ma santé. Il faut que tu sois bien 24 heures sur 24. Il faut que tu sois capable de vivre le stress, l'inquiétude, comme si c'était à l'extérieur. Toutes les maladies graves à mon point de vue, le cancer par exemple, se développent parce qu'on assimile les soucis quotidiens. Tu ne dois pas être malade parce que le monde extérieur te dérange, provoque le mal intérieur.

Je ne dirais pas que je suis plus religieux ou plus catholique, mais c'est beaucoup plus intérieur. J'accorde beaucoup plus d'importance au bien-être des gens qui m'entourent, parce que je me dis que mon bien-être dépend du leur. Les femmes ont évolué, ce n'est plus pareil... Les deux travaillent. Ça semble accepté mais dans le fond beaucoup d'hommes ne l'acceptent pas. Ce n'est pas tout de dire que tu acceptes quelque chose, il faut être capable de vivre avec. Par exemple, c'est difficile d'arriver du jour au lendemain à ne pas avoir avec les femmes un rapport d'autorité. Pourtant, la domination sur les femmes ça n'a plus de valeur.

À l'intérieur, nous avons une force. On ne peut pas l'enlever, une force qui a fait qu'on est venu au monde et qui nous tient en

vie, qui va toujours être présente, pour nous aider. On n'est pas venu au monde pour avoir peur, pour subir. Remettre son intérieur au calme, ça sert de bouclier. Peu importe les querelles, les bêtises, j'ai ma vie à faire, puis je vais la faire à ma façon. Il y a toujours une présence qui va être là pour me défendre.

Tu aurais aimé parler de ces sentiments avec ton père ?

Oui, parce qu'on a fait un bout de chemin là-dedans. J'ai étudié à peu près quatre ans les sciences occultes puis la question des extra-terrestres. J'ai lu beaucoup de livres aussi. Papa est venu quelques fois et il était ouvert. En dernier, face à sa maladie, j'aurais pu aller chercher beaucoup de choses qu'il vivait [254] intérieurement, cette force à l'intérieur, lui donner de l'énergie. Je n'ai pas pris le temps qu'il fallait. Ça m'a montré qu'il ne faut pas laisser passer le moindre petit mal, il faut aller chercher ses forces intérieures, combattre. J'ai pris soin de mon père à la fin. Il avait attrapé la varicelle infectieuse mais je savais que sa maladie ne m'affecterait jamais.

J'ai révisé la religion telle qu'elle m'avait été enseignée lorsque j'étais jeune. Par exemple, « il faut souffrir pour gagner son ciel ». J'suis pas d'accord avec ça. Si t'es capable d'aller chercher ton intérieur et de vivre avec ça, il n'y a rien qui va t'affecter.

Ce qui me reste de l'enseignement religieux c'est qu'il y a une personne, un éternel qui est là, une force universelle qui agit, qui est au-dessus de ça. Et je pense qu'on va chercher un certain réconfort là-dedans. Toute personne, même seule, à l'écart de la société, il lui restait au moins cette richesse-là. Tandis qu'aujourd'hui, les jeunes ne connaissent pas la religion, ils ne savent pas qu'une force les entoure, qu'elle est à côté d'eux et qu'elle peut les aider. (Homme, divorcé, 35 ans)

Ceci permet de faire un lien entre le malaise masculin et la crise d'une société en mal d'une dimension spirituelle de l'être, vécue dans une véritable transcendance-altérité. La difficulté de croire en l'autre et de l'aimer, en soi-même, l'impuissance face à la souffrance et à la

finitude, amènent de nombreux interviewés à projeter leur rêve de toute-puissance et d'absence de faille (deux traits de la fusion infantile) dans une vision spirituelle décrochée du réel.

L'enjeu : briser le miroir de nos attentes illusives. Un interviewé dans la quarantaine, qui a traversé toutes les crises de sa génération et qui a mis des années avant d'accoucher d'une véritable relation fondée sur un engagement, dit au sujet de sa vie de couple :

Après une traversée douloureuse, croire en l'autre pour lui-même et en l'avenir avec cet autre, ça demande de renoncer à bien des attentes et à une vision idéaliste de la relation. Au fond, choisir de vivre à deux, ça relève d'un acte de foi pur que l'on fait et refait chaque jour, où le vrai test de vérité n'est pas de durer envers et contre tous, mais d'apprendre à évoluer ensemble. C'est peut-être ça vivre en adulte.

[255]

Conclusion :
construire l'inédit d'un « commun en transit »

Ces quelques réflexions montrent la profondeur et la complexité de la question de la condition masculine, de même que la nécessité de la déployer davantage. Mais inscrivons cette question à l'intérieur d'un second regard sur les rapports hommes-femmes. Du point de vue de la famille, de la parentalité et des rapports hommes-femmes, on associe souvent les baby-boomers au Déclin de l'empire américain. Leurs propres autocritiques vont souvent en ce sens. Encore une fois, il serait trop facile de faire de cette génération le bouc émissaire d'une certaine dégradation de la modernité, au moins chez nous au Québec. Il est vrai que plusieurs de ses membres sont blessés, désabusés, sarcastiques et déçus. Il est vrai que le repli et l'investissement dans le noyau des proches, soit les paires ou la famille, se sont souvent substitués au souci du bien commun. Il est vrai que les objectifs de croissance personnelle et de bien-être semblent devenus des impératifs de survie

pour passer à travers et raffermir un « moi » fragile qui ne sait plus trop comment se tenir debout dans le vertige d'un présent fuyant, de crises économiques et politiques insolubles, de déchirures affectives personnelles, d'échecs cuisants avec ses adolescents, comme en témoigne cette remarque typique d'une femme de 37 ans :

Après deux divorces, il est temps que je me repose et que je pense à moi. Je suis épuisée et brûlée, je veux qu'on prenne soin de moi, ou plutôt je veux prendre soin de moi, de moi d'abord et avant tout. Après je verrai.

Il est certain aussi que chez beaucoup de gens de cette génération, il y a une profonde crise d'espérance et de fécondité, et les enfants payent plus souvent qu'autrement le prix de cette double crise. Ajoutons aussi que les parents soucieux d'une éducation de qualité, et qui cherchent à concilier travail et famille, souffrent les contre-coups d'une organisation du travail et de l'entreprise qui semble conçue par et pour des célibataires, ou pour des pères et mères absents !

Mais toutes ces épreuves éveillent dans le fond des consciences une recherche des meilleures solutions humaines possibles. On pressent bien que la fécondité des rapports entre hommes et femmes ne se mesure pas tant aux enfants que l'on met au monde, qu'à la place qu'on leur fait et aux valeurs qu'on leur transmet. Dans certaines familles reconstituées, comme il a été vu dans le chapitre sur la [256] famille et la parentalité, on découvre d'étonnantes pratiques d'adaptation, de conciliation, de transaction. On se veut plus « positif », plus tolérant, plus attentif à ses limites et à celles des autres, plus compréhensif de la fragilité humaine, plus réaliste face aux impératifs de survie des uns et des autres, dans une société de plus en plus précaire. En même temps, on maintient le souci d'une qualité de vie qui suscite des pratiques alternatives, des libertés fécondes, des solutions plus imaginatives. Dialogue et valeurs se recomposent à même les inévitables tâtonnements et tensions de cette difficile reconstruction.

Cela aussi, nous tenons à le signaler, même si ces « secondes réussites » sont peu répandues. Il en va de même des couples et des familles réussis dans cette génération. Cette minorité est parvenue à conju-

guer de nouveaux rapports hommes-femmes, parents-enfants, amour et travail, autonomie et altérité, réalisme et créativité, valeurs de progrès et valeurs de durée. Au-delà de la tradition et de la modernité, toutes deux ressaisies et décantées, ces expériences inaugurent peut-être une autre ère, une foulée inédite qui raccordent nouvellement ce que les temps de rupture nécessaires avaient opposé, séparé. De ces raccords repensés on passe à des figures et à des pratiques nouvelles encore difficiles à nommer, parce qu'elles n'ont pas atteint la cohérence d'une nouvelle culture identifiable. Y arrivera-t-on ? Nous ne saurions dépasser ici les hypothèses, tellement l'histoire contemporaine est fluente, mouvante, imprévisible. Ceci provoque plutôt chez la plupart un mouvement de repli, une attitude d'autoprotection et de cocooning. Entre la peur de l'autre et l'alliance, que de passages à risquer ! Le texte qui suit est signé par Alain Deschênes :

Les rapports hommes-femmes sont un lieu de vie et de mort, lieu d'alliance et d'offrande, lieu de rupture et de mutation où la mémoire et l'héritage peuvent devenir promesse. Ils sont aussi ce que l'on prend, ce que l'on donne. Un interviewé de la quarantaine résume bien ceci par cette image :

« Il y avait une tradition chez nous qui voulait que lorsqu'un enfant naissait, on plantait un chêne, pour remercier la vie mais surtout pour rendre grâce et laisser à d'autres le soin de préparer l'avenir. »

Entre hier qui nous porte, chargé de fruits et de dons reçus, et aujourd'hui qui se construit dans le re-don de l'amour décapant [257] et transformant, on n'est jamais tout seul, on est toujours reçu d'un autre, on ne peut qu'évoluer ensemble, libres et debout comme un chêne qui ouvre tout grand ses bras, les deux pieds plantés dans la terre du pays réel.

La problématique des rapports sociaux et pratiques au quotidien, examinée à travers couples, familles, hommes et femmes, reste plus que jamais une question ouverte et critique, jamais résolue, qu'on ne peut clore une fois pour toutes, et qui en appelle à ce qu'il y a de meilleur en l'humain. Il est certain que notre génération qui s'est payée toutes les libertés, qui a connu toutes les aventures, toutes les errances, et les lendemains désenchantés,

garde confusément au plus intime d'elle-même cette soif de « se dire les choses qu'il ne faut dire », comme le chante Charlebois, et de se rencontrer par-delà les masques effondrés de soi-même, des rôles à jouer et des images à défendre.

Du survivre à crédit à un vivre libérateur et présent, il y a toute la distance du pèlerinage du désir qui s'allège de ses conquêtes, d'une soif qui aspire à la mutance de l'amour et à la déconstruction de certains modèles psycho-sociaux. Un homme de 38 ans, qui a connu l'échec de l'amour, la prison de la séduction, l'illusion du désir confondu à la possession de l'autre, et le règlement de compte avec la mère possessive, dit maintenant dans le dépouillement de la souffrance, et du retour au plus profond de soi :

« Le rapport homme-femme et l'acte d'amour qui en naît est à mon sens l'opportunité pour l'être d'expérimenter la bonté et l'ouverture à l'autre, à l'infini. Il n'y a que l'amour et la bonté qui puissent racheter la condition humaine, qui puisse engendrer et inspirer le désir profond pour la vie, parce qu'ils sont le lieu de l'inconditionnel et du pardon toujours renouvelé. Il n'y a pas de durée possible pour la vie à deux hors de la déconstruction de l'image dans un dialogue amoureux et hors de la reconnaissance de la différence de l'un et de l'autre. »

[259]

**Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.**
Recherche-action. Troisième dossier.

Deuxième partie.
Rapports sociaux et pratiques au quotidien

CONCLUSION D'ÉTAPE

[Retour à la table des matières](#)

Nous sommes conscients d'avoir touché des cordes très, très sensibles dans cette seconde partie de notre dossier de recherche. Tous les champs abordés s'inscrivent dans une complexe mouvance sociale et culturelle, morale et spirituelle. Il s'agit, là aussi, d'expériences et de rapports fondamentaux qu'on ne peut traiter sans une conscience vive de leur gravité, et de leur requête de rigueur dans l'analyse que l'on en fait.

Les grandes questions structurelles, politiques et économiques semblent occuper la place la plus importante dans la vie collective. Un second regard plus attentif nous fait découvrir que ce sont les enjeux de la vie privée qui préoccupent la majorité des gens. Ce sont ces enjeux qui retentissent dans les médias et les débats publics. C'est aussi là que se manifestent les plus profondes inquiétudes. Le discrédit de la politique chez la plupart de nos interviewés ne les aide pas à articuler les rapports entre le privé et le public, et surtout à bien identifier les problèmes de société. Pierre-Marc Johnson, lui-même de la génération des baby-boomers, a bien perçu ces liens, quand il observe ceci : « C'est tout le problème des déficits gouvernementaux et de l'iniquité

entre les générations qui va se poser d'une façon brutale sous peu. » On se prépare peu à cette éventualité. Seuls des jeunes de la génération des 20-35 ans nous ont entraînés dans cette ligne de questionnement. Plusieurs d'entre eux vivent déjà ce problème de société. Les baby-boomers commencent à peine à se rendre compte de ces prochains déséquilibres intergénérationnels. Tout se passe comme s'il y avait une sorte de conspiration du silence en la matière. Certains diront, non sans raison, qu'ils en ont déjà plein les bras avec les nombreux problèmes immédiats des jeunes à l'école comme dans la famille.

[260]

Mais peu d'interviewés adultes semblent alertés par l'impact encore souterrain d'un horizon d'avenir plus que problématique pour les générations montantes, et pour l'ensemble de la société. Qu'on pense à la diminution rapide d'emplois stables et à temps complet. Or, on sait que le statut de travail restera encore longtemps un lieu privilégié d'identité personnelle et sociale. Ce que nous avons appelé le profond malaise masculin actuel doit beaucoup à cette précarité du statut de travail autour duquel bien des hommes attachent leur inscription sociale, même celle de la paternité. Et que dire de la situation matérielle pénible des femmes, chefs de familles monoparentales. Il faudra bien en arriver à mieux articuler les problèmes privés et les démarches politiques d'une société capable de les ressaisir démocratiquement et efficacement. Le décrochage scolaire, par exemple, est un de nos plus graves problèmes de société qui devrait concerner tout le monde adulte.

Mais il est un autre registre de défis encore moins bien identifiés et assumés, ce sont les assises culturelles, historiques, morales et spirituelles qui ont éclaté et qui n'ont pas été vraiment remplacées, sinon renouvelées. La déculturation des patrimoines culturels et la non-culturation aux requêtes actuelles d'un avenir et d'un développement dynamique sont des questions peu abordées dans nos débats publics. Nos interviewés nous ont révélé d'énormes déficits culturels et spirituels, en même temps que de nouvelles assises en train de se constituer, que nous allons tenter de mieux cerner dans les deux prochaines parties.

[261]

**Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.**
Recherche-action. Troisième dossier.

Troisième partie

DES ENJEUX CULTURELS

Solange Lefebvre

[Retour à la table des matières](#)

[262]

[263]

Dans cette partie, nous tentons de rendre compte de quelques autres aspects importants de l'univers culturel des baby-boomers. En particulier, la question du rapport à l'espace s'est posée avec évidence, à l'analyse des entrevues. C'est donc cet angle privilégié qui retient ici l'attention. Les rapports à l'espace sont subtils, variables et chaque individu les vit selon sa propre organisation psychique, de vie. Nous ne serons pas exhaustifs. Il s'agit de suivre quelques voies qui nous semblent majeures chez beaucoup d'interviewés, parmi d'autres possibles et tout aussi riches.

Nous l'avons répété souvent, les baby-boomers ont muté d'un monde à l'autre. Il faut donc resituer leurs itinéraires dans la dynamique de cette mutation qui a pris des formes très concrètes durant leur adolescence et leur vie de jeunes adultes : voyages, utopies du retour à la terre, réaménagement de la cité. Des figures passionnantes se sont dessinées à l'intérieur de notre matériel d'entrevues, des plus spectaculaires aux plus modestes. Et que sont devenus ces mutants ? Comment envisagent-ils l'espace de la retraite ? Sont-ils revenus d'une certaine utopie des espaces vierges et des recommencements, propre aux années les plus effervescentes de la prospérité ? Certains d'entre eux ont décroché, perdant pied dans la suite de toutes les enfilades de changements, de crises, de ratés pour se retrouver dans le no mans land d'une errance désolante.

C'est enfin deux grands mythes de cette génération qu'il nous faudra brièvement évoquer et ressaisir : mythe de la transparence et mythe de l'innocence paradisiaque.

[265]

**Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.**
Recherche-action. Troisième dossier.

Troisième partie.
Des enjeux culturels

Chapitre 11

ENTRE MUTANCE ET SÉDENTARITÉ

[Retour à la table des matières](#)

Les 35-50 ans présentent tous la mémoire de deux mondes : le dernier souffle de la chrétienté québécoise, suivi de l'effort de modernisation. Ils présentent tous l'histoire d'une mutation. Même les vies et les entretiens les plus banals en laissent voir les traces. On est par ailleurs frappé de l'intensité réflexive chez certains des représentants de cette génération, qui ont une vive conscience de la profondeur de leur aventure personnelle et collective. Ayant traversé une époque marquée par plusieurs bouleversements, ils déploient leur monde intime, leur histoire de vie, leurs prises de position, parfois comme des êtres s'étant pour ainsi dire portés aux extrêmes, dans un mouvement de sortie incroyable : sortie du cocon familial, confortable, fusionnel et contraignant, sortie de la religion, sortie des cadres familiers pour affronter l'étrange, l'inédit, dans une quête éperdue. Ceux-là sont de véritables mutants, ayant passé d'une expérience à l'autre, d'un pays à l'autre,

d'un espace à l'autre, d'un trip à l'autre, avec ou sans points véritables d'arrivée. D'autres ont tout au contraire, mais tout aussi intensément, vécu un mouvement de repli, de fixation sur un objet ou l'autre, cristallisant l'espace, l'espace de la maison familiale, de la terre, de la paroisse, du milieu de travail, de l'intériorité. Si les uns ont passé tranquillement d'un monde à l'autre, certains ont foncé, se sont carrément « défoncés », d'autres se sont braqués. Un interviewé de 45 ans se reconnaît traversé par les trois attitudes :

Je suis un peu nostalgique d'une époque plus stable, plus traditionnelle. En même temps je ressens toute la fierté possible d'avoir participé au basculement d'un monde qui méritait de [266] l'être. Mais ces transformations ont demandé tellement d'efforts... j'aurais parfois le goût de sortir dehors et de crier : « Que le monde entier s'arrête de bouger ! »

1. Entre la terre et l'ailleurs

[Retour à la table des matières](#)

Au-delà des utopies occidentales, politiques et sociales des années 1960, ce paradoxe, l'intrication de la mutance et de la sédentarité, comporte, au moins au Québec, des origines lointaines. La Conquête de 1760 a en effet introduit une rupture dans l'univers québécois :

La hache et la faucille chassent la rame et le fusil ; la charrue se substitue au canot d'écorce ; le coureur des bois se sédentarise en devenant colon ⁵².

Avant de se fixer au territoire, comme agriculteurs, les « Canadiens français », à travers des activités commerciales, auront parcouru rivières et bois, passionnément. Puis, la propriété de la terre deviendra garante de leur survie : « Canadiens français, dit G.-É. Cartier, n'ou-

⁵² Luc BUREAU, *Entre l'Éden et l'utopie. Les fondements imaginaires de l'espace québécois*, Québec/Amérique, 1984, p. 156.

blions pas que, si nous voulons assurer notre existence nationale, il faut nous cramponner à la terre ⁵³. » Pourtant, l'univers restreint et recroquevillé d'une famille de défricheurs, les Chapdelaine, rendus célèbres par le roman de Louis Hémon, ne les empêche pas d'être découvreurs et de rêver de la périphérie, du lointain ou de l'ailleurs : la France, les États-Unis, Boston, l'Ouest canadien, Québec, Montréal... ⁵⁴ Après 1815, les gens des campagnes se déplacent vers les villes et les régions de colonisation (Cantons-de-l'Est, Saguenay-Lac-Saint-Jean, Gaspésie, Laurentides, Abitibi). Au milieu du 19^e siècle, l'arrivée du bateau à vapeur, l'expansion du chemin de fer et la mécanisation accélèrent le mouvement. L'arrivée de dizaines de milliers d'immigrants, surtout irlandais, coïncide avec un rythme précipité d'émigration vers les États-Unis ou vers l'Ouest canadien.

Rappelons que la privation du pouvoir économique et politique amène les Québécois à exalter, par compensation, l'agriculture, à s'attribuer une mission spirituelle et missionnaire. Malgré tous les [267] déplacements nommés, les grands mythes québécois traditionnels demeurent sacro-spatiaux, pour ne nommer que l'agriculturisme, le paroissialisme, le nationalisme, le corporatisme, d'où le terme pour désigner nos ancêtres, les « habitants ».

L'émigration permet d'échapper à des conditions de vie socio-économiques misérables. Le départ d'Azarius pour la France, son enrôlement dans l'armée, clôt le roman de Gabriel Roy, *Bonheur d'occasion* : ce père de famille, qui habite un quartier de taudis à Saint-Henri, sans travail, humilié, accablé, décide de partir « pour ne plus voir souffrir » :

Il ne savait plus s'il avait agi pour se sauver lui-même ou pour sauver sa pauvre famille. Mais il avait sur ses lèvres une sensation d'accomplissement, de résurrection ⁵⁵.

⁵³ Cité par Michel BRUNET, *Histoire du Canada par les textes*, Montréal, Fides, 1956, pp. 186-187.

⁵⁴ Voir L. BUREAU, pp. 168-172.

⁵⁵ G. ROY, *Bonheur d'occasion*, Montréal, Beauchemin, 1966, p. 320.

Les gens qui partent ont toujours souhaité voir l'aube d'un commencement, d'un affranchissement, d'un dépassement de soi. L'histoire humaine comporte une mystique très riche des départs, de l'errance, de l'itinérance, de la marginalité. Le déplacement de peuples ou d'individus, dont les motifs sont souvent économiques ou politiques, acquiert souvent une signification de quête altruiste et de cheminement intérieur.

Dernier chaînon générationnel qui nous relie à tout ce passé qui n'est plus, les 35-50 ans entretiennent-ils quelques liens avec ces anciens coureurs des bois mués en « habitants », ces migrants, ces rêveurs, ces mystiques, ces aventuriers, ces exilés pleins d'espoir ? S'il est vrai que « les grandes passions se préparent en de grandes rêveries ⁵⁶ »...

Entre 1930 et 1945, le brassage de population prend une tournure dramatique, alors que la crise économique suscite une certaine xénophobie à la grandeur de l'Occident. Chacun protège ses frontières.

Après la guerre, le Canada redevient une terre d'accueil, et la vague d'immigration s'ajoute au baby-boom, si bien qu'en 1961, plus de 44% de la population québécoise a 19 ans ou moins. La génération étudiée ici est alors âgée de quatre à dix-neuf ou vingt ans, composée des jeunes témoins de ce tournant prodigieux. La mystique familiale bourgeoise de cette époque s'accompagne de l'essor des moyens de transport et de communication. En 1960, 56% des couples québécois possèdent une auto, et le transport aérien connaît un développement [268] spectaculaire, atteignant un sommet, la même année, avec le DC-8, premier jalon du transport aérien de masse. Mais déjà le Québec, depuis 1952, a les yeux fixés sur les activités du large monde par la télévision. Huit ans plus tard, 89% des foyers possèdent un téléviseur, 97% un appareil radio, 84% le téléphone.

Qu'on ne perde cependant pas de vue les difficultés que sous-tendent les départs ou pseudo-départs brièvement évoqués ici. Avant les années 1950, les tentatives de ruptures instauratrices par l'intellectuel ou l'aventurier se sont vues refoulées et niées. C'est durant la période de l'après-guerre qu'a émergé chez-nous un début de culture du temps historique, de l'histoire à faire. Mais la culture sacro-spatiale a

⁵⁶ Gaston BACHELARD, *La poésie de la rêverie*, Paris, PUF, 1965, p. 7.

tôt fait de remonter en surface, dans la majeure partie des domaines. Le néo-nationalisme, par exemple, défaisait culturellement cette histoire à risquer et à faire qu'il affirmait politiquement. L'univers culturel de Vigneault, de Félix Leclerc, de Miron tient davantage du cocon à habiter, à protéger des autres.

Par ailleurs, la contestation de la fin des années 1960 a aussi été marquée en partie par le ressentiment, le sentiment d'inaptitude, le repli morbide. Le roman de Michel Tremblay, *Des nouvelles d'Édouard*, raconte le départ d'Édouard pour Paris, en mai 1947, l'histoire de la quête d'un petit Québécois vendeur de chaussures : « Vous et moi, écrit Édouard, nous aimons mieux rêver que vivre. » Mais au bout d'à peine deux jours, il se sent incapable de demeurer à Paris, d'affronter la différence. Il aurait voulu, écrit-il, « continuer sa quête... mais en famille ! avec sa gang, sa parenté, son quartier, sa ville avec lui... ⁵⁷ »

Toutes ces brèves évocations donnent un aperçu de la complexité du rapport entre mutance et sédentarité, dans notre grande histoire comme dans nos petites histoires. Et notre découpage des générations est relativement arbitraire. Pourquoi présupposer, chez les adultes, trois grandes tranches d'âge de 20 à 35 ans, de 35 à 50 ans, de 50 ans et plus ? En rapport avec le thème de ce chapitre, mutation et sédentarité, nous nous sommes aperçus que trois grands axes d'expérience les différenciaient. Les premiers luttent pour se constituer des assises professionnelles, affectives, familiales, spirituelles, dans un contexte passablement précaire, pluraliste, mobile. Les seconds sont les tout jeunes témoins de l'ébranlement des fondations sociales et religieuses du passé, et de la modernisation qui a suivi. Si les 20-35 ans sont de bout en bout marqués par le changement, [269] les 35-50 ans le sont par la mutation d'un monde à l'autre, d'un monde de cohésion à un monde pluraliste. Quant aux 50 ans et plus, ils ont en eux la mémoire d'une expérience de stabilité, d'ordre et de durée qui précède la mutation des années 1950-1960. Ils vivent la Révolution tranquille à partir d'une structuration aux contours plus clairs que leurs enfants et petits-enfants (d'où leurs graves responsabilités dans le tournant historique actuel).

⁵⁷ Michel TREMBLAY, *Des nouvelles d'Édouard*, Montréal, Leméac, p. 299-300.

Ce contexte historique des années 1950-1960 aide à comprendre pourquoi le thème du voyage, du rêve, du départ, de la mutation prend une singulière importance chez les baby-boomers du temps. Ils présentent que la modernité, et ses ruptures dont ils sont aussi les porteurs, parvient enfin sur les rives de nos terres. Un attachement au pays les habite, en même temps que le goût de prendre le large. Entre l'attraction des racines propres et l'appel du lointain, une tension va s'établir. Ici, une hypothèse : nous croyons trouver chez les baby-boomers d'ici un imaginaire marqué davantage par l'espace, comme en témoignent leurs utopies des années 1960-1970 du retour à la terre, du nationalisme, de la découverte du monde. Peut-être cela tient-il à la non-possession du pays qui demeure toujours la terre convoitée, ou au leadership culturel et politique de la génération aînée. Nos figures types le montreront. Laissons parler le poète Jacques Brault, témoin des premiers jalons historiques de la prise en main du pays :

Paix sur mon pays recommencé dans nos nuits bruissantes d'enfants...

Voici qu'un peuple apprend à se mettre debout

Debout et tourné vers la magie du pôle debout entre trois océans

Debout face aux chacals de l'histoire face aux pygmées de la peur

Un peuple aux genoux cagneux aux mains noueuses tant il a rampé dans la honte

Un peuple ivre de vents et de femmes s'essaie à sa nouveauté ⁵⁸.

⁵⁸ J. BRAULT, extraits de « Suite fraternelle », dans *Mémoire*, Paris, Grasset, 1968, p. 55 et 56 ; cité par Claude Lévesque qui fonde une réflexion sur l'après Révolution tranquille sur l'œuvre de Brault, dont les mutations expriment l'« histoire intime du Québec » dans « Le travail de la désillusion » : Michel-Rémi LAFOND (dir.), *La Révolution tranquille. 30 ans après, qu'en reste-t-il ?*, pp. 211-212.

[270]

Dans la foulée des années 1960, on pourrait distinguer trois catégories de mutance-sédentarité. La majeure partie des 35-50 ans l'ont vécue au quotidien, sans départs ni arrivées spectaculaires, comme ceux des « chemins de Katmandou », même s'ils ont pu en rêver. Certains se sont engagés sur ces chemins avec passion, soit par le retour à la terre ou les voyages au désert, les refaçonnements politiques. D'autres enfin ont laissé l'histoire de ces mutations s'écouler sans s'attacher aux traces de celles-ci.

Bien sûr, il faut se demander ce que sont devenus ces mutants et ces sédentaires dans les années 1980. Profondément ébranlés par le spectre environnemental, la crise d'altérité, l'austérité économique, certains couvent le rêve d'un retour à la terre, à un chez soi véritable, à « La petite maison dans la prairie », où règne un certain ordre et une harmonie disparus des sociétés modernes. Pensons au film *Urga*, acclamé par les critiques, qui oppose civilisation et bon sauvage, ville et campagne, carrière et famille... Sans doute les sédentaires penchent-ils en outre davantage vers le sud ou vers le nord, dans l'expectative de la retraite... La tendance nomadiste s'est-elle aussi transformée : l'aventure est désormais planifiée. Le voyageur est devenu touriste. Et puis, l'étranger circule de plus en plus chez soi, créant doucement une altération de l'identité individuelle et nationale vulnérable.

Les mutances

En quittant l'univers des 20-35 ans, analysé dans le rapport de recherche précédent, nous avons été frappés de la profonde différence du monde des 35-50 ans. Cet étonnement relève pour une part de la découverte d'un imaginaire de « voyageur », qui s'est exprimé ou pas dans le cours réel de la vie. Une mise commune sur l'innovation, la mobilité, l'expérimentation, l'exploration, la découverte, le risque, l'aventure, relie une bonne partie de nos interviewés, du moins au temps de leur jeunesse. À cette soif et cette quête d'un ailleurs, chez les 35-50 ans, a succédé chez les 20-35 ans une attitude qui tranche par les énergies investies dans une longue détermination de la vie, comme contrepoids à la précarité, à une mobilité qui va de soi. Ce qui

est plus difficile pour eux, c'est d'abord d'habiter quelque part, soi-même ou le monde. L'écrivain français, Yves Simon, dans la quarantaine, dira :

[271]

Je n'aimerais pas la pression des jeunes d'aujourd'hui, qui ont à trouver un métier. Ils sont plus réalistes que nous. Nous, on ajustait le monde à nos rêves. Eux, ils ajustent leur vie au monde.

Comme fond de scène commun de l'itinéraire des baby-boomers, la recherche du « pays », à laquelle diverses brèches dans l'existence, vers l'ailleurs, souhaitées ou provoquées, offrent un contrepoint. Ainsi, dans les années 1960, s'est-il produit une ouverture soudaine et passionnée au reste du monde, vécue comme une éclosion :

Nous vivions dans un petit monde clôt, et pouf ! ça s'est ouvert tout d'un coup. À la télévision, on a commencé à nous montrer ce qui se passait ailleurs. C'était attirant : partir, faire le tour du monde. Louer une bagnole et partir aux U.S.A., en Amérique du Sud. (Nicole, 37 ans)

Après mon cours d'infirmière, je voulais m'en aller à l'extérieur pour pratiquer un petit peu à l'aventure. J'étais un peu tomboy, je voulais partir, explorer, faire le tour du monde. Mais je me suis mariée, j'ai eu des enfants. Ça n'a pas changé ma façon de voir les choses, sauf que mon désir d'aventure s'est réfréné tout simplement. Quand j'entreprends quelque chose, ce n'est pas l'aventure que j'aurais souhaitée à 20 ans. C'était au loin, tandis que là, c'est ici que je bardasse. (Louise, 43 ans)

On connaît aussi le besoin irrépessible et urgent de « quitter la famille », caractéristique de cette génération. Signalons au passage que les familles mises en scène dans les romans québécois de l'après-guerre étaient souvent représentées comme des refuges étouffants où éclataient des conflits majeurs. La rupture se radicalisait jusqu'au refus de l'héritage, on voulait même être « sans père ». Les psychologues

observent l'immense difficulté des baby-boomers à s'inscrire dans une filiation. Avec humour, Jacqueline Rémy dénonce

l'extraordinaire duperie du terme baby-boomer. Par une exquise pirouette, passée dans le langage courant comme une lettre à la poste, les baby-boomers sont parvenus à faire croire à tout le monde, et peut-être d'abord à eux-mêmes, qu'ils se sont conçus, fabriqués eux-mêmes, qu'ils sont leurs propres auteurs. Baby-boomer, en français, signifie : producteur du baby-boom. Et non produit du baby-boom. Les baby-boomers, en réalité, sont des [272] baby-boomés. Le terme baby-boomer devrait s'appliquer à leurs parents... ⁵⁹

Combien d'interviewés expriment des contentieux non réglés avec le père ou la mère ! On sait que les contestataires actifs ne représentèrent qu'une minorité, mais ils furent suffisamment nombreux pour « tuer » symboliquement le père, aux yeux de la majorité qui s'y reconnaissait. Une autre interviewée raconte :

Je n'étais pas bien chez nous ; je voulais m'en aller, faire ma vie ailleurs. J'ai même rêvé d'être religieuse ou de m'engager dans l'armée, moyen comme un autre de quitter la famille.

Quelques entrevues nous parlent d'un père ou d'une mère autoritaires, dominateurs, et d'une relation de crainte mêlée d'admiration qui s'est dénouée soudain, par un départ ou un décès. Sacralisée, l'autorité parentale de l'époque marque encore les mémoires, non sans déchirements : « Père et mère tu honoreras » Évoquons à cet égard le cas excessif de Claudine, 38 ans, fille d'un père dictateur, alcoolique et incestueux :

À chaque fois que je parle de mon enfance avec mes frères et sœurs, c'est atroce. Quelqu'un se révolte, on fait une crise de lar-

⁵⁹ J. RÉMY, *op. cit.*, p. 11.

mes. On ne peut plus en parler. C'est une blessure qui n'est pas guérie, puis les hommes se font une façade plus que les filles. Mes frères avertissaient mon père, mais il n'en tenait pas compte. Il disait : « Il faut respecter son père. »

D'autres laissent entendre qu'une relation fusionnelle et protectrice au milieu familial, devenue intenable, les a propulsés dans une intense recherche de soi. Dans ce cas, c'est souvent la mère bourgeoise qui est visée, dorloteuse, centrée sur le bien-être de ses enfants. On a voulu tuer l'autorité du père mais aussi percer le cocon tissé par la mère... Et voilà que des enfants, trop choyés, veulent affronter le risque, la privation, le dépassement, le départ. Souffrant la sécurité, la prospérité à portée de mains, voilà qu'ils se lancent dans des aventures de toutes sortes. Ils s'imposeront de véritables « rites d'initiation », très exigeants. Par rites d'initiation, entendons une sorte de mise à l'épreuve de soi, comme s'ils pressentaient la nécessité des passages exigeants pour émerger comme sujet adulte et responsable. Lianne, 38 ans, nous a écrit ceci :

[273]

L'expérience la plus marquante de ma vie fut la rencontre de moi-même que je fis à l'étranger, dans le désert, isolée, coupée de toute espèce de sécurité émotive ou matérielle. Ce fut tellement inattendu, comme une faille où je basculais. J'étais seule, responsable de ma vie, de mes actes, de mes choix. Je me sentais terriblement nue, vulnérable, malade, angoissée, et si petite ! Moi qui avais toujours vécu dans un mode fusionnel, d'abord avec ma mère, une relation si forte, si dévorante, et ensuite toutes les relations, y compris celle avec mon compagnon.

J'ai vécu un véritable passage, une mort. Ce n'est que plus tard, avec l'aide d'une thérapie, que j'ai pu arriver à me restructurer autrement, mais semblable. Plus tard aussi, j'ai pu reprendre ma relation avec mon compagnon, que j'avais laissé pour partir à la recherche de moi-même. Après plusieurs ajustements, beaucoup de souffrance, d'errance, j'ai fait le choix de m'unir à lui, en renonçant à mon adolescence, à la séduction, au paraître, jusqu'à

pouvoir donner naissance à mes deux enfants, à l'âge de 34 ans. Là je pourrais dire que je suis devenue adulte, responsable, transformée, décentrée.

Cet extrait de récit de vie parle de lui-même. Il représente un tracé de la longue quête d'altérité de plusieurs baby-boomers : le cocon maternel et relationnel étouffant, le départ, le désert, le passage par la mort symbolique, la reconstruction, l'advenir à la vie adulte, avec et pour les autres, l'heure de la fécondité : couple, famille. Un autre interviewé, parti longtemps en Europe, évalue très lucidement les limites de cette quête de soi :

Durant ces mois passés en Europe, j'étais parti en quête d'un « je » illusoire sans visage. Si ma quête n'a alors pas véritablement abouti, c'est que je n'étais pas assez enraciné dans le réel. Je voulais trop posséder ce « Je » suspect et illusoire qui m'échappait parce que je ne comprenais pas encore que le « Je » du « sujet » naît dans la multiplicité des rapports d'altérité et les deux pieds dans la réalité, ce que je ne vivais pas. Je pensais posséder cette totalité de moi sans comprendre qu'il est impossible de penser qu'on peut se posséder comme on possède une chose. (Pierre, 42 ans)

Or, notre dossier met à jour une profonde crise d'altérité qui perdure. De la famille-cocon et conflictuelle d'hier on est passé souvent [274] à un régime d'instabilité. Au fil des mutances et des processus de sédentarisation, comment se manifeste au juste cette crise d'altérité ? Une première figure l'illustre à merveille : Marie-Hélène, 42 ans. Son itinéraire nous semble radicaliser les grands jalons de la mutance québécoise. Suivra l'histoire d'un couple de freaks devenus parents...

La quête de soi

L'assujettissement (1949-1968)

Marie-Hélène, née en 1949, a une enfance et une adolescence très marquées par l'autorité maternelle, « semblable à cet oeil de Dieu qui m'observait tout le temps à l'école ». Enfance habitée par la peur : « J'avais peur de ma mère, une femme autoritaire, qui parlait fort, qui avait toujours raison. J'avais le sentiment que je ne lui faisais jamais plaisir, que ce n'était jamais assez. » Peur du confessionnal, « de cette noirceur, de cette grosse voix, de l'odeur ».

Mariage et expérimentation

Marie-Hélène a 18 ans. Nous sommes en 1967. Elle rencontre son futur mari, Jean-Charles (23 ans). Ambivalente, elle l'épouse pour obéir à sa mère. À ce moment-là, tout le courant du flower power fait frissonner le monde qui l'entoure. À 42 ans, elle définit la société idéale en référence à ces départs sur « les chemins de Katmandou », qu'elle a manqués :

« Peace and Love. » Alors que j'étais jeune adolescente, c'était la phrase qui était à la mode. Mais, compte tenu du système « matriarcal » qui se vivait dans notre famille et de l'austérité qui planait au-dessus des rapports entre frère-soeur-père versus mère, j'avoue être passée à côté de l'influence hippie, des fleurs autour du cou. Mais j'en avais dans la tête, des fleurs.

« Dans la tête » en effet, puisque c'est dans le privé, dans l'intimité qui échappe à l'intrusion de la mère, qu'elle risque une libération, d'abord sexuelle :

Souvent du temps de nos fiançailles, j'avais souhaité faire l'amour avec Jean-Charles. Lui, provenant d'un milieu rural et conservateur, ne voulait pas. Il me disait que ses principes lui défendaient [275] cette pratique avant le mariage. J'étais très inquiète de la première nuit avec lui, de son inexpérience. Comme je suis du tempérament à suivre des cours pour tout ce que j'entreprends de nouveau, je n'admettais pas être à la merci de l'inexpérience, voire de l'incompétence. Je lui avais souvent suggéré de se payer une aventure avec une femme. « Il se réservait pour moi. » Quel cadeau...

Elle se retrouve avec un mari « non désiré », trop doux, trop « plate », trop bon. Elle compense par les cours du soir, le travail de secrétaire gouvernementale et le bénévolat, le tout assaisonné d'aventures extra-conjugales. Le mariage lui permet de prendre la liberté d'abandonner la pratique dominicale qui ne répond absolument pas à ses besoins, à ses attentes : « Pour moi, c'était un rituel bruyant et trop grouillant qui m'empêchait de prendre contact avec Dieu. » Du reste, sa mère a toujours détesté aller à la messe le dimanche. À 25 ans, elle tombe enceinte. Ayant confié à sa mère qu'elle n'est plus certaine de vouloir un bébé, celle-ci lui suggère de l'aider à s'avorter :

Elle m'a apporté un genre de poire en caoutchouc à laquelle on joint un petit boyau pour s'injecter dans l'utérus une solution dont j'ai oublié la recette. Je me suis dit que c'est peut-être ce kit dont elle s'est servie pour mettre fin à une grossesse indésirée. Je l'avais surprise, étant enfant, avec un amant. Quelques mois plus tard, elle avait fait une « fausse-couche ».

Elle décide finalement de garder l'enfant, un fils, nommé Marc-Antoine.

« *Vivre de l'émotion* »

En 1976, à 27 ans, après deux années de thérapie, elle veut quitter son mari. Elle opère à sa manière sa révolution affective et subjective :

Ce qui me troublait, c'est que je n'avais rien de spécial à lui reprocher, mais j'avais envie de vivre de l'émotion dans ma vie. J'avais envie d'aimer.

Ma mère a pris le parti de mon mari et m'a fait la vie difficile à ce moment-là. J'ai dû couper tout contact avec elle pour plusieurs mois. J'avais besoin de prendre ma place, d'être loin [276] d'elle, de me prendre en charge, de décider mes propres affaires.

J'ai pris logement en juillet 1976, avec mon fils. Pas un seul instant je n'ai regretté une telle décision. Pas une seule soirée je ne me suis ennuyée de me bercer seule. Seule, mais libre d'être.

Suit une quête spirituelle : un ami l'amène chez les baptistes. Elle y trouve la chaleur d'un groupe d'appartenance et un monde spirituel de sécurité : « Ma vie de travail, ma vie de femme éducatrice devint empreinte de cette nouvelle idéologie. Dieu au centre de ma vie ; Dieu dans ma soupe. » Cependant, confie-t-elle,

je n'ai jamais adopté de comportement zélé, dont on affuble souvent les baptistes. Mon engagement n'en était pas moins véritable. J'ai vécu cette période en toute sincérité. Cependant, je n'aimais pas me retrouver au milieu de baptistes qui ne parlaient que de bondieuseries. Pour moi, c'est pas ça la vraie vie. On peut parler de tout, s'intéresser à une foule de choses... c'est ça pour moi la vie, trouver une adaptation, une relation avec le Divin dans tous les secteurs.

Lorsque la petite église protestante exige que Marie-Hélène loue un appartement plus grand et héberge chez elle des « serviteurs en formation », qu'elle mette au profit de la communauté tous ses avoirs, elle refuse de plier et quitte le groupe : « J'ai perdu le souffle. Je me suis sentie trahie, aspirée. »

Par la suite, elle « fait une foule de choses, pour se perdre, pour se situer, pour s'affranchir ». Elle n'a jamais voulu revivre en couple, par choix, après son divorce. Elle a cependant partagé son intimité avec plusieurs hommes, sans que son fils ne le soupçonne :

Dans la vingtaine, alors que j'avais l'impression de traverser le désert, je savais que je me réaliserais, que je serais complètement libre, dans la quarantaine. Je me voyais sans chaîne. Célibataire. Sans engagement. Et c'est arrivé.

Mouvance, épreuve de soi

Si elle n'a pu suivre bien des adolescents de son âge sur « les chemins de Katmandou », dans les années 1960, Marie-Hélène, en revanche, participe pleinement du mouvement néo-aventurier des années 1980. Au rythme des slogans, tels « L'aventure nous révèle », elle se livre à [277] une foule d'activités exigeantes. David Lebreton note, au sein de nos sociétés occidentales, la paradoxale coexistence de la recherche obsessionnelle de sécurité avec une mythologie de l'aventure, du risque :

Jouer un instant sa sécurité ou sa vie, au risque de la perdre, pour gagner enfin la légitimité de sa présence au monde ou simplement arracher dans la force de cet instant le sentiment d'exister enfin, de se sentir physiquement contenu, assuré dans son identité ⁶⁰.

⁶⁰ D. LEBRETON, *Passions du risque*, Paris, Métailié, 1991, p. 9.

Il ne s'agit plus de transformer le monde mais de lutter contre soi-même, d'affirmer son ego : « Je l'ai fait pour me connaître, découvrir mes limites », dit le néo-aventurier. Il désire vivre une flambée d'intensité d'être, le temps de quelques semaines ou de quelques mois. Écoutons Marie-Hélène :

J'ai 40 ans. Je fais ma marche quotidienne, un soir d'hiver. Dans mon corps, comme dans mon cœur, je ne me sens pas avoir cet âge. J'ai un besoin de vérifier mon potentiel physique. J'ai fait des choses inusitées depuis que je suis seule. J'ai voyagé dans le désert de l'Algérie, toute seule ; j'ai fait le tour de la Corse, toute seule ; un voyage de six semaines en Angleterre et en Ecosse, également toute seule... J'avais besoin de me prouver des choses.

Là, j'ai besoin de me mesurer. De connaître mes limites. De me confronter à l'inconnu. J'ai le goût de l'aventure et j'ai aussi le goût de troquer mes talons hauts pour des grosses bottes, mes dentelles pour des pantalons kakis. Ce soir de février 1989, j'entre au Manège militaire, dans le but de m'enrôler. Je sais que je m'embarque dans une formation physique exigeante : être cadet de la milice.

Les thèmes de la mouvance et de la mutance sont directement abordés dans le récit de Marie-Hélène. Après vingt-deux ans de travail comme secrétaire dans la fonction publique, elle « réalise que son bien-être intérieur, sa réalisation personnelle sont de beaucoup supérieurs à une poignée de dollars ». Son fils est retourné chez son père, elle ne le voit plus depuis deux ans. Elle décide donc de réaliser un rêve nourri depuis longtemps, devenir serveuse dans un restaurant.

[278]

Toujours elle le fait avec le sentiment de « s'aventurer dans l'inconnu, prendre un risque ». Elle continue de suivre des cours du soir. Sa grande peur, en tant que fonctionnaire, « devenir une somnambule du système ». Lorsqu'elle a annoncé à sa mère qu'elle était acceptée dans l'armée, celle-ci lui a dit : « Encore une de ces idées folles pour te mettre à terre. »

Mutance adolescentique

« La souffrance c'est de ne pas comprendre l'enlissement qui m'arrive par intervalle. Cette impression que j'ai de courir après mon ombre. » Dans la foulée des années 1960, le dégagement de la tutelle parentale très forte a propulsé Marie-Hélène dans une liberté sans bornes. Avec avidité, elle additionne les expériences, les aventures, les cours du soir. Aux multiples croisées des chemins, elle laisse derrière elle sa famille, son mari, son emploi. Puis son fils lui-même décide de la quitter...

A-t-elle jamais rencontré le visage de l'autre ? Elle livre sa définition à la fois splendide et tragique du bonheur :

Je donne au mot « bonheur » une connotation de complicité, de fécondité, de relation à l'autre. Même si je choisis les choses que je veux faire, à quelle heure je veux les faire, je ne peux pas croire que le bonheur soit un projet de vie seule... Je trouve cela complètement stérile et sans issue. J'ai l'impression d'être un fruit mûr... qui pourrit sans plus.

Je trouve que le bonheur est la plus grande quête du monde moderne. Sa plus grande désespérance aussi. Hédonisme et bonheur ne sont pas synonymes. La modernité nous fait croire que l'hédonisme, c'est le bonheur ; alors que pour moi, c'est de l'égoïsme. Par contre, le bonheur c'est quelque chose qui coule et se répand autour de soi, quelque chose qui me revient teinté des couleurs de l'autre...

Je pense que finalement, le bonheur c'est quelque chose d'intérieur : vivre le moment présent, en toute simplicité. Le bonheur... ce n'est pas l'autre qui me l'apportera, finalement.

Marie-Hélène a partagé sa vie très riche entre l'émancipation à l'égard de la mère et la quête de soi. Elle est présentement en attente d'autrui.

[279]

Notre collègue, Louis-Charles Lavoie, a fait une analyse psychologique du récit fascinant de Marie-Hélène, dont nous retenons les grands traits. Selon M. Lavoie, d'abord, au sujet du genre d'autorité parentale qu'a connu Marie-Hélène, les recherches faites à ce jour ont permis d'identifier cinq façons différentes d'exercer l'autorité parentale. Sur une échelle où, à l'une des extrémités, les enfants sont presque abandonnés à eux-mêmes et où, à l'autre extrémité, l'autorité est totalement entre les mains des parents, on trouve successivement : les parents indifférents, permissifs, autoritaires, surprotecteurs et autocrates. On peut sans grand risque de se tromper classer la mère de Marie-Hélène dans le type autocrate. L'exercice de l'autorité est basé sur la contrainte : beaucoup de restrictions, stricte obéissance aux règles, inhibition de l'agressivité verbale et non verbale. Les enfants ne peuvent en aucun cas discuter les règles avec leurs parents ni remettre en question leur autorité.

Or, on sait que l'adolescence est une période où se définit l'identité d'une personne. Erikson a identifié quelques tâches propres à ce stade de développement, dont l'une est de se séparer de ses parents. Il s'agit du processus par lequel l'adolescent fait le deuil des parents qu'il a interiorisés et de l'enfant qu'il a été, pour se percevoir finalement comme un individu séparé et distinct. Marie-Hélène n'a pu se séparer du contrôle et de l'emprise maternelle durant son adolescence et sa vie de jeune adulte. L'événement le plus révélateur à cet égard est son mariage. En acceptant d'épouser un homme qu'elle n'aimait pas, elle est demeurée sous l'emprise de la mère. L'hypothèse que l'on peut faire sur l'identité de Marie-Hélène est la suivante : il s'agit d'une identité « forclosée », c'est-à-dire où les choix et les engagements sont simplement le reflet des valeurs parentales ou sociales. Comme elle le dit elle-même : « J'ai toujours subi. Je n'ai pas assumé mes responsabilités. J'ai fait ce qu'on attendait que je fasse. »

Les ruptures successives que vivra Marie-Hélène veulent accomplir son processus d'individuation : elle quitte son mari, elle quitte son emploi. Elle goûte le sentiment de se sentir « libre de toute attache ». Elle voyage, vérifie ses limites, son potentiel, comme le font les adolescents à qui l'on permet une telle expérimentation. Mais la liberté sans bornes qu'elle recherche l'empêche de faire face à l'altérité. Son moi est encore trop fragile pour faire face à la différence, sans se sentir envahie. De là les ruptures soudaines et imprévisibles qui marquent

son itinéraire séculier et religieux. Toute perspective d'engagement, d'exigence, lui est une menace, un rappel de l'autorité parentale.

[280]

Le pari de notre recherche est de mettre en lumière les transactions culturelles entre l'individu et la société. Au-delà du cas singulier de Marie-Hélène, nombreux sont les interviewés aux prises avec une aventure personnelle similaire. On affronte les obscures tyrannies de l'enfance, l'émancipation étant pour ainsi dire renforcée par le mythe de l'adolescence né dans les années 1960. L'adolescence étant devenue un état, on éprouve sa liberté dans un jeu perpétuel. Tout en se libérant de l'autorité parentale, on soumet choix et engagements aux grands mythes sociaux de la jeunesse. Notons que Marie-Hélène s'impose à elle-même des contraintes, depuis l'encadrement par les baptistes jusqu'à l'enrôlement dans l'armée, en passant par l'épreuve de soi à l'étranger. L'adolescent cherche de la sorte sans cesse à légitimer son existence. Dans une société où les repères sont confus, c'est par le risque, l'affrontement de l'inconnu, de l'inédit, qu'à travers les multiples traversées, on cherche à savoir si vivre a encore une signification. Véritable signe des temps, écrit David Lebreton, « l'aventure est devenue un outil de formation et d'intégration sociale », une véritable expérience initiatique ⁶¹.

Mais en se tenant ainsi toujours aux frontières de soi, par l'expérimentation, l'émotion et le risque, on ne s'inscrit pas dans la durée. Marie-Hélène semble avoir érigé en absolu une liberté sans contrainte. Il s'agit d'une liberté très narcissique, très centrée sur le moi propre, où les investissements sont minimums, les appartenances très réduites et aléatoires. L'existence se déroule alors comme une perpétuelle fuite en avant, « une course après son ombre », comme elle le dit elle-même. Au fond, par delà telle ou telle figure parentale concrète, toute une génération a rejeté comme oppresseurs ce qui permet de s'inscrire dans la durée : tradition, institutions, loi, mémoire. Pourtant ce qui peut devenir sclérosé s'avère aussi la matrice de la signification et de la cohérence d'une société, de ses discours et de ses comportements, source d'innovation.

⁶¹ D. LEBRETON, *op. cit.*, p. 138.

Par ailleurs, au Québec, en remplacement de la chrétienté épuisée, ne s'est-on pas donné une bureaucratie très rigide que les individus contournent avec des pratiques informelles et même souvent délinquantes ? Marie-Hélène, fonctionnaire, se donne des espaces d'expérimentation pour ne pas devenir « une somnambule du système ». Elle ne se sent « sujet-acteur » de sa propre vie que dans les ruptures, dans la liberté sans bornes, lorsqu'elle quitte un lieu ou [281] quelqu'un. La perspective de toute appartenance durable lui apparaît comme une contrainte à sa liberté. Figure de la mutance adolescentique, Marie-Hélène nous renvoie peut-être l'image d'un Québec mal à son aise avec toute figure d'autorité et avec lui-même. Pas étonnant que sa quête de soi s'avère si laborieuse.

En terminant, n'oublions pas que tout ce discours qui exalte l'ailleurs, le rephrasement, la réinvention de la vie, l'auto-accouchement de soi, occulte un drame caché dont Marie-Hélène est l'un des nombreux exemplaires de sa génération. Ce drame caché on le trouve dans son recours à la secte baptiste et à l'armée et, chez beaucoup de contemporains, aux thérapies de tous ordres. Beaux exemples de substituts à l'incapacité de se donner une structuration intérieure, psychologique, culturelle, morale et sociale. Cette structuration, l'histoire et l'anthropologie culturelle nous l'ont assez montré, ne peut se faire uniquement sous un mode subjectif et affectif. On a besoin d'une culture, d'une société, d'un réseau de relations, pour donner corps à une capacité de se structurer. Pensons par exemple à la première structuration des tout débuts de la vie. L'enfant ne peut naître à lui-même, à son identité personnelle et sociale, sans un solide réseau de relations, avec ses parents et ses pairs, où s'engage une histoire. Un exemple parmi cent de cette requête incontournable. Nous abordons ces questions cruciales à d'autres moments du présent dossier de travail.

***Inscrire la marque de sa différence :
richesses et excès***

On se souvient du roman de Paul Bowles, *Un thé au Sahara*, écrit en 1949 et adapté tout récemment pour le cinéma par Bernardo Bertolucci. Pour l'écrire, condamnant le matérialisme qui s'amplifie depuis la Deuxième Guerre mondiale, Bowles quitte New York et se rend en Afrique du Nord. Dans le roman, convaincu de la décadence de la civilisation occidentale, en dépit des dangers encourus, un couple en crise se lance à la recherche de lieux résistant à la « maladie de l'Occident ». Ils traversent le désert nord-africain. Le mari meurt d'une fièvre typhoïde, l'épouse perd la raison après des expériences amoureuses très intenses vécues dans ces cultures étrangères. Bowles laisse voir chez ses personnages une complète solitude, un profond malaise intérieur.

Un thé au Sahara devient un livre culte, inspirant les écrivains « beatniks » des années 1950 (Jack Kerouac, William Burroughs). [282] Bowles fut considéré comme le père spirituel des hippies des années 1960. Plus de 30 années plus tard, il confie :

Plus question de voyager. Je suis trop vieux, et, de toute façon, cela n'a plus aucun sens. De nos jours, tout est planifié, organisé à l'avance. Mieux vaut rester à la maison ⁶².

Chez les 35-50 ans qui ont pris les chemins de Katmandou, de Woodstock, de la drogue, plusieurs récits rapportent le déroulement d'une longue quête épuisante et semée d'embûches. Plusieurs parmi cette génération ont pris des risques énormes. Quittant un univers à leurs yeux dépourvu de sens, ils ont cherché, risqué plusieurs fois et de plusieurs façons la mort. Paradoxalement, comme l'exprime le roman de Paul Bowles, c'était pour fuir la maladie de l'Occident. David Lebreton évoque les années 1960-1970 :

⁶² Propos recueillis par Pierre FORTIN, « Un thé avec Paul Bowles », *L'Actualité*, 1er mars 1984.

Telle fut ma génération. J'ai vu disparaître des amis. Je suis parti moi-même au Brésil en pensant ne plus jamais rentrer en France. Il me reste aujourd'hui le sentiment d'être un « survivant », une certaine culpabilité d'être encore là et d'avoir échappé, sans toujours le vouloir, aux pièges qui se tenaient sur ma route.

Louiselle, 37 ans, et son mari, Philippe, 41 ans, sont de ceux-là. Ils travaillent tous les deux dans le milieu des P.M.E. Ils racontent :

PHILIPPE : Vers la fin des années 1960, beaucoup d'adolescents sont entrés en rupture avec les valeurs traditionnelles, l'establishment. Je me souviens de l'angoisse terrible de ne pas pouvoir exprimer ce que je ressentais à mes parents. C'était invivable, car il n'y avait aucune communication. Nous étions nombreux à penser que nos parents avaient trop misé sur le matériel.

LOUISELLE : Pour faciliter l'accès au cégep, ma famille est déménagée de la banlieue à la ville. J'ai rencontré Philippe au cégep. J'ai tout laissé, famille, études.

PHILIPPE : On est devenus freaks. Il y avait aussi des straights, sauf qu'à l'époque, il y avait un symbole commun le rejet de certaines valeurs, dire « non » à certaines choses. Ce rejet se vivait en politique, par rapport à nos familles, de toutes sortes [283] de manières, par exemple le fait de vivre ensemble sans se marier, having sex together. Louiselle et moi avions un groupe d'amis : ensemble on a vécu les trips de la commune, de la drogue, du retour à la terre, de la vie sur la ferme. On avait des animaux, on élevait des abeilles.

LOUISELLE : Le retour à la terre c'était le retour à l'essentiel. Tout le mouvement du Flower power le portait. On cherchait un endroit nouveau, un endroit neuf, pour vivre quelque chose de neuf. On voulait retrouver l'essentiel aussi par l'artisanat. On rêvait d'une belle maison, calme et paisible. Beaucoup d'entre nous voyageaient. Philippe est parti faire le tour du monde, à l'aventure. Moi j'avais trop peur. Les jeunes des communes voyageaient souvent. La location en gang permettait de quitter pour un voyage

facilement, à bon compte. Ce qui nous habitait surtout, c'était un goût de la différence, de tout inventer, non sans risque.

La venue du premier bébé, vers 1977, a tout changé. On a pris nos distances peu à peu. On a loué une ferme, loin de nos amis, dans un rang, avec poules, vaches, cochons, chiens. Après deux années, ce fut le retour en ville, le deuxième enfant. À cause des obligations familiales, nous devions avoir plus de stabilité au niveau des emplois. Il faut dire que nous avons toujours eu une certaine retenue. Jamais par exemple je n'ai accepté de prendre d'autres partenaires sexuels que Philippe. La stabilité de mes parents a aidé, même si avant d'avoir le premier enfant, je les voyais peu. Le milieu des communes était devenu décadent. Plusieurs de nos amis sont décédés. Une amie de Philippe est entrée dans une secte, loin d'ici. La plupart aussi ont réintégré la société. Ils ont des jobs stables. On dit d'ailleurs que les freaks des années 1960 sont devenus les yuppies des années 1990.

Au fil du récit de ce couple, le goût d'aventure s'est transformé mais il est toujours présent

Pour durer, notre couple a besoin de se nourrir d'un certain rêve, d'un ailleurs, d'un dépassement. En voyage, tous les deux, on fait des choses exigeantes, on relève des défis. L'éducation de nos enfants répond à une même dynamique, le perfectionnement. Et puis, on rêve toujours d'aller s'installer dans un petit [284] village, de vivre d'un commerce plus humble, à la retraite par exemple.

L'histoire de ce couple est parcourue de multiples changements d'espace : de la banlieue à la ville, du collège au cégep, de la ville à la commune, de la commune à la ferme, puis le retour à la ville, et les voyages. Ces déplacements sont entrecoupés de plusieurs ruptures, dont le décrochage scolaire, le voyage de Philippe autour du monde. Bachelard écrit qu'en changeant d'espace, c'est-à-dire « en quittant l'espace des sensibilités usuelles, on entre en communication avec un

espace psychiquement novateur ⁶³ ». Notons là-dessus que la ville constitue un espace très mobile, très varié, où en franchissant de courtes distances on peut marquer fréquemment la différence. La venue des enfants a été un élément stabilisateur, refondant leur quête d'un ailleurs dans le pays réel, dans la finitude et les limites inhérentes à un projet d'existence.

Louiselle en particulier inscrit ses aspirations de jeunesse dans des projets communautaires et de coopératives, reliant ses responsabilités familiales à ces implications à caractère local. Les baby-boomers comme bâtisseurs, en particulier les femmes, ont inscrit leur rêve d'un espace neuf dans de telles initiatives.

Tout en s'étant assuré d'un socle stable avec leur famille, à la ville, Philippe et Louiselle se réservent à l'occasion des moments pour voyager, mais autrement. Faisons là-dessus deux observations importantes, au sujet de la mutation de l'aventure depuis quelques décennies, et de la quête d'une transcendance personnelle. Les départs des années 1960 avaient une teneur politique et sociale. En même temps qu'on marquait la différence avec les parents, avec la société traditionnelle, on désirait changer l'ordre du monde, s'intégrer à l'intérieur d'un espace autre et y inscrire sa vision propre. On se livrait à l'inédit d'une situation, dans les déserts, autour du monde, au Maroc ou ailleurs. On risquait un nouveau projet politique ou encore on cherchait une terre vierge où tous les recommencements étaient possibles. Changer le monde devenait alors la réinvention du monde à partir d'un espace originaire, neuf.

Or la crise de la politique, de l'engagement, qu'on chante sur tous les tons depuis une dizaine d'années, n'a pas évacué le goût du dépassement, du neuf, de la recreation, de l'initiation. Les initiatives [285] socio-communautaires persistent chez certains. Toutefois, c'est maintenant souvent moins la volonté de transformer le monde qui est affirmée, que la volonté de mettre son ego à l'épreuve, d'exprimer son individualité, de crier qu'on existe, de vivre une flambée d'intensité d'être. Plutôt que l'espace, c'est soi-même qu'on cherche à habiter, à partir d'un changement de lieu. L'espace est devenu le site où l'on met en scène sa quête personnelle.

⁶³ G. BACHELARD, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1967, p. 187.

David Lebreton observe dans cette nouvelle quête d'un ailleurs la quête d'un Sacré, à travers « le sentiment provisoire de transcendance personnelle » :

Le moment désiré où se révèle une part enivrante de soi évoque la fascination du *ganz andere* (le Tout Autre). De façon sauvage, individuelle, et à travers un effort de volonté, le nouvel aventurier arrache au sacré qu'il fonde par son action ce que ni les institutions religieuses, ni la symbolique sociale ne peuvent générer pour lui [...] Au risque de sa vie, on se fait l'artisan tenace et besogneux de son sacré intime ⁶⁴.

Ceci concerne notamment les vacanciers cherchant quelques émotions fortes, les amateurs du loisir sportif, les mises à l'épreuve parfois violentes que se donnent les adolescents, les ascèses alimentaires et physiques qui se multiplient. Les médecines dites « douces » sont beaucoup plus exigeantes, à l'usage, que les médecines scientifiques. Quoi de plus aisé qu'ingurgiter des médicaments chimiques, plutôt que de s'adonner au calcul rigoureux de l'équilibrage alimentaire, à l'exercice physique régulier, sans compter les médications naturelles qui supposent un long processus de guérison ?

Le versant critique des recommencements

Québec myope. Le passé et le futur deviennent flous.
Comme si l'on n'arrivait plus à faire la mise au point.
Dès lors, notre présent prend toute la place.
Et, forcément, nous sommes acculés à l'instant,
lequel ne peut se vivre que dans l'instinct.

Ce qui me paraît inquiétant, c'est que la profondeur
de champ qui va s'estompant de plus en plus,
[286]
qui s'efface pour laisser tout le champ

⁶⁴ D. LEBRETON, *op. cit.*, pp. 150-151.

à notre moi instantané et instinctif,
 nous rend de plus en plus difficile le contact avec autre que soi.
 Et surtout avec l'autre lointain ⁶⁵.

Les deux figures que nous venons de scruter cristallisent en elles une part de l'imaginaire très riche de la génération des 35-50 ans, dans ses versants lumineux et plus sombres. À travers Marie-Hélène on a poursuivi l'itinéraire d'une adolescence qui cherche à finir l'interminable quête de soi, l'incontournable structuration intérieure pour parvenir à l'expérience d'altérité : témoin adolescent, Marie-Hélène « court après son ombre », en espérance de l'autre. Philippe et Louiselle nous ont raconté l'histoire de leurs transhumances, alors que leur quête d'un ailleurs s'est vue canalisée par la naissance des trois enfants, et se poursuit autrement.

Bien sûr, nous avons rencontré des interviewés qui ont échappé à cette dynamique des départs. Certains cas, peu répandus chez les baby-boomers il faut bien le dire, conservent une mentalité de type rural, alors qu'ils tiennent par-dessus tout à la continuité et à la famille, à la terre et à l'ordre patriarcal, à la tradition et au passé, voire à la paroisse. Nous parlons de mentalité rurale dans la mesure où ce type se rencontre aussi dans des coins de nos cités urbaines, demeurés de petits villages.

D'autres interviewés, plus nombreux, nous amènent à souligner à quel point le mythe de l'ailleurs et des recommencements a dominé l'imaginaire des années 1960, produisant en douce un éclatement des repères, une profonde déculturation, une réduction de la perspective temporelle à l'immédiat. Disons-le, la difficile inscription dans la filiation, les ruptures avec la mémoire et les institutions compromettent le rapport à la réalité. À travers le récit d'une vie plutôt rangée, un enseignant à l'école secondaire, âgé de 42 ans, nous dit ceci : « Si la réincarnation est une chose vraie, j'espère avoir été jadis un pionnier. » Les 35-50 ans s'avèrent souvent avides de dépassements et d'expérimentations, en quête de l'ultime. Mais le versant critique de toute la richesse d'expérience et de réflexion qui puisse provenir d'une telle

⁶⁵ Paul WARREN, « Performer ou mourir » : *Critère* 37 (1989).

aspiration est le mythe des recommencements perpétuels qui se bute finalement à la finitude. La quête de l'ultime avortée :

[287]

Le narcissisme des adolescents d'hier, de San Francisco à Katmandou, souhaitait à la façon des pionniers ouvrir de nouveaux chemins à la subjectivité humaine et à la vie sociale. Le narcissisme d'aujourd'hui est sans projet parce que plus défensif. Les hauts lieux d'hier sont devenus les cimetières des espérances déçues. Un sentiment de non-réussite, de non-accomplissement, de non-adaptation à soi, de non-reconnaissance et par conséquent de non-fonctionnement domine. Mais à elle seule une ambiance culturelle n'entraîne pas du même coup un déterminisme tel que les sujets n'auraient plus de choix ⁶⁶.

C'est bien cela qui, en bout de ligne, ressort des quêtes multiples, des plus banales aux plus spectaculaires : la volonté de réinventer la subjectivité et le vivre-ensemble. On sait les déceptions ou les fuites en avant qui s'ensuivent, à la mesure des rêves eux-mêmes. Sans perspective de durée et de rupture, la possibilité même de recommencement s'efface au profit de l'immédiateté, de la fixation néo-conformiste au présent, sans interrogation. Et cette immédiateté sédentarise les individus, les rend immobiles. Le nomadisme est un processus de construction, de déconstruction et de reconstruction. Examinons ici deux crises conjointes : crise de la transcendance-altérité et crise des systèmes de signification. Une première transcendance-altérité se trouve dans le temps, la durée, la perspective temporelle à partir de laquelle se resituent les questions. Or, on constate une réduction extrême de la perspective temporelle au moment présent : « Un jour à la fois. » Il y a là un vieux fond de sagesse historique, commun à bien des patrimoines spirituels : « À chaque jour suffit sa peine », dit l'Évangile. Mais le « un jour à la fois », si fréquent chez nos interviewés, va bien au-delà de l'allègement du fardeau quotidien. Il s'accompagne d'une insouciance inquiétante qui est peut-être l'envers d'une profonde impuissance. Nous avons été surpris par exemple au cours

⁶⁶ T. ANATRELLA, *op. cit.*, p. 191.

de ce dossier de constater l'influence diffuse du mouvement des AA auprès des 35-50 ans. Peut-on parler d'une idéologie AA du bonheur ? Pédagogiquement vital dans le cas de l'alcoolisme ou de toute autre forme d'intoxication, le « un jour à la fois » étendu à toute la vie peut réduire passablement son horizon. Voyons trois énoncés d'interviewés qui concernent trois références majeures permettant de profiler l'existence :

[288]

Le bonheur, c'est d'aimer ce qu'on fait, de pouvoir aller voir des choses, de s'occuper de nos enfants aussi, mais de vivre, être heureux en dedans puis en dehors. Je vis au jour le jour. Je me dis : « demain c'est demain ». Aujourd'hui je fais ça, demain je ne sais pas ce que je vais faire. Je n'organise jamais les choses. (Femme, 43 ans)

La mort. Je sais que je vais mourir un jour, ça arrive quand on est dû. Ça viendra mais je ne pense pas à cela. (Homme, 54 ans)

L'avenir. Moi je suis heureuse quand ma fille a ce qu'elle veut, que mon chum et moi, on est bien. Ça ne me prend pas grand-chose pour être heureuse. Si tu as un problème, il faut que tu le règles, sinon tu ne t'en sortiras jamais. Une chose à la fois. (Femme, 47 ans)

Le bonheur, la mort, l'avenir, trois pôles d'expérience qui prennent sens dans le présent et à la fois le débordent. Dans les trois énoncés, ces thèmes sont abordés uniquement au présent, dans la sphère de l'affectivité, et dans le domaine très intime et très privé de la vie, sans laisser voir un autrement des choses, un dépassement possible, un au-delà de la vie telle qu'elle se présente, bref, sans transcendance-altérité, sans horizon.

C'est ce que laisse entendre un interviewé de 45 ans, tenant à se définir comme chrétien, observant au sujet de la souffrance et de la mort qu'« on tend à les soulager, mais sans en valoriser le sens réel ». Quant à lui, il estime que

c'est comme si l'une n'allait pas sans l'autre. Comme si la souffrance et la mort étaient nécessaires pour renaître, pour aimer. Personne ne veut souffrir, ni mourir et pourtant... Il faudrait qu'on accepte le fait qu'un handicapé, qu'une personne âgée donnent un sens à ceux qui les entourent, qu'une personne qui meurt donne un sens à ce qui a été vécu avant et à ce qui s'en vient. Il me semble que tout s'inscrit dans une perspective qui nous échappe, telle un mystère...

Et de l'avenir, le même interviewé dira :

L'avenir est possible parce que chacun tend à un achèvement personnel, dans ses relations avec sa famille, avec ses amis, ses collègues de travail, dans sa communauté de vie, dans une [289] société donnée, en se définissant par sa langue, ses croyances, sa culture, ses valeurs qui constituent notre être collectif.

Dans ces propos, tout est mis en perspective. La vie se profile sur la mort, sur la misère d'autrui, sur un horizon mystériel inédit. L'avenir comporte une profondeur et une signification sociales, culturelles, spirituelles et historiques. Pourquoi insister sur le fait que cet interviewé soit chrétien ? Parce qu'ici la pratique de la foi chrétienne offre un cadre social au souvenir et à l'anticipation de l'avenir. Alors que ceux-ci, avec l'Espérance, sont proprement gommés dans les quotidiens instantanéistes. Là-dessus il faut insister sur la fragilité de ces références dans le contexte de la société de masse où rien n'assure le lien au passé, aux autres et à l'avenir. Le cadre historique et social est remis à la responsabilité des individus et des groupes.

Chez certains interviewés, le rétrécissement de l'horizon au présent, à l'aujourd'hui, s'accompagne d'un système de signification très archaïque. Ainsi par exemple le thème du destin apparaît comme le lieu d'évacuation de toute responsabilité, de toute ressaisie intelligente des lendemains et des hiers. L'astrologie survient souvent de manière concomitante. Une enseignante au primaire, épouse et mère de deux enfants, âgée de 40 ans, en réponse aux questions de sens, de préoc-

cupation de l'avenir, se rabat sur son signe astrologique pour justifier son absence de préoccupations :

Je ne suis pas une femme à projets. Je ne rêve pas beaucoup. Comme ça je ne suis pas déçue par la vie. À l'école, je ne planifie pas d'avance. Je suis impulsive, très impulsive. J'y vais avec mes impulsions. Des fois, en classe, tu planifies telle chose et autre chose arrive. Les enfants, c'est la même chose.

Qu'est-ce qui te fait vivre, lutter, espérer, continuer ?

Il n'y a pas beaucoup de choses qui me maganent, étant donné, que je ne suis pas une personne qui pense à beaucoup de choses. Je vis au jour le jour, je prends les choses comme elles sont. Quelque chose arrive puis c'est fini ! Je passe à autre chose. Des fois ça choque les gens mais je suis faite comme cela.

Je crois beaucoup à l'astrologie. Avec les élèves j'analyse en ce sens-là. Mon signe indique le courage, on est des gros travailleurs.

[290]

Est-ce que ton éducation t'a préparée à être comme cela ?

Oui, mes parents étaient des fonceurs, ils ne se laissaient jamais abattre. Je ne suis pas une personne qui pense, j'aime que tout se passe bien. C'est ma petite vie. La guerre, la violence, j'efface ça de ma vie. Ce n'est peut-être pas réaliste.

Mais quand tu penses à tes enfants, à leur avenir, tu ne t'inquiètes pas ?

Je vais faire ce que je peux pour eux, mais je ne m'inquiète pas. Ma sœur Suzanne est du même signe que mon mari, balance. Eux se posent beaucoup de questions sur l'avenir. Ce sont des gens qui voient très loin.

L'ensemble de l'entrevue donne l'impression d'une volubilité enfantine, plus ou moins soucieuse de cohérence. Cette femme de 40 ans dit « tout ce qui lui passe par la tête ». Elle est d'une culture de la parole, du présent, de la prospérité. Elle entretient aussi un rapport enfantin

au réel, choisissant de faire abstraction d'une perspective plus large pour vivre un quotidien plus léger.

Une psychologie de l'enfance

Le trait d'une psychologie de l'enfance observé chez plusieurs interviewés exigerait de plus amples analyses. Sans se risquer à le faire ici, on peut en évoquer quelques aspects. Il faut sans doute tenir compte de la prospérité matérielle et du climat réformiste dans lesquels les baby-boomers sont nés et ont grandi. À cet égard, nous avons été frappés par l'un des fils conducteurs de l'ouvrage de François Ricard, sur La génération lyrique (40 à 50 ans), à savoir une sorte de divinisation de cette génération, qui va de naissances en renaissances virginales, sans douleurs, sans passages, se mouvant dans l'existence, alors que toute chose et toute personne cèdent, plient devant elle, sans opposer de résistance. Pas d'hymen déchiré, d'os brisés, de ventres broyés. En tel cas, il n'est guère étonnant que les premiers rejetons du baby-boom aient réclamé du changement à volonté, se plaisant à savourer chaque nouvel état, sans en payer le prix. Une croissance, une expansion sans heurts. Mais voilà, on se demande si cet enfant mythique a véritablement grandi, sans les passages vitaux au creux desquels se structure l'existence adulte.

Par ailleurs, comme le montre la partie précédente du dossier [291] sur les rapports sociaux et pratiques au quotidien, la confusion des identités et des rôles manifeste souvent une faiblesse au plan de la désignation, notamment par le biais des rites et des symboles : désignation comme femme ou homme, comme père ou mère, comme enfant, adolescent, etc. Ceci explique l'importance que la parole, la consultation psychologique ou psychanalytique ont pris dans notre société, étant souvent les seuls lieux pour exprimer et symboliser le vécu. Peut-être faudrait-il en réinventer d'autres ? Chose certaine, la psychologie de l'enfance, le désarroi profond de plusieurs babyboomers peuvent possiblement être attribuables à la non-résolution chez eux des passages de la vie. La contradiction désolante entre leur contestation adolescente souvent virulente de la filiation et leurs luttes obscures qui persistent avec les parents en est un signe parmi d'autres.

Par ailleurs, notre culture semble à ce point psychologisée qu'elle n'a de mémoire que dans le ressentiment, les herbes amères, pour imputer au père, à la mère et à l'histoire tous ses travers actuels. Le nouveau péché originel, c'est le père manquant et la mère omniprésente. Comment des membres d'une génération si imbue de ruptures peuvent-ils être pris aussi profondément dans le borbier de leurs rancœurs, imputer tous leurs maux à leurs géniteurs et à leurs éducateurs ? Une véritable rupture, saine et féconde, c'est celle de laquelle naît une décision réfléchie, mûrie, une prise de responsabilité décisive en faveur d'approches autres de la famille et de l'éducation. Si la génération des baby-boomers veut éviter qu'on fasse d'elle, injustement, le bouc émissaire de tous les problèmes de société actuels, elle devrait peut-être identifier ses propres boucs émissaires...

En terminant, nous présentons quelques aspects de la retraite « anticipée » ou... appréhendée par les baby-boomers. Comment dessinent-ils l'espace de leurs derniers jours ?

La retraite

Au terme de cette brève réflexion sur les mutances et les expériences de sédentarité, il nous faut sonder chez les 35-50 ans l'horizon de la retraite. Comment anticipent-ils l'organisation de l'espace de la retraite ? Comment comptent-ils l'habiter et s'y mouvoir tout à la fois ? Chez les générations précédentes, comme il a été signalé surtout dans le second rapport de recherche, la Floride semble exercer une fascination magique, comme symbole de réussite, de confort, de bien-être, de longévité. En contre-partie, le conflit de génération se [292] raccroche à ce thème de façon significative. Très loin, dans leur exil bienheureux, les aînés anticipent l'éternité, se disposant à la béatitude par l'absence de soucis, le minimum de responsabilités, sans le gel du long hiver... Plusieurs d'entre eux, paraît-il, seraient plus pratiquants là-bas, au Sud, reformant le village perdu de leurs racines, le mythe de l'âge d'or. Dans cette antichambre du ciel, on est loin des luttes pour la survie qui se multiplient Up North ; on puise dans des fonds de retraite enviables, aménagés aux dépens de notre brève prospérité. Or, qu'est-il advenu de ce mythe de la ruée vers l'or des plages, des teints basanés et du soleil floridiens chez les 35-50 ans ? Plusieurs prévoient par-

tager leur temps entre le bénévolat et les voyages, tout en souhaitant demeurer proches de leurs enfants et petits-enfants. D'autres envisagent une retraite dans un petit coin de nature du Nord, loin de cette société « tout à l'envers » : « Les enfants, je leur ai donné ce que je pouvais. Qu'ils se débrouillent. » Mais on assiste aussi à l'émergence d'une dramatique de la retraite.

La retraite désenchantée

Au cours de cette recherche, un trait a souvent été relevé : le travail et l'éducation ne sont pas des valeurs en eux-mêmes, ils s'avèrent des instruments pour obtenir des biens ou les accumuler... en vue de la retraite. En février 1978, un chercheur de l'université McMaster de Hamilton, Harish Jain, avait fait une étude sur 1700 employés francophones et anglophones d'un hôpital d'Ottawa, constatant que la valeur du travail en soi semblait être un phénomène typiquement anglophone. Les francophones étaient beaucoup plus préoccupés que les anglophones par la paie, les bénéfices sociaux et autres conditions de travail ⁶⁷. Si cette préoccupation n'a guère changé, elle s'avère soumise à la précarité du climat social et économique actuel. Une enseignante de 42 ans à l'école secondaire place la retraite parmi les grandes préoccupations de l'heure :

Depuis quelques années, dans le monde de l'éducation, tout le monde pense à sa pension. Les gens se protègent, la majorité ne vivent qu'en fonction de cela. On est dans la quarantaine et déjà ça nous préoccupe ! Mais est-ce qu'on se préoccupe des gens d'autres continents, de la pauvreté ? Je ne suis pas sûre de cela.

[293]

Et je sens les gens découragés de leur travail, insatisfaits. Moi, c'est peut-être mes grossesses qui m'ont donné une chance, un arrêt de deux ou trois ans de suite, des vacances plus longues. C'est le mental qui devient fatigué. Chez les autres, je sens le burn-out.

⁶⁷ Sylvia McDONALD, *Une retraite pleine de vie*, Ottawa, Novalis, 1983, p. 38-39.

Vingt-cinq ans d'enseignement, c'est quelque chose avec des enfants !

Puis il y a des éducateurs qui sont plates ! Es lisent leurs mêmes papiers jaunes depuis 20 ans. Il devrait y avoir un renouveau. Quand un bon nombre de professeurs pensent à leur retraite, ça vieillit ! C'est dommage qu'on n'ait pas plus de jeunes dans l'enseignement. Je suis parmi les plus jeunes !

En commençant cette brève incursion dans les propos des 35-50 ans sur la retraite, ceci permet de réfléchir sur une question cruciale, celle de l'impact de la quasi absence de la jeunesse, sur une base permanente, sur les travailleurs plus âgés. Dans plusieurs milieux de travail se retrouvent peu de « jeunes adultes ». Les aînés qui ont pris le tournant de la soixantaine, dont un bon nombre se trouve actuellement en Floride, voyaient leur univers professionnel et familial rempli de la jeunesse du baby-boom qui avait envahi un marché de l'emploi privilégié. Bien des baby-boomers s'acheminent quant à eux doucement vers la retraite, sans la présence génératrice et dynamique des plus jeunes. A-t-on mesuré l'impact de cet isolement de la génération de l'entre-deux ? Simultanément, ils s'inquiètent de la situation des adolescents, parfois leurs propres enfants, voient peu de jeunes adultes dans leurs milieux de travail, et assistent à l'apogée de l'âge d'or de leurs aînés, souvent leurs parents, qui se sont constitués une culture du troisième âge autonome et privilégiée que la plupart des baby-boomers ne connaîtront pas... Plusieurs de cette tranche d'âge souffrent à leur façon de l'éloignement des générations : usure, désenchantement, incertitude. Par ailleurs, que les générations montantes soient moins favorisées du point de vue nombre et emploi signifie pour eux moins d'appui et moins de ressources financières dans le futur :

J'ai hâte à la retraite, mais ça me fait un peu peur parce qu'avec le système actuel, on n'est pas certain d'avoir des fonds de pension. Nos jeunes ont tellement de difficulté à se trouver de l'emploi, il y a tellement de chômage que je n'ai aucune idée de ce qu'on peut espérer comme conditions de retraite : nos fonds de [294] pension, nos assurances vont-ils encore être là ? De plus en

plus ils veulent couper dans l'assurance-maladie, dans les services aux personnes âgées. (Entrevue de groupe)

Au sein de cette génération, plusieurs se retrouvent toujours pourvoyeurs de leurs enfants de la vingtaine, encore à la maison. Certains pressentent un conflit de générations qui ira s'aggravant :

Avec le peu de respect que les jeunes ont envers les autres, que vont-ils faire avec nous lorsqu'on sera malade ? Les jeunes n'ont plus de respect envers la personne âgée, la personne malade. Lorsqu'ils seront au pouvoir, que vont-ils faire de nous à 60 ans, à 70 ans ? Moi je pense que notre retraite il faut vraiment la préparer nous-mêmes, ne se fier à personne ! (Entrevue de groupe)

Pour une femme de 49 ans, la perspective de perdre sa place au profit de la génération montante l'amène à se centrer sur le moment présent :

Je trouve la situation des jeunes désolante. J'espère qu'il se produira quelque chose. D'ailleurs, plusieurs d'entre eux commencent à réagir, au niveau des partis politiques par exemple. Ils commencent à prendre leur place, ils se rendent compte qu'ils n'ont pas de place. On va se faire tasser, nous les gens de 50 ans ; ce ne sera pas long. À un moment donné, dans une dizaine d'années, j'ai l'impression que ce ne sera pas facile, peut-être même avant. Ils vont exiger leur place, ils vont la prendre. Ils y ont droit de toute façon.

Et vous, comment prenez-vous votre place, qu'est-ce qui vous fait vivre, aimer, espérer ?

Ma ligne de vie, c'est : je ne sais pas ce que la vie me réserve. Est-ce qu'un jour mes enfants auront des enfants ? J'aimerais ça mais je ne vis pas en fonction de cela. Dans le moment, j'aime voyager donc je voyage beaucoup. J'aime pratiquer des sports, donc je pratique des sports. Je ne suis pas du genre à me priver en

vue de mes 60 ans, pour m'assurer une retraite dorée. Un confrère de travail vient de décéder à 52 ans, ce qui me confirme qu'on doit vivre le moment présent.

Ici on observe une autre forme que prend la coexistence parallèle [295] des générations. Chaque génération veille à ses intérêts propres, parfois au détriment de l'autre. Il s'agit ici d'une tendance répandue, non d'un comportement adopté par tout un chacun.

La préparation inquiète

Les descriptions de la retraite qui vient oscillent souvent entre le plein et le vide. Il importe en tout cas de saturer l'espace d'occupation anticipé :

Je veux prendre des cours pour préparer notre retraite. Mon mari qui, d'habitude, n'aime pas ce type de chose, trouve important qu'on y aille. D'abord, il faut savoir évaluer combien d'argent nous aurons besoin. Ensuite, comment on va utiliser notre temps, comment on va s'organiser.

L'activisme, la santé, l'argent s'avèrent des références fréquentes mais qui tournent à vide. Comme si l'on perpétuait une logique de productivité, une logique de marché dans cette période de la vie qui appelle des valeurs différentes.

J'espère que lorsque je vais pouvoir prendre ma retraite, je vais avoir plein d'activités à faire, que je vais être capable de les faire aussi. La santé pour les faire, l'argent aussi.

Des formules très vagues laissent croire à un plein qu'on ne réussit pas à nommer : « Faire des affaires par choix », « vivre ce que tu veux vivre ». Mais il s'agit souvent d'une anticipation de la retraite marquée

par l'inquiétude. Au fond, la centration sur le contenant de la retraite appelle le vide : « Quand ça va être notre tour, les coffres vont peut-être être vides. » Le plein, c'est l'argent. On conserve les mêmes références qu'en période de prospérité. Les valeurs d'être, d'âge mûr, de sagesse, d'expérience sont peu évoquées. Encore moins songe-t-on à en faire profiter la société quand viendra le moment de la retraite : « J'ai hâte de débarquer, un point c'est tout. » Un témoin de cette génération craint le ressac :

Lorsque les gens envisagent la retraite, c'est le vide. Ils font tout à la planche : famille, travail, cours du soir. Comment mettront-ils un frein à la performance qu'on donne au travail ? Les points de questionnement intérieur vont sourdre et risquent d'être très souffrants. (Femme, 43 ans)

296

Vers de nouveaux liens intergénérationnels ?

Pour une part on retrouve une sorte d'alternative entre ce que le psychologue Erik Erikson appelait la « générativité » et la « stagnation ». Après 45 ans, cette alternative est décisive. La générativité concerne le désir de léguer quelque chose de valable aux plus jeunes, le sens de la continuité. La stagnation, au contraire, est la centration sur son propre confort qui amène un profond sentiment de vide. Mais, encore une fois, il faut souligner que la générativité ne va plus de soi dans la culture de masse. En outre, l'institutionnalisation des âges de la vie dans la société actuelle, leur compartimentage, remet aux individus et aux groupes la tâche délicate de ressaisir autrement le sens de la continuité. Mais nous avons eu peu d'indices de démarches de ce type. Un interviewé de la quarantaine observe autour de lui :

Nous ne sommes plus en lien avec le monde des jeunes. Le décrochage, le chômage, la montée de la violence, ça nous inquiète parce que ça nous agresse. Mais on n'a pas de réel atta-

chement à ceux qui suivent. Autour de moi, les gens tiennent essentiellement un langage égocentrique, ils ne pensent qu'à : « Il me reste tant ou tant d'années à travailler, avant la retraite. » Bien sûr, pour leurs propres enfants ils ont une préoccupation, mais elle m'apparaît souvent égoïste car elle ne s'accompagne pas d'une action pour changer le cours des choses, dans les écoles par exemple. Les jeunes se réunissent dans des groupes qui exigent une rigueur qu'ils ne trouvent plus à la maison. Les parents n'ont plus le temps d'investir car ils performant pour eux-mêmes.

Ils ont des choses à transmettre, qu'ils n'ont pas transmises dans leur course à la performance. Pour moi, retraite rime avec « ce que tu n'as pas pu faire ». Mais comment vont-ils puiser en eux-mêmes les ressources pour refaire les liens avec la génération qui les suit ? Quand toute ta vie tu as vécu avec les autres comme avec des êtres de passage, des étrangers, comment prétendre vivre une retraite où les liens vont soudainement se resserrer ?

Il y a à cet égard une nouvelle conscience en émergence. Nous avons accordé une place particulière à la parole des artistes de la génération des 35-50 ans. Eu égard aux liens défaits entre les générations, il faut souligner « l'après déclin de l'empire américain », de

297

Denys Arcand : Jésus de Montréal. Après le regard terrible porté en 1986 sur sa propre génération - où les personnages sont alors âgés en moyenne de 35 à 40 ans -, Arcand (né en 1941) place au centre de sa réflexion alternative les générations montantes. Le rôle de Jésus est alors tenu par un jeune comédien de trente ans, au chômage, qui rassemble autour de lui des pairs. À travers eux, Arcand formule un procès sévère sur sa propre génération et son monde professionnel.

Un couple interviewé de la quarantaine mentionne que leur fille, anthropologue, désire que ses parents vivent avec sa propre famille durant la retraite : « La relation entre grands-parents, enfants et petits-

enfants est très importante. » Peut-être cela a-t-il à voir avec le déplacement des rêves de retraite du sud au nord... Un interviewé nous confie ceci :

La vie va tellement vite, on n'a pas assez de 14 ou 15 heures par jour pour faire ce qu'on a à faire. Moi, à la retraite, je veux aller à la pêche, à la chasse, surtout avec ma femme. Même si elle ne me suit pas beaucoup en ce moment, j'espère qu'elle va me suivre à la retraite. Mais aussi les enfants. J'aimerais que les enfants soient plus près de nous à la retraite. Ils sont là, mais on court partout, on n'a pas le temps de s'arrêter à eux.

Du sud au nord

De manière générale, lorsqu'ils conçoivent leurs vieux jours, les 35-50 ans semblent revenir à des paysages plus nordiques, plus... boisés et moins sablonneux, plus repliés dans les terres et moins tendus vers les rivages. Par la description de son itinéraire spirituel, un policier de 50 ans, déjà à la retraite, trace un tableau particulier. Notons qu'étant ; retraité à cet âge, il a tout les traits d'un héritier des conventions collectives incroyables que se sont données les grandes corporation dans les années 1970, jusqu'au début des années 1980 :

Il y a d'abord eu le conformisme religieux de mon enfance. Plus tard à l'époque du collègue j'ai reçu une véritable éducation religieuse. C'était la période complexe de l'adolescence où même les questions religieuses nous troublent. Plus tard à l'âge adulte j'ai fait table rase des idées du passé. C'était la période de la Révolution tranquille et la découverte d'une liberté immense et sans limite.

[298]

Puis l'âge mûr est arrivé et la plate réalité a pris le dessus. J'ai néanmoins conservé à cet âge une façon d'aborder le monde réel sans préjugés, j'ai côtoyé la misère humaine et l'injustice. J'ai encore perdu quelques illusions.

Aujourd'hui, à ma retraite, je suis plus serein et davantage contemplatif. Je suis presque en retraite fermée. Et tranquillement ce monde intérieur tant négligé se reforme sans turbulence. Tout ce dont j'ai besoin, c'est un petit coin de nature, où ma femme et moi puissions recevoir nos enfants et nos petits-enfants. Je demeure un grand sceptique et il n'est pas question pour moi d'être embrigadé dans une religion. Ma liberté intérieure est l'essence même de ma spiritualité.

Retour au nord, en retraite fermée dans les sous-bois, pour les mutants épuisés, qui reviennent de tous les *trips* et n'aspirent qu'à se reposer auprès des leurs. Cet extrait d'entrevue marque les pas de toute une génération : conformisme, tabula rasa, liberté sans limite, âge mûr. et plate réalité, contemplation et sérénité, retraite et intériorité. En l'espace de trente années, on passe à travers deux grands types fondamentaux d'expérience : un rapport d'extériorité et de transformation du monde, suivi d'un rapport d'intériorité et de transformation de soi. Le premier est de l'ordre du changement et du mouvement, le second est plus spatial et plus intimiste. Dans le cas précis de notre interviewé, la transformation du monde se sera faite à son profit, après quoi il aura pu prendre soin de lui-même.

En filigrane des termes de plusieurs interviewés, de leur désillusion, on peut deviner les nouvelles peurs de notre fin de siècle qui provoquent une poussée intimiste. Le sida, par exemple, après les quatre cents coups d'une liberté sans limite. L'angoisse environnementale peut amener aussi à préférer l'ombre aux rayons cancérigènes du soleil. Certains interviewés ont exprimé cette nouvelle angoisse, inédite. Notre imaginaire du nord comme du sud est sali par la crise environnementale :

Ma grande préoccupation c'est l'environnement. Quand je regarde ce que c'est devenu, ça m'attriste. Je me demande ce qu'on peut faire, ce qu'on ne doit pas faire. Quotidiennement ça me passe dans la tête. J'ai lu dernièrement que le soleil est un danger ! Pour moi, le soleil a toujours été un signe de santé, sans en abuser.

[299]

Ça me prend vraiment aux tripes, et je me demande quand ils vont nous dire que les arbres sont toxiques. Quand je vois des gens étendus au soleil, je me dis : « Ce n'est pas bon pour eux. » Au point où moi qui aime la nature et le camping, je remets tout cela en question. (*Femme, 45 ans*)

L'utopie fragilisée

Malgré tous ces aspects critiques, la retraite demeure une aspiration de plusieurs interviewés. L'un d'eux, administrateur de 36 ans, nous dit :

J'aimerais prendre ma retraite à 45 ans. Mais comme la vie, des fois, nous impose des choses, je ne pense pas pouvoir la prendre avant 55 ou 60 ans. Mais j'espère avoir une belle retraite, pouvoir profiter de la vie. J'en profite déjà pas mal, mais j'aimerais continuer à en profiter, à voyager. Peut-être que je continuerais à travailler un peu, comme consultant. Je me vois dans le Sud, près de la chaleur et du beau temps.

La société idéale serait une société où l'on communique, où les gens se respectent. Que les gens se parlent plutôt que de s'asseoir devant la télévision. Avoir du plaisir à vivre, ne pas courir après l'argent. Il faudrait retourner aux sources peut-être, à la terre. Qu'il y ait plus de familles qui soient cultivateurs. De plus en plus de gens retournent à la terre.

Voici un beau cas de l'ambivalence nord-sud propre à bien des Québécois, partagés entre la terre et la mer, entre la froidure et la chaleur. Ce qui fait dire au géographe Luc Bureau, au sujet de l'utopie québécoise qu'il désigne avec humour « Ubécoisie » :

L'Ubécoisie demeure à ce jour une terre de confins. Son sud marque la limite des dernières villes du nord. Ce voisinage de la

vie et de la mort recouvre d'autres différences : celle de la sauvagerie et de la culture, du paganisme et du christianisme, du nomadisme et du sédentarisme, de la déraison et de la raison. L'Ubécois n'échappe pas à ces contradictions : il est tout à la fois errant et casanier, couard et intrépide, soumis et séditieux, libertin et serre-fesses, économe et prodigue, mystique et trivial. D'autres forces viennent cependant atténuer ces excès. Car si l'Ubécoisie habitée est aux limites du nord, elle est aussi, par [300] complémentarité géographique, aux marges du sud. Cette autre mitoyenneté contient d'autres discordances : celle de la latinité et de l'anglo-saxonomie, du catholicisme et du protestantisme, de la rareté et de l'abondance, du rêve et du fait brut (*matter of fact*). C'est par le sud que l'Ubécois accomplit ses contradictions nordiques : il migre vers le sud pour réaliser ses rêves de nomadisme nordique, il se gave de produits sudistes pour assouvir ses convoitises congénitales, et il projette sur des cowboys de cinéma ses élans d'héroïcité. Il rêve (complexe nordique) d'une Maria Chapdelaine (complexe nordique) toute bronzée (complexe sudiste) avec laquelle il vivrait un amour sauvage (complexe nordique) dans un condominium floridien climatisé (complexe sudiste), où la table en plexiglas (complexe sudiste) serait toujours garnie de bonnes bouteilles (complexe nordique) et agrémentée d'une avalanche de gibiers grassouillets (complexe nordique) cuits à point sur un barbecue (complexe sudiste) acheté avec sa carte de crédit *American Express* (complexe sudiste). Telle est la vraie nature de l'Ubécois : telles sont les voix contradictoires du nord et du sud qu'il lui plaît d'écouter simultanément. C'est un être d'emblée ingouvernable, naturellement inapte à l'accomplissement de grands desseins collectifs ⁶⁸.

Mais non seulement contradictoire, un brin anarchiste, notre imaginaire de l'espace subit un ébranlement profond ces dernières années, s'il est vrai que « la pratique territoriale [...] a servi et sert encore de paradigme aux faits et gestes de la nation, [mue par] l'opiniâtre obsession d'une territorialité définissant l'Être ⁶⁹ ». Cette territorialité s'ex-

⁶⁸ L. BUREAU, *op. cit.*, pp. 197-198.

⁶⁹ L. BUREAU, p. 158.

prime tant à travers la colonisation qu'à travers les projets hydro-électriques. À cet égard, un sentiment de désappropriation, voire d'exil apparaît dans les consciences. Écoutons un interviewé de 45 ans :

Après la prise de conscience de notre valeur culturelle dans les années 1960-1970, je ressens une sorte de brisure. À l'ouest, à l'est et au sud se trouvent des anglophones. Mais le nord, ça nous appartenait. On pouvait s'évader mentalement vers cet infini. Maintenant on nous le conteste. L'espace et les saisons, [301] c'est la seule chose qui nous appartenait. Après l'encerclement, nous devenons une enclave, une île. Et notre propre centre, Montréal, n'est plus québécois.

Chez cet interviewé s'opère un resserrement de l'imaginaire sur le territoire. Au fond, la société québécoise s'est toujours trouvée dans les faits ouverte vers le nord où vivent des populations d'Amérindiens et d'Inuit. Le défi est d'arriver à penser l'interterritorialité, d'accepter l'apport du regard de l'étranger pour reconsidérer notre réalité culturelle, redéfinir notre rapport à l'espace. Mais seul un corps en forme est flexible, seule une entité sûre d'elle-même intègre et rayonne... ⁷⁰

2. De la mutance à l'errance

[Retour à la table des matières](#)

Cet imaginaire très riche s'est brisé chez certains baby-boomers : décrochage intérieur mêlé de désenchantement politique chez les uns, rêverie adolescente chez les autres... Nous l'avons dit plus haut, il y a une mystique de l'errance, du vagabondage, du transit. Ici, l'errance prend des significations dramatiques : le rapport décroché au pays, la perpétuelle adolescence, la « légèreté » du rapport au monde.

⁷⁰ Voir Michel MAFFESOLI, *Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1988, p. 133.

L'épuisement de la Révolution tranquille

Voici l'essentiel des propos d'un jeune homme âgé de 24 ans, suivi d'un échange avec une femme de 49 ans. Dans un texte portant un regard sur la génération des baby-boomers, le premier décrit son itinéraire. En voici un extrait :

J'ai vu l'Expo 67 dans le ventre de ma mère. J'ai eu trois ans en octobre 1970. En 1975, je n'avais pas encore huit ans mais je comprenais déjà la portée de la révolution sexuelle et de l'épanouissement de la femme moderne car ma mère (qui devait divorcer) m'a présenté son premier chum. En novembre 1976, notre professeur de 4e année nous a expliqué que le Québec ne serait plus jamais le même. « Est-ce que ça veut dire que les Haïtiens et les Cambodgiens des "classes d'accueil", (parqués) [302] au sous-sol de l'école vont apprendre le français plus rapidement et qu'ils vont avoir le droit de jouer au ballon-chasseur avec nous ? », avais-je alors demandé à ma maîtresse d'école.

J'avais 13 ans au référendum de 1980. Sans doute trop jeune, je ne comprenais pas l'amertume qui habitait les professeurs de la polyvalente ; moi j'étais amoureux de ma première blonde, Veronica qui arrivait du Chili. Quand Trudeau a rapatrié notre constitution en 1982, elle ne parlait aucune des deux langues officielles ; j'ai donc appris l'espagnol.

Au conseil étudiant, j'étais entouré d'amis venant du Vietnam, du Moyen-Orient, de Pologne, de France. Ils étaient Juifs, Arméniens, Musulmans, athées. Notre combat au conseil : abolir les cours de morale. Nous n'avons pas réussi. Le sombre avenir que des profs désillusionnés (et sur le point de se faire geler leur salaire par le PQ) nous traçaient dans ces cours était des plus alarmant. drogues, conflit nucléaire, sida, *safe sex* et j'en passe. Secrètement, je rêvais qu'on m'explique les mystérieuses religions de mes collègues de classe, ou des histoires de Jésus. Cause perdue d'avance. Mes baby-boomers de profs passaient de la morale judéo-chrétienne d'hier à une morale *politically correct*, celle des

tranquilles révolutionnaires. Morale tout aussi castrante et brimante. Nourrissez mon esprit, faites-moi rêver, bordel !

Plus tard, après que mon père eut vainement tenté de me faire prendre part au virage technologique, j'ai lâché l'école. Je ne voulais pas céder devant l'incontournable austérité intellectuelle et économique de mon temps. Je suis donc allé faire le tour du Québec... Québec, ce concept qui a tant fait vibrer mes prédécesseurs et qui jusque-là, pour moi, ne voulait rien dire. J'ai abandonné l'école pour poursuivre mes rêves à moi : penser, écrire. J'avais compris une chose de ce douloureux passage vers l'âge adulte : il est inutile de heurter les mastodontes de la Révolution tranquille de plein front. Faisant mon petit bonhomme de chemin, je me suis demandé par exemple qui était coupable de l'échec du système d'éducation au Québec. (24 ans)

Lors de la conversation autour de ce texte provocateur mais trop bref, son auteur a précisé certaines choses. « Lorsque je suis parti de chez moi, un seul repère a subsisté : le jour de l'An célébré chez mon grand-père. » Un peu plus tard il ajoute : « Très tôt j'ai dit à [303] mes employeurs actuels de ne pas attendre de moi des idées nouvelles fracassantes, mais de m'apprendre à travailler. » En somme, il exprimait tant bien que mal la quête d'une profondeur, d'une voie d'apprentissage, d'adultes interpellants et inspirants, d'une sagesse, d'un art de vivre. Il mettait sur la table les questions les plus vitales que nous posait la génération des 20-35 ans, dans le précédent dossier. Une quête trop à l'étroit dans l'étau de la Révolution tranquille devenue « brimante », prise d'assaut par une interculturalité très riche. Notre jeune homme de 24 ans part aussi de chez ses parents, pas d'abord à Katmandou ou au Sahara, mais à deux pas de chez lui... au Québec... Les jeunes adultes des années 1980 souffriraient-ils du mal du pays ? Pressentent-ils que la mutance des années 1960 s'est subrepticement muée en confort insipide ou en *errance* idéale ?

Pierrette, 49 ans, en réponse aux interrogations de son jeune collègue, admet la médiocrité du discours de sa génération. Elle dit : « Je n'ai pas choisi le pays où je suis née, mais j'entends bien choisir le pays où je vais mourir. » « Mais c'est un discours de mort. » « Non, je suis très sereine. C'est pour cela que j'ai choisi de ne pas avoir d'en-

fant. » Comment au juste comprendre un tel propos ? « Je n'ai pas de pays, je ne veux pas transmettre la vie, je veux mourir quelque part. » Il nous semble retrouver là une radicalisation du « quitter » propre à plusieurs membres de cette génération, jusqu'au refus de peupler et d'habiter, une sorte de décrochage de fond. Un monde sans filiation ni descendance ni pays. Ceci se greffe à tout un imaginaire de l'errance :

Je n'ai trouvé nulle part de patrie, et je ne suis qu'un errant en toute ville et en partance sur tous les seuils. Ils me sont étrangers et dérision ces contemporains vers qui mon cœur naguère me poussait et je me suis exilé des patries et des *terres maternelles*. Aussi je n'aime plus que le pays de mes enfants, l'inexploré, au plus lointain des mers ; à ma voile, c'est celui-là que je commande de chercher et de chercher.

Claude Lévesque place cet extrait de l'ouvrage *Le Château*, de Kafka, en lien avec le roman *Agonie*, du poète québécois Jacques Brault, sur l'histoire d'un professeur de philosophie devenu clochard, retracé par l'un de ses étudiant :

L'espace d'une minute, nous avons formé un lieu de connivence, un pays. Une promesse ? Non. Nous sommes tous des exilés. [304] Nous ne rentrerons pas au pays.]à n'y a pas, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais de pays [...] ⁷¹.

Lévesque propose l'expérience de la rupture qui défait les liens narcissiques au pays imaginaire, à la terre-mère, au pays des citoyens de souche. La perte du pays d'origine engendre une « communauté nomade » :

Qu'importe alors si, dans ce lieu d'adoption où je ne fais que passer, je laisse quelques traces étranges, aléatoires, improba-

⁷¹ J. BRAULT, *Agonie*, Montréal, Boréal Express, 1985, p. 76-77 ; cité par C. LÉVESQUE, *op. cit.*, p. 213.

bles ! Qu'importe si le pays où elles s'inscrivent passe et m'entraîne dans son passage - qui ne passe pas - m'obligeant à passer sans m'installer, sans me fixer, à habiter sans demeure, sans habiter ! ⁷²

Le philosophe veut instaurer le rapport de la différence qui met fin notamment aux oppositions entre l'autochtone et l'étranger. Mais l'effleurement du pays laisse songeur. Peut-on vivre uniquement dans la rupture, la différence, la déconstruction ? Comment équilibrer la singularité qui enracine, et l'universel qui nous insère dans le vaste mouvement du monde ? Est-il possible d'échapper au va-et-vient entre nomadisme et sédentarisation ? Cette tendance nous rappelle les propos d'une immigrée d'ici. « Vous, les Québécois, vous n'êtes nulle part. »

Rêveries des uns, inespoirs des autres

L'écrivain Yves Simon, autour de la quarantaine, anticipe une mutation de l'imaginaire humain :

Il va falloir se rendre à l'évidence : on sort d'un monde pour entrer dans plusieurs autres mondes. Or notre imaginaire continue à fonctionner sur le mode de l'unique : une vie, un métier, un amour, une femme, une famille. Tout ça va devenir des métiers, des amours, des femmes, des familles, ce qui fera plusieurs vies dans la même.

Simultanément, il estime que la jeunesse, « sans repères du bien et du mal, est entre deux eaux, à la dérive. C'est la dérive d'une jeunesse qui n'a pas de pôles d'attraction, ni de repoussoirs. » Quant [305] à lui, s'il est ancré quelque part, « c'est provisoirement et pour toute la vie : là où je vis, j'ai mis longtemps à déballer les cartons. J'ai l'impression

⁷² *Ibid.*, p. 222.

quand même d'être toujours en transit. Je suis à l'ancre, mais je peux me détacher facilement. »

Comment comprendre un tel discours, où l'auteur se berce lui-même dans le multiple, l'instable, le transit, et renvoie les plus jeunes à leur « dérive » incertaine ? Combien de fois n'avons-nous pas entendu de la part d'intellectuels de la quarantaine des propos semblables ? N'y a-t-il pas en-dessous de cela un certain cynisme ? Une culture juvénile qui perpétue l'indétermination, un peu comme une rivière sans lit ? Sous des dehors d'intellectualité brillante, je me demande s'il n'y a pas une sorte de zapping désabusé ennobli en idéologie, une mutance devenue errance ou flânerie. Discours de pseudo-adulte que les jeunes dénoncent radicalement, car ils ne peuvent jamais compter sur ce genre de personne. Psychologie de célibataire de luxe qui dispose de tous les moyens pour profiter de la société sans rien lui rendre.

Ils prennent plaisir à être perpétuellement ailleurs, à ajuster le monde à leur rêverie. Ceci se trouve dans le sillage de l'une de nos hypothèses de travail : ce à quoi ils tiennent le plus est que leur condition de sujet ne soit pas contredite. L'idéologie de la mutance-errance perpétuelle constitue un point de fuite. Insistons. À cause du drame qui nous a été révélé par des jeunes, ce sont des êtres sur lesquels on ne peut pas compter. Il ne peuvent être des repères. De quelle transmission ces adolescents peuvent-ils être capables ?

LA DÉRIVE DE LA MUTANCE DANS UNE IDÉOLOGIE DE L'ERRANCE CONSTITUE LE POINT DE JONCTION DRAMATIQUE AVEC LE PROFOND DRAME SPIRITUEL DES ADOLESCENTS ET AVEC CELUI DE L'ERRANCE DES JEUNES ADULTES, RESPECTIVEMENT ABORDÉS DANS LES DEUX PREMIERS RAPPORTS DE RECHERCHE. Le plus inquiétant est que ces adolescents se retrouvent hélas dans bon nombre d'institutions d'éducation. Ils érigent leur errance, leur désabusement, leur cynisme en pensée. Comme le disait Valadier, uniquement ce genre d'intellos semble enchanté du désenchantement actuel !

Ces gens-là ne semblent pas se rendre compte de l'impact de cela sur les jeunes psychismes qui doivent se structurer. Nous préférons l'autocritique de plusieurs de nos interviewés de 35-50 ans, conscients qu'ils ont reçu dans leur enfance et leur adolescence une structuration

leur permettant par la suite de se ressaisir, après parfois de longues errances. Et ceux-là s'interrogent en disant :

[306]

Peut-être que notre grande erreur, ç'a été de ne pas transmettre à nos enfants, à nos étudiants ces fondements que nous avons reçus et qui nous permettent aujourd'hui de rebondir.

Nous retrouvons ici les principaux vecteurs critiques qui traversent ce rapport de recherche de part en part. La crise d'altérité se manifeste dans un moi qui n'arrive jamais à la condition de sujet, dans une subjectivité et une affectivité livrées à une fluance sans lit de rivière. Ceci donne lieu à un rapport de générations incapable d'une véritable transmission cohérente, pertinente et efficace. Sans compter la désarticulation de l'imaginaire et du pays réel, du principe de plaisir et du principe de réalité. Les acquis des sciences humaines sont implicitement disqualifiés du revers de la main au profit d'une idéologie séduisante du recommencement perpétuel dont les expériences amoureuses successives sont l'indice le plus évident. On comprend alors la réaction saine et vitale de ces jeunes adultes qui nous ont dit leur profond scandale face à certains professeurs qui ont voulu les entraîner dans des voies sans issue, toujours présentées comme des voies ouvertes, mais qui mènent à un ailleurs de nulle part. S'y cache encore ici un drame spirituel évident, bien exprimé par Yves Simon : « Les idéaux ne sont plus là, il faudra se contenter de l'inespoir. »

Comment ne pas retrouver ici le cri de plusieurs de nos jeunes interviewés :

Nous avons l'impression d'avoir grandi dans un monde qui ne croit plus en rien ni personne. Y a-t-il encore quelque chose dans cette société qui mérite un respect sacré, un engagement durable et une loyauté profonde ?

Si nous ne sommes pas capables d'entendre ces messages de notre propre jeunesse, c'est qu'il y a de profonds ressorts qui se sont cassés,

en dessous des apologies de l'errance par des adolescents qui s'ignorent.

Le monde déserté

La thèse de Ricard sur *La génération lyrique* (40 à 50 ans) a provoqué bien des remous au Québec. Elle concerne à bien des égards cette errance dont nous essayons de dessiner les contours. « Collaboratrice » de la modernité, cette génération aurait fait de l'existence un « territoire de pure instabilité », choisissant d'habiter la mobilité et le [307] recommencement incessants. Pour tromper l'ennui d'un contexte saturé de biens matériels et de possibilités culturelles, elle se serait livrée à une logique d'invention frénétique. Ricard construit une typologie sommaire des idéologies qui surgissent alors : idéologies de la société - marxisme et dérivés -, idéologies du moi, sous la poussée freudienne de libération des pulsions et du mythe californien. Que ces deux idéologies se retrouvent ensemble le plus souvent chez les mêmes individus ou groupes n'étonne guère, puisque cette époque fait fi des contradictions : « Ce qui compte, écrit Ricard, ce n'est pas la cohérence de la pensée, mais l'ouverture, l'authenticité, le courage de la "démarche" »⁷³. »

À la faveur de l'affaiblissement des idéologies de société vers le milieu des années 1970, les idéologies du moi gagnent du terrain et centrent l'attention sur l'épanouissement personnel. Puis, intégrant les deux premières, les idéologies de la culture sont à bien des égards les plus révélatrices. La génération lyrique, dans un « comportement discrétionnaire », se complaît dans une « foire conceptuelle », multipliant les « percées », les « remises en question », les « ruptures décisives ». Vaut ce qui est inédit, sans trop de vérification.

S'inspirant d'Hannah Arendt, Ricard envisage le rapport de la génération lyrique au monde comme un refus d'habiter, une déréalisation :

En l'absence des modes anciens reposant sur la contemplation et le respect, figures de l'apprentissage et de la soumission de

⁷³ F. RICARD, p. 202.

l'être, la consommation-consomation devient la manière normale, unique, de « traiter » le monde et d'entrer en relation avec lui ⁷⁴.

Ce faisant, elle déserte le monde et son poids, et perd la gravité que procure le sentiment de responsabilité à l'égard du monde. Elle se compose d'un tout nouveau type d'adultes, jeunes et légers. Le verdict de Ricard est clair : la génération lyrique est, de manière générale, inapte à la « générativité ». Nous avons abordé ce thème à l'intérieur de la section portant sur « La retraite ». À l'opposé de la « stagnation » ou sentiment de vide, la générativité suppose que l'adulte vieillissant a une conscience vive de remettre la vie aux générations montantes. Or, « délivré, allégé du monde, comment le nouvel adulte saurait-il ou voudrait-il l'assumer et le transmettre » ? Mais [308] Ricard ne traite pas du facteur d'angoisse que comporte ce sentiment de légèreté. La légèreté appelle le vide. Ceci émergeait de notre sommaire analyse des propos des interviewés sur leur retraite. En ce sens, leur goût de la famille, à la limite, peut relever du désir de remplir ce vide laissé par la perte du monde...

Conclusion

Dans ce long chapitre, à partir de l'angle particulier du rapport à l'espace, nous avons rencontré la riche diversité du monde des baby-boomers, le meilleur et le pire : des idéaux qui ont fini par s'inscrire dans des projets d'adultes féconds, des adolescences prolongées, des décrochages profonds. Nous avons pu aussi identifier quelques déplacements dans leurs quêtes de dépassement, quelques incohérences. Nous avons cependant peu élaboré les analyses des figures de bâtisseurs entêtés que quelques-uns sont restés, impliqués dans l'aménagement des institutions et des projets locaux : « C'est ici que je bardasse », disait cette femme qui avait canalisé autrement son rêve de missionnariat. Nous n'avons pas non plus mentionné ceux qui ont su habilement se constituer des territoires exclusifs, encerclés par un corporatisme monopolistique, faussement dit d'intérêt public.

⁷⁴ F. RICARD, p. 259.

À la vérité, il est très difficile d'enchâsser cette génération dans un discours définitif sur le rapport à l'espace. Surtout en ce qui concerne leur rapport au pays. Comment les situer par rapport à la culture sacro-spatiale de Félix Leclerc, de Gaston Miron, de Gilles Vigneault, ces poètes aînés qui chantent la terre davantage que l'histoire à faire ? Les grands leaders nationalistes appartiennent somme toute surtout aussi à la génération aînée. Au-delà de leur disqualification actuelle du domaine politique, assez majoritaire, quels seront les apports originaux des baby-boomers à ce chapitre, leurs déplacements ? Ils se démentent déjà dans des situations devenues fort complexes, tant au plan politique, économique, social, affectif que familial.

Pourtant, il nous faut aborder dans ce dossier deux autres questions critiques reliées à un certain monde mythique idyllique des baby-boomers : la culture psychologique et son mythe de la transparence, l'utopie de l'innocence et son mythe paradisiaque.

[309]

**Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.**
Recherche-action. Troisième dossier.

Troisième partie.
Des enjeux culturels

Chapitre 12

LA MYTHOLOGIE IDYLLIQUE

Une mythologie de la transparence

[Retour à la table des matières](#)

Sur l'arrière-fond de notre recherche, mon attention a été attirée par une publicité diffusée dans tout le monde occidental, à cause de son traitement du mythe de Narcisse et des contradictions qu'il recèle.

Par un téléviseur haut de gamme, Toshiba nous promet la découverte, la connaissance et l'aventure humaine. Ce sont là des thèmes qui renvoient d'abord à l'extériorisation de soi : la curiosité pour ce qui nous est étranger, l'exploration de l'ailleurs. Or, l'illustration multiplie tout au contraire les images de soi-même. À la lumière du soleil levant, douce mais brillante, laissant appréhender un jour de plus en plus clair et lumineux, un « Homme » nu apparaît, en même temps que son image reflétée dans l'écran du téléviseur et dans le miroitement de l'eau. De manière fort surprenante, il ne regarde pourtant pas

son image, il porte son regard vers l'horizon qui s'illumine, il fixe ce point d'irruption de la lumière dans son univers d'images de lui-même. Il fixe ce qui le révèle en même temps que les reflets de lui-même. Du même coup on se voit renvoyé à un certain déplacement du mythe de Narcisse, ou du moins à l'une de ses virtualités.

Le terme « narcissisme », devenu une clé de l'analyse culturelle contemporaine depuis Christopher Lash, qui signifie un amour excessif de soi, évoque le mythe grec de Narcisse qui, ayant un jour aperçu son image dans l'eau d'une fontaine, s'éprit de lui-même. La psychanalyse associe le stade narcissique à l'enfance, alors que l'enfant ne s'est pas encore différencié du monde extérieur. La personne d'un âge plus avancé est narcissique si elle ne réussit pas à investir les [310] autres de son désir, mais cherche à plaire à tout prix et ne trouve dans l'autre que le reflet de son image.

Dans le cas de notre illustration, Narcisse ne se contemple plus lui-même, mais il devient le centre d'attention, celui qui est regardé. Il n'est plus fasciné par sa propre image jusqu'à s'y perdre, mais par ce qui le fait apparaître, par les fabricants de l'image multipliée de lui-même. Cette connaissance, cette découverte promise, c'est l'image de soi, renvoyée aux autres, toujours plus raffinée, étendue, splendide, parfaite. Et l'écran télévisuel reproduit cette image de soi de façon beaucoup plus fidèle et subtile que le miroir originaire de Narcisse, l'eau qui altère l'image. C'est le règne accompli de l'identique. Plus besoin de chercher sa propre image dans les eaux troubles, un téléviseur des plus sophistiqués la renvoie parfaitement à tous les regards, enfin exposée.

Narcisse n'est plus seul au bord de l'étang, il est regardé, alors que l'écran le capture et l'exhibe aux yeux du monde entier. Le lever du soleil, en outre, et son ascension vers le zénith sont associés dans le monde symbolique à un sentiment d'euphorie et surtout à un processus de sublimation intérieure. Seuls les héros, les guerriers, peuvent s'élever avec l'astre lumineux. Être vu, fuir le monde de la nuit et briller sous les feux du dehors :

Dans *Le feu du dedans* de Carlos Castaneda, écrit Guy Corneau, le personnage de Silvio Manuel se tient toujours dans l'obscurité ; il ne se montre jamais à la lumière du jour. Bien plus,

comme il s'agit d'un instructeur dans l'art ancien des sorciers Yaki, il ne parle que la nuit tombée, au sein de l'obscurité la plus profonde, ne voyant jamais ses interlocuteurs et n'étant jamais vu par eux. Quelle image fascinante ! Et combien elle est éloignée de notre conception du monde. C'est une image reposante qui prend toute sa dimension quand nous la mettons en relation avec les tournures telles que « se faire une place au soleil », « se mettre en lumière », « être sous les feux de la rampe ».

Nous vivons dans une mythologie exclusivement solaire où il n'y a pas de place pour la fraîcheur de la nuit. [...] Nous désirons luire dans le regard des autres. Nous voulons devenir des vedettes, des étoiles, et briller de tous nos feux. Vivre dans la pénombre ou dans l'obscurité est devenu pour nous un signe de maladie mentale ; à tel point que les bureaux des psychothérapeutes sont remplis de gens qui souffrent de malaises consécutifs au fait qu'ils se sentent incapables de se pavaner comme les autres. [...]

[311]

Ne perdons-nous pas notre lumière intérieure au profit d'une lumière et d'une reconnaissance tout extérieures ? Il s'agit du sacrifice de ses idéaux de perfection absolue, de celui, aussi, de la « gloire à n'importe quel prix ». Parlant du fils héroïque, Jung déclare d'ailleurs : « Le sacrifice qui marque la séparation d'avec la mère marque aussi le renoncement de l'individu à sa propre grandeur ⁷⁵. »

On ne peut bien sûr rattacher exclusivement les baby-boomers à cet univers du paraître, mais certaines entrevues et observations inclinent, d'une certaine façon, à les y associer. Leurs parents ont contribué à cela. En effet, de manière générale, les années 1940-1950 ont vu se développer, dans le climat de prospérité d'après-guerre, une véritable mystique familiale bourgeoise centrée sur le bien-être et le succès des enfants. De par leur nombre et les conditions matérielles privilégiées d'alors, ils étaient « sous les feux de la rampe », la gloire de la cité.

⁷⁵ Guy CORNEAU, *Père manquant, fils manqué. Que sont les hommes devenus ?*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1989, pp. 51-52.

Être vu

À l'intérieur d'une telle dynamique du paraître, autrui se voit privé de visage parce qu'il est le miroir de toi-même ou parce que seul importe son regard sur toi-même : être regardé, ou le look, la marque. Et il ne s'agit pas uniquement du désir de projeter une image parfaite et idéale de soi, mais d'une exhibition de soi, à tout prix. Jean Baudrillard estime que l'individu n'habite plus l'espace public mais l'espace publicitaire : il lui faut crier qu'il existe, manifester sa présence par les graffiti, les contestations dans la rue... Le clown Sol, lors de son dernier spectacle (automne 92), représente un pauvre accusé « domicile involontaire ». « Acquitté », devant la salle remplie du procès, il s'attriste : « Vous me quittez ? »

Revenons à nos entrevues. Il est intéressant de s'arrêter à l'examen d'un trait important chez les 35-50 ans, la confiance. Souvent nos interviewés tiennent la confiance comme le critère majeur de l'amitié authentique :

Avec Charles, c'est extraordinaire. On parle de plusieurs choses, de plusieurs sujets. Il y a une relation de confiance tellement profonde que je n'ai pas peur d'être jugée. Et je crois que c'est [312] réciproque. Je n'ai pas peur de m'ouvrir sur des choses intimes et personnelles. Pour moi, un ami, c'est ça. (*Femme, 45 ans*)

Mon grand ami, c'est une grosse partie de ma vie. Si je ne file pas, je vais le voir. Je sais qu'avec lui je peux être moi-même, plus qu'avec d'autres. Je n'ai pas de défense quand je vais le voir. Je peux lui dire un gros paquet et je sais que je ne me ferai pas faire mal. Ça ne court pas les rues une relation comme celles-là. (*Homme, 40 ans*)

Les amies que je vois sont celles avec qui je peux parler beaucoup, en qui j'ai confiance. Je sais qu'elles n'iront pas bavarder. Et moi, si quelqu'un me dit des choses et me dit : « Il ne faut pas que ça sorte », ça va rester entre nous, tu sais. Pour moi, des amis c'est ça. (*Femme, 43 ans*)

Le phénomène d'urbanisation soulève un certain nombre de problèmes, mais depuis longtemps on accorde à la culture urbaine le crédit d'avoir établi une distance entre le domaine public et la vie privée. Elle permet de sélectionner les relations, de se réserver un espace vital où tous n'ont pas accès, ce qui s'avérait beaucoup plus difficile dans les communautés villageoises. Or, voici que les moyens de communication - radio, presse, télévision -, à la faveur de la grande popularité de la compréhension psychologique de l'être humain, font remonter en surface toute cette couche privée. Ils s'emparent de la confiance réservée au sanctuaire de l'amitié et créent un besoin irrésistible de s'exhiber sur la place publique. Une autre forme de héros est créée : l'homme et la femme ordinaires blessés, l'éprouvé et, son correspondant, le thérapeute populaire. Être vu.

La confiance connue relation privilégiée est une pratique fort répandue sur nos ondes et nos écrans. Un nombre incalculable d'heures sont remplies des murmures, des récits, des révélations sur soi. Avec une ferveur adolescente, on éprouve un immense plaisir à exposer ce qu'on a de plus intime. Le metteur en scène Robert Lepage disait en entrevue :

À Montréal, c'est l'émotion qui règne. Si tu penses qu'il y a plus d'émotion dans un rai de lumière que dans une réplique de quelqu'un qui se crache l'âme, on te dit que tu es insensible ! ⁷⁶

[313]

Le « peuple » a toujours été friand des difficultés et des problèmes personnels de ses héros ou héroïnes. Qu'on pense aux mythes archaïques où le personnage central, le héros, se trouvait toujours accablé de malheurs (Prométhée, Héraclès, Achille). Qu'on pense aux dramaturgies anglaises ou italiennes (*Roméo et Juliette*). Les masses modernes se nourrissent des drames des princes et des stars. Mais à l'heure actuelle, c'est tout le peuple qui se trouve « mis en scène ». Ses frustrations quotidiennes ne se voient plus exclusivement représentées par

⁷⁶ R. LÉVESQUE, « Entrevue du lundi : Robert Lepage, un archange sur la scène du monde », *Le Devoir*, lundi, 20 juillet 1992.

des célébrités ; les médias de communication de masse le projettent lui-même sur la place publique. Être vu.

Lors d'une conversation, un psychiatre se disait fort inquiet du fait suivant :

Dans notre société médiatique, on accorde une importance démesurée aux victimes. Les nouveaux héros sont des victimes. Pour devenir un héros ou une héroïne, d'aucuns mettent de l'avant leur condition de victime, condition qui leur confère une sorte de statut social très valorisé.

Certains suicides de gens de tous âges ont quelque chose de cet acte ultime de mise en scène de soi-même. La valorisation du statut de victime entraîne des conséquences de tous ordres. Par exemple, sa victimisation propre s'accompagne toujours d'une accusation de l'autre, d'une disqualification radicale et unilatérale de l'autre, que ce soit le patron, le conjoint ou la conjointe, le gouvernement, la société, etc.

De manière générale, l'explosion du privé participe de la riposte sociale à une société technocratique, impersonnelle, rationnelle, qui oublie le lien essentiel entre subjectivité et objectivité, entre histoire de vie et culture. La pratique du récit personnel a été réintégrée dans le champ d'analyse des sciences sociales. Se dire, c'est pour bien des individus surmonter l'éclatement social, culturel et politique, et parvenir à une synthèse personnelle par le biais de l'expressivité. Mais voilà que dans le monde médiatique actuel, les confidences qui circulent s'avèrent le plus souvent une longue suite de monologues : la parole de l'autre est vite ramenée à soi et relance dans une autorévélation toujours plus éclairée !

Un interviewé appartenant au monde de la production d'émissions télévisées nous faisait remarquer :

Toute idée de l'autre comme autre est à ce point absente du champ de conscience des gens que les échanges interpersonnels [314] doivent refléter ce solipsisme dans nos émissions. Les personnages se parlent sans s'écouter, alors qu'une parole sur soi

succède à la parole de l'autre sur lui-même, et ainsi de suite. (38 ans)

De la sorte, l'écran devient le reflet de la réalité quotidienne des téléspectateurs, lui renvoie les mêmes verbiages. François Ricard décrit finement ce qu'est devenu le monde télévisuel :

La règle d'or de la télévision [...] est de faire entrer l'univers entier dans l'intimité de chaque foyer, dans la vie de chaque spectateur ; l'y faire entrer, c'est-à-dire l'y réduire, l'y accommoder, privant ainsi l'univers de toute étrangeté, de toute altérité véritable, pour le mettre « à la portée » de chaque individu, à la mesure de sa petite vie et de ses grandes opinions. [...] La « fenêtre sur le monde » est en réalité un miroir magique dans lequel le téléspectateur, à travers les images du monde, ne contemple sans cesse que son propre visage, sa propre vie, et les trouve infiniment justes et bons ⁷⁷.

La parole se réduit à l'expression de soi, sans vraiment déboucher sur la communication à l'autre. Un penseur français, Piveteau, suggérerait, non sans humour, qu'au « Je pense donc je suis », de Descartes, on avait substitué le « Je parle, tu me parles, donc nous existons ». Ceci donne lieu à un flot gratuit de paroles, alors que toute réunion, toute consultation deviennent une sorte de volière bruyante et caquetante. On trouve un déversoir dans la parole. Écoutons les propos d'une interviewée, enseignante à l'école primaire, âgée de 40 ans :

Ça a beaucoup changé à l'école. C'est effrayant de voir comment l'enfant parle au professeur. L'enfant est plus ouvert, plus spontané. Même les parents, lorsque nous les rencontrons, trouvent ça drôle de voir l'enfant agir ainsi. Mais que veux-tu ! Dans une société où les gens parlent plus, s'expriment plus, il faut que tu t'attendes à cela...

⁷⁷ RICARD, *op. cit.*, pp. 247-248.

Sans y voir quelque lien avec ce qui vient d'être dit, elle confie plus loin : « Nous sommes surpris de voir un enfant de sixième année incapable de composer une lettre. Il ne sait pas se structurer, il lui manque quelque chose. » On peut supposer entrevoir ici les conséquences [315] d'une pareille culture de la parole. Les récents sondages auprès des entreprises embauchant des étudiants du cégep, dans le secteur professionnel, marquent l'écart entre la qualité du français oral et la pauvreté de la culture générale et de l'écriture.

Les énormes investissements pédagogiques et médiatiques en faveur de l'expression exhibitionniste du vécu ont miné les fondements d'une pensée cohérente, distancée et d'un comportement attentif à l'autre. Ceci est lié à la déculturation observée depuis les débuts de la recherche. On peut se demander si cela ne s'accompagne pas d'effets pervers, comme le burn-out ! Se tâter ainsi quotidiennement, surinvestir compulsivement dans l'expression de ses émotions drainent depuis les années 1970 passablement d'énergies psychiques et mentales.

Là-dessus, insistons sur un trait des baby-boomers, que leur ont inculqué éducateurs et militants aînés des années 1960-1970, l'importance de « Libérer la parole », de « Prendre la parole ». Un interviewé de 42 ans raconte :

Des profs excellents avaient décidé qu'il fallait parler, faire des exposés. Les cours n'étaient plus des « séminaires », mais des *happenings*. Sans bagage épistémologique, on discutait de tout et de rien, des chansons, etc. Je crois que dans les années 1970, nos profs qui avaient 45-50 ans, souvent des prêtres sécularisés, voulaient encourager la créativité. Ils avaient trop vécu dans l'écrit, dans le classique, dans le littéraire. Ils nous disaient que nous étions capables de penser par soi-même. Et pour penser par soi-même il suffisait de s'exprimer.

La prise de parole, longtemps refoulée chez les aînés, faisait éclater les systèmes et les codes autoritaires. À la faveur de la rupture, elle fut d'abord libératrice. Dans la foulée de l'idéal technocratique, elle se fit rationalisante puis, faisant corps avec la militance, anticipative et sé-

ductrice. Vint ensuite la révolution affective et subjective, et la parole se soumit à l'émotion, au vécu ; elle devint un exutoire. Voyez comme l'horizon, la perspective se rétrécissent, se recroquevillent : la parole libératrice se dresse contre le passé, la parole rationalisante et anticipative planifie l'avenir, la parole exutoire centre sur l'émotion présente et ramène le passé et le futur à un enjeu de croissance personnelle.

Un interviewé de la cinquantaine faisait remarquer la vertu compensatoire et dilatoire qu'avait revêtu la parole chez des jeunes collègues de la quarantaine : « Les discussions interminables leur donnent [316] tous les motifs de différer le temps de l'action. C'est une génération terriblement orale, stérile d'une certaine façon. » D'où vient cette impuissance à agir ? Certains de nos interviewés nous donnent des indications pour mieux comprendre ce déficit. Écoutons ce que nous en dit une femme de la quarantaine :

J'ai connu dans mon milieu des parents qui faisaient du dialogue la panacée de tous les problèmes, pour se rendre compte finalement que c'était une sorte de roue qui tourne à vide. Parce que de part et d'autre il n'y a avait pas de repères, de philosophie de la vie vraiment articulée, sans compter le fait que lesdits échanges se résumaient trop souvent à des monologues portés par l'émotion du moment qui tenait lieu d'unique vérité.

Derrière cela se profile notre plus grave déficit social, à savoir l'incapacité de résoudre les problèmes entre gens immédiatement concernés. D'où le recours constant à des tiers de tous ordres : professionnels, avocats, consultants, experts. Les milliers de griefs dans les milieux de travail en témoignent. Tout aboutit à un lointain tribunal du travail qui laisse entier le défi démocratique d'adultes et de milieux capables de s'assumer.

En contrepoint, il faut bien entendre la question qui longe l'itinéraire de plusieurs baby-boomers : « Qui suis-je ? » S'il est vrai qu'ils ont parachevé l'avènement de la modernité chez nous, ils ont aussi été les premiers à écoper des angoisses et du désarroi de l'individu moderne en quête d'identité.

Nous vivons dans une société psychiquement épuisante, écrit Marcel Gauchet. Nous sommes voués à vivre désormais à nu et dans l'angoisse de ce qui nous fut plus ou moins épargné depuis le début de l'aventure humaine par la grâce des dieux. ⁷⁸

Morcelé, le sujet moderne ressent une profonde détresse, alors qu'il se trouve dépourvu des certitudes religieuses d'antan. Il cherche vite à surmonter le doute en se constituant de nouveaux socles de certitude. La prétention d'établir par la parole un rapport immédiat à soi et à la réalité en représente un exemple parmi d'autres.

[317]

Les voyants

À la lecture et à l'analyse des dizaines d'entrevues, un trait assez majeur est ressorti, l'assurance d'être en présence de récits de vie souvent minutieusement passés au tamis des thérapies individuelles et de groupe, des cours de croissance, des sessions de formation, des lectures spécialisées. Les interviewés déploient leur récit avec une maîtrise parfaite de la confiance, parcourue d'auto-analyses. La cristallisation des positions, exprimée simplement par les termes : « Il n'y a rien qui va me faire changer d'idée », se fonde en partie sur cette maîtrise de son histoire propre, souvent acquise à l'intérieur de démarches sanctionnées par des experts. Nous reconnaissons là le produit d'une société au sein de laquelle l'industrie de l'apprentissage est en plein essor :

⁷⁸ M. GAUCHET, *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Paris, Gallimard, 1985, p. 302.

L'industrie de l'apprentissage s'est étendue à tous les aspects de l'existence ; il n'est plus possible de vivre quelque expérience que ce soit sans une session d'étude appropriée, sans que la valeur en soit sanctionnée par des normes et des experts consacrés ⁷⁹.

Des membres de la génération des 35-50 ans sont à la fois les clients les plus assidus et les promoteurs les plus zélés de cette industrie. Bien qu'elle représente un apport appréciable à notre société, il semble parfois qu'elle présuppose une sorte de transparence du réel et de la nature humaine. Il est évident - les plus jeunes font mieux de se tenir et les plus âgés de s'incliner -, il est évident QU'ILS SAVENT, QU'ILS VOIENT.]Ils ont beau être passés d'une grille à l'autre, d'une recette thérapeutique à l'autre, ils en ressortent toujours aussi rassérénés et convaincus d'y voir clair. Du même coup, peu de place est laissée à l'opacité de l'histoire présente et de soi-même. La « mythologie solaire » refoule la pudeur de la nuit, du deuil, du silence, du secret, du mystère et de la solitude. Elle la refoule mais ne la chasse pas. Paradoxalement, les conséquences de ce refoulement se répercutent dans l'imaginaire de plusieurs adolescents des baby-boomers : un imaginaire fantasmatique de la nuit, de la mort et de la laideur. La lumière « du dehors » ne chasse pas la nuit et, la refoulant, ne la maîtrise pas. Nous ne savons plus la nuit, le silence, le deuil, le mystère.

[318]

Cette tendance à l'élucidation de la complexité, de l'opacité de soi-même et des autres, trouve son pendant dans la maîtrise politique de ce qui est confus :

⁷⁹ Fernand DUMONT, « Âges, générations, société de la jeunesse », dans : F. DUMONT, *Une société des jeunes ?*, Québec, IQRC, 1986, p. 18.

Les politiques, celles de l'État, des mouvements sociaux, des associations, [...] tendent à fixer en des catégories ce qui est par ailleurs évanescent. Elles donnent cohésion à ce qui n'en a pas en toute évidence. Elles masquent ce qu'elles prétendent reconnaître ⁸⁰.

L'un des produits culturels représentatif à cet égard, en tant que substrat spirituel de cette culture de la voyance, est le *Guide Ressources*, très vendu au Québec. On y trouve toutes les tendances, une large couverture des milieux de la médecine douce, des nouvelles thérapies et spiritualités. Ses contributions sont d'inégales valeurs, mais de manière générale, ses pages baignent dans une sorte de certitude bienheureuse de comprendre toutes choses, une sorte de curiosité parfois légère. La page couverture est toujours traversée d'une lumière subtile. On peut, par exemple, (enfin !) y' lire « Ce que nous sommes vraiment » :

La culture a pour but de nous faire refléter la source de la créativité. Du succès de cette entreprise dépendent la paix et l'harmonie sur terre. Quand nous verrons ce que nous sommes depuis toujours, la vision de l'Unique prévaudra sur la fragmentation mentale qui a fait loi jusqu'à maintenant. [...] L'unité véritable des Canadiens, elle n'aura rien à voir avec la Constitution ; elle sera le fait de la vision de l'Unique. [...] Nous sommes encore identifiés à notre *manière* d'être plutôt qu'à *ce* que nous sommes, c'est-à-dire à l'être lui-même. [...] Le jour où nous réaliserons que nous sommes l'être lui-même et non pas seulement une de ses formes, nous n'aurons plus peur. Ce jour-là les Québécois seront libres. [...] Méditer, c'est voir *ce qui en nous existe* et s'identifier à cela. [...] Le grand rêve des Québécois, c'est bien connu, est d'être indépendant dans un Canada fort et uni ; ce que nous savons maintenant, c'est que c'est possible et beaucoup plus facilement qu'on ne le croyait ⁸¹.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 18.

⁸¹ Jean BOUCHARD D'ORVAL, *Guide Ressources* 8 sept. 1992, n, 1.

[319]

Dans le même numéro on nous indique « la voie du cru », dans un institut de santé en Floride. La voie du cru, c'est la

valeur montante à la bourse de la santé chez cette clientèle de plus en plus vaste de baby-boomers qui ont touché à la croissance personnelle et à la spiritualité, qui sont déjà loin de leurs explorations ésotériques et qui aujourd'hui, à la veille de la cinquantaine, se soucient avant tout de leur bien-être.

Le penseur Roger Walsh dit parfois « que nous avons trouvé le chaînon manquant entre les singes et les humains civilisés : c'est nous ! » Par ailleurs, une merveilleuse et toute simple adaptation de la médecine chinoise simplifie notre système astrologique encombré de douze signes. Les cinq éléments de la nature, soit le bois, le feu, la terre, l'eau, le métal, correspondent à un profil de comportement spécifique.

Mais on n'a encore rien « vu » ! Une top-modèle en première page, au regard pénétrant, parlerait avec des entités et nous livrerait de fines descriptions de l'au-delà. Le journaliste Maurice Roy, mi-figue miraisin, offre un reportage sur ce type de médium (*channels*). À propos de la première rencontre, il écrit : « Dans le regard, que du clair, une vérité à trancher au couteau. » Elle est le médium « d'énergies issues de la planète christique dont le but est de redonner à l'homme son potentiel christique ». Les énergies en question lui dictent ceci : « Vous allez donc nous appeler les Trois Lumières d'Émeraude. Lumières, parce que *nous identifions les problèmes et nous éclairons* [...] » Puis le journaliste requiert l'avis d'un vieil ami catholique croyant qui, « ben tanné » de la paix, de l'harmonie et de l'amour proposés par les « channels », dit « tenir à ses angoisses » ; d'un historien des religions qui voit dans les rencontres autour d'un médium « une façon de s'inscrire socialement ». Assez amusant, cet article, et non dénué de sens critique.

Mais au bilan, *Guide Ressources* se présente plutôt comme une salade où tous trouvent leur compte, puisqu'on y additionne le plus souvent Christ et Bouddha, qu'on se réclame de tous les plus célèbres gu-

rus, Gandhi ou Mère Teresa, pour promouvoir plein de bonnes choses, le cru... pour les bourses dodues... Tout dans tout, vers l'ultime simplification et unification de tout dans tout... On ne peut s'empêcher d'y voir une certaine illustration des propos de François Ricard :

[320]

Le propre des (nouvelles) idéologies de la culture, écrit François Ricard, (qui emprunte ses « modèles » et ses références tantôt à l'idéologie de la société tantôt à l'idéologie du moi des années 1960-1970), est d'échapper et même de se refuser à toute forme de « vérification » que ce soit. Si bien qu'on peut dire littéralement n'importe quoi. [...] L'important est qu'il y ait des idées, du discours, du bruit ⁸².

Heureusement que certains collaborateurs de la revue taillent quelques brèches de doute et de questionnement dans ce plein de certitudes et ce brassage arbitraire d'idées. Mais dans l'ensemble, une prétention à un savoir absolu qui est à l'opposé de toute conscience critique, et de la démarche scientifique la plus élémentaire.

En terminant, nous vous présentons une figure, Madeleine, âgée de 44 ans, qui a fini par démystifier ce type de prétention « aveuglante » :

J'ai grandi dans un milieu plutôt favorisé. Nous étions en apparence une famille modèle, genre « Papa a raison ». Mais à l'intérieur, c'était pas rose ! J'ai grandi avec les ambitions de mes parents sur moi. Ils voulaient donc que je sois quelqu'un ! J'ai travaillé dans le domaine du théâtre et tout ce que je voulais c'était m'amuser. Mes parents, eux, voulaient que je sois une star, que je sois reconnue. Jamais je n'ai rêvé de tout cela. À force de vouloir répondre à ces attentes, je me suis vidée par en dedans. Je n'embarquais pas dans tous ces *trips* du paraître.

C'est alors, au début des années 1980, que j'ai rencontré le milieu des thérapies et des médecines douces. J'étais blessée, per-

⁸² RICARD, *op. cit.*, p. 205.

due. Je devais faire un grand ménage dans ma vie car je ne croyais plus en rien. « Ou je crois, ou je meurs », me disai-je. J'ai rencontré des gens extraordinaires qui ont répondu à ce que je voulais. Ils m'ont enrichie de cette dimension profonde : se rencontrer, découvrir ses forces, ses raisons de vivre, qu'on n'est pas tout seul. Il y était aussi question de Dieu, d'un Être suprême.

À la longue, ça a changé. Ce qui me faisait rager, c'était la prétention chez plusieurs d'entre eux à l'illumination : « Nous autres on l'a l'affaire ! » La formation de beaucoup tournait scandaleusement [321] les coins ronds. Ils en ont pris du pouvoir sur nos faiblesses.

Ce qu'il y a de bon dans tout cela, au principe, c'est la critique de la rationalité, de la productivité, du stress, du paraître. Un sain travail sur soi, quoi ! Mais ç'a été récupéré. Y'a un tas de gens, là-dedans, qui ont pris trop de pouvoir.

On doit s'étonner que dans une culture critique comme la nôtre, où tout est sujet à validation, oui on doit s'étonner que plusieurs porteurs de ces dites « nouvelles spiritualités » se questionnent si peu sur leur pertinence. Je pense à ce guru improvisé qui me disait : « Tu appartiens au monde d'hier qui croyait, nous on sait tout maintenant. » Quelle automystification !

Une mythologie du paradis terrestre

L'imaginaire du paradis terrestre représente les espoirs et les frustrations qui hantent tous les peuples ; il reflète leurs cadres sociaux et géographiques. S'y trouve tout ce qui est désiré, en est écarté tout ce qui fait peur et fait mal. Ayant pu, pour un temps, « rêver le monde », la génération du baby-boom a plus ou moins cherché à inscrire dans la réalité cet espace mythique du paradis. Forte des conditions de la période de prospérité, elle défiait toute une tradition du « paradis perdu », puisque les conditions de vie difficiles de l'humanité étaient rattachées, au moins en christianisme, à la déchéance survenue dans l'antique paradis terrestre.

Un vieux fond primitif

Entendons bien « terrestre », puisque les années fastes semblent pour ainsi dire avoir épuisé les représentations de l'au-delà, éteint l'anticipation d'un paradis céleste « à la fin de nos jours ». Dans les entrevues de gens de tous âges, moins peut-être chez les adolescents, nous avons été surpris du silence concernant l'après-vie : « Après ? Je ne sais pas. » Ce silence est certainement dû aussi à la croyance répandue en la réincarnation. En fait, l'horizon de l'au-delà, chez nos interviewés, se réduit souvent à une étape très courte avant le retour, ou au séjour des « proches disparus » avec lesquels ils communiquent.

Dans les sociétés modernes, on trouve une sorte d'ambivalence : celles-ci sont très rationalisées, soumises à une logique scientifique, en même temps qu'elles ont la nostalgie d'un certain fond primitif et naïf qui les extirpe de cette complexité. Peut-on à ce titre penser [322] qu'elles auraient quelque connivence avec l'être humain primitif, dont parlait l'anthropologue Lévy-Bruhl ? De celui-ci il dit dans son ouvrage classique *L'âme primitive* : « La destinée de l'individu dans l'au-delà ne lui cause guère d'inquiétude et il n'a que peu de chose à en dire. » Et ce à cause de la croyance à la métempsycose, et de la confusion des croyances et des mythes en circulation.

La révolution de la fin des années 1960, en ses côtés extrêmes, se mettait à la recherche de l'état primitif. « Faire du neuf », « retrouver la terre vierge ». En 1970, une création du *Free Theater* nous plonge dans le climat de l'effervescence contre-culturelle. Des milliers de jeunes sont réunis dans un amphithéâtre pour y participer. Son titre ? *Paradise Now!* Une véritable bacchanale initiatique, alors qu'un groupe d'acteurs livre un discours passionné à la foule, au son des tam-tam : « N'ayez pas peur. La résurrection des Indiens mène à la révolution de la culture. » « Il n'y aura plus de violence. » « Il n'y aura plus d'argent. » « Changez vos forces démoniaques en forces célestes. » « Fi à la propriété, à la police, à la religion, au nationalisme ; on ne dira plus "cela est interdit". » « En aimant les corps de tous, vous parviendrez à la non-violence. » Un critique de l'époque écrira que *Paradise Now* élimine la ligne-frontière entre l'action politique, la psychothérapie, les rituels primitifs et le théâtre expérimental. On

trouve dans cette pièce la cristallisation des idéaux de la culture psychologique et de la révolution sexuelle diffusées dans la culture : absence de conflit, harmonisation des relations, bien-être, abolition de la logique des interdits, indifférenciation entre les sexes. *Paradise Now !*

L'état d'enfance

Plusieurs fois au cours de ce dossier nous avons relevé chez nos interviewés un vocabulaire infantile, une fixation à l'enfance, tant au plan psycho-social que religieux. Plus il avance en âge, plus un être humain ressent secrètement la nostalgie de l'enfance et couve le désir enfoui d'y revenir. La psychanalyse va plus loin en rattachant la nostalgie des origines au stade prénatal, dans la béatitude et la sécurité du sein maternel. Retenons surtout que « enfance » vient de *infans*, c'est-à-dire « être encore incapable de parler ». Ce stade réfère aux quatre traits de la fusion mentionnés au huitième chapitre, soit l'indifférenciation, la toute-puissance, l'absence de failles et de médiations. Éric Fromm, dans une fine analyse du récit de la genèse sur le paradis, souligne que l'être humain ne naît à sa véritable humanité qu'en sortant du mythe de cette innocence paradisiaque immortelle [323] sans limites, sans souffrances, sans failles. Du coup, c'est mettre en cause tant de spiritualités à la mode qui marquent une régression au stade de la préconscience dans l'évolution de la vie, dont nous avons fourni maints exemples au cours de ce rapport de recherche. Jung a aussi insisté sur l'importance d'abandonner le paradis de l'enfance et l'atmosphère maternelle, donc une certaine conception du bonheur, pour naître à la condition d'adulte. Les populations primitives ont symbolisé cet arrachement par des rites très exigeants. Nous avons soulevé dans ce dossier la question des passages mal ritualisés et mal assumés de la vie, qui empêchent dans une certaine mesure cette sortie de l'enfance. Dans l'univers psychanalytique, la fixation à l'enfance est précisément ce qui s'oppose à l'épanouissement de l'individu. Les facteurs d'arrachement à l'enfance sont le langage, les interdits, les médiations culturelles, la différence d'autrui, tout cela qui crée une distance sur soi et rompt l'illusion de la transparence et du même.

La psychologie de l'enfance comporte aussi des liens avec la culture de masse. Dans les analyses sociologiques contemporaines, on dis-

tingue la dimension sociale large (sociétale), structurée de plus en plus abstraitement par les codes et les normes, de la dimension sociale plus restreinte (sociale) composée des rapports quotidiens. La modernité, selon Habermas, serait le lieu de « la colonisation de la vie quotidienne », c'est-à-dire de l'absorption du social quotidien dans le sociétal large et abstrait. Actuellement, nous verrions plutôt un écart se creuser entre ces deux niveaux. Charles Levin, à ce sujet, écrit ceci :

On pourrait soutenir que l'abstraction de l'élément sociétal au sein de la culture de masse contemporaine a produit un genre de refuge psychologique, qu'elle a produit une distance sociale à l'intérieur de laquelle l'excentricité de l'enfant [...] peut se poursuivre dans la vie adulte sous une forme non représentative et à peu près exempte de médiation. *C'est un peu comme si la post-modernité facilitait le passage de l'être humain au monde adulte sans exiger que l'adulte en devenir abandonne ou supprime le monde intérieur de l'enfance*. On isole les conflits personnels et l'imagination créatrice pour les vivre dans un ailleurs spontané, expérimental ⁸³.

[324]

Qu'il s'agisse d'un simple changement culturel, cela demeure très contestable et, surtout, inquiétant. L'examen du champ des croyances a montré à quel point l'attrait du refuge intérieur de l'enfance toute-puissante et indifférenciée était aliénante pour l'individu.

Conclusion

En terminant, il est un trait du paradis terrestre que nous pourrions souligner : l'éternelle jeunesse. Aux États-Unis on commence même à parler du concept « anti-âge », l'absence d'âge. L'une des conséquences est la difficulté d'inclure dans l'horizon de vie de l'adulte les plus

⁸³ C. LEVIN, « Entre la chair et l'esprit : le corps social du nouveau-né » : *Sociologie et sociétés* 24 (1992, n° 1) 67-79.

jeunes et les plus âgés : les premiers parlent de son évacuation prochaine, les seconds de sa mort prochaine. Engendrer la vie, c'est en effet se perdre au profit de quelqu'un d'autre, risquer un autre que soi ; côtoyer la vieillesse, c'est assumer notre propre vieillissement. Qui sait si cette logique d'exclusion n'a pas à voir avec l'éloignement des générations. À son point le plus critique, mais non le plus répandu, la génération du baby-boom néglige ses parents et fait peu d'enfants...

[325]

**Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.**
Recherche-action. Troisième dossier.

Troisième partie.
Des enjeux culturels

CONCLUSION D'ÉTAPE

[Retour à la table des matières](#)

Selon un point de vue dynamique ou critique, les quelques enjeux culturels entrevus dans cette troisième partie montrent à quel point le monde des baby-boomers est effervescent. Les baby-boomers forment une génération charnière, ils sont témoins de la traversée d'un monde à l'autre. On sent encore chez certains l'expérience ultime, la griserie du changement et de la découverte, la tourmente des départs orageux : « quitter ». Ceci s'inscrit dans le paysage mythique des années 1960 et entraîne tout un lot de projets altruistes, mais aussi d'illusions et de naïveté. Chez certains, on comprend que ces départs se soient mués en déracinements et en déconstructions gratuits, si bien qu'on les sent proprement nulle part, errants, décrochés, désabusés, eux et leurs rares enfants.

Des quelques entrevues analysées dans cette partie ressort une sensibilité sociale très développée qui s'est investie dans les réformes sociales et scolaires, dans un syndicalisme revendicateur et corporatiste, dans les groupes communautaires. Par ailleurs, on se demande si cette génération a véritablement quitté la terre-mère et un social « cocooning » pour risquer une politique qui fait histoire, des chantiers socio-

économiques. Il y a dans cette génération une sorte d'éconophobie qui démonise tout ce qui est entrepreneurship économique à la source d'emplois multiplicateurs.

Dans l'émergence actuelle de l'aspiration à une « troisième voie », discours très présent chez eux, on sent un peu de ces voies alternatives et sociales, promues en même temps que la disqualification de l'économie moderne. Leur critique légitime du néo-libéralisme vire très souvent au discrédit de l'économie tout court. Comme si celle-ci n'avait pas de finalité propre, de rôle positif dans le développement [326] humain. On lit ou entend souvent des propos qui séparent culture et économie, alors que les générations montantes héritent de la pauvreté de notre éthique du travail, précisément dans ses rapports avec l'éducation et l'économie. Elles pressentent que cette coupure entre culture et économie a quelque chose à y voir.

Une jeune femme de 26 ans, parmi les rares de sa génération engagés dans les partis politiques depuis plusieurs années, nous confiait son malaise de voir s'impliquer les femmes de la quarantaine uniquement sur le terrain social, souvent entre elles, craignant pour toutes sortes de raison, ou refusant d'investir les rationalités politiques et économiques élaborées surtout par les hommes, où s'élaborent nos projets d'avenir. Elle déplorait « un système d'éducation délabré, où nous bénéficions d'à peine la moitié des heures consacrées à l'éducation en Allemagne ou au Japon ».

Le Canada et le Québec sont presque au dernier rang des pays industrialisés, ils sont pour le moment incapables de faire face au défi d'intelligence et de ressources qu'exige l'ère de la technologie. Et en plus, on discrédite nos quelques bases politiques et économiques ! Cela dit, nous ne voulons pas sous-estimer l'importance du « social » et du « culturel » où cette génération a logé ses apports les plus riches.

L'intermède qui suit, inspiré d'un artiste-peintre de 45 ans, permet de resituer symboliquement les contradictions et les espoirs qui habitent cette génération. Il ouvre sur l'expérience spirituelle très riche que nous avons découvert chez elle.

[327]

**Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.**
Recherche-action. Troisième dossier.

Troisième partie.
Des enjeux culturels

INTERMÈDE

[Retour à la table des matières](#)

Parmi nos interviewés, un artiste-peintre, Jacques Tardif (45 ans), passionné d'architecture, nous a entretenus d'une perception paradoxale qu'il a du monde actuel, perception reflétée dans son art, perception intime du « centre fragilisé ». Disons d'abord que l'une de ses toiles a récemment remporté le prix du public, dans le cadre d'une exposition importante. Quatre-vingt-quinze % des 5000 visiteurs ont voté en sa faveur. Quelle fascination exerçait donc ce tableau ?

Dans mes toiles, tout est symbolique. Je peins des paysages traversés par le centre d'un chemin, d'un ruisseau, qui représentent des déchirures profondes. La nature nous semble au premier regard stable, ordonnée. Je cherche à exprimer la violence qui s'y cache. Un nouvel équilibre se cherche dans une dynamique de crise et de stabilisation constante. Le ruisseau ou le chemin marquent un écartement. Ils sont longés par des arbres dont la verticalité, la tension vers le ciel, exprime une certaine transcendance.

Depuis les dix dernières années, j'ai remarqué la présence de ce thème dans l'architecture actuelle. Observez quelques récents bâtiments à Montréal. Le centre est de vitre, cristallin, alors que les matériaux lourds se trouvent sur les côtés. *Le centre est fragilisé alors qu'il devrait être la clé de voûte.* La solidité du bâtiment devrait pourtant s'exprimer au centre, comme dans le cas de l'architecture gothique ou romane où une ogive vient fermer l'arc central, pour soutenir la tension des hétérogénéités. Le bâtiment comporte une cohésion, le centre est solide.

[328]

Il y a quelque chose d'effroyable dans la déchirure, la dislocation du centre fragilisé qui soutient (!) les côtés, deux masses lourdes et rigides. Ce sont des énergies contradictoires. Je m'identifie à cela, j'aime cela. Paradoxalement, le centre est un élément extrêmement vivant. La déchirure semble ouvrir sur quelque chose de radicalement nouveau, peut-être un renouveau spirituel. Mais en même temps, elle reflète un état d'âme. *Il n'y a plus de centre, il n'y a plus d'appui.*

Cette espèce de fragilité nous charme et c'est inquiétant. C'est à la fois envoûtant et effroyable. Une toute-puissance s'érige, sans colonne vertébrale, tel ce géant aux pieds d'argile. Il suffit d'une petite secousse et tout s'écroule. L'aspect de cathédrale est frappant. Cela ressemble aux arbres s'élevant sur le bord du chemin ou du ruisseau dans mes toiles. Pourtant, la verticalité des bâtiments dont je parle semble ériger l'homme lui-même. C'est spirituel mais pas très convaincant, comme une enveloppe avec rien dedans. C'est comme si on affirmait par là : « Nous sommes beaux, nous sommes spirituels », mais c'est le vide total. C'est une architecture ambiguë.

À côté de ce type de bâtiment symétrique on rencontre l'asymétrie totale, des bâtiments dépourvus de centre et de côtés. Le premier est éclaté par le centre, l'autre de partout. Serions-nous à l'aise dans l'éclatement ? Car l'architecture repose sur une valeur-refuge. Elle doit se vendre bien. Dans ce domaine, on ne vend pas de l'angoisse.

Le centre, la fragilité, le paradoxe, la contradiction sont des thèmes chers à la réflexion contemporaine sur la société de masse et sur le dépassement de la modernité. L'artiste est aux prises avec plusieurs paradoxes. Souvenons-nous de la signification même du terme « paradoxe ». Il veut dire « contraire à l'opinion commune », qui heurte le bon sens. C'est bien l'impression de notre artiste-peintre, une certaine architecture défie le sens commun : le centre solide sur lequel s'érige ordinairement un bâtiment, est ici fragile ! Pourtant ce défi au bon sens commun retient son intérêt, le fascine, ouvre d'autres possibilités de signification, au-delà, précisément, des significations familières. Voyons un peu quelques paradoxes que suggère cette observation de l'artiste.

[329]

Toute-puissance et fragilité

Comme le centre, tout appui est devenu fragile : le rapport à une tradition, au passé, à la société, à l'autre, ne vont plus de soi. La crise du croire est liée à cela~ sur qui, sur quoi s'appuyer ? En relativisant ces instances, soit les institutions, l'histoire, la tradition, autrui, en les soumettant à sa liberté créatrice, l'être humain les a fragilisées. Elles sont devenues fragiles au cœur de l'innovation. Autrui est devenu vulnérable au cœur de la liberté.

Les bâtiments et leur centre cristallin s'érigent tels des géants aux pieds d'argile : en devenant puissant, l'être humain n'a-t-il pas rendu extrêmement vulnérables et fragiles son milieu, son environnement, son histoire ? Et ce faisant, c'est lui-même qui s'est fragilisé. Il est désormais non seulement soumis à la mort, à la souffrance et à la maladie, mais à l'histoire fragilisée, à l'éclatement du centre et de l'appui. Et pourtant, il semble plus puissant et plus responsable que jamais.

La vision de l'artiste suscite aussi un sentiment d'inanité : « Une enveloppe avec rien dedans. » On peut y voir le déploiement fonctionnel du monde actuel, l'organisation qui tourne sur elle-même, en étant dépourvue d'un sens, d'une orientation. Les nombreux interviewés qui ont exprimé chacun à leur façon un sentiment de décrochage

intérieur évoquent cette absence. Comme si notre civilisation matérielle se vidait par le dedans.

Vide et fragilité vivante

L'artiste ressent à la fois l'impression du vide et de la fragilité vivante. L'absence de centre peut s'avérer aussi l'ouverture, la déchirure, « peut-être vers un renouveau spirituel ». Au sein des grandes traditions spirituelles, on se confronte souvent au vide, à la nuit, à la blessure et à la déchirure. Il peut s'agir d'une ouverture et d'une brèche vers autre chose.

Nous vivons dans une civilisation du *plein* qui s'accompagne d'un sentiment intérieur de vide. Notre artiste peintre retraduit ce vide en chemin en ruisseau, en un sens spirituel qui est appelé au cœur même de cette conscience du vide. Ne trouve-t-on pas là une voie d'accès à la transcendance que cette génération a trouvée du dedans même de son expérience ? Il est intéressant de mettre ici en contrepoint l'expérience même de la tradition mystique.

Rappelons un fait historique éclairant à ce chapitre. Quand les [330] armées romaines ont détruit Jérusalem, elles s'attendaient à trouver dans le Saint des Saints du Temple d'Israël des trésors d'or, d'argent et de pierres précieuses. À leur grande déception, il n'y avait là qu'un espace de silence, d'intériorité, habité par une diffuse lumière du ciel que laissaient filtrer des vitraux discrets. Symbolique de la force invisible de l'âme ouverte sur une transcendance, qui renvoyait à la force et à la résistance de ce petit peuple croyant qui avait tenu tête si longtemps à la plus grande armée du monde de ce temps. Force morale et spirituelle de ce peuple nomade, souvent exilé, qui avait traversé quatre mille ans d'histoire sans rien perdre de son dynamisme, de sa culture, tout en fournissant à l'humanité une multitude d'esprits créateurs et innovateurs. Peuple d'une terre qui n'avait cessé de se transporter avec ses racines dans tous les coins du monde, en étant capable de s'adapter aux contextes culturels les plus divers. Sa force cachée ne résidait pas dans les richesses mais dans une reconnaissance qu'il est reçu et appelé d'un Autre. L'intérieur du Temple qui décevait au pre-

mier regard par sa vacuité, était pour le croyant l'espace qui symbolisait ce don.

L'espace intérieur c'est aussi la disponibilité à l'Étranger, à l'Autre, à l'altérité. Une sorte de dépossession de soi. Une fragilité vivante en effet, mais qui laisse place à l'échange, au don, à la rencontre, au désir. Tout l'envers d'un moi souverain, replié dans son cocon bienheureux et harmonieux, ou dans l'angoisse de sa solitude.

Le propre d'une image est d'être en quelque sorte une réserve inépuisable de signification. Il serait donc impossible d'en faire ici le tour. L'hésitation de l'artiste, entre le vide, la fragilité vivante, l'écartèlement par le dedans, rappelle les ambiguïtés même de notre modernité : ses immenses possibilités, ses profondeurs qui se creusent du dedans de l'être humain, ses fragilités, ses risques qu'elle affronte quotidiennement. Il nous semble que cette image reflète quelque chose d'essentiel dans l'univers culturel et spirituel des baby-boomers.

Rappelons que notre dossier de recherche a montré de façon bien concrète des situations où les baby-boomers font face à des contradictions d'où ils font surgir un sens. Pour ne nommer que la famille et la parentalité passablement fragilisées et ébranlées, transitant vers de nouveaux modèles à travers des réorganisations étonnantes et variées ; les rapports hommes-femmes livrés en ce moment à des déplacements des points d'appui traditionnels qui les cimentaient, se retrouvent en perte d'équilibre en même temps qu'ils annoncent de nouvelles fécondités, tant chez les hommes que chez les [331] femmes. De même les crises de la société, tirillée par de multiples facteurs de déstabilisation, semblent paradoxalement porteuses d'une conscience prête à de nouveaux rebondissements. Un peu comme l'humanité contemporaine, plus divisée que jamais et pourtant de plus en plus sensible à une même communauté de destin.

[332]

[333]

**Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.**
Recherche-action. Troisième dossier.

Quatrième partie

ITINÉRAIRES, QUESTIONNEMENTS ET ORIENTATIONS SPIRITUELS

[Retour à la table des matières](#)

[334]

[335]

La majeure partie des membres de la génération des 35-50 ans ont un discours sur la dimension spirituelle ou religieuse de la vie. Génération de l'émancipation à l'égard de l'héritage chrétien, elle participe, dans un premier temps (années 1960), au grand courant occidental de la sécularisation, courant alors a-religieux. Pour s'inscrire dans la prise en main d'une politique et d'une morale autonomes, cette génération repousse alors à la marge l'institution Église et le Dieu de la chrétienté. Du même coup, elle chasse tous les dieux de son horizon ; elle s'investit dans des projets collectifs séculiers. Mais à la faveur de la revanche de la subjectivité, de l'affectivité et de l'irrationnel dans les années 1970, des nouvelles voies spirituelles très diversifiées la travaillent. Dans ce rebondissement des croyances, plusieurs courants se juxtaposent, se recourent et se repoussent ; ils vont du développement psycho-spirituel à l'ésotérisme, du cocon cosmique à la quête d'harmonie, des mystiques orientales au renouement avec la foi chrétienne. Les années 1980 renforcent le pôle de la réalisation de soi chez plusieurs, et chez d'autres, portent au retranchement, au décrochage intérieur, voire à un certain nihilisme. Voyons brièvement quelques figures.

Des *héritiers ambivalents*, s'ils ont rompu avec l'héritage catholique sociologique, avec l'unanimité religieuse, tiennent au fondement religieux de l'ordre moral. Ils optent par exemple pour l'enseignement religieux à l'école, et recourent aux rites de passage :

La morale, c'est très important, et aujourd'hui il n'y en a plus. Si tu « fais la morale » à quelqu'un, tout de suite on te reproche ton incompréhension. La communication s'est éteinte. Par morale j'entends : savoir la différence entre ce qui est bien et ce qui ne l'est pas. C'est par la religion que nous apprenons à différencier ce qui est bien, ce qui est mal, ce qu'il faut faire dans la vie. C'est une base à aller chercher, à apprendre, qui va nous aider à poursuivre par après. La religion et l'Église ont leur place. (*Homme, administrateur, 37 ans*)

Un religieux de substitution répond chez d'autres à toutes les questions, telle l'astrologie érigée en système de sens et en substitut de culture :

[336]

Patiente recherche de l'intérieur, synthèse intéressante de toutes les disciplines qui entend redonner à l'homme une place dans la totalité de l'univers, l'astrologie, son étude, m'a permis d'explorer les mille liens analogiques qui nous relient les uns aux autres, à la nature, les différentes formes de pensée, de sensibilité, de tempérament, nos différences superficielles et notre unité profonde dans les grands cycles de la naissance et de la mort. Avec les enfants, je l'utilise pour cerner leur nature, leur sensibilité pour être à même de nuancer mes interventions en fonction de leur nature propre. Elle dissout bien des préjugés et laisse à l'ego une place de moins en moins « royale ». (*Femme, mariée et éducatrice, 41 ans*)

Les *déracinés* ont le sentiment de s'être fait extorquer, à travers la transition rapide des années 1960, des aspects essentiels de leur expérience spirituelle. Des réformateurs pressés de rattraper la modernité (y compris dans l'Église) ont laminé de larges pans de leur conscience, de leur âme, de leur imaginaire, de leur mémoire :

On est des déracinés. En un rien de temps, on est passé du catéchisme à la pastorale, puis au darwinisme et à l'amour libre. Adolescents, on se faisait dire : « Tu es assez grand pour choisir ta religion. Jésus, Darwin ou Krishna ? » Nos racines étant coupées brutalement, un tas d'éléments étrangers sont venus nous envahir. J'avais soif de Dieu mais je n'en entendais plus parler. Comment y répondre autrement que par le petit catéchisme ?

Du côté de l'Église, il y a eu tout d'un coup les messes rythmées. Notre sens du sacré en a pris un coup. Avant, on entrait dans quelque chose de mystérieux, de grand, d'intouchable. Quand du jour au lendemain il y a un orchestre devant toi, du bruit, tu tombes de haut ! Avant, tu te recueillais, tu priais Dieu dans ton cœur, dans l'intimité, dans le silence, la paix. Quand j'y pense, à ce moment-là, mes liens avec Dieu se sont coupés. (*Femme, 37 ans*)

Chez d'autres on rencontre une *quête inlassable d'accomplissement*, à travers un art de vivre et une ouverture au mystère, tel ce couple de la quarantaine, passé des mouvements laïcs chrétiens au nouveau religieux à saveur mystique : « Il nous a toujours paru important de nous remettre en question, de chercher plus loin, de rechercher le bien-être intérieur. »

[337]

Il y a aussi les *spirituels sans religion*, par exemple cette femme de 50 ans :

Je trouve que les jeunes manquent de confiance, dans ce que moi j'appelle le destin. Ils n'ont pas confiance que le tunnel a une fin. Nous les adultes on s'est trop fiés au monde de l'éducation pour faire ça à la place des parents. C'est très rare que j'ai parlé de ces choses-là avec mes enfants. Je prenais pour acquis qu'à travers les cours de religion, cela serait donné. Mais ça n'a rien à voir avec la religion. C'est une spiritualité qui se trouve par-dessus la religion. La religion c'est un moyen d'arriver à une certaine spiritualité et nos jeunes, effectivement, ne l'ont pas.

Beaucoup de baby-boomers ont remis aux institutions d'enseignement la responsabilité de l'éducation religieuse ou morale de leurs enfants. Leur désarroi et leur déception sont profonds quant à l'inespoir, l'incertitude, l'absence de culture religieuse ou spirituelle minimale chez leurs adolescents. Et voilà que se pose la question déroutante de la transmission : « Mon fils de 19 ans lit Dostoïevsky, il me pose des questions sur la tradition chrétienne. Moi, j'ai tout rejeté cela. Quoi lui répondre quand on n'a pas vraiment remplacé ça par rien ? » (*Femme, 45 ans*) Face à l'imprécision de leurs choix éducationnels, moraux et spirituels, plusieurs baby-boomers se prêtent à une autocritique. Encore une fois, il ne faudrait pas en faire les boucs émissaires d'un contexte où le nouveau a succédé à l'ancien d'une façon rapide et abrupte. Écoutons cet homme de 46 ans :

Les jeunes ne peuvent pas croire à grand-chose, car il n'y a pas de structures crédibles autour d'eux. Il n'y a plus de stabilité. Ils ont de la difficulté à s'impliquer. J'entends les jeunes qui disent, face à une implication possible : « Je le sais-tu moi ! » Ils n'ont plus la capacité de s'émerveiller et de dire : « Ça va être le fun ! » Ça leur prendrait quelque chose de moins mouvant en dessous des pieds. Nous on a eu des bases solides. Même si c'est mouvant ou en mouvement, au moins on a des acquis. C'est difficile de monter la deuxième marche quand la première est chambranlante.

On rencontre chez quelques interviewés un *religieux archaïque* rattaché à l'occultisme et à la peur des morts, ou simplement réduit à l'« invocation » des proches décédés. Il y a aussi des *néo-mystiques* qui s'installent au-dessus de toutes les vicissitudes du temps présent ; des *spiritualistes* dont les relations humaines, les expérimentations des médecines douces, la vision de la nature et de l'art baignent dans [338] le spirituel, parmi lesquels certains se rattachent à une *culture paradisiaque de l'harmonie et de l'innocence*. Parmi les *communautaires*, il faut souligner le regroupement des AA (alcooliques anonymes) et autres ramifications, très répandu : « Le beau, je le vois juste dans le mouvement. Quand ça fait un bout de temps que je ne fais pas de meeting, je suis mal, je ne suis pas bien en moi-même. Mais quand je suis avec les gens du mouvement, c'est doux. J'ai tout le temps besoin de gens qui m'entourent, de franchise, de respect, de douceur. » À l'opposé, certains construisent tout leur univers de signification autour du *moi sublimé* : « M'occuper de moi, me garder libre de tout, c'est ce

qui importe. » Notons qu'une psychologie de célibataire, observée chez les gens seuls ou mariés, conforte un spirituel de l'épanouissement du moi.

En filigrane, on devine que certains interviewés ont eu, durant l'enfance ou l'adolescence, le goût d'une vocation religieuse. À l'époque, les projets teintés d'idéalisme, propres à la jeunesse, se rattachaient forcément à cette perspective. Ce désir s'est souvent prolongé dans *un engagement social et/ou politique intense et un rapport privé à Dieu*. Mentionnons enfin les *chrétiens sans églises*, les *convertis*, les *engagés*. Parmi les chrétiens, quelques-uns ont fait l'expérience de l'appartenance à une petite communauté protestante.

L'ensemble de notre dossier de recherche présente ici et là d'autres figures spirituelles très variées. Il nous faut aborder maintenant la dernière étape de ce dossier. Dans cette quatrième partie, Jacques Grand'Maison identifie les orientations spirituelles de fond des baby-boomers, Louis-Charles Lavoie présente une analyse psycho-sociale capitale pour le contexte actuel, qui décèle la pseudo-rupture de bien des interviewés avec une religion infantilisante, la crise de la transcendance et sa signification profonde chez des adolescents des baby-boomers. En dernier lieu, Alain Deschênes fait un essai de problématisation de ces expériences spirituelles des 35-50 ans.

[339]

**Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.**
Recherche-action. Troisième dossier.

Quatrième partie.

Itinéraires, questionnements et orientations spirituels

Chapitre 13

VOIES D'ACCÈS AU SPIRITUEL ET CHEMINS INTÉRIEURS

Jacques Grand'Maison

[Retour à la table des matières](#)

Les figures spirituelles que nous venons d'esquisser ne sauraient rendre compte de la diversité des expériences spirituelles des adultes d'aujourd'hui. Les voies d'accès au spirituel, les chemins intérieurs, et aussi les blocages, les imperméabilités à la transcendance font l'objet de ce chapitre. De même la déculturation de l'héritage religieux reçu, les ruptures, les distances prises, la circulation libre des croyances de tous ordres, les réinterprétations de la foi chrétienne.

Tout se passe comme si l'on était au seuil de ce que l'on a encore peine à nommer chez les uns, alors que d'autres se cristallisent dans des positions religieuses de certitudes non critiques pour compenser l'insécurité ressentie devant « un monde sens dessus dessous ». Pour quelques-uns, c'est seulement dans le champ des croyances qu'ils pensent trouver un système de sens viable et à leur portée. À l'autre ex-

trême du spectre, se logent des esprits pragmatiques, rationalistes imperméables au spirituel et à la transcendance. Mais le profil spirituel majoritaire en est un de réserve, de requestionnement, d'exploration, de métissage.

Nous sommes tous des métis spirituels

Les métissages religieux et culturels d'aujourd'hui nous rappellent une réalité historique trop méconnue, à savoir que les grandes traditions religieuses dites universelles sont elles-mêmes des métissages de bien des emprunts qui ont contribué à leur personnalité propre, [340] tout en les maintenant ouvertes sur les autres traditions. Le double récit de la Création au début de la Bible en est un bel exemple. Et le croyant biblique y découvre un Dieu, un Esprit qui peut se dire à travers toutes les langues, toutes les cultures et religions.

Culturellement, nous sommes tous des métis spirituels. L'Occidental d'aujourd'hui peut-il se comprendre s'il ignore tout de ses racines judéo-chrétiennes, grecques, latines ? L'Évangile lui-même tient de l'Orient et de l'Occident. Il y a quatre évangiles fort différents qui abordent chacun d'une façon particulière l'expérience chrétienne, la révélation de Dieu en Jésus Christ, et l'héritage de l'Ancien Testament. Le Credo lui-même a été façonné avec plusieurs confessions de foi, partie prenante des diverses cultures méditerranéennes de l'époque. Augustin le Latin et Basile le Grec ont chacun une interprétation personnelle, fort différente du mystère Trinitaire.

Ce n'est pas sans raison que nous évoquons ces données historiques au début de ce chapitre. Elles peuvent nous aider à comprendre, sinon à mieux accueillir, le nouveau pluralisme spirituel. Pluralisme qu'une certaine orthodoxie puriste rejette aveuglément en n'y voyant qu'une « salade indigeste de croyances », qu'un « bricolage d'emprunts religieux ».

Certes, il y a des syncrétismes éclectiques qui vont dans toutes les directions et qui renforcent la confusion mentale et intérieure des temps troublés que nous vivons. Du spirituel ou du religieux on peut dire la même chose que ce qu'on constate au plan culturel. En effet, une culture, comme une rivière, a besoin d'un lit profond et de fortes

rives et balises pour accueillir de riches et forts affluents. Sinon, c'est l'inondation où tout est dans tout, comme l'évoque la symbolique du déluge au début de la Bible. Ce problème grave de l'indifférenciation, nous l'avons analysé sous ses différentes manifestations en divers domaines dans chacune des parties de ce rapport de recherche.

La question soulevée ici est d'un autre ordre. Il s'agit de comprendre, avec liberté d'esprit et empathie d'âme, cette libre circulation de diverses croyances, ce pluralisme actuel des expériences spirituelles ou religieuses. En n'y voyant que Babel, on se ferme à toute éventuelle Pentecôte ; un purisme doctrinal monolithique n'est pas étranger à la crise actuelle des Églises et des religions en Occident. N'y a-t-il pas une part de vérité dans cette remarque de plus en plus répandue : « les religions divisent, les mystiques rassemblent » ? Et cette autre encore plus fréquente : « les violences les plus insurmontables sont les violences religieuses avec leur fanatisme incroyable, leur exclusion de l'autre, des autres » ? Comment nier que le monde [341] d'aujourd'hui en témoigne à plusieurs exemplaires ? La montée des intégrismes devient un repoussoir de tout intérêt religieux chez bien des gens, chez nous et ailleurs.

Combien de nos interviewés adultes nous ont dit qu'ils cherchaient spirituellement quelque chose d'autre, au-delà des religions, y compris chez ceux qui cherchent Dieu ? Certains renouent avec le Dieu indicible, autre, gratuit qui a surgi, inattendu, dans leur vie la plus séculière, hors de toute appartenance ecclésiale, et surtout dans leur humanité la plus profonde. Certains esprits religieux semblent incapables de soupçonner qu'il y a là quelque chose du Dieu indicible, des prophètes de la Bible, d'Augustin, de Pascal, de Jean de la Croix, témoins de leur propre tradition religieuse. Alors on comprend la réaction de ceux qui cherchent ou vivent une expérience religieuse au-delà des religions. On comprend aussi le fait que certains se distancent de leur propre héritage religieux, soit par les spiritualités orientales ou même par un exotisme spiritualiste, ésotérique.

Ces explorations du croyable disponible s'accompagnent, bien sûr, de ratés, de pièges, de travers, de confusions, mais n'y a-t-il que cela dans ces démarches ? Et s'il y avait là de nouveaux bouillons de conscience, un peu comme on parle de bouillons de culture en biologie et en anthropologie ? Les départages rapides de l'ivraie et du bon grain ne sont pas de bon conseil. Cet avertissement est très clair dans notre

propre tradition spirituelle. Tout discernement lui-même est le fruit d'une longue gestation de l'écoute, du jugement et de la validation. Et qui sait si la fréquente affirmation du « J'en prends, j'en laisse », n'est pas déjà un début d'exercice de discernement chez les gens eux-mêmes ?

Tout cela plaide pour un premier accueil intelligent et empathique des chemins intérieurs de l'autre différent de soi. Nous avons dégagé de nos entrevues un ensemble de voies privilégiées d'accès au spirituel et à la foi. Voies étonnamment reliées les unes aux autres. Chose que des esprits dogmatiques ne peuvent reconnaître, parce qu'ils écartent a priori toute fonction d'interprétation dans la foi.

L'inspiration intérieure

On a beaucoup parlé de la privatisation du religieux dans la société sécularisée. Ce qu'on a moins bien perçu positivement, c'est l'intériorisation de l'expérience religieuse qui a accompagné ce phénomène. Tout se passe comme si la génération dite de la rupture avait [342] tourné sa distanciation de la chrétienté en réappropriation intérieure, surtout au tournant de la quarantaine. Que ce soit à l'occasion d'un bilan critique de son parcours de vie, que ce soit comme ultime conquête de la valeur clé qu'est l'autonomie chez plusieurs.

J'ai quitté une religion de formules et de pratiques extérieures. C'était pour moi des béquilles. Je voulais marcher par moi-même. Je ne voulais plus rien savoir de l'Église, des rites, de leur morale castratrice. Retrouver mon jugement, ma conscience, mon chemin à moi, ma vérité. J'ai même mis Dieu en quarantaine, parce que je n'arrivais pas à me débarrasser des images de punition, de la peur que j'avais de Lui, de par l'éducation religieuse de mon enfance. J'ai vécu une longue phase... comment dire... païenne, rien que naturelle, psychologique. De temps en temps je me surprénais à faire un bout de prière. Ou je refoulais ça ou je passais vite à d'autres choses. Ça m'humiliait et je me disais : « Mais voyons donc, t'as pas besoin de cette béquille-là. Assume-toi. » Puis autour de quarante ans, j'ai commencé à soupçonner qu'il y

avait autre chose en moi, dans ma vie. D'autre chose que le matériel et le psychologique. Le vieux mot de *l'âme* reprenait du sens. Mais je préférais parler du spirituel. J'ai remis les pieds à l'église. Il y avait trop de branle-bas à la messe. C'était pas assez intérieur. J'ai découvert Dieu en moi. Je devrais plutôt dire que c'est peut-être Lui qui est venu me rencontrer au fond de moi. Je vous dis quelque chose que je n'ai dit à personne d'autre, même dans ma famille. T'as l'air fou quand tu parles de choses semblables, par exemple cette inspiration intérieure qui transforme ta vie. Tu me vois dire ça à ma gang, aïe ! J'ai retrouvé mon âme, Dieu, puis tout ça... (*Homme, 46 ans*)

Notre recherche nous a révélé une sorte de religion invisible à savoir mystique dans plusieurs récits de vie. Leur style de vie et ses pratiques à la surface quotidienne ont tous les dehors d'une mentalité sécularisée. En combien de milieux est-il tacitement interdit de faire état d'un tel cheminement ? Mais il semble qu'on commence à lever ce tabou d'une certaine modernité. N'oublions pas que celle-ci, au Québec, s'est affirmée dans une rupture face à un héritage historico-religieux. Un premier déblocage s'est produit récemment au plan des conversations quotidiennes avec des proches soigneusement choisis, comme nous l'ont dit quelques interviewés. « On est moins gênés de parler de spiritualité. » Sur une base plus large, nous avons été frappés par le [343] grand nombre de gens, parfois très sécularisés, qui ont une expérience de Dieu, la plupart du temps secrète.

D'abord « ce que je crois »

Les deux dernières décennies ont été marquées par une profonde révolution subjective, comme une sorte de contrepoids à un monde rationnel de mécanismes, de systèmes, de structures, aussi ritualisé que celui de la chrétienté d'hier. Ajoutons à cela la libéralisation des mœurs qui allait valoriser la subjectivité et l'affectivité.

Pour certains de mes professeurs, les jugements de valeurs c'était pas objectif, c'était pas sérieux, c'était anti-scientifique. Il

fallait en rester aux faits. En démonter les mécanismes, les systèmes, les structures qui causaient les situations particulières, les comportements des gens. (*Femme, 40 ans*)

Plusieurs ont réagi à cet état de chose qui laissait peu de place à l'individu, à son histoire propre, à ses jugements, à ses valeurs, à ses convictions, à ses sentiments. « Qu'est-ce que je suis, moi, dans tout ça ? » C'est un peu comme si on était passé du sociologique au psychologique. L'autonomie personnelle est devenue la principale valeur de la décennie 1970, malgré les grands discours politico-idéologiques. Au quotidien, on en était de plus en plus au subjectif, à l'affectif.

Si tu n'es pas bien dans ta peau, tout le reste s'ensuit. Il faut commencer par s'aimer soi-même, s'estimer soi-même, s'épanouir pour être capable d'aimer les autres ou de se battre dans la société. Moi je n'adhère pas à quelque chose, un groupe, un mouvement, si ça ne correspond pas à ma façon de voir les choses, si c'est pas dans mes cordes à moi, dans mes *feelings*. Faut que j'y croie d'en dedans, pas de l'extérieur. (*Homme, 41 ans*)

Le nouvel intérêt pour le spirituel au cours des années 1980 s'est inscrit dans ce sillage. Plutôt s'auto-initier soi-même à l'expérience spirituelle qu'être institué par une religion toujours jugée comme trop extérieure à soi. Là aussi, on peut constater un mouvement d'appropriation plus personnel, plus intérieur. L'expérience spirituelle se veut une plongée dans ses profondeurs intérieures pour vaincre « la superficialité, le matérialisme, le vide intérieur du monde [344] d'aujourd'hui ». C'est aussi « une façon de me recentrer, de me reconstruire ». Certains comptent sur cette expérience pour surmonter leurs problèmes d'identité souvent reliés à l'indifférenciation des rôles, des sexes, des générations. « C'est drôle ce qui m'arrive, c'est comme si je découvrais ma vocation personnelle, unique, irremplaçable. J'ai quelque chose à apporter dans le monde. » Même le travail, en pareil cas, vaut par les touches personnelles qu'on peut y mettre. « Le sens de ta vie est d'abord là, quand tu as atteint ton plus personnel. »

Nous avons posé cette question à des interviewés : « À quel moment avez-vous dit votre premier "je crois" vraiment en votre nom personnel ? » Voici une réponse typique :

J'ai dit mon premier « je crois » en mon nom personnel quand j'ai cessé de pratiquer. Il a bien fallu que je me demande, à ce moment-là, à quoi moi je croyais, après m'être dit ce en quoi je ne croyais plus. (*Homme, 42 ans*)

Ce retour « aux départs des chemins », comme dit la parabole évangélique, renvoie au début du Credo. Celui-ci ne commence-t-il pas par « je crois » ? Les Églises auraient-elles méconnu cette première démarche de la foi ?

Un spirituel affectif qui « fait du bien »

Nous venons de parler de la révolution subjective et affective des dernières décennies. Celle-ci heurtait un héritage religieux « d'obsession du péché de la chair ». Dès leur enfance, les baby-boomers ont entendu leurs parents et leurs grands-parents critiquer l'Église à ce chapitre. Ayant grandi à une époque de libéralisation des mœurs, les baby-boomers ont eu moins de peine à relier leur nouvel intérêt spirituel à leur affectivité.

Nous, on est en meilleure position pour faire des liens entre les valeurs du corps et les valeurs de l'âme. On est plus libres au plan de la sexualité. On peut mieux l'intégrer dans l'ensemble de la personne. Le matériel, le sexuel, le spirituel on essaie d'intégrer ça, d'une façon positive. La religion sépare trop ces affaires-là... elle a été bien trop négative. Il y en a qui sont passés à l'autre extrême pour s'arracher à la morale de l'Église. Le sexe est devenu leur nouvelle religion. Avec le sida on est revenus au bon sens, mais c'est pas pour retourner au passé. On est en train de ré-appriivoiser en même temps le spirituel et le charnel. [345] C'est pas facile, parce qu'on n'a pas de modèles. Il faut inventer d'autres spiritualités. (*Femme, 40 ans*)

Pascal, tout janséniste qu'il était, n'en insistait pas moins sur le « senti » dans la foi et dans l'expérience même de Dieu. Dans les *Pensées* (424), il dit ceci : « C'est le cœur qui sent Dieu et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi. Dieu sensible au cœur. » Comment se savoir, se sentir aimé de Dieu sans une affectivité bien intégrée à sa foi ? Comment faire une expérience de Dieu qui fait du bien sans profondeur du sentiment ? La révolution affective a découvert la dynamique fondamentale du désir. Celle-ci, chez certains interviewés adultes, s'est prolongée en mystique. Faut-il s'en étonner quand on connaît tant soit peu l'histoire des mystiques en christianisme ou ailleurs ? On a dit bien du mal des « communautés émotionnelles » récentes. Par delà leur travers fusionnel, n'y a-t-il pas une tentative de recomposer expérience spirituelle et affectivité ?

Andrew Greely, non sans raison, a montré comment une certaine pastorale des sacrements reste en deçà du « Verbe fait chair », de « l'Incarnation », de « la bénédiction et de la résurrection de la chair », bref de ces profondeurs affectives du cœur et de la foi, et de la révélation de Dieu elle-même. Cette pastorale sous-estime cette requête d'un spirituel qui fait du bien chez beaucoup de nos contemporains. Les baby-boomers y sont particulièrement sensibles, si l'on en juge par leurs propos on ne peut plus clairs à ce chapitre. Le reproche, souvent fondé, d'une sous-estimation, chez eux, de l'importance de l'intelligence de la foi, d'une véritable culture religieuse, s'accompagne trop souvent du discrédit du sentiment religieux, du « senti » dans la foi. Derrière l'absence des mots pour dire sa foi, il y a parfois un riche « senti » de foi et de Dieu lui-même. Et chez quelques-uns, un sentiment si intime de Dieu qu'ils ne veulent pas l'étaler ; et chez d'autres, une crainte de mal dire ce qu'il y a de plus profond dans leur foi. Et plus révélatrice encore, cette réserve qui se refuse à nommer Dieu. Réserve qu'on trouve pourtant dans la Bible elle-même. Peut-on soupçonner qu'il pourrait y avoir ici quelque chose du *Dieu caché* dont parlent Isaïe et Pascal ?

L'expérience-socle

Dans les récits de plusieurs, l'émergence du spirituel apparaît le plus souvent dans les expériences les plus marquantes de leur vie qui sont les principaux lieux de leur mémoire vivante et de leur conscience la [346] plus vive. Souvent s'y dégage une expérience-socle dans laquelle s'inscrit leur spiritualité d'adulte. Qu'il s'agisse du plus lointain souvenir d'une expérience religieuse durant l'enfance, d'une expérience d'engagement où ils ont investi le meilleur d'eux-mêmes, qu'il s'agisse de ce qui a été la plus grande épreuve de leur existence, qu'il s'agisse de la plus forte passion qui inspire et dynamise leur vie. Ce spirituel qui rebondit durant la quarantaine est la plupart du temps en relation avec ce qu'il y a de plus crucial dans les questionnements et la reconstruction que plusieurs vivent à ce tournant.

J'ai vécu mon engagement syndical d'une façon purement politique. Les stratégies de lutte occupaient une grande place, mais il y avait là toutes sortes d'expériences sur la condition humaine avec ses limites, ses misères, ses grandeurs. Je n'avais pas le temps d'approfondir cela. Mais de plus en plus je sentais le besoin de reprendre tout ça dans une réflexion personnelle plus libre, plus distante. « Tu cours beaucoup mon gars, où est-ce que ça te mène tout ça ? quel sens cela a-t-il ? » J'avais besoin de me ramasser. Je l'ai fait comme naturellement à partir de l'évaluation des raisons qui m'amenaient à continuer envers et contre tout dans cette voie-là. La question spirituelle a comme jailli de cet engagement parvenu à sa maturité. Tu es plus mûr pour mieux comprendre ce qui t'anime en définitive au fond de toi. Des vieux mots chrétiens refaisaient surface : mission, vocation. L'idée de Dieu me revenait. C'était un peu abstrait au début. Puis c'est devenu quelque chose de vivant dans ma conscience. On met bien du temps pour atteindre une véritable expérience de Dieu. Les *trips* genre Nouvel Âge, ça ne me dit rien du tout. D'ailleurs, ça vire à la recette, au commerce. C'est loin de la vie réelle. C'est pas intégrable dans les pratiques concrètes, dans tes engagements sociaux. C'est plutôt une fuite. (*Homme, 45 ans*)

Dans son récit de vie, cet homme se dit un chrétien hors de l'Église, même s'il en respecte le « côté social ». Il redécouvre « la pertinence de l'Évangile du Christ ». Il cherche une communauté de « partage spirituel libre ». Son chemin reste ouvert, « même s'il devait me mener à une Église renouvelée, plus croyable ». Pour lui, le christianisme, c'est « ce qui est plus près de nous, de notre culture ». Il craint le spirituel éclaté, magique. À ses yeux, c'est la « nouvelle aliénation religieuse de l'heure, l'opium moderne, la fuite des tâches de transformation, d'humanisation de la société ». Il veut vivre une expérience [347] spirituelle, « les deux pieds sur terre ». Et « qu'ils me foutent la paix avec leurs extra-terrestres ! » Pour lui, « ces gens se construisent un autre monde dans leur imagination, peut-être que ça les aide à vivre, mais c'est pas ça qui va changer la société, ni l'améliorer ». « Je trouve que dans ces croyances, Dieu devient éthéré, impersonnel et souvent ridicule... une sorte de courant électrique... des ondes mystérieuses. Je trouve ça aberrant ! »

Un spirituel de croissance et d'étapes

Beaucoup de baby-boomers ont été marqués par les courants psychologiques et spirituels de la croissance et de ses étapes. Une croissance progressive, mais sans limites. La croyance en la réincarnation apparaît à plusieurs comme « la plus sensée », la plus en accord avec leur conception de la vie, de la spiritualité, de la croissance continue de l'humain, de l'humanité et du Cosmos lui-même. « S'il n'y avait pas ça, le monde serait absurde et sans espoir. » D'autres diront qu'il serait « injuste de ne pas pouvoir te reprendre si tu manques ta vie pour une raison ou l'autre ». Ce genre d'itinéraire spirituel est souvent conçu sans deuil, sans rupture, sans finitude ; et la mort n'y a pas de signification autre que celle d'être un simple passage. Le tragique et l'angoisse sont évacués de cette marche spirituelle assurée. C'est déjà le bonheur, déjà le bonheur total. « Chaque étape a sa plénitude. » Certains critiques y voient un substitut de la « civilisation du plein » qui a déçu, qui n'a pas tenu ses promesses. La croyance en la réincarnation est trop répandue pour ne pas la souligner ici.

Mais il y a beaucoup plus en jeu dans ce courant de la croissance personnelle et spirituelle. On y trouve une critique parfois très juste de la religion et aussi d'un certain héritage chrétien. Critique d'un Ordre sacré du monde visible et invisible invariable. Critique d'un héritage chrétien qui aurait fait de Dieu, de l'Église, de la morale, de la nature humaine autant de points fixes, sans *devenir*. Beaucoup de nos interviewés ont gardé cette image d'un christianisme figé dans son passé, dans sa doctrine irréformable, inaltérable. Ce qui heurte, à leurs yeux, l'être humain en devenir, en particulier dans son aventure spirituelle. Cet interviewé par exemple fait une réappropriation critique de la notion chrétienne d'incarnation : « Moi, je ne vais pas dans le sens de la réincarnation mais dans le sens d'une incarnation progressive au plus grand niveau. Après la mort, on continue à évoluer. »

[348]

Pour moi, pour bien des gens autour de moi, le christianisme est dépassé. On est rendu plus loin. Il ne peut pas nous rejoindre parce qu'il est enfermé dans ses rites, toujours les mêmes. Tout ce qui est nouveau, tout ce qui n'est pas lui, c'est pas bon. Il n'a rien de nouveau à apprendre. Il a la Vérité. Il est la Vérité. Il n'y a pas d'autres vérités. Dieu lui appartient à lui seul. Le Christ, c'est rien que pour ceux qui adhèrent à tous les dogmes catholiques sans exception. Tu prends tout le paquet ou tu pars. Ils ne sont pas sortis de cette logique-là. Ils disent s'adapter, mais ils ne veulent rien changer. C'est avant tout une religion d'héritage, d'obéissance. Ils te traitent comme un enfant de la bonne mère Église toute-puissante. Au fond, une liberté spirituelle d'adulte, ils ont peur de ça comme du feu. Ne parlons pas du rôle qu'ils réservent aux femmes. Ils ne bougeront pas d'un pouce, alors que tout le monde autour a bien évolué sur ces questions-là. L'Église a manqué le train et ça va lui coûter cher. De plus en plus de gens cherchent ailleurs un sens à leur vie, y compris spirituelle. (*Femme, 42 ans*)

Faut-il en déduire que le christianisme est au seuil d'une nouvelle crise historique ? D'où vient cette méconnaissance du devenir, de la croissance personnelle et spirituelle dans la foi chrétienne, dans l'histoire du salut, dans la révélation du Dieu de la Bible et de Jésus ?

Pourquoi tant de catholiques ont-ils encore une image caricaturale de l'Église point fixe, même après Vatican II ? Comment dénoncer certains travers de l'idéologie de la croissance personnelle si on n'a pas su reconnaître les requêtes authentiques qu'elle porte ? L'Église primitive catéchuménale avec ses étapes d'initiation chrétienne des adultes n'a-t-elle donc rien à nous apprendre pour repenser la croissance spirituelle originale de la foi chrétienne ? Et que dire des grandes écoles spirituelles au cœur desquelles la dimension de croissance, d'étape reçoit une place centrale, à travers des symboliques très riches ? À titre d'exemple, pensons aux écoles spirituelles bénédictines, ignaciennes, thérésiennes, salésiennes ? Et ce ne sont là que les plus connues. Plus proches de nous, les oeuvres de Marcel Légault, de François Varillon, de Madeleine Delbrêl, Jean-Pierre Jossua, Jean-Claude Breton. Et comment ignorer les bons outils conçus par l'Office de catéchèse du Québec, dans le domaine de l'éducation de la foi des adultes (Paul-André Giguère) ? Le chapitre suivant de Louis-Charles Lavoie, à travers des analyses très fines des propos de nos interviewés, nous renverra à des approches contemporaines très éclairantes au plan de l'évolution spirituelle.

[349]

Les nouvelles quêtes relationnelles et communionnelles

Cette fameuse quête de sens dont les analystes parlent tant reste une référence bien abstraite surtout quand il s'agit du spirituel ou du religieux. Comme si on manquait de prises pour en saisir les formes et les lieux concrets. Le sens n'est pas que rationnel ou intellectuel ou même sapientiel, il peut être physique (les cinq sens), affectif, directionnel, moral, culturel. Nous y reviendrons quand nous aborderons le besoin de guides spirituels. Pour le moment nous retenons une quête de sens qui ressort de beaucoup d'entrevues : la quête relationnelle et communionnelle.

Je pense qu'on est en train de sortir du *me, myself and I* On cherche des relations signifiantes, plus vraies, plus profondes,

plus durables. C'est peut-être ça le plus important lieu de sens présentement. Il est arrivé trop souvent que l'obsession de sa propre autonomie personnelle a fait que même les plus proches devenaient des étrangers. On se méfiait de l'autre, des autres. Comme si on faisait le vide autour de soi. Ça été mon cas et celui de bien d'autres que je connais. À un moment donné tu te rends compte que la vie n'a plus grand sens quand tu n'as que des relations courtes et des conversations superficielles avec les autres, parce que tu te protèges, parce que tu ne veux pas que l'autre t'envahisse trop ou te dérange ou t'oblige à te commettre. Cette mentalité a rétréci la vie comme une peau de chagrin. Moi j'ai réagi contre ça. J'ai investi davantage dans des relations plus profondes, plus soutenues, en me disant que c'était la première chose à faire pour trouver plus de sens dans ma vie. Il s'est produit la même chose dans ma spiritualité. J'ai cherché une vraie relation avec Dieu. Je lui parlais davantage. Je cherchais plus attentivement les signes qu'il me faisait. Mais j'avais besoin de plus que cela. Il me manquait un bon groupe d'échanges spirituels où j'aurais la possibilité de partager librement, sans censure, sans ligne de parti, des questions et des expériences intérieures. Ce genre de choses qu'on peut rarement vivre aujourd'hui, surtout pas dans les rencontres mondaines. J'ai fini par le trouver ce groupe. Quand je pense qu'hier encore, je me moquais des « communionneux » avec leurs épanchements sirupeux... (*Homme, 39 ans*)

Nous avons noté, dans notre recherche, que plusieurs associations apparemment fonctionnelles et à objectif précis tendaient à [350] devenir des quasi milieux de vie aux relations multiples et plus durables. D'un certain agir ensemble on est passé à un nouveau vivre ensemble avec un goût de partager plus de soi-même, avec un souci de solidarité plus large et d'entraide bien au-delà des statuts et rôles de l'association. Les membres y cherchent des sens affectifs, spirituels, moraux, communionnels, directionnels. Il y a présentement un nouveau social de base en train d'émerger. À titre d'exemple, plusieurs regroupements empruntent beaucoup au modèle relationnel et communial des A.A. qui ont su intégrer le personnel, l'interpersonnel, le communautaire, le spirituel et la pratique ; mode de vie et spiritualité ; et cela, avec les touches du meilleur de notre modernité : liberté, égalité, autodévelop-

pement, oecuménisme et pluralisme. L'Église aurait beaucoup à y apprendre !

Le déplacement des médiations

« Sauver mon âme », chante ironiquement Luc de la Rochelière, en se moquant des esprits religieux traditionnels qui dénoncent le culte du corps. Nous avons souligné plus haut le déplacement vers un spirituel plus affectif qui fait du bien. Les médiations du bien-être, de l'épanouissement, de la santé, du bonheur sont mieux intégrées aux nouvelles spiritualités. Celles-ci ont une image plus positive de Dieu. Plusieurs rejettent les oppositions manichéennes entre la chair et l'esprit, le matériel et le spirituel.

La religion de sacrifices, c'était pas le party, il fallait en remettre sur les sacrifices qui sont déjà là dans la vie comme si Dieu ne nous voulait pas heureux sur terre, mais seulement l'autre bord. Plus tu souffrais ici, plus tu méritais une belle place au ciel. Moi cette religion-là, je l'ai envoyée promener. C'est une insulte au bon Dieu lui-même, oui le bon bon Dieu ! Pourquoi on ne pourrait pas aller à lui en santé, avec plaisir ? Vous êtes-vous demandés pourquoi les gens prient seulement quand ils sont mal pris ? Il y a quelque chose de faux, de malsain là-dedans... (*Homme, 40 ans*)

Nous avons évoqué aussi la recherche d'une relation directe avec Dieu, mais cette démarche est presque toujours reliée à une critique des rites et formules jugés non pertinents, un peu comme des vitraux grisâtres et opaques quand ils sont vus de l'extérieur. Même les symboles religieux médiateurs dans la Bible et les Évangiles sont [351] devenus étranges, indéchiffrables chez un bon nombre de gens interrogés. Déculturation ? Nous y reviendrons. Mais on ne saurait déduire ici une disparition des médiations. Celles-ci deviennent plus séculières. Par exemple des personnes qui témoignent de leur foi par une vie transformée, par de forts engagements altruistes, par des touches hu-

maines et évangéliques comme le pardon, le don gratuit, par une espérance entreprenante qui ne démissionne jamais.

Il en va de même des rapports à l'au-delà et à Dieu. C'est peut-être là où l'on découvre d'une façon plus manifeste les déplacements mentionnés plus haut.

Moi, souvent quand je prie, je m'adresse aux êtres que j'ai aimés, qui m'ont aimé, qui m'ont fait du bien et qui sont rendus de l'autre côté, plus près du bon Dieu. Aide-moi, le père, fais quelque chose. Je suis pas un pratiquant à l'Église, mais ça, j'y tiens, c'est très fort chez moi. Ça m'inspire pour reprendre le collier, pour garder confiance, pour donner du sens à ma vie.

On se disait ça l'autre jour à la pause café. Chacun, chacune avait un contact là-haut avec une personne chère : une grand'mère, un frère, un conjoint, un ami intime qu'il priait, qu'il admirait. Va le voir lui, je suis sûr qu'il va t'écouter.

Je pense qu'après ma mort, il y aura plein de monde qui vont m'accueillir. Puis je vais rendre service à plein de monde sur la terre. Ma vie va continuer en plus beau. Je ne peux pas me mettre dans la tête que ce qui nous rend heureux ici ne soit pas là de l'autre bord. Je ne me vois pas vissée sur un banc comme à l'église pour chanter le même Alléluia pendant l'éternité avec des anges que je ne connais pas. Moi, j'en ai fini avec le Dieu juge, punisseur. Je suis convaincue qu'on va bien s'entendre ensemble, qu'on va se comprendre. Déjà, j'en fais l'expérience dans ma vie.

Chez plusieurs interviewés, la mort, la souffrance ne sont plus des médiations de signification. La mort et la résurrection de Jésus ne sont pratiquement jamais évoquées. Ce sont plutôt la nature, la création, la continuité de la vie et leur profondeur mystérielle qui jouent le rôle de médiations de sens et de foi. Bible, Évangile, Baptême, Eucharistie, Église sont massivement absents des références religieuses privilégiées, même la personne de Jésus Christ. La plupart des gens interrogés, redisons-le, semblent être « aux départs des chemins » proprement chrétiens. Mais leurs récits de vie nous incitent à [352] soupçonner une foi plus vivante que ne le laisse entendre leur langage. De-

meure quand même la question critique : vit-on sur des réserves de foi chrétienne en train de s'épuiser ?

L'incontournable démarche de re-symbolisation

Les générations montantes sont d'une culture expressive renforcée par la société médiatique. Des esprits chagrins n'y voient qu'un superficiel « parleton » sans fin qui tourne en rond. Cette critique, non sans fondement, n'en demeure pas moins une approche très réductionniste et très obtuse d'un phénomène culturel riche et complexe. Qu'y a-t-il derrière une remarque comme celle-ci : « C'est rare que quelque chose ait du sens, une célébration par exemple, si je ne m'y suis pas exprimée d'une façon ou l'autre. »

Dans une société fonctionnelle aux mécanismes lourds et compliqués, on comprend que plusieurs cherchent un contrepoids dans des relations plus directes, dans *l'expression plus spontanée, plus libre, plus gratuite*.

Après le procès des idéologies qui braquent les uns contre les autres avec leurs discours exclusifs, l'expression symbolique offre une distanciation précieuse. L'argument veut s'imposer à l'autre. Le symbole, au contraire, permet à chacun d'y trouver ou d'y faire son sens, tout en ayant une portée communionnelle sous-estimée par les esprits dits rationnels et les militants de tous ordres. Chez plusieurs interviewés, il y a une *corrélation entre leur nouvel intérêt spirituel et la reconstruction chez eux de leur univers symbolique et même politique*.

Je suis allée deux fois en thérapie pour surmonter mon mal de vivre. Ça m'a éclairée, aidée. Mais ça ne m'a pas donné ce qu'il me fallait pour me reconstruire. Ça m'a libérée, mais il me fallait autre chose, d'autres cartes plus positives pour foncer et faire des projets valables. Ce qu'il y a de plus profond en toi, ça ne se ramène pas à des mécanismes psychologiques. C'est la tentative de suicide de mon fils qui m'a convaincue de ça. Dans mes longues conversations avec lui, j'ai réalisé les limites des arguments, des

explications psychologiques. C'est à travers l'univers symbolique, le langage symbolique qu'on s'est vraiment rencontré ici. « Et si c'était comme un accouchement, ta souffrance, l'accouchement d'une nouvelle naissance, de ton identité, de ta vraie personnalité ? Je t'ai accouché comme mon [353] enfant, maintenant c'est toi qui dois t'accoucher avec l'autre que tu es. Tu as besoin d'aide, c'est sûr, mais tu es le principal acteur. » J'ai vu ses yeux éteints se rallumer. Il faut dire que depuis un certain temps, j'avais repris intérêt aux choses religieuses où je découvrais un monde riche de symboles pour exprimer nos réalités intérieures si difficiles à saisir. Les deuils, celui de mon père que j'aimais tant, prennent du sens dans la mort et la résurrection de ma vieille foi chrétienne que j'avais délaissée et que je redécouvrais avec un autre regard. (*Femme, 43 ans*)

Combien d'itinéraires révélés dans notre recherche faisaient état d'une démarche de re-symbolisation de sa vie, de son parcours, de ses deuils, de ses dépassements, de ses drames, de ses espoirs. D'entrée de jeu, les symboles religieux ne disent pas grand-chose, tellement il y a eu chez plusieurs une évidente déculturation de l'héritage reçu. Ce n'est souvent que du dedans d'une re-symbolisation de leurs expériences les plus fortes que les symboliques religieuses prennent du sens, des sens nouveaux que trop souvent l'institution religieuse et ses responsables ne savent pas ou si peu reconnaître, accueillir, assumer, ou même susciter. Qu'on pense à la riche resymbolisation qu'on trouve dans la rencontre de Jésus avec la Cananéenne qui l'amène à dépasser les frontières judaïques du Royaume de Dieu. Il y a là un exemple à la fois simple et merveilleux de re-symbolisation. Nous en avons donné bien d'autres dans les rapports précédents.

Requestionnement moral et quête de transcendance

Comme nous l'avons noté dans les chapitres précédents, plusieurs baby-boomers se sont remis à parler des valeurs. C'est un signe des temps qui déborde ce groupe d'âge. Pendant un bon moment, il était quasi interdit d'aborder les problèmes sociaux, psychologiques ou autres sous l'angle moral. Or, voici que l'on fait face à d'énormes et difficiles questions morales. Fût-ce le défi d'un minimum de morale collective commune dans la société pluraliste et ses différences de plus en plus marquées. « Il faut un certain nombre de repères communs respectés par une bonne majorité pour que la société soit vivable », nous ont dit des interviewés. S'il y a une crise de valeurs, c'est bien celle des valeurs communes. Après le rejet de la morale religieuse, s'est-on donné une morale laïque ? Cette question est revenue [354] plusieurs fois dans ce rapport. Voyons cela de plus près à partir des propos tenus dans certaines entrevues de groupe.

Tu veux transmettre des valeurs solides à tes enfants : la liberté, la responsabilité, le sens de la justice et, bien sûr, l'amour, le don, le pardon. Mais on sait comment toutes sortes d'idées et de comportements parfois contradictoires sont vécus dans chacune de ses valeurs. Alors tu te demandes : c'est quoi le fondement, les fondements de tout ça ? Toi, tout à l'heure, tu disais le respect... mais le respect de quoi, au nom de quoi, pourquoi ? S'il n'y a rien de plus grand que toi, tu vas toujours découper les valeurs à ta taille sur mesure, uniquement à ta mesure à toi, à tes besoins, à ton unique intérêt, à ta façon de voir, peu importe ce qui arrive chez les autres. Regarde ce qu'on fait avec la liberté, avec ses propres désirs gros comme le monde. Ces désirs sans limites te justifient de prendre n'importe quel moyen pour les remplir coûte que coûte, s'il n'y a pas quelque part une ligne absolue ou tu te dis : non je ne dépasse pas cette ligne-là, oui je respecte ça radicalement. (*Femme, 38 ans*)

Moi, je suis d'accord avec Nicole. Mais je tiens à ajouter une chose importante. Pour moi, c'est là où le spirituel et le moral se croisent. Au fond de la morale, il y a le sacré. Peut-il y avoir du respect, s'il n'y a plus rien de sacré ? On peut donner des sens différents à ce sacré-là, mais si l'esprit, le sens du sacré n'est plus là, tout devient relatif, sans poids véritable. On a cru qu'on pouvait se passer du sacré depuis qu'on a rejeté notre religion par-dessus bord. On n'a pas réalisé que le sacré ça regarde tout le monde, toute la société, l'humanité tout court. (*Homme, 42 ans*)

C'est pas vrai qu'on a jeté tout par-dessus bord. La plupart des parents, quand il s'agit de l'éducation de leurs enfants, morale. (*Femme, 37 ans*)

À quoi bon si les adultes eux-mêmes ont perdu le sens religieux du sacré ? Arrêtons de tordre la question. C'est de sens religieux qu'il s'agit *ici*. (*Femme, 48 ans*)

Moi je préfère parler de transcendance, de conscience spirituelle. (*Homme, 45 ans*)

[355]

C'est trop abstrait pour moi... monsieur le professeur ! C'est par les questions morales qu'on se réveille. Allons au bout de ça pour réveiller nos consciences. Si on redécouvre l'importance du sacré, j'espère que ce sera un sacré intelligent et pas borné. (*Homme, 46 ans*)

Saluts séculiers et espérance

Au début de cette recherche, nous pensions que des références religieuses comme celle du *salut* n'avaient plus de sens pour bien de nos contemporains. À notre surprise, elles étaient toujours présentes, mais elles avaient subi de forts déplacements. Après une courte période où l'idéologie du « Ne comptons que sur nous-mêmes, nos moyens » en avait séduit plusieurs, l'idée de salut a resurgi dans l'horizon symbolique des consciences. Tout ne pouvait se ramener à son propre « faire ». Là aussi revenait un langage du « plus grand que soi qui t'amène à risquer, à te dépasser, à explorer ensemble d'autres pos-

sibles, des alternatives pour sortir des culs-de-sac d'aujourd'hui ». Sauver la planète, sauver l'humanité. « Tu n'avances pas sans espérance. » « Il faut vaincre le pessimisme actuel. »

Ce sont d'abord des saluts séculiers qui sont dans le champ de la conscience : les droits fondamentaux, l'écologie, le pacifisme, la démocratie, la lutte contre l'intégrisme et le fondamentalisme religieux, et même le développement économique et technologique auquel on donne un sens salvifique. « C'est la transcendance humaine, la transcendance de tout être humain qui seule va nous sauver de la guerre de tout le monde contre tout le monde, de l'émiettement en tribus qui se battent jusqu'au sang pour dresser leurs clôtures et se séparer des autres. Tribus ethniques, religieuses ou autres. »

Derrière bien des réflexions entendues à ce chapitre, émerge une nouvelle conscience qui recherche ce qui est à la fois commun à tous et assez fort pour rallier tout le monde. Dieu ? Il y en a qui n'y croient pas. « Qu'est-ce qui nous reste en commun, si ce n'est que notre humanité ? C'est l'humanité entière qui est menacée, qui a besoin d'être sauvée. » Plus que jamais on sait qu'on est dans le même bateau en péril, avec une même communauté de destin. C'est cette idée de salut qui fait peu à peu son chemin. Et la quête d'espérance, souvent évoquée chez nos interviewés de tous âges, passe par là. La transcendance, ici, en est une de salut, d'espérance directement reliée à l'avenir de l'humanité et de la terre. Et elle a pour nom engagement, chez certains.

[356]

D'autres soulèvent des questions. Les droits peuvent-ils suffire ? « On va se pardonner entre peuples ou bien on va crever, mais c'est peut-être utopique d'espérer pareille chose. » Mais ce sont les problèmes plus immédiatement brûlants qui interrogent davantage les consciences et suscitent un besoin de salut.

Les suicides, le sida, des violences de plus en plus folles nous entraînent dans le fond du fond de la conscience. Il y a là quelque chose de très grave surtout quand tu vois que ça arrive aussi chez des gens qui ont tout pour être heureux. D'où vient ce mal à l'âme ? Moi, je ne vois pas le bout de ces problèmes. J'essaie de

ne pas y penser, mais ça me remonte tout le temps dans la gorge. Pour moi, ce sont des maladies de la prospérité. L'économie aura beau repartir, on va se retrouver avec ces mêmes problèmes de plus en plus fous. C'est pas une question de moyens, on en a comme jamais... de la science, de la technique, des institutions, des professions pour tout. Alors pourquoi tant de folie ? Y a pas un éditorialiste, pas un politicien qui ose poser des questions comme celle-ci : on s'est pris pour des petits dieux depuis qu'on a décidé de se passer de Dieu. À qui peut-on en appeler maintenant ? Tous nos prédécesseurs se sont posés ces questions-là. On est complètement au-dessus de tout ça, maintenant, mais on tourne en rond sur soi-même sans savoir pourquoi, comme un petit dieu désespéré qui ne voit plus d'autre chose que lui.

Tu dis ça ouvertement, et l'autre pense que tu délirés. La question de Dieu n'a pas cessé de hanter la conscience humaine. Nos beaux esprits sont au-dessus de tout cela. C'est absolument défendu de penser la situation avec une question comme celle-là. Moi, je me dis que le désespoir de bien des jeunes a quelque chose à y voir. (*Homme, 47 ans*)

Les autres membres du groupe lui font sentir qu'il charrie.

On peut pas tout accrocher à Dieu comme ça. Et puis, c'est quand même pas la fin du monde.

Il y a un tas de gens qui font leur possible et vivent pas si mal avec leur seule humanité.

Dieu ne vient pas se substituer à nos responsabilités. Être heureux, rendre les autres heureux, c'est déjà du salut... positif !

[357]

Transcendance humaine et transcendance de Dieu s'articulent chez les uns ; chez d'autres, ce sont deux visions qui s'opposent. Mais beaucoup l'intuitionnent comme une sorte de référence de respect, de sacré, de fondement, de dépassement, d'engagement ou d'espérance. Mais tout cela est à l'état natif d'émergence. Mais une émergence prometteuse, chez certains ; de tendance fondamentaliste, chez d'autres pour qui le *Law and order* est érigé en transcendance comme seul

rempart au chaos actuel. Certains baby-boomers après un long itinéraire libertaire vivent un semblable virage.

Le besoin de guides spirituels

La séduction des gourous a fait son temps. Mais leur succès provisoire chez un certain nombre d'adultes était révélateur d'une recherche spirituelle en quête de maîtres initiateurs, sinon de direction. La crise de crédibilité des Églises n'incitait pas à chercher de leur côté. On peut s'étonner des dérives du nouvel intérêt religieux vers une crédulité magique, dans une société dite rationnelle, dans une culture critique comme la nôtre. Mais ne pouvions-nous pas nous y attendre ? Tout refoulement, qu'il soit sexuel, moral, spirituel ou autre, rebondit toujours d'une façon sauvage, erratique et souvent régressive.

Moi, j'en reviens pas. Dans mon milieu de travail, je vois des hommes, des femmes de 40, 50 ans, bien situés professionnellement, instruits, capables de sens critique en politique, par exemple, mais qui tiennent des discours capotés sur la voyance, les cristaux, la numérologie. Ils se gavent de livres du genre. C'est là qu'est leur vision du monde, la réponse à toutes les questions de vie, de mort, d'au-delà, de sens, d'avenir. Chacun est son propre gourou, se crée sa propre religion, incarne en lui-même la conscience universelle. Au début, je me disais : « Ils ont bien le droit de rêver comme tout le monde. » Question de ne pas trop prendre ça au sérieux. Mais pour lui, pour eue, c'était ce qu'il y avait de plus sérieux au monde. Je me disais alors : « Il faut que tu les respectes. Tout le monde a besoin de certitudes, surtout aujourd'hui. Si ça les fait vivre, tant mieux ! » Mais je n'en constatais pas moins chez eux une double personnalité dont ils ne se rendaient pas compte. Deux langages parallèles : celui de la profession, de la vie courante, puis celui d'élucubrations intérieures complètement déconnectées du premier. Je lisais récemment dans *Le Devoir* une remarque de Naïm Kattam [358] qui disait à peu près ceci : « Tu t'aventures pas dans le monde spirituel sans maîtres qui ont une solide tradition d'initiation. » Je suis porté à lui

donner raison quand je les vois prétendre être leur propre gourou et se faire une religion pour eux « tout seul ». (*Homme, 45 ans*)

Toute l'initiation religieuse des baby-boomers s'est limitée à l'enfance. Aucune initiation ne s'est faite aux autres passages de la vie. La redécouverte tardive du religieux ou de spirituel s'intègre difficilement à la personnalité, à l'expérience de vie, à ses pratiques, à ses acquis culturels. D'où, chez certains, une sorte de « religieux plaqué de l'extérieur », sinon de surimposition sans véritable prégnance culturelle et sans prises critiques, fût-ce un minimum de confrontation entre son discours spiritualiste et ses pratiques de vie. L'automystification est à son comble quand le discours spiritualiste se dit fondé sur un savoir absolu, dit scientifique. « Hier on croyait, aujourd'hui on sait. » (*Homme, 39 ans*) Einstein rugirait devant une telle affirmation on ne peut plus antiscientifique !

Plus humblement, plusieurs interviewés de la quarantaine nous ont signalé la rareté de bons guides spirituels pour les adultes d'aujourd'hui. Peut-être éviterait-on ainsi le dérapage récent où, faute de maîtres spirituels, de groupes de soutien, chacun se fait son propre gourou et pense pouvoir s'inventer « la seule vraie spiritualité » hors de laquelle il n'y a point de salut. Sans compter ceux et celles qui en quelques années ont vécu quatre ou cinq *trips* religieux différents, finalement tout aussi décevants l'un que l'autre.

Mais ces propos critiques risquent d'ignorer les richesses de ces explorations spirituelles et des cheminements d'humanité qui les accompagnent. Que l'expérience spirituelle soit devenue plus que jamais une « aventure » d'intériorité, de conscience plus personnelle, plus autonome, et aussi d'intensité de vie, n'est-ce pas un signe de vitalité ? Comment y opposer la nostalgie d'un religieux très ritualisé, figé dans des formules, coulé dans un seul et même moule dogmatique, moral et liturgique, clôturé dans un discours déjà tout constitué, trop souvent réduit à des pratiques extérieures et à un héritage à reproduire sans le moindre inédit d'histoire, de foi renouvelée, d'Esprit, de terre nouvelle et de cieux nouveaux ? Est-ce là une Bonne Nouvelle pour aujourd'hui et demain ? Est-ce là l'Esprit au-delà de la lettre ?

Mais n'oublions pas l'enjeu de base qui s'y cache : à savoir la crise de la transmission et la pauvreté des démarches initiatiques qui doi-

vent accompagner toute transmission. Une société où l'on ne sait [359] plus transmettre, quoi transmettre, comment transmettre, est une société en mauvaise santé. Nous avons longuement abordé la question initiatique dans le chapitre sur Famille et Parentalité (seconde partie). Il vaut la peine d'y retourner avec les questions que nous venons de soulever. Il n'est pas inutile, non plus, de signaler ici la triple crise de la transmission que nous avons analysée dans notre deuxième rapport qui portait sur les 20-35 ans ; cette corrélation étonnante entre les crises de la transmission de la vie, de la culture, des sagesse morales et spirituelles. Un indicateur parmi cent d'une requête d'intelligence plus profonde de ce qui nous arrive. Vie, culture, morale et spiritualité ne sont pas des réalités séparées les unes des autres. Elles sont en interrelations étroites dans toute expérience humaine, y compris spirituelle.

Conclusion

Ces dernières remarques invitent à un accueil plus attentif et plus empathique de ces voies d'accès au spirituel et de ces chemins intérieurs riches et diversifiés que nous révèlent les récits de vie de cette génération. Celle-ci est porteuse des grandeurs et des misères d'une modernité encore en gestation chez nous, d'une société autre que nous essayons de construire, d'un avenir on ne peut plus problématique à risquer, d'un horizon d'espérance à dégager, à ouvrir au salut de l'Autre.

La prochaine étape nous amènera sur le versant critique, celui des drames spirituels de cette génération. Nous avons refusé de commenter par cette lecture critique. Le regard évangélique en est un d'abord de reconnaissance, d'accueil, de compréhension de l'autre. Oui, l'autre inspiré différemment par l'Esprit qui nous y révèle de nouveaux chemins d'espérance et des voies de sortie de nos propres chemins battus et rebattus. Ce n'est qu'en risquant la terre de l'autre que les croyants du désert ont pu retrouver une nouvelle fécondité. La comparaison s'arrête là, parce qu'il n'est pas question, ni ici ni ailleurs, d'une quelconque appropriation ou récupération. Notre pari premier étant de nous laisser enseigner par les autres.

Cela dit, nous ne pouvons ignorer le désert spirituel vécu par bien des membres de cette génération. Nous abordons donc dans la prochaine étape ce versant critique qui sera traité par des membres de l'équipe qui font partie de cette génération et qui nous livrent en quelque sorte une seconde lecture en creux des récits de vie de nos interviewés.

[360]

[361]

**Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.**
Recherche-action. Troisième dossier.

Quatrième partie.

Itinéraires, questionnements et orientations spirituels

Chapitre 14

Les sources religieuses d'un certain infantilisme Lecture psycho-sociologique

Louis-Charles Lavoie

[Retour à la table des matières](#)

Tant pour les contemporains, soucieux de développement personnel et de qualité de vie, que pour les professionnels de tous ordres qui s'intéressent à la question spirituelle ou religieuse, nous jugeons important de nous arrêter sur le rapport des Québécois de la génération du baby-boom à la religion, à l'aide d'une analyse plus fine de leurs propos, tout en fournissant aux lecteurs quelques clés de lecture. Mon expérience de psychothérapeute m'apprend à quel point les gens ont besoin de lieux et de guides, comme il a été souligné dans le chapitre précédent, pour ressaisir avec intelligence leur itinéraire humain et spirituel. J'estime que la question de Dieu demeure au sein de cet itinéraire, en son cœur même, un creuset d'altérité : altérité du Dieu autre, altérité des médiations symboliques, communautaires et intellectuelles de l'expérience de Dieu.

Avant d'évaluer la portée de cela, rappelons les résultats essentiels de deux vastes enquêtes sur les croyances. La première, faite par Reginald Bibby sur la religion des Canadiens, et la seconde menée sous la direction de Raymond Lemieux, portant sur les croyances des Québécois. Eu égard au croire en Dieu, R. Bibby conclut ceci :

Les sondages de *Projet Canada* ont constaté que près de 90% des Canadiens déclarent croire en Dieu, ou en un Être suprême. Ceci correspond aux sondages Gallup qui ont signalé des niveaux de 87% (1985), de 88% (1975), de 92% (1969) et de 95% [362] (1949). [...] Bien que des observateurs allèguent souvent que le terme « Dieu » est si élastique qu'on ne peut guère l'utiliser, le Canadien moyen semble concevoir Dieu comme étant ou bien un être personnel ou un genre d'être supérieur. [...] Environ 7% des Canadiens sont agnostiques. Seulement 4% des Canadiens se déclarent athées. [...]

Environ 40% des Canadiens disent qu'ils se considèrent comme étant des chrétiens engagés, alors que 2% indiquent être engagés envers d'autres confessions. Près de 40% sont non engagés : soit qu'ils se considèrent comme intéressés à la religion, mais pas profondément engagés, ou comme religieux de façon non conventionnelle. Il reste un 20% qui ne se considèrent pas comme étant religieux. [...] La religion de 60% des Canadiens semble être caractérisée par une consommation sélective, plutôt que par un engagement religieux. Ils adoptent volontiers des « fragments religieux » : des éléments de croyance, de pratique et de culte isolés. Mais ils ne prétendent aucunement que la religion « informe » (structure) leur vie. [...] Ils enrichissent souvent leur menu chrétien conventionnel avec un assortiment d'autres croyances et pratiques supranaturelles qui se rattachent à l'astrologie, aux phénomènes psychiques, aux émanations, aux biorhythmes, à la possession du démon et à la communication avec les morts ⁸⁴.

⁸⁴ R. BIBBY, *La religion à la carte*, Montréal, Fides, 1988, pp. 94-95 ; 112-114 ; 117.

La seconde enquête importante sur les croyances des Québécois, menée ces dernières années dans la région de Québec sous la direction de R. Lemieux, offre des résultats et analyses fouillés sur l'univers des croyances devenu très complexe. Retenons ici la typologie des croyances dégagée par l'équipe de recherche. Elle se divise en quatre pôles définissant deux grands axes :

1. Environ 45% des énoncés recueillis se regroupent sous le pôle des *croyances « religieuses » proprement dites*, c'est-à-dire des signifiants provenant effectivement d'une tradition religieuse dénommée et identifiée. Dans la très grande majorité des cas il s'agit de l'univers religieux catholique. [...]
2. 25% des énoncés concernent les *croyances de type « cosmique »* dont les signifiants, tirés des cosmologies contemporaines, [363] annexes d'une appréhension « scientifique » du monde dans certains cas, d'une appréhension du monde comme fiction dans d'autres cas, traduisent une vision totalisante mais immanente. [...]
3. 18% des énoncés expriment des *croyances renvoyant au « moi »*. Ce « moi » représente, comme objet de croyance, la somme actuelle des expériences personnelles, vécues ou assumées comme telles, et la somme des capacités inhérentes à la nature humaine. [...]
4. 11% des énoncés se rattachent aux *croyances de type « social »*. Comme celles qui concernent le « moi », ces dernières procèdent aussi par réification et sublimation. Elles renvoient cependant d'abord, par leurs signifiants, à des « valeurs », tels la paix, l'amour, la justice, voire l'intelligence, la raison, le progrès, toutes réalités susceptibles de « sauver » l'humanité, dans une vision « oecuménique » du monde.

Ces quatre pôles se divisent en deux axes :

L'axe *religieux-cosmique*, dans cette perspective, a comme caractéristique de poser, au fondement de sa vision du monde, une

réalité *extérieure à l'être humain*. Cette altérité est *transcendante* dans le cas du « *Religieux* », *immanente* dans le cas du « *Cosmique* ». [...] L'axe *social-moi* définit un mode d'appropriation du monde articulé sur la réification de valeurs collectives à un pôle, des valeurs individuelles à l'autre pôle. Il concerne la subjectivité des répondants ⁸⁵.

Ce qui vient d'être décrit relève d'une typologie pure, d'une organisation logique des croyances. Dans la réalité, les individus ne se rattachent pas exclusivement à l'un ou l'autre pôle mais opèrent des transactions entre eux, empruntant un élément ici, l'autre là. On rejoint ici « la religion à la carte » de Reginald Bibby.

Cela étant dit, revenons à notre recherche-action. Elle ne comporte pas de telles compilations de données quantifiables. Elle saisit le « je crois » des individus à l'intérieur de leurs récits de vie, et d'entrevues [364] non directives et semi-directives, ce qui permet de situer ce « Je crois » dans l'entièreté de l'expérience de vie et de son parcours. Dans un premier temps, nous faisons l'analyse d'une entrevue de groupe où se tiennent des propos typiques du baby-boomer « moyen » sur la religion. Nous identifions les points de rupture et de continuité, et la portée de ceux-ci sur la structuration de la personnalité humaine et croyante. Souvent avons-nous noté l'importance du croire dans le déploiement des potentialités humaines, altruistes et relationnelles, d'où le lien étroit établi entre croire et altérité. Voici ce qui sera montré plus avant à travers l'analyse de propos très courants de nos interviewés.

Dans un second temps, nous nous arrêtons sur les rapports entre religion et santé mentale. Ceci se situe à l'intérieur d'une ligne de recherche capitale de notre projet : les inquiétants phénomènes d'éclatements mentaux qui retentissent dans le champ spirituel des consciences. Que des êtres humains de grande qualité veuillent se définir sans la religion, cela ne fait pas de doute. Mais chez la plupart, la fonction de la religion dans la vie individuelle et collective s'avère une

⁸⁵ R. LEMIEUX et M. MILOT (dir.), *Les croyances des Québécois. Esquisses pour une approche empirique* [Les cahiers de recherche en sciences de la religion, 11], Québec, Groupe de recherche en sciences de la religion (Université Laval) 1992, pp. 64-70.

variable importante. Pour éclairer cette problématique, nous tenterons de montrer le lien étroit qui existe entre la crise de la transcendance et la dégradation des conditions de structuration de la personnalité des adolescents. Nous posons de la sorte la question de la transmission culturelle et spirituelle des baby-boomers à leurs adolescents.

Queue rupture ?

Ici, des hommes et des femmes de la classe populaire, âgés entre 39 et 47 ans, partagent leurs points de vue sur la religion. Qu'en disent-ils ? Nous divisons leurs propos en de multiples petits récits. À l'exception de deux personnes qui inscrivent leur histoire en continuité avec la religion - « La religion c'est prier à l'église et s'entraider » -, ce qui frappe dans l'ensemble des récits diversifiés, c'est la prise de distance manifeste ou latente vis-à-vis elle. Dans un premier temps, les propos sur la religion sont formulés sous forme négative :

Je ne suis pas une catholique qui va à la messe ;
la religion dans ma vie ce n'est pas important ;
d'aucune manière la religion n'occupe une place dans ma vie
quotidienne ;
aujourd'hui, tu es libre de faire ta foi comme tu veux, et ce
n'est [365] pas le prêtre qui va te sauver ;
on est capable de se juger soi-même.

Les motifs qui justifient cette prise de distance sont peu énoncés : « parce qu'on est passé à côté de tout dans la religion traditionnelle » ; « parce que notre liberté nous permet de vivre l'entraide sans que l'autorité nous y oblige » ; « parce que notre conscience est un meilleur juge que toute autorité ». La religion elle-même est très pauvrement définie : « la religion, c'est l'institution et le Dieu punisseur » ; « ce sont les prêtres et les religieux » ; « ce sont les principes et les obligations ». Il est évident que la plupart des participants à l'entrevue sont en rupture avec la religion. Il est cependant difficile de savoir pour-

quoi exactement. Ils en disent peu sur cette religion dont ils ne veulent plus et sur les motivations qui les ont poussés à prendre cette distance. Mais ils se montrent plus loquaces lorsqu'il s'agit de présenter leur conception personnelle de la religion, « ma religion », en l'opposant à « la religion » :

La prière dans le cœur ; l'agir moral, l'intention droite dans la prière ; quelqu'un venu il y a deux mille ans pour m'apprendre à aimer, à partager, à cheminer ; la foi en un Dieu amour (et non punisseur) ; le Christ présent dans les personnes qui nous aident (non les prêtres et religieux) ; la liberté de faire ce que je veux et l'entraide, la conscience (non les prescriptions et les obligations).

Comment comprendre et interpréter ces multiples affirmations, en évaluer la portée socio-religieuse ? Deux sociologues de la religion, C.Y. Glock et R. Stark, ramènent la religion à cinq catégories qu'ils considèrent comme les cinq dimensions de la religion. Ce sont :

1. la dimension subjective, c'est-à-dire la conviction de croyance telle qu'elle a son lieu dans l'intimité subjective. Les prières, les dévotions, les croyances-fétiches (des médailles et scapulaires aux « cristaux » du Nouvel Âge) font partie de cette dimension ;
2. la pratique rituelle ;
3. l'expérience religieuse : la conversion, l'expérience intérieure ou de nature mystique ; la symbolisation de ces expériences ;

[366]

4. la dimension intellectuelle : le contenu de la croyance ;
5. l'agir moral ⁸⁶.

⁸⁶ C.Y. GLOCK et R. STARK, « On the Study of Religious Commitment », *Religious Education* 57 (1962) 98-110. La première dimension est désignée en fait par le terme « idéologique », au sens d'« idée » subjective qu'on se fait sur la religion. Comme ce terme est très ambigu, nous lui avons substitué le terme « subjective ».

Interprétons maintenant les conceptions que les gens se font de la religion à l'aide de ces catégories. La grande majorité des interviewés s'inscrivent dans la première dimension (subjective) par la prière. La moitié d'entre eux relie religion et agir moral. Le quart reconnaît une importance à la dimension rituelle (messe). Les deux catégories totalement absentes des échanges sont la dimension intellectuelle et expérimentielle.

Si l'on s'arrête aux témoignages relatifs à la dimension de l'agir moral - « savoir aimer », « donner à quelqu'un qui est dans le besoin », etc. -, on constate qu'ils sont plutôt minces par rapport à la dimension subjective. En fait, l'agir moral n'est jamais envisagé dans une perspective sociale ou communautaire. Il s'agit toujours d'une aide ponctuelle qu'on apporte à quelqu'un qui vit une difficulté ponctuelle.

La deuxième dimension (rituelle) est plus pauvrement définie encore, puisque les rites pratiqués, dépourvus de toute perspective communautaire du sacrement ou de la prière, répondent à un besoin de solitude et de paix : « Je ne vais pas à l'église tous les jours mais à certains moments j'ai besoin de me recueillir, sans personne autour de moi, c'est une paix... » En fait, la première et la deuxième dimension ne font qu'une chez nos interviewés : il s'agit toujours d'un échange strictement privé avec Dieu, qu'on fait seuls ou dans un endroit public. Des enquêtes socio-religieuses plus larges confirment ce diagnostic. En effet, l'affluence des adultes vers les grands centres de pèlerinage est importante : elle tient beaucoup à l'anonymat de ces lieux qui laissent tout l'espace à la dimension subjective. Autre résultat, y compris chez de nombreux baby-boomers, se perpétuent, malgré l'anticléricalisme affirmé, certaines pratiques personnelles (jeûnes le vendredi saint ; prières aux défunts, à la Vierge Marie, aux anges). Peut-on parler de tout un continent noir de religiosité populaire ? Même les pratiques hétéroclites du Nouvel Âge se rattachent souvent à la dimension rituelle-subjektive : écoute de la musique subliminale (intimité et paix), cristaux en poche, etc. Les grands [367] gurus du Nouvel Âge renvoient par ailleurs leurs adeptes à la dimension subjective. Certains d'entre eux, tout récemment, prenaient distance sur le caractère maternant et endoctrinant du Nouvel Âge (qui devenait une nouvelle « religion »), renvoyant justement à l'« essence subjective de la religion » (Placide Gaboury par exemple).

Concluons cette première partie. Comparé aux cinq dimensions du champ religieux défini par Glock et Stark, celui des personnes interviewées se limite à deux dimensions seulement : subjective et morale. Chez la grande majorité, il se réduit à la seule dimension subjective. Des cinq dimensions, la dimension subjective est la moins soumise à une régulation extérieure.

Notre analyse indique donc une triple rupture : avec la dimension rituelle, l'expérience de conversion impliquant toute la vie, la dimension intellectuelle. Le champ religieux de nos interviewés se trouve condensé dans les deux dimensions où les motivations personnelles sont les moins régulées par les institutions, les rites, les symboles et la parole.

Cette religion qu'on dit privatisée

Étant donné l'importance de la dimension subjective, nous devons l'explorer davantage. Huit des quinze récits parlent de Dieu. On y accole des adjectifs comme « amour » (2X), « fort » (3X), « bon » (5X). Cinq récits mentionnent le « Seigneur », un seul le « Christ ». Il s'agit à première vue d'un vocabulaire assez pauvre pour qualifier la relation à Dieu. Il faut y voir de plus près, à partir d'une autre catégorisation, celle-là de Jean-Pierre Deconchy ⁸⁷. Il dégage trois couches de statuts forts différents, relativement à la phase d'« attributivité » (attribuer un qualificatif à Dieu) :

1. attributs objectifs : grandeur, omniscience, omniprésence ;
2. attributs subjectifs : bonté, justice ;
3. attributs affectifs : force, beauté.

Ces trois nœuds attributifs traduisent tous un travail de visée de la transcendance de Dieu. Rappelons que deux attributs se retrouvent

⁸⁷ J.-P. DECONCHY, « L'idée de Dieu entre 7 et 16 ans », dans André GODIN (dir.), *De l'expérience à l'attitude religieuse* [Les cahiers de Psychologie Religieuse, 3], Bruxelles, Lumen Vitae, 1964, p. 115-128.

chez nos interviewés : la force et la bonté. On peut donc croire que la plupart de nos interviewés conçoivent Dieu plus ou moins comme un être transcendant (au-dessus, au-delà de soi et du monde).

[368]

Outre la phase d'attributivité, Deconchy identifie deux autres phases : la phase de personnalisation et la phase d'intériorité. Le mot « Seigneur », qui revient à cinq occasions dans les témoignages, appartient à la phase de personnalisation qui regroupe trois thèmes : Seigneurie, Dieu-Sauveur, Paternité. Les thèmes propres à la phase d'intériorité sont peu présents dans les récits : amour, confiance, dialogue, prière, doute, etc. Seuls deux récits s'y rattachent par l'amour et la confiance.

Que conclure ? Dieu au sein du groupe est perçu comme un être transcendant aux contours plutôt mal définis. Il ne faut guère s'en étonner si l'on considère le fait que les dimensions faisant appel à l'intelligence de la foi ou à sa symbolisation sont absentes. Seul un petit nombre arrive à personnaliser Dieu, ou encore à vivre subjectivement leur relation à Dieu à travers l'amour et la confiance.

Un autre pôle important au sein du groupe est la prière. Il est question de prière de demande et de remerciement. Les épreuves sont la principale motivation qui amène les personnes à se tourner vers Dieu, qu'elles soient définies (« la perte de mon mari » ; « une maladie ») ou indéfinies (« peine », « dans les épreuves »). Dieu est aussi recherché pour les sentiments de paix, de force et de bonheur qu'il apporte à la personne croyante. Dans deux récits seulement la communion à Dieu semble recherchée pour elle-même.

Si l'on s'arrête aux prières de remerciement, on constate que la plupart des interviewés croyants remercient pour une chose qu'ils désiraient et qui leur a été accordée. Nous apprenons là des choses intéressantes sur les motivations qui poussent les personnes à se tourner vers Dieu. D'après les propos, ce sont des besoins très concrets qui motivent l'action de grâce : une belle journée, le pain de chaque jour, la santé, etc. Mais ce sont la souffrance et l'expérience du manque qui sont les ressorts les plus profonds et les plus puissants pour se tourner vers Dieu. Antoine Vergote écrit à ce propos :

L'étymologie du mot prière nous rappelle la situation qui en détermine la structure. Ainsi que l'indique le mot *precarius* dont le mot prière est dérivé, la prière exprime la conscience que l'homme prend, en parlant à son Dieu, de sa condition précaire. L'intention significative qui anime la prière est la conscience du manque ⁸⁸.

[369]

À l'exception d'un ou deux témoignages, « cette conscience que l'homme prend, en parlant à son Dieu, de sa condition précaire » n'est régulée ou contrôlée par rien d'extérieur au manque ou à la souffrance elle-même. En effet, aucune référence à l'institution, ou à une parole biblique, à une personne spirituelle significative ou à un symbole, n'encourage ou ne favorise chez le croyant le décentrement de lui-même, rien non plus dans ces témoignages qui l'appelle à rechercher le projet de l'Autre à qui il s'adresse.

Le danger qui guette cette conscience religieuse est l'enfermement narcissique et l'inévitable appauvrissement humain et spirituel qui en découle. Il y a quelques années, les églises se vidaient des croyants, aujourd'hui les croyants risquent de se retrouver vidés de Dieu lui-même, faute de médiations qui permettent de le symboliser. L'analyse nous a montré jusqu'ici que les personnes interviewées ont une symbolisation déficiente de Dieu et expriment des prières très tournées sur eux-mêmes. La conclusion qui découle normalement de ce constat, c'est que nous sommes en présence d'une religion qui vit une très grave crise d'altérité. Mais cette conclusion est-elle légitime ? Ces personnes pourraient fort bien être conscientes de leurs motivations et s'efforcer malgré tout de tenir compte de Dieu comme vis-à-vis, interlocuteur, même s'il est insuffisamment symbolisé. Une façon de s'assurer de la validité de notre conclusion est d'analyser la réaction des personnes interviewées à l'inexaucement.

L'inexaucement est source de frustration. La frustration est un bon révélateur du degré de décentrement d'une personne. Plus une personne est immature, plus elle réagit à la frustration par la colère, le blâme et l'accusation. Plus elle est mature, plus elle cherche à comprendre les

⁸⁸ A. VERGOTE, *Religion, foi, incroyance*, Bruxelles, Mardaga, 1983, p. 260.

raisons qui motivent autrui à agir de la façon dont il agit. Ce qui suit classe les réactions des personnes interviewées, soit des plus immatures aux plus matures :

1. Dieu exauce toujours les prières (2 récits). Dans ce cas, ou bien il s'agit d'une façon de parler, ou bien le désir du croyant est confondu avec la « volonté » de Dieu. Sagne écrit de façon fort à propos : « Ce qui n'offre nulle résistance au désir, c'est le fruit de ses projections dans l'imaginaire. »
2. Réaction de colère (1 récit), réaction affective forte et incompréhension totale des raisons de l'inexaucement.
3. Réaction du genre : « Il faut continuer de prier » (1 récit), réaction affective neutre et incompréhension des raisons de l'inexaucement.

[370]

4. Le croyant se remet en question, sans chercher à comprendre les raisons de l'inexaucement (2 récits).
5. La prière non exaucée devient le lieu d'une lucidité sur soi, sur sa vie, d'un approfondissement de sa relation à Dieu ; l'occasion de comprendre quelque chose d'important eu égard à son projet (4 récits).

Les deux premières réactions sont tout à fait infantiles et il n'est pas nécessaire d'y insister. Les réactions du genre « résignation philosophique » (n° 3) ou remise en question de soi-même (n° 4) sont beaucoup plus matures en ce que la personne s'interroge sur elle-même, et surtout en ce qu'il y a dans cette réaction une intention du moins implicite de d'accorder sa vie avec Dieu. La recherche explicite du projet de Dieu est à l'œuvre dans quatre récits. Or, dans trois de ces quatre récits, Dieu est symbolisé par les attributs de personnalisation : Seigneur et Christ. Il conviendrait maintenant de conclure l'ensemble de notre analyse de l'entrevue de groupe.

Une pseudo-autonomie

1. Les personnes interviewées ne semblent savoir ni le quoi ni le pourquoi de leur prise de distance avec l'Église traditionnelle.
2. Il y a un rétrécissement et un appauvrissement considérable du champ religieux, qui se limite aux dimensions où les motivations personnelles sont le moins régulées par les médiations religieuses.
3. Les dimensions qui font appel à l'intelligence de la foi font le plus défaut. Il s'ensuit que Dieu est faiblement symbolisé, les prières sont très centrées sur les besoins propres et immédiats du croyant, le point de vue propre du croyant prédomine sur la perspective d'un dialogue qui tienne compte du « point de vue » de Dieu.
4. Quelle que soit la dimension examinée - subjective, rituelle ou morale - toute perspective communautaire et/ou universelle est absente des témoignages.

Ces constatations convergent vers ceci : l'indifférenciation et l'absence de distance sur soi priment sur la différenciation et l'ouverture [371] gratuite à l'autre (l'Autre) rencontré comme autre (Autre) personnel et différent. Piaget a précisé les conditions qui permettent à l'enfant de sortir de l'égoïsme : socialisation et maturation de la pensée. Ces mêmes conditions sont nécessaires à la maturation de la foi. Malheureusement, elles sont absentes du vécu religieux des personnes interviewées, ce qui explique du moins en partie les caractéristiques que nous avons relevées de leur religion, et du caractère infantile de la conscience religieuse. Nous en verrons plus loin les conséquences. Rappelons en outre ici que la fixation à l'enfance est un trait relevé des baby-boomers. Il n'est pas étonnant de le voir se manifester aussi au plan de l'expérience religieuse.

Après avoir découpé le champ religieux de ce groupe d'interviewés, il serait utile de réfléchir plus avant sur le lien entre immaturité religieuse et crise d'altérité. Cette immaturité religieuse, nous l'avons brièvement montré, relève de l'appauvrissement des médiations symboliques, intellectuelles et communautaires de la foi. Oser, Gmunder et Ridez ont publié dernièrement une étude sur le développement reli-

gieux à partir des catégories piagésiennes ⁸⁹. Ils identifient cinq étapes du jugement religieux, qu'ils décrivent du point de vue de la décentration. Voici d'abord le résumé des quatre premières.

1. À la première étape, l'action de Dieu est clairement distinguée de l'action des parents et des éducateurs, mais le croyant est totalement soumis à Dieu. Dans le vocabulaire des auteurs, l'Ultime agit, le croyant réagit. C'est la perspective du *Deus ex machina*, ce Dieu qui subordonne à lui le monde, ce Dieu qui précisément a exaspéré les modernes qui tenaient à leur autonomie.

2. À la seconde étape, le croyant objective les conséquences de ses actes et, par conséquent, peut les coordonner avec les actions de Dieu. Il possède désormais les moyens d'influencer ce Dieu qui le dominait totalement à la première étape. Ce peut être d'adoucir les sanctions, de rendre Dieu favorable ou de se tranquilliser soi-même à titre préventif. Les actions religieuses sont destinées en premier lieu à obtenir des faveurs (richesses, santé, longue vie). C'est la perspective du *Do ut des* (donnant-donnant).

[372]

3. À la troisième étape, dans la mesure où le moi de la personne devient « interpersonnel » et responsable, le croyant sépare entre les domaines qui tombent sous sa compétence et les domaines qui relèvent de la compétence de Dieu. C'est la perspective de l'autonomie absolue et du déisme. Dans la mesure où il lui importe de maîtriser le champ de ses propres décisions, la personne de l'étape trois pose des limites à l'influence de l'Autre qui lui est supérieur.

4. « Ce qui constitue l'essence du jugement de l'étape quatre, c'est une nouvelle médiation entre l'autonomie de décision du sujet et l'acceptation d'un Ultime. [...] On peut exprimer cette conception en disant que l'Ultime apparaît sous forme de signe dans la nature, la cultu-

⁸⁹ F. OSER, P. GMUNDER, L. RIDEZ, *L'homme, son développement religieux*, Paris, Cerf, 1991, 348 p.

re et la possibilité humaine de l'amour. C'est la perspective de l'autonomie religieuse et du plan de salut ⁹⁰. »

Ces perspectives sur le développement religieux peuvent-elles éclairer le vécu religieux des personnes interviewées ? Et si oui, comment ?

Nous avons constaté dès le début de l'analyse que presque toutes les personnes interviewées sont en rupture avec la religion. L'idée qui vient spontanément à l'esprit est de rattacher cette rupture à l'étape trois. Elle signifierait que les personnes interviewées sont rendues à une étape de leur cheminement de foi où elles sentent le besoin de se poser comme des personnes autonomes devant Dieu et l'Église, de s'attribuer à elles-mêmes la responsabilité de leurs projets et leurs décisions, bref, de se poser devant Dieu comme des êtres libres et autonomes.

Si tel est le projet de leur rupture (et nous croyons qu'il est tel), c'est un projet qui, à l'examen, montre qu'il ne possède pas les moyens pour se concrétiser. L'examen des prières révèle en effet des personnes davantage soucieuses d'influencer Dieu que de se poser en partenaires autonomes devant Lui. Leur expérience relève plutôt de l'étape du *Do ut des* (donnant-donnant). C'est que l'autonomie suppose une haute conscience de la différenciation entre partenaires, ce qui manque chez les personnes interviewées. On se souviendra que Dieu est faiblement symbolisé dans leurs récits et que leurs prières sont très centrées sur leur point de vue propre. Un tel égocentrisme est ce qui les empêche de concrétiser leur prise d'autonomie. Ces témoignages nous enseignent qu'une rupture avec la religion ne [373] garantit aucunement l'autonomie du croyant. Elle donne l'impression d'être libre, mais lorsque la rupture est insuffisamment symbolisée, comme il semble que ce soit le cas dans les témoignages analysés, elle devient plutôt apparentée à un symptôme, qui tout à la fois cache et révèle la vraie maladie.

N'oublions toutefois pas que parmi les interviewés, il se détache un petit groupe qui se différencie par une plus riche symbolisation de Dieu. Celle-ci viendrait équilibrer l'effet réducteur que les besoins,

⁹⁰ *Ibid.*, p. 124.

comme seule motivation, exercent sur l'expérience religieuse. La faille demeure malgré tout, à cause de l'absence des dimensions se rapportant à l'intelligence du croire et la faible symbolisation qui en découle, et vice versa. Toute perspective « accompagnement » devrait permettre à ces gens, qui vivent pour la plupart une religion subjective et affective intense, de symboliser et approfondir le champ de leur expérience.

La psychothérapie nous enseigne à quel point la double dynamique de rupture et de continuité est capitale dans le développement des personnes. Le rapport de recherche sur les adolescents énonçait ceci :

C'est justement un des rôles de la tradition que d'empêcher d'adhérer trop vite à la dernière idée venue, à la toute dernière mode, à la toute nouvelle vague. En résistant, la tradition oblige ses critiques à mieux fonder leurs ruptures, leurs façons autres de voir, de penser, de vivre ou d'agir et à devenir réellement des novateurs qui ont un impact durable et qualitatif ⁹¹.

L'analyse qui précède montre en quelque sorte les ambiguïtés de la rupture que les interviewés disent avoir établi avec la religion et, conséquemment, les contrefaçons de l'autonomie acquise.

⁹¹ J. GRAND'MAISON (dir.), *Le drame spirituel des adolescents*, Montréal, Fides, 1992, p. 100.

Crise de la transcendance et santé mentale

Les grandes questions soulevées par notre recherche, soit la société adolescentique, le nivellement des générations, la fermeture à la transcendance, voient leur importance confirmée chaque jour à l'intérieur de ma pratique thérapeutique. Fait intéressant à noter, ces mêmes questions sont actuellement très discutées - en des termes [374] différents parfois, mais qui recoupent les mêmes enjeux - dans les milieux psychiatriques, parmi lesquels plusieurs sont très inquiets de l'avenir de la société québécoise. Ils observent en effet un inquiétant déplacement dans la nature des troubles mentaux. Nous présentons d'abord ce déplacement et discutons ensuite ses enjeux pour l'expérience spirituelle.

La psychothérapie telle qu'on la connaît à ce jour s'est développée pour répondre à un genre de difficulté psychologique précis : les troubles névrotiques. Comme l'a très bien montré Freud dans son livre *Inhibition, symptôme, angoisse*, les névroses sont des maladies qui sont consécutives à l'inhibition d'une fonction du moi (manger, dormir, faire l'amour, marcher, etc.). Le schéma est classique : une contre-force s'oppose à l'expression ou à la satisfaction d'un désir qui, sous l'effet du refoulement, devient tout à fait inconscient. Ce désir garde cependant toute sa force et tente par divers stratagèmes de déjouer la censure afin d'atteindre la conscience. Mais les contre-forces étant plus puissantes que les pulsions, elles empêchent de plus en plus l'expression se rapportant à la motion refoulée et finissent ainsi parfois par paralyser totalement la personnalité.

La thérapeutique consiste à enlever à ces contre-forces une partie de leur énergie dans le but de permettre aux désirs inconscients de devenir conscients. Au fur et à mesure que la thérapie progresse, le contrôle que les contre-forces exercent sur les désirs est remis au moi conscient et rationnel qui assure une meilleure adaptation de la personnalité à la réalité.

Voilà le genre de problèmes et de solutions auxquels les intervenants en santé mentale étaient familiers. Je signale en passant qu'une certaine pastorale qui a eu cours au Québec avant les années 1960 s'est

largement appuyée sur ces mécanismes d'inhibition, avec les succès et les revers que l'on sait.

Mais revenons à notre sujet. Les milieux psychiatriques observent chez les adolescents une augmentation parfois fulgurante de cas qui présentent exactement la dynamique inverse de celle présentée par Freud. La pulsion autrefois trop retenue ne l'est plus suffisamment aujourd'hui. Ces cas sont classés comme *borderlines*, réalité très diffuse et complexe qu'on peut, de manière élémentaire, définir ainsi : ces personnes sont tout juste suffisamment socialisées pour profiter des avantages de la société, mais elles ne ressentent pas la nécessité de donner quoi que ce soit en retour.

Le problème est grave pour la société en général, car le service de psychiatrie de l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul de Sherbrooke évalue [375] que ces adolescents « borderlines » composeront bientôt 30% de la population, et ce nombre, croit-on, ira en croissant au cours des années. Il faut cependant resituer ceci sur l'horizon sociologique des grands territoires urbains modernes. Depuis les vingt dernières années, les sociologues considèrent que 20 à 30% de la population connaissent à la fois des problèmes psychologiques sévères et aussi des difficultés de fonctionnement dans la société, dont l'analphabétisme fonctionnel est un des symptômes parmi d'autres.

Le problème reste entier pour les milieux qui interviennent en santé mentale, car les psychothérapies telles qu'elles sont exercées actuellement se montrent à peu près inefficaces pour traiter ce genre de problème. Que faire en effet avec une personne impulsive, égocentrique et très manipulatrice ? Le contrat thérapeutique, si important en relation d'aide, est à peine possible avec ce genre de personne. D'où les énormes défis que présente le type fort répandu de l'éternel enfant-roi que nous avons décrit et analysé dans les rapports précédents.

Imperméabilité à la transcendance

Ce sont précisément les jeunes *borderlines* qui sont imperméables à la dimension transcendante. Cette affirmation repose sur l'observation de nombreux adolescents que j'ai rencontrés avec leurs parents en psychothérapie. Une de ces adolescentes, très brillante, a parfaitement

résumé la situation en disant : « Je sens qu'il n'y a personne au-dessus de moi, c'est ma plus grande souffrance. » La mère, psychologue, me regarde tout étonnée de cet aveu. Il ne me surprend guère, car depuis le début des années 1970, des études sérieuses sur la psychologie de l'enfant n'ont pas cessé de rappeler la nécessité de l'autorité parentale pour une éducation réussie. Ces études ont montré également que les idées rogériennes sur la non-directivité ne devaient pas s'appliquer aux enfants, car ces derniers ont besoin de structures pour établir leurs désirs dans la réciprocité. L'idée a finalement fait son chemin, et les librairies regorgent aujourd'hui de livres à ce sujet. Qu'on pense à certains titres évocateurs comme : *Aimer sans tout permettre*. Mais plusieurs jeunes ont malheureusement déjà fait les frais des idées fausses de leurs parents sur l'éducation.

L'aveu de cette adolescente : « Il n'y a personne au-dessus de moi », et l'expression « imperméabilité au transcendant » sont des formules presque équivalentes. Quand des professeurs d'enseignement religieux disent qu'il ne faut pas parler du Dieu Père parce que les jeunes n'ont pas l'expérience d'un père bon et présent, cela paraît [376] complètement insensé. Ceci revient à confirmer au jeune qu'effectivement, il n'y a personne au-dessus de lui-même pas Dieu !

Par ailleurs, l'annonce d'un Dieu Amour et Miséricorde ne semble pas non plus suffisante. Bien des adultes qui tiennent ce discours de façon univoque donnent au fond ce qui leur a manqué. Mais ils passent totalement à côté du nouveau contexte de la vie des adolescents, soit l'effacement des repères et la faiblesse de l'autorité parentale. Comment peut-on passer de l'annonce du Dieu Amour à l'appel au dépassement et au don de soi ? Toute une plage de maturation sociale et psychique est manquée, notamment à cause de l'absence d'insertion à l'intérieur de réseaux de relation bien structurés. Nos rapports de recherche ont répété maintes fois l'importance de la mise au défi des jeunes, du modèle adulte qui accompagne et initie. Ceci vaut tant pour les parents, les éducateurs, les professionnels de tous ordres, que pour les intervenants dans le domaine spirituel : « Dans le mou, dit J. Grand'Maison, tu ne rebondis pas ! » Or, il faut bien l'admettre, les pratiques émollientes se sont multipliées chez nous. Dans le champ pastoral, ceci se répercute jusque dans les images d'un Jésus frêle, doux, copain. Le Jésus des Évangiles n'a rien à voir avec cette image molle.

Voyons bien le nouveau contexte : nous entrons dans des temps difficiles qui exigent des personnalités fortes, des volontés politiques résolues, des chantiers costauds et durables. Si face à ces requêtes la foi chrétienne et même évangélique perd la vigueur de son sel, le christianisme ne jouera pas son rôle. Surtout si, comme un certain religieux à la mode, il n'a à offrir que des sucreries faciles. Entendons-nous bien. Il ne s'agit pas de retourner à l'autoritarisme et au moralisme d'hier, mais plutôt de remplir le rôle irremplaçable de convocation intelligente au dépassement. Il s'agit, selon les termes de Marcel Le-gault, d'une « autorité d'appel ».

Certains adultes s'impliquent de façon exceptionnelle, tels ces professionnels - psychiatre, psycho-éducatrice, médecin - qui, dans le cadre d'un projet fondé sur l'Évangile, accueillent dans leur vaste résidence des cas de *borderlines* graves, en les mettant en contact avec les réalités les plus simples. Ils organisent toutes sortes d'activités (peinture des bâtiments, corvées de toutes sortes, jardinage, etc.) qui permettent à ces adolescents de reprendre contact avec le réel et ses médiations, de créer des relations, de fraterniser et de fêter. Au fil des ans, avec l'aide de la communauté, beaucoup sont devenus autonomes, ont trouvé un travail, ont appris à tenir maison, etc.

[377]

L'intervention pastorale ne peut se contenter du discours sur l'amour inconditionnel de Dieu, car ces paroles seules, sans les médiations du jugement et de la responsabilité, ne sauraient s'y substituer. Ce dont les jeunes ont besoin, ce sont les médiations toutes simples du réel, familiales, scolaires, adultes, sociales, et les médiations religieuses pertinentes. Voilà qui confirme les grands résultats de la recherche-action, celle-ci travaillant à la fois avec les forces vives des milieux et les intervenants en pastorale. Toutes les instances sont concernées par le défi d'accompagnement des jeunes sur une voie de maturation sociale et d'engagement altruiste.

Conclusion : *l'impact politique de l'infantilisme religieux*

Il y a quatre ans, Alice Ronfard, jeune metteuse en scène de la trentaine très prometteuse, disait s'inscrire dans une ère, la nôtre, où la liberté spirituelle intérieure succède à la liberté du « faire tout ce que je veux » : « On sent un besoin de se recentrer, peut-être pas vers Dieu, mais entre le corps et l'âme. [...] Ce que je cherche, c'est voir des humains dans des choses plus grandes qu'eux ⁹². » Le sixième sens de l'artiste pressent très bien l'un des grands enjeux actuels : restaurer le sens de la transcendance, resituer les individus et collectivités dans des choses plus grandes qu'eux. L'effacement de la transcendance précipite douloureusement l'être humain sur lui-même, dans une profonde solitude. Un autre exemple très simple nous a été donné par un interviewé qui fréquentait depuis longtemps le mouvement des Alcoholiques Anonymes. Il nous confiait qu'à l'heure actuelle, et c'est tout récent, des membres qui participent de la mentalité du Nouvel Âge refusent de dire la prière traditionnelle du « Notre Père » : « Ils conçoivent Dieu non pas comme un *autre* mais comme quelque chose qui fait partie du moi. Quand arrive l'échec de promesse de sobriété, tu ne peux plus en appeler à Dieu comme autre, puisqu'il est un morceau de toi-même. »

Curieux revirement proposé que celui-ci à une société qui a tout misé sur ses autonomies. Mais de nouveau posons la question : de quelle autonomie s'agit-il ? Nos brèves analyses de propos très courants chez les gens quant à leur rupture avec la religion et avec Dieu représentent une sorte de prototype des enjeux profonds d'une véritable [378] rupture et, partant, d'une authentique et saine autonomie. Notre expérience de psychothérapeute nous apprend que l'imbroglio des rapports hommes-femmes, dont il a été question au chapitre huit, relève pour une part de faux semblants d'autonomie vécus par les membres du couple. Retenons que *l'ego* appelle *l'alter* le soi appelle

⁹² Robert LÉVESQUE, « *L'annonce faite à Marie* en répétition : "J'aimerais que ce spectacle soit cruel et beau" », *Le Devoir*, 11 février 1989.

l'autre. Si bien que la différence altère soi et l'autre, nous liant en même temps qu'elle nous autonomise.

Le « croire » en Dieu, s'il en est, n'est pas qu'une dimension périphérique de la vie ; sa teneur a souvent à voir avec la qualité relationnelle et sociale d'un individu. Des études récentes aux États-Unis ont montré qu'il y avait un lien entre générosité altruiste et expérience religieuse adulte. Les cas de *borderlines* montrent avec encore plus d'évidence que l'autonomie adulte, c'est-à-dire du sujet debout capable de donner et de recevoir, a un besoin vital d'être préalablement confrontée à une instance d'autorité externe, avant de s'affirmer. L'adulte qui structure le jeune est l'un des premiers jalons de transcendance qu'il rencontre au cours de son existence ; celui qui contribue à éveiller et à aiguïser peu à peu son sens « de l'autre ».

Nous avons annoncé, un peu plus haut, un retour critique sur la conscience religieuse infantile d'un héritage encore plus vivant qu'on ne le pense. Nous en avons longuement discuté en équipe pour ressaisir les conséquences de ce grave déficit.

Dans ce rapport nous avons dégagé sous divers angles d'approche la tendance fusionnelle infantile. Dans la foulée de l'analyse de la conscience religieuse déployée dans ce chapitre, il faut bien reconnaître qu'un certain catholicisme de chrétienté encore culturellement vivace est une des sources de cette infantilisation de la conscience qui perdure chez beaucoup de Québécois, peu importe leur degré de rupture avec l'Église. Ce fond culturel, religieux, historique exerce sottement une influence sous-estimée dans la plupart des diagnostics sur la société québécoise contemporaine, particulièrement dans des domaines séculiers comme celui de la politique. Comment accéder à une maturité démocratique avec une conscience infantilisée par les dérives de la culture « psy », par l'héritage catholique de la chrétienté, et par de nouvelles religiosités magiques, tous trois convergeant dans les mêmes voies fusionnelles régressives : indifférenciation, absence de médiations, mythe paradisiaque du tout est possible, délitement de la finitude humaine ?

Ici, nous voulons nous arrêter un moment à la critique d'un certain héritage catholique. Qu'on nous comprenne bien, il ne s'agit pas de réduire cet héritage à ses travers. Mais l'honnêteté intellectuelle [379] commande de bien les identifier sans complaisance, sans censure.

L'analyse proprement politique du système d'organisation et de pensée du catholicisme reste encore un tabou en bien des milieux d'Église, et cela du sommet à la base.

Commençons par des faits troublants qui débordent l'aire de l'histoire du catholicisme québécois. Un premier tour d'horizon nous en convaincra. Pensons d'abord à toutes les complicités que le fascisme a trouvées dans les milieux catholiques d'Europe en plein 20^e siècle. Plus récemment, on a vu la Slovaquie et la Croatie catholiques se livrer aux anciens leaders du régime communiste et aux nationalistes d'extrême droite. En Suisse, ce sont les cantons à majorité catholique qui sont les moins démocratiques. Et que dire de l'appui diplomatique du Vatican au pouvoir dictatorial en Haïti. Les réticences de Rome face aux mouvements émancipatoires pour une prise de pouvoir des collectivités en disent de long. Pensons au discrédit porté sur les théologies de la libération, sur l'Église populaire. Et même sur une vraie participation des laïcs aux décisions pastorales. La démocratie se porte mal en bien des milieux catholiques. A-t-on vraiment pris la mesure de ce grave problème ? Voyons-en l'ampleur.

Sur une base plus large et plus diffuse, les catholiques sont davantage de tendance étatiste, corporatiste que les protestants. La culture démocratique y a moins de prise. Ce problème a des sources profondes, entre autres dans la conscience religieuse infantile qui n'est pas étrangère à la conception du pouvoir et même de Dieu dans le système institutionnel et doctrinal dominant de l'Église catholique. Ces questions sont sans cesse gommées, niées, refoulées, censurées. À tout le moins, on peut se demander pourquoi elles ne sont jamais soumises à un examen sérieux, ou encore à un débat véritable et franc. Et s'il y avait là une des principales sources de la perte de crédibilité de l'Église, surtout dans le monde contemporain particulièrement sensible à ce genre de problème ?

On nous dira que l'Église promeut la démocratie, que plusieurs exemples apportés plus haut tiennent surtout de la culture latine. C'est méconnaître ou refuser de reconnaître que cet univers mental religieux infantile, on le trouve chez un bon nombre de catholiques des quatre coins de la planète, jusqu'au Kerala en Inde. De plus, les Polonais, les Slovaques ne sont pas des latins. Fût-ce à titre d'hypothèse, pourquoi ne pas s'interroger en la matière une fois pour de bon ?

On nous objectera aussi d'être en contradiction avec notre constat sur l'affaïssement des fonctions d'autorité, de paternité. Mais là encore, l'infantilisation des consciences religieuses empêche des [380] relations saines à l'exercice de l'autorité, du pouvoir, et aussi au Dieu qui nous a risqués libres et responsables, refusant ainsi la carte de la toute-puissance et du pouvoir absolu. Faut-il mettre les points sur les i ? Même le contrepoids de la collégialité épiscopale face au centralisme romain, établi depuis Vatican II, n'a pu vraiment se constituer. Si bien que l'Église « réelle » est revenue à sa case de départ, pré-conciliaire. Du sommet à la base, jusque dans la conscience religieuse, on retrouve le même problème de fond jamais abordé comme tel avec liberté d'esprit, ou tout simplement avec l'intelligence dont Dieu lui-même nous a fait don. Les générations de la modernité, plus instruites, plus critiques, ne sont pas en rupture pour rien, chez nous ou ailleurs. Le prochain chapitre mettra ce questionnement en perspective.

Note : Se pose ici toute la question complexe de la laïcité. Dans les milieux aussi bien séculiers que religieux, chez nous et ailleurs en Amérique du Nord, on y réfléchit très peu. Sans doute parce qu'on ne se sent pas menacés par les phénomènes extrêmes du fondamentalisme ou de l'intégrisme religieux. Mais combien d'autres problèmes touchent les rapports entre religion et société, et devraient nous inciter à de solides débats démocratiques sur la laïcité. Combien d'enjeux autour de la morale, des droits, de l'éducation sont livrés à une confusion politique qui risque de devenir une bombe à retardement. On peut comprendre la crainte de connaître les vieilles querelles idéologiques européennes en la matière. Mais ce n'est pas une raison pour se mettre la tête dans le sable !

[381]

**Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.**
Recherche-action. Troisième dossier.

Quatrième partie.

Itinéraires, questionnements et orientations spirituels

Chapitre 15

Le nouveau contexte spirituel Essai de problématisation

Alain Deschênes

[Retour à la table des matières](#)

Notre équipe de recherche m'a confié la tâche de ressaisir le nouveau contexte historique des orientations culturelles et spirituelles des récits de vie de nos interviewés, avec une attention particulière à leurs rapports à la tradition chrétienne. Rappelons que celle-ci demeure la principale racine de leur héritage historico-culturel et religieux. Comme nous l'avons dit précédemment, nous sommes ici sur le versant critique qui marque le drame spirituel vécu par plusieurs membres de cette génération.

Parler de drame spirituel n'est pas forcément négatif, si tant est qu'on ait compris la dynamique potentielle des crises où se joue souvent une nouvelle foulée de restructuration à même l'expérience de déstructuration d'un équilibre acquis qui ne convient plus aux conditions nouvelles d'existence et de conscience. On comprendra facile-

ment que je tente de cerner au départ les nœuds dramatiques les plus typiques de l'aventure spirituelle de nos interviewés en relation avec ce contexte historique d'une génération qui a vécu à la fois des ruptures profondes de son héritage, des remises en question de ses propres expériences, et parfois d'étonnants déplacements de la tradition chrétienne. Dans ce sillage, une foule de questions surgissent.

Qu'est-il advenu après les utopies politiques et sociales des années 1960-1970, alors que l'individu se voyait souvent réduit à une pure « fonctionnalité », dans un système sectorialisé qui découpait, isolait les diverses dimensions de la vie ? Dans un tel contexte, comment les individus ont-ils recomposé leur expérience humaine, leur [382] itinéraire de vie, leur identité personnelle et sociale, leur conscience ? Quels rôles ont joué leur héritage culturel religieux, les ruptures par rapport à celui-ci, la quête de nouveaux systèmes de sens et de représentation, la sécularisation chez certains, le rebondissement du religieux chez les autres ? Pourquoi plusieurs interviewés semblent-ils assis entre deux chaises vides : une culture séculière non appropriée et un héritage religieux déculturé ? Chose certaine, nous sommes dans une période dramatique de déstructuration et de restructuration, temps de mutance et de transition, d'errance inévitable et de ressaisie, de retour en soi nécessaire. Car les schèmes de références extérieures et intérieures ne suffisent plus et ne peuvent assurer une cohésion nouvelle de l'être, alors que les gens se sentent déstabilisés dans leur rapport au monde, aux autres et à la vérité.

De nouvelles soifs en quête de leurs sources

Du dogmatisme dirigiste de l'unique et bonne religion prescriptive d'hier, la plupart sont passés à une sorte de soif « mystique » et de vie intérieure sans cadre formel, sans tradition éprouvée. Le croyant d'hier qui n'avait d'autre rapport que celui de l'obligation et des contraintes morales est devenu acteur-chercheur de son propre cheminement spirituel. Le « Je crois en Dieu » imposé par la religion de la tradition est devenu le « Je » crois en mon expérience personnelle de Dieu (Dieu en direct), dont le critère de véracité n'est plus la loi du dogme ecclésiastique mais l'expérience initiatique du moi qui vit et ressent la divinité du dedans et à travers une expérience de totalité, de communion

ou de contemplation. Le père de la loi est mort, c'est le fils livré à l'infini de son propre désir qui se permet de vivre, libre et sans contrainte, sa soif d'absolu et de transcendance au visage multiforme. Quel beau parallèle avec l'aventure du Fils prodigue (Luc 15,11-32) qui liquide le père et l'héritage pour se libérer et s'émanciper, avant de se retrouver seul, dans le cul-de-sac de sa faim et de sa soif physiques et intérieures, pour revenir de plein gré, et se laisser advenir autre dans un nouveau devenir d'altérité où les rapports ne sont plus de servitude mais de communion réelle et d'alliance d'égal à égal, d'un père et d'un fils qui se retrouvent unis et libres au cœur de l'amour qui les transcende et les appelle à un « plus être ». Si le fils rejette le père, c'est pour mieux savoir qui il est ; c'est l'épreuve ultime et dramatique de la rupture - condition nécessaire à l'accession de la vie adulte -, pour se laisser ouvrir à soi-même, à ce qu'il y a de plus profond et vrai en lui-même.

[383]

Et s'il y avait un peu de cela dans le jaillissement de certaines quêtes spirituelles chez la génération des 35-50 ans ? Il y a là toute la puissance d'un désir sain, en manque et en soif, qui ose s'aventurer hors des sentiers battus de la tradition, dans des avenues inédites. Ceci dans le but d'éprouver le sentiment physique et intérieur d'une transcendance qui les habite et d'une nouvelle manière de faire et d'être avec les autres, dans un monde et un environnement ressentis comme menacés.

Au cœur de ces quêtes et requêtes, au creux de toutes ces aventures spirituelles, les gens, à ras-le-sol de leur mal de vivre et de leurs blessures d'amour, cherchent un nouveau rapport plus authentique avec Dieu : Dieu qui fait du bien, qui guérit et permet une parole libératrice ; Dieu intérieur où les individus se sentent concernés totalement, cœur, corps, âme et esprit, sans que leur « je crois » ne soit noyé dans les mille et une prescriptions d'hier, sans la saturation des lourdes médiations structurelles d'un système ecclésiastique dit rénové, mais qui a en fait singé les travers de nos pesantes bureaucraties modernes : « On s'attendrait à plus de modestie, de gratuité, de liberté », nous ont dit plusieurs interviewés quand ils parlaient de l'Église.

Au sein de ce bouillonnement de conscience, y aurait-il un nouveau visage d'humanité qui se profile, qui cherche un nouveau sens à

sa vie et qui se cherche dans la nuit du monde ? Après l'écroulement des certitudes d'hier, des systèmes de vérité instaurés en absolu, comment surmonter l'impuissance ressentie à l'égard des grands problèmes de société ? Les nouvelles « spiritualités » constatées chez plusieurs de nos interviewés, expriment à leur façon une revendication massive pour plus d'humanité, sans compter la quête de transcendance qui s'y cache. Voilà des rebondissements inattendus, accompagnés d'une grande effervescence intérieure. Après tout, l'intériorité n'est-elle pas le premier tremplin de réappropriation concrète de sa vie face aux nouvelles comme aux anciennes aliénations de soi ? L'émergence de ces nouvelles consciences semble venir confirmer cette parole prophétique d'un auteur illustre d'un autre temps et d'une autre époque : « Chassez Dieu de la terre, il revient sous terre. » (*Dostoïevsky*)

Entre une religion où je me sentais à l'étroit et un monde où je me sens étrangère, j'ai découvert et fait l'expérience que Dieu était en moi dans ce que j'avais de meilleur et de plus profond comme aspirations. Je n'ai plus besoin de religion ou d'Église pour me dire en qui croire et comment le faire ; mes lectures et ma réflexion (médiation), mon expérience et mes rencontres [384] avec les autres m'ont amenée à cette certitude que Dieu c'est en moi seule que je peux le rencontrer et le vivre, comme jaillissement de conscience, comme une authentique expérience spirituelle, comme capacité de lucidité, et dans le feu de mon désir de création... (*Artiste, femme de 44 ans*)

Ce dernier extrait d'entrevue d'une femme qui a parcouru bien des itinéraires spirituels pour en arriver à une certaine maturité nous ouvre à cet « autre chose » qu'il y a en dessous de ses multiples quêtes fascinées par une recherche réelle d'authenticité, de dépassement, de vérité et d'accomplissement. Mais quel est justement cette « autre chose » qui se cache et se profile dans le creux de ces quêtes aux visages informels et souvent hors cadre de ces nouvelles spiritualités ?

Dans cette « autre chose » il y a bien sûr un besoin pressant de se restructurer et de rebâtir les ponts défaits avec soi-même, besoin qui est une exigence incontournable de la conscience moderne. Il y a aussi une quête relationnelle où le souci de l'autre prend une nouvelle di-

mension plus large et déborde la simple relation charitable avec le prochain à côté de soi. La conscience planétaire de certains groupes témoigne de cette préoccupation d'harmonie les uns avec les autres hors frontières.

La religion d'hier insistait sur un « faire » associé à des normes et à des principes. En opposition à cette rigueur dogmatique, les gens cherchent surtout à vivre une véritable expérience spirituelle qu'ils veulent d'abord expérimenter, éprouver et sentir par eux-mêmes et en eux-mêmes. Comme s'il y avait préséance de la mystique sur la dogmatique. Ils cherchent à vivre du « mystère », à aller au-delà des choses et des apparences, d'où la soif de contemplation de la nature et d'unité avec le cosmos. Ils cherchent à intégrer dans cette quête de sens et de vie intérieure leurs préoccupations pour le corps, l'affectivité et l'environnement. La prédominance du « je crois » a quelque chose de positif dans la mesure où il ouvre à une voie d'intériorisation et de liberté qui rend capable de se constituer comme être à part entière dans un dialogue avec l'autre, ce que la religion qu'ils ont rejetée ne leur permettait pas.

Il est indéniable que les questions que portent ces nouvelles spiritualités aux allures parfois suspectes et fusionnelles manifestent et appellent une nouvelle manière de voir et de comprendre l'humain, de ressaisir son rapport avec lui-même, la création et la transcendance, d'une façon plus globale, holistique. Dieu n'est plus l'Autre [385] comme juge extérieur, culpabilisant, mais source de liberté, de bien-être et de vie nouvelle. On pense ici à la comédienne qui joue le rôle de Marie-Madeleine dans le film *Jésus de Montréal* de Denys Arcand. Portée par sa soif et un immense désir, elle découvre dans sa rencontre et son dialogue avec Jésus que l'eau vive du désir qui brûle en elle est au-delà du narcissisme, du paraître, de la satisfaction des besoins et intérêts. Et s'il y avait de cette soif dans ces nouvelles recherches spirituelles de gens qui n'attendent que quelqu'un pour les aider à faire le passage et à opérer la rupture instauratrice d'un nouveau vivre ? Telle l'interpellation impromptue de cette femme dans la quarantaine qui s'exclame dans une entrevue : « Y a-t-il encore des gens, des maîtres spirituels aujourd'hui qui puissent nous aider à redécouvrir le vrai sens de notre vie et de notre destinée ? »

***Le versant critique :
voie de libération ou sortie de secours ?***

Après une première étude et analyse de récits de vie et d'entrevues, ce qui ressort à la question : « Le spirituel dans ta vie ? », est donc une sorte de déplacement du religieux dogmatique, structuré et organisé vers un spirituel plus libre, personnel, subjectif, affectif et informel le plus souvent vécu au présent et sans lien formel à une quelconque tradition religieuse passée. Abandonnant toutes les médiations historiques, communautaires, sacramentelles, institutionnelles et autres, la majeure partie des interviewés recherchent le dieu du dedans, intérieur, qui peut faire du bien, aider ; sorte de dieu « réenchanteur » qui redonne à la vie un sens perdu et vient combler un vide, un manque et un mal d'être.

Je pense que si tu t'habitues à vivre avec ce que l'on peut appeler le « Dieu » intérieur, qui est comme une force que l'on a en soi et que personne ne peut t'enlever, cette force va toujours être là pour t'aider à vivre, te faire du bien et te protéger. (*Homme, 35 ans*)

Dans certains cas, on a affaire à des spiritualités de « nouveau » de style « nouveau religieux » où la notion d'« intérieur » et d'« intériorité » a remplacé le Dieu Autre et devient l'axe majeur, la croyance fondamentale autour de laquelle gravite toute une compréhension de soi, des autres et de l'univers. On dirait qu'après avoir vécu et rejeté un rapport à un Dieu « Juge », imposé autoritairement et moralement de l'extérieur, cette génération s'est retirée intérieurement [386] dans un « quant à soi », pour faire de Dieu non seulement une affaire personnelle quand ce n'est pas une opinion brodée, mais un lieu de refuge lié à une sorte de « moi sublimé ». Le fondement n'est plus Jésus le Christ, « en qui Dieu a tout réconcilié », mais le « Moi » auquel j'ai accès directement sans les médiations de l'histoire, des sacrements et d'une communauté, même si on tient encore assez largement aux sacrements pour les rites de passage. En quelques décennies,

on est passé d'une religion extérieure, spatiale et géographique, imposée comme la norme de ce qu'il fallait croire et faire, à une religiosité affective et à des spiritualités subjectives dont l'espace est ramené à la notion d'« intériorité » :

Mon intériorité, c'est ce qu'il y a de plus sacré. J'ai mis des années à me refaire un centre. On ne viendra plus me dire ce qu'il faut faire et croire en matière de religion. J'ai rien contre les religions, ce sont de beaux principes, de beaux idéaux. Ma religion, elle ne part plus de l'extérieur, elle vient du dedans et c'est moi qui suis au centre. Pour ce qui est de la pratique, j'ai mes valeurs, la méditation et quelques bons livres pour me nourrir. Je fais plus confiance à mes intuitions et je porte beaucoup d'attention à mes désirs qui sont des guides sûrs à mes besoins spirituels. (*Homme, 47 ans*)

L'intériorité comme signifiant majeur est l'un des nouveaux points de référence de ces nouvelles spiritualités. Elles ne s'en remettent plus à une instance autoritaire (Église ou religion) ou à un corps de doctrines, mais à soi et à l'émergence d'une « liberté » retrouvée où l'on est seul maître à bord. Le Père (Dieu-Église institutionnelle) n'est plus là pour dire quoi faire, ce qui est bien ou mal. Toutes les notions de « péché », de règles de morales, de culpabilité et d'interdits ont été rejetées sinon refoulées. D'où l'importance de la liberté individuelle quasi sacralisée et du désir illimité, exacerbé parfois jusqu'à la violence. Chez des gens de la génération des 35-50 ans, ceci ressort notamment dans les rapports conflictuels hommes-femmes, trop souvent marqués au sceau du divorce, d'une pseudo « liberté sexuelle » et d'une misère affective, en particulier des hommes. Ces problèmes sont trop fréquents pour ne pas les mentionner ici.

Je me demande par ailleurs si le problème de la violence n'est pas lié en partie à la profonde crise d'altérité et d'identité souvent relevée dans ce dossier, et que le contexte socio-économique difficile ne fait qu'exacerber et compliquer. Le temps des utopies anéanties a laissé un goût amer de retraite en soi, dépourvu de transcendance, où [387] plusieurs n'ont pas su et n'ont pas pu assumer le passage vers une voie de restructuration positive. Le « moi » absolutisé est livré à lui-même,

sans points de référence extérieurs et sans assises intérieures solides, dans l'isolement. Quand on ne vit plus dans une dynamique de vie, d'échange, de don, de partage, de projet commun et que l'on n'est plus capable de se laisser recevoir d'un autre et d'un avenir à construire, d'accepter de se laisser déranger et désinstaller pour un plus être et un plus vivre ensemble, une logique de mort s'installe ; elle peut conduire à la violence, au mutisme, au décrochage ou à l'incommunicabilité, à l'isolement, à l'errance, et parfois au désespoir. Chez plusieurs interviewés, la spiritualité semble être davantage une sortie de secours et une voie d'évacuation des nœuds dramatiques de la condition humaine qu'une réelle voie d'intégration nouvelle.

Cependant, il est intéressant de noter que, malgré l'acquisition d'un statut social privilégié sur le plan séculier, plusieurs gardent un rapport nostalgique à leur passé empreint de religiosité, de sacré où ils baignaient dans une sorte d'idéal de « sainteté ». « Idéal » de transformation du monde et de la société qu'ils ont transféré sur le plan social, dans les affaires et dans la politique des années 1970-1980. « Beaucoup de gens de ma génération rêvaient de partir en mission », raconte une interviewée. Ce rêve, pour quelques-uns, s'est parfois réalisé, non plus dans une optique religieuse et missionnaire, mais plutôt dans un projet social, ou encore dans une quête incessante de son « moi » profond, d'une spiritualité « flyée » (au goût exotique de l'oriental) ou d'une aventure tout simplement pour le désir d'éprouver une liberté sans borne. Il est remarquable de constater que plusieurs de ces errants explorateurs des années 1970-1980 sont revenus et sont aujourd'hui des gens bien installés, un peu blasés de la vie, qui souvent ne croient plus en rien, si ce n'est de vivre l'instant en épicurien et de consommer en consommateurs avertis, tout en se disant humanistes et en restant attachés à des valeurs telles la famille, la langue, l'écologie et certaines traditions dont ils ne savent même plus la signification, etc. D'où, chez plusieurs, une immense indifférence religieuse, caractéristique d'un grand vide intérieur (spirituel) et d'un scepticisme qui frôle parfois le cynisme.

Il est à se demander si les gens de la génération des 40-50 ans, plus particulièrement, n'ont pas brûlé leur âme dans cette quête effrénée de désir sans loi, ni interdit, où tout était permis ; d'où l'imbroglio moral et affectif dans lequel ils sont empêtrés et leur néo-conservatisme d'aujourd'hui. Dans bien des cas, ils ont perdu le sens même des va-

leurs et de la culture chrétienne. Le moi instauré comme [388] une souveraineté absolue, coupé de toutes références à une tradition religieuse qui n'est plus nourricière et porteuse de promesse à venir, ne peut suffire à alimenter le sens religieux, parce que d'une culture religieuse trop pauvre.

Il faut considérer que pour beaucoup de gens de cette génération dont l'enfance a été blessée par une éducation religieuse rigoureuse, scrupuleuse et frileuse, tout ce qui touche à la religion, à Dieu et à l'au-delà est tabou et rejeté. Dans ce contexte, la foi reçue n'a ni signification ni consistance. On l'a transitée pour la Vie absolutisée. Le bonheur, c'est « l'ici-maintenant vécu avec plénitude ; c'est être en paix avec soi-même », dit un interviewé de 50 ans. Tant qu'à l'avenir, il est souvent refoulé, évacué ; on ne veut pas y penser, on le rejette autant que le passé. Autant s'est rétréci le passé, autant en est-il du futur. L'idéal aujourd'hui, c'est le prolongement pur et simple du présent. Le « moi » qui a tout obtenu dans la vingtaine ne sait pas comment renoncer et se restructurer dans la quarantaine pour devenir autre. On a ici toute la dramatique de la crise d'altérité liée à celle de la crise d'identité chez ceux qui ne savent plus comment faire pour se retrouver et se reconnaître dans leur situation nouvelle. Ceci ressort nettement dans les rapports inter-générationnels et souvent conflictuels entre les adolescents et la génération des 35-50 ans.

C'est souvent du dedans de ces crises Profondes que surgissent des préoccupations spirituelles. Celles-ci se logent, chez certains, à la racine du religieux. Quelques interviewés manifestent carrément qu'ils s'ennuient du sacré. Une répondante dit à ce propos ces paroles significatives qui révèlent qu'on ne se débarrasse pas du religieux à si bon compte :

C'est un beau mot que celui de Sacré. Beaucoup de beaux mots sont disparus des lèvres de l'homme. Ainsi, le mot bénir, le mot offrande, le mot communion : je te bénis, je t'offre, nous communions... Le mot Sacré, aujourd'hui, c'est le mot gestion.

Plusieurs parlent aujourd'hui de « retour du refoulé » pour qualifier cet éclatement et ce rebondissement de la religiosité et du « nouveau

spirituel ». Mais qu'en est-il au juste ? Derrière cette aspiration nostalgique du sacré, y aurait-il une sorte de recherche de transcendance ; recherche aussi d'humanisation, de vie authentique, qui aurait besoin de passer par un retour à la nature profonde de l'être dans ce qu'il a de plus intime et disons-le de plus « sacré » ? Sorte de quête du Graal intérieur pour tenter de redonner une dimension transcendante à une existence trop souvent banalisée, coincée et [389] malmenée par les contraintes de la vie moderne, où comme le dit une jeune femme, « on ne fait que gérer les crises, mais sans horizon de sens ».

*Un spirituel esthétique,
contemplatif, hors de l'histoire*

Les spirituels explorateurs de cette génération ont un spirituel doux. Une femme de 40 ans, très loin de la culture et de la religion chrétienne qu'elle a délaissée, va dire à propos du spirituel dans sa vie qu'il est une expérience esthétique et de rapports directs à la nature et aux autres :

Je ne suis ni religieuse ni pratiquante. Le catholicisme m'a trop déçue. Par contre, le spirituel est pour moi une valeur intérieure, qu'on porte en soi. S'émerveiller devant la nature, être touché par un tableau, une pièce de musique ou un poème. Aller au-delà des apparences. Regarder au-dedans des personnes, percer leur carapace, toucher au cœur, être touché.

Derrière ce spirituel « séculier » et ces multiples orientations religieuses en rupture de banc historique et fortement déculturées, il y a manifestement la recherche d'un « plus », d'une conscience plus éveillée ; recherche de cohérence et d'harmonie qui est plus de l'ordre de l'affectif que du cognitif et de la pensée, où l'on va beaucoup plus parler de pensée positive, de contemplation, de croissance, de réalisation personnelle et de recherche de bien-être intérieur avec soi, les autres et la nature que de foi inscrite dans une histoire à faire.

La foi pour moi, ça vient du dedans, ça relève de mes intuitions et de ce que je ressens au plus profond de moi-même. Mais tout cela, ça dépend de l'orientation et de la direction de ce que je veux y donner. C'est une question de pure volonté. (*Homme, 45 ans*)

Dieu, quand il est pris en compte dans ces nouvelles spiritualités, est souvent associé à une sorte d'énergie universelle, diffuse, qui participe de toute chose et de laquelle on peut disposer selon sa volonté, selon le travail que l'on veut faire sur soi-même. Ce trait est fortement marqué par une absence d'altérité et de singularité.

Dieu est probablement l'Énergie pure qui gère tout l'univers. Dieu n'est qu'un symbole qu'on nomme différemment selon les pays et les religions. Dieu est plus en nous-mêmes qu'à l'extérieur [390] de nous... Il est exactement ce qu'on décide qu'il soit. (*Femme, 40 ans*)

Dieu redevient ici le prolongement du moi. À défaut d'une tradition transmise, reçue et réinterprétée, on a un « moi » qui prend toute la place (absolutisé). Ce n'est plus, comme le disait Rimbaud : « "Je" est un "Autre" », mais « Je » qui prend la place de l'« Autre » en soi et hors de soi. « Je » devient le dieu compensateur du Dieu personnel qui agit dans l'histoire, même si on continue, paradoxalement, chez plusieurs, à croire à un Dieu providence, dispensateur « selon nos besoins et nos désirs ». Une répondante dit à ce propos : « Je me sens plutôt près d'une religion universelle. Pour cette raison, je ne suis proche d'aucune Église. Je suis près d'un Dieu universel. » Dans ce contexte, la prière devient une sorte de méditation, de retour en soi à l'abri des turpitudes de la vie. Cette même répondante qui parlait d'un Dieu universel dit de la prière : « C'est parler avec ma conscience, demander de l'aide, me concentrer et méditer. » Dans ce type de spiritualité, le Dieu intérieur est sans visage et il est fondé le plus souvent sur une vision moniste de l'univers où tout est dans tout. Le divin est la source, la grande force « énergétique » de toute réalité. Il s'agit de rentrer

en soi pour le rencontrer et connaître les lois divines et cosmiques auxquelles participe chaque être humain.

Quand la prière n'est plus qu'une prière de demande individuelle de crédit, d'assurance contre toutes épreuves ou une sortie de secours sans dimension de partage, d'offrande gratuite et de communion avec les autres, on n'est pas loin d'une sorte de « prière » réduite à un dialogue de soi avec soi et à une demande de satisfaction de désirs non comblés. De même pour le visage de Dieu ou ce qu'il en reste, quand il n'est plus le Dieu Autre, mais le simple prolongement de soi. Il est à se demander si ces « spiritualités » du « plein » ne sont pas des croyances et des pratiques qui servent à combler un vide intérieur ; ou bien si elles ne sont pas tout simplement la manifestation d'une impuissance de vivre et d'accepter ses limites (refus de la mort), sa contingence et les échecs inhérents à l'existence. Tendances qui semblaient ressortir chez plusieurs interviewés dont la référence au spirituel est plus de l'ordre du *cocooning* que d'un agir libérateur. Comme le dit un interviewé :

Je n'ai pas à anticiper ce que sera mon avenir, et je n'ai pas à regarder en arrière non plus. L'important c'est d'être bien avec mon intérieur et de ne pas me laisser troubler par ce qui se passe au-dehors. (*Homme, 35 ans*)

[391]

Le « croire », dans certaines de ces pratiques spirituelles, n'est pas de l'ordre d'une rencontre ou d'un consentement, d'un choix décisif et vital, et d'un rapport d'altérité avec l'ultime nommé et reconnu :

La spiritualité pour moi c'est le refuge de ma grange, la solitude loin de tous les tracassés de l'existence, la contemplation de la nature ; c'est une manière nouvelle de vivre depuis ma retraite, où tout ce qui compte pour moi maintenant, c'est de grandir tout doucement et de vivre l'instant présent. J'ai vécu pour les autres, aujourd'hui, c'est à mon tour de m'occuper de moi. (*Homme, 47 ans*)

Chez d'autres, la spiritualité sert de chemin emprunté pour faire face à des questions nouvelles qui rebondissent inattendues au cœur de leur vie, suite entre autres à une épreuve. Elle peut être un outil pour essayer d'assumer une période de crise ou un passage de l'âge adulte. Mais elle peut être aussi un moyen facile et séduisant de travailler sur soi-même et de s'y enfermer comme dans un cocon protecteur.

***Est-ce bien une génération de la rupture,
sans mémoire ?***

Peut-on véritablement parler de rupture au sein de cette génération ? Chez certains, sans doute, qui ont emprunté des itinéraires leur ayant permis de vivre réellement une intégration nouvelle et des dépassements créateurs. Mais pour plusieurs, ne devrions-nous pas plutôt parler de cassure générationnelle, de rejet de la religion sans véritable ressaisie et intelligence de sa propre mémoire religieuse ? Est-ce que beaucoup ne se sont pas créés un religieux-substitut ou un spirituel *home made* sans qu'il y ait vraiment eu de réelle rupture instauratrice d'une expérience transmissible à leurs enfants ?

L'errance spirituelle d'aujourd'hui a quelque chose à voir avec la non-intégration de la mémoire culturelle et religieuse. Au plan culturel, tout ce que l'on a retenu, quand on a retenu quelque chose, c'est une identité qui tourne autour de la langue coupée de l'esprit qui l'a animée, d'un rapport mythologique et maternel avec la mémoire. Sur le plan religieux, c'est un rapport nostalgique avec une religion spatiale et sécurisante où le père faisait le plus souvent figure d'absent. Une femme de 46 ans dit à ce sujet

[392]

Je me souviens de mon père qui n'était jamais là, et de ma mère qui s'occupait de la terre et qui nous apprenait la prière le soir après une dure journée de travail, devant le visage d'une vierge douloureuse et d'un crucifix noir, encadré de lampions. Pour moi, la religion c'est la terre et la mère.

En aval de ce récit il y a une fuite en avant et un imaginaire brisé, pris au piège de la fascination d'un passé dont elle n'a pas su faire le deuil, d'où un rapport à la mémoire, blessé, bloqué et refoulé. Au fond, s'est-elle vraiment permis de vivre une réelle rupture avec cette religion d'hier, ou s'est-elle coincée dans des voies de passage ou de substitution, sans véritable issue sur l'avenir ?

Dans le contexte d'un « nouveau religieux » en rupture de mémoire, il est plus facile d'emprunter à gauche et à droite pour se fabriquer un système de cohérence (affective) que de ressaisir sa propre tradition, par le biais de sa propre histoire et de son existence personnelle. Encore faut-il avoir les outils, la possibilité et le désir de faire l'exercice critique d'une réinterprétation de sa propre mémoire, de ses valeurs, de ses travers. Mais cela suppose une expérience personnelle de distanciation sur soi et d'altération (rupture), qui dépasse le simple narcissisme sublimé spirituellement ou autrement. En christianisme, par exemple, l'expérience de rupture en est une de conversion dans laquelle il y a réelle « rupture instauratrice ». La personne entre dans la dynamique d'un nouveau vivre et d'un nouveau faire inscriptif dans l'Esprit du Christ au cœur des réalités séculières, alors qu'elle se laisse redonner et recevoir d'un « Autre ». Dans cette génération qu'on dit de la rupture, je me demande si ceux qui ont vraiment vécu et opéré une réelle rupture ne sont pas ceux qui ont fait des deuils et ont pu ressaisir à la lumière d'une expérience personnelle transformatrice tout leur rapport avec la tradition et l'héritage culturel et religieux. Tel cet homme de trente-sept ans qui dit avoir redécouvert à travers une expérience de rupture dans sa vie de couple, de pauvreté et solitude, toute la saveur et la pertinence du message de Jésus Christ. À partir de cette expérience spirituelle décisive et inscriptive, il a pu se réconcilier avec son passé, son héritage religieux décanté, sortir de la marginalité, retrouver sa dignité, sa liberté, sa place dans la société et le sens de sa vie :

J'avais l'impression que l'enfance oubliée et reniée revenait battre dans mes entrailles, et je sentais de plus en plus une joie de vivre, une paix profonde me remplir et m'ouvrir sur plus [393] grand et plus loin que moi-même. Je me réconciliais avec mon

être profond. Je réintérais ma mémoire, mon histoire et mon héritage religieux. Les circuits rompus se refaisaient et, pour une fois, je ne courais plus dans le désert, je ne fuyais plus, j'acceptais d'être là tout simplement et je consentais à ce qui m'arrivait. La pauvreté me libérait de moi-même. Je fis des liens nouveaux avec des gens qui me faisaient grandir et qui m'apprenaient à marcher et à réintégrer le monde et la société.

Beaucoup de ces nouveaux chrétiens « convertis » avaient jeté par-dessus bord la religion, l'éducation reçue, les valeurs traditionnelles et du même coup tout leur passé, pour mordre à pleines dents dans un présent libérateur les ouvrant sur l'aventure sans limites de la modernité et des nouvelles valeurs. Vers 35-50 ans, suite à un événement intérieur ou à une révision profonde de leur existence, ils ont retrouvé toute la richesse insoupçonnée de leur héritage religieux. Leur regard sur le monde et leur expérience a changé, ils ont pris conscience au plus intime d'eux-mêmes qu'ils étaient porteurs d'un trésor, d'une promesse et d'une parole « autre » que la rencontre avec le Dieu vivant leur faisait découvrir. Ils ont retrouvé la foi et un nouveau visage de Dieu, sans nécessairement avoir réintégré l'Église. Ces nouveaux chrétiens, ils ne sont pas la majorité mais ils sont juste assez significatifs pour révéler que le christianisme, malgré sa lourdeur institutionnelle, ses blocages et sa difficulté de s'ouvrir sur le monde, est encore signifiant, source de transformation et capable de susciter un nouveau vivre spirituel libérateur, de répondre aux quêtes et requêtes de sens et de transcendance de notre époque sur le plan spirituel. Telle cette femme de 47 ans qui témoigne de sa conversion à l'âge adulte :

J'ai reçu l'éducation religieuse à l'école catholique. Très jeune, je me souviens avoir eu une confiance totale en la Vierge Marie, et d'une parole qui m'est toujours restée : « Je suis la Voie, la Vérité, la Vie. » Mes parents ne semblaient pas partager la même ferveur religieuse, la prière en famille n'était pas courante chez nous. Les sacrements étaient approchés, pratiqués, sans trop de conviction.

Avec le temps, « mon sens religieux », Jésus Christ, Dieu, la Vierge Marie, etc. ont peu à peu perdu du terrain et c'est ainsi que

les pôles d'attraction ont changé et avec ma génération (années 1960), ç'a été le rejet de la religion avec l'éclatement brutal des croyances et des mœurs.

[394]

Plus tard, le mariage et le baptême de notre enfant ont eu, en leur temps, leur importance, mais on est vite retombés dans une sorte de courant populaire où l'on se conduisait soi-même et sa vie comme bon nous semble. Ce n'est que longtemps après, vers l'âge de 38 ans, que l'incroyable bouleversement s'est produit - comme une conversion. Et le fait de retourner à ses racines, c'est comme si on retrouvait une langue maternelle presque oubliée.

Il ne faut pas perdre de vue aussi que plusieurs membres de cette génération, bien que très minoritaires, sont restés fidèles et vivent leur engagement et leur spiritualité, très étroitement liés, dans un nouveau rapport au Christ, plus libre et inscriptif, qui laisse plus de place au discernement intérieur et à l'Évangile. Ils ont relativisé certains aspects de l'héritage chrétien et ont fait des réinterprétations de leur foi au fur et à mesure de leur évolution spirituelle et existentielle.

Un christianisme en transit

Que devient l'Église (surtout catholique au Québec) dans ce nouveau contexte d'un monde qui se défait et qui cherche à se reconstruire dans la nuit des crises qui se succèdent ? Je serais tenté d'être très critique pour répondre à cette question, comme le sont d'ailleurs la majeure partie des interviewés de cette génération. Ils portent sur l'Église des jugements accablants, tout comme sur la politique d'ailleurs. Pourtant, au fil de l'interview, on murmure parfois : « Mais il faut que l'Église soit là. » Les raisons de cela sont rarement explicitées.

Un homme de 39 ans, distant depuis longtemps, tout en se disant croyant et chrétien, reproche à l'Église sa langue de bois, sa méfiance face au jugement de conscience de l'adulte, sa morale figée, son peu de réception de l'autre, des autres, comme si elle n'avait rien à apprendre de ce qui vient de l'extérieur d'elle-même :

Par analogie avec les langues mortes, le langage tenu par l'Église, à force de redondances, de « rebâchages » répétitifs, est devenu non pertinent, sans lien avec l'expérience existentielle du monde ordinaire. En fait, le discours des instances de l'Église, à force de ne pas faire confiance à l'intelligence et au discernement des gens, les a éloignés de Dieu.

[395]

Même des pratiquants, parmi nos interviewés, tiennent des propos ulcérés après des essais d'implication dans la paroisse : « Mon curé, il ne prend rien de nous, surtout pas notre propre intelligence de la foi. Le clergé est en train de se replier sur lui-même au moment même où les croyants laïques sont appelés à devenir des chrétiens plus responsables. » Pour toutes sortes de raisons, l'Église n'est pas au rendez-vous de ces soifs et de ces quêtes, et semble se perdre dans un mouvement de rattrapage qui trahit son impuissance à établir un réel dialogue dans la société démocratique, et même dans ses propres communautés. Un interviewé distant fait ce constat critique sur l'Église :

Avant de comprendre que l'Église se devait de marcher à la recherche des gens (de la brebis perdue), un silence rempli de préjugés, de ressentiments, puis d'indifférence s'est établi, qui a laissé se rompre la transmission des valeurs chrétiennes comme réalités humaines. Alors qu'il fallait animer le débat et le dialogue entre les générations, elle (l'Église) est demeurée cantonnée dans un discours tout fait qui ne pouvait répondre aux angoisses du monde moderne.

Par ailleurs, si, pour beaucoup de gens, désignés « distants », l'Église n'est plus le centre polarisateur de leur croire, elle reste malgré tout une composante significative de leur histoire encore porteuse de germes de fécondité à venir :

Malgré tout, je ne renie pas l'Église, parce qu'elle est aussi mon histoire, l'histoire de mes pairs, de mes ancêtres, et elle comporte une force grandiose qui peut encore intervenir de façon significative dans la gestion de l'humanité, qui ne semble pas trop savoir sur le plan moral où elle s'en va... (*Homme, distant, 37 ans*)

Certaines communautés chrétiennes se distinguent par leur dynamisme et leur flexibilité. Dans l'informalité ou sur le terrain institutionnel, quelques baby-boomers s'y inscrivent avec leurs sensibilités culturelles et sociales, à travers une collaboration ponctuelle, ou par la prise en charge d'une pastorale qui touche de près leur réalité personnelle, familiale ou locale.

Il y a aussi le *Hate and Love*, assez répandu. Par ses propos, un journaliste de la quarantaine résume très bien cette position. Il commente le lancement local de notre premier rapport de recherche, *Le drame spirituel des adolescents* :

[396]

L'histoire du Québec nous enseigne que l'Église a pris trop de place dans bien des domaines ; mais on peut supposer qu'elle occupait la place par défaut. Et ceux qui seraient inquiétés peuvent certes conclure qu'elle ne pourra plus jamais avoir le même poids. Cependant, l'importance de l'Église chrétienne dans notre culture est indéniable. Nos valeurs fondamentales d'égalité, de liberté, d'entraide et de justice en découlent et sont encore transmises dans tous nos « réseaux » familiaux, institutionnels et informels.

L'Église est l'une des rares parmi nos institutions qui continue de se préoccuper de valeurs morales et de choix de société plus profonds que les scores du dernier sondage. Et dans les paroisses, il se trouve de nombreux exemples de réseaux d'entraide qui fonctionnent sans formulaires, sans fonctionnaires, loin des officines stériles du « réseau » public.

Hélas, l'Église véhicule encore des notions qui sont inacceptables pour bien des gens. La place qu'y occupent les femmes, le

célibat des prêtres, et sa position sur le contrôle des naissances, en plus d'une liturgie souvent coercitive et punitive, suffisent à éloigner bien des gens qui, autrement, se reconnaîtraient facilement dans les valeurs chrétiennes. Apprivoiser les valeurs des gens sans aliéner ses fondements, devenir pluraliste sans tomber dans la démagogie, voilà le défi de l'Église ⁹³.

Cet éventail de positions étant déployé, il faut se pencher sur le christianisme et la question de Dieu qui débordent largement le catholicisme d'ici : le Dieu Trinitaire de l'histoire et de la foi est fidèle, toujours nouveau, toujours imprévisible, impossible à dire et à contenir. Il y a toujours une place dans ce *no mans land* de l'histoire pour une parole qui s'adresse à des êtres libres et les interpelle au plus intime d'eux-mêmes, pour un dialogue capable d'instaurer un nouveau rapport au monde et à Dieu. Un interviewé non pratiquant dit à ce sujet sa conviction profonde : « Le Christ est à mon sens le retournement radical de l'histoire fermée sur elle-même vers une condition humaine investie par une espérance transcendante qui l'amène au-delà d'elle-même pour bâtir un monde plus juste en marche vers Dieu. »

[397]

Compte tenu de cette soif de sens et de renaissance, que tant d'entrevues laissent entrevoir et entendre, malgré tous les divorces et les distances dans l'épaisseur du silence et des contentieux lourds de blessures et de reproches, il apparaît que le christianisme a encore une pertinence prophétique et une parole signifiante pour notre temps, capable de susciter une aventure spirituelle incarnée au cœur des enjeux humains actuels. Un fait demeure, dans le contexte nouveau de la culture, l'Évangile a à nous proposer un certain sens de l'humain, de la vérité, de l'autre et de Dieu, une parole puissante, une manière de vivre différente, qui répondent aux aspirations les plus profondes de l'humain écartelé entre une histoire éclatée et une quête d'unité : « On ne connaît pas Dieu si la fidélité ne comporte pas un risque absolu qui secoue toutes les sécurités, et si elle n'atteint pas, à leur racine, les raisons de vivre et d'agir. » (Michel de Certeau) Malgré la déroute de

⁹³ La page éditoriale : « Le défi de l'Église chrétienne », *L'Écho du Nord*, 27 janvier 1992.

l'Église et ses résistances historiques liées à une certaine incompréhension du monde, il ressort une soif immense de foi et d'espérance chez ces gens que l'on appelle « distants », qui ont laissé peut-être une religion, une Église trop associée à un système rigide qui allait parfois et même souvent à l'encontre de l'Évangile. Mais ils n'ont pas pour autant cessé de chercher et d'espérer une Parole vivante qui cogne au cœur et à l'âme de leurs attentes les plus vives. Un interviewé de 39 ans parle en ce sens :

Avec la distance, le détachement, puis le désintéressement, j'en suis venu à ne plus savoir qui était Dieu pour moi aujourd'hui. Hier il était l'ennemi, aujourd'hui je ne sais plus. Il me semble pourtant qu'il me reste quelque chose au fond de l'âme qui ne relève pas de la sensiblerie, qui me dit que ce Dieu existe, qu'il n'est plus au ciel comme on nous l'a appris autrefois, ni dans ces grosses cathédrales inutiles et presque vides, mais qu'il est quelque part dans le regard absent de ces pauvres gens qui ont soif et mal de reconnaissance et de présence amicale. Il n'y aurait pas autant de gens qui le chercheraient s'il n'y avait pas quelque chose de vrai là-dedans. Il me semble parfois que l'on doit refaire le chemin en sens inverse, pour essayer de retrouver pour aujourd'hui quelque chose de ce Dieu caché que l'on a rejeté un peu trop vite dans notre soif d'émancipation et que de toute façon l'on ne pouvait pas comprendre à sa juste mesure, tant notre enfance baignait dans la peur que l'on avait de lui et de ceux qui nous en parlaient.

[398]

Dieu, c'est toujours l'Autre, le non prévisible, celui qui fait irruption dans l'histoire et qui introduit *le non-lieu d'une différence* libératrice. Dieu qui appelle, cherche et souffre dans un attachement qui rejoint nos impatiences de bonheur. Dieu en *transit*, comme un Nom qu'on ne sait plus et dont on a perdu la trace, tant on en a abusé, surtout du côté des croyants. Dieu autre, au-delà des modèles de vérités instaurées comme des absolus, mais toujours fidèle à sa promesse d'être avec nous, avec cette Église croyante, porteuse d'une mémoire et d'une Parole qui la dépassent. Dieu d'un ailleurs et d'un autrement

qui se dessine et se laisse entrevoir dans le chaos de ce mal d'être, en dedans de soi et dans ces quêtes quelques fois sauvages pour forcer l'avenir. Dieu d'amour et de pauvreté qui fait deviner une Présence solidaire et discrète, comme un en dessous ou un à côté du langage officiel, comme un rêve fou qui habite l'âme, hantée par des choses lointaines et majeures, chevillée aux espoirs de cinq sous du présent. Dieu difficile à dire pour une génération qui a oblitéré sa mémoire. Dieu caché qui est à redécouvrir et à redire dans un interdit, pour un nouveau « commencement ». Dieu inépuisable et incontournable, pour une Église en exil, et pour ceux qui, du dedans comme du dehors, cherchent à tâtons des métamorphoses porteuses de conversions profondes.

Le Christ : entre l'oubli et la redécouverte

Qu'en est-il du visage et du rapport au Christ chez cette génération où l'autre est souvent sans visage, exproprié dans le discours du « Je » ? La mémoire n'est plus là comme support pour structurer et permettre un rapport d'altérité. La conscience est livrée à l'éclatement de discours épars et manichéens de toutes provenances et aux fondements suspects où chacun y va de son bricolage de sens, où l'apport religieux est parfois vu et perçu comme un allié des forces et des tendances obscurantistes qui ont prévalu dans notre passé. Mais en fait, la situation est beaucoup plus complexe. Bien sûr, les rapports à l'histoire et à la mémoire sont plus troublés que jamais. Rapports conflictuels qui nous blessent encore, qui ne sont pas assumés, ressaisis, qui nous paralysent et qui nous empêchent de comprendre et de résoudre les problèmes énormes qui ne cessent de s'accumuler. Les derniers événements politiques au Québec nous le démontrent assez largement, et plus encore cette impuissance collective à résoudre un seul des problèmes importants. Cependant redisons-le, ces profondes crises peuvent nous inciter à aller chercher nos [399] ressources spirituelles les plus profondes. Mais à quelles conditions ! Le religieux aujourd'hui, quand il n'est pas un anachronisme, relève du domaine personnel. De la tradition, il y a longtemps que plusieurs s'en sont fait une idée ni trop dérangeante ni trop compromettante. Mais en liquidant ce qu'elle avait d'excessif, de rigoriste, de nivelant et d'anti-vie, on a aussi liqui-

dé ce qu'elle avait de valeurs structurantes, de richesses (éthiques et esthétiques) inexplorées et de savoir-être avec les autres.

Mon hypothèse c'est qu'en rejetant le « Fils », le Christ, c'est toute une conception du rapport au père et à un certain type de société patriarcale que l'on a rejeté. Comme si le christianisme était entré dans les années 1960 en contradiction et en conflit avec les nouvelles idées libérales, avec les nouvelles structures démocratiques, avec les nouvelles institutions que les Québécois se sont données durant la période de la Révolution tranquille. En liquidant le « Fils » et le père, et du même coup la religion, trop compromise avec les structures infantilisantes de l'Église, c'est toute une vision du monde, d'un vivre en société et des rapports à l'histoire que l'on a rejetés. Aujourd'hui, très souvent quand on parle du Christ, ce n'est plus du Christ ecclésial, mais de Jésus, homme historique, généralement vu comme un prophète ou un grand sage, et non comme sauveur. À l'heure des gurus et du syncrétisme, il est devenu une sorte de personnage « mythique », extra-ecclésial, qu'on s'est approprié. Figure énigmatique, objet de fascination qui prête à toutes les interprétations, des plus farfelues et infantilisantes aux plus critiques et sérieuses.

Si aujourd'hui on accepte et on admire Jésus de Nazareth, c'est qu'il représente une vie exemplaire, un modèle, l'archétype de l'humain accompli ou le « Soi » dans le sens jungien, comme symbole de totalité de l'homme qui a réalisé son « individuation ». Mais pour ce qui est du crucifié-ressuscité, cela ne passe pas. Les représentations ecclésiastiques des mystères de la foi restent encore tributaires chez plusieurs ecclésiastiques d'un passé dont on ne veut plus rien savoir, parce qu'il a peu fait de place à une conscience adulte, libre et responsable, capable de vivre la croix et la résurrection sous des formes autres que celles d'une foi passive, magique et infantile. Le chapitre précédent nous l'a montré amplement.

La question du rapport au Christ m'apparaît être vitale pour comprendre la brisure générationnelle qui a fait qu'en l'espace de trente ans, on est passé d'un Christ à teneur fortement théocentrique et patriarcale, à un déïsme et à un théïsme sans Christ, docile, matriarcal, [400] ramené à toute une gamme de spiritualités douces et tranquilles qui ne font que rassurer et conforter un « sujet » fragile, en mal de vivre, dans un monde complexe devenu étranger et en crise, qu'on cher-

che à fuir frileusement plutôt que de l'assumer comme un défi d'engagement et de foi.

Malgré cette érosion de la signification du Christ, celui-ci demeure chez certains une figure énigmatique questionnante et troublante, mais qui franchit rarement le seuil d'une réponse à une proposition de quête de sens. Une femme de 40 ans, très sécularisée et flirtant avec l'ésotérisme, dit à ce propos :

Pendant toute mon enfance, il représentait un mystère et un héros. Maintenant je me pose beaucoup de questions sur cet « anti-héros ». Il est le symbole de la divinité en l'homme. D'un autre côté, il est aussi le symbole des vraies valeurs. Il ressemble surtout à un sans-abri, il est le symbole criant de toutes les injustices commises sur l'être humain.

Une chose demeure chez beaucoup d'interviewés : Jésus Christ est souvent associé aux pauvres, aux « tiers » et aux persécutés de l'histoire, et il demeure un mystère ouvert sur le présent en question, et sur un avenir à faire. Il demeure, avec l'Évangile, un signifiant majeur, encore porteur de sens et de promesses, d'avenir et de réinterprétations nouvelles pour une humanité en mal de vivre, d'espérer, de croire. Un interviewé de 38 ans, qui a passé 15 ans de sa vie auprès des vieillards en phase terminale, dit à propos du Christ :

J'ai réalisé à travers les épreuves qui n'ont pas manqué et devant le scandale de la souffrance, que le petit Jésus de l'enfance n'était pas d'un grand secours. Avant je pensais que Dieu avait une relation interventionniste avec l'homme. Maintenant je constate avec des yeux neufs qu'Il est venu vivre avec nous dans le tragique de l'histoire humaine. Je comprends maintenant que Jésus-Christ ne pouvait que se donner jusqu'au bout de son humanité et qu'il n'avait pas le droit de se prévaloir de sa divinité. Cela n'aurait aucun sens pour nous. Je comprends que l'homme doit vivre sa vie humaine et qu'il n'a rien de divin en lui. Il est de la création et non du divin, même si par le Christ il a accès à Dieu. Dieu, c'est l'Autre différence. Tout cela, pour moi, c'est bien

dramatique, mais en même temps, je sais que c'est sans doute possible d'être un homme avec les autres et de connaître Dieu à cause de ce qu'a fait et vécu celui que l'on nomme le Christ.

[401]

L'enjeu mort-vie de l'aventure évangélique, bien ressaisi chez cet interviewé, prend chez d'autres le caractère tragique d'une « espérance contre toute espérance » :

Ah, si le Christ et sa Parole pouvaient encore guérir, redonner sens à ma vie perdue, moi qui ai tout perdu : mon mari et une de mes filles ! Ah ! j'y croirais, pour me sentir vivre et renaître dans ce monde qui se fout de ton malheur et de ton désespoir... Ce n'est pas de la pitié que je cherche, mais de l'amour.

Dans cet extrait d'entrevue d'une femme de 38 ans, on a l'impression d'entendre une parole d'Évangile, le cri d'un humain qui n'a plus rien à perdre, qui a déjà tout perdu, et qui appelle dans la nuit, non pas le Christ d'une Parole moralisante et d'un savoir théologique, mais le Christ de l'Esprit et d'une parole qui sauve et qui guérit, qui redonne sens à une vie brisée. Quelle interpellation puissante pour une Église qui elle aussi est livrée à des moyens de plus en plus pauvres dans une nouvelle crise institutionnelle qui s'annonce très âpre.

Du petit Jésus de l'enfance au Christ d'une vie d'adulte ressaisie avec ce qu'elle a de limites, d'échecs et d'ouverture intérieure qui rendent possible la réception de l'autre, il y a le passage de la mort (rupture), la rencontre de l'ombre et du mal acceptés et reconnus en soi, et l'émergence d'une véritable humanité que le Christ a vécue jusqu'au bout comme crucifié avant d'être ressuscité et vivant dans l'Esprit.

L'aventure de Jésus Christ et de la croix n'ont de sens et ne sont possibles que dans l'ouverture ressuscitante à soi et aux autres, que dans l'acceptation de la chair souffrante de l'existence. Autrement, on tombe dans la fascination de ses propres désirs et des croyances narcissiques, protectrices et sécurisantes qui ne servent plus qu'à remplir un vide et un manque. L'Évangile conteste une religion vécue comme

matrice protectrice de l'impuissance de vivre, comme réponse toute faite devant la peur du présent et de l'avenir.

Conclusion :
Dieu redevenu l'Autre, sans domicile fixe

Pour beaucoup d'hommes et de femmes aujourd'hui, Dieu, quand Il n'est pas dilué dans la multitude des spiritualités éparses et hétéroclites, est redevenu l'Innommable, l'Étranger qui cache son visage dans un ailleurs où les gens ne peuvent plus le nommer ou le dire, et qui pourtant se dévoile dans le dépouillement et la quête authentique [402] d'humanité. Le Christ passe par l'Église-croyante et le support de la religion, mais en même temps Il est au-delà, surgissant inattendu dans des vies très séculières.

La majeure partie des interviewés, tout en ne se reconnaissant plus dans l'institution et son langage, cherchent tout de même à dire l'Absolu qu'ils rencontrent parfois au fond de certaines expériences transcendantes de leur existence. Je comprends la réserve devant un langage sur Dieu et des catégories usées pour le dire. Je comprends qu'on se méfie, qu'on se tienne loin, dans un quant-à-soi. C'était ma situation il y a huit ans. Mais je sais aussi que le Dieu Tiers est quelque part dans le visage blessé de cette humanité et de cette société, et qu'Il entend le cri de ceux qui cherchent et qui ont soif (*Jean 4,1-42*), qui n'attendent que l'espace d'une rencontre féconde où ils se sentiront reconnus pour eux-mêmes, pour un dire révélateur et guérisseur. Et c'est là, à la frontière des mondes et des discours, dans et par le médium de la culture au pluriel, que l'Église doit être à l'écoute, en dehors de ses bastions, à l'orée des déserts du coeur, des nouveaux chemins d'espérance, discrète, en silence comme une présence aimante et une Parole qui guérit.

L'Esprit souffle où il veut, et je sais qu'il guérit des libertés, qu'il permet que se recréent des liens brisés et qu'il rend possible l'émergence de solidarités, de nouveaux symboles et de nouvelles pratiques pour le dire et le célébrer. Ce qu'il y a de merveilleux avec Jésus dans l'Évangile, c'est qu'Il réhabilite Dieu en passant par la réhabilitation de

l'exclu de notre société comme humain. Le « tiers » devient alors la condition même de Dieu dans son Être-avec-nous.

Il faut apprendre à se taire pour laisser Dieu se dire à sa manière et se manifester là où Il le veut, quand Il le veut et de se rendre disponible, les bras et le cœur ouverts, pour le reconnaître et réapprendre, enfin, à le célébrer avec les signes et les symboles d'aujourd'hui, que les gens et la culture nous offrent parfois comme des cadeaux inespérés.

[403]

Une génération bouc émissaire.
Enquête sur les baby-boomers.
Recherche-action. Troisième dossier.

CONCLUSION GÉNÉRALE

[Retour à la table des matières](#)

[404]

[405]

Dès le début de ce rapport de recherche nous évoquions le procès montant qu'en plusieurs milieux et autres groupes d'âge on instruit contre la génération des baby-boomers. Encore récemment un ministre du gouvernement du Québec n'y allait pas avec le dos de la cuillère en affirmant ceci :

Plusieurs ont bien profité d'un État qui les a instruits, soignés, enrichis. En retour, ce qu'ils réclament, c'est l'allégement du domaine public, c'est-à-dire l'effacement de leurs propres dettes et l'annulation de leurs obligations d'adultes à l'égard des autres ⁹⁴.

Le ton monte avec virulence en prenant pour cible « les gens d'âge moyen », gros syndiqués de la grande entreprise, fonctionnaires, enseignants, cols blancs, policiers, avec leur sécurité à vie. « Des chemins sont mis à pied, mais ils toucheront un plein salaire pour le reste de leurs jours. » Les éboueurs de la ville fort bien payés « se battent pour le droit à la semaine de quatre jours ». Tous ces groupes pressent le citron jusqu'à la dernière goutte pour profiter d'un héritage de prospérité aujourd'hui révolu. Pire encore, ils « se comportent comme une colonie de fourmis qui découvrent un trognon de pomme et qui se décident d'y fonder une colonie prospère tant qu'il reste de la chair autour des pépins ». Ce paragraphe résume une charge de Benoît Aubin, dans la revue *L'Actualité* (Février 1993).

⁹⁴ Lise Bacon, vice-première ministre, *Le Devoir* (22 janvier 1993).

Nous avons cité amplement les ouvrages vitrioliques de François Ricard ici et de Jacqueline Rémy en France. Déjà des critiques caustiques fusent de toutes parts aux États-Unis sur Clinton et son équipe, au pouvoir grâce au vote massif des baby-boomers. À ce chapitre, il est intéressant de remonter jusqu'au temps de la jeunesse de la génération lyrique. Le *Time Magazine* en parlait déjà en ces termes.

[406]

Dans son édition du 6 janvier 1967, le *Time* élisait la génération des baby-boomers *Man of the year*. Non pas seulement une nouvelle génération, mais une nouvelle sorte de génération (*A New Kind of Generation*).

Voici comment les analystes du temps la décrivaient : prospère, instruite, libre, rebelle, porteuse d'aspirations sans limite, voyageuse, dégagée de tous les héritages reçus comme si elle s'était enfantée elle-même, paradoxalement conformiste et unanime entre pairs. « *We are the World, we live the true life.* » Nous sommes la première génération capable de définir et de contrôler sa propre destinée.

Déjà en 1967, le *Time* parlait d'une génération lyrique avec sa vision de matin du monde, sinon de recommencement radical avec toutes les solutions en poche pour des changements aussi rapides que justes. Et cela, dans toutes les directions : de l'anarchie au Zen, pour se libérer de tous les puritanismes castrateurs et inhibiteurs. Le « Mai 68 » français était déjà en gestation en Amérique. Il est interdit d'interdire. *Let the sunshine in*. Déjà, son grand mythe du paradis, de l'innocence, de l'indifférenciation des sexes et des rôles est affirmé. Même chevelure, même jean, même musique, même comportement grégaire d'un même moi grandiose. *Don't trust anyone over 30*. Jeunesse éternelle qui ne doit rien à personne. Nous, on ne se prépare pas à la vie, on la vit tout de suite, on en jouit tout de suite. Pas d'utopie, plutôt le *Happening* (*let it be now*). Un « ici et maintenant » extatique, hyperbolique. Mais aussi une générosité d'intention militante pour le pauvre et l'orphelin de la terre entière, pour une société plus juste.

Cette description du *Time* ressemble à celles des analystes Européens sur les baby-boomers de la même époque. Les nôtres ne furent pas tellement différents si nous en jugeons par les récits de vie qu'ils nous ont livrés sur leur jeunesse. Dans ce rapport de recherche, nous avons tenté de suivre leur évolution, et surtout de comprendre où ils

en sont face à la situation actuelle et face à l'avenir. « Malgré la prospérité et le confort, disent-ils, nous avons connu des blessures auxquelles nous n'étions pas prêts, tellement nous avons été gâtés sur toute la ligne. » Et d'avouer leur fragilité psychique et morale : « Quand, pour toi, *the sky is the limit*, quand tu penses avoir l'infini, le sublime au bout des doigts, tu tombes de haut. Tu sais mal gérer tes limites, tes échecs, tes déceptions. » Mais plusieurs semblent n'avoir cessé de reprendre le collier. « On a mûri, même si cela a pris du temps. » A travers des rêves impossibles, ils ont vécu de fortes expériences de tous ordres.

[407]

Il est injuste de dire que c'est une génération précocement vieillissante en train de décrocher. Chez nombre d'entre eux, face à un avenir difficile, nous avons noté un second souffle, une nouvelle résolution, une qualité de conscience critique, une dynamique de survie qui dépasse le simple sauve-qui-peut. Après avoir tout expérimenté, ils se recentrent sur des objectifs plus précis. Bien sûr, il y en a plusieurs qui ne se sont jamais remis de leurs rêves déçus. D'autres sont durement frappés par la crise économique. Même des bien nantis craignent pour leur retraite. Combien se mettent à l'épargne intensive, après avoir été la principale cible du marketing, eux qui constituent près du tiers de la population totale. Jusqu'ici, ils avaient dépensé un peu comme les gouvernements au point qu'on se demandait qui suivait ou précédait l'autre dans cette escalade. Cette dernière remarque, si souvent entendue, mérite qu'on s'y arrête.

Pourquoi ce procès ?

Rien ne sert de le nier, il y a présentement un procès des baby-boomers qui laisse entendre un conflit de générations qu'on n'ose reconnaître. Nous n'avions prévu aucune question de cet ordre au début de notre recherche. Il faut retourner à notre chapitre sur « les regards sévères des autres générations » pour en prendre la mesure. Regards des aînés aussi bien que des cadets des baby-boomers. Ce qui est feu-tré dans le discours public (fortement occupé par les baby-boomers)

devient très explicite et violent dans bien des propos de nos entrevues des autres groupes d'âge :

On s'est fendu en quatre, pour eux, quelle merde ils ont fait avec tout ça, nous ont dit des aînés, en notant la susceptibilité de ces contestataires qui ne souffrent aucun reproche... Un peu plus et ils nous feraient croire qu'ils sont les grandes victimes innocentes de tous les maux qui les assaillent, comme si leur burn-out ne venait pas d'abord de leur vie de fous, de leur course à l'épanouissement, bien plus que de leur travail.

Les cadets sont aussi virulents :

Nous, il faut se taire. Après avoir envoyé promener leurs parents, c'est nous que les baby-boomers envoient promener maintenant. Ils sont cyniques à mort. Ils nous accusent de ne plus vouloir changer le monde comme eux ils prétendent l'avoir fait ; ils nous accusent d'être de petits arrivistes pépères qui cher [408] chent uniquement une job, une famille, alors que c'est nous qui ramassons leurs pots cassés. Puis en plus de ça les voilà qui nous font la morale. Ils continuent de contester tout le monde, et pour ça tous les moyens sont bons, même nous parler de valeurs qui les faisaient chier, il y a à peine dix ans. Ils n'ont pas d'autorité sur leurs enfants, ils s'en plaignent, sans se rendre compte qu'ils ont miné leur crédibilité par leur vie elle-même. *Enough is enough !*

Nous ne pouvons pas taire, en conclusion, ce procès montant. Et nous comprenons que cette génération décriée en ait ras le bol d'être le bouc émissaire de problèmes qui concernent toute la société et bien au-delà. Certains baby-boomers y résistent mal et se prêtent à une autculpabilisation qui en remet sur ces critiques.

Pourtant, nous, nous en avons rencontré un grand nombre qui ont pris à cœur et à plein bras tous les chantiers de notre modernisation avec ses réformes nécessaires et utiles. Nous avons aussi rencontré

des hommes et des femmes qui n'ont cessé de s'occuper fidèlement et généreusement de leurs enfants malgré toutes les ruptures et tous les bouleversements qu'ils ont connus. Comment leur reprocher d'avoir révisé certaines de leurs positions ? N'est-ce pas plutôt à leur honneur ? Qui, de divers âges, ne tient pas aux nouvelles valeurs que les baby-boomers ont contribué à approfondir et à diffuser ? Qui n'a pas développé avec eux cette recherche d'un nouvel art de vivre souvent prolongé dans une aventure intérieure plus qualitative ? Sait-on voir la profondeur spirituelle que plusieurs ont creusée, à même leurs blessures, dans leur âme et conscience ? Et comment boudier les profonds et courageux questionnements de certains, à contre-courant des réponses superficielles et à la mode, des recettes d'hier et d'aujourd'hui ?

Rappelons-le. Ce qui nous frappe et nous inquiète depuis les débuts de ce projet de recherche, c'est la coexistence parallèle des générations au plan socio-politique et public, et l'indifférenciation entre elles dans la sphère privée. L'éloignement prête flanc aux colères qui s'expriment présentement. Les différences entre les générations actuelles sont vives et profondes, à la mesure de la rapidité et de l'ampleur des bouleversements des récentes décennies. Différences de mentalité, culturelles, socio-économiques. Aux yeux de plusieurs, le Québec cassé en deux se jouerait entre générations aînées et générations montantes. C'est là un schéma par trop simpliste. Par ailleurs, il n'est sans doute pas exclu que le Québec cassé en deux ait [409] quelque rapport avec les lignées générationnelles : parents bien nantis engendrent jeunes bien nantis ; parents démunis et déclassés engendrent souvent des enfants à leur ressemblance. Voilà une hypothèse qui comporte des limites, bien sûr, mais elle montre autrement à quel point dans le privé on se soucie des générations montantes, en l'occurrence de ses propres enfants, et comment dans le domaine public et collectif, on laisse des problèmes d'inégalité socio-économique s'aggraver. Ceci nous ramène à la question de l'égoïsme socio-politique des plus aisés parmi les générations adultes, qui ont amassé privilèges sociaux et économiques à travers les réformes des années 1960-1970, dont certains étaient désignés plus haut par Benoît Aubin.

Une chose est certaine. Le regard sur l'autre différent est souvent caricatural, grossissant, généralisateur. Nous l'avons vu dans le cas des rapports hommes-femmes, et aussi entre anglophones, allophones et

francophones. Si la rumeur du procès enfle, elle se dégrade en hostilité, en exclusion de l'autre, en accusations sans nuances.

Entre les générations, qu'il y ait procès, c'est là une dynamique importante par laquelle, en positif, les plus jeunes se structurent une pensée propre, se frayent des voies d'action, et par laquelle les plus âgés révisent leurs acquis, en admettant les distorsions et les limites de leurs réalisations. On peut même souhaiter qu'à travers ce procès soit réactivé le sens politique chez nous.

Faisons ici un rappel historique. Pensons au rôle qu'ont joué, dans la décennie 1930, le mouvement Jeune-Canada, la Relève, le *Manifeste de la jeune génération* rédigé par André Laurendeau, la revue *Vivre*, le journal *La Nation*. Et dans la décennie 1950 : La J.E.C., *Cité Libre*, et un peu plus tard *Parti pris*. Et à la fin des années 1960, la contestation étudiante. Autour de ces lieux et mouvements, des sensibilités et des orientations particulières de générations se sont façonnées, diffusées, dans des débats de société qui recoupaient les rapports de génération. On ne saurait donc nier leur impact dans la conscience politique, dans la pratique démocratique, dans l'histoire contemporaine, dans la construction de l'avenir.

On devrait plutôt s'inquiéter de cette autre tendance actuelle qui est celle de renvoyer sous le tapis les tensions bien réelles qui existent entre les générations et la dynamique constructive, à tout le moins potentielle du procès de générations. Souvenons-nous de ce boomer qui disait, au début de ce dossier, s'être rendu compte qu'il avait si bien maîtrisé les ressorts de la contestation chez ses adolescents. De la sorte, il brisait un ressort nécessaire à leur construction personnelle. Dans cette foulée, nous voulons faire état d'expériences [410] que nous faire état d'expériences nous avons vécues lors de débats publics, à l'occasion des lancements de nos deux premiers rapports de recherche.

L'objectif de transformation des milieux fait partie intégrante d'une recherche-action comme la nôtre. Or, dans le cadre des animations qui furent faites dans divers milieux, autour des deux premiers rapports de recherche, nous avons vécu au plan micro-local ce qui est peut-être en train de se produire dans la société globale. La première phase de nos échanges concernant le conflit de générations se vivait d'abord sous la forme d'un procès mutuel disqualifiant, à travers des attaques verbales réciproques. La deuxième phase voyait s'élaborer des légitimations

des positions tenues, un début d'autocritique et une négation du conflit de générations. Enfin, le groupe sortait de la scission, de la cassure en explorant des voies d'alliances possibles : « Il faut développer un nouveau dialogue, jeter les ponts entre nous, travailler ensemble à des mêmes projets. » Il y a des processus du même ordre qui sont en train de se produire au niveau de la démocratie locale et qui pourraient bien être des assises précieuses pour des projets collectifs plus larges. Car rappelons-le, la majorité des problèmes actuels importants sont des problèmes de société.

L'heure des bilans

Les baby-boomers nous ont amenés à d'autres regards sur eux. Ils nous ont appris les nouvelles émergences de sens et de pratiques dans l'évolution actuelle de la société. Ils sont bien à l'heure d'une société qui en est à un impératif de bilan critique. À l'heure d'une conscience qui cherche sa voie entre des aspirations qu'elle sait démesurées et des replis frileux sur des acquis intenable ou un sécurisme tout terrain. Les plus lucides craignent tout autant les pièges du retour en force de l'irrationnel magique que les culs-de-sac d'un rationalisme qui a fait parfois de ses grilles et systèmes des camisoles de force ou des coquilles vides de sens, d'humanité, d'âme et de foi.

Comme le suggère Valadier, une nouvelle et passionnante phase du rapport entre raison et foi s'ouvre devant nous. Ce rapport peut empêcher l'une ou l'autre de céder à une prétention dominatrice qui a marqué tour à tour les sociétés traditionnelles et les sociétés modernes. Foi et raison, ressaisies dans notre nouveau contexte historique, contestent ces états extrêmes de conscience que sont le catastrophisme ou le nihilisme du rien ou du vide. Le doute cynique ou la certitude aveugle.

[411]

Plusieurs s'inquiètent non sans raison de ces états extrêmes de conscience à la source de bien des drames actuels qu'on dénonce : violences plus ou moins arbitraires, suicides, drogues, racisme, décrochages de tous ordres, syndrome montant de la maladie mentale maniaco-dépressive, etc. Ces misères morales débordent les misères matérielles

actuelles. À trop ramener les premières aux secondes, on perd de vue l'intelligence culturelle et spirituelle de ce qui nous arrive et des ressorts de la conscience humaine pour rebondir, y compris politiquement. Celle-ci, travaillée par l'interaction de la foi et de la raison, reste en prise sur les conditions réelles de la finitude humaine et ouvre sans cesse des espaces de liberté, d'espérance entreprenante, de transcendance.

Plusieurs baby-boomers ont mûri en réalisme tout en gardant vivaces leurs idéaux sociaux, leurs élans de lutteurs, de bâtisseurs, d'explorateurs de nouveaux chemins, de concepteurs de projets. Si certains résistent mal à la transposition de leurs anciennes idéologies crypto-religieuses en néo-mysticisme psychologique du soi grandiose arrimé à une sacralité cosmique d'arrière-mondes, bien d'autres cherchent une spiritualité qui « mobilise sensibilité, intelligence et volonté pour que soit respectée toute altérité dans l'actualité de l'histoire », avec ses nouvelles tâches de justice, de libération. Radicalité et tendresse se conjuguent dans des récits de vie bouleversants qu'ils nous ont livrés.

Après en avoir fait l'expérience, ils se méfient de toute prétention cléricale, séculière ou religieuse, à la seule, bonne et juste solution morale, politique, religieuse, culturelle. Ils cherchent ce qui « aide l'être humain à se tenir debout, à ne pas désespérer, à se mettre positivement en état de créer librement son avenir par delà les violences et la mort », et chez certains à entendre l'appel du Dieu autre, d'un Christ autre que celui de leur héritage religieux de chrétienté. L'Église se fait des illusions si elle espère d'eux un retour pur et simple à elle sans une révision radicale de bien de ses discours et pratiques constitués, fussent-ils réadaptés. Tout cela leur apparaît comme des « restaurations de façade » pour reprendre une expression de Valadier qui nous inspire ici ⁹⁵. S'il est un domaine où les baby-boomers ne veulent pas qu'on leur mette le grappin dessus, c'est bien celui-ci.

Ces bilans critiques s'accompagnent d'humbles essais de requalification de la vie, de ses sens possibles et aussi de nouvelles [412] pratiques. La conscience humaine tout autant que la nature a horreur du vide. Face à une certaine logique de mort qui hante l'Occident, plusieurs de nos interviewés opposent des pratiques de vivant. Des démarches qui fédèrent plus organiquement toutes les dimensions de

⁹⁵ P. VALADIER, *Lettre à un chrétien impatient*, Paris, 1991, pp. 27-28.

l'existence pour recomposer des modèles plus cohérents d'expérience humaine. La tendance est au raccord de ce qu'une certaine technobureaucratie a fragmenté, sectorialisé et trop souvent chosifié. C'est d'un quotidien à restructurer que plusieurs partent. Voyons cela de plus près.

La valorisation du corps, de la nature, des médecines douces et des pratiques alternatives, de même l'importance accordée à la famille, au petit groupe affinitaire, à la vie locale, ainsi que le déplacement de la société étatique à la société civile avec ses associations volontaires et ses mouvements sociaux, tout cela participe d'une même tendance de fond à bien identifier. Tout se passe comme si le ressaisissement des conditions naturelles et quotidiennes de vie devenait un lieu important pour repenser l'aventure humaine personnelle et collective, la société, la culture.

Une certaine modernisation toute centrée sur les nouvelles structures et institutions sous la gouverne de l'État se trouve ainsi remise en cause. Comme si on avait pris conscience que cet enrichissement du haut s'était accompagné de l'appauvrissement du bas, là où se logent la vie courante, les pratiques, les styles et objectifs de vie, et aussi les assises fondamentales de l'existence.

On le comprend facilement quand on se rend compte que tant d'institutions actuelles sont devenues de purs appareils d'État, de gestion, de « système » dont l'idéologie est leur fonctionnement. Des aqueducs sophistiqués, mais une eau peu potable ! Pour contrer cette dérive, plusieurs explorent des pratiques qui redonnent sens, goût, saveur et bonheur à la vie.

C'est dans le creuset des consciences, des drains les plus existentiels, des cris étouffés d'indignation qu'on découvre la profondeur de leur critique et des nouvelles pratiques qui émergent. Précisons-les.

La révolution de l'individu souverain et entier

« Après tant d'expériences prometteuses, de vie remplie à pleins bords, qu'est-ce qui m'arrive pour que je me sente aussi vide avec un sentiment d'usure... déjà à 39 ans ? » Nous ne résistons pas à rapprocher ce cri intérieur avec une remarque de Valéry qui, en posant le

[413] même problème existentiel, laisse deviner l'issue. « L'usure a dévoré quelque chose de plus profond que les parties les plus renouvelables de l'être. » Avant toute considération de pratiques alternatives, n'y a-t-il pas, au fond des consciences actuelles, une requête globale de se ressaisir dans l'entièreté de son être, de sa vie, de son aventure ?

À ce chapitre, la révolution de l'individu souverain, malgré ses tentations narcissiques, porte une dynamique aussi bien sociale que personnelle, aussi bien politique que culturelle, aussi bien historique que biographique, aussi bien corporelle et affective que spirituelle et subjective.

N'y a-t-il pas ici un déplacement qui invite à penser l'individu dans sa singularité et non comme pure et simple incarnation d'une catégorie sociale, ethnique ou religieuse, idéologique ou politique ? Nous n'en avons pas évalué et assumé les conséquences dans nos rationalités professionnelles, institutionnelles ou même scientifiques.

Les gouvernements, les institutions sociales et scolaires, les entreprises, les Églises ignorent trop, dans leurs politiques et pratiques, cette révolution du sujet humain autonome qui se motive, s'engage dans la mesure où il peut inscrire ses touches personnelles. Ce n'est pas parce qu'une rivière a un mètre de profondeur en moyenne que chacun peut la traverser à gué. Le modèle technobureaucratique encore dominant isole les problèmes les uns des autres et, implicitement, les dimensions de la vie que la personne, elle, vit dans son entièreté. En dépit de tous les beaux discours sur l'autonomie, la liberté, la créativité personnelle, les institutions ont peu intégré les valeurs et les pratiques qui y correspondent. Bien sûr, il n'est pas facile de gérer les singularités. On en reconnaît les richesses, mais on sait peu les conjuguer collectivement et institutionnellement.

Pourtant, une vraie culture démocratique n'exige-t-elle pas cette capacité de transiger entre gens concernés appelés à exercer leur jugement et leur responsabilité ? Ne sont-ce pas des enjeux aussi personnels que sociaux ? Peut-on agir de la même façon depuis que l'enfant et la femme, par exemple, sont devenus des sujets entiers de droit ? En positif, nous sommes peut-être plus en mesure aujourd'hui de conjuguer l'individuel et le collectif, l'autonomie et le bien commun, la liberté et la responsabilité, le meilleur de la tradition et le meilleur de la modernité. Plutôt que d'y voir problème, dilemme ou

opposition, pourquoi ne pas saisir la chance qui s'offre pour arrimer ces nouvelles richesses culturelles ?

Nous avons vu comment les baby-boomers tentent présentement [414] de tels raccords prometteurs, eux qui ont connu une intense socialisation et une aussi forte affirmation du sujet personnel. Autonomes, ils pressentent qu'il faut des personnalités fortes pour faire face à un avenir qui s'annonce ardu. Force d'âme, qualité morale sont au rendez-vous de cette nouvelle conscience trop absente des diagnostics savants des derniers temps. Comme si les réalités spirituelles dynamiques n'entraient pas dans les rationalités étroites des « gestionnaires de crise », pour reprendre une expression de Michel Freitag, comme s'il n'y avait pas aussi une intelligence spirituelle et morale des enjeux importants. Ce rationalisme positiviste réfractaire à tout jugement de valeurs ignore les nouveaux bouillons de conscience à la source de résolutions intérieures dynamiques.

Les baby-boomers ont mûri, redisons-le ; ils ont plus appris qu'on ne le pense de leurs dures expériences exploratoires. Les itinéraires de la quarantaine ont été pour plusieurs une sorte de démarche initiatique bien au-delà des schèmes classiques de la psychologie de cet âge. Leur reconstruction intérieure, la recomposition des dimensions de la vie, le refaçonnement des rôles et pratiques, le souci de libertés plus fécondes et mieux fondées sont des traits marquants de plusieurs aventures personnelles qui nous ont été révélées.

La restitution du sens

Dans la première partie de cet ouvrage, nous avons montré comment la post-modernité tend à se réduire à la gestion ponctuelle et instrumentale des crises, à des explications qui ramènent l'intelligence des problèmes à des questions de mécanismes inscrits dans une vision purement systémique des choses et des êtres. Freitag parle ici de l'empire des coquilles vides où toutes les questions de sens sont évacuées : sens culturel, éthique, spirituel, directionnel. L'effacement des repères, des références signifiantes, tant dénoncé par nos interviewés, marque déjà une prise de conscience prometteuse. Les nouvelles institutions, comme toutes les autres du passé, ont une pente naturelle à s'enrouler

sur elles-mêmes, à perdre de vue leurs finalités propres, leurs raisons d'être, leur sens directionnel. C'est de la qualité de questionnement des personnes, des consciences dont dépend souvent la reprise d'intérêt au « sens » de ce qui se fait ou ne se fait pas. À ceux qui en doutent, nous rappelons un de nos résultats de recherche les plus révélateurs à ce chapitre. Pour bien des Québécois encore, de tous âges, l'éducation n'a pas de valeur en elle [415] même. En ce sens, le décrochage scolaire est plus un effet qu'une cause ; et toutes les batailles de structures, de pouvoirs, de programmes, d'intérêts corporatifs deviennent une sorte d'écran qui occulte cette question de sens on ne peut plus cruciale et concrète.

La restitution du sens a beaucoup à voir avec la re-qualification de la philosophie elle-même, au sens premier du jugement cohérent. On ne compte plus les contradictions et les contresens qui ont cours dans la société. Jamais n'a-t-on autant légiféré et multiplié les censures par le droit et les droits sur le respect de la vie privée, et jamais n'a-t-on plus étalé sa vie privée et celle des autres sur toutes les ondes et tous les écrans. Un exemple entre mille. À ce chapitre, les baby-boomers eux aussi font partie du problème, et amplement. Leur éveil aux questions de sens devrait aller jusque-là, parce que les contradictions et contresens actuels ont atteint un énorme coefficient d'absurdité, et sont à la source de graves problèmes sociaux de plus en plus insolubles. Vouloir toujours plus une société de services et discréditer le sens du service, l'esprit du don, voilà un autre de ces contresens incroyables. Prôner le dialogue comme panacée à tous les problèmes relationnels et refuser l'idée même de quelques repères communs éthiques ou autres est encore plus grave. Restituer le sens, c'est aussi identifier les contresens.

Les nouvelles ruses

Derrière ce qui se défait, se décompose, d'autres choses se refont, se recomposent ; de nouvelles pousses apparaissent. La société bureaucratisée et sur-régulée, lourde et rigide, dans son énorme carcan de lois et règlements, de conventions collectives inextricables, amène bien des gens à ruser, à déjouer le système. Le travail au noir, le troc, les arrangements sous la table, le génie des échappatoires, les règle-

ments hors cours, les « caucus », les réseaux parallèles, les associations volontaires, le jeu de ficelles, de relations informelles, la débrouillardise (système D) sont quelques exemples du vaste champ de ruses qui se sont développées depuis un bon moment. Et davantage depuis le début de la crise économique qui a plongé tant de gens dans une situation de survie. Si celle-ci provoque le repli chez certains, elle déclenche, chez d'autres, d'étonnantes ressources de créativité, d'imagination, d'initiative, de solidarité. Cela nous a frappés particulièrement chez les 20-35 ans, mais plusieurs baby-boomers livrés à une austérité inattendue développent eux aussi des dynamiques [416] informelles de survie. Déjà Georges Balandier avait vu se dessiner ce mouvement en parlant de ces façons quotidiennes de négocier avec ruse le rapport avec la société, ses normes, ses codes, ses emprises et ses pouvoirs ⁹⁶.

Mais c'est surtout Michel Maffesoli qui a poussé le plus loin l'investigation dans cette veine. Il souligne d'abord le passage du social rationalisé à une socialité d'empathie, de complicité qui fédère plusieurs dimensions de la vie à la fois. Les AA (Alcooliques Anonymes) en sont un bel exemple. Il y a ici un instinct vital qui a réussi à se donner des mains et une puissance plus ou moins souterraine de convivialité, de solidarité. Comme les coraux, ces bourgeonnements de floraisons vivantes sur un tronc commun ne font qu'un avec toutes choses vivantes (*Hölderling*). Ce n'est pas sans raison que Maffesoli remarque : « La saturation des phénomènes d'abstraction, de valeurs surplombantes, de grandes machineries économiques ou idéologiques provoque chez plusieurs un recentrage sur des objectifs à portée de mains qui se prêtent à des pratiques informelles, à des roueries efficaces, à une socialité au noir, à une proximité d'intérêts, de sensibilités communes qui résistent à la domestication ⁹⁷. »

La vie se donne des contrepoids d'équilibre, sources de renouvellement et de dynamisme. Voilà qu'il faudrait bien évaluer, y compris les pièges qui s'y cachent. Car le règne de l'informel peut mener à des culs-de-sac. La majorité des problèmes actuels sont des problèmes de

⁹⁶ Voir G. BALANDIER, *Anthropo-logiques*, Paris, Le Livre de Poche, 1985, p. 17.

⁹⁷ Michel MAFFESOLI, *Le temps des tribus*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1988, chap. 1 et 3.

société qui réclament une volonté politique, une maturité démocratique pour les assumer. Comment alors ne pas s'inquiéter du discrédit de la politique chez une large majorité des citoyens ? Les baby-boomers sont d'une génération qui s'est longtemps voulue politique. Et les voilà tentés de brûler ce qu'ils ont adoré. Leur position démographique et sociale, on ne peut plus stratégique, porte une responsabilité historique indéniable. Peu de nos interviewés de ce groupe d'âge en sont conscients. Si leurs nouvelles ruses et pratiques informelles deviennent des échappatoires aux responsabilités sociales et institutionnelles, ils donneront raison à ceux qui sont en train de leur « monter un procès ».

[417]

La réactivation du sacré

La réactivation du sacré vient donner un fondement transcendant aux valeurs, aux convictions, aux questions ultimes et contrer ainsi une culture de l'éphémère, de la mode, de l'opinion changeante, du prêt à porter et à jeter en tous domaines. Émerge un sacré de fondement et de dépassement chez les uns, mais aussi chez d'autres, un sacré de l'Ordre, de la certitude non critique et de l'autoprotection intérieure face à un monde extérieur de plus en plus mouvant, chaotique, imprévisible et menaçant. Mais chez beaucoup, la quête d'un sens qui fait vivre passe par une réactivation du sacré.

De toutes les valeurs nommées par nos interviewés, le respect vient en tête de liste avec une fréquence qui dépasse l'addition de toutes les autres. Et le respect évoqué a une connotation de sacré dans la plupart des cas. Inversement on relie les graves problèmes moraux qui s'accumulent présentement à la perte de sens du sacré. « On ne respecte plus rien, ni personne, mes propres enfants m'envoient promener à propos de tout et de rien. »

L'explosion des croyances n'est qu'une effluve de ce sous-sol de l'évolution culturelle présente. Celui-ci est travaillé par un ferment semblable à ce que Maffesoli décrit en ces termes : « Les cultures

grecque, latine, arabe, chrétienne reposent sur une puissance intérieure qui toujours et à nouveau renouvelle, conforte, redynamise ⁹⁸. »

Cette Force intérieure, mystique, énergétique, cosmique si souvent mentionnée en entrevue pourrait bien receler des sens cachés, des mouvements de conscience qui échappent à nos rationalités critiques. Les rapprochements sémantiques qu'on y fait connotent une reinscription dans la durée ; une distanciation sur soi, sur l'immédiatisme psychique, sur une société du court terme ; un recentrage sur le phylum de la vie conforté par la croyance en la réincarnation ; une quête de connaissance plus directe, plus intuitive, plus globale ; une expérience communionnelle dense et soutenue pour refonder des rapports humains devenus trop courts et précaires ; une recherche de totalité perdue ; une redynamisation des ressorts spirituels intérieurs pour retrouver force d'âme, conscience morale plus ferme et décidée.

Bien sûr, s'y entremêlent des recours magiques, un imaginaire débridé et chaotique, des fuites du réel tragique. Serait-ce le prix à payer pour prendre une première distance et exprimer une contestation [418] de la société désenchantée dans tous les sens du terme, d'un économe qui réduit l'être humain à la condition de producteur-consommateur d'une vaste machine sociale compliquée qui fait, de la plupart, des non-citoyens impuissants et sans poids démocratique véritable ? Masse de spectateurs qui vivent jeux et enjeux par procuration de médias, de cours de justice, de ministères gouvernementaux, de comités d'experts. On prend alors ses distances comme on peut. On se réapproprie par sa conscience, fût-elle livrée aux forces originelles les plus primitives d'un certain univers religieux archaïque. Les dérives ésotériques ou fondamentalistes sont faciles à discerner, à critiquer. Il en va tout autrement de leur mouvement premier de protestation, de distanciation.

Les baby-boomers ont connu et vécu à fond la civilisation du plein. Ils en savent, mieux que leurs aînés et leurs cadets, la vacuité de sens. Ils vivent celle-ci dans leur âme et conscience, et dans des questionnements que les autres générations ont peine à comprendre. Ils sont la conscience critique la plus aiguisée dans le tournant que nous vivons.

⁹⁸ MAFFESOLI, *op. cit.*, p. 84.

Génération des rêves impossibles et déçus, disions-nous au début de ce rapport, voilà qu'en bout de piste nous les redécouvrons comme des démystificateurs qui nous amènent à des profondeurs de conscience où le spirituel sauvage des derniers temps peut se muer en démarches plus intelligentes. C'est du dedans de leur vie que plusieurs d'entre eux requestionnent ; leur héritage, leur société, leur âme.

Ils sont en quête d'une espérance qui défonce les désespérances qu'ils ont connues. Ce qui n'est pas loin du mystère pascal chrétien, et d'une résurrection qui passe par l'affrontement lucide de la mort et de la finitude humaine.

Leurs questionnements défient les réponses toutes faites et une transcendance trop vite nommée, trop vite circonscrite, sans espace d'incertitude, de découverte, de mystère. Plusieurs hommes et femmes de la quarantaine rouvrent la question spirituelle sur la pointe des pieds et de l'âme. Cette réserve intérieure en instance de réapprivoisement du mystère est autrement plus prometteuse que toute cette panoplie de croyances-réponses qui sont peut-être l'ultime expression de la civilisation du plein.

Les Églises sauront-elles rejoindre ces nouveaux départs de chemin, en fidélité avec un Évangile qui lui aussi incite à réintroduire les questions les plus cruciales et humaines dans une foi en Dieu qui est toujours autre que les certitudes qui l'emprisonnent ?

[419]

Il ne suffit pas de rappeler qu'on ne peut comprendre sa propre culture historique occidentale sans la tradition judéo-chrétienne avec ses grandeurs et ses misères. L'enjeu le plus crucial est au sens fort « existentiel ». Les requestionnements, les inédits, les nouveaux cheminements intérieurs, les pratiques renouvelées dans l'évolution récente de cette génération sont les portes d'entrée incontournables d'une revisitation, d'une révision de la tradition chrétienne avec des yeux neufs, au risque de certaines réinterprétations bousculantes, mais en même temps décapantes et libérantes.

L'expérience de cette recherche nous a permis de prendre un peu mieux la mesure de la crise de crédibilité de l'Église, et aussi la mesure des profondes mutations auxquelles le christianisme fait face. S'agit-il d'abord de l'avenir du christianisme, ou d'un christianisme

capable d'apports originaux dans cet avenir plus humain à risquer, à faire ? Plusieurs baby-boomers d'ici nous semblent ouverts à cette deuxième perspective. Ils sont en même temps en quête d'une transcendance en prise sur les choses dont l'être humain n'est pas la mesure. Nous avons été étonnés du nombre de ceux qui ont une expérience de Dieu.

Rappelons que nous avons fait cette recherche auprès de gens de toutes tendances. Tout ce qui a nom spiritualité, mystique, intériorité semble refaire surface dans des démarches plus gratuites en quête d'échanges plus libres, plus égalitaires, mais qui n'écartent pas l'apport de guides spirituels pertinents. Il y a ici des recommencements prometteurs et des réapprivoisements possibles. On le voit clairement au moment des rites de passage quand ils sont repensés et vécus avec eux, avec leurs propres expériences séculières et leur intelligence spirituelle que l'Église connaît si peu. Surtout au chapitre de leur capacité de resymbolisation culturelle et spirituelle, de leurs convictions et de leur propre « Je crois », y compris dans leurs rapports avec leur héritage religieux chrétien. Bien sûr, ce n'est pas le cas du grand nombre. Mais il y a là des indicateurs précieux pour les uns et les autres.

Ce rapport a fait état de la double crise du croire et de l'altérité aussi bien au plan séculier qu'au plan religieux~ mais cette double crise est présentement ressaisie dans le champ de bien des consciences. Celles-ci réagissent de plus en plus fortement devant cette tendance à se méfier de l'autre et des autres, et à ne plus croire à rien ni personne. N'est-ce pas un signe des temps, un signe de sursaut des consciences dans le tournant actuel ? On commence à soupçonner les enjeux spirituels de la désespérance qui sous-tend bien des problèmes [420] de suicide, de violence, de drogue, de décrochage. Les révoltes sont souvent reliées à une perte d'espoir. Il faut de sacrés coups de foi pour relancer de nouveaux chantiers, même les plus matériels. Ce raccord commence à se faire, même s'il reste encore timide.

Deux regards sur la situation culturelle

Plus nous avançons dans cette recherche, plus nous découvrons l'importance des enjeux culturels. L'analyse culturelle est le parent pauvre des grandes analyses sociales, économiques ou politiques, psychologiques ou éthiques, ou même religieuses. Des phénomènes comme ceux de la déculturation ou de la non-culturation sont en quelque sorte les dessous cachés de la plupart des problèmes qui occupent la scène publique et ses débats. Non pas qu'ils expliquent tout, mais ils sont importants pour l'intelligence de ce qui nous arrive. À ce chapitre, les récits de vie de la génération stratégique qu'est celle des 35-50 ans nous suggèrent deux façons de voir la situation actuelle. De plus, ils nous fournissent de précieux indicateurs de pistes d'avenir. Voilà ce que nous abordons dans ce troisième volet de notre conclusion, si tant est qu'on puisse parler de conclusion dans un contexte historique aussi imprévisible que le nôtre. Une seule recherche ne peut en rendre compte.

Nous sommes dans une société plus « instruite » que celles d'hier, plus informée, mieux lotie pour accéder à la science, aux techniques, à la culture. Les générations montantes sont davantage scolarisées. Le pluralisme culturel, ethnique, religieux, au premier regard, semble porteur d'une richesse inestimable de par l'accès qu'il donne aux différents patrimoines historiques de l'humanité. Les médias et les débats démocratiques peuvent favoriser une plus grande maturité chez les citoyens. Les voyages et la mobilité géographique viennent ajouter à ce potentiel de culturation.

Et pourtant, nous sortons de cette recherche, auprès de la population, avec des résultats qui laissent entendre une profonde déculturation de toutes les traditions et une non-culturation aux rationalités de la modernité, chez un bon nombre de nos interviewés de divers âges et milieux sociaux. Il y a là un double déficit dont on a peu pris la mesure et dont on a peu évalué les effets pervers. Des phénomènes sociaux aussi disparates que le décrochage scolaire, la montée de la violence, les fréquents déséquilibres psychologiques et mentaux, l'analphabétisme fonctionnel, y compris la pauvreté et le [421] chômage, doivent

beaucoup à cette profonde déculturation qui en est une des sources majeures.

Quand une majorité de citoyens ne comprennent plus rien à ce qui se passe, quand une société ne réussit à résoudre aucun problème important auquel elle est confrontée, quand les crises se multiplient sans qu'aucune ne soit vraiment ressaisie, on est en droit de se demander si les ressorts les plus profonds de la conscience individuelle et collective ne sont pas brisés, sinon fortement ébranlés.

Mais non, rétorquerons certains, il s'agit là d'un phénomène normal de mutation avec ses inévitables tâtonnements et problèmes de transition. Il y a une nouvelle culture en gestation que nous avons peine à nommer, mais qui n'en est pas moins en émergence dans la réalité, telles ces pratiques alternatives, ces nouvelles gestions du corps, de la santé, de la vie psychique et spirituelle, de l'entrepreneurship individuel, communautaire, local, régional. Elles serviront de base à d'autres politiques, à des projets collectifs de société. Et puis, il y a ces nécessaires réajustements des sociétés particulières dans ce nouveau contexte de mondialisation de l'économie, de redéfinition de l'État, de la politique, de l'inter-culturalité urbaine et d'une maîtrise progressive du pluralisme sur tous les terrains. Et puis ici, nous ne sommes pas une société du tiers-monde. Nous avons les infra-structures, les institutions et les outils pour un développement intégral.

Parler de déculturation, c'est éveiller le soupçon d'une mentalité conservatrice, traditionnelle, nostalgique d'un passé idéalisé, jugé plus cohérent, plus stable, plus simple, plus heureux, avec ses repères plus clairs et mieux définis et une même vision du monde partagée par tous, et surtout sa morale respectée par les uns et par les autres. Ne se cache-t-il pas aussi là-dessous un moralisme dénigreur, étroit et inhibiteur de la créativité, de la liberté, de l'histoire toujours à faire, de l'avenir neuf à risquer ? Une certaine critique des travers de la modernité ou de la post-modernité finit par discréditer globalement ces nouvelles valeurs que nous venons de mentionner.

N'est-il pas sain de nous voir présentement débattre des enjeux cruciaux, des contradictions inévitables, des voies de dépassement avec une liberté démocratique sans précédent ? Pensons aux débats sur les tensions entre les inégalités croissantes et le néo-libéralisme local et mondial, entre les politiques d'égalité et l'affirmation des dif-

férences, entre nationalisme et fédéralisme, entre identité et altérité, entre droit et morale, entre individualité et collectivité, entre écologie et technologie, entre logique féminine et logique masculine ?

[422]

Tout cela nous renvoie à une maturation démocratique qui nous rend conscients du caractère illusoire du seul, bon et juste modèle ou régime politique qui ferait l'économie de toutes ces tensions de la condition humaine individuelle, collective, sociétaire. Bref, comme dit Charles Taylor, il ne s'agit pas de la perte d'une culture, mais d'une nouvelle culture qui devra beaucoup au meilleur de notre modernité.

Ces dernières remarques ont une grande part de vérité. Nous pourrions en rajouter dans le même sens. Nous avons montré dans ce rapport de recherche comment dans le présent contexte historique, plus que jamais nous sommes en mesure de mieux comprendre que nous sommes tous des métis culturels et spirituels, malgré les tentations intégristes ou fondamentalistes du *politically correct*, de la purification ethnique, de la religion ou de l'idéologie exclusive. Il y a aussi dans notre post-modernité un jeu de contrepoids aussi fascinants que riches entre la personnalisation et la socialisation démocratique, entre l'originalité individuelle qui fait sa propre histoire et un souci d'égalité de traitement pour tous, entre le privé et le public, et plus récemment entre les enjeux du pain et ceux de l'âme, entre le meilleur de la tradition et le meilleur de la modernité. Bien sûr, tout cela est en émergence, avec la fragilité et la précarité que nous vivons pour la plupart. Nous avons été attentifs, aussi, à toutes les expériences et pratiques d'un nouvel art de vivre qui se prolonge chez certains dans des aventures intérieures parfois d'une qualité remarquable.

Un sentiment d'impuissance

Et pourtant, dans cette recherche qualitative sur les expériences les plus profondes et les états de conscience de nos interviewés et de leur récit de vie, nous avons rencontré trop de drames intérieurs, trop de blessures, trop de forts désarrois pour donner carte blanche à ces nouveaux discours optimistes qui occultent et refoulent tout ce tragique des consciences et des nombreuses mises en échec au quotidien. Il est

trop facile de ramener celles-ci et celles-là au spectre apocalyptique et à ses sentiments aveugles. Ce balancement entre les mythes paradisiaques d'une certaine modernité et les grandes peurs apocalyptiques participe d'un même discours hors du pays réel et hors d'une prise empirique et critique sur les situations, les expériences et les consciences au quotidien.

[423]

Comment ne pas s'inquiéter, redisons-le, que tant de gens ne comprennent plus ce qui se passe, se sentent aussi impuissants, et ne sachent plus quoi transmettre aux générations montantes ? N'y a-t-il pas là une profonde crise culturelle, morale, spirituelle ? Qu'on l'appelle comme on voudra. Nous, nous l'avons identifiée, à tort ou à raison, comme un phénomène de déculturation de tous les héritages et de non-culturation de la modernité.

Mettons les points sur les i. Comment pouvez-vous recycler la main-d'œuvre pour faire face aux dures exigences du développement socio-économique et technologique si des appuis culturels aussi fondamentaux que la maîtrise de la langue, du raisonnement, du jugement ne sont pas là, s'il y a un massif décrochage démissionnaire à ce niveau ? Comment enclencher des projets collectifs, quels qu'ils soient, quand les étoffes de base affectives, familiales, sociales, morales sont profondément déchirées, et cela jusqu'au fond des consciences ? Comment gérer le nouveau pluralisme culturel si vous êtes déculturé de votre propre histoire, de votre propre culture ? Reposons la question avec la métaphore utilisée dans ce rapport : une rivière ne peut intégrer de riches et nouveaux affluents si elle n'a pas un lit profond et de solides rives et balises.

Les crises d'identité personnelle, sexuelle ou autre, et les énormes problèmes de rapport à l'autre, aux autres, individuellement et collectivement, comme nous l'avons vu dans cet ouvrage, révèlent de graves problèmes culturels rarement reconnus comme tels. Face à la critique politique largement diffusée dans la population, l'analyse culturelle est d'une pauvreté navrante. On l'a souligné dans ce champ crucial des rapports hommes-femmes et des nouvelles tensions qui s'y vivent. Mais c'est peut-être au plan religieux qu'on peut le mieux saisir les enjeux de la déculturation. Arrêtons-nous y un moment.

Quand chacun est son propre guru

L'univers culturel et l'univers religieux ont beaucoup en commun au chapitre des processus d'initiation, de transmission, d'inscription historique, de socialisation, de symbolisation, et aussi de construction personnelle aussi bien intérieure qu'extériorisée. L'expérience religieuse privée, étonnamment plus fréquente et répandue qu'on ne le dit, est souvent livrée à un bricolage de croyances que trop d'analystes érigent vite en système de sens personnel cohérent, apte à permettre une inscription dans le réel d'aujourd'hui, et à unifier la [424] conscience et l'expérience de son porteur. Est-ce bien le cas chez la grande majorité des gens ? Suite à notre recherche, nous en doutons. Outre des comportements magiques régressifs qui laminent souvent les médiations critiques de la moindre validation ou vérification pratique, il n'y a que peu de traces d'un minimum de confrontation à une quelconque tradition éprouvée, bien connue, sinon quelque peu assimilée. Rappelons ici, encore une fois, qu'il n'y a pas de culture, de science, de philosophie, de civilisation sans conscience historique propre, sans repères fondateurs, sans confrontation critique aux prédécesseurs, y compris dans une démarche de rupture radicale ou de découverte d'un inédit.

Les mythes de la table rase et de l'auto-enfantement de soi, le discrédit global de tout ce qui a nom : institution, tradition, initiation, rites, maîtres ou guides sont parmi les sources principales de la déculturation, et de l'évolution actuelle d'un religieux sauvage où chacun prétend inventer sa propre religion, où chacun se fait son propre guru. Rappelons une affirmation historique prophétique d'esprits laïques au moment de l'instauration de la séparation de l'Église et de l'État : « Les humains, en général, ont besoin d'être croyants [dans une tradition éprouvée], pour n'être pas crédules (6). » Eh oui, ce sont des esprits laïques qui ont tenu de tels propos prophétiques. En pleine société dite sécularisée, rationnelle, critique, rebondit une crédulité magique hors de toute prise critique séculière ou même religieuse. Que cette crédulité soit perçue par ses porteurs comme l'ultime conquête de toutes les autonomies acquises, ajoute au paradoxe de la situation actuelle.

Des aliénations insoupçonnées

Ce qui se passe au plan religieux aide à comprendre la crise de la transmission aussi bien dans la famille qu'à l'école et ailleurs. « Mes parents ont rejeté tout ce qu'ils avaient reçu, mais ils n'ont pas su trop comment faire avec moi. Ils pensaient inventer ça à mesure. Ils changeaient tout le temps d'idées et moi je ne savais plus sur quel pied danser. J'ai tout le temps vécu dans l'insécurité. » (*Jacynthe, 20 ans*) Malgré les apparences, jamais les débats autour de l'école n'ont été aussi éclatés en tous sens. N'est-ce pas un autre indice de la déculturation ? La foire médiatique et sa course aux cotes d'écoute étendent ce problème à toute la population. Et les gouvernements comptent sur les casinos comme un des fers de relance de l'économie. Caricature ? Il y a des signes concrets qui ne mentent pas.

[425]

Avant d'y voir des problèmes moraux, on ferait mieux de prendre la mesure des phénomènes massifs de déculturation et de les affronter comme tels, sans faux-fuyants. Nous avons montré positivement dans ce rapport l'enjeu de nouvelles pratiques d'initiation dans la famille, l'école, au travail, au plan religieux et ailleurs, et cela dans l'urgente tâche d'une culture pertinente.

Insistons davantage. La prolétarianisation ne se révèle pas uniquement par les statistiques de chômage, de pauvreté, de sous-scolarisation, d'indicateurs formels comme les taux de criminalité, par exemple. L'analyse culturelle nous amène à des sources à la fois plus profondes et plus concrètes. Pensons à ces recours quotidiens et massifs aux cartes de la chance (la loto), du destin (l'astrologie), de l'autodestruction (toutes les drogues actuelles), de l'abêtissement (la porno), de l'évasion (40 heures de télé par semaine), de la magie (le religieux à la mode), de la substitution d'identité (par vedettes interposées).

Ces aliénations courantes, apparemment inoffensives, sont les traits mêmes d'une prolétarianisation souterraine ignorée par les grands diagnostics savants. D'effets, elles sont devenues des causes dont bien peu de leaders, d'éducateurs ou de citoyens ont pris la mesure. À tort ou à raison, nous considérons qu'elles ont un fort impact de destructu-

ration, de déculturation, de dé-médiatisation du jugement critique, de la conscience, de l'éthique, de l'expérience historique et de ses sages éprouvées.

On comprend mieux ici les dérives souterraines vers un univers intérieur indifférencié où tout est dans tout, avec ses prolongements d'indifférenciation de rôles, de sexes, de générations à la source de bien des crises d'identité et d'altérité sur plusieurs terrains de l'expérience humaine. Chez les adolescents, nous en avons montré le drame spirituel, moral, identitaire, culturel et social qui en résulte. Leurs parents, marqués par les mythes de la table rase et de l'autoenfantement de soi, ont cru tout réinventer à mesure, sans les médiations éprouvées des patrimoines culturels historiques, des rites et pratiques d'initiation qui permettent d'assumer les passages, les crises, les deuils, les dépassements, dans le parcours de l'existence humaine. Chez combien de jeunes suicidaires avons-nous constaté l'incapacité de resymboliser leurs crises existentielles à l'aide d'adultes initiateurs. Comme si l'initiation n'avait comme connotation que l'ésotérisme religieux ou le petit côté lubrique de la prostituée initiatrice.

[426]

Le déficit initiatique

Certaines études récentes établissent à 30% le nombre d'adolescents *borderlines*, c'est-à-dire à la limite critique du minimum vital d'équilibre psychique, mental et social pour s'inscrire dans la réalité d'aujourd'hui. Plusieurs professeurs au secondaire, et même à l'élémentaire, nous disaient que le clivage en classe passait par cette ligne de crête de ce *borderline*, avant toute considération de quotient intellectuel ou des conditions matérielles de vie. Ce que nous ajoutons à ce diagnostic, c'est la déculturation la plus fondamentale, celle qui se traduit par l'incapacité de dire ce qui se passe en soi. Beaucoup de délinquants connaissent ce problème comme l'a démontré Serge Larivée de l'Université de Montréal. Encore ici, font défaut ces pratiques d'initiation porteuses d'entrée progressive dans des sages de vie. Il faut requalifier ce lieu de dépassement de la crise actuelle de l'éducation

scolaire et familiale. N'est-ce pas d'abord les adultes actuels qui ont à réapprendre cette pédagogie de transmission ?

Au-delà des difficultés de construction personnelle et sociale des adolescents, nous avons repéré chez combien d'adultes une fixation à l'enfance avec ses traits les plus primaires de fusion, de toute-puissance magique, de mythe paradisiaque sans finitude ni mort. Le profond malaise masculin actuel comporte bien des problèmes subsumés. Pensons à l'absence de toute initiation au rôle de père. Question qu'on n'aborde jamais quand on dénonce le père manquant, fuyant ou décevant. Redisons-le, les analyses culturelles et l'intelligence spirituelle des expériences d'aujourd'hui sont d'une pauvreté navrante.

Le monde des intervenants se compose d'une multitude de gestionnaires techniques des crises, comme l'a si bien montré Michel Freitag dans son analyse de la post-modernité. Si l'on pense ici en termes de sens, de direction, de profondeurs culturelles, morales ou spirituelles, il y a là des appauvrissements trop souvent niés, occultés ou refoulés. Mieux identifiés, ils pointeraient déjà des pistes plus pertinentes de solution. Nous l'avons montré, par exemple, au chapitre des pratiques d'initiation. Sans celles-ci la transmission des savoirs et des savoir-faire avec leurs apprentissages fonctionnels et instrumentaux est souvent mise en échec. Un métier est plus qu'un ensemble de connaissances et de techniques, c'est aussi une matrice qui qualifie des façons propres de s'exprimer, d'interpréter la vie, de communiquer avec les autres, de sentir les choses, et de transformer le monde. On y trouve des composantes de base de la démarche [427] initiatique. On peut dire la même chose de la langue qui est bien plus qu'un outil de communication. Une éthique, une spiritualité, une pratique éducative ont toutes ces mêmes composantes. En aurions-nous perdu la trace ?

Pistes d'avenir

Combien de jeunes, fils et filles de baby-boomers, nous ont dit leur quête de sagesse comme s'ils soupçonnaient la pauvreté de *sens* de ce qui leur est transmis. Besoin de sagesse, mais aussi d'espérance. Se pourrait-il que le décrochage scolaire, chez plusieurs, soit une forme de révolte sans espoir, comme le souligne Jacques Lazure ? Les ban-

des sauvages urbaines avec leur violence initiatique nous indiquent paradoxalement ces trous noirs de nos pratiques éducatives et culturelles. Inversement, on trouvera derrière les expériences éducatives réussies à l'école comme dans la famille, un adulte pédagogue, initiateur. Même dans des domaines aussi fonctionnels que les mathématiques, l'informatique, le professeur qui réussit à passionner ses élèves pour sa matière, conjugue sa compétence à une pédagogie initiatique de mise au défi, de mise en situation, de mise en perspective, qui permet au jeune de comprendre ce qu'il fait là, de se situer, d'en saisir l'horizon de sens pour son avenir, et aussi de se confronter à un adulte qui a bien intégré son rôle dans une sagesse de vie et dans la société.

Des villes comme Pittsburgh, et plus récemment Minneapolis, ont connu un regain de vie sociale et économique remarquable depuis que toutes les forces vives de leur milieu urbain fort déstructuré au départ, ont uni leurs efforts pour un projet éducatif à la mesure de la cité et de toutes ses institutions, ses leaderships et ses divers regroupements. On ne peut plus laisser l'école ou la famille à elle-même. Seules, elles sont de plus en plus écrasées par des problèmes qui les débordent de toutes parts. En l'occurrence, non seulement les réseaux institutionnels scolaires et sociaux, mais aussi le gouvernement municipal, le monde des affaires, les syndicats, les Églises, Centraide, les diverses associations ont fait front commun pour devenir une cité éducative prioritairement soucieuse de construire un avenir plus viable pour les générations montantes. Les jeunes y ont reçu un signe concret d'espérance. Pittsburgh a créé plus de 100 000 emplois en cinq ans, indice parmi d'autres d'un formidable revirement heureux de destin.

[428]

Dans cette perspective, bien des choses sont à réviser. Certains baby-boomers commencent à se démarquer d'un horizon de retraite du genre : « Sur une plage de Floride à 55 ans jusqu'à la fin de ses jours. » Il y a chez les pré-retraités et retraités un énorme pool de compétences, un riche bagage d'expériences de vie qui seraient très précieux pour les générations montantes. Une femme de 48 ans a bien exprimé ce que certains membres de sa génération envisagent pour l'avenir :

Moi, je n'ai pas du tout l'envie de m'exiler en Floride, je suis en pleine possession de mes moyens avec une riche expérience de vie et de travail. Je veux que mes grands enfants sachent clairement que je vais continuer à me battre avec eux pour bâtir une société plus saine, plus dynamique. Je trouve scandaleux que des gens parvenus au sommet de leur maturité se retirent, retraitent, décrochent, démissionnent, au moment où nos jeunes inquiets de leur avenir, moins nombreux pour peser dans la balance, ont besoin d'alliés adultes, de nos secrets de métier et même de notre mémoire des erreurs que nous avons commises ! Non, c'est vraiment pas le temps de décrocher. Sinon, ils vont décrocher de plus en plus.

Cette prise de conscience d'un certain nombre de baby-boomers devrait s'étendre à la génération qui les précède (les 55-70 ans). N'est-ce pas celle-ci qui est la mieux lotie présentement et qui semble se retirer trop facilement de tout rôle social actif, comme si leurs tâches de transmission étaient terminées ? Combien de jeunes nous ont dit qu'ils avaient besoin de leur expérience, de leur sagesse ! Nous y reviendrons dans le prochain rapport de recherche qui porte sur les générations aînées.

Je suis ce qui me survit

En deçà et au-delà de ces tâches cruciales et urgentes se pose la question du tonus moral et spirituel nécessaire à ce coup de collier inattendu que les générations de la prospérité n'avaient pas anticipé. Redisons-le, on ne peut rebondir dans le mou des modes psychologiques actuelles, dans le mou d'une passivité sociale et politique où l'on s'attend à ce que les choses reviennent d'elles-mêmes à la normale. S'il ne reste, chez la plupart, que l'horizon de son destin individuel, d'une retraite confortable, d'une vague crainte que ça craque [429] trop vite, on aura laissé se défaire, au couchant de sa vie, ce que l'on a fait de meilleur auparavant.

« Tout le monde est pour la vertu », diront les sceptiques. Mais comment se donner des mains pour agir, si le cœur n'est plus là ? Le

cœur, ici, a nom courage, foi, engagement, sursaut de conscience, bref tout ce qui fait la dignité humaine capable de rebondir même dans les pires épreuves comme l'histoire nous l'a enseigné. Pouvons-nous foncer dans l'avenir sans vivre et transmettre jusqu'à la fin de notre itinéraire ces ressources intérieures décisives de notre plus vive humanité ? Peu importe si l'on définit ces ressources en termes d'éthique, de profondeur culturelle ou de spiritualité. L'enjeu radical tient à cette question essentielle : y croyons-nous à cette force originelle de la conscience humaine pour transcender le fatalisme démissionnaire, pour risquer l'autrement, l'Autre ? Pour paraphraser Erikson, *nous sommes ce qui nous survit*.

Fin du texte